HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE,

DURANT LES SIÈCLES ANTÉRIEURS A CHRISTOPHE COLOMB,

ÉCRITE SUR DES DOCUMENTS ORIGINAUX ET ENTIÈREMENT INÉDITS, PUISÉS AUX ANCIENNES ARCHIVES DES INDIGÈNES,

PAR

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,

ANCIEN AUMONIER DE LA LÉGATION DE FRANCE AU MEXIQUE, ET ADMINISTRATEUR ECCLÉSIASTIQUE DES INDIENS DE RABINAL (GUATÉMALA).

TOME SECOND,

COMPRENANT L'HISTOIRE DE L'YUCATAN ET DU GUATÉMALA; AVEC CELLE DE L'ANAHUAC, DURANT LE MOYEN AGE AZTÈQUE, JUSQU'A LA FONDATION DE LA ROYAUTÉ A MEXICO.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

rue Hautefeuille, 21.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 5.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE,

DURANT LES SIÈCLES ANTÉRIEURS A CHRISTOPHE COLOMB,

ÉCRITE SUR DES DOCUMENTS ORIGINAUX ET ENTIÈREMENT
INÉDITS, PUISÉS AUX ANCIENNES
ARCHIVES DES INDIGÈNES,

PAR

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,

ANCIEN AUMONIER DE LA LÉGATION DE FRANCE AU MEXIQUE,
ET ADMINISTRATEUR ECCLÉSIASTIQUE DES INDIENS DE RABINAL
(GUATÉMALA).

TOME SECOND,

COMPRENANT L'HISTOIRE DE L'YUCATAN ET DU GUATÉMALA;
AVEC CELLE DE L'ANAHUAC, DURANT LE MOYEN AGE AZTÈQUE,
JUSQU'A LA FONDATION DE LA ROYAUTÉ A MEXICO.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
rue Hautefeuille, 21.

1858

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Difficultés de l'histoire de l'Amérique-Centrale. Les quatre frères quichés et les quatre Tutul-Xius. Point de départ de leurs annales. Leur entrée dans l'Yucatan. Chronologie maya. Kinieh-Kakmò, dieu et roi de cette contrée. Zuhui-Kak, prêtresse du feu. Ahchuy-Kak, dieu de la guerre. Fondation de Bakhalal par les Tutul-Xius. Ils font la conquête de Chichen-Itza. Leur alliance avec les rois de Mayapan. Ils fondent les villes de Mani et de Tihoò. Temple de Baklum-Chaam, le Priape des Mayas. Les Tutul-Xius à Potonchan. Les Itzaob à Chichen. Leur gouvernement dans cette ville. Pizlimtec ou Ahkin-Xooc. Révolte contre les deux Itzaob à Chichen ; ils sont tués. Cukulcan débarque à Potonchan. Est-il le même que Quetzalcohuatl ? Son règne à Chichen-Itza. Il est appelé au trône de Mayapan. Triple alliance des cités de Mayapan, de Chichen et d'Uxmal. Règne d'Ahcuitok Tutul-Xiu dans cette ville. Abdication et départ de Cukulcan. Les Cocomes appelés au trône de Mayapan. Prospérité de l'empire maya sous les Cocomes et les Tutul-Xius. Description d'Uxmal. Le palais des rois. Richesses monumentales et archéologiques de l'Yucatan. Temples d'Ah-Hulneb et de Teelcuzam, dans l'île de Cozumel. Chaussées et grands chemins dans l'Yucatan. Absence de rivières dans cette péninsule. Les puits souterrains dans des grottes. Les zonotes ou citernes des Mayas. Leur construction curieuse.

Avant de clore entièrement les annales de l'empire toltèque, notre devoir nous oblige de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale qui se vantaient

d'avoir reçu de cette célèbre monarchie les bienfaits de la civilisation avec le culte dont Quetzalcohuatl était la personnification. Dans le tableau que nous voulons tracer, nous sommes obligé de ramener le lecteur aux époques primitives de l'histoire américaine; cette histoire, ou plutôt les souvenirs qu'on en a conservés, n'est fondée malheureusement que sur un petit nombre de traditions aussi obscures que confuses, et bien moins complètes que celles que nous relatons au commencement de cet ouvrage. La chronologie en est également défectueuse, et celle à laquelle nous cherchons à rattacher les principaux faits des annales de l'Yucatan est, en général, du laconisme le plus aride (1). Malgré ces imperfections, nous ne craignons pas de mettre en avant ce travail; nous nous sommes fait une loi de réunir dans un même cadre tout ce qui est de nature à jeter de la lumière sur les origines qui sont l'objet de nos recherches, et nous croirions faire tort au lecteur, en le privant du peu qu'il nous a été possible de glaner sur le vaste champ de l'Amérique-Centrale; ce peu, nous osons l'espérer, sera le premier jalon d'une histoire plus complète que d'autres, plus heureux que nous, parviendront à former.

Nous avons parlé suffisamment ailleurs des événements qui, en restaurant à Xibalba le trône des Votanides, conduisirent les tribus de la race nahuatl jusqu'aux extrémités de la Californie, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce grand mouvement des peuples, souvent confondu par les historiens espagnols avec celui qui signala la chute de l'empire toltèque au xi[e] siècle, amena des émigrations non moins considérables dans l'Yucatan et dans les autres provinces de l'Amérique-Centrale, où elles donnèrent

(1) Manuscript in the Maya lenguage, concerning the principal epochs of the history of Yutacan. — Ce MS. fut donné avec une traduction en espagnol par don Pio Perez, juge du district de Peto, dans l'Yucatan, à M. Stephens, qui l'inséra, avec une tradition anglaise, dans l'appendice de son ouvrage intitulé : Incidents of travel in Yucatan, vol. II. Nous avons eu, depuis, l'occasion d'étudier ce document dans l'original maya, et nous en avons coordonné la chronologie.

naissance à plusieurs états puissants, dont aujourd'hui il reste à peine un souvenir.

Les traditions guatémaliennes, tronquées par Fuentès (1), parlent de quatre frères appartenant à une race illustre, qui, sur le commandement d'un oracle, seraient sortis de Tula, et dont la postérité se serait ensuite partagé les vastes régions du Chiapas et du Guatémala. Dans ces quatre frères, il est permis, peut-être, de reconnaître les ahqixb et ahqahb, Balam-Quiché, Balam-Agab, Mahucatah et Iqi-Balam, dont nous entretiennent les livres sacrés du Quiché (2). Ils pourraient être également identiques avec les quatre Tutul-Xius de la tradition yucatèque, et avec les quatre personnages des histoires mexicaines, avec lesquels s'introduisirent la civilisation et la langue nahuatl en Amérique.

La chronologie maya fixe à l'an 174 de l'ère chrétienne le départ des quatre Tutul-Xius « sortant de la maison de Nonohual et de la terre de Tulapan qui est à l'ouest de Zuyna (3), ayant à leur tête Holon-Chan-Tepeuh (4). » Cette époque fut aussi celle de leur arrivée en Chacnouitan (5). Mais après cela cette chronologie reste silencieuse jusqu'à l'année 258, qu'elle donne comme l'époque d'une nouvelle émigration des Tutul-Xius et de leur établissement dans la province de Zyan-Caan (6), au sud-est de la péninsule yucatèque. Tel est le laconisme des documents que nous

(1) Recopilacion florida de la historia del reyno de Guatemala, etc., MS. des archives municipales de cette ville.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ne serait-ce pas une erreur du copiste et ne devrait-il pas y avoir, au lieu de *Zuyna*, le mot *Zuywa*, qu'on rencontre si fréquemment dans les histoires quichées, en même temps que Tulan? Zuyna est, toutefois, un mot parfaitement yucatèque.

(4) *Holon-Chan* sont deux mots tzendales ; ils signifient Tête de Serpent. *Tepeuh* est plutôt mexicain et le lecteur se rappelle l'avoir vu assez souvent dans les premiers chapitres de cette histoire.

(5) *Chacnouitan* paraît avoir été le nom antique des pays voisins de l'Yucatan, peut-être de Péten-Itza.

(6) Nom antique de la province appelée depuis Waymil et Chetemal, où se trouve Bacalar. *Zyan-Caan* signifie Limite du Ciel.

avons sous les yeux, et en même temps la précision de leurs dates, que nous ne pouvons faire autrement que de les copier textuellement. Nulle part on ne dit ce qu'étaient les Tutul-Xius, ni pour quelle raison ils s'éloignèrent de leur pays. Ce qui paraît certain, toutefois, c'est qu'ils appartenaient à la race nahuatl, et qu'ils aidèrent puissamment dans la suite à la propagation de la civilisation toltèque dans l'Yucatan. Quant aux deux dates que nous citions plus haut, nous ne saurions affirmer d'une manière absolue si elles déterminent la période de leur domination en Chacnouitan; mais nous pensons devoir les assigner comme l'époque de la première invasion de l'Amérique-Centrale par les nations de la langue nahuatl. C'est alors qu'elles sortirent de Chiapas, d'où, en remontant les rives de l'Uzumacinta, elles entrèrent dans les montagnes qui séparent la haute Véra-Paz du Péten-Itza et de l'Yucatan (1). Ces montagnes, ainsi que les plateaux élevés qui sont situés à mi-chemin de leur sommet, furent le théâtre des lentes et douloureuses pérégrinations des tribus qui fondèrent les premiers royaumes guatémaliens, auxquels succédèrent ceux des Quichés et des Cakchiquels.

Pendant que ces tribus descendaient sur les bords du lac d'Atitlan, les Tutul-Xius, déjà maîtres de la province de Zyan-Caan, jetaient des regards d'envie sur les belles régions des Mayas. On ignore entièrement le temps qui s'était écoulé depuis que Zamnà avait jeté les fondements de la civilisation dans cette contrée jusqu'à l'époque de leur apparition. Grâce au fanatisme de Landa (2), nous ne possédons pas la moindre donnée sur cette période intéressante de l'histoire yucatèque. Jusqu'à ce jour, aucun écrivain n'avait tenté d'entreprendre le travail ingrat dont nous nous sommes

(1) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

(2) Fray Diego Landa, deuxième évêque effectif de Mérida d'Yucatan, fut un des plus durs persécuteurs des monuments et des histoires de cette contrée. Mais on doit avouer qu'il fut bien plus, en cette circonstance, l'instrument du conseil des Indes que celui de l'Église.

occupé. Les faits sur lesquels nous le basons sont en petit nombre et disséminés sans ordre dans les écrivains de la conquête qui ne traitent ce sujet qu'en passant et d'une façon très-sommaire. C'est en les comparant les uns aux autres et en les réunissant dans un même cadre, que nous avons réussi à en former un corps plus ou moins imparfait. L'histoire de Cogolludo et les Décades d'Herrera nous fournissent quelques notions intéressantes sur les temps antérieurs à la domination espagnole, ainsi que les noms d'un petit nombre de divinités (1). Le premier s'accorde à dire avec Lizana (2) que tous ces dieux furent des rois, plus ou moins bons ou mauvais, à qui l'amour ou la terreur avait fait ériger des autels ; mais il n'assigne aucune date à leur existence, et la seule chronologie qui soit parvenue jusqu'à nous est celle que nous citons plus haut. Cette chronologie elle-même est muette à ce sujet et ne parle pas de ces princes ; elle nous a aidé, cependant, à classer avec plus de méthode la plupart des faits que la tradition a transmis, et nous les présentons au lecteur dans l'ordre qui nous a paru le plus conforme à leur raison d'être et à la critique historique.

De tous les héros divinisés qui se montrent dans l'histoire yucatèque après Zamnà, Kinieh-Kakmò (3) paraît avoir été un des plus remarquables. Fils du soleil, ainsi que tous ceux de sa race, il dédia à cet astre un temple magnifique dans la ville d'Izamal, où lui-même ensuite reçut les honneurs divins, personnifié avec le dieu dont il avait enrichi les autels. On le représentait dans l'action du sacrifice, portant le doigt à l'un des rayons du soleil, comme pour en tirer une étincelle, et allumant le bois de l'holo-

(1) Cogolludo, Hist. de Yacatan, lib. VI, cap. 8. — Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 5.

(2) Id., ibid.

(3) Ce nom indique la puissance surnaturelle que la tradition attribuait à ce prince. *kinieh* ou *kiniah* est un verbe qui signifie enchanter par le soleil. *Kak* est le feu ; *moo* est l'oiseau que nous appelons Ara, le *caquix* des Quichés.

causte, au moment où l'astre était à son zénith, aux yeux de tout un peuple émerveillé. La renommée de ce dieu s'accrut considérablement après sa mort. Si l'on était frappé de quelque fléau, si l'on se croyait menacé de la peste ou de la famine, c'est au temple de Kinich-Kakmô que l'on accourait avec des offrandes précieuses, afin de consulter son oracle. Les prêtres se préparaient au sacrifice devant la foule assemblée au pied du sanctuaire et faisaient descendre, à l'aide d'un miroir, le feu divin sur la victime, qui était aussitôt consumée (1).

En outre de cette invention merveilleuse, c'est encore à ce prince que la religion était redevable de l'institution des vierges consacrées au soleil; leur emploi consistait à entretenir le feu perpétuel, emblème de l'astre du jour. Les mêmes traditions affirment (2) que ce fut une princesse du sang royal, apparemment la fille de Kinich-Kakmò, qui la première inaugura la dignité d'Ixnacan-Katun, ou de supérieure des vestales. Sa vertu, qui lui fit préférer la continence dans le temple du Soleil à la gloire du monde, lui mérita l'honneur d'être placée au rang des dieux après sa mort et, sous le titre de « Zuhui-kak, » ou la vierge du Feu, on l'invoquait comme la protectrice des jeunes filles (3). On n'en pouvait contraindre aucune à se consacrer aux autels. Celles qui s'y dédiaient n'émettaient d'ordinaire de vœux que pour un temps limité; mais, si elles avaient le malheur de les rompre avant l'expiration de leur terme ou de laisser éteindre le feu sacré, elles étaient condamnées à mourir à coups de flèches. Dès qu'elles avaient fini leur temps, elles étaient libres de se marier à leur choix; leurs fiancés avaient le droit de les demander au grand-prêtre, qui ne pouvait mettre aucun obstacle à leur mariage (4).

Ahchuy-Kak (5), dont le nom rappelle des idées analogues,

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4.
(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.
(3) Id., ibid.
(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IX, cap. 16.
(5) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.

avait été un prince guerrier et belliqueux. On l'adorait comme le dieu des combats; mais, ainsi que pour tant d'autres, la tradition est restée muette sur les événements de sa vie, et l'on ignore également les hauts faits qui lui firent ensuite décerner l'apothéose. On sait seulement qu'en temps de guerre quatre capitaines, des plus illustres par leur rang et des plus renommés par leur valeur, portaient à la tête de l'armée sa statue debout sur un brancard, revêtue de ses ornements royaux, et qu'on lui rendait sur la route les plus grands honneurs (1).

Lizana et Cogolludo mentionnent encore plusieurs autres divinités analogues; mais il n'est pas aisé de déterminer si ces héros précédèrent l'époque des Tutul-Xius, ou s'ils régnèrent seulement après que cette race eut fait son apparition dans l'Yucatan. Il en sera parlé à mesure que leurs noms se présenteront sous notre plume, dans leur ordre respectif. Ayant fondé la ville de Bakhalal (2) au sein des eaux fécondantes de la province de Zyan-Caan, les Tutul-Xius commencèrent à s'étendre vers le nord de la péninsule; ils avaient à leur tête un prince, Ahmécat Tutul-Xiu, dont le nom annonce encore une origine nahuatl (3). Rien ne transpire sur les événements dont cette contrée fut alors le théâtre, et l'on ignore si elle faisait partie des états soumis aux successeurs de Zamnà. Ce qui est certain, c'est que cette famille s'empara, dans l'espace d'un petit nombre d'années, de tous les territoires situés entre Bakhalal et Chichen-Itza (4). Les habitants de cette

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 2.

(2) Bakhalal, c'est-à-dire, la ville des Joncs, aujourd'hui Bacalar, ville d'une certaine importance dans l'Yucatan, aux frontières des possessions britanniques de Bélize.

(3) Le monosyllabe *ah* appartient à la langue maya et à celles qui en dérivent; il est généralement placé au commencement d'un mot comme le *uh* mexicain qui se place à la fin et a le même sens de possession. *Mécat* est évidemment le mot *Mécatl*, corde, et au figuré, génération. *Ah Mécat* a le sens de chef ou tête de la famille.

(4) Chichen-Itza, ville aux ruines importantes, à 26 l. S. E. de Mérida, et à 12 l. d'Izamal.

ville, chassés de leurs foyers par les conquérants nahoas, allèrent se réfugier à Potonchan (1). Des dissidences dans leurs opinions religieuses paraissent avoir été la cause de la guerre qui s'alluma alors entre les Chichenites et les Tutul-Xius, et ceux-ci paraissent, à cette occasion, avoir reçu l'appui des rois de Mayapan, dont ils auraient cherché à se concilier les bonnes grâces. Ils avaient, en effet, envoyé au monarque de Mayapan une ambassade solennelle, pour l'assurer de leur désir de vivre en bonne intelligence avec les sujets de l'empire, de se soumettre aux lois du pays, d'en adopter les coutumes et les usages et de se reconnaître enfin pour vassaux de la couronne de Maya (2). Une offre de cette nature ne pouvait manquer d'être accueillie favorablement par le successeur de Zamnà; non-seulement il acquérait dans les Tutul-Xius des alliés puissants, mais encore des feudataires fidèles, dont il pouvait, au besoin, tirer parti contre les ennemis de l'état. Pour s'assurer de leur loyauté, on les invita à établir une colonie dans la métropole et l'on octroya à leurs princes les mêmes priviléges qu'à la noblesse yucatèque.

C'est de l'époque de cette alliance que date la fondation de la ville de Mani dans la plaine qui s'étend au nord de la montagne du même nom. Sa prospérité s'accrut ensuite si rapidement qu'elle devint en peu d'années une des seigneuries les plus considérables des Tutul-Xius (3). Ils ne se doutaient guère alors qu'après avoir gouverné avec gloire la plus grande partie de la terre de Maya, pendant plusieurs siècles, Mani deviendrait leur unique et dernier asile. La tradition leur accorde également l'honneur d'avoir donné naissance, durant cette période, à la ville de Tihoò, édifiée sur le même site où les Espagnols bâtirent depuis la cité

(1) Potonchan, c'est-à-dire, Maison puante, peut-être, à cause des marécages qui l'environnent; ville antique de l'Yucatan, nommée aujourd'hui Champoton, sur le golfe du Mexique.

(2) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. X, cap. 2.

(3) Herrera, ibid. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3.

de Mérida (1), capitale actuelle de l'Yucatan. On y vénérait, dans les temps antiques, un dieu du nom d'Ahchun-Caan (2); mais la divinité à laquelle on y rendait le plus d'hommages était Baklum-Chaam (3), le Priape des Mayas, considérée comme la plus ancienne de cette contrée. Une colline artificielle d'une étendue considérable occupait le centre de la ville, et sur sa large surface s'élevait le sanctuaire de Baklum-Chaam, qui le cédait à peine en magnificence à ceux d'Izamal. Il portait le titre de « Yahau-Kuna, » ou le temple par excellence. Au temps de la conquête, on y voyait encore de grands et somptueux édifices (4), et il était renommé pour la fraîcheur et l'agrément des bosquets qui environnaient sa base (5).

Dans les siècles suivants, dont il ne reste que les dates arides d'une chronologie monotone, on voit les Tutul-Xius perdre la seigneurie de Chichen (6). Ils se dédommagent, plus tard, de cette

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. III, cap. 7.

(2) Ibid., lib. III, cap. 11, et lib. IV, cap. 8.

(3) Id., ibid. — *Baklum-Chaam*, id est : « Membrum virile è terra factum intrans in vas mulieris. » — Tel est le sens de ces deux mots.

(4) Cogolludo, ibid., lib. III, cap. 11. — Bienvenida, Lettre à Philippe II (alors prince héréditaire), dans la coll. des Mémoires sur l'Amérique, trad. par Ternaux-Compans (Recueil de pièces sur le Mexique), pag. 307. Voici ce que dit à ce sujet ce religieux : « La ville est à trente lieues dans l'intérieur, on « la nomme Mérida; elle reçut ce nom à cause des édifices magnifiques qu'elle « renferme, car dans toute l'étendue du pays qu'on a découvert dans les « Indes on n'en a pas trouvé d'aussi beaux ; ils sont bien construits en pierres « de taille fort grandes. On ignore qui les a fait construire ; il paraît que ce « fut avant la naissance de Jésus-Christ, car il y avait au-dessus des arbres « aussi gros que ceux qui croissaient au pied. Ces bâtiments ont cinq toises « de hauteur et sont construits en pierres sèches : au sommet de ces édifi- « ces sont quatre appartements divisés en cellules comme celles des moines, « elles ont vingt pieds de long et dix de large ; les jambages des portes sont « d'un seul morceau et le haut est voûté... Les religieux ont établi un couvent « de Saint-François dans les édifices situés dans la partie qu'on a découverte. « Il est juste que ce qui a servi au culte du démon soit transformé en « temple pour le service de Dieu. C'est dans ce sanctuaire qu'on a célébré la « première messe qui ait été entendue dans le pays. »

(5) Cogolludo, ibid., ubi sup.

(6) MS. in the Maya lenguage.

perte, en faisant la conquête de Potonchan, dont ils chassent les Chichenites ou Itzaob (1). Pendant quarante ans, cette race, qui paraît avoir été une des plus anciennes de l'Yucatan, est réduite à errer dans les montagnes. Après ce laps de temps, ils parviennent à rentrer dans leur ancienne patrie et se remettent en possession de Chichen. Cette ville était située à vingt-cinq lieues de la mer, au centre d'une plaine magnifique. Le retour de ses anciens habitants lui rendit sa prospérité, anéantie depuis tant d'années par le changement de maîtres C'est vers cette époque qu'elle paraît avoir adopté les formes d'un gouvernement théocratique, indépendant de la couronne de Mayapan. Trois frères, dit la tradition (2), étaient apparus venant de l'Occident, et le peuple, admirant leurs vertus, leur avait confié le soin des affaires publiques. On les appelait Itza, et c'est d'eux que la ville et la population auraient adopté la dénomination d'Itzaob (3). Aucun des trois n'était marié; ils vivaient chastement et dans une parfaite harmonie, administrant la justice avec une rigoureuse impartialité. Dans ce peu de paroles, on croit reconnaître les doctrines que Quetzalcohuatl avait envoyé prêcher par ses disciples aux nations les plus éloignées de l'empire toltèque. Les trois frères Itza avaient probablement la même origine; le même esprit de prosélytisme et de conquête qui avait inspiré le prophète de Cholullan, lorsqu'il avait dirigé ses missionnaires sur la Zapotèque, devait avoir conduit les autres dans l'Yucatan.

Antérieurement même à leur expulsion violente de Potonchan, il paraît que les exilés de Chichen avaient reçu les semences des doctrines nouvelles : la chronologie maya y fait indubitablement allusion, en disant que les Itzaob, « ces hommes saints », avaient des temples dans Potonchan. Leur retour dans leur ancienne patrie ne pouvait manquer de les y amener à leur suite. Les divi-

(1) Manuscript in the Maya lenguage.
(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. X, cap. 2.
(3) Herrera, ibid. — Itzaob est, dans la langue maya, le pluriel d'Itza.

sions que l'ambition croissante des Tutul-Xius et la jalousie de l'ancienne noblesse à leur égard commençaient à faire naître dans l'empire maya étaient singulièrement faites pour favoriser l'introduction d'une secte nouvelle parmi les Yucatèques. Aux désirs de prosélytisme qui animaient les trois frères se joignaient peut-être des vues d'ambition personnelle, car l'on comprend que la possession du pouvoir suprême dans Chichen devait leur paraître un moyen des plus efficaces pour aider à la propagation de leurs dogmes. Aussi les voit-on arriver, non comme d'humbles apôtres, mais accompagnés d'une multitude considérable, destinée, sans doute, à imprimer autour d'eux le respect et la vénération, et, apparemment aussi, à soutenir par la force leurs prétentions contre les souverains de Mayapan. Cependant, soit que dans ces réformateurs il faille reconnaître des prophètes guerriers, portant d'une main la loi et de l'autre l'épée, soit qu'ils n'aient apparu aux yeux des Itzaob que sous l'image paisible de sages cherchant uniquement à soumettre les esprits en gagnant les cœurs, il est hors de doute qu'ils établirent rapidement leur empire sur ces peuples et qu'ils parvinrent en peu de temps à se faire décerner la puissance (1).

L'histoire américaine, qui est encore aujourd'hui enveloppée de tant de nuages, se tait sur les noms particuliers des princes itzas; mais les indications que l'on trouve éparses dans les anciennes chroniques espagnoles et dans les voyageurs modernes donnent à penser que le prêtre Pizlimtec, déifié, plus tard, sous le nom d'Ahkin-Xooc (2), pourrait bien être le même que l'aîné de ces trois frères au sujet desquels l'histoire fournit si peu de détails. Ce qui est certain, c'est qu'Ahkin-Xooc était regardé à la fois

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. X, cap. 2.

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8. — *Ahkin*, mot à mot maître, possesseur du soleil, est le mot ordinaire pour signifier le prêtre et le magicien. *Xooc* est un verbe maya qui a exactement le sens du latin *coire*. Pizlimtec est un nom dont la terminaison annonce également une origine nahuatl.

comme le dieu de la musique et de la poésie et comme un grand enchanteur. Ne serait-ce pas en sa mémoire que ses successeurs auraient bâti ensuite le célèbre édifice aux appartements mystérieux dans le fond desquels on voit une figure étrange, que la tradition a nommée *Akab-Tzib* (1), environnée d'inscriptions et qui paraît occupée à tracer des cercles magiques?

Quoi qu'il en soit, on sait que les trois princes gouvernèrent paisiblement pendant plusieurs années la république de Chichen-Itza. La tradition, qui loue leur continence et la justice de leur administration, leur donne ainsi un autre trait de ressemblance avec Ahkin-Xooc, en ajoutant qu'ils furent les fondateurs d'un grand nombre de monuments remarquables et qu'ils embellirent considérablement cette ville (2). A la suite de ces années de paix et de bonheur, l'aîné des trois, qui avait la principale autorité, fut obligé de s'absenter. On ignore où il alla. Pendant cet intervalle, les deux autres, que sa présence et plus encore son exemple avaient toujours su contenir dans les bornes de la modération, oublièrent que c'était à la supériorité de leurs vertus qu'ils étaient redevables de la puissance souveraine, ils en abusèrent pour contenter leurs passions longtemps comprimées et s'abandonnèrent sans retenue à toutes les satisfactions de leurs sens (3).

Le premier effet que produisit sur les mœurs publiques la véritable connaissance de leur caractère fut de les dépraver et de les corrompre. Les sages règlements qu'ils avaient eux-mêmes établis, conjointement avec leur frère, furent oubliés, et Chichen, suivant leur exemple, ne fut bientôt plus qu'un lieu de débauche et de scandale. Les violences et les injustices de toute nature en furent

(1) Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 17. Ce voyageur écrit ce mot : *Akatzeeb*. Pour avoir le sens qu'il lui assigna il faut l'écrire *akab-tzib*, écriture de ou dans l'obscurité ou la nuit, de *akab*, nuit, obscurité, et *tzib*, écrire, peindre.

(2) Hist. gén., decad. IV, lib. X, cap. 2.

(3) Id., ibid.

la conséquence. Les honneurs et les emplois devinrent la proie d'indignes favoris, et les hommes les plus décriés par leurs mœurs se virent élevés aux fonctions les plus éminentes.

Une situation si funeste ne pouvait se prolonger longtemps. La noblesse indignée ouvrit bientôt les yeux sur la conduite de ces princes. Une conspiration s'ourdit; les grands, unis au peuple, coururent en armes au palais et tombèrent sur les deux Itzas qu'ils égorgèrent sans pitié avec la plupart de leurs adhérents. A peine le crime avait-il été commis, que les meurtriers, épouvantés, s'enfuirent en toute hâte avec leurs familles et leurs biens. Ils restèrent sur les bords de la mer, attendant avec anxiété les suites de cet événement (1). On ignore ce qu'ils devinrent. La tradition ne dit pas si l'aîné des trois frères retourna pour en tirer vengeance. Ce qu'elle donne clairement à entendre, c'est que la perturbation que ces événements avaient jetée dans les esprits et les doutes qu'ils avaient fait naître sur la pureté des enseignements des Itzas semèrent parmi les Chichenites les germes funestes de la division. Des luttes s'ensuivirent et elles durèrent jusqu'au temps où arriva celui qui était destiné à les faire triompher définitivement dans l'empire des Mayas.

A la fin du neuvième siècle, les Tutul-Xius, après avoir étendu leur domination sur une grande partie de la péninsule yucatèque, se virent chassés, à leur tour, de Potonchan, qu'ils avaient pris sur les Itzaob; cette ville fut alors ruinée, mais on ne sait par quels ennemis (2). Ce n'est que dans le siècle suivant que les événements commencent à se dessiner; c'est l'époque où les frères Itzas parurent à Chichen, annonçant les doctrines de Quetzalcohuatl dont ils étaient les précurseurs. La concordance des faits historiques avec la chronologie maya jette alors une lumière plus complète sur ce tableau resté si longtemps obscur. Les hommes et

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. X, cap. 2.
(2) Manuscript in the Maya lenguage.

les choses se groupent avec plus d'harmonie autour de l'œuvre principale et forment un ensemble qui offre déjà plus d'intérêt au lecteur. C'est durant cette période que Céacatl-Quetzalcohuatl, poursuivi par la haine de Huémac, s'enfuit de Chollulan, après avoir régné dans cette ville plusieurs années. On se souvient que, descendu sur les bords de la mer, il entra dans le fleuve Coatzacoalco, où il disparut, annonçant qu'il allait finir ses jours dans la terre de Tlapallan (1). Se rendit-il véritablement alors dans cette contrée, ou bien mourut-il sur les rives du Coatzacoalco, comme semblent le dire quelques traditions, c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. Il est certain, toutefois, qu'à cette époque on vit arriver dans l'Yucatan un personnage vénérable, en tout semblable à Quetzalcohuatl ; il régna pendant plusieurs années sur les Mayas, ainsi que l'autre à Cholullan, et leur donna des lois. On ne lui connaît point de nom à l'exception de celui de Cukulcan (2). Était-il réellement le même que Céacatl-Quetzalcohuatl ou seulement un de ses disciples, c'est ce que nous ne déciderons pas davantage, quoique nous inclinions volontiers à reconnaître l'identité de ces deux personnages.

Les relations que le voisinage et le commerce avaient établies de temps immémorial entre l'Yucatan et l'empire toltèque n'avaient pu que se resserrer sous le règne glorieux de Quetzalcohuatl. Ce prince, dont le nom était célébré sur toute la terre d'Amérique, n'était pas moins connu et vénéré des Mayas, et la renommée de ses vertus ne devait pas peu contribuer à les récon-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24. Cet écrivain assure positivement que Quetzalcohuatl et Cukulcan sont identiques, et il ajoute que les Cocomes qui régnèrent après lui dans l'Yucatan descendaient de lui. Ceci, au moins, nous paraît inexact. Les Cocomes peuvent, par alliance, avoir été des disciples de Cukulcan, nom de ce personnage qui, suivant toutes les traditions, ne se maria jamais et ne connut point de femme.

(2) Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., MS., tom. III, cap. 123. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24. — Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. X, cap. 2. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.

cilier avec les doctrines que les Itzas avaient introduites dans Chichen. En admettant son identité avec Cukulcan, il pouvait espérer, en se retirant parmi eux, de recevoir un accueil hospitalier, digne de son rang et de ses malheurs. Lorsqu'il débarqua à Potonchan, les peuples accoururent en foule au-devant de lui, persuadés que le ciel leur accordait, dans sa présence, la plus précieuse des faveurs (1).

On ignore quelle était alors la condition politique des Mayas. Il est à croire, toutefois, que cette nation, soit à cause de l'incapacité ou du défaut de lignée directe dans les successeurs de Zamnà, soit par l'ambition croissante des Tutul-Xius, déjà trop puissants pour de simples vassaux, ou les dispositions inquiètes de la province de Chichen-Itza, soit même pour ces différentes causes réunies, se trouvait dans les conditions les plus favorables à une transformation sociale : l'apparition de Cukulcan vint l'arrêter au bord de l'abîme et raviver ses institutions affaiblies. La marche du prince pontife à travers les provinces du royaume fut un triomphe continuel. De Potonchan il se rendit à Izamal ; mais le vœu de la population l'appelait à Chichen. Il ne tarda pas à s'y transporter et annonça son intention de fixer sa demeure dans cette ville, dont il assuma aussitôt le gouvernement (2). La plaine fertile où elle est bâtie était célèbre dans toute la contrée par un puits naturel d'une grande étendue, aux contours pittoresques, et de la limpidité de ses eaux lui venait le nom de Chichen-Itza (3). Fidèle à la coutume instituée à Tollantzinco, Cukulcan descendait, toutes les nuits, de son palais, suivi de son cortége; il allait y faire

(1) Herrera, ibid. ut sup.

(2) Herrera, ibid.

(3) *Chichen*, de *chi*, porte, ouverture, bord, entrée; et de *chen*, puits ou fontaine. C'est le mot sous lequel on désigne, dans l'Yucatan, les puits naturels, à découvert ou renfermés dans des grottes. Chichen signifie donc le bord ou l'entrée du puits. Suivant Herrera, le nom d'*Itza* lui viendrait des trois frères dont nous parlons plus haut. Suivant Ordoñez, le mot *itza* est composé de *itz*, doux, et de *hà*, eau.

ses ablutions. Le puits dériva de cet usage un caractère de sainteté extraordinaire : les peuples y accoururent en pèlerinage pour boire de ses eaux et offrir des sacrifices sur ses bords ; ce qui donna à la cité de Chichen-Itza un accroissement si considérable, qu'en peu d'années elle devint une des plus importantes de l'Yucatan (1).

Des troubles et des divisions intestines continuaient d'agiter la monarchie. Seule, la province de Conil, dont Chichen était la capitale, jouissait d'une paix profonde sous le gouvernement sage de Cukulcan. Le contraste était frappant. Les princes mayas, désirant mettre un terme à leurs jalousies mutuelles, résolurent de l'appeler au trône. S'étant rendus solennellement auprès de lui, ils le conjurèrent de se transporter à Mayapan et de se mettre à leur tête (2). L'occasion était favorable ; les peuples soupiraient après le repos et paraissaient universellement souhaiter de partager les institutions des Itzaob. Cukulcan n'hésita pas à accepter. Ayant laissé un de ses lieutenants à Chichen, il quitta cette ville, et, suivi des princes et des prêtres les plus illustres du Maya, il alla prendre possession du palais des Ahtepalob de Mayapan (3). Quoique déjà avancé en âge, il déploya toutes les vertus d'un grand prince et les qualités d'un législateur. Il réorganisa les diverses branches de l'administration civile et religieuse et mit le royaume sur un pied où il n'avait jamais été auparavant.

La chronologie historique (4), dont nous avons fait usage déjà plusieurs fois, assigne à cette époque l'établissement, dans l'Yucatan, du gouvernement triarchique, qui paraît avoir eu pour modèle

(1) Relation du licencié Lopez Medel, trad. de Ternaux-Compans, Nouvelles annales des voyages, 1843, tom. I.

(2) Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. X, cap. 2.

(3) *Ahtepal*, seigneur de la majesté, mot qui a le même sens que le mot *augustus* en latin, titre suprême des monarques de Mayapan. Le monosyllabe *ob* est une des marques du pluriel dans la langue maya. (Vocabulario en lengua Maya, MS. anonyme.)

(4) Manuscript in the Maya lenguage.

celui qui avait été fondé par les souverains de l'Anahuac, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs. Soit qu'il n'eût d'autre pensée que de relever une institution antique, soit qu'il crût trouver ainsi un moyen de rendre la paix à l'empire des Mayas et de fortifier la monarchie, Cukulcan s'associa les deux plus puissants de ses vassaux et leur donna l'investiture royale qui était depuis longtemps l'objet de leur fervente ambition. Le prince de Chichen et Ahcuitok, chef des Tutul-Xius qui avait, quelques années auparavant, fixé son séjour à Uxmal (1), reçurent le titre de « Halach Winikil » (2), réservé jusque-là aux souverains de Mayapan. Ce titre et les prérogatives qui en découlaient les rendaient, de fait et de droit, indépendants dans les provinces soumises à leur juridiction; mais ils s'imposaient, en les acceptant, le devoir de reconnaître la suprématie de Cukulcan ou de ses successeurs, de l'aider au besoin, et les trois rois ensemble s'engageaient l'un envers l'autre à se secourir mutuellement, à ne rien entreprendre d'important, et surtout aucune guerre, sans l'assentiment de leurs collègues. C'est ainsi que l'empire des Mayas se trouva partagé en trois souverainetés absolues qui, au besoin, n'en devaient former qu'une seule.

Une autre singularité se présente dans l'histoire de Cukulcan, et ce n'est pas la moins remarquable; c'est son abdication et son départ de l'Yucatan. Rien, dans les courts fragments que nous possédons, n'indique les motifs qui le déterminèrent à prendre ce parti : on ne saurait y voir d'autre raison que son grand âge ou la crainte d'attirer sur les Mayas les armes de ses ennemis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir, pendant dix ans, tra-

(1) Manuscript in the Maya lenguage.

(2) Ibid.—*Halach*, chose vraie, divine, par laquelle on jure. *Winik*, homme, *winikil* est un pluriel. Les deux mots ensemble signifient le plus haut, le plus vrai, le plus majestueux des hommes. C'est le titre que les évêques d'Yucatan ont adopté dans la langue maya. Ce titre, dans l'antiquité Yucatèque réservé d'abord au roi de Mayapan, devint ensuite celui des divers rois de la péninsule. Il est pris par les évêques dans le sens d'Illustrissimus ou Reverendissimus virorum.

vaillé au bonheur du peuple qui lui avait remis le sceptre il annonça son dessein de retourner d'où il était venu (1). Il réunit autour de lui les membres les plus illustres du sacerdoce et de la noblesse, leur déclara sa résolution d'abdiquer la couronne et les engagea à se choisir un autre souverain. Avant de partir, il leur laissa des conseils remplis de sagesse, les exhorta à vivre en paix les uns avec les autres, à exercer la justice et la miséricorde envers tout le monde, surtout envers les veuves et les orphelins, à observer constamment ses doctrines et ses préceptes et à s'abstenir des guerres et des discordes intestines. Ayant achevé de leur donner ces avis paternels, il sortit de Mayapan, accompagné seulement d'un petit nombre de disciples et d'amis : il prit aussitôt la route de Potonchan où il fit encore un séjour de quelque durée, après quoi il s'embarqua et l'on n'entendit plus parler de lui. La légende mexicaine (2) lève cependant jusqu'à un certain point le voile qui recouvre la dernière période de la vie de ce personnage mystérieux. Elle raconte que Céacatl, ayant achevé ses conquêtes, gagna la cité de Tlapallan (3); mais, étant tombé malade, il y mourut quatre jours après (4). Son corps fut solennellement transporté sur le bûcher et on l'y brûla avec les rites d'usage. Telle fut la fin de ce grand homme, l'un des plus étranges en même temps et des plus énigmatiques de la terre américaine. Après son départ, les habitants de Potonchan érigèrent à sa mémoire, dans une île de la mer, à une courte distance du port, un temple dont on voyait encore les vestiges au commencement de la conquête de l'Yucatan par les Espagnols (5).

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. des soleils.

(3) Ibid. Cette légende fait, jusqu'à la fin, un conquérant de Céacatl.

(4) Ceci semblerait être une indication qu'on brûlait les corps à Tlapallan ; mais il se pourrait que, suivant ce qu'avance Herrera, ce ne fussent que le cœur et les entrailles, comme dans l'Yucatan, où l'on embaumait les cadavres.

(5) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

Pour se conformer aux intentions de Cukulcan, les Mayas songèrent alors à lui donner un successeur. Il fut choisi dans la famille des Cocomes, qu'il avait lui-même désignée comme la plus digne d'occuper le trône en son absence. On a tout lieu de croire que, si ces princes reçurent alors la plénitude des deux puissances, quelques changements, toutefois, furent introduits dans leur exercice, de manière à séparer jusqu'à un certain point la royauté du sacerdoce; car c'est vers cette époque que l'on voit paraître le nom des Chèles (1), famille célèbre, depuis, dans l'ordre des prêtres, et déjà puissante par la possession de la grande seigneurie de Cicentun, qui embrassait toute la province dont Izamal était la capitale (2). Quant aux Cocomes, leur noblesse passait pour être plus ancienne même que celle des Tutul-Xius : ils étaient non-seulement les plus riches, mais encore les plus illustres seigneurs de l'Yucatan; ils avaient été constamment dans les plus hautes dignités et possédaient vingt-deux villes avec leurs territoires que l'on considérait comme les plus beaux et les plus fertiles de la péninsule (3) : c'est à cette famille qu'échut le trône de Mayapan, et, en conséquence des dispositions de Cukulcan, Ahcocom fut couronné suivant les rites ordinaires. Son avénement fut considéré par tout le monde comme d'un heureux augure : l'harmonie qui ne cessa de régner entre ce prince et les deux autres rois fit concevoir l'espérance d'un gouvernemen stable et prospère, digne en tout de celui qui avait si heureusement restauré les institutions des Mayas.

Les premiers rois qui paraissent avoir succédé à Ahcocom

(1) Le *chel* dans la langue maya est une espèce d'oiseaux particuliers à cette contrée. Du mot *chel*, les Mayas firent celui de *Chelekat*, titre de la souveraine sacrificature, héréditaire dans cette famille. Ils l'employaient fréquemment dans le sens de grandeur, en disant Votre Chélékat, comme nous disons Votre Sainteté, Votre Majesté, etc.

(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

(3) Herrera, ibid., cap. 2.

sont les quatre Bacab (1), que la tradition appelle les soutiens du ciel, et qui se suivent dans la liste royale des héros divinisés de l'Yucatan(2). Elle leur rend la justice de dire qu'un si beau titre était mérité, et que les sept premiers souverains qui régnèrent après Cukulcan sur le trône de Mayapan continuèrent, à l'envi l'un de l'autre, à rendre à la patrie les services qui entourèrent d'une si glorieuse auréole le règne des Cocomes (3).

Sans excepter le rétablissement de la justice et l'exacte observation des lois civiles et religieuses, si vivement recommandés par Cukulcan, comme l'unique base de la félicité commune, la tradition, si vague ordinairement, s'étend avec complaisance sur les bienfaits dont ils dotèrent leurs sujets et les monuments qu'ils élevèrent en tant de lieux. Des fontaines, des routes, des palais, des temples, des écoles, des hospices pour les vieillards et les infirmes, des retraites pour les veuves et les orphelins, des maisons de halte pour les voyageurs et les pèlerins, des bains, des étangs artificiels, tels furent les titres des Cocomes à la reconnaissance publique (4).

Le sol de l'Yucatan est encore, aujourd'hui, parsemé d'innombrables ruines, dont la magnificence et l'étendue frappent d'étonnement les voyageurs; de toutes parts, ce ne sont que collines pyramidales, surmontées d'édifices superbes, des villes dont la grandeur éblouit l'imagination, tant elles sont multipliées et se touchent de près, sur les chemins publics : enfin on ne saurait faire un pas sans rencontrer des débris qui attestent à la fois l'immensité de la population antique du Maya et la longue prospérité dont cette contrée jouit sous ses rois.

(1) Les quatre *Bacab*, ou les Soutiens, nommés par Cogolludo, furent Zacal-Bacab, Canal-Bacab, Chacal-Bacab et Ekel-Bacab. (Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.)

(2) Les dieux de l'Yucatan, disent Lizana et Cogolludo, étaient presque tous des rois plus ou moins bons que la gratitude ou la terreur avait fait placer au rang des divinités.

(3) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 2

(4) Herrera, ibid.

Ce que l'on peut également affirmer, c'est que les Tutul-Xius partagèrent avec les Cocomes la gloire d'avoir élevé à cette condition florissante l'empire dont ils partagèrent également la puissance. Le roi d'Uxmal (1) n'était que le second dans l'ordre hiérarchique de la monarchie yucatèque ; mais les provinces soumises à son autorité rivalisaient par leur étendue, par leur fertilité et le nombre de leurs vassaux, avec celle de l'Ahtepal de Mayapan, qu'il s'efforçait constamment de surpasser par sa magnificence. Dans la jouisance d'une longue paix, la population croissait rapidement : en même temps une foule de cités nouvelles surgissaient sur tous les points, plus belles les unes que les autres. Mais, entre toutes, la plus illustre était celle d'Uxmal, où Ahcuitok Tutul-Xiu avait transporté sa résidence. Uxmal était situé à huit lieues de Mayapan et à quatre de l'antique et noble ville de Zayi, dans une plaine légèrement ondulée, qui s'élève graduellement jusqu'au pied des monts qui la séparent de Mani et de la portion septentrionale de la péninsule. La surprenante fécondité de la campagne environnante contrastait avec la nudité de la montagne, qui ressemble à une couche de lave durcie. En arrivant sur la pente qui descend du côté d'Uxmal, le voyageur contemplait avec ravissement cette cité magnifique, disposée en échiquier, où se déployaient, à la suite les uns des autres, les palais et les temples, dont les formes pyramidales se dessinaient avec tant d'avantage sur l'ombrage touffu des jardins et des places publiques. Autour de cette grande ville, dans un rayon de plusieurs lieues, l'œil admirait les cités puissantes de Nohcacab, de Chetulul, de Kabah, de Tanchi, de Bokal et plus tard de Nohpat, dont les nobles omules (2) se découpaient dans l'azur foncé du ciel, comme autant de fleurons dans la couronne d'Uxmal.

(1) Cogolludo appelle quelquefois Uxmal *Uxumual* ; il nous a été impossible de trouver une étymologie raisonnable à ce nom.

(2) Lizana, dans son Hist. de Nuestra Señora de Izamal, appelle *Omul* les collines faites de main d'homme sur lesquelles s'élevaient les temples et les pa-

Telle était la capitale que les Tutul-Xius se donnèrent et qu'ils embellirent à l'envi, s'efforçant ainsi d'effacer les splendeurs de l'antique Mayapan. Des vestiges d'édifices, plus anciens que ceux qui sont encore aujourd'hui debout dans Uxmal, se sont trouvés dans leurs fondations et donnent lieu de croire que cette ville existait déjà depuis longtemps (1), lorsque ces princes entreprirent d'y fixer le siége de leur empire : on ignore, toutefois, à quelle époque appartient sa première fondation. Quant à eux, ils ne firent apparemment que la rendre plus belle et plus digne d'une résidence royale ; mais Ahcuitok Tutul-Xiu, qui l'habita le premier, est généralement regardé comme son fondateur (XI. Ahau Katun, de l'an 870 à l'an 894).

C'est à l'accroissement rapide de la population, sous les premiers rois fédérés de Mayapan, d'Uxmal et de Chichen-Itza, joint à la prospérité et à la richesse que le commerce avec les nations voisines attirait dans la péninsule, que les Mayas furent redevables des immenses travaux qui, dans leur état présent, font encore leur gloire : alors, sans doute, ces grandes villes acquirent ce degré de splendeur qu'on ne cesse d'admirer dans leurs ruines. Leur nombre, leur étendue, leurs proportions colossales, la majesté qui les environne, attestent leur grandeur passée. Le palais des rois d'Uxmal s'élevait sur une suite de terrasses (2) : leurs

lais des Mayas. L'étymologie de ce mot se trouve dans le monosyllabe *hom*, qui signifie toute espèce de hauteur artificielle dont l'intérieur est creux. *Ul* exprime une chose faite, fabriquée, bâtie, et aussi un limaçon. *Ku*, ou *cué*, comme disaient les Espagnols, en parlant des temples, veut dire saint : c'est dans ce sens qu'aujourd'hui les Mayas disent pour l'église *Yotoch Ku*, la maison sainte.

(1) MS. in the Maya lenguage, etc. Dans ce document, Ahcuitok n'est pas mentionné comme le fondateur d'Uxmal ; il est dit simplement qu'il y transporta son séjour. M. Stephens ajoute qu'en parcourant les édifices de cette ville, il en remarqua plusieurs dont les substructions appartenaient à des monuments plus anciens, spécialement dans le palais situé à l'extrémité de la grande cour des Vestales. (Incidents of travel in Yutacan, vol. I, chap. 14.)

(2) Waldeck, Voyage dans l'Yucatan. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. I, chap. 14.

vastes assises, couvertes de verdure et de fleurs, et ornées de statues, présentaient un ensemble de merveilles architecturales, dont les débris rappellent aussitôt au voyageur le souvenir des jardins suspendus de Sémiramis. Treize portes s'ouvraient sur le préau qui précédait l'édifice, d'où la perspective s'étendait au loin sur la ville. Des pierres parfaitement polies avaient servi à sa construction jusqu'à la hauteur de la première corniche qui surmonte les portes; mais le mur supérieur, aussi élevé que la partie inférieure, est couvert de bas-reliefs, exécutés avec une rare perfection, formant une suite de méandres et d'arabesques d'un travail non moins capricieux que bizarre, excepté au-dessus de la porte principale, dont la frise représente une figure assise sur une sorte de trône (1).

Derrière ce palais s'élève, sur une seconde terrasse, un autre monument du même genre, mais où l'on trouve encore aujourd'hui, dans le style et les ornements, un accord si parfait de simplicité, de noblesse et d'élégance, qu'on ne saurait douter qu'un objet tout spécial en eût inspiré le dessin. On ne se tromperait guère, dit un voyageur (2), en disant qu'il était destiné à la demeure d'une reine d'Uxmal (3).

En parlant de la gloire des Cocomes et des Tutul-Xius, durant la période où ces deux races illustres dominèrent l'Yucatan, nous voudrions nous étendre davantage sur les monuments dont ils parsemèrent cette contrée; nous voudrions décrire dignement la magnificence de ces villes, avec leurs rues grandes et droites composées de maisons à plusieurs étages que les Espagnols com-

(1) Waldeck, Voyage dans l'Yucatan. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. I, chap. 14.

(2) Stephens, ibid., chap. 8. C'est le palais appelé par un curé du voisinage *Casas de las Tortugas*, à cause des têtes de tortues qu'il découvrit dans les sculptures d'une corniche. Il a 94 pieds anglais de long sur 34 de large, et présente, dans son ensemble, une beauté et une justesse de proportions qui frappent vivement tous les voyageurs.

(3) Stephens, ibid.

paraient aux plus nobles cités de l'Andalousie (1) et que les premiers missionnaires trouvaient si belles, que tout en ruinant les palais et les temples, comme des lieux immondes consacrés au démon, ils ne savaient de quoi ils devaient le plus s'étonner, ou de ces fastueux édifices qui frappaient partout leurs regards, ou du peuple qui les avait érigés (2).

Malgré la fatalité de ce génie destructeur, qui n'eut aucun résultat satisfaisant pour les conquérants, malgré les ravages du temps qui achève lentement l'œuvre commencée par la main des hommes, il y a encore dans l'Yucatan et dans les régions voisines tant de monuments admirables, les villes ruinées sont si rapprochées les unes des autres, et, sous la végétation qui les dévore, elles continuent d'offrir un ensemble si majestueux, que nulle terre au monde ne présente aujourd'hui un champ si fécond aux recherches de l'archéologue et du voyageur. Il serait impossible ici d'entrer dans assez de détails pour décrire cette multitude de cités, érigées par les Cocomes et les Tutul-Xius, dont la puissance maintint si longtemps la civilisation dans cette contrée. Des omules ou pyramides tronquées à une ou plusieurs assises, comme dans le reste du Mexique et l'Amérique-Centrale, couronnées, au sommet, d'un temple ou d'un palais, tel est, en général, le caractère des demeures princières des anciens Yucatèques (3). Quelquefois, cependant, au lieu d'un seul palais, c'est une suite d'édifices étagés les uns au-dessus des autres, formant divers gradins : tels sont ceux de Zayi, de Labnà, de Kabah, de Labpak, etc.; des escaliers gigantesques arrivent d'une terrasse à l'autre et escaladent ensuite les divers étages du palais, ornés, de chaque côté, de serpents dont la tête colossale touche le sol et dont le corps s'allonge

(1) Itinéraire du voyage de la flotte du roi catholique à l'île d'Yucatan dans l'Inde, etc., rédigé par le chapelain en chef de ladite flotte. Coll. des Mém. sur l'Amérique par Ternaux-Compans, tom. X, pag. 1 et suiv.

(2) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. 1, cap. 8.

(3) Id., ibid.

ensuite en montant, pour servir de rampes dont l'effet est prodigieux (1).

Mais les souverains des Mayas, tout en couvrant des signes de leur orgueil la terre d'Yucatan, se gardaient d'oublier le bien-être de leurs sujets. Tous les voyageurs ont contemplé les vestiges des grandes chaussées pavées de pierres qu'on rencontre encore en tant de lieux sur la surface de la péninsule. Les plus remarquables paraissent avoir été le chemin qui allait aboutir sur le bord de la mer, en face de l'île de Cozumel au nord-est (2), et celui d'Izamal, construit particulièrement pour la commodité des pèlerins qu'attirait en foule la sainteté des sanctuaires dont ces deux localités étaient ornées. Ah-Hulneb ou le Chef-Archer, à qui ses exploits, apparemment, avaient fait donner ce nom (3), peut être considéré comme l'auteur du premier. Les honneurs divins qu'il recevait dans l'île de Cozumel permettent de croire qu'après avoir soumis les côtes de l'Yucatan il entreprit, le premier, de conquérir les îles de la mer et d'y transporter la civilisation maya. Les bienfaits dont il dota Cozumel demeurèrent longtemps gravés dans la mémoire des peuples. Après sa mort, son tombeau, comme celui de Zamnà, devint un objet de vénération, et la reconnaissance publique édifia sur cette sépulture royale un temple qui, à l'époque de la conquête espagnole, partageait, avec ceux d'Izamal, la vogue empressée des Yucatèques. Teel-Cuzam ou le prince Aux pieds d'Hirondelle (4), qui paraît avoir succédé à Ah-Hulneb, continua son œuvre et donna son nom à l'île qui fut appelée ensuite Ah-Cuzamil ou des Hirondelles (5). On lui érigea un temple encore plus somptueux que le premier, où on le voyait représenté

(1) Waldeck, Voyages, etc.— Stephens, Incidents of travel in Yucatan, *loc. cit.*

(2) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 2. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 7.

(3) Id., ibid., cap. 8.

(4) Id., ibid.

(5) Ibid.

sous le costume d'un roi, mais avec des jambes d'hirondelle. Cette statue, d'une grande dimension, était modelée en terre cuite, mais creuse et adossée à la muraille : elle avait une grande célébrité, et, chaque fois qu'on venait consulter ses oracles, un prêtre s'y renfermait pour répondre aux questions empressées de ses adorateurs (1).

Cozumel renfermait un grand nombre d'autres lieux sacrés que les pèlerins visitaient tour à tour avec une humble dévotion : ce qu'il y a de remarquable, c'est que, presque partout, on y trouvait le signe de la croix, devant lequel les indigènes imploraient le secours du ciel en faveur des fruits de la terre avec une pieuse révérence. Dans la grande cour du temple de Teel-Cuzam, il s'en trouvait une de dix à douze pieds de hauteur, sculptée en pierre de taille et érigée dans un endroit élevé où les Espagnols la découvrirent avec étonnement, lorsqu'ils effectuèrent leur débarquement dans cette île (2).

Cogolludo, parlant des routes de Cozumel et d'Izamal, les compare, pour la solidité et la perfection, aux plus belles chaussées royales d'Espagne ; des témoignages contemporains corroborent également cette opinion (3). Ceux qui les construisirent devaient avoir en vue des motifs politiques tout autant que religieux. Princes aussi bien que pontifes, les monarques du Maya avaient compris la nécessité d'établir des communications rapides entre les différentes parties de leur empire. L'établissement des postes et des courriers de distance en distance, introduit si tard en Europe, était d'un usage général au temps de la conquête, non-seulement au Mexique et au Pérou, mais dans toutes les contrées civilisées

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. VI, cap. 8.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 49.

(3) Friedericshal, Voyage dans l'Amérique-Centrale, etc. — Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 24. — Chaque jour encore on découvre dans les forêts de l'Yucatan et de l'Amérique-Centrale des portions de ces routes antiques, dont la solidité peut se comparer à celle des voies romaines.

de l'Amérique. Les souverains étaient informés, en peu de temps, de tout ce qui se passait aux extrémités même les plus éloignées, et pourvoyaient promptement aux choses les plus urgentes à quelque distance que ce fût de leur capitale.

Outre les chemins publics, des constructions d'un autre genre et d'une utilité non moins incontestable se multipliaient, par leurs soins, partout où elles étaient jugées nécessaires : nous voulons parler des zonotes (1), espèce d'étangs artificiels d'une architecture étrange et qui ne sont connus que dans l'Yucatan. La formation particulière de cette contrée avait appelé de bonne heure l'attention de ses législateurs. Du fleuve de Champoton et des lacs marécageux de Chichan-Kakanab et d'Ocom, dont les eaux se déchargent par plusieurs bayous (2) dans le golfe de l'Ascension, jusqu'à l'extrémité septentrionale de la péninsule, on ne trouve pas une seule rivière, et le petit nombre de sources qui apparaissent à la surface du sol se dessèchent entièrement après la saison des pluies. La nature, il est vrai, a suppléé en partie à ce défaut par les puits naturels que l'on rencontre dans un certain nombre de localités : ces puits sont, en général, à une grande profondeur sous la terre, et ce n'est ordinairement qu'à l'extrémité d'une grotte ou d'une caverne obscure, quelquefois d'une immense étendue, que l'on parvient au réservoir ménagé par la nature dans ces lieux étranges, où tout porte l'empreinte des convulsions volcaniques ou de l'action violente des eaux.

Celles que l'on trouve dans leurs entrailles sont abondantes et généralement d'une grande limpidité : l'abîme qui les renferme,

(1) *Zonot*, ou *ɔonot*, avec un C renversé, suivant l'orthographe adoptée dans l'Yucatan. L'auteur anonyme de notre vocabulaire en lengua Maya, traduit ce mot par ceux-ci : « Lac d'eau douce fort profond, lago de agua dulce « muy hondo », ce qui est beaucoup moins exact que l'idée qu'en donne Cogolludo, et surtout la description qu'en a laissée M. Stephens.

(2) Le mot bayou est employé par les Français de la Nouvelle-Orléans, pour exprimer l'idée de ces grands canaux naturels et marécageux de la Louisiane, et que les Espagnols rendent par le mot *estero*.

aussi bien que leur origine, est encore un mystère pour les habitants et les voyageurs. On donne à ces puits le nom de *Chen*, dans la langue yucatèque : bien que les lieux où on les rencontre n'annoncent pas toujours, par la finale de leur nom, la présence d'un de ces puits, tous ceux, néanmoins, dont l'appellatif se termine avec elle marquent, d'une manière certaine, qu'il existe un puits souterrain dans l'endroit qu'ils mentionnent. Tels sont Chichen, Bolonchen, Becanchen, Becalchen, etc.

Malgré la difficulté que présentent l'entrée et la descente dans quelques-unes de ces grottes, les eaux suffirent apparemment aux premiers temps de la civilisation maya. Mais, dans la suite, lorsque la population se fut accrue, et quand, sous les Cocomes et les Tutul-Xius, elle eut commencé à prendre les développements énormes, attestés par la multitude des villes dont la tradition yucatèque rappelle le souvenir, les puits naturels devinrent insuffisants ou inutiles à un grand nombre de localités qui s'en trouvaient trop éloignées pour pouvoir se pourvoir d'eau pendant la sécheresse. Il fallut songer à des moyens artificiels, non-seulement pour conserver les eaux qui tombaient au temps des pluies, mais encore pour arriver au point d'en faire une provision de réserve pour les époques où la sécheresse se prolongerait plus longtemps que d'ordinaire. Les Mayas atteignirent ce double but et l'on ne peut trop admirer les travaux qu'ils entreprirent à cette occasion, lorsqu'on vient surtout à considérer l'avantage qui en résulta pour les peuples.

Ce résultat fut l'invention des zonotes. Ceux qui existent encore dans l'Yucatan ressemblent, au premier abord, à des étangs que la nature aurait formés, et leurs bords sont ordinairement ombragés d'une vive et luxuriante végétation : des arbres gigantesques suspendent au-dessus des eaux leur feuillage verdoyant, et c'est une merveille de songer que ces étangs sont simplement des réservoirs que la main de l'homme a construits dans ces lieux pour son utilité et celle de ses descendants. Les voyageurs qui ont

parcouru la péninsule ne pouvaient s'imaginer d'abord, en voyant les zonotes, que leurs bassins pussent être, en réalité, autre chose que ce que dénotait leur apparence, malgré l'assurance avec laquelle les Indiens leur soutenaient que c'étaient des réservoirs bâtis par leurs ancêtres. Rien ne paraissait capable de se présenter à l'appui de leur assertion, lorsque le hasard en fit découvrir la véracité et la justesse (1).

Une source naturelle étant venue à manquer durant un été (2) fort chaud, un des principaux habitants de Noyaxché dirigea son attention vers un ancien zonote abandonné et rempli de vase; s'imaginant, avec raison, qu'il avait dû servir autrefois aux Indiens, il voulut profiter de la saison sèche pour le nettoyer et l'utiliser plus tard, s'il parvenait à le rendre à son usage antique. S'étant assuré de l'autorisation du gouvernement (3) et du concours de toutes les haciendas du voisinage, il se mit à l'œuvre avec quinze cents Indiens et quatre-vingts majordomes ou intendants chargés de conduire les travaux. Ayant nettoyé toute la vase, il découvrit un grand lit artificiel composé de pierres plates. Elles étaient superposées de manière à laisser des intervalles entre les unes et les autres, et les interstices étaient remplis d'une espèce d'argile rouge et brune, entièrement différente de celle qu'il y avait dans le voisinage. Les couches de pierres étaient fort multipliées; mais il n'osa aller jusqu'au fond, dans la crainte qu'un accident n'ar-

(1) Ces détails sur les zonotes sont pris presque tous et souvent textuellement dans le voyageur américain Stephens, qui les a observés avec d'autant plus d'attention, qu'il était ingénieur de son état : c'est le même M. Stephens qui exécuta les travaux du chemin de fer de Panama. (Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 12, 13.

(2) L'été, dans les contrées tropicales, est la saison que nous appelons l'hiver. Les habitants des tropiques, où il pleut habituellemen du mois de juin au mois de novembre, appellent cette époque l'hiver.

(3) Dans les républiques libres de l'Amérique-Centrale, il fa l'autorisation du gouvernement pour faire le bien du pays dans ses propres terres. Ces républiques ont secoué le joug de l'Espagne avec ce qu'elle avait de bon et n'en ont gardé que le mal et le despotisme dans le gouvernement!

rivât aux fondations et qu'on lui en imputât la faute. On trouva vers le centre quatre anciens puits également artificiels. Ils avaient, chacun, cinq pieds de diamètre, et les parois en étaient couvertes de pierres polies, mais sans ciment : ils pouvaient avoir huit vares de profondeur ; ils étaient également tout remplis de boue. On découvrit, en outre, le long des bords du zonote plus de quatre cents *casimbas*, espèces de trous dans lesquels l'eau s'infiltrait et qui étaient, ainsi que les puits, destinés à fournir de quoi boire, lorsque le zonote se mettrait à sec.

On nettoya entièrement les puits et les trous, ainsi que le lit du zonote ; on les distribua ensuite aux diverses familles du canton, qui furent chargées du soin de les tenir en bon ordre, et, dès que la saison des pluies revint, le bassin fut rendu à son usage primitif. Il arriva précisément que l'été suivant fut extrêmement sec : l'eau devint fort rare dans tout le pays ; mais le zonote se trouva abondamment pourvu. Des milliers de bestiaux et de bêtes de somme vinrent s'y abreuver, avec leurs maîtres, de six lieues à la ronde ; on y allait même chercher de l'eau à dos d'homme et de mulet, ce qui dura pendant toute la sécheresse.

A peu de distance de cet endroit, il y avait un autre zonote rempli de vase et abandonné comme le premier. Les Indiens avaient, toutefois, conservé la coutume d'y creuser des trous pour recueillir l'eau qui s'y infiltrait. Dans une de ces excavations, ils tombèrent sur un ancien puits du genre de ceux dont nous venons de parler. On le nettoya, ce qui permit d'examiner sa forme, qui n'était pas moins étrange que sa construction. Il y avait au-dessous une espèce de plan carré, et par-dessus un puits rond aux parois couvertes de pierres lisses, jusqu'à 20 ou 25 pieds de profondeur. Sous ce puits se trouvait un second plan carré, et sous ce plan un autre puits moins large, mais à peu près aussi profond. Cette découverte fit faire d'autres recherches. Tout le canton s'intéressant à cet objet, on finit par trouver au delà de quarante puits, tous différant de forme et de construction, mais

d'une égale commodité. On nettoya tout le zonote, et lorsqu'il se mit à sec, dans la saison des chaleurs, on eut l'avantage de pouvoir puiser constamment de l'eau dans les puits (1).

Ce sont là les renseignements les plus exacts que nous ayons pu recueillir sur les fameux réservoirs de l'ancien Yucatan. Aujourd'hui un petit nombre seulement sont connus et ont été rendus à leur destination primitive; mais des milliers d'autres sont enfouis sous les décombres de ses antiques cités ou dans l'épaisseur des bois qui recouvrent les ruines des palais, orgueil autrefois des Tutul-Xius et des Cocomes. Ceux dont se servent encore les Yucatèques rappellent, malgré eux, aux descendants des Mayas et des conquérants espagnols la grandeur de cette race et les bienfaits dont ses monarques avaient su doter leur contrée. Jamais peut-être ouvrage d'utilité publique ne fut plus nécessaire que les zonotes, et il faut savoir ce que c'est que l'Yucatan, cette terre véritablement sans eau, sous une zone torride, pour pouvoir en apprécier tous les avantages.

(1) Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, cap. 12, 13. Ce voyageur se trouva présent à plusieurs expériences de ce genre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Déclin de la royauté à Mayapan. Tyrannie des Cocomes. Kinch-ahau-Aban monte sur le trône. Son orgueil. Il se compose une garde étrangère. Mécontentement des Mayas. Sa cruauté envers eux. Sa mort. Hunac-Eel lui succède. Il fait déposer Chac-Xib-Chac, roi de Chichen-Itza. Querelle d'Ulmil, roi de Chichen, et d'Ulil, prince d'Izamal. Tyrannie cruelle de Hunac-Eel. Conjuration des Tutul-Xius contre lui. Siége de Mayapan. Prise et ruine de cette ville. Massacre des Cocomes. Uxmal devient la métropole de l'Yucatan. Le dernier des Cocomes à Sotuta. Les Tutul-Xius maîtres de l'empire. Religion des Mayas. Traces d'une sorte de christianisme dans l'Yucatan. Puits de Chichen-Itza. Culte superstitieux dont il est l'objet. Sacrifices de jeunes filles. Oracle de Cozumel. Sanctuaires célèbres d'Izamal. Pontificat des Chèles à Izamal. Divinités diverses de l'Yucatan. Superstitions et rites religieux. Baptême, confession confirmation et mariage. Costume des rois des Mayas. La noblesse, ses priviléges et ses obligations. Hospices pour les vieillards, les orphelins, etc. Gouvernement des domaines et seigneuries. Administration, impôts et tributs. Lois pénales. Écoles publiques. Enseignement. Dogmes d'un dieu, d'une autre vie, etc. Obsèques et sépultures. Danses et ballets. Instruments de musique. Représentations scéniques. Costumes des hommes et des femmes. Meubles, décors. Esclavage. Achats, ventes et contrats.

Un intervalle de deux siècles s'écoule encore une fois sans qu'il soit possible d'enregistrer le moindre fait dans les annales de l'Yucatan. Nous n'avons que des conjectures à présenter sur ce long espace de temps, qui paraît, toutefois, avoir été l'ère la plus prospère de cette contrée. Cette paix profonde était le résultat de l'harmonie qui n'avait cessé de régner entre les rois de Chichen,

d'Uxmal et de Mayapan, comme aussi du soin que ces princes avaient pris constamment de veiller au bonheur de leurs sujets. Mais, après ces longues années de tranquillité, des mouvements révolutionnaires commencèrent à agiter la population de la péninsule : on était aux premières années du XIIe siècle. Les écrivains yucatèques s'accordent à déclarer que la tyrannie et l'orgueil des rois de Mayapan furent la source où les grands feudataires de la couronne ainsi que les vassaux de rang inférieur puisèrent les principes funestes d'insubordination qui finirent par miner la félicité publique. Après avoir régné longtemps avec autant de sagesse que de gloire, les Cocomes se lassèrent d'être heureux et de travailler au bonheur de leurs peuples. L'un d'eux s'appelait Ahtubtun, ou le cracheur de pierres précieuses (1), sans doute à cause de son étalage somptueux et de sa magnificence. Pour satisfaire ses goûts dispendieux, il fallait autre chose que les revenus dont s'étaient contentés ses prédécesseurs. Ahtubtun établit de nouveaux impôts, et ces contributions même ne pouvant subvenir aux dépenses de son faste, il finit par écraser ses sujets sous les charges les plus pesantes (2).

Pour la première fois les Mayas commencèrent à murmurer contre leur souverain. Les Tutul-Xius, dont l'ambition ne cessait de convoiter la possession entière de la monarchie et qui se sentaient humiliés de n'y tenir que le second rang, encourageaient secrètement les mécontents qui comparaient tristement la tyrannie du roi de Mayapan avec le gouvernement toujours paternel de celui d'Uxmal.

De sages ministres et le grand-prêtre, prince des Chèles, firent sentir respectueusement au monarque l'imprudence de sa conduite; ils lui mirent devant les yeux les suites funestes que pourraient avoir, pour son autorité, les plaintes de son peuple, s'il continuait à lui imposer des charges si onéreuses. Le superbe

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. VI, cap. 8.
(2) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

ahtepal, méprisant ces conseils, se comporta avec plus d'orgueil que jamais. Il mourut. L'avénement de son successeur donna aux Mayas l'espérance de voir un changement à la cour, mais ils furent cruellement déçus. Le nouveau prince se nommait Aban. Son orgueil surpassait celui de son père : loin de restreindre quelque chose de la pompe de son entourage, il éleva davantage encore ses prétentions en ajoutant à son nom le titre auguste de Kinehahau, qu'on ne reconnaissait qu'à la divinité dont Zamnà disait être descendu.

A l'agitation qui se manifesta dans le royaume en face de cet orgueil extravagant, Kinehahau-Aban comprit le danger qu'il y avait à vouloir le maintenir. Mais, loin d'en rabattre quelque chose, il prit des mesures pour imposer plus puissamment à ses sujets. Il laissa Mayapan et se transporta avec une cour brillante à Kimpech (1), sur les bords de la mer, où il fixa temporairement sa résidence. De là il se mit en relation avec les princes de Xicalanco et de Tecpantlan : il leur demanda de lui fournir plusieurs corps de troupes parfaitement armés, afin de s'en former une garde particulière, à l'aide de laquelle il fût en état de braver les murmures et les mécontentements de son peuple (2). On sait que les Xicalancas et les habitants des côtes voisines de Tabasco appartenaient à la race nahuatl : ils entretenaient, de temps immémorial, un commerce considérable avec les cités maritimes de l'Yucatan. Désireux de profiter des avantages que pouvait leur offrir celui de l'intérieur de la péninsule, ils s'empressèrent d'obtempérer aux demandes du puissant ahtepal. Ils lui envoyèrent plusieurs Xiquipils (3), de leurs meilleures troupes, par-

(1) Cogolludo. Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8. — Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3. Cogolludo ajoute que c'est dans Kimpech, aujourd'hui Campêche, que ce prince fut, plus tard, adoré comme un dieu.

(2) Herrera, ibid., ut sup.

(3) Le *Xiquipil* valait, dans ces deux contrées et dans tous les pays mexicains, la même chose que le *Hunpik* dans l'Yucatan, c'est-à-dire, Huit mille.

faitement disciplinées et armées. L'aspect de ces soldats étrangers suffit pour jeter l'effroi dans l'âme des Mayas ; mais leur arrivée combla les vœux de l'ahtepal. Voulant punir les murmurateurs, il en mit à mort plusieurs, également distingués par leur rang, et châtia les autres, en les réduisant à l'esclavage. Pendant toute la durée de son règne, il n'eut de faveurs que pour la ville de Kimpech, dont la fidélité lui importait à cause de ses communications avec Xicalanco (1).

La nation épouvantée se tut devant un despotisme si odieux. C'était la première fois, depuis l'établissement de la monarchie, qu'un prince maya osait en violer les lois d'une façon si exorbitante et attenter à la liberté, jusque-là inviolable, de ses sujets (2). Les Yucatèques n'avaient jamais connu l'esclavage auparavant et ils le considéraient comme une calamité plus terrible que la mort (3). Dès ce moment, ils commencèrent à perdre l'affection séculaire qu'ils avaient eue pour les Cocomes ; ils tournèrent leurs regards vers les princes dont la conduite leur faisait espérer un sort plus heureux. Depuis la tyrannie des rois de Mayapan, les Tutul-Xius avaient paru prendre constamment en main les intérêts des peuples qui n'étaient pas soumis à leur juridiction, et s'étaient efforcés de les soulager au milieu de l'oppression qui pesait sur eux. Maître d'une des plus belles parties de l'empire et presque les égaux des Cocomes, ils avaient pris à tâche de se concilier les sympathies des sujets de la couronne de Mayapan non moins que des leurs. Ces sympathies croissaient en proportion de la désaffection que l'on éprouvait pour la maison impériale. Lorsque Kinehahau-Aban, de retour dans sa capitale, accompagné de sa garde

(1) Nous avons parlé ailleurs de la position avantageuse de Xicalanco comme port de mer et de la richesse et de la puissance de ses marchands. Ils avaient, dans l'empire toltèque et ensuite dans le temps de l'empire mexicain, une réputation analogue à celle des marchands de Tyr et de Carthage. Quelques écrivains voudraient y voir une colonie de cette dernière cité.

(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

(3) L'esclavage était inconnu avant cette époque dans l'Yucatan.

étrangère, eut commencé à réduire ses vassaux en esclavage, les rois de Chichen et d'Uxmal furent les seuls qui osèrent condamner ouvertement sa conduite : ajoutant l'effet aux paroles, ils s'opposèrent à ce que les officiers du roi de Mayapan pussent inquiéter sur leurs domaines les plus humbles d'entre les Mayas qui allaient y chercher un abri contre sa tyrannie (1).

Une situation si anormale ne pouvait être de longue durée. L'orage soulevé par l'oppression et les cruautés de l'ahtepal grondait sourdement au fond des cœurs. On ne disait rien encore, mais on n'attendait qu'une occasion pour le faire éclater. La mort du tyran en recula, toutefois, le moment, et les espérances que l'on avait conçues, au moment de son exaltation au trône, se renouvelèrent à l'élévation de son successeur. Ce prince, à qui la tradition donne simplement le nom de Cocom, commun à toute sa famille (2), doit être le même que la chronologie (3) désigne sous celui de Hunac-Eel. A peine eut-il été mis en possession du royaume, qu'il tomba dans les mêmes excès que ceux qui l'avaient précédé; mais ils eurent pour lui un résultat plus funeste. Défiant et soupçonneux, il trouva que la garde étrangère était trop peu nombreuse pour le défendre des murmures et des haines de son peuple : il ne crut pouvoir garantir son trône qu'en faisant venir de nouvelles troupes de Xicalanco.

Sa tyrannie devint insupportable : il semblait qu'il travaillât réellement par plaisir à se rendre odieux et à attirer sur le nom des Cocomes l'horreur et l'exécration des Mayas. Se jouant de la vie et de la fortune de ses sujets, il châtiait avec la dernière rigueur tous ceux qu'il soupçonnait de murmurer contre sa personne ; il finit par ne plus laisser à ses sujets d'autre choix que le

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 2. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3. — Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

(2) Herrera, ibid. ut suprà.

(3) Manuscript in the Maya lenguage.

supplice ou la révolte (1). Chac-Xib-Chac régnait alors à Chichen-Itza. Indigné de sa cruauté et de sa barbarie, et rêvant peut-être un agrandissement de territoire aux dépens de Hunac-Eel, il protégeait les exilés qui cherchaient un refuge dans ses états et les encourageait ouvertement à prendre les armes contre leur souverain (2). Ces menées éclairèrent momentanément l'ahtepal sur son danger. Il prit aussitôt des mesures pour le conjurer en feignant de rentrer dans une voie moins implacable à l'égard de son peuple ; mais, en attendant, il hâtait l'arrivée de nouvelles forces étrangères, afin d'être en mesure de comprimer ensuite la rébellion (3).

Lorsqu'il se vit entouré d'une armée respectable, il convoqua une assemblée des premiers vassaux de la couronne, et, d'après la constitution de la triarchie, il força le roi d'Uxmal à s'y trouver présent. On ignore comment Hunac-Eel justifia sa conduite ; mais il y plaida la cause commune de la royauté, fit comprendre l'injure que le roi de Chichen faisait à la dignité impériale, et obtint sa déchéance de cet auguste tribunal. C'était une chose inouïe que la déposition d'un souverain. Mais le roi d'Uxmal voyait, sans doute, avec plaisir un événement dont les conséquences ne pouvaient qu'affaiblir la puissance de Chichen-Itza et de Mayapan, en lui préparant à lui-même une voie à la domination de toute la monarchie. A la suite de ce jugement, les sept premiers dignitaires de l'empire, Ahtzinté-Yutchan, Tzuntecum, Taxcal, Pantemit, Xuchu-Cuat, Itzcuat et Kakaltécat (4) furent envoyés à la tête

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

(2) Manuscript in the Maya lenguage.

(3) Si ces détails, que nous trouvons épars dans un petit nombre d'auteurs et surtout dans Herrera, sont d'accord avec la chronologie maya que nous y avons adaptée, ces troupes étrangères, venant de Xicalanco, auraient fait partie des Toltèques éparpillés alors dans toute l'Amérique-Centrale, et peut-être aussi des tribus chichimèques qui, à leur suite, sortirent de Tollan et se répandirent dans toutes ces contrées.

(4) Ces noms sont, la plupart, d'origine nahuatl : il est probable que ces

d'une armée contre Chichen, pour signifier aux Itzaob la sentence portée contre leur roi. Chac-Xib-Chac sortit à leur rencontre ; mais, incapable de soutenir le choc des forces impériales, il se retira sur sa capitale, qui se vit, bientôt après, dans la nécessité de parlementer. La déposition prononcée contre lui fut mise à exécution. On ignore ce qui advint de sa personne, mais suivant le texte de la loi fondamentale du royaume, ce fut un prince de sa famille, à qui la chronologie donne le nom d'Ulmil, qui fut élevé à sa place (1) (VIII. Ahau-Katun, an 1120).

La paix, qui fut la conséquence de cet acte de vigueur de la part du monarque de Mayapan, ne fut pas de longue durée. Une querelle que le nouveau roi de Chichen chercha à Ulil, Ahau ou prince d'Izamal (2), fit reprendre les hostilités. On ignore quel fut le motif de cette querelle. Mais Izamal était une ville sacrée et, de plus, elle était le fief de la puissante famille des Chèles, dont le chef résidait à Mayapan, en sa qualité de grand-prêtre et de premier feudataire de la couronne. Ulil n'était que son lieutenant ; mais il suffisait qu'il eût à se plaindre de l'entreprise d'Ulmil, pour que le chef suprême du sacerdoce invoquât contre lui toutes les forces de l'empire. Hunac-Eel marcha lui-même au secours d'Izamal, à la tête de treize divisions formant un effectif de cent quarante mille hommes. Après une bataille sanglante où le roi de Chichen perdit la fleur de son armée, il fut contraint de demander la paix et d'accepter les conditions qu'on voulut lui imposer (3) Apparemment qu'elles furent humiliantes ; car Ulmil ne pardonna jamais à Hunac-Eel la honte de sa défaite, et durant le reste de sa vie il se prépara lentement à en tirer vengeance. Le

officiers étaient de ceux que le prince maya avait fait venir de Xicalanco, où la langue nahuatl était en usage conjointement avec la langue maya.

(1) Manuscript in the Maya lenguage.

(2) La distinction entre le titre *Halach winic* et *ahau*, qui signifie simplement prince, est ici parfaitement établie. (Manuscript in the Maya lenguage.)

(3) Manuscript in the Maya lenguage.

monarque de Mayapan lui en offrit, plus tard, l'occasion par sa conduite insensée.

Enivré de ses victoires et se croyant désormais invincible, Hunac-Eel ne tarda pas à oublier que sa tyrannie avait seule été la cause première de ces luttes, si fatales à sa puissance et à la tranquillité des peuples. Il retomba dans les habitudes cruelles qui avaient déjà créé tant d'ennemis aux Cocomes, accabla ses sujets de nouveaux impôts, et, au bout de peu d'années, se rendit plus insupportable même qu'au commencement de son règne. Les étrangers qu'il avait introduits dans son royaume et dans sa capitale paraissaient seuls en être les maîtres; les seigneurs mayas étaient exclus de tous les emplois, heureux encore s'ils ne tombaient pas victimes des satellites du tyran. Dans cette situation, ils s'adressèrent secrètement aux rois de Chichen et d'Uxmal, en les suppliant de les délivrer de la servitude où ils gémissaient. Les Tutul-Xius crurent enfin le moment favorable pour saisir le sceptre de la monarchie. Le héros qu'on déifia, plus tard, sous le nom de Kak-Upacat (1), ou le visage du feu, régnait alors à Uxmal. La tradition assure que ce prince portait un bouclier de feu, dont il se servait pour se couvrir dans les combats. C'était, sans doute, un écu de métal poli où se réfléchissaient les rayons du soleil et derrière lequel il abritait sa personne.

A son tour, il convoqua à Uxmal les grands de son royaume; mais l'assemblée fut tenue secrètement à cause des forces considérables dont disposait Hunac-Eel : on voulait surprendre ce prince dans sa capitale, avant qu'il eût le temps de se préparer à la résistance. Ulmil s'y trouva avec ses nobles et une foule de seigneurs feudataires de la couronne de Mayapan. On y jugea formellement le monarque, et il fut déposé, comme on avait autrefois déposé celui de Chichen-Itza. Les exilés et les mécontents reçurent des armes, et la cité impériale se remplit de conjurés prêts à sacrifier

(1 Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. VI, cap. 8.

leur vie pour secouer le joug de la tyrannie étrangère. Ulmil, qui avait eu le temps de réparer ses pertes, se tint prêt à envahir le territoire de Mayapan (1). Au jour donné, la révolte éclata, et les Tutul-Xius se trouvèrent aux portes de la métropole avant même que Hunac-Eel eût pu savoir qu'ils étaient partis d'Uxmal. Le tyran épouvanté leur envoya des parlementaires : on lui répondit par l'annonce de sa déchéance. Il fallut combattre ; mais les Xicalancas étaient nombreux; la vaste cité des Mayas devint alors un champ de bataille, où les deux partis luttèrent pendant plusieurs jours avec un acharnement incroyable.

Amis et ennemis, vainqueurs et vaincus gisaient pêle-mêle dans le sang et les ruines. Le troisième ou quatrième jour, le palais fut emporté par les troupes d'Ulmil, malgré la défense désespérée de la garde xicalanque. Le monarque fut découvert dans une des ailes de la demeure royale où il s'était retiré avec sa famille; on ne fit de grâce à personne; tous furent massacrés sans qu'il en échappât un seul. Ce qui restait de soldats étrangers, se voyant perdu sans ressources, se retira, en bon ordre, de la ville, en livrant aux flammes les édifices dont ils étaient encore en possession, ne laissant de Mayapan qu'un vaste monceau de ruines fumantes et ensanglantées (2).

Telle fut la fin de la dynastie des Cocomes. Mayapan n'offrant plus que des débris, les Tutul-Xius dédaignèrent d'en faire leur capitale; ils retournèrent à Uxmal, où le choix de la noblesse confirma au chef de cette famille le titre de monarque suprême des Mayas. Suivant la constitution établie par Cukulcan, le roi de Chichen-Itza devint la seconde puissance dans la monarchie, et le troisième rang paraît avoir été conféré alors au grand-prêtre, prince des Chèles, avec le titre de roi d'Izamal (3).

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.—Manuscript in the Maya enguage.

(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

(3) MS. in the Maya lenguage. — Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Iza-

Le roi d'Uxmal avait été paisiblement reconnu dans toute l'étendue de l'empire. De retour dans cette ville, il s'appliqua à restaurer l'administration ancienne dans toutes les provinces qu'il venait d'unir à son gouvernement, à déraciner les abus créés par les derniers Cocomes, et abolit l'esclavage, en rendant tous les exilés à leurs familles. Par une mesure politique non moins sage, il défendit de poursuivre les restes des troupes étrangères qui avaient échappé au massacre de Mayapan ; il les protégea contre les insultes et les menaces des populations et leur proposa de s'établir, en prenant la qualité de sujets mayas, dans une province du royaume qu'il leur assigna, au sud des montagnes de Mani, non loin de la frontière d'Uxmal. En leur faisant ces conditions avantageuses, les Tutul-Xius ne consultaient pas moins leur intérêt personnel que l'humanité ; ils se souvenaient qu'eux-mêmes ils avaient été longtemps étrangers dans l'empire et qu'ils appartenaient à la même race que les Xicalancas; malgré leur prospérité présente, ils pouvaient être assez sages pour penser que, à leur tour peut-être, ils auraient besoin de la sauvegarde qu'ils accordaient alors aux débris de l'armée étrangère. Ceux-ci acceptèrent avec reconnaissance l'offre du monarque (1). La contrée où on les dissémina devint, en peu de temps, sous la dénomination de Calkini, une des plus riches provinces du royaume, et, du nom de leur prince ou gouverneur, ses habitants prirent ensuite celui d'Ahcanuls (2); ils bâtirent ou augmentèrent la cité, depuis célèbre, de Pokboc qui devint leur capitale, celles de Sakbakché et de Labna, dont les merveilleuses ruines sont encore aujourd'hui un objet d'admiration pour les voyageurs (3). Ces

mal, part. I, cap. 2. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8. — Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

(1) Herrera, ubi suprà.

(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3. — Vocabulario en lengua Maya. MS. ad verb. *tzucub*, provincia.

(3) Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 2, 3.

actes généreux contribuèrent, plus que tout le reste, à affermir le trône des Tutul-Xius, qui se trouvèrent ainsi les maîtres incontestés de tout l'empire (VI. Ahau-Katun, an 1154).

Parmi les enfants du dernier monarque de Mayapan, l'un d'eux avait échappé à la destruction de sa famille. C'était le plus jeune de ses fils, qui avait été envoyé, pour traiter de certaines négociations, sur les côtes de Xicalanco. Cette absence lui sauva la vie. A son retour, il apprit, avec horreur, le massacre de tous les siens ; quelques amis fidèles se réunirent autour de lui : mais que pouvaient-ils alors contre la haine du peuple et surtout la puissance, déjà trop bien affermie, des Tutul-Xius? Le nouveau monarque était trop magnanime pour vouloir faire expier à ce prince les crimes de sa famille ; il l'engagea à revenir sans crainte dans l'Yucatan et lui donna en apanage la province de Sotuta, où le jeune Cocom se trouva trop heureux de pouvoir s'établir après ses revers. Il y bâtit la ville de Tibulon (1) ; mais, en perpétuant dans cette contrée la race des Cocomes, il y éternisa la haine qu'il avait vouée aux Tutul-Xius, dont ils demeurèrent toujours, en dépit de leurs bienfaits, les plus mortels ennemis.

Le temps, les guerres civiles, la tyrannie des rois de Mayapan, et, plus que tout cela peut-être, l'introduction et le contact des nations étrangères, avaient amené, insensiblement, de grands changements dans les mœurs et dans la religion des Mayas. S'il est permis d'en juger d'après les vagues notions qu'on trouve répandues dans les premiers écrivains de la conquête, cette religion, à son origine, était simple : ils reconnaissaient un être suprême, créateur du ciel et de la terre, et, à l'exception du culte qu'ils rendaient à Zamnà, à Kinehahau, ou le soleil, adoré comme le père de ce législateur, et à quelques rois déifiés, les fêtes se réduisaient, dans les premiers âges de la civilisation yucatèque, à celles des divisions de l'année rurale. Les travaux qui se faisaient

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

en commun commençaient avec des sacrifices et se terminaient par des plaisirs publics.

On ignore en quoi consistaient alors ces sacrifices et si l'immolation des victimes humaines en faisait partie; mais on sait avec certitude que cette coutume abominable existait dans les siècles postérieurs à l'apparition de Cukulcan. Les historiens du temps ne s'expliquent pas bien clairement non plus sur les dogmes qui furent importés dans l'Yucatan par ce personnage : il n'y a pas à douter, toutefois, que, s'il est le même que Quetzalcohuatl, la doctrine aura été la même. Las Casas présente, de son côté, des notions fort singulières à ce sujet, et l'on est vivement tenté de croire à l'existence d'un christianisme antérieur à celui qui fut prêché par les Espagnols, en lisant ce qu'en ont écrit les auteurs (1). A les en croire, un vieillard de haut rang, interrogé par un prêtre instruit et lettré sur les croyances de son pays et la religion antique, aurait répondu que les Mayas croyaient en un seul dieu existant dans le ciel; ce dieu était à la fois père, fils et esprit. Le père, appelé Izona, avait créé les hommes, ainsi que toutes les choses de ce monde. Le fils s'appelait Bacab (2); il était né d'une vierge nommée Chiribias, qui était avec Dieu dans le ciel, et la mère de cette vierge avait pour nom Ixchel (3); quant à l'esprit, il avait celui d'Echuah. Le même vieillard aurait ajouté que le fils Bacab avait été battu de verges et couronné d'épines, et que, l'ayant attaché les bras étendus sur un arbre, le nommé Eopuco l'y avait fait mourir.

Ce n'est pas tout, Bacab serait ressuscité le troisième jour et remonté au ciel auprès de son père, et Echuah serait descendu combler la terre de tous les dons. Interrogé sur la signification

(1) Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 123. —Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 49.

(2) Voir plus haut ce que dit Cogolludo des quatre Bacab.

(3) Ixchel, suivant Cogolludo, était une déesse de la médecine. Voir plus bas.

de leurs noms, le noble Maya aurait répondu qu'Izona avait le sens de grand-père, Bacab, de fils du grand-père, et Echuah, de marchand (1). C'est au temps où ces choses avaient été annoncées, disait-il, qu'était apparu Cukulcan, qui avait fait connaître le dogme de la confession (2). La difficulté de trouver une solution à toutes les questions que font naître ces notions curieuses nous empêche de nous y arrêter; nous les donnons telles que nous les avons trouvées, sans vouloir en infirmer en rien ni en garantir l'authenticité.

En admettant leur véracité, il est positif que les doctrines dont elles font foi ne purent tenir longtemps, au moins dans leur application, contre les pratiques superstitieuses des Yucatèques. Si Cukulcan interdit la coutume de verser du sang humain, elle ne tarda pas à reprendre faveur avec les Tutul-Xius, et les Xicalancas n'y furent apparemment pas étrangers. L'offrande des victimes humaines fut regardée comme la plus agréable qu'on pût faire à la divinité, et le puits de Chichen-Itza paraît avoir été un des premiers endroits consacrés à ces rites détestables, après le départ de Cukulcan.

Cet abîme, situé au centre de la cité, était environné, de toutes parts, d'épais bocages, dont le silence et la solitude le mettaient à l'abri des bruits profanes du monde. L'aspect qu'il offre encore aujourd'hui est celui d'un précipice circulaire d'environ cent pieds de diamètre, aux parois raboteuses et perpendiculaires, au-dessus duquel se penche le sombre feuillage du bois voisin (3). Un escalier circulaire, rudement taillé dans le roc, invisible au premier abord, descend jusqu'au bord de l'eau, et jadis il s'arrêtait au pied d'un autel où l'on offrait des sacrifices au génie protecteur du lieu.

(1) Tout ceci rappelle, avec plus ou moins de confusion, l'histoire de Xpi-Yacoc et de Xmucané, dans les traditions quichées.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 49.

(3) Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. II, chap. 17.

Après l'offrande de l'encens et des animaux, ordonnée par Cukulcan, on s'était accoutumé, insensiblement, à y amener des victimes humaines ; c'était, disait-il, le seul moyen de rendre les dieux propices, surtout si on se voyait menacé de quelque calamité publique (1). En apparence, au moins, cet holocauste avait là quelque chose de moins affreux qu'ailleurs ; car, au lieu de verser le sang des victimes, on se contentait de les précipiter dans l'abîme. Si quelque malheur venait à frapper le pays, si les récoltes manquaient, faute de pluies suffisantes, on accourait à Chichen, pour y implorer la merci des dieux, en leur offrant de nouveaux sacrifices. Le choix tombait, d'ordinaire, sur de jeunes vierges : on les conduisait au temple, revêtues de leurs habits de fête ; puis elles se rendaient, en procession, au puits sacré, accompagnées des vestales et des prêtres de tout rang. Là, pendant que l'encens fumait sur l'autel et dans des cassolettes de métal ou de pierre, le prêtre les instruisait de tout ce qu'elles devaient demander aux dieux, dès qu'elles auraient été introduites en leur présence. On leur attachait une longue corde autour du corps et, au moment où l'encens cessait de fumer, on les précipitait dans le gouffre d'où on ne les en retirait que lorsqu'elles étaient entièrement asphyxiées. Pendant toute la durée du sacrifice, le peuple, qui, de toutes les avenues du bois, accourait pour assister à ce spectacle cruel, ne cessait de les conjurer d'intercéder auprès de la divinité en faveur des biens de la terre. Leurs cadavres étaient enterrés ensuite dans les bocages voisins dont les ombres mystérieuses couvraient à jamais leur sépulture (2).

Au commencement, la superstition se contentait d'une seule victime ; mais le nombre en augmenta considérablement avec le

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 1. — Relation du licencié Lopez Medel, trad. Ternaux-Compans, dans les Nouv. Annales de voyages, tom. I, 1843.

(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 1. — Relation du licencié Lopez Medel, etc.

temps, et l'on était venu, dans la dernière période de l'indépendance des Mayas, à conduire à la fois des centaines de prisonniers au puits de Chichen (1).

La dévotion populaire reconnaissait alors trois sanctuaires fameux dans l'Yucatan, auxquels les pèlerins accouraient en foule non-seulement de cette contrée, mais encore des états les plus éloignés de l'Amérique-Centrale et du Mexique (2). C'étaient le puits de Chichen, dont nous venons de parler, les sanctuaires d'Izamal et le temple d'Ahhulneb à Cozumel. On ignore aujourd'hui dans quelle partie de l'île ce temple était situé. La tradition, qui n'a conservé que le souvenir de sa célébrité, nous apprend, toutefois, que c'était un édifice de forme carrée, d'une étendue considérable et d'une élévation proportionnée à sa grandeur. Il était érigé sur la plate-forme d'un omul, ainsi que les autres édifices sacrés de cette contrée. La statue du dieu était d'une taille colossale, vêtue comme un guerrier, une flèche à la main. Ce qu'elle avait de particulier, c'est qu'elle était faite de terre cuite et creuse au dedans. Comme elle était assise sur une espèce d'autel adossé à la muraille, un prêtre y entrait par une chambre secrète qui s'ouvrait dans le dos de la statue, chaque fois qu'il s'agissait de prononcer quelque oracle (3).

Ces oracles, qui paraissaient sortir de la bouche même de l'idole, avaient fait de son temple un des plus vénérés de l'Amérique ; les offrandes qu'il recevait annuellement y avaient accumulé des richesses incroyables. Ses prêtres, dont le chef était seigneur de Cozumel, étaient considérés comme les plus opulents de tout l'empire. Le concours des pèlerins était si grand, qu'on avait jugé nécessaire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de construire une chaussée qui, de la plage de terre ferme opposée à l'île, se diri-

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 1.
(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.
(3) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 9.

geait en droite ligne sur Chichen-Itza et de là sur Izamal. De Chichen, elle s'unissait aux plus importantes cités du royaume et se joignait ensuite aux grands chemins de Tabasco et de Guatémala, afin d'offrir un trajet commode aux voyageurs qui allaient visiter ces divers sanctuaires (1). Ceux qui voulaient passer à l'île de Cozumel s'arrêtaient à la ville de Ppolé (2) où terminait la chaussée. Ils s'y préparaient par des danses et par le sacrifice d'un chien qu'on tuait à coups de flèches, afin de se rendre favorable le génie de la mer et de pouvoir s'embarquer sans appréhension pour traverser le canal (3).

De toutes les cités de l'empire maya, la plus révérée, cependant, était celle d'Izamal ; nous avons raconté son origine au commencement du volume précédent. Son antiquité remontait, comme celle de Mayapan, aux premiers temps de la civilisation yucatèque, et des siècles s'étaient passés depuis que son fondateur Zamnà y avait reçu, avec la sépulture, les honneurs de l'apothéose. Il a été question également des deux temples qui lui avaient été consacrés, sous les noms d'Itzamat-Ul et de Kab-Ul (4) et de celui qu'on avait érigé dans la partie septentrionale de la cité sainte à la mémoire de Kinieh-Kakmô (5). La tradition parle encore du temple dédié, au sud-ouest d'Izamal, à une divinité du nom de Hunpictok (6). Ce nom, qui rappelle celui d'un des dieux des Toltèques (7), était en même temps le titre d'un des chefs de la noblesse à qui étaient confiées la garde personnelle du roi et la sécurité des temples (8).

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 7.

(2) Cogolludo, hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4.

(3) Id., ibid.

(4) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4.

(5) Id., ibid.

(6) *Hunpiktok* signifie littéralement un régiment de lanciers, ou huit mille lances ou couteaux d'obsidienne. C'était le titre d'un général d'armée.

(7) Il rappelle aussi celui de *Huntoh*, une lance d'obsidienne, nom d'un des dieux du calendrier guatémaltèque. C'était en particulier celui de Rabinal, longtemps avant l'arrivée de la tribu de ce nom aux lieux où elle se fixa depuis.

(8) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4 et 11.

Il était, d'ordinaire, après le prince, le personnage le plus respecté de l'empire, et l'on peut croire que les services éminents rendus par l'un d'eux avaient mérité qu'on lui érigeât ce sanctuaire. Tous les officiers militaires dépendaient du Hunpictok et, à la moindre étincelle de désobéissance ou de révolte, c'était lui qui envoyait aussitôt des ordres pour en arrêter les conséquences. Dans les guerres importantes où le monarque n'allait pas en personne, le Hunpictok devenait général en chef de l'armée, et, en l'absence du souverain, il était le maître absolu dans la capitale (1).

Dans un autre quartier d'Izamal, s'élevait le grand omul des prêtres qui s'étendait sur une longueur de plus de six cents pieds : il dominait, à vingt mètres de hauteur, toute la cité de Zamnà et semblait avoir été construit par un peuple de géants. Sur sa vaste esplanade on voyait briller au loin le palais des pontifes, auquel sa magnificence et la richesse de ses sculptures avaient fait donner le nom de Paapol-Chaac (2). Chaac avait été un de leurs princes, et c'est à lui qu'on attribuait l'invention de l'agriculture. Successeur de Zamnà, il n'avait fait, sans doute, que perfectionner cet art utile, et c'était peut-être à lui qu'on devait l'invention des zonotes (3). Ce qui est certain, c'est que Chaac était le fondateur de l'omul colossal qui portait son nom : il avait commencé le palais que ses successeurs avaient achevé et où les pontifes suprêmes avaient souvent résidé de préférence à Mayapan. Après le sac et l'incendie de cette métropole, Ahalin Chel, prêtre d'un grand mérite, qui venait de succéder à son beau-père dans la sacrificature suprême (4), abandonna, à son tour, cette ville et transporta

(1) Lizana, ibid.

(2) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. I, cap. 4. Cet auteur écrit : *Ppapphol-Chac* et traduit maison des chefs Nous rétablissons la véritable orthographe et le sens dans notre texte d'après le vocabulario en lengua Maya. MS. *Paa-pol-Chaac* signifie, littéralement, Murs sculptés de Chaac.

(3) *Chac* ou *Chaac* était regardé comme le dieu protecteur des campagnes, de l'eau, de la fertilité et de la terre, comme Tlaloc au Mexique.

(4) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

le siége du pontificat à Izamal, qui l'était déjà de sa royauté temporelle. Les familles sacerdotales les plus considérables s'y rendirent à sa suite et se fixèrent dans cette ville ou dans ses environs : c'est ce qui fit donner à cette province, connue jusqu'alors sous le nom de Cicontun, celui d'Ah-Chelob ou des Chèles, qu'elle garda jusqu'à la fin (1). Plusieurs cités leur furent redevables, dans ce temps-là, de leur fondation ou de leur accroissement : de ce nombre fut Silan (2), qui acquit une grande importance, en devenant ensuite la seconde capitale des Chèles et le siége du vicaire temporel du grand-prêtre.

Au milieu des changements que le temps et les choses avaient apportés dans la constitution religieuse et les coutumes des Mayas, ils avaient gardé la connaissance de l'être suprême, créateur de l'univers et dispensateur de tous les biens. Ce dieu, dans leur langue, s'appelait Hunab-Ku (3), seul saint ou seul dieu, qui n'a point de semblable. Ils ne lui attribuaient ni corps ni figure, parce qu'ils le croyaient immatériel et invisible : c'est pourquoi ils ne faisaient aucune image pour le représenter et aucun temple ne lui était particulièrement dédié. Dans les rares notions que les auteurs ont conservées de la religion yucatèque, on reconnaît cependant le même système que parmi les Toltèques. Là, comme ailleurs, les éléments et les phénomènes divers de la nature avaient dû présider, dans l'origine, à la création idéale de la plupart des divinités dont se composait le rituel des Mayas. Des génies, bons ou mauvais, peuplaient les airs, les eaux, les forêts, la mer, les fontaines, les champs, les jardins, les grands chemins et les montagnes. Il y avait des dieux pour la chasse, pour la pêche, pour les voyageurs (4). Sous le nom de

(1) Vocabulario en lengua Maya, MS. ad verb. *tzucub*, provincia.

(2) *Silan* ou mieux *ɔilaan*, suivant l'orthographe yucatèque, est encore aujourd'hui un port de mer assez important sur la côte septentrionale de l'Yucatan. Ce nom signifie *broderie* ou *mosaïque*.

(3) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.

(4) Id., ibid.

Rakal-Ku on adorait la divinité farouche qui présidait à la mort, et on cherchait, par des sacrifices barbares, à apaiser son humeur sombre. Mais à côté du génie de la mort était celui de la vie, Acat (1), qui formait, après la conception, les enfants dans le sein de leurs mères. L'amour avait ses dieux; le vin avait un dieu et une déesse, et il y avait même un génie protecteur des suicides (2).

La danse et la comédie avaient également leurs patrons : la poésie avait le sien qui se nommait Pizlimtec (3); le chant, Xochitun (4); les arts, Zamnà lui-même; la médecine, Chitolonton, ainsi qu'une déesse dont le nom d'Ixchel (5) suppose la parenté avec le corps sacerdotal. Les corps de métiers, les marchands et les navigateurs avaient aussi les leurs, en sorte qu'aucun ne manquait pour compléter l'Olympe yucatèque, sans compter les nombreux fantômes nocturnes auxquels on donnait communément le nom de « Xibalba » (6).

La sorcellerie et les modes divers d'incantations magiques étaient probablement les mêmes chez les Mayas que chez les Toltèques. Les enchanteurs se servaient de serpents qu'ils charmaient, et de grains de maïs avec lesquels ils composaient toute sorte de cercles et de figures, sur lesquels ils prononçaient certaines formules mystérieuses, en invoquant le soleil, la lune ou

(1) Id., ibid. — *Acat* rappelle le *Cé-Acatl* des Mexicains et des Toltèques, Quetzalcohuatl que les femmes stériles invoquaient pour avoir des enfants (Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 24.)

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4.

(3) Id., ibid., lib. VI, cap. 8.

(4) *Xochitun* paraît être encore un nom d'origine nahuatl.

(5) *Ixchel*, féminin de *chel*, dont le masculin est *ahchel*; c'est le nom de la famille sacerdotale dont il est question plus haut. Le monosyllabe *ix* (prononcez *ish*) a le même sens que le *she* anglais et s'applique de même comme dans *she-lion*, lionne, *she-horse*, jument, pour exprimer le féminin. Cette même déesse s'appelait aussi *Ixchebeliax*. (Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 8.)

(6) Cogolludo écrit *Xibilda*. Le Vocabulario en lengua Maya dit *Xibalba* et traduit *demonio*. Nos lecteurs savent déjà à quoi s'en tenir sur ce mot.

d'autres astres : par ce moyen, ajoute ici Cogolludo (1), ils obtenaient des résultats fort curieux. Les Mayas observaient attentivement le chant des oiseaux, le cri des animaux, leur manière de passer à droite ou à gauche, et ils avaient une confiance extrême dans les songes. Entre autres coutumes superstitieuses, si un homme se trouvait attardé en chemin et craignait d'arriver à la ville ou au village après le coucher du soleil, il déposait dans le creux d'un arbre la première pierre qu'il rencontrait, afin d'empêcher le soleil de se retirer trop tôt ; il s'arrachait ensuite quelques poils des cils qu'il soufflait à la face de l'astre (2).

Nous avons parlé, ailleurs, de la circoncision comme d'un usage général dans l'Yucatan, observé de temps immémorial : elle était pratiquée sur les petits enfants dès les premiers jours de leur naissance. Il y avait aussi une sorte de baptême ou de confirmation que l'on administrait depuis l'âge de trois ans jusqu'à douze, et nul ne pouvait se marier si, auparavant, il n'avait été initié à ce rite (3). On choisissait, pour le conférer, un jour qui ne fût pas néfaste. Durant les trois précédents, les parents des enfants étaient tenus de jeûner et de s'abstenir de tout commerce charnel. Un prêtre allait ensuite purifier les maisons, pour en chasser l'esprit malin ; il brûlait de l'encens de copal en prononçant certaines invocations. Ensuite les enfants se réunissaient au temple ; on les y rangeait par ordre, et le prêtre leur mettait à tous, dans la main, quelques grains de maïs et d'encens. Ils allaient, l'un après l'autre, les jeter dans un brasier allumé devant l'autel. Dans l'intervalle, un des officiers du temple était chargé d'aller verser, hors de la ville ou du village, un vase rempli de « chicha », qui était leur boisson ordinaire (4). On lui recommandait, sur toutes choses,

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4.

(2) Id, ibid.

(3) Id., ibid., cap. 6.

(4) La *chicha*, c'est-à-dire eau douce, dans les langues de l'Amérique-Centrale est une boisson fermentée encore en usage aujourd'hui, faite d'ananas

de ne pas le boire et de ne pas regarder derrière lui jusqu'à ce qu'il l'eût vidé : on demeurait convaincu, après cela, qu'on avait véritablement chassé l'esprit du mal et qu'il avait perdu toute puissance sur les enfants (1).

Après cette sorte d'exorcisme, le prêtre sortait du temple, revêtu de longs habits flottants, une branche d'arbre à la main, et se rendait au milieu des enfants placés sous un vestibule. Il demandait aux plus âgés s'ils n'avaient pas commis récemment quelque péché et les exhortait à s'en confesser. Ceux qui se sentaient coupables se retiraient à part avec le prêtre ; après les avoir écoutés, il priait sur eux et les arrosait avec la branche qu'il trempait dans une espèce d'eau lustrale. Chaque enfant recevait ensuite une sorte de mouchoir blanc dont il se couvrait la tête, et le prêtre les oignait d'une liqueur qu'il tenait dans un vase fait de la corne ou d'un os d'animal, en leur imposant les noms de leur grand-père et de leur grande-mère (2). Il leur reprenait ensuite les mouchoirs, ce qui mettait fin à la cérémonie. Tous ensemble, prêtres et parents, festoyaient après cela, pendant neuf jours, les pères étant obligés, durant cet intervalle, de s'abstenir de leurs femmes (3).

L'âge requis d'ordinaire pour le mariage était vingt ans. La loi prohibait toute union entre proches parents : aussi les familles gardaient-elles avec un soin extrême leurs généalogies, figurées par des arbres à plusieurs branches, où elles examinaient les degrés auxquels elles pouvaient contracter une alliance (4). Lorsque le mariage était convenu entre les deux familles, si le futur apercevait de loin son beau-père ou sa belle-mère dans la rue, il retournait

de miel ou de sucre et d'eau, qu'on laisse fermenter tout ensemble. Elle est forte et rafraîchissante.

(1) Cogolludo, ib. ubi sup.

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 6.

(3) Cogolludo, ibid.

(4) Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., decad. IV, lib. 10.

au plus vite sur ses pas, persuadé que cette rencontre l'empêcherait d'avoir des enfants.

Au jour convenu pour la noce, les parents de la fiancée allaient chercher le futur et le lavaient à la rivière ou au bain ; les parents du fiancé en faisaient autant à la future. On les enveloppait ensuite, chacun de son côté, d'un large manteau blanc tout neuf, et dans cet état on les emmenait dans la maison de la femme. Là on attachait les deux manteaux ensemble et les parents de chaque côté offraient des présents aux époux, ceux du mari à la femme, ceux de la femme au mari. Le chef du village ou du quartier auquel il appartenait assistait à la noce, ainsi que le prêtre : ce dernier encensait la maison où se faisait la cérémonie ; il appelait ensuite les faveurs du ciel sur les époux, après quoi avait lieu le banquet nuptial, où l'on mangeait et buvait en abondance.

Dans les familles du peuple, lorsque le fiancé était hors d'état, à la suite des noces, de faire des présents au père et à la mère de sa femme, il était obligé de travailler à leur profit pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté de sa dette ; sinon, les parents le renvoyaient et donnaient sa femme à un autre (1). Les répudiations avaient lieu fréquemment, et le mari pouvait chasser sa femme pour des motifs fort légers ; il la reprenait ensuite, cependant, s'il en avait envie et si elle était libre, quoiqu'elle eût pu appartenir à un autre dans l'intervalle.

La monarchie établie à Mayapan par Zamnà paraît avoir été théocratique à l'origine ; le chef en était choisi parmi les membres de la famille royale. Le gouvernement était despotique comme tous les gouvernements antiques. Chef suprême de l'empire, le monarque était la source d'où émanait tout pouvoir ; il nommait les gouverneurs des provinces, formait les tribunaux, organisait les conseils de la religion et de l'état qui devaient, après lui, nommer son successeur ; enfin il avait droit de vie et de mort sur tous

(1) Herrera, ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 7.

ses sujets indistinctement. Mais, avec une puissance si absolue, les historiens rendent à ces princes la justice de dire qu'ils aimaient à consulter fréquemment leur conseil et qu'ils n'entreprenaient rien sans leur avis (1).

La pompe qui environnait le souverain était de nature à inspirer un respect profond à ses peuples. Son costume était composé des étoffes les plus brillantes et les plus fines, brodées de pierres précieuses. Lorsqu'il se montrait en public, il portait une robe blanche flottante, d'un tissu aussi moelleux que le cachemire des Indes, des bracelets et des manchettes d'une élégance égale à la beauté de la matière. A son cou pendait un collier magnifique, son maxtli était enrichi de pierreries et ses pieds chaussés de sandales d'or. C'est dans cet appareil superbe qu'il paraissait en public, couché plutôt qu'assis sur un palanquin porté sur les épaules de ses principaux officiers. Un dais de plumes étincelantes des plus belles couleurs ombrageait sa tête qu'on apercevait à peine entre les éventails majestueux qu'on agitait à ses côtés. Sur sa couronne, formée d'un cercle d'or, relevée par devant, comme la mitre des évêques, ondoyaient les plumes de la queue du quetzal; l'étiquette en réglait le nombre pour lui-même comme pour les princes de la famille royale, suivant le rang qu'ils occupaient dans l'état (2). Il était interdit aux simples nobles ou aux vassaux inférieurs de toucher à ces oiseaux dans les bois, et la mort était le châtiment des réfractaires (3). Le plus haut titre du monarque était celui d'« Ahtepal », qui seul exprime, dans la langue maya (4), l'idée de la grandeur souveraine unie à la majesté ; il avait la signification

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 19.

(2) Torquemada, Monarq. Ind , lib. XI, cap. 19.—Juarros, Hist. de la ciudad de Guatemala, trat. IV, cap. 4. —Ordoñez, Mémoire sans titre sur Palenqué, MS.

(3) Ordoñez, Mémoire sans titre sur Palenqué, MS.

(4) Vocabulario en lengua Maya, MS. *Ahtepal*, majestueux, grand, auguste, vénérable. Voir une autre note sur ce mot, page 16.

que les Romains attachaient anciennement au nom d'Auguste et il était réservé uniquement aux rois de Mayapan.

La noblesse, dans l'Yucatan ainsi que dans l'empire toltèque, paraît avoir été originairement partagée en deux classes distinctes. La principale était celle des seigneurs que les liens du sang unissaient à la famille royale. C'étaient les Cocomes et les Chèles auxquels se joignirent ensuite les Tutul-Xius. La pluralité des femmes étant admises par la loi, les princes s'en donnaient un grand nombre; aussi leurs descendants se multiplièrent-ils considérablement. Mais il n'y avait que les enfants issus de la ligne masculine et nés de femmes nobles qui eussent part à l'héritage paternel (1). Cette classe jouissait de grands priviléges; elle avait, dans son costume, des marques particulières qui la distinguaient des autres et vivait d'une portion des domaines publics qui lui avait été assignée par le législateur, lors de la répartition générale de l'empire (2). C'est à eux que revenaient de droit le commandement des armées et le gouvernement des provinces; ils remplissaient toutes les charges importantes, de quelque nature qu'elles fussent. Ces prérogatives, qui leur étaient communes avec les Incas du Pérou, ne les exemptaient pas, comme eux, de la loi générale en ce qui concernait les délits et les crimes : l'antique tradition yucatèque rapporte, avec étonnement, qu'un des rois de Mayapan fit mourir ignominieusement son propre frère, pour avoir fait violence à une jeune fille (3).

Les seigneurs du second rang, qui n'étaient pas issus du sang royal ou qui n'étaient alliés à la famille régnante que par les femmes, avaient le titre de « Batab » (4), c'est-à-dire, qui a droit à un commandement. Ils gouvernaient héréditairement les villes et les

(1) Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 4.

(2) Herrera, ib.

(3) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4. — Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

(4) Vocab. en lengua Maya. MS. *Batab* fait au pluriel *batabob*.

bourgades de leurs domaines, mais ils avaient besoin de la sanction royale pour entrer, après la mort de leur père, dans la possession de leurs droits seigneuriaux. Leur juridiction avait plus ou moins d'étendue, suivant la quotité des biens qui leur venaient de leurs ancêtres : ils y administraient les affaires publiques, étaient chargés de maintenir la paix et le bon ordre, soit par eux-mêmes ou par leurs officiers, lorsqu'ils étaient assez puissants pour se faire remplacer (1).

Les nobles étaient partout exempts d'impôts; mais tous prenaient par compensation une part proportionnée aux charges de l'état. Leurs fonctions étaient toujours gratuites : aucun n'était salarié, quelle que fût la dépense à laquelle il se trouvait obligé pour le service du monarque. Si le peuple et les artisans donnaient leurs sueurs, les seigneurs étaient requis par la loi de remplir gratuitement, à l'égard de leurs vassaux, grands et petits, l'office d'avocats et de défenseurs, dans les actions judiciaires. C'est à eux que revenait aussi la charge d'entretenir, dans les villes et villages de leur dépendance, les maisons qui servaient d'asile aux pauvres, aux veuves, aux orphelins, aux vieillards et aux impotents de toute espèce, à tous ceux enfin qui étaient hors d'état de gagner leur vie par eux-mêmes et que leurs parents n'avaient pas les moyens de nourrir et de garder. La noblesse pourvoyait à tous leurs besoins, et des inspecteurs royaux, nommés à cet effet, avaient la mission de veiller à ce que rien n'y manquât (2).

D'après l'antique législation yucatèque, tout le monde avait, jusqu'à un certain point, droit à la possession du territoire. Les terres étaient partagées en un grand nombre de fiefs, domaines des princes alliés à la famille royale; mais leur qualité de seigneurs héréditaires ne les rendait pas, pour cela, maîtres du sol ni propriétaires des habitants. Dans les premiers temps de la monar-

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 19.

(2) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

chie, à l'époque où l'esclavage n'existait pas encore (1), les seigneurs de première ou de seconde classe ne pouvaient exiger autre chose de leurs vassaux qu'une certaine portion de redevances et obliger les cultivateurs de travailler tour à tour une partie de terres, affectée auprès de chaque ville ou de chaque village, pour la réserve personnelle du batab ou du suzerain de la première catégorie. Les vassaux, de quelque rang qu'ils fussent, étaient propriétaires. Le seigneur n'avait jamais le droit de les dépouiller de leurs champs ni de les donner à d'autres, et il n'était pas moins interdit au vassal d'aliéner ses terres, qu'au seigneur ses titres ou ses priviléges. Les terres pouvaient être louées pour un temps ou bien mises en gage ; mais, ainsi que chez les Israélites, elles devaient, après ce terme, retourner à la famille (2).

La chasse, la pêche dans les rivières, dans les lacs ou sur la mer, les salines naturelles, étaient libres pour tout le monde ; mais le chasseur, le pêcheur, le saunier payaient un droit proportionné au fruit qu'ils retiraient de leur travail, et ce fruit était perçu pour le compte du roi. Les contribuables étaient tenus, en outre, de fournir le bois et l'eau pour la maison de leur chef (3). Jamais l'impôt n'était réparti par tête, mais par ville, village ou hameau. Chaque corps de métier faisait travailler ses membres pour fournir les contributions qui lui étaient imposées ; on partageait le travail d'une manière équitable, et chacun en apportait le produit à l'époque qui lui avait été assignée. Ainsi les laboureurs cultivaient les terres affectées aux impôts, faisaient la moisson et rentraient les récoltes. Les artisans acquittaient leur part en

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izamal, part. 1, cap. 2. — Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

(2) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 2. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4. — Burgos, Descripcion geogr. Hist. de la prov. de Guaxaca, cap. 37.

(3) Le même service et dans les mêmes conditions existe encore pour les Indiens dans un grand nombre de paroisses de l'Amérique espagnole; seulement c'est le curé qui a remplacé le chef.

production de leur industrie; les marchands, en marchandises importées du dehors, en étoffes, plumes, bijoux, pierres fines, chacun suivant son négoce. Comme cette dernière classe était riche et heureuse, les droits qu'elle payait étaient plus considérables (1). Des officiers nommés par le souverain étaient préposés à la recette des revenus royaux; les seigneurs, chacun dans l'étendue de son domaine, en nommaient de leur côté pour recueillir les taxes particulières qui composaient leurs revenus personnels (2).

Telles étaient les provisions faites par le législateur pour le bonheur du peuple et l'équilibre de la masse. Elles paraissent avoir été les mêmes que celles qui régirent la monarchie toltèque, sauf les modifications naturellement introduites par la différence des temps et des lieux. L'existence des corps privilégiés, nécessaire surtout à une époque où les populations étaient encore à demi plongées dans la barbarie, ne pouvait préjudicier aux classes inférieures, la noblesse étant obligée, dans un temps donné, de pourvoir à la subsistance de ceux qui étaient hors d'état de le faire par eux-mêmes. L'incertitude des événements devait la mettre dans la nécessité de veiller sans cesse à ce qu'une sage économie présidât à toutes ses dépenses, afin d'être préparée, en cas de besoin, à soulager les misères et les douleurs de ceux dont elle avait la charge. La propriété du superflu lui était, par conséquent, interdite, et il était impossible aux nobles de posséder des biens ou d'acquérir une aisance oisive aux dépens de la propriété et du bien-être des autres sujets, en absorbant ce qui devait être employé à la subsistance du moindre particulier; aussi la tradition yucatèque est-elle muette, quant à l'indigence, chez les anciens Mayas (3), et ne laisse-t-elle entrevoir au-

(1) Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 2. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 4.

(2) Cogolludo, idem ubi sup. — Herrera, ubi sup.

(3) Id., ibid.

cune trace de l'humiliante nécessité d'implorer la pitié de leurs semblables, ou de mendier leur vie au hasard.

Dans l'ordre de l'administration, le royaume était partagé en divers gouvernements, dont les chefs, ainsi qu'on l'a vu plus haut, étaient pris parmi les membres de la première noblesse, au choix du monarque. Ces gouverneurs commandaient, en ce qui concernait la chose publique, aux batabob ou seigneurs de second rang, qui étaient préposés aux villes ou cantons de leur juridiction. Chaque ville avait son juge chargé d'aplanir les différends des particuliers; mais, dans la circonstance d'un procès, il était obligé de réunir une espèce de conseil ou de jury (1), choisi par les habitants du lieu où la cause se plaidait et parmi les égaux des plaideurs. Ces juges étaient soumis à l'inspection des commissaires royaux, chargés d'examiner leur conduite publique et privée. Ces commissaires, nommés par le gouvernement suprême, parcouraient sans cesse les villes et les provinces pour veiller à l'exécution des lois. Ils s'informaient si les pères élevaient bien leurs enfants, si les cultivateurs avaient soin de leurs champs, s'ils payaient leurs taxes, si les enfants obéissaient à leurs pères, si les mères réglaient avec ordre ce qui concernait les soins de leurs maisons, si les intendants des seigneurs à qui était commise la surveillance des hospices pourvoyaient exactement à tous leurs besoins (2).

A des époques déterminées, ces officiers rendaient compte de leur gestion à leurs supérieurs respectifs, et les gouverneurs, à leur tour, aux divers conseils du royaume, de la juridiction desquels ils ressortaient. Dans l'ordre de la justice, les peines étaient généralement d'une grande sévérité, mais en petit nombre : il semble que le législateur ait eu plutôt en vue de prévenir les crimes par une juste terreur du châtiment que d'être obligé de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 20.
(2) Herrera, Hist. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 2.

les faire punir. Mais il n'en ressort pas moins que, connaissant le caractère particulier de la race qui était l'objet de ces règlements, il avait compris qu'il fallait pour elle des lois qui ne fussent pas moins équitables que rigoureuses et promptes dans leur exécution (1). Multiplier les lois et les laisser ensuite en opposition avec tous et privées de la force nécessaire pour arrêter les attentats du prévaricateur, c'eût été multiplier les délits. Ce n'est que dans un gouvernement tyrannique que le pouvoir exécutif peut se plaire à trouver des coupables. C'est ce que les rois des Mayas avaient compris par les sages précautions qu'ils avaient adoptées, et l'on voit qu'ils avaient été plus jaloux de gouverner en pères que de commander en maîtres.

Dans cet état social, la peine capitale était irrémissible : la sentence, une fois prononcée, demeurait sans appel et s'exécutait sans délai. Chose terrible, dit à ce sujet un écrivain espagnol (2), de refuser ce que le droit naturel accorde à tous, à moins, cependant, qu'ils n'aient agi de cette sorte que parce que le crime n'était que trop prouvé. Dans le cas de la peine capitale, si le coupable confessait son crime, il ne sortait que pour marcher au supplice; sinon, on le tourmentait cruellement, et il mourait sous le fouet. Le vol des choses sacrées, la profanation des temples, le mépris pour les ministres du culte ou la personne du monarque, étaient considérés comme autant de crimes de lèse-majesté divine, pour la peine desquels le coupable subissait la mort; ses biens étaient confisqués ensuite au profit du trésor, et sa fa-

(1) Ce qui était vrai alors l'est encore aujourd'hui par rapport à la race indigène, qui n'est tant dégénérée aujourd'hui que parce que les lois qui la régissaient sont tombées dans l'oubli. Les Indiens doivent être gouvernés avec justice, mais avec rigueur, et on ne leur peut rien passer sans danger. On en a fait une race détestable en quelques endroits, surtout depuis l'indépendance, parce qu'on leur laisse faire tout le mal qu'ils veulent, qu'on les châtie souvent sans cause, et que, là où le châtiment serait nécessaire, on l'omet, faute d'une vigilance exacte, ou par une crainte quelconque.

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 6.

mille déclarée infâme (1). Le même châtiment était décerné contre celui qui mettait obstacle à la levée des impôts, contre la rébellion et l'homicide. L'adultère et celui qui se rendait coupable de violence, le voleur qui était repris pour la quatrième fois, étaient également condamnés à la peine capitale; l'incendiaire éprouvait le même sort, et sa famille était bannie du territoire de l'empire. L'historien qui falsifiait l'histoire, en racontant les faits dans un sens contraire à la vérité, était aussi jugé digne de mort. Un noble, de quelque rang qu'il fût, s'il prenait, pour sa première et légitime épouse, une femme d'une caste inférieure à la sienne, descendait à la condition de celle-ci; il était dépouillé d'une partie de ses biens et privé de ses dignités (2).

Le soin qu'on prenait de l'éducation des enfants était encore un autre moyen de prévenir les délits. C'était toujours le père qui élevait son fils; la mère élevait sa fille, la loi leur en faisant un devoir. L'éducation du peuple consistait à enseigner aux enfants la profession de leur père, ainsi que leurs devoirs envers les dieux et envers les princes. Ils devaient à leur père une obéissance sans réserve jusqu'à l'âge de vingt ans, époque commune de leur mariage, et, en cas de désobéissance, le châtiment allait quelquefois jusqu'à la mort (3).

Il y avait, dans toutes les villes de l'empire, des écoles publiques pour la noblesse. Car c'était une maxime généralement reçue, que les nobles seuls devaient orner leur esprit de connaissances utiles et relevées, et que l'homme du peuple devait se tenir à sa profession. Les prêtres étaient chargés de ces écoles; les enfants nobles, de tout rang, étaient obligés de s'y rendre. On y enseignait les dogmes de la religion, ses rites et ses cérémonies; les lois, la morale, l'astronomie, la musique et jusqu'à la pratique de l'art militaire. Ce que l'on y ajoutait avec le plus grand soin,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 20.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., ibid.
(3) Idem, ibid. ut supra.

c'était l'histoire de la patrie, ses traditions et sa chronologie, consignées dans des livres qu'on appelait « Analté » (1). On avait également établi des écoles pour les jeunes filles de la noblesse, auxquelles de respectables matrones enseignaient les devoirs de la morale et de la religion, ainsi que les divers travaux qu'une femme devait savoir.

L'éducation de la noblesse et du peuple, les sciences, les arts et l'industrie, dans la péninsule yucatèque comme, en général, chez les nations de l'antiquité, tendaient vers un même but, la religion et la patrie. Des bords du lac de Nicaragua aux frontières de la Californie, le sol de l'Amérique est parsemé de débris qui attestent cette vérité. Avec le dogme de l'unité d'un dieu, les Mayas avaient conservé celui de l'immortalité de l'âme et de la vie future. On croyait qu'après la mort il y avait une autre vie bien meilleure, dans la jouissance de laquelle on entrait immédiatement au moment de la séparation de l'âme et du corps; ils disaient que la vie future se divisait en bonne et mauvaise. La première était pour les bons : ils se la représentaient comme un séjour de délices, où l'on jouissait de toutes les douceurs de la paix et de l'abondance matérielles, de tous les plaisirs du corps, du boire et du manger, sans peine ni fatigue, sous l'ombrage parfumé d'un arbre délicieux, où l'on se reposait à l'abri de toutes les souffrances de la terre. La seconde, au contraire, était représentée comme un lieu situé au-dessous de l'autre, où l'on souffrait tous les tourments du froid, de la faim et de la tristesse, sans aucune espèce de soulagement (2).

Aussi les Mayas avaient-ils une peur horrible de la mort. Quand

(1) Les Mayas appelaient *analté* les livres contenant les histoires du pays et les choses de la religion. Ce mot vient d'*anal*, livre, et *té*, bois. « Les analtés sont des livres faits de papier d'écorces d'arbres, où se trouvent écrites leurs histoires en figures ou hiéroglyphes. » (Villagutierre, Hist. de la conquista del Itza, etc., lib. VII, cap. 1, 3, 20.)

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 7. — Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 4.

ils avaient perdu un parent, ils le pleuraient pendant quatre jours de suite, le jour en se tenant dans un silence plein de tristesse, la nuit par des cris douloureux : pendant ce temps-là, la femme du défunt, si elle était nourrice, gardait son lait, sans donner à teter à son enfant ; le cinquième jour, un prêtre venait lui dire que le mort était avec les dieux et qu'il était temps de procéder à ses funérailles (1).

Si c'était un prince ou un homme en charge, de haute considération, le peuple prenait part au deuil qu'on célébrait avec beaucoup de pompe. On embaumait avec soin le défunt et on l'ensevelissait ensuite, avec les meubles dont il avait fait le plus usage de son vivant, dans sa maison ou dans un monument fait à dessein ou bien dans un temple voisin. Si le roi lui-même était mort, ses obsèques avaient lieu avec une magnificence sans égale. On enlevait ses entrailles et son cœur, et on les brûlait avec des parfums précieux ; on en renfermait ensuite les cendres dans une boîte d'or qu'on portait dans une des salles funèbres consacrées à cet effet. Le grand deuil durait quinze jours entiers : dans cet intervalle, le royaume était soumis à un jeûne général, et toutes les affaires demeuraient suspendues. Le corps du monarque, embaumé et revêtu de ses ornements royaux, était assis sur son trône, la tête ceinte du diadème qu'il portait de son vivant. On l'exposait ainsi sous la galerie principale du palais, et tout le monde pouvait aller contempler son souverain pour la dernière fois. A une certaine heure du jour, une longue file de prêtres et de nobles portant ses couleurs venaient exécuter des danses funèbres autour du cadavre et chanter ses louanges dans des poëmes de circonstance (2). La danse une fois terminée, tous prenaient congé du monarque en poussant des cris et des gémissements. Chaque jour, c'était une

(1) Herrera, Hist. gén., etc., ibid. — Relation du licencié Palacios, trad. de Ternaux-Compans, dans les Nouvelles Annales des voyages.

(2) Relation du licencié Palacios, ib. — Torquemada, Monarq. Ind., li . XIII, cap. 45, etc.

procession nouvelle, en sorte que toute la noblesse de l'empire trouvait ainsi le moyen de faire ses adieux au souverain : elle chantait le récit de ses grandes actions, sans, toutefois, oublier ses vices, afin d'exciter, par une louange ou par un blâme mérité, le prince futur à imiter les vertus ou à éviter les fautes de son prédécesseur (1). Dès que les quinze jours du deuil étaient expirés, on enfermait le corps dans un cercueil de bois dont la partie supérieure représentait les formes et les traits du défunt, et on le transportait solennellement à côté de ses prédécesseurs (2).

La danse, chez les nations américaines comme chez les divers peuples de l'antiquité, constituait une partie essentielle du culte et des fêtes publiques. Elle était ordinairement accompagnée de chants et d'instruments de musique. Ces instruments étaient fort variés : il y avait des trompettes de toute sorte, grandes et petites, faites avec beaucoup d'art, quelques-unes en bois, comme nos hautbois et clarinettes, d'autres de forme ondulée ; des fifres et des sifflets fabriqués avec les os de certains animaux ou de terre cuite ; des trompes faites de grandes conques marines ; des flûtes de bambou, et plusieurs espèces de tambours et d'instruments à cordes ; l'un entre autres, monté sur une carapace de tortue (3), rendant un son triste et doux : il y en avait qui, au lieu de cordes, portaient des tablettes de bois dur ou de métal, disposées comme

(1) Relation du lic. Palacios, etc. — Torquemada, ubi sup.

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 7. — Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 10, cap. 4.

(3) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 4. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 5. — Stephens, Incidents of travels in Yucatan, dit quelque part, dans cet ouvrage, qu'il vit, sur les murs d'un palais ruiné, des figures dans l'attitude de personnages jouant sur des instruments ressemblant à de petites harpes. Herrera, qui parle de l'instrument à cordes montée sur une carapace de tortue, ne dit pas, d'ailleurs, comment il était fait. Nous avons vu nous-même des instruments à cordes entre les mains des Indiens, semblables à de grandes guitares allongées, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec la plus grande facilité.

les touches en verre de nos harmonicas, au-dessus d'autant de tubes de capacité diverse (1), et dont les Américains jouent encore aujourd'hui très-agréablement. De tous leurs instruments, le plus célèbre, toutefois, était un tambour de grande dimension, auquel on donnait le nom de « tunkul » (2). C'était le teponaztli des Mexicains : il rendait un bruit rauque, mais sonore que l'on entendait à une distance considérable. La musique était généralement triste et monotone, comme chez un grand nombre de populations anciennes et chez les nations modernes de l'Asie. Ce que l'on appelle le chant était plutôt une espèce de récitatif dialogué pour deux ou trois et même un plus grand nombre de personnes.

Chaque danse avait ses airs particuliers (3) ; on peut dire sans exagération que c'étaient de véritables pièces scéniques, accompagnées d'un ballet et de musique : les personnages, acteurs et danseurs à la fois, portaient toujours un masque, fait de bois parfaitement sculpté et peint, dont les traits étaient conformes au rôle de celui qui en était chargé (4).

Dans l'Yucatan, le « Pochob » était la danse des amants (5) ; elle est encore en usage et se danse avec une grande vivacité. Le « Zayi » ou Tapir, est, au contraire, une danse grave et sévère qui n'est exécutée que par des vieillards ; ils y figurent, une palme à la main, faisant, de temps en temps, des révérences respectueuses en se tournant vers le musicien. Celui-ci occupe le centre, touchant le tunkul en mesure avec une majesté qui rap-

(1) C'est l'instrument que, de nos jours, on appelle *marimba*, connu dans la plus grande partie de l'Amérique, et qu'on trouve également en Chine.

(2) *Tun-kul*, son divin, c'est le même instrument que le *teponaztli*, dont nous avons parlé ailleurs.

(3) Nous avons fait noter plusieurs de ces airs, que les amateurs trouveront à la fin de ce volume, aux *Pièces justificatives*, n° 5.

(4) Les indigènes continuent, dans leurs ballets, à se servir de ces masque qui ont beaucoup de ressemblance avec les masques de théâtre grecs e. romains.

(5) Papeles sueltos del cura Carrillo, en el Registro Yucateco, 1846.

pelait aux spectateurs aussi bien qu'aux danseurs le personnage célèbre de Votan, à qui la tradition avait donné le nom de Seigneur du Teponaztli (1). Car le Zayi lui devait son origine. C'est du tapir sacré et de la danse qui en est l'objet que la ville de Zayi paraît avoir reçu son existence.

Les anciens écrivains espagnols font tous également l'éloge des ballets historiques des Américains, dont ils furent souvent les témoins, dans les états de Chiapas, d'Yucatan et de Guatémala. Jusqu'à nos jours ils ont continué à les exécuter et à s'y montrer avec les vêtements dont se servaient leurs ancêtres; ils se présentent même ainsi dans les églises aux différentes fêtes que leur a imposées le clergé espagnol (2). Tour à tour gracieux et spirituels, lorsque la scène l'exige, tragiques ou menaçants, comiques et grotesques, ils jouaient et quelquefois jouent encore avec habileté tous les rôles, reproduisant souvent même, dans leur jeu, les défauts et les vices des magistrats de la conquête. Certaines pièces s'exécutent sans récitatif; ce sont alors de véritables ballets où la mimique seule prend sa part avec la danse. Les Yucatèques leur donnaient, dans ce cas, le titre de « balsam », représentation (3). D'autres fois, on peut dire que ce sont véritablement des pièces dramatiques. Le directeur de la scène portait le titre de « holpop » (4); il avait la charge d'instruire les acteurs et les danseurs, et il était le dépôt vivant de toutes les traditions histo-

(1) Nuñez de la Vega, constitutiones diœces. del obispado de Chiapas, in Præamb., n. 34.

(2) Nous avons été souvent témoin de ces pièces scéniques dans les différentes bourgades indiennes de l'Amérique-Centrale où les indigènes ont conservé quelque souvenir des temps historiques de leur pays.

(3) *Balsam*, et selon l'orthographe yucatèque *balɔam*. Ce mot signifie précisément celui qui représente et la représentation elle-même : c'est l'acteur avec le sens qu'on attache d'ordinaire au mot bouffe ou bouffon.

(4) *Holpop*, chef de la natte, parce que le chef d'orchestre, de musique et directeur de la scène, avait le privilege du tapis ou natte, sur laquelle il s'asseyait, comme les seigneurs.

rico-scéniques du pays (1). C'est lui qui arrangeait la scène, qui donnait le signal du chant et de la musique, dans les représentations de tout genre, et qui prenait soin des instruments. Tout le monde le traitait avec respect; on le saluait dans les rues, on lui cédait partout la première place, et, lorsque le pays eut été soumis à l'Espagne, que le temple des divinités antiques eut été forcé de céder ses prérogatives à l'Église, le holpop continua à y recevoir les mêmes honneurs de la part de ses concitoyens (2). Les ballets ou pièces scéniques étaient quelquefois composés d'un grand nombre d'acteurs; mais les femmes n'y paraissaient presque jamais, et leur rôle était rempli par des hommes (3).

En examinant les costumes de l'un et de l'autre sexe dans les bas-reliefs qui ornent encore un grand nombre d'édifices antiques dans le Chiapas, l'Yucatan et l'Amérique-Centrale, on y trouvera généralement une grande ressemblance avec ceux dont les Indiens de ces diverses contrées usent encore de nos jours et même une analogie fort remarquable avec ceux de plusieurs nations anciennes de l'Orient. L'étoffe rayée d'une ou de plusieurs couleurs que les femmes se roulent encore autour du corps en la serrant à la ceinture comme un jupon, descendant plus ou moins bas au-dessous du genou, se trouve être exactement la même que l'on voit aux images d'Isis et aux femmes égyptiennes (4) des époques pharaoniques. Aux jours ordinaires, elles se contentent, lorsqu'elles sortent, de se couvrir la tête d'un voile

(1) L'emploi de holpop existe encore dans l'Amérique-Centrale : ce sont ordinairement les plus distingués d'entre les Indiens qui l'exercent; c'est d'un officier de ce genre que nous avons obtenu la dictée entière, en langue quichée, du *Ballet du Tun*, drame historique de Rabinal.

(2) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 4. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 5.

(3) C'est ce que nous avons constamment observé dans toutes les danses dramatiques des Indiens auxquelles nous avons assisté.

(4) Rien ne m'a plus frappé que le costume des femmes dans les pays de l'Amérique-Centrale, précisément à cause de cette ressemblance avec les costumes juifs et égyptiens. J'ai fait ailleurs mes réflexions à ce sujet.

qui descend au-dessous de la poitrine, et alors la ressemblance est tellement frappante que plus d'une fois nous nous sommes arrêté pour les regarder, quoique, pendant plusieurs années, nous les ayons eues constamment sous les yeux. Aux jours de fête, elles ajoutent à ce costume, ainsi qu'autrefois, une sorte de tunique à manches courtes et larges, d'une toile fine et ornée de dessins et de broderies diverses qui les prend depuis le cou et descend un peu plus bas que la ceinture. Dans les temps de leur prospérité, elles s'ornaient les bras de bracelets enchâssés de pierreries, de pendants d'oreilles, de bagues ciselées avec art, et d'autres bijoux non moins précieux. Elles avaient les cheveux longs et lisses, peignés avec beaucoup de soin, et se coiffaient d'un morceau d'étoffe dont la forme, en un grand nombre de lieux, rappelle le calantica égyptien.

Les femmes yucatèques étaient généralement belles, et, suivant un des historiens de cette contrée (1), plus agréables et plus gracieuses même que les Espagnoles. Elles aimaient les parfums et les fleurs, s'oignaient avec soin tout le corps et se baignaient fréquemment, autant par goût que par esprit de propreté (2). L'attention pour leurs personnes allait aussi loin que la coquetterie de nos dames; elles tenaient extrêmement à conserver la fraîcheur de la bouche et des mains, qu'elles se lavaient tout aussi souvent que chez nous.

Les monuments de l'antiquité maya, encore debout aujourd'hui, paraissent dénoter l'existence d'un grand luxe de parure et de vêtements. Où ils en déployaient le moins, c'était dans leurs meubles et ustensiles, d'ordinaire en petit nombre, si on les compare aux nôtres. Les siéges sur lesquels ils s'accroupissaient, les jambes croisées à la manière des Orientaux, étaient de bois et de métaux précieux, imitant souvent les formes d'un animal, d'un

(1) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. 10, cap. 4. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 6.
(2) Herrera, ibid. ut sup.

lion, d'un tigre, d'un aigle, etc. ; ils les recouvraient de peaux de bêtes fauves, tannées avec soin et ornées de broderies d'or et de pierres précieuses. Ils se servaient quelquefois de ces mêmes peaux pour décorer les murs de leurs appartements : mais le plus souvent on y voyait des peintures sur un fond rouge ou bleu (1) ; des étoffes d'une grande finesse, aux couleurs vives et brillantes, étaient employées en guise de rideaux et de portières afin d'en voiler l'entrée, et le sol, formé d'un stuc brillant, se dérobait sous des nattes d'un travail admirable.

Des nappes, étincelantes des plus riches couleurs, couvraient leurs tables, et, de nos jours encore, un serviteur n'oserait présenter à un noble Indien un vase de liqueur, sans l'envelopper à demi dans une serviette, luisante de propreté, sinon de luxe. Leur vaisselle eût fait honneur aux satrapes persans. Des vases d'or ciselé, des poteries délicates, d'une forme gracieuse et dont les peintures rappellent celles des Étrusques, d'autres en albâtre ou en agate, travaillés avec un art exquis, des candélabres destinés à soutenir de grandes torches de résine (2), des brasiers et des cassolettes de métal où brûlaient des parfums, une multitude de petits riens, sonnettes de toutes formes, par exemple, sifflets grotesques pour appeler les gens du dehors, objets que le luxe enfante partout et qui sont le résultat d'une civilisation avancée (3), telle est l'énumération que nous avons cru devoir faire pour don-

(1) Ordoñez, Manuscrit sans titre sur le Palenqué.

(2) Ces torches de résine sont des morceaux de pin du pays, commun dans toute l'Amérique-Centrale, que l'on fend en grandes échardes et qu'on fixe sur un chandelier ou un pied quelconque. Ce pin est si imprégné de résine, qu'il brûle absolument comme une chandelle, répandant une fumée d'un parfum très-agréable. C'est le luminaire, encore aujourd'hui, le plus commun à la campagne. On lui donne généralement le nom d'*ocoté*, du mot mexicain *ocoll* qui veut dire pin.

(3) On voit encore au musée national de Mexico, et dans plusieurs cabinets particuliers de cette capitale, des ouvrages en pierre, en bronze ou en or, vases, sonnettes de toutes formes, anneaux, colliers, etc., que l'on croirait sortis du musée Bourbon de Naples.

ner une idée de celle de l'Yucatan et des contrées qui avaient été soumises plus ou moins à l'influence toltèque (1).

Dans la dernière période de la grandeur des Mayas, la coutume barbare d'immoler des victimes humaines prévalut tristement dans les villes de la côte occidentale, où leur contact avec les Xicalancas avait en même temps favorisé l'introduction de l'esclavage, inconnu aux époques antérieures et prohibé par les lois antiques du pays. La volonté bienfaisante des Tutul-Xius n'avait pu réussir à l'abolir entièrement ; elle n'avait pu empêcher qu'on fît des esclaves parmi les prisonniers de guerre et les étrangers que l'on venait vendre dans la péninsule. Insensiblement on s'accoutuma à immoler les plus considérables d'entre les captifs et à réduire les autres en servitude. Si ceux-ci avaient des enfants après le commencement de leur esclavage, ces enfants pouvaient se racheter ou s'établir sur les terres inoccupées, en payant un tribut à leurs maîtres.

Ces derniers avaient le droit d'user des femmes esclaves en qualité de concubines ; mais il n'y avait, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, que les enfants nés de l'épouse légitime qui eussent part à l'héritage paternel. Le fils aîné succédait directement au patrimoine de sa famille ; à défaut de fils, c'était le frère ou le parent le plus proche. Si les enfants étaient en bas âge, le plus proche parent prenait les biens, dont il jouissait jusqu'à leur majorité et les leur rendait ensuite scrupuleusement. Dans les ventes et contrats, ils ne faisaient point d'écrit à valoir ; mais le contrat devenait obligatoire dès l'instant que les parties contractantes avaient bu ensemble devant témoins. Ceci avait

(1) Nous avons fait observer ailleurs que les lois, les usages, les mœurs, les coutumes, la religion même, dans toutes les contrées dont il sera question dans cet ouvrage, éprouvèrent, en général, l'influence de la civilisation des Toltèques, à qui l'on peut appliquer presque tout ce qui précède. Nous nous réservons d'entrer dans de plus amples explications à ce sujet lorsqu'il s'agira de la civilisation des Mexicains, qui ne fut qu'un reflet de celle du grand peuple qui leur légua ses institutions.

lieu surtout dans les ventes d'esclaves, et longtemps encore après la conquête, on continua d'en user ainsi dans les ventes de chevaux ou de bétail (1). Jamais un créancier ne niait sa dette, lors même qu'il se voyait dans l'incapacité de s'acquitter pendant longtemps. S'il venait à tomber malade, il en faisait l'aveu avant de mourir, afin que ses fils, ses parents ou sa femme pussent payer pour lui. S'il était pauvre ou s'il était condamné à une amende pour un délit quelconque, tous les membres de sa famille se cotisaient, afin d'y satisfaire à sa place, surtout si son délit était sans malice, et souvent même le seigneur dont il était le vassal payait pour lui (2).

Il n'y avait point de taxe particulière pour les vivres; toujours ils avaient un prix égal, à l'exception du maïs, dont la valeur croissait naturellement, si la récolte manquait ou si elle était moins abondante qu'à l'ordinaire. La monnaie dont ils se servaient était des grelots ou de petites sonnettes, dont la valeur variait suivant leur grosseur ou une sorte de coquilles rouges qu'ils enfilaient comme des grains de chapelet. Les grains de cacao étaient également en usage pour faire les échanges dans les marchés, ainsi que les pierres précieuses, surtout lorsqu'il s'agissait de traiter avec les marchands venus des provinces mexicaines (3).

Tels sont les souvenirs transmis par la tradition des mœurs et des usages des Mayas. Sous les rois de la race des Tutul-Xius, l'Yucatan atteignit le plus haut degré de civilisation auquel il pût espérer d'arriver. Elle se traduisit dans les monuments d'Uxmal et des autres cités qui environnaient cette capitale comme autant de faubourgs. Leurs ruines ont survécu à la chute de l'empire fondé par Zamnà et le voyageur les contemple comme les témoins muets de sa grandeur passée. Uxmal était le plus beau joyau

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3.
(2) Cogolludo, ibid.
(3) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3.

de la couronne des Tutul-Xius ; rien n'avait été épargné pour l'embellir. Dans les espaces ménagés entre ses palais et ses temples, on trouvait des places superbes, ornées de bassins ou zonotes ombragés de bananiers et de palmiers à la verdure ondoyante (1). Une suite non interrompue de jardins et de promenades unissait la capitale aux villes voisines de Tanché, de Bokal, de Tepak, de Nunkini, de Zacabchen, de Zayi, de Tekax, de Kabah, de Nohcacab, de Chetulix et de Nohpat, où les grandes familles du royaume s'étaient bâti des demeures qui rivalisaient de splendeur et de richesse avec les résidences du monarque. La loi qui les obligeait à vivre, chaque année, un temps déterminé dans la métropole et à se partager alternativement le service royal, en les exemptant de tout tribut, les mettait en état d'utiliser les richesses que leur fournissait la prospérité publique, en créant partout des monuments, chef-d'œuvre de l'art et de l'architecture américaine (2).

Ces grands biens, en introduisant partout le luxe, amenèrent aussi le relâchement dans les mœurs, et, moins d'un siècle après l'établissement de la monarchie impériale à Uxmal, le royaume des Mayas marchait vers sa ruine.

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 1. —Stephens, Incidents of travels in Yucatan, passim.

(2) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IV, cap. 3.

CHAPITRE TROISIÈME.

Insuffisance des documents sur l'histoire primitive. Premières traditions religieuses du Guatémala. Atit, femme de Copichoch, et le volcan d'Atitlan. Les Pipiles de Cholullan dans le pays de Soconusco. La tyrannie des Olmèques le leur fait abandonner. Ils entrent dans le Guatémala. Fondation d'Ezcuintla, de Cuzcatlan, de Sonzonate et de Mictlan. Légende du lac de Huixa. Les quatre Ahqixb et Ahqahb. Traditions quichées et tzutohiles. Les Pokomams ou les Treize tribus de Tecpan. Contrée d'où ils sortirent. Condition de l'empire de Xibalba ou de Palenqué au onzième siècle. Énumération des tribus de la langue quichée et cakchiquèle. Elles envahissent le Chiapas. Zactecauh et Gagawitz, chefs des Cakchiquels. Leur guerre avec Nonohualcat et Xulpiti. Victoire et défaite. Séparation des tribus. Leur vie nomade avant d'arriver dans le Guatémala. Les Quichés dans les monts Cuchumatan. Ils demandent du feu à Tohil. Tempête de neige. Les autres tribus, mourant de froid, leur demandent du feu. Tohil exige leur sang en retour. Topiltzin-Acxitl, ancien roi de Tollan, dans la Véra-Paz. Son empire d'Orient. Il donne l'investiture royale à Orbaltzam. Culte de Quetzalcohuatl à Mictlan. La Magicienne Comizahual, reine de Cerquin. Traditions merveilleuses de son royaume. Les Cholutecas s'établissent sur le golfe de Conchagua. Toltèques à Panama. Leurs colonies à Nicaragua. La Vieille du volcan de Mazaya. Chorotecas, Dirias, Nagarandas ou Mangnés. Traditions religieuses de Nicaragua. La cité de Nagarando. Ses délices. Tradition de sa ruine dans le lac de Managua.

Les monuments que l'on trouve épars dans les provinces guatémaliennes s'accordent généralement avec les traditions, encore vivantes en bien des lieux parmi les indigènes, à attester l'existence, dans ces contrées, d'une monarchie antérieure à l'invasion des tribus de la langue quichée et de la cakchiquèle. Mal-

heureusement leur incohérence, le vague et l'obscurité qui les enveloppent ne permettent pas de faire de l'histoire de cette monarchie la matière d'un seul chapitre spécial : il reste, à la vérité, quelques fragments conservés, avec plus ou moins d'intégrité, par les chronistes espagnols (1) ; mais la plupart de ces fragments, tout en confirmant la véracité historique de ces traditions, sont à peine capables de soutenir une saine critique. Jusqu'à ce que de nouveaux travaux, ou des conjectures plus heureuses, nous fassent retrouver les documents qui existèrent en la possession de ces écrivains, nous serons réduit à nous contenter, jusqu'à l'époque de l'invasion quichée, des pâles reflets qu'ils en ont laissés et à ne donner au lecteur qu'une esquisse rapide de l'histoire primitive des royaumes guatémaltèques.

Si l'on s'en rapporte aux traditions recueillies par Las Casas (2), on se souvenait que, dans les siècles antérieurs au déluge (3), on adorait, dans cette contrée, le grand-père et la grande-mère qui demeuraient au ciel : longtemps après, on continua à appeler la divinité de cette sorte, jusqu'à ce qu'une femme d'une grande autorité leur eut enseigné à l'invoquer autrement. Cette femme, qui paraissait inspirée, apprit par une révélation le nom qu'il fallait donner à Dieu et le leur fit connaître (4). Cette tradition fait indubitablement allusion à une reine célèbre dans les antiques légendes des Guatémaliens et dont le souvenir est demeuré attaché à une foule d'endroits dans l'Amérique-Centrale. On l'appelait « Atit »

(1) Fuentez y Guzman, Recopilacion florida de la historia del reyno de Guatemala, etc. Extraits du MS. original des archives municipales de la ville de Guatémala, par don Rafael Arévalo, secrétaire. — Chronica de la S. Prov. del Dul. Nombre de Jesus de Guattemala, etc., MS. du couvent San-Francisco, sans nom d'auteur. — Juarros, Compendio de la hist. de la ciudad de Guatemala, etc. Guatemala, 1810.

(2) Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., etc., tom. III, cap. 125.

(3) Ce déluge est évidemment la grande inondation dont il est parlé au livre premier de cette histoire.

(4) Las Casas, ibid. ut sup. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 26.

ou Aïeule (1), et c'est à cause d'elle que le volcan d'Atitlan avait reçu le nom « d'Atital-huyu » que lui donnent encore aujourd'hui les indigènes (2). Suivant la légende, Atit aurait vécu quatre siècles et d'elle seraient sorties toutes les familles royales et princières du Guatémala (3). On la donnait pour épouse à Copichoch qui, le premier, y aurait établi sa domination.

A en croire les chronistes, Copichoch, fils de Tamub, avait régné à Tulhà (4), où il était venu de l'Orient, après avoir traversé les mers, avec plusieurs autres chefs, et c'était lui qui avait apporté de ces contrées lointaines la fameuse pierre noire que l'on vénéra depuis, à Utlatlan, dans le temple de Cahba (5). Rien ne nous assure, toutefois, que cette ville leur dût son origine ; mais ses descendants, s'étant multipliés considérablement dans ces contrées, y auraient fondé les royaumes dont Utlatlan au Quiché, Atitlan sur les bords du lac du même nom, et Iximché ou Quauhtémalan furent ensuite les capitales. La race de Tamub, à laquelle les princes quichés s'efforcèrent, plus tard, de rattacher leur généalogie, est effectivement la plus ancienne dans les annales guatémaltèques, et celle d'Ilocab, dont le nom vient après (6), paraît lui avoir succédé dans la puissance ou avoir régné conjointement avec elle sur quelques-unes des provinces voisines. Exbalanqué, dont nous avons raconté les exploits, dans le livre premier de cette histoire, était sorti de la cité d'Utlatlan,

(1) Fuentes, Recop. flor. de la hist. de Guatemala, etc.

(2) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiché, MS. — *Atital-huyu*, c'est-à-dire la Montagne de la Vieille, nom du volcan d'Atitlan. Le nom d'Atit s'étendit ensuite à tous les rochers de forme conique, et les Indiens leur rendent encore partout un culte superstitieux. Ce nom exprime aussi l'idée d'un fantôme qui inspire à tous une grande crainte, de nuit surtout.

(3) Fuentes, ibid. ut sup. — Chronica de la prov. de Goattemala, etc., lib. I, cap. 4. — Les quatre siècles dont il s'agit ici paraissent faire allusion à la période durant laquelle régna sa race.

(4) Id., ibid. — Les autres chefs nommés avec Copichoch sont Cochochlam, Mahquinalo et Ahcanail.

(5) MS. Quiché de Chichicastenango.

(6) Ibid.

à l'époque où il marcha contre Xibalba; mais on ignore absolument les droits qu'il pouvait avoir sur le sceptre du Quiché. La révolution qui eut lieu dans cette ville en son absence, et la manière dont il fut forcé de l'abandonner à son retour, après les triomphes qu'il avait obtenus sur les Votanides, donneraient à penser que la violence seule l'avait aidé à y asseoir sa domination, et qu'il en fut chassé par ceux-là mêmes qu'il en avait dépossédés. Quoi qu'il en soit, Exbalanqué alla régner sur d'autres climats, et ce fut, suivant toute apparence, la race de Tamub ou d'Ilocab qui obtint ou reprit, après son départ, la couronne d'Utlatlan. Mais son culte demeura acquis à cette contrée; jusqu'au temps même de la conquête, on continua à lui rendre les honneurs divins et à lui sacrifier des victimes humaines qu'il avait été le premier à immoler sur les autels des dieux (1).

Ces courtes notions sont les seules que la tradition fournisse sur les époques primitives de l'histoire guatémalienne. A une époque postérieure, on voit apparaître les premières émigrations toltèques dont il soit fait mention d'une manière formelle : ce sont celles des populations, connues ensuite sous le nom de Xuchiltépèques et de Pipiles, qui, sorties de Cholullan, allèrent se fixer sur les côtes aujourd'hui désertes entre Tehuantepec et Soconusco (2). On ignore les motifs qui leur firent abandonner le plateau aztèque : mais la tradition qui les concerne paraît coïncider avec celle de la prise de Cholullan par Huemac et de la persécution que ce prince exerça contre les partisans de Quetzalcohuatl, au neuvième siècle (3). Quoi qu'il en soit, l'histoire assure

(1) Fuentes, Recop. flor. de la hist. de Guatemala, etc. — Chron. de la prov. de Goattemala, etc.

(2) *Soconusco*, anciennement *Xoconochco*, est un territoire situé entre la frontière de Tehuantepec et celle de la province guatémalienne de Suchiltepec, bordant l'océan Pacifique, sur une étendue d'environ trente lieues. Ce pays, jadis très-populeux, est aujourd'hui à peu près désert ; le territoire de Soconusco produisait le meilleur cacao. Sa capitale était Huehuetan, dont il a été question dans les traditions qui ont rapport à Votan.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7.

qu'elles avaient prospéré considérablement sur les rivages de l'océan Pacifique, et qu'elles y formaient une nation nombreuse, également adonnée aux travaux de l'agriculture et de l'industrie, lorsqu'elles se virent envahies tout à coup par un peuple puissant et guerrier, du côté des montagnes du nord-ouest. Ceux-ci se donnaient le nom d'Olmèques, et leurs pères passaient pour avoir été anciennement leurs ennemis déclarés. Les Toltèques firent de vains efforts pour résister à cette invasion ; après une suite de guerres et de combats, ils furent vaincus par la force des armes et réduits à la servitude la plus dure (1).

On leur imposa des charges et des tributs qui les ruinèrent en un petit nombre d'années : soumis à une tyrannie odieuse, ils se voyaient enlever leurs filles encore vierges, les unes pour devenir les femmes de leurs oppresseurs, les autres pour être les vils jouets de leur lubricité. Chaque ville ou village devait, en outre, fournir annuellement deux jeunes garçons destinés à un usage plus honteux. La moindre infraction aux lois établies par les Olmèques était aussitôt châtiée par l'esclavage et souvent même par la mort.

Dans cette humiliante condition, les anciens seigneurs du pays sentaient vivement ce qu'il y avait pour eux de dégradant à subir ce joug cruel ; ils songeaient avec douleur à leur antique indépendance et à la vie paisible qu'ils avaient menée, jusqu'au moment où ils avaient subi le joug de ces maîtres barbares. Trop faibles, néanmoins, pour les chasser de leur territoire, ils s'adressèrent, avec larmes, à leurs prêtres (2), en les suppliant de leur donner un avis sur les moyens de se soustraire à cette odieuse servitude. Ceux-ci leur demandèrent huit jours pour répondre, afin d'avoir le temps de consulter les dieux. A l'expiration de ce terme, ils répliquèrent qu'il n'y avait qu'une seule manière de se délivrer de

(1) Id., ibid., cap. 40.

(2) Torquemada donne à ces prêtres le titre d'*alfaqui*, par suite, apparemment, d'une réminiscence des choses moresques de son pays.

leurs persécuteurs, c'était de quitter le pays et de chercher un asile sous un autre ciel. Ils les engagèrent à se concerter secrètement, de telle façon que tous ensemble se trouvassent préparés à se mettre en chemin le même jour avec leurs femmes et leurs enfants, en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

Les seigneurs opposèrent à cette décision la difficulté de l'exécution et le danger auquel ils allaient s'exposer de la part de leurs tyrans. Mais les prêtres les rassurèrent, en leur promettant, au nom des dieux qui avaient inspiré leur réponse, de les protéger contre les embûches de leurs ennemis. Encouragés par des promesses si formelles, ils se mirent en route sans plus de retard et continuèrent heureusement leur marche, sans rencontrer aucun des obstacles qu'ils avaient redoutés. Ayant ainsi cheminé, pendant vingt jours, le long des rivages de l'océan Pacifique, ils arrivèrent au bord de la rivière Michatoyatl (1), où la maladie du chef de leurs prêtres les força de s'arrêter. Ils eurent, bientôt après, la douleur de le perdre. Cette circonstance, jointe à l'aménité du site qu'ils avaient choisi pour leur halte, à la fertilité du sol, à la multitude et à la beauté des eaux, les invitait à y prolonger leur séjour. Au moment de se remettre en marche, ils y laissèrent un certain nombre de familles que le charme du lieu et les appréhensions d'une plus longue route, non moins que les fatigues antérieures, inclinaient à se fixer d'une manière permanente. Ce fut l'origine d'une des plus anciennes colonies de la langue nahuatl dans cette province : il y surgit, au pied des volcans de Hunahpu, une ville célèbre dans les annales guatémaltèques, à laquelle on donna le nom d'Itzcuintlan (2).

(1) *Michatoyatl*, ou la Rivière poissonneuse. C'est un fleuve rapide ; mais son cours est de peu d'étendue. Il sort du voisinage montagneux de Quaxiuicuilapa, village à 10 lieues environ, à l'est, de Guatémala, se joint, en passant, à la rivière d'Amatitlan, qui sort du lac du même nom, arrose les fertiles campagnes d'Ezcuintla et va se jeter dans la mer Pacifique, au-dessous du port de San-José d'Itztapa, à 20 lieues au sud de la cité de Guatémala.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40. — *Itzcuintlan*, appele

Des circonstances analogues déterminèrent une nouvelle halte à vingt lieues environ plus bas. Le site n'était pas moins remarquable que celui où ils avaient laissé leurs compagnons. Des plaines magnifiques s'échelonnaient en terrasses immenses, des bords de l'océan Pacifique jusqu'à la base des volcans de Chinco, de Cuzcatlan et de Xilopanco (1), arrosées d'innombrables ruisseaux et offrant, dans un espace de douze à quinze lieues, avec une nature vigoureuse et un climat admirable, les productions les plus variées. Ces avantages ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des proscrits de Soconusco. Depuis qu'ils avaient abandonné cette contrée, ils n'avaient cessé de demeurer unis de sentiments et d'intérêts. Mais il était difficile que cette union fût de longue durée : ceux de la tribu appelée depuis des Pipiles, séduits par les agréments de la situation et les richesses que ce sol fécond étalait spontanément sous leurs regards, annoncèrent aux autres leur intention de ne pas aller plus avant ; ces derniers, formant environ la moitié de la troupe, continuèrent leur pérégrination et ne s'arrêtèrent définitivement que dans les terres qui s'étendent au nord et à l'ouest du golfe de Conchagua, aux frontières de Honduras et de Nicaragua. C'est du lieu d'où ils étaient sortis primitivement, ou plutôt à cause de leur qualité actuelle d'exilés, qu'ils prirent ensuite le nom de Cholutecas (2).

aujourd'hui Ezcuintla, anciennement encore *Itzcuintepec*, la Ville ou la Montagne des chiens (tepetzcuintli), était désigné par les Cakchiquels sous le nom de *Panatacat*. C'était une ville d'une grande importance au temps de la conquête, ayant de beaux et grands édifices. Après avoir fleuri pendant un siècle sous les Espagnols, elle tomba au rang d'un village ordinaire ; aujourd'hui elle a commencé à reprendre et prospérer, grâce à la fraîcheur de ses eaux, au charme de ses bois, qui sont devenus un rendez-vous à la mode pour la société guatémalienne.

(1) *Cuzcatlan* est l'ancien nom de San-Salvador ; *Xilopanco* est celui d'un village et d'un lac que domine le volcan de Cojutépèque, dans l'état de San-Salvador.

(2) *Cholutecas*, mieux *Cholultecas*, c'est-à-dire, Exilés, et aussi, Habitants de Cholullan.

La nombreuse population qu'on trouve encore aujourd'hui dans les premiers établissements des Pipiles et des Cuzcatecas, leur industrie et l'extension de leur agriculture, annoncent le discernement et la prévoyance qui présidèrent à la fondation de leurs colonies. Sonzonate, aux mille sources (1), Naolinco, Sonzacate, Izalco, au pied du volcan du même nom (2), Apanécan s'élevèrent vers le même temps au milieu de ces belles campagnes que les conquérants espagnols regardaient avec raison comme le jardin de la Nouvelle-Espagne (3). Par leur courage et leurs travaux, ils étendirent rapidement leur domination sur les régions environnantes ; ils couvrirent de cités superbes les deux rives du Lempa, traversèrent le fleuve Paxa (4) et portèrent leur nom jusqu'au pied des hautes Cordillières où l'Indien superstitieux révérait les sanctuaires d'Esquipulas et de Chiquimulhà. Cuzcatlan, célèbre par les richesses et la puissance de ses princes (5), Ahuachapan, par ses puits naturels de peinture minérale (6), Mictlan (7), par la pompe de son culte et de ses solennités religieuses, Comapan et Xutiapan dont les montagnes viennent de révéler des ruines majestueu-

(1) *Sonzonate*, mieux *Centzonatl*, les Quatre Cents Sources ou Eaux, du mot *centzontli*, mexicain, qui signifie quatre cents, ou un grand nombre indéterminé, et de *atl*, eau. C'est une jolie ville de 10 à 12,000 âmes, appartenant à l'état de San Salvador, à 4 lieues de la rade d'Acajutla, ou Port-Drivon, sur l'océan Pacifique.

(2) *Izalco*, que Torquemada appelle *los Eçalcos*, jolie ville au pied du volcan du même nom, avec une population considérable d'indigènes pipiles qui parlent la langue nahuatl, mais avec beaucoup de corruptions.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40.

(4) *Paxa*, indifféremment appelé rio Paza ou rio de Paz, fleuve torrentueux qui sépare les états de San Salvador et de Guatémala. *Paxa* vient du verbe quiché ou cakchiquel *pax*, séparer, et *a*, eau ou rivière.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 37.

(6) Ces puits sont appelés aujourd'hui *los Auscoles de Ahuachapan* ; leurs produits volcaniques méritent l'attention des savants et, en particulier, des chimistes.

(7) *Mictlan*, ou le Séjour des Morts, connu aujourd'hui sous le nom de *Mita*, dans l'état de Guatémala, ne doit pas être confondu avec le Mictlan de l'état d'Oaxaca, au Mexique.

ses (1), doivent, comme une foule d'autres villes, leur existence aux Pipiles (2).

A la fondation de Mictlan se rapporte la légende qui fait sortir du lac Huixa (3) un personnage merveilleux à qui ce peuple serait redevable d'avoir été, à cette époque, réuni en corps de nation. Sur un promontoire éternellement couvert de verdoyants ombrages, non loin des rochers sculptés de Metapan (4), qui se distinguent dans les contours pittoresques du lac, on voit encore les restes d'une ville dont l'antiquité remonte, dit-on (5), aux premiers temps de la civilisation américaine. C'est de là qu'on vit un jour s'avancer un vieillard vénérable, suivi d'une jeune fille d'une beauté sans égale : l'un et l'autre étaient revêtus de longues robes bleues et le vieillard avait la tête ceinte de la mitre des pontifes. Ils s'éloignèrent ensemble du lac ; mais ils ne tardèrent pas à se séparer. Le vieillard alla s'asseoir sur une pierre au sommet d'une haute colline, où, par son ordre, on commença aussitôt à bâtir un temple superbe, qui reçut le nom de Mictlan. Autour de ce lieu sacré, les Pipiles bâtirent des palais pour leurs chefs, et, sous l'influence des conseils de ce personnage auguste, ils instituèrent le gouvernement dont les lois les régirent jusqu'à la fin. L'époque que les événements paraissent assigner à cette légende coïncide avec la période de la grande émigration toltèque et la fondation des divers royaumes guatémaliens qui en furent la conséquence ;

(1) Don José Antonio Urrutia, curé de Jutiapa, au diocèse de Guatémala, a découvert d'intéressantes ruines dans ce district, dont il a rendu compte dans la *Gaceta de Guatemala* et dans une lettre écrite à l'hon. Geo. Squier.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40.

(3) Le lac *Huixa*, Guixa ou Quixa, dont le nom signifie Eau des Bois ou des Épines (quiché et cakchiquel, etc.), est au nord-ouest de l'état de San Salvador ; il se déverse, par une rivière rapide, mais de peu d'étendue, dans le fleuve Lempa, qui débouche dans l'océan Pacifique.

(4) *Metapan*, ancienne ville, aujourd'hui village de quelque étendue, dans une situation pittoresque, au bord du lac de Huixa.

(5) Fuentes, Recopil. flor. del reyno de Guatemala, etc., MS. Juarros, d'après Fuentes, donne à cette ville le nom de *Zacualpa*.

ce sont ces événements qui serviront à continuer la matière de ce chapitre ainsi que du suivant.

C'est de cette émigration remarquable, occasionnée par les bouleversements du premier empire de l'Anahuac, au onzième siècle, que date véritablement l'uniformité de la civilisation de l'Amérique-Centrale, avec l'établissement des divers empires d'origine nahuatl en ces contrées. Nous avons rapporté précédemment les traditions, conservées par les tribus de la langue quichée et cakchiquèle, concernant leur sortie de l'Orient et les colonies qu'elles fondèrent primitivement. Confondues avec une foule d'autres renseignements historiques non moins précieux dans les deux documents qui forment la base des annales guatémaltèques (1), ces traditions, quoique consignées dans le même livre, paraissent appartenir à des nations, sinon diverses d'origine, ayant vécu, au moins, et envahi l'Amérique-Centrale, à des époques différentes. Les noms des divinités principales et des quatre sacrificateurs, chefs primitifs des Quichés, qui sont constamment les mêmes, jusqu'à la fondation du royaume de ce nom, dans les montagnes voisines du haut Uzumacinta, sont loin de nous rassurer sur leur identité. Il n'arrive que trop souvent, dans les récits traditionnels, de voir se personnifier, sous le nom d'un chef illustre, plusieurs chefs différents. Les Quichés, en se rendant maîtres des plateaux guatémaliens, y trouvèrent peut-être le souvenir des quatre ahqixb et ahqahb (2) qui avaient dirigé les tribus de la race de Tamub d'orient en occident : leurs noms sacrés étaient restés gravés dans la mémoire des peuples, et à chacun des héros qui avaient suivi leurs traces, en guidant leur nation, on les avait attribués comme des titres à la vénération publique. Par un motif d'orgueil qu'il est

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) Nous avons déjà dit précédemment que c'était de l'usage de se tirer du sang avec des épines et de l'offrir aux dieux que les prêtres ou premiers princes quichés dérivaient le titre d'*ahqixb* et d'*ahqahb*.

aisé de comprendre, les rois quichés, en cherchant à rattacher leur généalogie à Tamub, auraient cru devoir adopter naturellement pour leurs ancêtres ces hommes dont l'illustration se perdait dans la nuit des temps (1).

Les souvenirs des diverses nations conquises par les Espagnols, dans l'état de Guatémala, sont tous également d'accord pour se donner une même origine. Suivant leurs traditions (2), elles faisaient partie d'un peuple puissant établi de l'autre côté des mers : après s'être accrues considérablement, ayant voulu envahir les états voisins, elles s'étaient vues entraînées dans une série de guerres et de combats qui avaient fini par leur humiliation. Persécutées, poursuivies, elles s'étaient décidées à abandonner le sol de la patrie pour chercher au delà de l'Océan un asile contre les vengeances de leurs ennemis. Une escadre, composée d'un grand nombre de barques, emporta les exilés avec leurs familles, et ils auraient abordé aux lieux appelés « Wucub-Pek, Wucub-Ciwan », les Sept Grottes et les Sept Ravines (3). De là ils auraient dirigé leur course vagabonde jusqu'à la région qu'ils désignent sous le nom de Xénimaïn (4), d'où, après un autre voyage extrêmement pénible, ils seraient allés se fixer dans des parages déserts qui, pour cette raison, reçurent celui de Tolan (5), c'est-à-dire, la solitude. C'est là que, lassées de leur vie nomade, les tribus, ayant prospéré considérablement, s'étaient étendues au loin et auraient fondé divers états dont le plus florissant fut celui de Tula (6). Mais, à la suite de nouvelles dissensions, la guerre ayant éclaté, elles avaient

(1) C'est ainsi que les anciennes chroniques de l'histoire de France font descendre Pharamond de je ne sais quel héros de la guerre de Troie.

(2) MS. Zutuhil, en la Chron. de San Francisco de Goattemala.

(3) MS. Zutuhil, ibid.

(4) *Xe-nim-aïn*, c'est-à-dire, mot à mot, Sous le grand Caïman.

(5) *Tolan* signifie effectivement une solitude, un désert, dans les langues quichée, cakchiquèle, tzutohile, etc.

(6) Serait-il question ici de la ville de Tula, autrement dit Tollan, capitale d'un des royaumes toltèques, dont les Tzutohiles attribueraient ainsi la fondation à leurs ancêtres ? C'est ce qu'il est difficile de décider.

été chassées de cette autre patrie d'où elles arrivèrent enfin, après une autre pérégrination fort longue, dans les montagnes du Quiché. Telle est l'esquisse rapide des traditions tzutohiles conservées par la chronique guatémalienne; nous allons tâcher de les éclaircir et de les développer à l'aide de celles que nous fournissent les autres nations de cette contrée.

Si la diversité des lieux désignés dans l'antiquité américaine sous la dénomination de Tulan présente quelquefois de la difficulté à l'historien, elle n'en est pas moins d'un grand secours, en ce qu'elle aide à fixer, d'une manière plus positive, les différents points de départ des populations dont nous écrivons les annales. Sans nous préoccuper actuellement du Tulan oriental, situé de l'autre côté de la mer, dont nous entretiennent les traditions, nous nous contenterons de rappeler ici que, suivant les livres cakchiquels (1), leurs ancêtres, après avoir traversé l'Océan, s'étaient multipliés dans un pays du même nom, à l'occident, et que c'était de là qu'ils étaient partis ensuite, pour aller prendre possession des terres où leur nation était établie actuellement. Nous ne chercherons pas à déterminer, d'une manière précise, où pouvait être cette région; cependant, malgré le vague et l'obscurité qui enveloppent les notions que nous en avons, nous croyons pouvoir avancer, avec quelque fondement, qu'elle devait être située assez loin au nord du Mexique. Les Pokomams, qui paraissent avoir occupé une grande partie des provinces guatémaliennes, assez longtemps avant les autres nations de la langue quichée (2), sont désignés sous le titre des « Treize tribus du Tecpan » (3); on les appelait aussi les hommes à la poitrine cuiras-

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) Sous ce titre commun de notions de la langue quichée, nous désignerons ordinairement celles dont le langage était, comme le cakchiquel, le tzutohil, le pokomam, etc., dérivé d'une même source.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango.

sée (1), surnom qui semble les assimiler aux Acolhuas et aux guerriers revêtus de cuir, des bords du Gila et du Colorado.

C'est des contrées situées sous les mêmes latitudes, parcourues encore aujourd'hui par les Apaches et les Comanches, avec lesquels les tribus quichées et cakchiquèles ont plus d'un trait de ressemblance, que descendirent, suivant toute probabilité, ces bandes de guerriers nomades qui, du dixième au douzième siècle, envahirent d'abord une si grande partie du Mexique et ensuite de l'Amérique-Centrale. Ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, un mouvement considérable avait dû s'opérer, vers cette époque, dans les territoires plus lointains du septentrion, d'où les populations, refoulées à la suite les unes des autres par quelque invasion formidable, se seront jetées sur les confins du Mexique, en poussant devant elles les nations voisines du grand lac salé d'Utah et du Rio Grande del Norte. On ignore à quel degré de civilisation elles étaient parvenues et s'il faut les regarder comme les constructeurs de ces grandes pyramides, de ces tumuli et de ces ouvrages gigantesques en terre que l'on trouve aux États-Unis; mais on ne saurait douter, au moins, qu'elles aient été en contact avec celles des rives du Mississippi et qu'elles se soient policées ensuite sensiblement, dans leur commerce avec les sujets de l'empire toltèque, tout en contribuant à accélérer, par leur présence, la ruine de cette grande monarchie. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer l'établissement, dans l'Amérique-Centrale, de tant de principautés et de royaumes toltèques, par des nations d'une origine probablement tout à fait diverse.

Ce qui nous incline à croire qu'ils étaient d'une race distincte, ce sont les restes de leurs langues, qu'on retrouve dans les idiomes, nés de leur mélange avec les populations établies avant l'arrivée de ces tribus dans les états guatémaliens et la différence marquée qu'il y a dans les traits de leur visage. Leur permanence parmi

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

les Toltèques n'avait pas été d'assez longue durée pour leur faire perdre l'un et oublier l'usage de l'autre. Ce serait une tâche d'une extrême difficulté de chercher à découvrir leur berceau et la route qu'ils suivirent, dans leurs pérégrinations, avant d'entrer dans les provinces soumises au sceptre des rois de l'Anahuac. La lacune qu'il y a à ce sujet dans les histoires quichées n'a pas été comblée. On ignore également le rôle qu'elles remplirent durant la période de leur invasion dans la vallée ; ce n'est pas sans intérêt, toutefois, qu'on reconnaît, en comparant les textes, les partis qu'elles y avaient servis, par la manière dont elles se conduisirent en s'établissant dans l'Amérique-Centrale. C'est ainsi qu'on retrouve, dans les Pokomams, des adversaires de Topiltzin-Acxitl ; la plupart des autres tribus guatémaltèques paraissent, au contraire, avoir été remplies de dévouement pour ce prince. Il y a tout lieu de croire qu'elles quittèrent le plateau aztèque, peu de temps après sa fuite et qu'elles suivirent ses traces, durant leur pérégrination dans l'état de Chiapas, avant d'entrer dans les régions qu'elles conquirent plus tard.

Les faibles notions que nous rencontrons çà et là suffisent à peine pour jeter quelque lueur sur ce voyage et sur la condition des provinces que nous avons laissées, dans les temps primitifs, soumises au sceptre des Votanides. On sait, toutefois, que Xibalba existait encore et que ses princes continuaient à exercer leur influence sur une étendue considérable (1). Mais cette influence paraît avoir été alors d'une nature purement religieuse, et leur puissance temporelle était probablement circonscrite au territoire connu depuis sous le nom de Tzendale (2) ; outre les cités de Palenqué et d'Ocotzinco ou Tulhà, leur juridiction embrassait, d'un côté, les villes fortes de Hueytéopan, d'Yaxalon, de Chilum, de

(1) C'est ce qui est démontré par plusieurs textes du MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Juarros, Comp. de la hist. de Guatemala, tom. I, trat. 1, cap. 2.

Cancuc, d'Oxchuc, de Chamollan et de Tzinacantan, ou Zotzilha ; de l'autre, celles de Comitan et de Téopisca qui fut dans la suite le dernier refuge des descendants de Votan (1). Sur l'autre rive de l'Uzumacinta, leur autorité, quoique reconnue encore plus ou moins, n'était guère que nominale ; les Pokomams, qui avaient envahi la Véra-Paz, étendaient au loin leurs armes et soumettaient partout à leur joug de fer les timides sujets de Xibalba. Dans l'intérieur des provinces bordant les rives du Chiapan, à sa sortie des gouffres d'où il s'élance, en descendant du plateau de Zacatlan (2), une nation guerrière venue, dit-on (3), des vallées méridionales du Nicaragua, avait planté ses étendards sur les rochers superbes qui dominent le fleuve et dont elle dériva son nom de Chiapanèque (4) ; c'est de là qu'elle devait, plus tard, étendre sa main sur les cités voisines et maintenir, par sa bravoure, l'indépendance de toute cette contrée jusqu'au temps même des Espagnols.

Plus au nord, dans les plaines fertiles arrosées par les nombreuses embouchures du Tabasco et de l'Uzumacinta, encore occupées par les descendants des Xicalancas, les Chichimèques-Nonohualcas avaient commencé à s'interner dans les dernières années du onzième siècle et jeté les fondements d'une royauté nouvelle dont le siége fut fixé, quelques années après, dans la cité de Zoquiapan (5). Telle était, autant qu'on peut en juger par

(1) Nuñez de la Vega, Constit. Diœces. in Præamb. N. 34.

(2) *Zacatlan*, ou Région des Herbages, est le nom que les Guatémaltèques donnaient à l'état de Chiapas. Huey-Zacatlan était le nom mexicain de Ghowel remplacé aujourd'hui par la ville de Ciudad-Réal.

(3) Remesal, Hist. de la prov. de San Vicente de Chiapa y Guatemala, etc., lib. V, cap. 13.

(4) *Chiapanèque*, du nahuatl *chiapanecatl*, c'est-à-dire homme de la rivière Chiapan (eau douce), n'est pas le nom véritable de ce peuple ; c'est celui que lui donnèrent les Mexicains, leurs ennemis et leurs voisins.

(5) *Zoquiapan* est le nom que porte, dans les anciennes histoires, la ville capitale des *Zoqui*, nation encore existante aujourd'hui dans le Chiapas, mais dont l'histoire est ignorée. Ils avaient une autre capitale mieux connue qui est *Tecpatlan*.

les rares fragments que nous possédons, la géographie politique de l'ancien empire des Votanides, à l'époque où les tribus de la langue quichée y pénétrèrent sur les traces du monarque fugitif de Tollan.

Au milieu des bouleversements dont l'empire toltèque était le théâtre et dans ce mouvement des nations qui ébranlait, jusque dans ses fondements, l'Amérique septentrionale entière, des confins les plus éloignés de la haute Californie au delà même de l'isthme de Panama, le royaume de Xibalba n'était pas moins exposé que les états voisins à subir le contre-coup de ces révolutions. Au bruit des armes qui retentissait de toutes parts, les princes tremblants cherchaient des appuis parmi les tribus chichimèques ou toltèques dont le flot se pressait à leurs portes, refoulé par d'autres flots plus puissants venant du nord. Les Tukuchés, chefs de la nation cakchiquèle (1), avaient été chargés de la défense de leurs frontières; de la ville de Tzinacantan (2), où sans doute ils avaient leur résidence, ils prirent alors le nom de Zotzil (3), qui demeura comme un titre patronymique à leurs descendants, les rois de Guatémala (4). Il serait intéressant de connaître la nature des relations qui pouvaient exister dès lors entre Topiltzin-Acxitl et les rois de Xibalba et quelle part ceux-ci auraient eue dans l'établissement de la monarchie fondée par ce prince en Tlapal-

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) *Tzinacantan*, nommé, par les Quichés, *Zotzilha*, traduction exacte de l'autre, signifie la ville des Chauves-Souris. Elle doit avoir été le berceau de la nation zotzil, l'une des nombreuses populations du Chiapas; elle devint célèbre dans le dernier siècle de la monarchie mexicaine comme la place forte des rois de Mexico, sur la frontière des Chiapanèques et des états de la couronne de Mexico.

(3) Du nom de *Zotzil* vient le titre d'*Ahpozotzil*, prince des Zotziles, dont se décoraient, en montant sur le trône, les rois de Guatémala, issus des Zotziles Tukuchés. De là l'erreur des historiens qui prenaient le titre pour un nom personnel. C'est la traduction de Sinacan (Tzinacan) que l'on trouve dans Fuentes et Juarros, qui en sont également embarrassés.

(4) *Ahpozotzil* était le premier titre et *Ahpoxahil* le second.

lan (1), et désignée, dans les histoires guatémaltèques, sous le nom d'empire d'Orient (2).

Entre les diverses tribus qu'on voit, à cette époque, se réunir dans ces contrées, avant de remonter les plateaux qui devaient les conduire dans l'intérieur des provinces guatémaliennes, on distingue particulièrement les Quichés et ceux de Rabinal; outre les Zotziles-Tukuchés et quelques autres fractions, connues sous le nom générique de Cakchiquels, il y avait encore les Tzutohiles et les Ahtziquinaha (3), qui devaient se réunir, plus tard, sur les bords du lac d'Atitlan : puis ceux de Tuhalaha, d'Uchabaha, de Chumilaha, de Tukuru, de Zacaha, de Quibaha, de Batenab, de Balamiha, de Canchaheleb, de Balam-Colob, d'Acul (4), ainsi que les Cumatz, les Akahales et les Lamagi (5); tous portent des noms célèbres dans les annales de Guatémala et de la Véra-Paz, et qu'on retrouve dans la plupart des anciennes villes de ces contrées. On ignore de quel œil les populations chiapanèques les virent à leur passage par leurs campagnes. Mais, au milieu des déchirements où se brisaient alors tous les liens sociaux, il était impossible, en supposant même les dispositions les plus pacifiques chez ces guerriers nomades, que leur migration pût avoir lieu paisiblement. Ils ignoraient eux-mêmes où ils allaient; ils cherchaient une patrie nouvelle où ils pussent se fixer, et, si parfois chez les uns ils étaient accueillis avec hospitalité, le plus souvent leur présence devait inspirer l'effroi et faire naître des désordres, dont la conséquence la plus ordinaire était une prise d'armes de part et

(1) Ixtlilxochitl, Cuarta Rel. de las vidas de los reyes toltecas.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Les *Ahtziquinaha*, c'est-à-dire ceux du nid de l'oiseau, étaient les chefs de la maison régnante d'Atitlan.

(4) Ce nom d'*Acul* semble indiquer une parenté avec les Aculhuas de Tetzcuco. La ville d'Acul à laquelle cette branche de la nation quichée donna son nom paraît avoir été voisine du territoire des Lacandons.

(5) Les noms de toutes ces tribus se trouvent répétés à peu près de la même manière dans le MS. Quiché et le MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

d'autre qui se terminait toujours par une effusion de sang plus ou moins considérable. Leur nombre, d'ailleurs, ne devait pas être bien grand, et, en s'avançant dans l'intérieur de ces régions populeuses et coupées d'une multitude de canaux, ils n'avaient pas moins de précautions à prendre pour leur sécurité, que les habitants du pays pour se garantir de leurs irruptions.

On ignore si ces diverses tribus marchèrent toujours réunies : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les voit se rassembler au lieu nommé « Déoçacuancu » (1), qui paraît avoir été d'une ancienne localité dans l'état de Tabasco. Leur union, toutefois, si elle avait existé jusque-là, ne devait plus être de longue durée. Si le repos et l'inaction sont une chose fatale à une armée disciplinée, combien plus le sont-ils pour des troupes à demi barbares, plus ou moins affaiblies déjà par leurs divisions intérieures, commandées par des chefs égaux en rang, mais partagés par leurs jalousies de familles et des intérêts constamment opposés. On ne tarda pas à en faire l'expérience dans le camp des tribus. Quelques jours d'inaction dans une contrée, abondante en toutes sortes de vivres et d'aliments, leur avaient permis de constater à leur aise les défauts de leurs chefs. Des murmures, dont la hauteur de l'aristocratie paraît avoir été la cause, éclatèrent dans les rangs inférieurs des guerriers, en menaçant leur puissance. Les seigneurs comprirent le péril ; il fallait le conjurer à tout prix et pour cela mettre un terme à l'oisiveté des soldats, en déclarant immédiatement la guerre à l'une ou à l'autre des nations voisines (2).

L'ordre fut aussitôt donné de se mettre en marche ; on abandonna Déoçacuancu pour Oloman (3), qui était dans les terres basses voisines du golfe de Xicalanco (4). Cette région était occu-

(1) *Deoçacuancu* est évidemment un nom mexicain (*Teotzacualco?*) ; on le trouve orthographié ainsi dans le MS. Cakchiquel.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) Ibid. Dans ce document on lit *Tapeu-Oloman* ; nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une localité appelée *Tepeu-Oloman*, dans le MS. Quiché.

(4) Golfe de Xicalanco, aujourd'hui Lagune de Terminos.

pée par des populations de la même race que les Xicalancos, mêlées déjà probablement avec les Chichimèques-Nonohualcas, dont nous avons parlé plus haut (1), et les deux villes contre lesquelles les tribus s'apprêtaient à marcher sont appelées Nonualcat et Xulpiti (2), dans le Manuscrit Cakchiquel. Mais, si les uns étaient décidés à tenter la chance des combats pour apaiser l'inquiétude de leurs soldats, les autres, connaissant les habitudes de pillage et de rapine de ces guerriers nomades, n'étaient pas moins résolus à se défendre avec valeur.

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient remis en marche, ceux-ci avaient ouvert leurs havre-sacs et en avaient retiré les ornements dont ils se revêtaient pour marcher au combat. Tous étaient prêts, couverts de leurs cottes de mailles (3) et chargés de leurs armes; mais, parmi tant de chefs, il n'y en avait pas un seul qui s'élevât au-dessus des autres et à qui ils eussent voulu déléguer le commandement suprême. Le moment était venu, cependant, de choisir celui qui devait les guider à la victoire : tous les guerriers alors s'écrièrent à la fois : « Où est donc celui que nous mettrons « à notre tête, mes frères? Nous sommes ici des chefs de lances (4), « des maîtres nautoniers, tous brillants sous nos armures (5) et « personne qui nous conduise. »

(1) Il est surtout question des Chichimèques-Nonohualcas dans l'Histoire Toltèque de la Coll. de M. Aubin; mais ces Chichimèques prirent peut-être ce nom de Nonohualcas du lieu où ils s'établirent. Cependant le titre de grands sorciers que leur donne l'Hist. Toltèque est confirmé par le MS. Cakchiquel.

(2) C'est ainsi que ces deux localités, villes ou régions, sont orthographiées dans ce document.

(3) Il s'agit ici des cottes en coton appelées *achcayupil* par les Quichés et les Cakchiquels, ou *ichcahuipil*, par les Mexicains, de *ichcatl*, coton, et de *huipil*, cotte, casaque, vêtement de dessus. Les Espagnols trouvèrent ces cottes si avantageuses, qu'ils en usaient par-dessus leurs armures de fer pour être à l'abri des flèches des Indiens.

(4) Le texte dit *ah-chay*, de *ah*, possessif, signifiant maître, etc., et de *chay*, obsidienne, lance, et par extension lancier.

(5) Il y a dans le texte *ahqam*, qui veut dire tout simplement aujourd'hui rameur dans une barque; mais il avait autrefois un sens un peu plus élevé, comme pilote, marin, etc.

Ces paroles exprimaient le sentiment général, la pensée de tous : chacun sentait que l'unité du pouvoir était nécessaire à la sécurité publique ; il devait donc appartenir à celui qui se croirait assez fort, et qui aurait assez d'audace pour le saisir. Deux hommes parlèrent à la fois ; c'étaient les chefs des Zotziles-Tukuchés, que leur illustration personnelle mettait naturellement au premier rang : le premier s'appelait Zactecaüh et le second Gagawitz (1), l'un et l'autre d'un égal courage et qui étaient destinés à guider les tribus cakchiquèles pendant de nombreuses années. Mais ce dernier, à qui le ciel réservait une plus longue existence, devint le chef d'une famille dont les descendants régnaient encore sur le Guatémala au temps de la conquête (2). « Il n'y a qu'un instant, s'écria-« t-il, que nous demandions à faire la guerre, et voilà déjà que « nous sommes prêts et que nous avons étalé nos ornements. Ce « sont là les armes et les vêtements que nous avons reçus de nos « mères et de nos pères. Maintenant donc couvrez-vous de vos « panaches ; car c'est moi qui suis le Voyant (3). »

Ce discours et plus encore la hardiesse de Gagawitz imposèrent aux autres chefs : nul n'osa le contredire. Revêtant aussitôt ses plumes et son armure, il se montra le premier, accompagné de Zactecaüh, aux yeux des guerriers assemblés au dehors : « Cou-« rage ! mes frères, reprit-il, voilà que l'on a jeté le cri de guerre ; « éprouvons la force de nos flèches et de nos boucliers. Il importe « peu de quel côté nous allions ; choisissez donc votre sentier. » Déjà la multitude était dominée. « Ce n'est pas à nous à choisir

(1) *Zactecaüh*, composé de *zac*, blanc, et *tecaüh*, qui est le bijou que les chefs indiens portaient fréquemment à la lèvre inférieure ou au cartilage du nez. *Gagawitz*, c'est-à-dire, Feu d'Épines. Ce nom est aussi celui d'un des trois dieux des Quichés.

(2) MS. Cakchiq. ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) Ibid. — Le mot *Etamayom*, que nous traduisons par voyant, est le participe présent du verbe quiché et cakchiquel *etamah*, qui veut dire savoir, dans le sens de *scire*, *sapere*, etc. Nous lui trouvons la même acception que le mot voyant, ou prophète de la Bible.

« le sentier, répondit-elle, c'est à toi à nous montrer le chemin, « ô mon frère, puisque c'est toi qui es le Voyant (1). »

Ainsi se confirmait la position prise par Zactecaüh et par Gagawitz. Sur leur parole on déclara la guerre aux Nonohualcas et aux Xulpiti : ils descendirent avec résolution sur le bord de la mer où les ennemis les attendaient de pied ferme ; mais ceux-ci ne tinrent point contre l'impétuosité des tribus. Se réfugiant dans les barques qu'ils avaient laissées amarrées au rivage, ils continuèrent à lancer des volées de flèches sur leurs assaillants. Cakchiquels et Quichés se précipitèrent à l'eau, suivis du reste des guerriers, et s'emparant des barques les plus rapprochées d'eux, ils en vinrent aux mains dans les canots : ce combat fut bientôt une bataille navale, où tous luttèrent avec un égal acharnement. Les Nonohualcas et les Xulpiti, incapables de soutenir pendant longtemps la fureur des tribus, cédèrent les premiers et s'enfuirent avec les débris de leur flottille.

Tandis qu'ils cherchaient à se dérober à leur colère dans les détours des marécages voisins, les chefs des tribus victorieuses, se saisissant des barques abandonnées par les ennemis, se portaient en toute hâte vers la ville, où ceux-ci avaient laissé le matin leurs femmes et leurs enfants pour courir au-devant de Gagawitz. Elle était bâtie dans une île, mi-partie sur la terre ferme, mi-partie sur pilotis, et s'avançait sur l'eau : se croyant entièrement à l'abri d'une attaque dans cette situation isolée, ils étaient loin de s'imaginer qu'on osât venir les y surprendre. Leur étonnement surpassa leur effroi, lorsque, au lieu de leurs frères et de leurs concitoyens, ils se virent aborder par une myriade d'ennemis. Les premiers moments présentèrent une scène de confusion et de carnage impossible à décrire : les guerriers des tribus, animés d'une soif de sang sauvage, massacrèrent pêle-mêle, dans les rues et dans les maisons, tous ceux qui se présentèrent à leurs regards.

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

Mais le spectacle ne tarda pas à changer. Les Nonohualcas et les Xulpiti, revenant de leur terreur, après la retraite de leurs assaillants et devinant, par la disparition des barques, en quels lieux ils avaient porté leurs pas, cinglèrent aussitôt à leur suite, par des chemins connus à eux seuls, dans l'espoir d'arriver encore à temps pour sauver leurs familles et surprendre les guerriers de Gagawitz au milieu des désordres du pillage. L'effet surpassa leur espérance. Une poussière énorme que le vent éleva au moment de leur retour favorisa leurs projets. Ils débarquèrent sans avoir été aperçus, et, dérobés par les nuages de poussière qui aveuglaient leurs ennemis, ils tombèrent sur leurs derrières et ne tardèrent pas à les mettre en déroute. Les guerriers des tribus avaient tout contre eux, les hommes et les éléments; ils se battirent comme des tigres, avec le courage du désespoir. Trois fois Gagawitz tenta de les rallier tous ensemble et de les ramener à la charge. Voyant enfin l'inutilité de ses efforts, il fit sonner la retraite. Poursuivis par d'implacables ennemis, ils regagnèrent comme ils purent la terre ferme, les uns dans des barques, les autres à la nage, non sans laisser un grand nombre des leurs prisonniers ou étendus sur le champ de bataille (1).

Cette défaite terrible impressionna cruellement les tribus. Leurs débris se rejoignirent sur le mont Oloman, et là seulement elles purent, en se revoyant, calculer l'étendue des pertes qu'elles avaient faites. On ignore de quels reproches les chefs usèrent contre Zactecaüh et Gagawitz, et jusqu'à quel point ils les considérèrent comme les auteurs de ce désastre. Ce qui est certain, c'est que l'envie, que leur audace avait réduite au silence, depuis qu'ils avaient assumé le commandement suprême, se déchaîna

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan. Dans leur tradition, les Cakchiquels attribuent leur défaite à la magie. « Il y avait, disaient-ils, des ennemis qui allaient par les airs; il y en avait sous la terre; il y en avait montant et « descendant partout avec nous, manifestant ainsi leur magie et leurs enchantements. »

alors contre eux avec violence. Ils présidèrent au conseil des guerriers, qui se réunit dans ce moment critique pour délibérer sur les moyens de sauver les restes de l'armée ; mais ce ne fut que pour entendre, de toutes parts, des décisions opposées aux leurs et voir prendre, par la plupart des tribus, la résolution de se séparer d'eux et de travailler à gagner, chacune de son côté, l'intérieur de l'Amérique-Centrale (1). A l'appui de cette résolution, elles faisaient valoir la crainte où elles étaient d'être poursuivies par les ennemis par qui elles venaient d'être vaincues, et le besoin de pourvoir à leur sécurité.

Leurs annales sont silencieuses sur les premiers événements qui suivirent cette séparation : on ignore également par quels chemins elles errèrent avant d'arriver aux lieux où ensuite elles se réunirent de nouveau. Les régions, encore inexplorées, du Lacandon, du Mopan et de la haute Véra-Paz, où le créateur a rassemblé, comme à dessein, les productions de la nature et les climats les plus variés, pour y attirer le séjour et le travail de l'homme, sont aujourd'hui aussi désertes qu'aux jours où les pionniers de la civilisation apparurent dans leurs solitudes ; elles sont abandonnées aux populations décimées que les successeurs d'Alvarado se renoncèrent à soumettre et aux restes de la noble nation des Mayas qui préférèrent la liberté avec les rigueurs de l'exil à la servitude abjecte de l'Espagne. Mais, plusieurs siècles avant qu'elles devinssent l'asile de ces fiers proscrits, elles avaient vu passer les nations, qui s'étaient succédé dans l'œuvre de la civilisation américaine, sur le bord de ces grands fleuves qui, dans toutes les directions, descendent avec l'Uzumacinta vers l'Atlantique ; elles avaient vu naître des cités populeuses ; elles les avaient vues grandir, puis s'étioler et mourir à l'ombre des forêts où la végétation inépuisable des tropiques s'enlace parmi leurs débris, dont la plupart paraissent abandonnés de la veille. Mais entre ces fleuves

(1) Mémorial de Tecpan-Atitlan.

s'élèvent des montagnes immenses, réservoirs éternels des eaux qui alimentent leurs cours, solitudes gigantesques, placées dans les nuages, et, en apparence, inaccessibles à l'Indien lui-même. C'est dans ces régions qui, sous un ciel équinoxial, rappellent les pics glacés des Alpes et du Jura, que les traditions guatémaliennes nous ramènent, après un intervalle d'années indéterminé, parmi les tribus quichées et cakchiquèles (1).

La nation quichée avait précédé les autres dans les montagnes Neigeuses; la première elle était venue s'abreuver aux sources Blanches (2), dans cette atmosphère raréfiée où régnaient alors les frimas de l'hiver (3). Tels étaient les lieux qu'elle venait d'atteindre, après une longue pérégrination, où elle avait enduré toutes les misères de la faim, de la fatigue et de la nudité et souffert les angoisses mortelles de l'inquiétude. Elle n'était cependant pas encore au bout de ses douleurs. Mourants de froid dans ce climat, dont ils devaient épuiser toutes les rigueurs, chefs et soldats étaient, avec les quatre sacrificateurs Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Igibalam, réunis autour du tabernacle qu'ils avaient dressé à Tohil; mais ils étaient sans feu et ils lui adressaient tristement leurs plaintes: « Aie pitié de nous, disaient-ils au dieu (4), nous sommes sans feu « et nous mourons de froid! » Or Tohil était le dieu du peuple (5), le premier il avait donné l'existence au feu. On ignore comment il le créa, car il brillait déjà lorsque Balam-Quitzé et Balam-Agab

(1) Si on en juge par les événements subséquents, une génération au moins aura dû passer dans l'intervalle de leur séparation.

(2) Ces montagnes sont appelées, dans le texte *Zaki-Teuh*, du blanc froid, et *Zaki-Cua*, de la blanche fontaine. Ces noms indiquent des montagnes couvertes de neige et de glace au moins en hiver, ce doivent être les Cuchumatanes qui se trouvent vers la frontière de Chiapas et du Lacandon, et qu'on appelle aujourd'hui los Altos de Guatemala.

(3) Mémorial de Tecpan-Atitlan. — MS. Quiché de Chichicastenango.

(4) *Tohil* formait, avec *Awilix* et *Gagawitz*, une triade adorée des Quichés, dont le premier était le principal et souvent les résumait tous les trois.

(5) MS. Quiché de Chichicastenango.

l'aperçurent. Alors il répondit : « Ne vous affligez point. Cepen-« dant, ce feu dont vous parlez aura un terme. — Oh ! non, s'é-« crièrent-ils, qu'il n'en soit pas ainsi, ô dieu, notre soutien, toi « qui nous alimentes, notre dieu ! » Et ils rendirent grâce à Tohil, « qui leur répondit : « C'est bien, je suis vraiment votre dieu et « votre seigneur. » C'est ainsi qu'il parla aux sacrificateurs Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqibalam. Et tous se chauffaient, se réjouissant du feu qui leur avait été donné.

« Mais ensuite il y eut une tempête (1) : le feu du peuple brillait encore quand il vint une grande quantité de neige qui tomba sur leurs têtes. Le feu qu'ils avaient allumé s'éteignit, et ils se trouvèrent de nouveau sans feu : « Ah ! Tohil, s'écrièrent-ils, vérita-« blement nous mourons de froid. — C'est bien, ne vous affligez pas, répondit Tohil. » Et frappant la terre du talon, il fit jaillir le feu de son soulier. Aussitôt tous se réjouirent de nouveau et se mirent à se chauffer (2). »

Les quatre sacrificateurs ahqixb et ahqahb, dont nous avons parlé dans un des premiers chapitres de cet ouvrage, reparaissent avec les traditions des livres sacrés du Quiché (3), à la tête des tribus de leur nation dont ils demeurent les guides jusqu'aux lieux où ils établissent, d'une manière permanente, le siége de leur puissance. Ce n'est pas ici le moment de discuter si c'étaient les mêmes personnages, ou si, comme nous le croyons, les noms de Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqibalam étaient simplement les noms de famille et les titres héréditaires des quatre

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. Une tempête, dans l'Amérique-Centrale et sous les tropiques, est généralement un orage ou un ouragan suivi d'eau ; aussi l'idée est-elle rendue ici par le monosyllabe *hab*, tempête d'eau, pluie forte, en espagnol *aguacero*. Mais la neige dont il est question ensuite fait voir que c'était une tempête de neige comme on en voit dans les Alpes et dans un grand nombre de contrées septentrionales en hiver.

(2) Nous avons conservé dans presque tout ce récit et dans le suivant l'originalité du texte Quiché qui n'en sera que mieux appréciée par le lecteur.

(3) Voir livre II, chap. 2.

principaux chefs des Quichés. Nous nous contenterons de les présenter ainsi que nous les trouvons dans leurs histoires.

Après avoir été séparées pendant les longues années de leur pérégrination, les tribus étaient arrivées, à peu d'intervalle l'une de l'autre, sur le sommet des montagnes Neigeuses. La même tempête de neige qui avait éteint le feu des Quichés les avait également privées de cet élément consolateur, et elles ne savaient à qui s'adresser pour le renouveler (1). « Elles se sentaient hors d'état de souffrir le froid et la gelée. » Tous les guerriers étaient tremblants, leurs dents claquaient les unes contre les autres; ils étaient comme morts, les mains et les pieds engourdis, sans pouvoir rien tenir, lorsqu'ils virent de loin le feu de Tohil qui brillait entre les arbres. Les premiers qui l'aperçurent accoururent remplis d'espérance. « Il n'y a point de mal de venir vous demander « de votre feu », dirent-ils, en arrivant auprès des sacrificateurs. Mais on ne leur répondit point, et ils comprirent, en entendant la conversation des chefs quichés, qu'ils ne parlaient pas la même langue (2).

Le cours des années, le séjour qu'elles avaient fait en passant entre des populations étrangères, depuis qu'elles s'étaient divisées sur le mont Oloman, avaient altéré peu à peu le langage des tribus, que des différences sensibles séparaient déjà les unes des autres. Les guerriers qui étaient allés demander le feu retournèrent pleins de colère parmi les leurs, en disant : « Que veut « dire ceci ? ces gens-là ont abandonné notre langue ; comment « cela s'est-il fait ? avons-nous été égarés ? ou bien aurions-nous « été trompés ? Nous parlions tous une même langue quand nous « partîmes de Tulan ; notre origine et notre éducation étaient « semblables. » Les tribus réunies avec eux répondirent avec une profonde tristesse : « Nous avons mal fait de nous séparer , lors-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.
(2) Ibid.

« que nous étions tous les uns avec les autres dans les grandes « forêts (1). »

Les montagnes où elles se trouvaient alors dépendaient des domaines soumis à la puissance de l'antique Xibalba (2). Ses espions suivaient à distance les mouvements de ces populations nomades, que son intérêt politique était de maintenir désunies. L'un d'eux apparut tout à coup aux yeux des sacrificateurs, semblable à une vision, et portant des ailes de chauve-souris : « Ceux-ci « sont vraiment vos dieux, s'écria-t-il, en leur montrant les idoles « de Tohil, d'Awilix et de Gagawitz ; ce sont eux qui sont vos sou- « tiens, les ombres de ceux qui vous ont créés et formés (3). Ne « donnez point de feu aux tribus, sans le demander à Tohil ; il « vous dira s'il faut leur en donner ou non. Moi je suis l'envoyé « de votre créateur et formateur (4). » Ces paroles les remplirent de joie, et le cœur de Tohil, d'Awilix et de Gagawitz s'exalta devant le messager de Xibalba, qui disparut aussitôt.

Dans ce moment, les envoyés des tribus arrivèrent à la fois, mourants de froid, couverts de neige, sous le souffle glacé de la bise. Les autres les suivaient, tremblants et remplis de tristesse, cherchant à se réchauffer, avec la main, en se frottant le visage et la bouche. Ils s'adressèrent à Balam-Quitzé et aux autres sacrificateurs : « Quoi donc ! dirent-ils, n'avez-vous pas pitié de nous « qui venons vous demander un peu de feu? Ne venons-nous pas « tous d'une même famille et n'avons-nous pas une même patrie,

(1) Ibid. Le texte dit dans les bois et les lianes, ce qui indique un climat plus chaud.

(2) Si le messager de Xibalba ne faisait pas ici acte de présence, on pourrait croire que ce vieil empire avait alors tout à fait disparu.

(3) Le texte dit *natubal* pour ombre. Ce mot n'est plus en usage dans les langues d'aujourd'hui ; il avait, au temps de la puissance quichée, le sens de l'ombre que produit une personne devant le soleil et se prenait alors aussi dans le sens de l'âme humaine. Il y a d'autres mots pour exprimer les autres espèces d'ombres.

(4) On voit ici que Xibalba s'attribuait toujours l'honneur d'avoir donné la civilisation à ces contrées, d'avoir *formé* l'homme.

« où nous avons été créés et formés? Ayez donc pitié de nous. » Les quatre chefs demeuraient silencieux, ne leur donnant aucune réponse. « Que nous donnerez-vous, dirent-ils enfin, pour que « nous vous fassions miséricorde? — Nous vous donnerons de « l'argent, répondirent les tribus.—Nous n'avons pas besoin d'ar- « gent; mais, si vous le désirez, nous demanderons au dieu ce « qu'il veut. — Eh bien! interrogez Tohil, » s'écrièrent les tribus. Balam-Quitzé, Balam-Agal, Mahucutab et Iqibalam se concertèrent avec le dieu : « O Tohil! dirent-ils, que nous doivent donner « les nations qui viennent chercher du feu? — Eh bien! qu'elles « me fassent l'abandon de leur côté (1), répondit le dieu, et alors « je les prendrai sous ma protection, je serai leur Tohil; mais, « s'ils s'y refusent, ils n'auront point de feu. Seulement je n'exi- « gerai leur côté que peu à peu, et maintenant dites-leur que je « n'en ai pas encore besoin. » On leur porta la réponse de Tohil. « C'est bien, répliquèrent les tribus, nous nous réunirons à vous, « nous vous obéirons. » Alors on leur donna du feu, et les tribus purent se chauffer.

Cet acte de leur soumission impliquait pour elles la nécessité de fournir des victimes aux sacrifices solennels institués en l'honneur de Tohil; c'est ainsi qu'elles perdirent leur indépendance et qu'elles demeurèrent sujettes aux Quichés. Dans l'intervalle, d'autres tribus arrivaient aux montagnes Neigeuses (2); c'étaient celles de la nation cakchiquèle, que précédaient, aux sources Blanches, les Zotziles, dont Gagawitz était le chef. Malgré le froid qui les avait saisis ainsi que les autres, ils refusèrent de se soumettre aux conditions humiliantes, imposées par les sacrificateurs à ceux qui voulaient du feu. Ils entrèrent avec audace dans le camp des Quichés, s'approchèrent du feu qui brûlait auprès de

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. Le mot *mezquel*, employé ici pour le côté, signifie le côté où est le cœur, c'est-à-dire la poitrine, parce que c'était le cœur palpitant que Tohil voulait qu'on lui offrît.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

Tohil et enlevèrent les brandons, avant que les sacrificateurs, étonnés, eussent eu le temps de les en empêcher (1). Le bruit courut qu'ils étaient apparus comme des chauves-souris et qu'ils avaient passé presque invisibles à travers la fumée, où ils avaient pris les brandons sans avoir été aperçus. De là, suivant la tradition quichée (2), le surnom de Zotzil, qu'ils gardèrent ensuite comme leur nom de famille.

Des montagnes Neigeuses les tribus ne tardèrent pas à descendre vers des climats moins rigoureux. Leurs chefs avaient appris que le monarque dont ils avaient autrefois embrassé la cause dans Tollan venait de se montrer aux fils de Walil (3) et de Tzunun, et qu'il se trouvait alors dans les plaines qui s'étendent entre les monts Zubinal et Chacahil (4), non loin du Nimxor et du Moïnal (5). C'était bien, en effet, Topiltzin-Acxitl qui était dans ces parages (6). Après une pérégrination non moins pénible (7), mais de moins longue durée que celle des Quichés et des Cakchiquels, ce prince, dont on ignore les aventures, avait réussi, dans les der-

(1) De là encore le mot d'*elegom*, ou voleurs, qu'on leur donne dans le texte quiché.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) *Walil*, ou Ah-Walil, habitants de Walil, nom qu'on donnait anciennement à ceux de la ville d'*Acatzahuaztlan*, située sur le haut Motagua, à 30 lieues nord-est de la ville de Guatémala (Vocabulario de la lengua pokomam, MS. par le Père Fr. Pedro Moran, en poss. de l'auteur).

(4) On ignore où était situé le mont Zubinal. Le Chacachil, écrit *Chacachib* dans la relation du ballet *Xahoh Tun*, devait se trouver à peu de distance de Rabinal.

(5) Le *Nimxor* et le *Moïnal* sont des montagnes entre la Véra-Paz occidentale et le Quiché.

(6) C'est-à-dire dans les provinces dont Chichimulà était la capitale.

(7) Ixtlilxochitl, Decimatercia Relacion de la Venida de los Españoles (horribles crueldades, etc.) Edit. Bustamante, pag. 114. Parlant du voyage pénible du roi de Tetzcuco, son trisaïeul, à la suite de Cortès, à Hibueras et Honduras, il ajoute : « Fué uno de los mayores trabajos que ha padecido principe en este « mundo el que padeciò Ixtlilxochitl, y asi parece que fué en suma mayor que « ninguno de los que padecieron sus antepasados, fuera de Topiltzin, ultimo « rey y monarca de los Tultecas, que fué casi igual el trabajo y casi por el « mismo camino, segun las historias..... »

nières années du onzième siècle, à se créer un nouvel empire dans l'Amérique-Centrale (1) et à y établir en même temps le culte de Quetzalcohuatl, dont il était le représentant suprême. Un grand nombre de rois s'étaient soumis à son sceptre, et, lorsque les chefs des tribus cakchiquèles, sur le bruit de son arrivée, descendirent des montagnes Neigeuses, pour porter à ses pieds l'expression de leurs hommages, ils trouvèrent le monarque occupé aux solennités de l'investiture royale, dont il était venu revêtir un de ses plus fidèles serviteurs.

Les monuments authentiques que nous avons recueillis sur ces contrées s'accordent tous à exalter l'étendue de la puissance et le prestige que l'ancien roi de Tollan avait acquis dans l'Amérique-Centrale. Ce serait une histoire curieuse et remplie d'intérêt que celle où l'on trouverait les détails de son voyage, à sa sortie de l'Anahuac, jusqu'à son arrivée dans la terre de Tlapallan (2). Mais cette histoire, comme celle de son avénement à la domination universelle sur l'Orient (3), gravée probablement sur les murs des palais et sur les monolithes de Copan (4), est encore aujourd'hui un mystère. Ce qui est certain, c'est qu'à l'aide des Toltèques émigrés, comme lui, et des Chichimèques de toutes les langues qui descendirent sur ses traces, il sut reconstituer un empire plus

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan. — Dans l'orthographe quichée et cakchiquèle, ce nom est écrit *Nacxil*, c'est-à-dire, le nom d'*Acxitl*, précédé de la dernière consonne du mot *Topiltzin*.

(2) Nous avons démontré ailleurs que le nom de Tlapallan embrassait les contrées voisines de l'Uzumacinta, depuis Chiapas jusqu'au delà du Honduras.

(3) Le Honduras est appelé l'Orient dans les relations quichées et cakchiquèles. C'est pour cette raison qu'Acxitl reçoit le titre de *R'ahawal chi R'élebalgih*, empereur d'Orient.

(4) *Copan*, que monseigneur l'archevêque de Guatémala, dans ses Mémoires sur l'histoire de cette ville, écrit *Copantli*, est une ancienne ville abandonnée, dans le département de Chichimulà, réclamée par le département voisin de Gracias, dans le Honduras. Elle est célèbre par la beauté de ses ruines. (Stephens, Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan, vol. 1, chap. 5.)

vaste, peut-être, que celui qu'il avait perdu, et léguer à ses nouveaux sujets les avantages de la civilisation qui venait de s'éteindre dans le sang, au Mexique. Instruit par l'expérience du passé, il mit à profit les éléments divers qu'il trouva dans les riches contrées où l'adversité l'avait obligé de chercher un asile. Unissant dans sa main les forces que l'émigration lui présentait chaque jour, il conquit par les armes les provinces qui refusaient d'entendre sa parole : tous les rois auxquels il laissa leur diadème admirent sa suprématie, et nul des chefs quichés ou cakchiquels, qui fondèrent, depuis, les divers états connus sous les noms de leurs tribus respectives, n'eût osé prendre la couronne et prendre le titre d'« ahpop » (1), s'il n'avait été préalablement se jeter aux pieds d'Acxitl, et recevoir de ses mains les attributs de la royauté (2).

Lorsqu'à la descente des montagnes Neigeuses les Cakchiquels le rencontrèrent sur les plateaux de la Véra-Paz (3), ils trouvèrent le monarque environné de toutes les splendeurs de la puissance la plus auguste : « Et véritablement, dit ici la tradition (4), Acxitl était un fort grand roi, car ses vassaux, qui l'aidèrent à se mettre en possession du trône, étaient eux-mêmes des rois et des princes du plus haut rang (5). » Celui auquel il était venu donner l'investiture de ces provinces était un des plus renommés d'entre les guerriers qui l'avaient suivi de Tollan ; il s'appelait Cempoal-Taxuch (6) ; mais en le revêtant de la dignité royale, il changea

(1) *Ahpop*, seigneur de natte ou de tapis, de *ah*, possessif, et de *pop*, la natte. C'est un titre princier dans toute l'Amérique-Centrale.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(4) Ibid. — Dans la même phrase il est question du nom de *Mewac*, accouplé à celui d'Acxitl. Serait-ce un autre de ses noms ou bien un souvenir d'Huémac ?

(5) Ces princes de haut rang sont désignés sous le titre d'*Ahau-Ahpop*, titre suprême du roi des Quichés, et d'*Ahpop-Camha*, qui suit l'autre dans l'ordre des dignités de la cour quichée.

(6) *Cempoal-Taxuch* est un nom entièrement d'origine nahuatl. *Cempoal* vient de *cempoalli*, vingt, et *Taxuch*, de *tla* et de *xochitl*, fleur.

son nom en celui d'Orbaltzam (1), plus conforme à la langue parlée par ses nouveaux sujets. « C'est alors, ajoute la même tradition, qu'il acheva de rendre la personne du nouvel ahpop vénérable aux yeux de tous les guerriers, par le discours qu'il leur adressa : « C'est vous, s'écria-t-il, c'est vous autres qui avez aidé « à ériger les pierres fondamentales de ma maison; je vous fais « donc part de ma puissance, en vous donnant Cempoal-Taxuch. » Alors on l'éleva sur le seuil du palais, il reçut ainsi le premier rang dans le royaume après Acxitl, et aussitôt des cris de joie le saluèrent de toutes parts. »

Les documents d'où nous tirons ces détails se taisent sur le nom du lieu où se passa la cérémonie de l'exaltation d'Orbaltzam. On ignore également dans quelle province de son empire Acxitl avait fixé le siége de sa puissance; mais il y a toute apparence que le royaume dont Chiquimula était la capitale avait été le théâtre de la scène que nous venons de décrire, et que le monarque ne pouvait se trouver alors bien loin des bords du Motagua. Au rapport des traditions, recueillies dans ces contrées, cette ville aurait été prise et saccagée, vers cette époque, par un prince venu par de là les montagnes qui séparent le Péten-Itza de la Véra-Paz. Toute cette contrée, depuis les frontières yucatèques jusqu'à la terre des Pipiles, aurait été conquise alors et soumise au même sceptre (2). Si ce conquérant n'était pas Acxitl en personne, ce devait être Orbaltzam, qu'il venait d'investir de la dignité royale, et qui régna, probablement, sous sa suzeraineté, sur les belles régions voisines du lac d'Izabal, autrefois si riches et couvertes de cités populeuses (3). A la suite de ces victoires,

(1) *Orbal-tzam*, c'est-à-dire Perce-Nez. Ce nom fait allusion à l'usage de percer le cartilage du nez à ceux qu'on faisait chevaliers, pour y insérer une pierre précieuse.

(2) Palacios, Descripcion de la prov. de Guatémala, relacion escrita en el año de 1576.

(3) Las Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. I, cap. 52, MS.

suivant les mêmes traditions, le vainqueur était descendu dans les plaines de Chapulco (1), où il rebâtit la ville de Copan, dont les nobles ruines s'étendent avec tant de majesté au pied des montagnes de Honduras. Tout semble faire croire que Copan remplaça dès lors l'ancienne capitale ; mais Mictlan, qui était investi de la prépondérance spirituelle, demeura, jusqu'à la fin, le siége principal de la religion du pays. Son temple, considéré comme un des sanctuaires les plus augustes de l'Amérique-Centrale, était situé à peu de distance du lac Huixa (2), dont les rochers servaient parfois d'autels aux sacrifices inhumains des Pipiles. Dans la ville de Mictlan résidait le chef suprême de la religion de Quetzalcohuatl, qu'on y adorait ainsi qu'une déesse du nom d'Itzcueyé (3). Le gouvernement politique et religieux paraissait y avoir été modelé sur ce qui était établi à Chollulan. Deux chefs s'y partageaient la puissance, le roi et le grand-prêtre (4). L'ordre sacerdotal tout entier relevait de ce dernier : il avait un vice-gérant qui portait le titre de « Tohuamatlini » (5), et quatre vicaires appelés Teopixqui ; ceux-ci régissaient sous ses ordres la province ecclésiastique dont les membres avaient le titre commun de « Teupa » (6). Non moins illustres par leur science que par la renommée de leur sainteté, ces prêtres exerçaient sur les royau-

(1) Les plaines de Chapulco s'étendent entre Copan et le pied des montagnes de Chiquimula. Elles sont couvertes de magnifiques ruines. Chiquimula porte dans les relations quichées le nom de *Payaqui*, c'est-à-dire, chez les Toltèques ou Mexicains, *Yaqui* étant celui qui désigne d'ordinaire les populations de la langue nahuatl venant du nord.

(2) Palacios assure qu'il n'y avait que trois lieues du lac Huixa au Mictlan des anciens Pipiles. Mita est aujourd'hui un peu plus loin des bords de ce lac.

(3) Palacios, Descripcion, etc.

(4) Palacios donne à ce grand-prêtre le titre de *Tuti*, corruption apparemment de ce mot *toteuctli*, notre Seigneur, ou *téoti*, divin.

(5) Ce dignitaire était le chef des tonalpouhqui ou astrologues et regardé comme le plus savant dans les annales historiques et religieuses.

(6) *Teupan* de *teu* ou *teo*, sacré, divin, et *pa*, de *pantli*, drapeau, ligne, mur, chose élevée.

mes voisins une influence analogue à celle de Téotihuacan ou de Cholullan sur le plateau aztèque.

Ce que les auteurs rapportent des Pipiles, qui s'établirent, à cette époque, dans les provinces du Honduras et sur les rivages du golfe de Conchagua et du lac de Nicaragua, peut s'entendre, en général, de toutes les populations de la langue nahuatl qui furent soumises, dans l'Amérique-Centrale, au sceptre de l'ancien monarque toltèque. Les traditions de la province de Cerquin (1) attribuaient à une femme l'honneur d'y avoir introduit la civilisation. Elle était blanche et belle, versée dans l'art de la magie et se nommait Comizahual ou la Tigresse (2). Étant descendue du ciel, transportée, par une main invisible, à travers les airs, dans la ville de Céalcoquin (3), elle s'était laissé séduire par l'agrément de sa situation et en avait fait sa résidence. Elle y bâtit des édifices qu'elle orna de statues monstrueuses d'hommes et d'animaux, et plaça dans le temple principal une pierre d'une figure extraordinaire, ayant trois faces, chacune desquelles offrait trois visages d'un aspect aussi étrange que hideux ; c'est par la vertu de cette pierre que cette princesse trouvait le moyen de vaincre ses ennemis dans les combats, et qu'elle avait réussi à étendre au loin les limites de sa puissance (4).

Comizahual régna pendant une longue suite d'années, sans avoir jamais choisi d'époux, quoiqu'elle eût trois fils (5). Se voyant arrivée à un âge avancé, elle les réunit autour d'elle, ainsi que les principaux seigneurs du royaume. En présence de tous, elle fit

(1) Cerquin était le nom d'une province, dans les régions montagneuses, dites aujourd'hui de *Gracias*, dans le Honduras. Il y a encore aujourd'hui un village du même nom, paroisse à 12 l. de Comayagua.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 41. — Herrera, Hist. gén. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 8, cap. 4.

(3) Torquemada et Herrera, ibid.

(4) Id., ibid.

(5) « Huvò tres hijos sin ser casada, dit le texte dans les deux auteurs précités ..... y no conocio varon..... »

le partage de ses états entre ses enfants, assignant à chacun d'eux la portion qui lui devait revenir. Elle leur donna ensuite des conseils remplis de sagesse sur la bonne administration du gouvernement, les lois et la police générale, en leur enjoignant d'observer toujours la justice la plus stricte et la douceur envers leurs vassaux. Après ce discours, elle fit porter son lit sur la terrasse la plus élevée de son palais, et, comme si le merveilleux était inséparable du commencement et de la fin de tous les personnages extraordinaires, elle disparut aux yeux de tous, parmi les éclats de la foudre et les mugissements du tonnerre. On vit ensuite, ajoute la légende (1), un oiseau au plumage étincelant s'élever dans les airs où il acheva bientôt de s'évanouir à son tour. On demeura persuadé que c'était la reine de Cerquin qui était allée, sous cette forme, prendre sa place au séjour des dieux. A dater de cette époque jusqu'à celle de la conquête, les peuples de cette contrée célébrèrent annuellement, par des fêtes et des réjouissances publiques, l'anniversaire de sa disparition, et on lui érigea des temples, comme à une divinité. Ses trois fils se partagèrent ensuite ses états ; ils eurent la sagesse de suivre constamment les conseils de leur mère, en gouvernant avec autant de justice que de bonté. On ignore ce qui se passa ensuite, et l'histoire de cette contrée est encore, aujourd'hui, enveloppée d'une profonde obscurité.

Nous avons parlé, plus haut, des Pipiles qui, séparés de leurs frères, dans la province d'Izalco, avaient continué leur marche, le long des rivages de la mer Pacifique. Ils avaient commencé à contourner le golfe de Conchagua, lorsque la mort du vieux prêtre qui les guidait arrêta de nouveau leur marche. Instruits de la condition des localités qui s'étendaient au delà, le vieillard réunit, avant d'expirer, les chefs de son peuple, et leur donna des avis, pleins d'une sage politique, en leur désignant, d'une manière

(1) Torquemada et Herrera, ibid. ubi supra.

claire et précise, la région que chaque nouvelle tribu devait adopter pour sa nouvelle patrie. Il leur dépeignit le caractère des nations avec lesquelles ils auraient à traiter, les exhorta à s'en faire des alliés et à vivre en paix avec tout le monde. Il finit en leur prédisant la destruction des Olmèques, leurs ennemis, dont les descendants deviendraient leurs esclaves (1).

En conséquence de ces conseils, ils se déterminèrent à fixer leurs pas dans le territoire où ils se trouvaient et qui prit d'eux le nom de Choluteca (2). On ne saurait déterminer, avec exactitude, les contrées qui furent peuplées par eux ou par leurs descendants; ce qui est certain, c'est que toute cette bande de terre, si belle et si fertile, qui s'étend, sous le nom de Nicaragua, des bords du golfe de Conchagua à celui de Nicoya, était habitée par des populations d'origine et de langues diverses. Les Cholutèques ne furent cependant pas les seuls de la langue nahuatl à établir leur demeure dans cette contrée. Au temps où Topiltzin-Acxitl forçait tant de nations à plier sous sa main dans l'Amérique-Centrale, d'autres Toltèques, dirigeant leur course vers des climats plus lointains, longeaient les côtes septentrionales du Honduras, de Nicaragua et de Costa-Rica, jusqu'au delà de Véragua, et plantaient une colonie sur l'isthme de Panama, à peu de distance du lieu appelé depuis « Nombre de Dios », par les Espagnols (3). D'autres vinrent les y joindre, et ce furent, sans doute, leurs descendants qui portèrent au loin vers les régions de l'occident et du midi, avec les rites de la religion de Quetzalcohuatl, la civilisation si noblement personnifiée dans ce législateur (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40.

(2) La Choluteca est aujourd'hui le département maritime de l'état de Honduras, baigné par les eaux du golfe de Conchagua, ou Fonseca. Il est borné au nord par l'état de San-Salvador, et au sud par celui de Nicaragua.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40.

(4) « Dans l'île del Muerto (dans la baie de Chiriqui, état de Costa-Rica), « MM. Whiting et Shuman découvrirent aussi des colonnes, couvertes de hié-

D'autres encore, retournant vers l'occident, d'où ils étaient partis, laissèrent les traces de leur passage dans des cités ignorées aujourd'hui et dont les débris se rencontrent parfois sous les forêts où elles demeurèrent ensevelies après la ruine de leurs habitants. Les îles de la baie de Chiriqui ont révélé naguère les monuments de leur antique grandeur (1). A une courte distance de l'embouchure du fleuve San-Juan (2), on voyait, il y a moins de deux siècles, de grandes bourgades indiennes, restes des colonies qu'ils y avaient fondées et qui conservèrent, jusqu'à l'époque présente, l'usage de la langue nahuatl (3). C'est en remontant ce fleuve qu'ils arrivèrent enfin à Nicaragua, où ils songèrent à former des établissements durables. Plus hardis et plus entreprenants que les Cholutèques qui les y avaient précédés, ils mirent tour à tour en usage la ruse ou la force des armes pour s'emparer des territoires qu'ils trouvèrent à leur convenance. Ce sont eux à qui quelques auteurs contemporains de la conquête donnent le nom de Niquiras ou Nicaraguas, mais dont la véritable appellation devait être Quauhcapolcas, de celle de leur capitale (4). On reconnaît les terres de leur domination, aux cités qu'ils possédèrent entre les deux grands lacs et l'océan Pacifique ;

« roglyphes, analogues à ceux trouvés par M. Stephens dans l'Yucatan. A « San-Agustin et dans les forêts de Laboyes et de Timanà, environ aux 2° nord, « près des sources de la Magdalena, il y a aussi des colonnes, des idoles, des « autels, des images du soleil et de la lune, et d'autres témoignages de « l'existence en ces lieux d'une ancienne et grande nation aujourd'hui éteinte.» (Cullen, Isthmus of Darien Ship canal, etc. London, 1853, note au bas de la page 38).

(1) Ibid.

(2) A l'embouchure du fleuve de San-Juan de Nicaragua, c'est-à-dire non loin de la ville actuelle de Greytown ou San-Juan-del-Norte.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40.

(4) Quauhcapolca, autrement dit Nicaragua ou Rivas, était leur capitale. Suivant la Relation de Bobadilla, ces populations disaient être venues originairement d'une contrée nommée Ticoméga-Emaguatega. Seraient-ce là d'anciens noms corrompus de villes dans l'Anahuac? (Oviedo, Histoire du Nicaragua, trad. par Ternaux-Compans, Paris, 1840, chap. 3.)

c'était Managua, Nahuatia, Quetzalutia, Mazatepec, Mazagua, Xinotepec, Téola, Tezoatega et Xalteva ou Nequecheri, plus connu actuellement sous le nom de Grenade (1). C'était, en outre, la grande ville de Quauhcapolca, autrement dite, de Nicaragua, la plus étendue et la plus peuplée au temps de la conquête (2). Au dedans du lac du même nom, jadis appelé de Cocibolca (3) par les indigènes, une foule d'îles couvertes encore d'antiques débris témoignent de leur gloire passée; c'étaient Centli, Colentinamit, Coatinamit, ou la Cité des Serpents, Taca-Xolotépé, Chomi-Tinamit (4), et Ométépé, ou les Deux Montagnes, aux silhouettes pyramidales, dont les vallées intermédiaires, autrefois la nécropole des princes de Quauhcapolca, sont aujourd'hui le grenier de la cité de Grenade.

Au nord des lacs, les Chontales barbares habitaient la cordillière qui les séparait des provinces d'Olocoton et de la Palangagaspa (5), soumises, dans les temps anciens, ainsi que les vastes régions qui composent la majeure partie des états actuels de Honduras et de Nicaragua, à l'empire d'Acxitl; ces belles contrées, parcourues aujourd'hui par des tribus presque sauvages, dont les noms même sont à peine connus, étaient habitées alors par des nations policées dont on ne tardera pas à découvrir les traces. Mais, dans leur position géographique, les Quauhcapolcas étaient plus ou moins mélangés avec les autres populations auxquelles les auteurs attribuent le nom de Chorotèques (6). Les plus méridionales étaient les Orotinas, voisins du golfe de Nicoya, dont les villes

(1) Oviedo donne à Grenade le nom de *Salteva* (Xaltehua) qui est mexicain et Herrera celui de Nequechéri, qui appartient à la langue de Nagarando. (Herrera, Hist. gén., decad. III, lib. 5, cap. 12).

(2) Las Casas, Hist. Apolog., tom. I, cap. 53.

(3) Oviedo, Hist. du Nicaragua, cap. 5.

(4) *Chomi-Tenamit* est le nom ancien de l'île qu'on appelle aujourd'hui *Zapatero*. Voir pour ses monuments l'ouvrage de M. Squier, Nicaragua, its people, Scenery, Monuments ,etc. New-York, 1852, tom. II, chap. 1.

(5) Oviedo, Hist. du Nicaragua, cap. 12.

(6) *Chorotera*, corruption, suivant toute apparence, de *Choloteca*, ou Choluteca.

principales étaient Nicoya, Orotina, Cantren et Choroté (1). Venaient ensuite les Dirias, groupés dans les localités encore connues de Diria, de Diriomé, de Diriamba, de Monbacho et de Lenderi (2), sur les hauteurs qui forment la base du volcan de Mazaya. Des bassins étroits et profonds, aux rebords pittoresques, aux eaux froides et limpides, reflètent sans cesse les flammes sinistres de ce volcan, auquel on donnait jadis le nom de Popocatepec (3). A sa cime, environnée de rochers dentelés d'une manière étrange, on peut voir la lave, sans cesse en ébullition, et dont les prêtres et les chefs avaient seuls le privilége d'aller contempler l'effrayant spectacle; c'est là qu'ils se rendaient, lorsqu'ils avaient à se consulter sur les grands intérêts de la nation, et la légende ajoute que le génie qui y présidait, nommé la Vieille de la Montagne, à qui l'on offrait, de temps à autre, un certain nombre de victimes humaines, sortant alors de cet étang de feu, venait les instruire de ce qu'ils avaient à faire (4).

Entre les Dirias et la Choluteca était située la province des Mangnés ou Nagarandas (5), dont les fertiles campagnes s'étendaient, au nord et à l'ouest du lac de Managua (6), jusqu'à la mer; on y admirait les cités florissantes de Chinandéga, de Chichigalpa, de Pozoltega, de Telica, de Subtiaba, de Nagarando, appelée aussi Xolotlan (7), de Matiares et une foule d'autres,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40.

(2) *Lenderi*, nom ancien de *Nendiri*, joli village actuellement dans l'état de Nicaragua, près du lac du même nom.

(3) *Popocatepec*, c'est-à-dire, la montagne fumante, nom d'un autre volcan fameux qui domine la vallée de Mexico.

(4) Oviedo, Hist. de Nicaragua, chap. 5.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 40. Cet écrivain donne à ces Indiens le nom de *Mangnès*, en disant que Nagarando est un mot de leur langue. Oviedo les appelle *Nagrandas*.

(6) Oviedo dit que le nom de Managua était donné à un petit lac voisin de celui de Nendiri et appelle lac de Léon le second grand lac que les voyageurs américains désignent actuellement sous celui de Managua.

(7) *Xolotlan* est le nom toltèque de la ville de *Nagarando*. La seconde ville, ainsi appelée, fut bâtie au lieu où les Espagnols fondèrent la première

réduites maintenant, pour la plupart, à de misérables bourgades. De l'histoire de tant de lieux déserts et de nations éteintes, rien n'est resté que celle de leur destruction barbare par les Espagnols, avec quelques notions informes de leurs coutumes et de leurs rites religieux. Dans le vague souvenir de leurs idées cosmogoniques on retrouve les noms de plusieurs divinités toltèques ; ce sont d'abord Ométeuctli et Omécihuatl, parfaitement reconnaissables dans Homey-Atelité et Homey-Ateciguat (1), qui demeurent à l'extrémité du monde, à l'endroit d'où sort le soleil, et qui, avec leur fils Quiateot (2), forment une trinité providentielle qui engendre toute chose et envoie sur la terre le tonnerre, les éclairs et la pluie. On y voit la notion d'un déluge, antérieur à la génération présente, où le monde entier se perdit par l'eau et devint une grande mer. Deux personnes s'en échappent, on ne sait comment, et, ainsi que dans la tradition quichée, on les voit, bientôt après, identifiées dans Oxomoco et Cipactonal, qui reparaissent ici sous les noms de Famagoztad et de Zipaltonal. Ce sont eux qu'on appelle Téotés ou les divins, et qui, venant du ciel, rétablissent ce que le déluge avait détruit; ils procréent et engendrent d'autres hommes, de qui sont descendus tous ceux qui existent maintenant, et sont aidés dans cette œuvre par un ancien, nommé Ecalchot, et par un autre personnage appelé Ciagat (3), qui est évidemment le Cé-Acatl des Toltèques. C'est à ces dieux que les populations, soumises à la puissance de Quauhcapolca, s'adressaient, spécialement pour en obtenir l'eau et les biens de la terre ; elles les véné-

cité de Léon ; mais une catastrophe, analogue à celle dont nous parlons plus loin, l'ayant menacée, dans le courant du XVI[e] siècle, elle disparut en partie sous l'eau, où l'on voit encore ses restes, à 3 l. S. E. de la ville actuelle de Léon, laquelle fut bâtie auprès de la ville indienne de Subtiaba.

(1) Oviedo, Hist. de Nicaragua, chap. 2, pag. 40.

(2) *Quiateot*, composé de *Quiahuitl*, pluie, et de *teotl* dieu, divin.

(3) Oviedo, Histoire, etc., chap. 3, *passim*. — *Ecalchot* est un mot fort corrompu ; c'est peut-être *Ehecatl*, l'air, le vent ; quant à *Ciagat*, il n'y a pas de difficulté.

raient, dans les temples, dans des idoles appelées « Teobat (1), » et leur frottaient le visage avec le sang des jeunes filles et des jeunes garçons immolés en leur honneur.

D'autres divinités présidaient, comme ailleurs, aux éléments, aux saisons, aux fruits de la terre, suivant leur condition, à toutes les fonctions, à toutes les nécessités de la vie sociale. Mazat et Teotost (2) étaient celles de la chasse, Mixcoa celle des marchés, des ventes et des achats, et Cacaguat était le dieu du cacao. Sous le nom de « Texoxé » on désignait les naguals, les génies mauvais de toute espèce, ainsi que les sorciers; ceux-ci avaient le pouvoir de prendre toutes sortes de formes, et on en avait une grande crainte. Leurs fêtes se célébraient avec beaucoup de pompe, surtout à la suite de leurs récoltes; ils y sacrifiaient fréquemment des victimes humaines et, dans les festins qui en faisaient partie, ils se livraient ordinairement à de grands excès.

Dans la province de Martiaca (3), voisine de Nagarando, la divinité principale s'appelait Tipotan ; d'après une tradition du même pays, il y avait eu d'abord une homme et une femme, nommés Nembrita et Nenguitamali, de qui tous les autres étaient descendus. A Nicaragua les habitants disaient que Thomotoyo, qui signifiait le dieu grand par excellence, avait eu un fils, nommé Teotbilahé, lequel avait été envoyé sur la terre. Ils donnaient aux anges (4) le titre de « Tamachaz; » c'étaient là, ajoutaient-ils, les habitants du ciel, qui avaient des ailes et qui volaient, et leurs deux premiers chefs s'appelaient Taracazcati et Tamacaztobal (5). Quant à l'autre vie, les uns disaient qu'en mourant tout était fini également pour les uns et pour les autres ; il y en avait,

(1) *Téobat* vient probablement de *Téohuatl*, être divin.

(2) *Mazat* n'offre pas de difficulté, c'est le *Mazatl* ou Daim. *Téotost* se retrouve dans *Téotochtli*, Dieu-Lapin.

(3) *Martiaca* est peut-être *Matiares*.

(4) C'est ainsi que dit Oviedo, Anges.

(5) *Tamachaz* doit venir de *tlamacazqui*, ministre, ainsi que les deux

toutefois, qui convenaient que, au moment d'expirer, ils exhalaient un souffle, auquel on donnait le nom de Xulio (1), qui était une sorte de personne invisible, laquelle retournait aux régions où était le soleil, où elle habitait avec les téotés, si elle avait bien vécu ici-bas ou si c'était un guerrier mort sur le champ de bataille. Les méchants, au contraire, s'anéantissaient à jamais, et tout était fini pour eux après cette vie; ou bien, suivant d'autres, ils étaient plongés en des lieux souterrains et obscurs, sous la garde d'un dieu sévère nommé Miquetantéot (2).

Les temples à Nicaragua, à Nagarando et dans le reste de ces contrées avaient la même forme que les téocallis mexicains; ils étaient situés au centre d'une grande place environnée de portiques couverts, où se tenaient les jeunes gens employés au service divin et les prêtres. Ceux-ci avaient le titre de « Tamagoz (3). » Devant chaque téocalli on voyait une sorte de butte conique, appelée « Tezarit », avec un escalier intérieur, par où le prêtre montait au sommet; c'est là qu'on lui amenait les victimes. Il leur coupait la tête avec un couteau d'obsidienne et, de leur sang, barbouillait ensuite le visage de chacune des idoles. Entre les rites en usage parmi eux était celui de la confession auriculaire; ce n'était pas un prêtre ordinaire qui était chargé de la recevoir, mais un vieillard, choisi communément parmi les plus sages et les plus vénérables du pays. A sa mort, on en choisissait un autre pour le remplacer; il devait être célibataire, d'une conduite austère et pure, demeurant dans sa propre maison, où il écoutait ceux qui venaient à lui. Cette charge était fort estimée, et, pour insigne, il portait une calebasse suspendue à son cou.

noms suivants : *Taracacazcati* est là probablement pour *tamacazcati*, ou *tlamacazcatl*, chef des tlamacazqui, ou ministres, et *Tamacazlobel*, pour *tlamacazcohuatl* qui a le même sens.

(1) *Xulio* est écrit *julio*, nous ignorons encore d'où ce mot peut venir.

(2) *Miquetantéot*, il n'y a pas à s'y tromper, c'est le *Mictlanteuctli* des histoires toltèques.

(3) *Tamagoz*, c'est encore une autre corruption du mot *tlamacazqui*.

Ceux qui avaient commis quelque faute grave s'approchaient de lui avec humilité et, restant debout en sa présence, la lui confessaient, persuadés que, après cet aveu, leur conscience devait en être entièrement allégée. Le vieillard en gardait scrupuleusement le secret, leur imposait une pénitence au profit du temple, comme de le balayer ou d'y apporter du bois, et leur disait ensuite : « Allez et ne péchez plus une autre fois (1). »

Ces notions, si courtes et si vagues, sont les seules que nous fournissent, au sujet du Nicaragua, les auteurs contemporains de la conquête. Entre les souvenirs historiques des Indiens, une seule tradition est encore vivante aujourd'hui, c'est celle de la catastrophe qui, longtemps avant l'arrivée des Espagnols, anéantit l'ancienne capitale des Nagarandas. Elle était bâtie sur une langue de terre qui s'avançait dans le lac de Managua, à l'ombre gigantesque du pic de Momotombo (2). La légende continue à célébrer les enchantements de cette cité superbe, que l'agrément de sa situation, la richesse inépuisable de ses campagnes, l'aménité de son paysage, la beauté du ciel et la douceur de son climat avaient transformée en un véritable paradis ; mais ses habitants, corrompus par les délices, oubliaient la divinité à qui ils étaient redevables de leur bonheur. On n'y entendait plus d'autre bruit que celui de la musique et de la danse ; on ne voyait que joies et festins, et, au milieu des voluptés les plus coupables, on négligeait trop souvent d'offrir l'encens et de veiller dans les temples. Les dieux alors résolurent de les châtier. Une nuit, la ville s'éveilla tout à coup dans une commotion extraordinaire ; mais, avant que l'on eût eu le temps de s'enfuir, elle s'abîma et disparut dans les profondeurs du lac avec tous ceux qui l'habitaient. Au lever du soleil, les Indiens du voisinage cherchèrent vainement les traces

(1) Oviedo, Hist. du Nicaragua, *passim.*

(2) Le *Momotombo* est le pic volcanique le plus élevé du Nicaragua ; il a au delà de 7,000 pieds de hauteur.

de la cité perverse ; les eaux de la lagune la couvraient tout entière. Ils s'éloignèrent avec épouvante de ces rivages maudits et allèrent bâtir un peu plus loin une ville qui porta le même nom (1). On en a gardé le souvenir, et les Indiens chantent encore des ballades qui rappellent les plaisirs criminels de l'antique Nagarando et le désastre dont le ciel frappa ses habitants.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 38.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Langues du Guatémala. Langue Mem. Race d'Ilocab, maîtresse du Quiché à l'approche des tribus de ce nom. Uxab et Pokomams. Étendue de leur domination. Ligue des tribus quichées et cakchiquèles contre eux. Déclaration de guerre. Loch et Xet, chefs des Ahquehayi. Nimpokom, capitale des Pokomams, dans la Véra-Paz. Sa situation. Siége du mont Cakhay. Défaite des Quichés et des Cakchiquels. Cours du Chixoy ou Uzumacinta. Établissement des Quichés sur le mont Tohohil. Le rocher parlant de Tohil. Misère et souffrances des Quichés. La tribu de Rabinal se constitue sur le mont Zamaneb. Vengeances secrètes des Quichés contre les populations voisines. Terreur qu'ils inspirent. Les nations voisines méditent leur perte. Leurs chefs envoient deux jeunes filles pour séduire le dieu Tohil. Présents funestes que leur font les ahqixb et ahqahb quichés. Les nations ennemies marchent contre la montagne des Quichés. Ruses de ces derniers. Les abeilles et les frelons combattent pour eux. Défaite des nations. Victoire complète des Quichés. Fondation de leur puissance. Fin de Balam-Quitzé, de Balam-Agab, de Mahucutah et d'Iqi-Balam. Leurs descendants. Ils vont recevoir l'investiture royale des mains de Topiltzin-Acxitl. Le chef de la maison de Cawek, décoré du titre d'Ahau-Ahpop, premier roi du Quiché. Acxitl lui donne le code des lois toltèques. Mort de ce prince. Commencement de la royauté quichée à Izmachi. Acxopal, roi des Quichés. Ses fils Xiuhtémal, roi de Tecpan-Guatémala, et Acxoquauh, roi d'Atitlan. Idée de ces deux villes.

A la fin du onzième siècle, époque de l'invasion, dans l'Amérique-Centrale, des tribus de la langue quichée et cakchiquèle, les provinces guatémaliennes étaient irrégulièrement partagées entre des populations d'origine diverse. Il serait superflu, dans le plan de notre ouvrage, de rechercher quelle pouvait en être la souche

primitive, et l'on ne peut guère en retrouver les traces que dans les traits de ressemblance générale que les Indiens de l'Amérique présentent les uns avec les autres, et dans certaines constructions de langage, également uniformes dans la plupart des idiomes du continent occidental : mais, de toutes les langues particulières à l'Amérique-Centrale, la maya est celle qui paraît s'être incrustée des premières sur la couche originale et qui a droit à la plus haute antiquité. En examinant celles qui sont encore parlées aujourd'hui par les indigènes, on reconnaît, presque partout, que c'est le maya qui en fait le fond et qui leur prête ses formes; il n'y a, pour ainsi dire, d'autre exception à cette règle que la langue nahuatl ou mexicaine, celle-ci étant, peut-être, la seule qui ait pu se préserver dans son contact avec sa rivale, et qui ne se soit pas laissé absorber par elle. C'est là, comme nous l'avons dit ailleurs, une preuve de sa propre antiquité et de l'influence exercée autrefois dans ces contrées par les populations qui la parlèrent. Ces faits, que nous déduisons de la condition de la langue nahuatl dans l'Amérique-Centrale, sont, d'ailleurs, abondamment confirmés par sa géographie et son histoire. Au onzième siècle, la maya était encore parlée dans la plus grande partie de ces régions; elle n'avait encore, suivant toute apparence, donné naissance qu'à un petit nombre d'idiomes distincts, en supposant même qu'elle en eût déjà enfanté, la langue nahuatl étant la seule, peut-être, qui eût cours à côté d'elle. Nous ne prétendons pas, cependant, que le nahuatl et le maya fussent uniques, dans un sens rigoureux; d'autres langues pouvaient être usitées isolément à cette époque par des tribus qui auraient envahi auparavant certains cantons guatémaltèques; nous voulons dire seulement qu'elles n'avaient pu encore altérer la pureté de la principale, cette altération n'ayant commencé, suivant nos observations, qu'avec les tribus dont nous avons commencé à raconter l'histoire.

Lorsque les Cakchiquels entrèrent pour la première fois dans

les montagnes de Tacnà (1), où le maya seul était parlé, ils furent frappés de la dureté apparente du langage, de la difficulté qu'il y avait à prononcer les sons gutturaux et surtout les labiaux, si communs encore dans la langue de l'Yucatan (2). « Ces barbares ne parlaient pas clairement, » dit la tradition (3), au sujet des habitants de cette contrée; eux seuls étaient capables de parler leur langue, et voilà pourquoi on les appela « Mem » ou Bègues (4). Ce mot exprime parfaitement et la difficulté qu'éprouvaient les Cakchiquels et la qualité des sons. « Mem », mal à propos défiguré dans Mame (5) par les Espagnols, servit depuis généralement à désigner les nations qui conservèrent leur ancienne langue et demeurèrent plus ou moins indépendantes des envahisseurs étrangers. Ceux-ci ne purent jamais les conquérir entièrement, et l'on retrouve encore aujourd'hui leurs restes parmi les Indiens de la province de Totonicapan, aux frontières de Chiapas et des Lacandons, au nord-ouest de l'état de Guatémala. La place forte de Zakuléu (6), dont on admire les vastes débris auprès de la ville de Huéhuétenango (7), resta, jusqu'au temps de la conquête espagnole, la capitale des Mems.

Cette race avait été antérieurement la maîtresse de la plus grande

(1) Autant qu'il est possible d'en juger dans l'état présent, la montagne de *Tacna* ferait partie de celles qu'on appelle aujourd'hui los Altos de Guatémala.

(2) Les consonnes doubles, *ppo, kka*, forment un son bref et dur fort commun dans cette langue.

(3) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

(4) *Mem* veut dire bègue et muet. C'est un mot parfaitement imitatif. La prononciation des mots de cette langue et du yucatèque semble, au premier abord, appartenir à des bègues.

(5) Le mot *mam* a un sens entièrement différent dans les langues de ces contrées ; il veut dire ancien, vieillard; il s'appliquait aux gens illustres, aux chefs des tribus, comme le mot *Senior*, dont nous avons fait Seigneur.

(6) *Zakuléu*, c'est-à-dire, Terre blanche, mal à propos orthographié *Socoléo* par les modernes.

(7) Ces ruines, dont on trouve un plan des plus incorrects dans le MS. de Fuentès, sont connues sous le nom de Huébuétenango, ville encore aujour-

partie de l'état de Guatémala. On ignore jusqu'à quel point elle fut conquise par les populations de la langue nahuatl, avant la grande émigration des Toltèques, au onzième siècle; on sait seulement que les Pipiles, qui se répandirent dans ces contrées, un ou deux siècles avant ces derniers, n'y occupaient guère que quelques cantons sur les côtes de l'océan Pacifique, dans la province d'Itzcuintlan et ne s'internaient que vers les frontières de l'état de San-Salvador, le long des rives du rio Paxa.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, il n'y a donc rien que de bien vague relativement aux temps antérieurs à l'invasion des Quichés et des Cakchiquels. On croit entrevoir seulement que les races de Tamub et d'Ilocab avaient été, dans les temps anciens, en possession des royaumes qui, depuis, devinrent la proie des tribus sorties de l'Anahuac. Si l'on peut avoir foi dans les paroles de Fuentès (1), les descendants de Tamub auraient eu le siége de leur puissance à Utlatlan ou Gumarcaah, où ils avaient déposé la fameuse pierre noire, objet de la vénération des princes et des peuples, et bâti, peut-être pour la recevoir, le temple de Cahba-hà, déjà ancien dans cette contrée, lorsque les Quichés s'en rendirent les maîtres (2). On ignore comment et à quelle époque ceux de Tamub cessèrent de régner; mais on sait, avec certitude, que la famille d'Ilocab, redoutable encore à cette époque, étendait sa domination sur la plupart des provinces baignées par les eaux des rivières qui forment le haut Uzumacinta, entre les montagnes de Nebah et le lac d'Atitlan (3). Ses princes se montrèrent jusqu'au dernier moment les ennemis les plus acharnés de la nation quichée, et ce n'est que lorsqu'ils eurent été exterminés entièrement,

d'hui d'une certaine considération dans le département de Totonicapan, au N. O. de la cité de Guatémala.

(1) Reco ilacion florida, etc., dans les fragments copiés par D. R. Arevalo.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ibid.

que celle-ci obtint la prépondérance sur les états guatémaliens.

Les premières tribus étrangères qui apparurent dans l'Amérique-Centrale furent celles des Pokomams et des Pokomchis (1), désignées dans les histoires sous le nom des treize tribus de Tecpan : c'étaient les plus farouches et les plus puissants des Indiens sortis de l'Anahuac, au commencement des révolutions de l'empire toltèque. Leur arrivée dans la Véra-Paz est, peut-être, de plus d'un demi-siècle antérieure à celle des Quichés avec qui, indubitablement, ils avaient une origine commune; mais il est probable que les Uxab, qu'ils conquirent ou avec lesquels ils s'allièrent dans cette contrée (2), appartenaient à la même souche que les Mems. Toute la rive droite du Chixoy (3), depuis Coban (4) jusqu'au fleuve Motagua (5), les montagnes et les vallées de Gagcoh (6), de Taltic, de Rabinal et d'Urran (7), une partie des départements actuels de Zacatépec, de Guatémala et de Chi-

(1) Les Pokomams et les Pokomchis sont de la même famille; la langue pocomchi n'est qu'un dialecte fort peu distinct du Pokomam.

(2) *Uxab*, en cakchiquel *Uxa*, était une ville considérable de la Véra-Paz, non loin de Rabinal et la capitale, probablement, de cette contrée avant l'invasion des Pokomams. Dans les légendes et les chroniques quichées et rabinaliennes, leurs ennemis sont toujours désignés sous les noms réunis d'Uxab et de Pokomams.

(3) Le *Chixoy*, Lacandon ou haut Uzumacinta. Il prend ce nom de *Xoyabah*, le Rocher de Xoy, ville voisine de la grande courbure du fleuve, quelques lieues avant de recevoir la rivière de Rabinal.

(4) *Coban*, écrit quelquefois *Coboan*, ville remarquable, ancienne capitale de la Véra-Paz, depuis la conquête, à 48 l. environ au nord de la cité de Guatémala : elle a perdu beaucoup depuis l'indépendance.

(5) Le *Motagua* est un fleuve considérable qui prend sa source dans los Altos de Guatémala, au N. O. de cette ville; il traverse une grande partie de cette république de l'O. à l'E., séparant la Véra-Paz des autres départements inférieurs, tourne ensuite au N. E. et va se jeter dans le golfe Amatic, non loin du port de Santo-Tomas (golfe de Honduras).

(6) *Gagcoh*, le Lion de feu ou en fureur, nom indigène de la bourgade de San-Cristoval, dans la Véra-Paz, entre Rabinal et Coban.

(7) *Valle de Urran;* c'est le nom d'une suite de vallées comprises entre la chaîne de Beleh-Queché, qui les sépare de celle de Rabinal et les hauts rochers qui ceignent le Motagua au nord. La localité principale est la paroisse de Chol, à dix-sept lieues, nord de Guatémala.

quimulà jusqu'au pied des volcans de Hunahpu (1), devinrent leur proie. Mais, ainsi qu'il est arrivé à tant d'autres nations de l'Amérique, leur histoire est demeurée dans l'oubli le plus complet ; on ne connaît les Pokomams que par les débris de leur langue, restée debout, après qu'ils eurent perdu leur prestige et par le souvenir de quelques combats où ils se signalèrent, au commencement de l'invasion quichée et cakchiquèle. Les grandes ruines qui couvrent les mamelons détachés de la montagne de Tikiram, au nord-ouest de Rabinal (2), révèlent également l'antique puissance des Pokomams. Du haut de ces croupes altières où s'étendent, dans une enceinte de plusieurs lieues, environnée de toutes parts de précipices effrayants, des restes sans nombre de maisons, de palais, de temples et de pyramides sacrées, les princes de la cité de Nimpokom (3), dont le nom est synonyme de sa grandeur, dominaient au loin les régions que leur avaient données leurs victoires.

Après avoir été trop longtemps séparées, durant les années de leur pérégrination, dans les montagnes de Chiapas et des Lacandons, les tribus quichées et cakchiquèles avaient compris, en s'approchant de la Véra-Paz, la nécessité de demeurer unies, si elles voulaient assurer leurs conquêtes et se fixer d'une manière permanente. Une ligue paraît s'être formée alors entre les divers chefs de famille qui, depuis, composèrent la haute aristocratie de l'empire quiché, et l'on ne saurait s'empêcher de croire que les con-

(1) *Hunahpu* est le nom indigène donné par les indigènes aux volcans appelés aujourd'hui d'Eau et de Feu par les Guatémaliens, lesquels dominent l'ancienne capitale appelée la Antigua.

(2) *Rabinal* est une grande bourgade indienne de sept à huit mille âmes, à 24 l. environ au N. de la cité de Guatémala.

(3) *Nimpokom*, nom composé de *nim*, grand, et de *pokom*, dont la racine *pok* désigne une sorte de tuf blanc et sablonneux, qui forme une partie des collines où cette ville est assise. La terminaison *om* est un participe présent. De *Pokom* vient le nom de Pokomam et de Pokomchi, qui fut donné à ces tribus de la qualité du sol où ils bâtirent leur ville.

seils et l'autorité de Topiltzin-Acxitl n'aient contribué efficacement à son affermissement. Les uns et les autres avaient à combattre de nombreux et puissants ennemis, parmi lesquels il fallait, d'un côté, compter les sujets d'Ilocab, de l'autre, les Pokomams, qui se posèrent de prime abord en état d'hostilité contre les tribus.

Les chefs quichés et cakchiquels voyaient la lutte qui allait s'engager ; il fallait vaincre les uns ou les autres, pour pouvoir espérer de passer ensuite dans l'intérieur des provinces guatémaliennes. Ayant réuni toutes leurs forces, ils travaillèrent à se faire des alliés des anciens seigneurs du Tezulutlan (1), asservis par les treize nations de Tecpan. Zakbim et Huntzuy étaient de ceux à qui avaient appartenu, précédemment, les montagnes voisines de la frontière de Chiquimulà ; ils ne supportaient qu'impatiemment le joug des Pokomams. Au premier signal donné par les Cakchiquels, ils allèrent leur offrir le secours de leurs vassaux. Gagawitz et les ahqahb quichés agréèrent avec joie leurs services ; ils utilisèrent aussitôt la connaissance qu'ils avaient du pays, pour aller reconnaître les forces ennemies, conjointement avec les fils de Qobakil et de Qoxahil (2). Zakbim était parfaitement instruit de tous les sentiers et des défilés par où ils avaient à passer, et ce fut lui qui les guida. A leur retour, ils annoncèrent que les princes de Tecpan étaient encore éloignés ; mais ils avaient vu de près les vassaux des Pokomams, les guerriers de Nimpokom et de Raxchich (3) occupés à danser la danse des combats (4). « C'est vrai-

(1) *Tezulutlan* est le nom mexicain qu'on trouve dans les chroniques contemporaines de la conquête pour désigner la Véra-Paz.

(2) Les fils de Qobakil et de Qoxahil formaient la puissante tribu de Zotzil-Tukuché à laquelle appartenait Gagawitz.

(3) *Raxchich*, lieu appelé aujourd'hui *el Cerro de la Campana*, ou le Mont de la Cloche, à 10 lieues environ au S. de Coban ; c'est l'endroit où le Chixoy roule resserré dans une gorge formée de hauts rochers et au sujet duquel les Indiens racontent toutes sortes d'histoires plus ou moins merveilleuses.

(4) Cette danse de guerre rappelle une coutume semblable chez les Peaux-Rouges du Nord.

« ment une chose merveilleuse, dirent-ils, et la danse qu'ils ont « dansée est une bien grande danse et ceux qui vivent sous leurs « lois sont innombrables (1). C'est bien, répondirent Gagawitz et « Zactecaüh, qu'on aille leur faire savoir que notre guerre se fait : « qu'on prenne les armes, car notre guerre est juste. »

Ainsi commença, contre les Pokomams, cette série de combats qui devait finir, après des péripéties variées, par les assujettir aux Quichés et aux Cakchiquels. Les tribus traversèrent en bon ordre les montagnes qui les séparaient de la vallée de Rabinal; c'est là qu'elles eurent leur première rencontre, non loin du chemin qui mène actuellement à Cubulco (2). Elle fut terrible pour les vassaux des treize nations ; incapables d'en supporter le choc, ils reculèrent bientôt et furent mis en pleine déroute. Cette victoire était d'un heureux augure pour les tribus; elle les mit en possession d'une position importante, le mont Tzaktzuy (3), qui commandait l'entrée de la plaine au sud-ouest. Cette partie de la vallée était occupée par deux frères de la même race que les Quichés, Loch et Xet, chef des Ahquehayi (4) : ceux-ci, voyant de quel côté penchait la victoire, s'empressèrent d'aller faire hommage de leurs biens et de leurs personnes aux envahisseurs, en se réclamant de leur parenté avec la maison de Cawek qui était à la tête de la nation quichée (5) : « Ne nous faites pas mourir, sei« gneurs, s'écrièrent-ils, en s'approchant de Gagawitz, nous som« mes les esclaves de votre trône et de votre puissance (6). »

Les chefs des tribus se trouvaient trop heureux de se faire de

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) *Cubulco*, mieux *Cubul*, suivant les indigènes, est une bourgade importante d'Indiens, à 3 l. O. de Rabinal, et à 26 l. N. O. de Guatémala.

(3) *Tzaktzuy*, Muraille ou Château des Citrouilles.

(4) Les *Ahquehayi* étaient une fraction de la noblesse quichée établie non loin de Rabinal, où l'on trouve encore de leurs descendants.

(5) Les *Cawek* ou *Cawequib*, la plus puissante des tribus quichées, d'où sortit la famille royale.

(6) Mém. de Tecpan-Atitlan.

nouveaux alliés, pour chicaner sur l'authenticité de leur généalogie. Loch et Xet furent admis immédiatement, avec leurs vassaux, dans les rangs cakchiquels, dont ils se montrèrent, depuis, invariablement les amis les plus fidèles. Par des sentiers que seuls, ils connaissaient, ils conduisirent les tribus sur les hauteurs voisines où ils avaient bâti leurs châteaux (1). C'est là que se cimenta tout à fait leur alliance avec les nouveaux venus, auxquels ils s'unirent par les liens du mariage. A la suite de la guerre des Pokomams, une partie de la nation cakchiquèle demeura parmi les Ahquehayi, dont le territoire fut toujours regardé depuis, par elle, comme son premier berceau (2).

Là se tinrent les conseils des tribus pour aviser à la destruction des nations de Tecpan. Elles ne pouvaient songer encore à les attaquer dans Nimpokom : l'étendue de cette ville, la force de sa situation, ses précipices formidables, et plus que tout cela, la multitude de ses habitants, devaient la mettre encore pour longtemps à l'abri de toute invasion ; mais ce qu'on pouvait faire, c'était l'affaiblir, en s'emparant peu à peu des hautes collines qui environnaient la vallée, et dont chacune d'elles était couronnée d'une ville ou d'un château fort (3). Le plus remarquable de ces points stratégiques était le mont Cakhay (4) ; il s'avance isolément dans la plaine, en face même de Nimpokom, semblable à un promontoire, et comme une sentinelle posée à l'extérieur des montagnes

(1) Les fortifications et les demeures des chefs de cette époque, dont on voit les ruines encore en beaucoup d'endroits, avaient, par leur situation, beaucoup d'analogie avec nos châteaux du moyen âge.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) J'ai moi-même visité les ruines d'un grand nombre de ces villes et châteaux, dont les positions sont admirablement choisies pour la défense ; il en existe sur presque toutes les hauteurs qui environnent la plaine de Rabinal. Elles sont, du reste, très-nombreuses dans toutes les provinces guatémaliennes et sont une preuve de l'étendue de leur antique population.

(4) *Cakhay* signifie *Maison-Rouge*. Cette colline est à une lieue O. de Rabinal. On ne saurait dire d'où lui vient ce nom que les Indiens du pays appliquent aujourd'hui à tous les *tumuli*, ou monticules artificiels qui sont dans la contrée et qu'ils traduisent en espagnol par *volcancito*, petit volcan.

voisines. Baigné de presque tous les côtés par les eaux de la rivière Patulul (1), qui contourne sa base, ce mamelon passait alors, comme aujourd'hui, pour être percé, de part en part, de nombreuses galeries servant d'habitation et de retraite à ses défenseurs ; il commande, en maître, le passage de la vallée, rétrécie, en cet endroit, par les ravins de la grande cité.

C'était le mont Cakhay dont Gagawitz avait résolu de s'emparer d'abord. Autour de lui étaient réunis les ahqahb et les chefs de la nation quichée : « Il est temps, s'écria-t-il, en s'adressant à « eux, de passer à la montagne ; abaissons la gloire des guerriers « de Tecpan, de ces hommes cuirassés sur la poitrine (2). Toi, « Quiché, va compter leurs visages, va voir combien ils sont sur « le Cakhay. Quant à moi, je pénétrerai dans les cavités du mont « Cakhay, j'irai les vaincre ces hommes, cuirassés sur la poitrine, « dans les entrailles de leurs montagnes, et ils seront brisés là où « ils n'ont jamais essuyé une défaite (3). »

Ils se mirent aussitôt en marche ; mais l'épreuve n'eut pas le succès qu'en attendait Gagawitz. A peine avait-il commencé à escalader les déclivités de la colline, qu'une pluie de matières enflammées leur tomba de toutes parts sur la tête. Les guerriers des tribus firent de vains efforts pour monter à l'assaut ; ils furent constamment repoussés avec de grandes pertes. Le carnage fut terrible, surtout, à l'intérieur : les Cakchiquels y rencontrèrent des adversaires encore plus formidables ; attaqués de tous côtés, à la fois, dans les premières galeries où ils avaient tenté de pénétrer, ils se virent forcés à une retraite aussi précipitée que cruelle. Gagawitz réunit, comme il put, les restes mutilés de ses soldats, et les ramena, au travers des flèches et des quolibets des Pokomams, jusqu'aux collines de Gahinak, où Loch et Xet accoururent pour

(1) *Patulul*, ainsi appelée de plusieurs plantations des arbres appelés *tulul* ou *zapote*, qu'on traduit dans l'espagnol du pays par le mot *Zapotal*.

(2) Tel est le titre que donne aux Pokomams le Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan.

protéger sa fuite. Ils y demeurèrent assez longtemps, sans être molestés par leurs ennemis, travaillant à réparer leurs forces et à se remettre de leur défaite. Leurs pertes, toutefois, avaient été trop considérables pour qu'ils pussent songer à se mesurer de nouveau avec les Pokomams, au moins, durant quelques années. C'est, apparemment, ce qui leur fit prendre la résolution de se retirer vers les hauts plateaux, occupés par les Mems de l'Ouest, de qui ils reçurent un accueil plus hospitalier.

Dans l'intervalle, les tribus de la nation quichée, qui avaient été également éprouvées à l'attaque du mont Cakhay, s'étaient retirées vers les bords du Chixoy ou Uzumacinta. Obligés, non moins que les Cakchiquels, de se mettre sur la défensive, et redoutant, d'un instant à l'autre, de se voir à dos les forces pokomames, leurs chefs prirent la résolution de passer de l'autre côté du fleuve que les pluies de l'hiver ne tarderaient pas à rendre intransitable pour leurs ennemis (1). Les courbures de l'Uzumacinta, que chacun peut reconnaître plus ou moins bien (2) en jetant un coup d'œil sur une carte géographique de ces contrées, décrivent, dans cette partie des provinces guatémaliennes, une espèce de losange de cinquante à soixante milles de long sur autant de large. Une de ses branches, sortant des froides régions du nord de ces montagnes, descend au sud, et à peu de distance de Zacapulas (3) unit ses ondes rapides à un autre affluent avec lequel il forme le Chixoy proprement dit ; il tourne alors avec violence à l'est, roulant dans ce sens jusqu'auprès des terres de Cubulco, où il fait un autre retour sur lui-même, en recevant les rivières unies de Cubulco et de Rabinal, à droite et à gauche, celle du Pacalah,

(1) Le fleuve, quoique encore éloigné de son embouchure, n'est pas guéable en hiver, c'est-à-dire, dans la saison des pluies.

(2) Nous disons plus ou moins bien ; car toutes les cartes géographiques de ces contrées sont on ne peut plus imparfaites.

(3) *Zacapulas* est une bourgade assez importante, au nord du Quiché, à 12 l. N. O. environ de l'ancienne ville d'Utlatlan, aujourd'hui *Santa-Cruz del Quiché*, et à 24 l. environ à l'ouest de Rabinal.

au pied de la montagne de Méawan (1). De là, il dirige, avec impétuosité, sa course vers le nord-ouest, jusqu'à ce que, arrivé dans le voisinage de Coban, il incline d'une manière plus prononcée vers l'ouest, traçant une barrière naturelle entre les terres mystérieuses des Lacandons et le département moderne de Totonicapan.

C'est dans ce coin de terre, presque ignoré aujourd'hui de ceux-là même qui habitent ces contrées, que les Quichés se constituèrent en corps de nation. Mais ce ne fut pas sans passer encore, pendant quelques années, par de nouvelles épreuves et avoir essuyé les vicissitudes, compagnes ordinaires de l'isolement et de la vie nomade. Les chefs quichés sentaient le besoin de se fixer d'une manière permanente, chose si difficile à une population accoutumée, depuis si longtemps, à porter sans cesse ses pas errants d'un lieu à un autre; la difficulté consistait, toutefois, moins à trouver une localité qui réunît les conditions requises pour y asseoir leurs demeures, qu'à en inspirer le goût à la masse des tribus. La divinité seule pouvait le faire en opérant un prodige : alors la divinité se fit entendre. Les ahqixb et ahqahb avaient choisi leur retraite sur une haute colline, non loin des bords du fleuve, entourée de larges et profonds précipices. Un rocher, percé d'une manière singulière, s'offrit à leurs regards au milieu des bois : ils en profitèrent pour y placer leurs idoles auxquelles ils formèrent un abri grossier. Dans la nuit, le rocher fit entendre des sons étranges que le peuple écouta avec terreur. Au lever du soleil, les sacrificateurs publièrent que Tohil avait parlé dans la pierre, et exigeait qu'on lui offrît des holocaustes dans ces lieux (2).

(1) Le *Méawan* est une montagne d'une grande étendue et fort élevée, au confluent du Pacalah et du Chixoy. On la voit parfaitement de Rabinal, dont elle est à environ 7 l. à l'ouest. Le Méawan joue, dans les anciennes histoires quichées, un rôle dont nous n'avons pas encore été à même d'apprécier l'importance.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

Les chefs de la nation s'empressèrent d'obéir ; ils apportèrent ce qu'ils rencontrèrent de plus précieux en aromates ou résines odoriférantes (1) qu'ils brûlèrent sur l'autel. Alors Tohil parla de nouveau d'une manière mystérieuse, en donnant ses instructions aux sacrificateurs. Ceux-ci, à leur tour, s'ouvrirent en son nom et dirent devant les tribus assemblées : « Ici seront nos montagnes « et nos vallées. Nous sommes à vous, ô Tohil, et notre destin « est grand à cause de cette multitude. A vous sont tous les peu-« ples, à vous nous appartenons nous-mêmes avec nos tribus. « Donnez-nous la prudence et la sagesse à la face des peuples, « surtout lorsque nous nous mettrons en colère contre eux et con-« tre leur mauvaise conduite. Ne permettez pas que nous soyons « trompés. Faites que nous ayons toujours des aromates et des « plantes ; que nous puissions vous offrir les femelles des bêtes « fauves, les femelles des oiseaux et aussi quelque peu de sang. « Si nous sommes malheureux, la fourrure de ces bêtes restera « pour garder votre face mystérieuse de toute embûche, et on « dira que c'est là notre substitution à la face du peuple (2). Alors « on s'écriera : Où est Tohil ? Et vous leur montrerez les bêtes « fauves ; mais gardez-vous de vous manifester. Il se fera autre « chose : car votre essence est grande et elle devient éclatante « dans le vasselage de tous les peuples (3). — Qu'on apporte alors, « devant nous, leur sang et leur côté, répondirent Tohil, Awilix et « Gagawitz, pétrissez-le et faites-en une masse (4). »

(1) Le texte dit *Gol*, qui est une espèce de résine, et *Yia*, que le Vocab. de la lengua Quiche, MS. par le P. Domingo de Basseta, traduit par le mot *pericon* : « Huele, ajoute-t-il, a anis, su flor amarilla y es medicinal. » Il y a, en outre, dans le texte, *holom oxox*, autre espèce de résine, dit Ximenes.

(2) Le mot *substitution*, que donne la traduction du texte, semble faire allusion à une sorte de sacrifice expiatoire.

(3) Dans ce morceau et dans la plupart de ceux qui suivent, le lecteur s'apercevra facilement que nous donnons le texte tel que le présente le MS. Quiché, quoique parfois les paroles soient un peu obscures.

(4) La *masse* dont il est ici question fait allusion, probablement, à une espèce de pétrissage de sang et de maïs, dont on faisait le corps de la divinité

Ces discours consacraient à jamais ce lieu à la divinité, et, lorsqu'elle se montrait, ajoute la tradition, c'était sous l'image de jeunes gens d'une grande beauté, qui venaient recevoir les offrandes qu'on leur apportait (1). Dès lors, les sacrificateurs commencèrent à placer des piéges dans les bois et dans les fondrières voisines, afin de prendre des petits oiseaux et des bêtes fauves : ils allaient les présenter ensuite à la divinité et arrosaient de leur sang l'ouverture de la pierre de Tohil, d'Awilix et de Gagawitz ; c'était le moment solennel où le rocher faisait entendre sa voix. Or on donna, pour cette raison, à la montagne le nom de Tohohil (2), qui veut dire un bruit ou un écho d'armes qui s'entre-choquent.

Durant les premiers temps, la vie des Quichés était pauvre et austère, leur condition misérable. De toutes parts environnés de peuples ennemis qui ne les voyaient qu'avec défiance, ils étaient forcés de cacher leurs habitations dans les lieux les plus sauvages de la montagne et de n'y rentrer que la nuit ; pour toute nourriture, ils se contentaient du miel sauvage, qu'ils cherchaient dans le creux des arbres et des racines que la terre leur fournissait. Si, dans leurs courses nomades autour des lieux où se tenait Tohil, ils venaient à rencontrer les habitants de quelqu'un des villages environnants, on les poursuivait en les accablant d'injures, en leur jetant l'épithète de bêtes fauves (3). Mais ils se consolaient,

pour la donner comme une sorte de communion au peuple, ainsi qu'on le faisait avec Huitzilipochtli à Mexico.

(1) Quels étaient ces jeunes gens qui apparaissaient ainsi et se montraient comme les personnes de la divinité ? c'est ce qu'il est difficile d'éclaircir. Étaient-ce des jeunes gens mystérieusement élevés dans le sanctuaire ou des fils des prêtres ? Ailleurs on les nomme *naguals*, c'est-à-dire les compagnons intimes, les génies des quatre sacrificateurs, leurs démons familiers. Les mystères du nagualisme sont encore à dévoiler et à expliquer.

(2) Le MS. Quiché donne à ce lieu le nom de *Gagawitz;* le Mémorial de Tecpan-Atitlan celui de *Tohohil,* qui signifie cliquetis d'armes, *clangor armorum;* il portait les deux, celui de Gagawitz probablement à cause de la divinité de ce nom qui faisait partie de la triade de Tohil.

(3) C'est-à-dire de *tigres* et de *lions*. De là peut-être à leurs chefs ce titre de *Balam,* ou tigre, que portaient trois d'entre eux.

en pensant que Tohil était près d'eux, qu'il veillait sur leurs destinées et que le jour viendrait où il saurait venger leurs insultes.

Pendant ce temps, ils réparaient patiemment les pertes qu'ils avaient éprouvées ; les familles de leur langue, qu'en raison des circonstances ils avaient été obligés auparavant de laisser derrière eux, arrivaient l'une après l'autre sur le mont Tohohil et venaient se joindre aux premières. Ainsi leur nombre s'augmentait sensiblement ; d'un autre côté, ils prenaient connaissance des populations du pays, comptaient leurs forces, se rendaient compte de leur faiblesse morale et se préparaient peu à peu à leur imposer leur joug. D'accord avec les Quichés, les chefs des autres tribus alliées prenaient des dispositions analogues : suivant l'exemple des sacrificateurs de Tohil, leurs prêtres guerriers faisaient, à leur tour, parler leurs dieux, afin d'amener l'ensemble des populations auxquelles ils commandaient à se fixer dans les lieux qu'ils avaient choisis. Une entente parfaite semble, dès l'origine, avoir présidé au choix de ces localités; elle était inspirée par le besoin de leur sécurité mutuelle, chaque tribu s'étant placée de manière à pouvoir porter secours aux autres, en cas de besoin, et à voir les signaux au moyen desquels elles s'avertiraient sur les hauteurs (1). Leurs postes principaux furent établis sur les deux côtés du Chixoy, depuis Zacapulas jusqu'à Zactzuy, où les Ahquehayi étaient parvenus à se soutenir malgré les Pokomams. Ainsi se fondèrent leurs premiers chinamitals (2), en face même des fils de Tamub et d'Ilocab, avec les principautés d'Ahau-Quiché, de Nihaïb et de Cawek (3), d'où sortit ensuite la maison

(1) C'est-à-dire par des feux allumés d'une certaine manière de distance en distance.

(2) Le *Chinamital* était le domaine particulier d'une famille ou d'une tribu d'où lui venait son titre féodal.

(3) Les principautés d'*Ahau-Quiché* et de *Nihaibab* furent constituées, en même temps que la royauté quichée, avec qui elles demeurèrent unies jusqu'à la fin.

royale ; ils se consolidaient partout en dépit de leurs ennemis. Les chefs de la maison de Rabinal avaient pris position sur le point culminant de la chaîne des montagnes qui sépare la plaine de ce nom de la plaine du Quiché, et ils se glorifient encore aujourd'hui, dans leurs traditions (1), du mont Zamaneb (2) comme du berceau de leur puissance ; c'est là que, à l'imitation des Ahqixb et Ahqahb quichés, ils élevèrent un autel rustique au dieu Toh, représenté par une lance d'obsidienne (3) que personne ne voyait hormis les prêtres.

Le temps approchait où toutes ces tribus allaient enfin comprendre leur propre force et s'en servir contre leurs ennemis. Chaque jour, les guerriers se plaignaient plus amèrement des insultes dont ils étaient l'objet, lorsqu'ils sortaient dans les chemins à chercher leur subsistance (4), pour l'apporter ensuite à leurs femmes. Alors ils s'approchaient de Tohil, et, déposant leurs offrandes sur la pierre, ils lui disaient tristement : « Hélas! nous ne donnons « à Tohil, à Awilix et à Gagawitz que le sang des bêtes fauves et « des oiseaux, et nous nous contentons de nous tirer le sang des « oreilles et des coudes. Crions-leur de nous donner des forces et « du courage. O Tohil, Awilix, Gagawitz! continuèrent-ils avec « plus de vivacité, que veut dire ceci que l'on tue ainsi les hommes « de notre peuple les uns après les autres? »

(1) Ces traditions ont été recueillies par nous sur les lieux de la bouche de quelques *anciens*, descendants de la noblesse antique de Rabinal. Elles s'accordent généralement avec les traditions écrites.

(2) Il est fait mention du mont *Zamaneb* ou *Zamanib* dans plusieurs traditions écrites et orales, comme le berceau de la puissance des Rabinaliens.

(3) Le dieu *Toh*, qui est le même que *Tohil*, se trouve dans le nombre des vingt jours du calendrier Guatémaltèque, où il occupe la même place que le *Tecpatl* (Pedernal ou Obsidienne) du calendrier mexicain. La famille des rois de Rabinal, prêtres de Toh, portait le même nom qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans leurs descendants, formant encore une des familles principales parmi les Indiens de Rabinal. Les traits de tous les membres de la famille du dieu Toh sont tartares-mongols.

(4) Le texte ici fait allusion à la coutume barbare d'immoler des victimes humaines.

« Et se perçant de nouveau les coudes devant le dieu, ils barbouillèrent la pierre de leur sang et en arrosèrent le trou de la pierre. Mais déjà ils ne voyaient plus la pierre; c'étaient trois jeunes gens qui étaient devant eux. Les sacrificateurs se réjouirent en voyant ce sang; ils donnèrent aussitôt des signes de leur puissance : « Soyez hommes, dirent-ils aux guerriers, et faites « comme fîtes vous à Tullan, lorsque nous chargeâmes nos « dieux. » En achevant ces paroles, ils leur donnèrent les cuirasses qu'on appelait « pacilicib » (1), et le liquide, au moyen duquel ils pouvaient s'abriter du soleil et de la pluie; c'est là ce qu'ils reçurent de Tohil, d'Awilix et de Gagawitz. »

Le conseil des chefs quichés s'assembla ensuite. Ils exposèrent leurs griefs, les uns devant les autres, se plaignant des outrages dont ils étaient journellement l'objet de la part des populations voisines qui arrachaient, sans pitié, comme à des bêtes féroces, la vie à ceux d'entre les leurs qui avaient le malheur de s'exposer à leurs regards. Ne se croyant pas encore assez forts pour tirer vengeance, ils se mirent à tendre en tous lieux des piéges à leurs ennemis, s'emparant de ceux que le sort faisait tomber entre leurs mains, après quoi ils s'empressaient d'offrir leur sang à Tohil. C'est ainsi, disaient-ils, qu'en jetant l'épouvante parmi leurs ennemis, ils en diminuaient le nombre, et se rendaient la divinité favorable. Telle fut l'origine des sacrifices de sang humain dans la nation quichée (2).

Avec l'astuce qui caractérise toutes ces races, leurs espions se placèrent dans le voisinage des deux chemins qui conduisaient des

(1) L'étymologie du mot *pacilicib*, que Ximenes ne traduit pas, semble faire allusion à des manteaux huilés ou gommés pour se mettre à l'abri de la pluie et du mauvais temps. Les Quichés auraient-ils connu l'usage des vêtements de *Gutta-Percha* si longtemps avant nous ?

(2) MS. Quiché de Chichicastenango. Ce texte réfute absolument les auteurs guatémaltèques modernes (depuis la conquête) qui prétendaient que ces sacrifices étaient inconnus dans ces contrées.

villages voisins à la montagne de Tohohil. Ceux qui avaient le malheur de s'y hasarder seuls étaient aussitôt saisis : on les menait garrottés jusqu'à la pierre divine, où le sacrificateur se hâtait de leur ouvrir la poitrine et d'en arracher le cœur, qu'il offrait palpitant à Tohil. Les sombres bocages de la montagne couvraient les cris de ces malheureux, et leurs cadavres étaient jetés dans les précipices voisins, où ils devenaient la pâture des oiseaux de proie. On se contentait d'en garder la tête, qu'on plaçait ensuite à quelque distance sur les routes, en y répandant une partie de leur sang, pour faire croire que des bêtes féroces les avaient dévorés; pour inspirer plus vivement cette idée, ils traçaient, dans la boue ou sur la poussière, des pas semblables à ceux du tigre, en prenant, toutefois, la précaution de leur donner une direction opposée à celle où ils se cachaient. Toujours inspirés par le même esprit de ruse et de prévoyance, ils s'efforçaient, d'ordinaire, de faire tomber leurs coups sur les chefs de leurs ennemis ; un grand nombre périrent ainsi, dans les commencements, sans que les survivants fussent capables de se rendre compte des machinations dont ils étaient devenus les victimes.

Partout où s'étaient groupées les tribus de la nation quichée, le même artifice sanguinaire se pratiquait à l'égard des habitants des villes ou des villages voisins : les meurtres se multipliaient de toutes parts et les seigneurs les plus illustres avaient déjà succombé dans cette guerre occulte, que le vulgaire disait encore : « C'est le tigre qui l'a dévoré (1). » Cependant les chefs avaient commencé à pénétrer ce mystère sanglant, qu'une victime échappée des autels de Tohil avait pu leur révéler; mais déjà la terreur de cette divinité les avait frappés, et, quoiqu'ils pussent compter le nombre de leurs ennemis, chacun n'en éprouvait pas moins une vague appréhension d'être saisi par ces tigres humains, qu'il n'y avait pas moins de péril à traquer dans leurs tanières, qu'à laisser impu-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

nément continuer leur chasse barbare. Plusieurs fois cependant ils avaient tenté de suivre leurs traces : mais, chaque fois, ils avaient été dépistés, quelques-uns de leurs frères s'étant même laissé surprendre par les Quichés ; et, chaque fois qu'ils avaient voulu se hasarder dans la montagne où se dressait, parmi les précipices, la pierre de Tohil, ils s'étaient vus forcés de rétrograder, après avoir inutilement perdu leurs pas dans la fange, au milieu des rochers et des brouillards dont ces hauteurs étaient environnées (1).

La puissance des Quichés croissait en proportion de l'épouvante qu'ils réussissaient à inspirer autour d'eux. Désormais ils pouvaient descendre, sans crainte, de leur escarpements et braver la vue de ces ennemis dont ils ne pouvaient, autrefois, faire la rencontre sans péril ; c'était à ceux-ci à trembler maintenant et à inventer des ruses à leur tour, pour échapper à leurs lacets (2). Ils avaient ouï dire que les dieux se manifestaient fréquemment sous la forme de trois jeunes gens et qu'on les avait vus se rendre ensemble au bord de la rivière, où ils allaient se baigner, dans un endroit écarté de tous les regards. On désignait ce lieu sous le nom de « Qutbal Tohil », la Manifestation de Tohil (3). C'est alors, ajoute la tradition (4), que les peuples commencèrent à savoir avec certitude où était la retraite de Balam-Quitzé, de Balam-Agab, de Mahucutah et d'Iqibalam.

Dès ce moment ils songèrent sérieusement à conjurer le danger qui les menaçait. Les chefs des villes voisines furent convoqués,

(1) Ces brouillards indiqueraient jusqu'à un certain point le mont Méawan dont les sommets sont souvent nébuleux, et nous aurions ainsi la position primitive des Quichés dans ces contrées, et celle du mont Tohohil, demeurée ignorée.

(2) On sait que toutes les populations de ces contrées se servaient de nœuds coulants, de cordes pour lacer leurs ennemis à distance et les amener à leurs pieds.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango.

(4) Ibid.

avec les principaux de la nation, et ordre fut donné partout que pas un ne manquât à se présenter dans une conjoncture où il s'agissait du salut général. Tous entendirent cet appel ; après avoir exposé les motifs de leur convocation, ils s'écrièrent : « Comment « ferons-nous pour mettre fin aux déprédations du fils de Cawek « Quiché? ils détruisent nos enfants et nos vassaux, sans même lais- « ser de trace de leur brigandage, et nous périrons tous sans savoir « comment ; si c'est à cause de la colère de Tohil, d'Awilix et de « Gagawitz, eh bien ! que Tohil soit notre dieu, faisons-le captif. « Quoi donc, ne saurons-nous pas enfin les vaincre? ne sommes « nous pas infiniment plus nombreux que ceux de Cawek? » Alors quelques-uns dirent : « Où les a-t-on vus se baigner, chaque jour, « dans la rivière? Sachez que, si c'est là Tohil, Awilix et Gagawitz, « nous saurons les vaincre. C'est par là que nous commencerons « à venir à bout des ahqixb et des ahqahb. — De quel moyen vous « servirez-vous donc pour les entraîner dans le piége » demandèrent les premiers. — « Voici ce que nous ferons, reprirent les au- « tres. Puisque ce sont des jeunes gens quand ils apparaissent « dans la rivière, qu'on y envoie deux vierges des plus belles du « pays et qu'elles leur inspirent le désir d'aller avec elles. — C'est « très-bien, s'écrièrent-ils ensemble, qu'on cherche donc deux « jeunes filles dont les attraits puissent les charmer (1). »

Alors ils mandèrent deux de leurs filles les plus belles et les plus blanches qu'on pût trouver : elles se nommaient Ixtach et Ixpuch (2). « Allez, mes filles, leur dirent-ils ; allez laver le linge « à la rivière, et quand vous apercevrez les trois jeunes gens, dés- « habillez-vous devant eux. Si leur cœur éprouve le désir d'être « avec vous, criez-leur : Irons-nous là-bas causer avec vous ? Et

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. Nous avons dit plus haut que la plupart de ces extraits sont tirés textuellement du MS. Quiché.

(2) Ces deux noms sont orthographiés, dans le texte *Xtach* et *Xpuch*, sans *i*, quoique cette voyelle entre fréquemment dans la prononciation des noms commençant par *x*, qui sont ordinairement du genre féminin.

« alors, s'ils vous demandent : D'où venez-vous, de qui êtes-vous « les filles ? dites-leur : Nous sommes les filles des princes, et de« mandez-leur de vous donner une marque de leur présence. Em« portez cette marque, et, s'ils désirent voir vos visages de près (1), « donnez-vous à eux sans hésiter ; observez que, s'ils ne vous « donnent rien, nous vous ferons mourir ; au contraire, notre « cœur sera satisfait si vous nous en apportez une marque et nous « vous aimerons. »

Les deux jeunes filles s'empressèrent de se conformer aux volontés des seigneurs. Revêtues de leurs plus beaux ornements, elles descendirent au bain de Tohil. Le dieu arriva avec Awilix et Gagawitz pendant que chacune se préparait sur sa pierre (2). A leur aspect elles ôtèrent leurs vêtements ; mais elles ne surent inspirer aucun désir à Tohil. S'approchant d'elles, il leur dit avec sévérité : « Que « voulez-vous ? que venez-vous chercher ici dans notre eau ? » Elles répondirent qu'elles avaient été envoyées par les princes, et que leur peuple voulait qu'elles se livrassent aux naguals (3) de Tohil et qu'elles emportassent une marque de leur entretien avec eux. « C'est « bien, répondirent-ils, vous aurez cette marque, elle prouvera « que vous avez parlé avec nous ; attendez ici, afin que vous l'em« portiez à vos princes. »

En disant ces paroles ils retournèrent auprès des sacrificateurs, et, les ayant réunis, ils leur dirent : « Prenez trois manteaux, et « peignez-y le signe de votre être ; vous l'enverrez à ce peuple « avec les deux jeunes filles qui sont venues laver, là bas, au bord « de la rivière. »

(1) Le texte dit : « S'ils désirent vos visages. »

(2) Ce texte fait allusion à la coutume des Indiennes de se poser chacune sur une pierre, au bord de la rivière, lorsqu'elles vont se baigner ou laver le linge.

(3) Aux naguals, c'est-à-dire aux génies ou démons familiers des dieux. Peut-être s'agit-il, ici, de leurs prêtres. Mais alors ces quatre sacrificateurs n'étaient plus les mêmes, puisqu'ils apparaissaient jeunes et beaux. Étaient-ce leurs fils qui leur avaient succédé avec le même nom ou le même titre ?

Ils obéirent. Balam-Quitzé peignit un tigre sur son manteau; Balam-Agab reproduisit sur le sien l'image d'un aigle et Mahucutah couvrit le troisième de figures de frelons et de guêpes. Ils allèrent ensuite les remettre aux deux jeunes filles en leur disant : « Voici la marque de votre entretien avec Tohil. Portez-la aux « princes et répétez-leur ces paroles : Oui, véritablement, Tohil « a parlé avec nous et voici le témoignage que nous vous en ap- « portons. C'est ainsi que vous leur parlerez et vous leur donne- « rez les manteaux afin qu'ils s'en revêtent (1). »

Obéissant à cette injonction, les deux jeunes filles retournèrent vers ceux qui les avaient envoyées. Princes et seigneurs coururent au devant d'elles, remplis de joie, persuadés que les manteaux qu'ils voyaient étaient le prix de leur complaisance. « Eh! bien, « avez-vous vu Tohil, demandèrent-ils tous ensemble, quelle est « la marque que vous apportez? » La voici, dirent-elles en étalant, à leurs regards, les étoffes brillamment peintes dont elles étaient chargées. Ils éprouvèrent aussitôt le désir de s'en revêtir : le premier et le deuxième se mirent les manteaux de Balam-Quitzé et de Balam-Agab, mais le troisième avait à peine commencé à se draper dans celui de Mahucutah, que les guêpes et les frelons qui y étaient peints devinrent des mouches véritables qui le piquèrent cruellement de leurs aiguillons. Hors d'état de supporter ces piqûres, il jeta loin de lui ce présent funeste, en poussant des cris de douleur. Ils comprirent alors qu'ils avaient été joués par les dieux des Quichés; dans leur indignation, ils s'en vengèrent sur les deux jeunes filles, qu'ils accablèrent des plus sanglants outrages (2).

« Que ferons-nous maintenant? s'écrièrent de nouveau les chefs « en se réunissant en conseil; ces gens-là sont véritablement re- « doutables. Nous n'avons d'autre parti à prendre que de forcer leur

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.
(2) MS. Quiche de Chichicastenango.

« position et de les détruire. Armons-nous de nos flèches et de « nos boucliers. Quoi donc! ne sommes-nous pas beaucoup plus « nombreux qu'eux? que pas un n'échappe au carnage. »

Des hérauts se mirent aussitôt en chemin pour porter aux villes voisines l'ordre de s'armer et de se rassembler au pied de la montagne où étaient situés le sanctuaire rustique de Tohil et la retraite des fils de Cawek. Tous obéirent avec empressement : or c'était une chose admirable de voir cette multitude s'avancer en masse vers le mont Tohohil. Chefs et soldats, couverts de leurs plumages et de leurs armures étincelantes, marchaient la tête haute, montrant, avec orgueil, leurs couronnes d'or et d'argent et leurs bijoux précieux qui ruisselaient au soleil (1). « Tous seront « nos prisonniers, disaient-ils avec emphase, nous prendrons « Tohil lui-même, il sera notre dieu et nous lui rendrons nos « hommages. »

Mais, de leur côté, les sages chefs des Quichés ne s'endormaient point depuis qu'ils avaient été informés de la résolution que les villes avaient prise de s'armer contre eux; ils avaient travaillé à fortifier les passages qui pouvaient conduire à leur retraite et donné avis à leurs alliés de ce qui se passait. Cependant les ennemis s'étaient mis en marche vers la montagne; mais la nuit les surprit dans la route avant qu'ils eussent pu en atteindre le sommet. Confiants dans leur force et la multitude de leurs vassaux, ils eurent l'imprudence de s'endormir à la face de leurs adversaires. Ceux-ci en profitèrent habilement. Dirigés par le même esprit de ruse qui les avait guidés dans toutes leurs entreprises, Balam-Quitzé, Balam-Agab et Mahucutah descendirent du Tohohil, et, sans être vus, pénétrèrent dans le camp des princes. Ils ne touchèrent personne, mais ils enlevèrent toutes les armes, les bijoux et les cou-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. En parlant de couronnes et de bijoux, le texte fait allusion à la quantité immense d'*argent* qu'ils portaient sur leurs armures.

ronnes précieuses, se contentant ensuite, pour unique vengeance, de couper la barbe et les sourcils à tous les chefs (1). La chose se fit avec tant d'adresse et de légèreté, que pas un ne s'éveilla, et ce ne fut qu'au lever de l'aurore qu'ils s'aperçurent de la mystification sanglante dont ils avaient été l'objet (2). Loin, toutefois, de se décourager, ils n'en conçurent que plus de ressentiment contre les fils de Cawek, et mirent tout en œuvre pour s'emparer enfin de ce nid de brigands.

Mais Tohil veillait sur les siens. Pendant que les ennemis recrutaient de nouvelles forces et faisaient arriver d'autres armes, Balam-Quitzé fortifiait le mont Tohohil qu'il environnait de murailles : les pierres brutes qu'on arrachait du sol (3), unies avec un ciment particulier (4), furent les matériaux dont les Quichés se servirent dans cette circonstance. Instruits de l'approche des princes, ils placèrent tout autour de cette enceinte des mannequins de grandeur naturelle, peints et dressés avec soin, et qu'ils avaient eu soin de revêtir des ornements et des armures brillantes enlevés à l'ennemi. Se réunissant ensuite autour de Tohil, ils lui demandèrent : « Nous tueront-ils, ou pourront-ils nous vain- « cre (5)? — Il n'y a aucun danger, répondit le dieu, je suis

(1) Le tour paraît difficile à exécuter et à croire ; mais on trouve quelque chose d'analogue dans l'histoire de David entrant dans le camp et dans la tente de Saül, dont il dérobe la coupe et la lance. Quant aux Indiens, la chose ne nous paraît pas d'une aussi difficile exécution. Nous ne connaissons pas au monde de gens qui dorment d'un sommeil si lourd et si épais. Nous en avons fait souvent l'expérience.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Le texte fait entendre parfaitement qu'ils bâtirent leurs premières murailles comme celles que nous avons vues en tant de lieux dans ces contrées, c'est-à-dire d'une espèce de pierre de schiste, qui s'arrache comme l'ardoise et dont toutes ces montagnes sont remplies.

(4) Ce ciment, dit le Mémorial de Tecpan-Atitlan, se faisait dans les commencements, avec la fiente des bêtes fauves et des oiseaux qu'ils brûlaient.

(5) Le style, dans le MS. Quiché, a des formes qui rappellent continuellement le style biblique ; ici, par exemple, le texte dit : « Num moriemur, et « victi erimus ? » Le latin traduit beaucoup mieux dans ce cas.

« ici avec vous, ne vous épouvantez point, voici ce que vous fe-« rez. » Il commanda alors aux sacrificateurs de placer tout autour des murs, auprès de chacun des mannequins, une calebasse pleine de guêpes et de taons, de manière à ce qu'on pût, au besoin, en faire sortir aisément ces insectes : « Ce sont eux, ajouta « Tohil, qui feront la guerre pour vous. »

Les Quichés se retirèrent ensuite avec leurs femmes et leurs enfants sur un rocher escarpé, d'où ils pouvaient tout voir sans être aperçus. Quatre hommes seulement demeurèrent au pied de l'enceinte, pour être prêts à découvrir les calebasses au moment où les ennemis s'en approcheraient. Ceux-ci n'étaient déjà plus qu'à quelques pas de la muraille, leurs bataillons l'environnaient tout entière, et ils considéraient avec mépris ses défenseurs si peu nombreux, qu'ils croyaient reconnaître dans les mannequins armés et debout au-dessus d'eux. Dans ce moment les hommes renversèrent les calebasses : de toutes parts aussitôt des nuées de taons et de frelons, excités par leur longue captivité, s'élancèrent de leurs prisons contre les assaillants, s'attachant surtout aux yeux et aux membres du corps laissés à découvert. Incapables de résister à de pareils adversaires, étourdis d'ailleurs par la douleur et la stupéfaction, princes et soldats abandonnèrent confusément leurs armes, les uns prenant la fuite devant ces essaims bouillonnant, tandis que les autres se roulaient par terre, pêle-mêle, pour se débarrasser de ces opiniâtres adversaires, tous oubliant, dans ce désordre cruel, l'objet pour lequel ils allaient monter à l'assaut avec tant de présomption.

A la suite des insectes arrivèrent les Quichés; s'élançant de leur retraite sur leurs ennemis désarmés et abattus, ils en firent un horrible carnage. Les femmes et les enfants eux-mêmes, armés de bâtons et de haches, prirent part au massacre, qui ne prit fin qu'avec la défaite absolue des villes alliées et la soumission de leurs chefs. Il n'échappa à la mort que ceux qui, après avoir souffert de l'aiguillon des insectes, demandèrent grâce, en offrant

de se rendre à jamais tributaires de la nation quichée. Tel fut le commencement de l'indépendance des tribus et de la domination de la maison de Cawek sur les contrées qui depuis s'appelèrent de leur nom (1).

Les quatre sacrificateurs étaient arrivés à un âge également avancé ; ils paraissaient n'attendre que le moment de cette victoire pour faire leurs adieux au monde et à la nation qu'ils avaient si longtemps gouvernée. Ils firent connaître alors à leurs enfants que leur temps était venu, et qu'ils n'avaient plus qu'un petit nombre de jours à vivre sur la terre. Balam-Quitzé laissait deux fils : Qocaïb et Qocawib, qui furent, ajoute le livre quiché, les pères et les chefs de la maison de Cawek. Balam-Agab avait également deux fils, Qoacul et Qoacutec, qui furent les chefs de la maison de Nihaïb ; Mahucutah était père de Qo-Ahau, chef de la maison d'Ahau-Quiché, et Iqi-Balam était sans enfants (2).

Les ayant alors réunis autour d'eux, ils répétèrent que leur dernier moment était arrivé : ils étaient tous les quatre ensemble, chantant tristement le chant du départ de Tulan « Ka muku », et ils disaient à leurs fils, en versant des larmes : « Mes enfants, voilà « que nous partons et que nous nous en retournons. Heureuse « la parole, heureux sont les avis que nous allons vous laisser. » Puis se tournant vers leurs femmes : « Vous avez laissé, loin der- « rière vous, vos montagnes, ô épouses chéries. Nous allons nous « réunir à notre peuple ; déjà tout est réglé avec les grands maîtres « de la chasse (3), et avec celui qui brille au ciel (4). Nous par-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Ibid.

(3) Le texte dit *Cahawal-Queh*, les Grands princes des Cerfs. *Ahawal* est un titre équivalent à celui d'empereur ; on écrit ordinairement *rahawal* avec l'*r*, qui est un pronom démonstratif ; dans *cahawal*, le *c* est le pluriel de la troisième personne. A quels dieux se donne ici ce titre, c'est ce qu'il est difficile de dire. Mais il est évidemment fait allusion aux divinités d'un peuple chasseur.

(4) *Lemoa chi cah*, c'est-à-dire, celui qui miroite au ciel ; c'est apparemment le Soleil.

« tons donc, car nous avons achevé ce qui était à notre charge et « nous sommes arrivés au terme de nos jours. Ne nous oubliez « pas, ô mes enfants, considérez vos maisons et vos montagnes, « croissez et multipliez, et un jour retournez aux lieux d'où vous « êtes venus. »

Balam-Quitzé remit alors une enveloppe entre les mains de son fils : « Je vous laisse ceci, ajouta-t-il, d'une voix plus triste encore, « afin que vous vous souveniez de nous ; c'est le signe et l'enve- « loppe de votre puissance. Voilà que je vous ai donné mes avis « dans mon affliction. » En achevant ces paroles, les quatre ahqixb et ahqahb disparurent ensemble, on ne les revit plus et personne ne fut témoin de leur maladie ni de leur mort ; mais ils laissèrent à leurs enfants le signe de leur majesté, dans le paquet enveloppé : or nul ne sut jamais ce que c'était, car il était fermé sans qu'on pût s'apercevoir où il était cousu (1). Il demeura avec les princes, et on l'appelait la majesté enveloppée. Alors ils se réunirent ensemble pour offrir un sacrifice à la mémoire de leurs pères, et ils brûlèrent l'holocauste (2).

Jusqu'à ce moment le rôle des quatre chefs de la nation quichée continue de se présenter sous des symboles plus ou moins mythologiques. Parfois ils s'identifient avec les dieux, dont ils sont les interprètes, et, au lieu de vieillards, ce sont souvent des jeunes gens à la fleur de leur âge, qui en sont les représentants : cette lueur qu'on trouve au milieu de l'obscurité de ces traditions nous aide encore à comprendre comment une série de chefs ont pu, durant un intervalle qui n'est point déterminé, se succéder sous le titre commun de Balam-Quitzé, de Balam-Agab, de Mahucutah et d'Iqi-Balam. Ces noms ne disparaissent qu'au moment de la fondation de la monarchie des Quichés, lorsque les mythes qui

(1) Il est question ici du paquet sacré dont nous avons parlé ailleurs, appelé *tlaquimilolli* par les Mexicains et regardé comme un talisman précieux. Voir tom. I, livre 1, chap. 4, note 2, pag. 109.

(2) MS. Quiché.

enveloppent le berceau de cette nation, ainsi que de tant d'autres, font place à un ordre de choses plus distinct, à des faits que l'histoire peut enregistrer, comme étant véritablement de son domaine. Le symbolisme continue, toutefois encore, pendant la durée d'une ou deux générations. Les noms de fils des ahqixb et ahqahb, Qocaïb, Qocawib, Qoacul, Qoacutec et Qoahau sont des personnifications non des individus, mais de souches ou de familles dont ils désignent sinon le berceau, au moins les seigneuries où elles dominèrent (1). Ce sont les chefs de ces familles que le manuscrit quiché nous montre, un peu plus loin, quittant les lieux dont la victoire leur a désormais assuré la possession paisible, pour aller demander aux pieds de Topiltzin-Acxitl de confirmer leurs droits sur les nations conquises, en leur accordant l'investiture royale.

Ce prince continuait à régner sur les vastes régions où les Toltèques avaient fondé un nouvel empire. Les vagues notions qui sont restées de cette époque ne permettent guère d'en déterminer l'étendue : on peut cependant avancer, sans crainte de se tromper, que la plus grande partie de Honduras, de Nicaragua et de San-Salvador, ainsi que l'ancien royaume de Chiquimula, en constituaient la portion la plus considérable. Le premier de ces états comprenait dans ses limites ce qu'on appelait encore, à l'époque de la conquête espagnole, le royaume de Hueytlato (2), ou du Grand-Seigneur, nom resté, sans doute, en souvenir d'Acxitl.

(1) Qocaïb, Qocawib, Qoacutec et Qoahau indiquent des lieux dont plusieurs sont encore aujourd'hui connus. Le monosyllabe *qo* qui les précède est le verbe être, dans le sens de *estar*, en espagnol, *il y a*, en français, ou *c'est là*.

(2) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la venida de los Españoles, etc. Édit. Bustamante, Mexico, 1829.—*Huey-Tlato*, c'est-à-dire Grande-Seigneurie. Tel est le nom donné par cet écrivain à une partie du Honduras et qui ne peut se rapporter qu'au souvenir du règne du Grand-Seigneur de cette contrée, du grand monarque de l'Orient, dont il est question dans les documents cakchiquels et quichés.

Vers la cité d'Acatzahuatzlan, dont les débris dominent encore avec tant de majesté les rives du fleuve Motagua, à l'ombre des hautes montagnes de la Véra-Paz, commençait la contrée que les Quichés et les Pokomams désignaient sous la dénomination de Payaqui (1), où l'on voyait les riches provinces de Chiquimulà, de Copan, de Nito (2), au sud et à l'est du lac d'Izabal, célèbres par la multitude de leurs habitants, l'étendue de leur commerce et de leur civilisation, dont tant de monuments révèlent aujourd'hui la grandeur. A l'ouest du lac, par les provinces de Tunilà (3), d'Azuculin, de Tlahuican (4), la puissance du monarque de l'Orient s'étendait au delà du fleuve Zatztun jusqu'à Bélize, et par celles de Xocmo, de Yol et du Manché, sur le Péten-Itza et le Lacandon. Une foule d'autres contrées relevaient de son obéissance, et les armes des nations quichées et cakchiquèles se préparaient encore à lui en soumettre davantage, sinon comme vassales, au moins comme tributaires. L'histoire n'a pas révélé jusqu'à présent les causes qui donnèrent à Topiltzin-Acxitl ces vastes états, après qu'il eut perdu la couronne de Tollan; mais on peut l'attribuer plus ou moins à la nationalité toltèque qui s'éveilla probablement, au cœur de tant d'exilés, dans l'Amérique-Centrale et au prestige du nom de Quetzalcohuatl, dont il établit partout le culte. Quant au nom de Tlapallan, qu'on attribue vaguement à ce royaume lointain, dans toutes les traditions mexicaines, c'était la désignation vulgaire des régions basses, baignées, à l'inté-

(1) Isagoge historico, cap. 4. MS. cité par Mgr Garcia Pelaez, Memorias para la hist. del antiguo reyno de Guatemala. L'auteur inconnu de ce MS. donne le nom de *Pa-Yaqui*, apud Toltecas, à la province dont Chiquimulà était la capitale.

(2) *Nito*, ville anciennement florissante et fort peuplée sur les bords du rio Dulce qui mène à la mer les eaux du lac d'Izabal.

(3) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 7, cap. 2. — Ixtlilxochitl, Decimatercia Rel., etc. Cet auteur écrit ce nom *Tunia*. Il nous paraît plus conforme à son orthographe dans le premier.

(4) Ixtlilxochitl, ibid.

rieur, par les eaux de l'Uzumacinta, et, au dehors, par l'Atlantique, si célèbres, de tout temps, par l'abondance de leurs bois de teinture.

On ignore par quel chemin les princes quichés se rendirent auprès du grand roi. Le texte dit seulement qu'ils eurent à traverser la mer à l'orient (1). Les montagnes et les vallées de la Véra-Paz étant encore, en majeure partie, occupées par les Pokomams, leurs ennemis, rien n'empêche de penser qu'ils prirent leur route par le nord, et qu'après avoir descendu le cours du Zatztun, ou du Mopan qui débouche à Bélize, ils traversèrent le golfe Amatic, d'où ils auraient été débarquer sur la côte de Honduras. Ils gagnèrent ensuite par terre la cité du Soleil (2), où le roi des rois tenait sa cour. Acxitl devait avoir atteint déjà un âge fort avancé, et son règne, qui fut de trente ans dans ces contrées, devait tirer à sa fin (3). Il accueillit avec empressement les princes du Quiché : leur hommage venu de si loin ne pouvait que flatter son orgueil. Instruit par eux de la condition des provinces que leurs pères avaient soumises, il leur en donna solennellement l'investiture, ainsi que de tous les royaumes qu'ils pourraient conquérir.

Le chef de la maison de Cawek reçut le titre d'Ahau-Ahpop (4), que ses successeurs continuèrent à porter jusqu'à la destruction

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Tel est le nom que plusieurs auteurs donnent à la ville où se retira Topiltzin-Acxitl.

(3) Ixtlilxochitl, dans la Quinta Relacion sumaria, dit qu'Acxitl mourut en Tlapallan à l'âge de cent soixante ans, après trente-deux ans de règne, en l'année V Acatl, 1159. Ce qui mettrait au moins quarante ans d'intervalle entre son arrivée dans cette contrée et son accession au trône. Mais il pourrait y avoir ici erreur du copiste pour la date, et au lieu de 1150 on pourrait y voir le V Acatl précédent, 1107, ce qui s'accorderait avec une autre Relation du même auteur, qui dit qu'il mourut à l'âge de cent quatre ans.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango. Ahau-ahpop correspond au titre de roi; il signifie Prince seigneur de tapis. L'origine du mot ahau vient de ah, possesseur, au d'un collier, marque distinctive au tribut des grands seigneurs.

de la monarchie guatémalienne par les Espagnols, avec le privilége de conférer au premier prince de son sang le titre d'Ahau-Ahpop-Camha (1). Le seigneur de Nihaïb fut décoré de celui d'Ahau-Galel (2), et le seigneur d'Ahau-Quiché, de celui d'Ahtzic-Winak (3). Ces titres devaient être héréditaires dans leurs familles, et ils énonçaient clairement le rang que chacun de ces princes pouvait occuper dans la hiérarchie royale.

Acxitl garda longtemps auprès de lui les trois seigneurs quichés, il les instruisit pleinement des formes de l'administration et du gouvernement des Toltèques, de la manière d'observer les lois et de rendre la justice, des emplois que les princes et les seigneurs devaient occuper à la cour, et des titres que chacun aurait le droit de porter, en vertu de sa charge; c'était, enfin, l'organisation complète de la monarchie, telle qu'elle exista jusqu'au temps de la conquête (4). Avant de les renvoyer, le grand roi les combla de présents magnifiques, qu'il accompagna de tous les instruments et des insignes de la souveraineté : couronnes, manteaux, bijoux, sceptres et trônes avec leurs divers baldaquins (5), instruments de musique, livres et peintures, semblables à ceux qu'il avait emportés de Tollan. Une suite nombreuse d'hommes experts dans les arts et habiles dans toutes les sciences des Toltèques

(1) Ibid., Ahau-Ahpop-Camha, second titre de la maison royale; il signifie prince-seigneur du tapis qui tient maison. C'était le rang du Dauphin à la cour de France; car l'*ahpop-camha* succédait ordinairement à la couronne.

(2) *Ahau-Galel.* Ce dernier titre vient de *gal* ou *cal*, menotte, manchette ou bracelet, cet objet étant la marque distinctive d'un certain rang de seigneurs dans l'Amérique-Centrale. *Galel* est l'adjectif de *Gal*; de là vient encore apparemment le mot Gale ou Cale, nom d'une famille ancienne dans ces contrées.

(3) *Ahtzic-Winak*, titre singulier pour ces contrées; il signifie personne qui donne, qui fait grâce, dans le sens à peu près de ministre de grâce, d'aumônier. C'était probablement le ministre de la justice chez les Quichés. Le mot *ahtzic* vient de *ah*, possessif, et de *tzic*, la grâce, le don.

(4) Voir aux pièces justificatives, n° 3, la Nomenclature complète des titres de la cour du Quiché.

(5) MS. Quiché de Chichicastenango.

partit avec eux, afin d'instruire le peuple quiché et de le mettre à la hauteur des rois qui allaient régner sur lui.

A la suite de ces choses, il n'est plus question, nulle part, d'Acxitl, et l'on est dans l'ignorance la plus absolue sur les événements qui signalèrent la fin de son règne. Un fragment qu'on trouve dans Ixtlilxochitl nous apprend seulement qu'au terme de sa longue vie (1), il mourut paisiblement, regretté de ses nombreux vassaux. C'était, ajoute l'historien, un prince blanc de visage et haut de sa personne comme son père, aux traits réguliers et beaux, aux yeux vifs et doux ; administrateur habile des choses du gouvernement autant que guerrier valeureux dans les combats, miséricordieux envers les pauvres, grand et généreux, aimant à conférer des bienfaits, rempli, en un mot, de toutes les qualités qui distinguent véritablement un roi (2). De ses successeurs au trône de cet empire oriental on ne sait pas davantage ; il est douteux, toutefois, qu'après sa mort il ait pu conserver longtemps son unité. A leur arrivée, les Espagnols trouvèrent ces contrées partagées en un grand nombre d'états distincts, indépendants les uns des autres; mais les victoires du roi Qikab dans le Honduras, environ deux siècles après, prouvent suffisamment que la monarchie fondée par Topiltzin - Acxitl avait cessé d'exister.

Le retour des princes quichés fut salué de toutes les tribus par des démonstrations extraordinaires de joie et de respect. Durant leur absence, de grands changements avaient eu lieu dans la région que leurs pères avaient conquise sur les bords du Chixoy. Soit par suite du cours ordinaire des choses, soit par son adjonction avec d'autres tribus, la nation dont ils étaient les chefs avait pris de grands développements; des environs du mont Tohohil, où elle avait été si longtemps restreinte, elle s'était répandue dans

(1) Quinta Relacion sumaria, etc. Ap. Kingsborough, tom. IX, sup.
(2) Id., ibid.

les vallées et les montagnes qui ceignent les deux rives du fleuve et avait commencé à empiéter sur Ilocab d'une manière inquiétante pour les princes de cette race antique. De la nature même des lieux, le pays soumis à la maison de Cawek avait pris le nom de « Chiquix » (1), d'où vint celui de Quiché, et plusieurs villes nouvelles s'étaient élevées par eux ou leur devaient leur accroissement. Telles étaient Chichat, Humetaha, Culba et Cawinal, dont on peut admirer encore les nobles ruines sur les bords du Pacalah (2), à une lieue de l'Uzumacinta.

Les fils de Cawek convoquèrent, en arrivant, les seigneurs des tribus quichées, avec celles de Rabinal, du Cakchiquel et des Ahtziquinihayi et leur firent connaître les prérogatives dont ils avaient été revêtus. Un laps d'années indéterminé s'écoule ensuite, durant lequel l'histoire ne laisse rien transpirer de particulier; les

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — L'auteur de ce document fait connaître ici l'origine du mot *Quiché* : « Le pays qu'ils habitèrent, dit-il, ayant « reçu alors le nom de *Chi-Quix*, » c'est-à-dire dans les épines ou les bois, inter spinas vel sylvas. Le mot *Quiché* signifie littéralement beaucoup d'arbres; après avoir dit *Chi-Quix-Ché*, dans les épines et les bois, on aura laissé de côté la préposition *chi*, ce qui arrive fréquemment dans ces langues, et l'on n'aura plus dit que *Quix-ché*, puis *Qui-ché*, de *Qui*, beaucoup et *ché*, arbres, bois.

(2) *Pacalah*, le grand chemin ou l'entrée. Cette rivière se jette à gauche dans le Chixoy (Uzumacinta), en face de l'embouchure de celle de Rabinal, à 6 l. de ce bourg. Le Pacalah paraît, en effet, avoir été de ce côté l'entrée du Quiché; ses deux rives, fortifiées naturellement par des rochers escarpés, présentent, dans l'espace d'environ une lieue, des débris de fortifications, de pyramides et de guérites destinés à surveiller de loin l'ennemi, c'est-à-dire, les vassaux de Nimpokom. Après une lieue de chemin, la rivière, encaissée jusque-là, s'élargit; ses bords s'aplatissent et forment un beau vallon, de toutes parts environné de montagnes pyramidales qui l'embrassent tout autour comme une enceinte naturelle. Dans cette plaine s'étendent sur les deux rives du Pacalah les nobles ruines de la cité de Cawinal, que nous avons le premier visitées en avril 1856. Ce sont les plus belles de la Véra-Paz. L'édifice le plus remarquable et le mieux conservé est un téocalli à deux rangs de terrasses présentant trois rampes de front formant un escalier superbe d'environ quarante pieds de hauteur. Sur le sommet on voit encore les débris des murs des trois chapelles qui le surmontaient et qui, suivant toute apparence, étaient consacrées à la trinité guatémaltèque, Tohil, Awilix et Gagawitz.

annales de Quiché ne commencent à prendre quelque développement qu'à partir de la fondation de la cité d'Izmachi (1), qui rappelle le souvenir de la cruelle raillerie infligée naguère par les anciens ahqixb et ahqahb à leurs ennemis. C'est là que, suivant les fragments conservés par les chronistes espagnols, a lieu le partage des pays conquis entre les chefs des tribus, en même temps que l'institution de la royauté, dont les insignes leur avaient été conférés par le monarque de l'Orient.

Avec ces événements cessent les récits symboliques. Le premier roi du Quiché, celui qui paraît être le même qui fut décoré de cette dignité, porte, ainsi que sa femme, un nom toltèque qui les identifie tout à fait avec les races dont ils prétendaint descendre. C'est Acxopal et Oceloxoch (2); le père de ce prince, appelé Nima-Quiché-Cotzutun (3), dont il est question dans les chroniques, appartient encore au domaine de la légende et prend sa place parmi les ahqixb et ahqahb, dont il est, sans doute, encore une personnification. Acxopal avait deux fils, Xiuhtémal et Acxoquauh (4); pour se conformer à l'usage antique des Toltèques, il leur conféra à chacun une portion de ses états, qu'ils furent chargés de gouverner, en attendant que la loi de succession les appelât à saisir le sceptre de l'empire. Iximché, plus connu sous le nom de Tecpan-Quauhtémalan (5), devint l'apanage de l'aîné, et le second reçut la ville d'Atitlan. C'est alors que, suivant l'expression de l'historien indigène (6), Izmachi assista à l'aurore des

(1) *Izmachi*, composé de *izm*, barbe, cheveux, et de *chi*, bouche, c'est-à-dire, la moustache. Le texte parlant de cette ville dit toujours *Chi-Izmachi*, à la barbe.

(2) Chronica de la prov. de Goattemala, MS., lib. I, cap. 4. Fuentes estropie tous ces noms qui, ici, sont parfaitement orthographiés.

(3) Ibid. — Fuentes, Fragments dans la copie de D. R. Arevalo.

(4) Ibid. — *Xiuhtemal* et *Acxoquauh* sont encore parfaitement toltèques.

(5) Les Cakchiquels appelaient cette ville *Iximché*, c'est-à-dire l'arbre de maïs.

(6) Cette expression traduite trop littéralement par les écrivains dont les

trois royaumes qui se partageaient la monarchie guatémalienne à l'époque de son invasion par les Espagnols.

Si l'on en croit le témoignage des chronistes déjà cités, ces trois royaumes ne seraient pas restés longtemps unis, et l'ambition d'Acxoquauh aurait troublé les derniers jours d'Acxopal et mis plus d'une fois en danger la puissance naissante des Quichés (1). La cité d'Izmachi, résidence de ce prince, réduite, dans les commencements, à des proportions étroites, s'en serait ressentie; car ce ne fut que sous les règnes suivants qu'elle reçut des accroissements en rapport avec l'étendue de l'empire dont elle était la métropole. On ignore quelle importance pouvait avoir alors celle d'Atitlan; bâtie au pied du volcan du même nom, elle s'étendait au bord du lac (2) dont la surface limpide est encadrée dans un réseau de montagnes majestueuses, entre les frontières du Quiché et les provinces plus méridionales baignées par les eaux de l'océan Pacifique. Une partie de la tribu des Tzutohiles, séparée du reste de ss frères, avait été la première d'entre les nations cakchiquèles (3) à descendre sur ses rives et

ouvrages servirent à Fuentes les induisit en erreur. Le verbe *zaker*, qui vient de *zak* blanc, signifie blanchir, et aussi l'action de l'aube ou du soleil qui se lève. Mais dans un sens figuré très-commun dans les livres quichés et cakchiquels il signifie la fondation et l'aurore d'une nation. Ainsi, dans le MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan, on trouve ces paroles en tête d'un chapitre : « Qui zakeribal wae, » ce sont ici les aurores, pour dire ce sont les fondations et établissements des peuples. De là l'énigme des trois soleils vus sur le mont d'Izmachi en un jour, et qui donnent tant à penser aux antiquaires guatémaliens.

(1) Chron. de la prov. de Goattemala, ibid. ut sup. — D'accord avec Ximenes, nous repoussons la plupart des histoires de guerres et de combats dont parle Fuentes, jusqu'à ce que nous en ayons les preuves en main.

(2) Le lac d'Atitlan est dans le département de Solola. « Le mystérieux lac d'Atitlan, dit un voyageur, couvre, dans l'état de Guatemala, un espace de plus de 250 milles carrés. On le regarde comme insondable, une ligne de trois cents brasses ne pouvant en atteindre le fond. Il est couronné de rochers noirs et escarpés qui l'entourent comme des murailles. » (Crowe, The Gospel in Central-America, etc. Part. I, chap. 1.)

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan.

s'en était rendue maîtresse assez longtemps avant l'établissement des Quichés à Izmachi.

Tecpan-Quauhtémalan (1), dont le nom servit à distinguer ensuite l'ensemble des états conquis par les Espagnols dans cette contrée, était une ville déjà ancienne, lorsque le roi Acxopal en donna le gouvernement à son fils. Ses débris, qu'on visite encore avec intérêt aujourd'hui parmi les froides montagnes d'où l'on s'élève ensuite aux sommets plus âpres de la Cordillière Cuchumatane, ses vastes souterrains, sa situation sur un plateau de toutes parts environné de précipices insondables, attestent sa force et son antique magnificence (2). Son titre d' « Oher-Tinamit » (3), la vieille capitale, d'accord avec la légende qui place dans les plaines environnantes les populations primitivement civilisées de l'état de Guatémala, semble lui assigner le premier rang dans les annales des cités guatémaltèques. Mais il ne serait pas moins difficile de déterminer l'époque de sa fondation que de faire connaître la race à laquelle ces populations avaient appartenu. Tout nous porte à croire qu'elles étaient identiques avec celles de l'Yucatan, et que les Mems occupaient Iximché lorsque les Toltèques d'Acxopal vinrent changer son nom en celui de Quauhtémalan ou Guatémala.

(1) Juarros, Comp. de la hist. de Guatemala, trat. I, cap. 4. — La ville actuelle de Tecpan-Guatemala, située à une lieue et demie de l'ancienne, qui fut brûlée par Alvarado, est aujourd'hui à 16 l. N. O. de la ville de Guatémala.

(2) Chron. de la prov. de Goattemala, etc., lib. 1, cap. 14.

(3) Ibid. — Juarros, ibid., ubi sup.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Condition géographique de la haute Véra-Paz au douzième siècle. Affaiblissement des Pokomams. Tukuru et son dieu Cucbal. Fondation de Chamelco. Accroissements de la nation de Rabinal. Les Cakchiquels parmi les Mems de Tacnà et de Cholamag. Le fantôme du volcan Hunahpu. Zactecaüh et Gagawitz s'en rendent maîtres. Les Cakchiquels sur les bords du lac d'Atitlan. Tolqom ou le fils du bourbier qui résonne, seigneur de Qakbatzulu. Gagawitz le fait prisonnier. Il est proclamé prince des Cakchiquels. Son intronisation. Fête de l'Uchum et mort de Tolqom. Établissement des tribus à Chitulul. Mécontentement de Gagawitz. Ses enchantements. Établissement des Ahtziquinihayi à Atitlan et leur alliance avec les Tzutohiles. Mort de Zactecaüh. Gagawitz abandonné du plus grand nombre. Ses exploits au volcan de Gagxanul. Légende du Cœur de la Montagne et de la danse des treize pierres précieuses du volcan. Conquêtes diverses des Cakchiquels. Principauté d'Ikomag. Baqahol, prince des Cakchiquels de Pantzic. Établissement de Gagawitz dans la forêt de Panché-Chiholom. Son mariage. Temples de Chimalcan et de Chay-Abah. Victoire sur les seigneurs de Copilco et de Canalakam. Naissance de Caynoh et de Caybatz, fils de Gagawitz. Mort de ce prince.

Tandis que les Quichés travaillaient à consolider leur puissance dans les lieux témoins de leurs premières victoires, les autres tribus de leur race s'établissaient successivement dans les positions où leurs descendants surent depuis résister si longtemps à l'invasion espagnole. Les Pokomams, qu'une possession de plus d'un siècle avait accoutumés à se considérer comme les maîtres légitimes de la Véra-Paz inférieure, voyaient leur influence s'effacer insensiblement devant celle des populations nouvelles qui

se ruaient sur leurs frontières toutes prêtes à leur arracher le sceptre de ces belles contrées. La cordillière superbe de Chuch-Xupam (1), qui les domine à une si grande hauteur, des abords de la vallée d'Urran aux rivages méridionaux du lac d'Izabal, leur échappait avec ses fertiles plateaux et ses sombres et riches vallons, encaissés comme des ravins sans fond entre les montagnes de Chactan et de Tzamilxak, qui s'en détachent de l'est à l'ouest, en suivant, de chaque côté, en amont le cours impétueux du Polochic (2). Les villes de Pancahoc, de Pancok, de Panzal, de Panimak à la droite du fleuve, celles de Pazakquim, de Chaclau, de Polochic, de Purula et de Taltic de l'autre, devenaient tour à tour la proie de leurs ennemis. Coyonté, que les eaux du précipice de Cucanhà séparent des cités ruinées de Wacxac et de Xucaneb, allait également subir le joug des étrangers ; celle-ci, qui, dans les temps héroïques, avait fourni tant de fois des soldats et des défenseurs à Xibalba (3), ouvrait ses portes à la noble tribu de Tukuru, dont le dieu Cucbal prenait sa place dans l'antique sanctuaire érigé sur la croupe du Pétaldon (4).

A sa suite, d'autres guerriers s'emparaient des cimes altières du Mam, dont les concavités laissent échapper fréquemment des bruits formidables (5) ; ils donnaient naissance à la puissante

(1) *Chuch-Xupam-Huyu*, c'est-à-dire, la Montagne de la Mère hydropique ou aux Grosses eaux ; c'est le nom de la fameuse chaîne de montagnes qui s'élève au N. O. du Motagua, connue sous le nom de *Montaña de Santa-Cruz*, tristement célèbre de nos jours par les brigandages qui s'y commirent.

(2) Informe del Padre Fr. Manuel Maria de la Chica al Ilmo Senor Arzobispo de Guatemala, MS. collec. de l'auteur. — Le Polochic est un fleuve assez considérable de la Véra-Paz, auquel s'unit la rivière de Cahabon, non loin du site de la colonie ruinée d'Abbotsville, avant d'aller se décharger dans le lac d'Izabal.

(3) *Xucaneb* est l'ancien nom de *Tukuru*, village de la Véra-Paz établi non loin d'une ville indienne du même nom, dont les chefs paraissent comme les satellites des rois de Xibalba. dans l'épopée de Hunahpu et d'Exbalanqué.

(4) Manuscrits inedits sur les anciennes missions de la Véra-Paz et du Lacandon, par le père Jose Delgado, du monastère des Dominicains de Guatemala.

(5) Le *Mam* est une montagne fort élevée entre Chamelco et Tukuru, dans

seigneurie de Chamel (1), qui commandait naguère à la haute Véra-Paz. Rabinal se fortifiait à son tour sur les hauteurs de Zamaneb et de Xoyabah (2), et ses princes bâtissaient leurs châteaux à la face des Pokomams; bientôt après, Cubul (3) tombait entre leurs mains, et ils chassaient de Tzutun (4) une tribu rivale qui allait se réunir aux Tzutohiles sur les bords du lac d'Atitlan (5). Les grandes familles cakchiquèles qui devaient, plus tard, jouer un des premiers rôles dans l'histoire guatémalienne, n'avaient encore réussi à se fixer nulle part; affaiblies par le mauvais succès de leurs tentatives belliqueuses contre les Pokomams, elles avaient continué à errer de montagne en montagne, suivies des Ahtziquinihayi et des Akahales; mais elles sentaient le besoin de reprendre leurs forces et de se faire des amis parmi les populations environnantes, avant de pouvoir songer à de nouveaux projets d'ambition.

Après avoir traversé les hauteurs qui forment la barrière entre les terres des Quichés et le lac d'Atitlan (6), Gagawitz et Zactecaüh avaient conduit leurs compagnons d'armes de la montagne de Tacnà parmi les Mems de Cholamag (7), dans la contrée qui

la haute Véra-Paz, et qui, sans avoir de volcan, rend des sons extraordinaires (Vocabulario de la lengua Pokomam, por el P. fr. Pedro Moran, dominicain de Guatemala, MS. de l'auteur).

(1) *Chamel*, aujourd'hui San-Juan Chamelco, grande bourgade indienne de la haute Véra-Paz.

(2) *Xoyabah*, le rocher du Xoy, monosyllabe principal de la rivière Chi-Xoy, dans le Xoy; Xoyabah est une ancienne forteresse des Rabinaliens qui domine le fleuve, aujourd'hui village indien appelé Joyabah, à 6 l. S. O. de Rabinal.

(3) *Cubul*, aujourd'hui Cubulco, pueblo indien considérable et très-industrieux, à 4 l. O. de Rabinal.

(4) *Tzutun*, ancienne ville indigène réduite aujourd'hui à une petite hacienda, propriété du maître d'école de Rabinal, à 2 l. O. de celle-ci.

(5) Suivant une tradition orale des anciens de Rabinal.

(6) Il est difficile de définir exactement les lieux par où passèrent les Cakchiquels dans leurs différentes pérégrinations, la plupart des noms des lieux qu'on trouve dans les traditions écrites étant aujourd'hui fort peu connus.

(7) Mém. de Tecpan-Atitlan.

s'étend entre le lac et les volcans de Hunahpu (1). « Le langage y était fort ardu, ajoute la tradition (2), et les barbares (3) seuls étaient capables de le parler. Nous n'y interrogeâmes que les barbares nommés Loxpin et Chupichin, et nous leur dîmes en arrivant : « *Wa ya ela opa* (4)? » Ils témoignèrent aussitôt un grand étonnement de nous entendre parler leur langue avec ceux de Cholamag ; il y en eut beaucoup qui s'en épouvantèrent ; mais ils ne nous donnèrent que de bonnes paroles..... Or ces Mems étaient véritablement une excellente population : ils s'efforcèrent de nous séduire, et nous demeurâmes quelque temps avec eux afin d'apprendre leur langue. Ils nous disaient : « Seigneurs, restez en-« core avec nous ; nous sommes vos frères aînés et cadets, vivez « avec nous. » Mais notre cœur s'était pétrifié en arrivant parmi eux (5). »

Ni Zactecaüh ni Gagawitz ne pensaient encore que le moment fût venu de prendre position d'une manière permanente. Prêtres et guides de la nation cakchiquèle, ils avaient à craindre qu'une fois assise elle ne cherchât d'autres chefs auxquels elle pût con-

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan. Les divers lieux dont il est parlé ici paraissent devoir se trouver à peu de distance des volcans appelés d'Eau et de Feu ; ce sont : *Beleh-Chigah* et *Beleh chi Hunahpu*, c'est-à-dire les neuf volcans de Hunahpu, *Xezuk*, *Xetocoy*, *Xeuh*, *Xeamatal-Chy*, *Tzunun-Choy* (San Pedro de la Laguna, sur le lac d'Atitlan), *Xecuhuyu*, *Tzununhuyu*, *Xeliwiztan*, *Zumpanco*, *Tecpulan* et *Tepuztan*. Quant aux noms de ces quatre derniers, on ne peut se tromper sur leur origine nahuatl, non plus que de celui de Zuchitan, que l'auteur place auprès de Cholamag.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) Dans toutes les traditions cakchiquèles et quichées, le nom de *chicop*, bête, sauvage ou barbare, est donné à toutes les populations envahies par les tribus.

(4) Ceci prouve mieux que tout le reste que les tribus avaient un langage entièrement différent. Les mots qu'a conservés ici la tradition cakchiquèle appartenaient au langage des barbares. *Wa* est le pain; *ya* l'eau, *ela opa* n'ont aujourd'hui aucune signification ; mais, par le sens des radicales, ils sembleraient dire : « Apportez ici. »

(5) Le titre de frère aîné et cadet, donné souvent dans ces traditions, est toujours un compliment, un signe de paix et d'alliance.

férer l'autorité suprême : leur intérêt était donc de les tenir aussi longtemps que possible dans cette condition nomade, à laquelle, d'ailleurs, elle était accoutumée depuis tant d'années. L'intervalle qui suit jusqu'à l'époque où ils se fixèrent est rempli de légendes où le merveilleux est constamment uni à l'histoire. En sortant de Cholamag, où ils avaient travaillé à s'instruire de la langue des Mems, ils s'étaient rapprochés de la vallée de Panchoy (1) en contournant les volcans. « Deux fois ils portèrent leurs pas dans l'intérieur de la montagne où roule le feu, le Hunahpu (2). C'est là qu'ils se rencontrèrent face à face avec le Cœur de la Montagne, Zakiqoxol, le fantôme du blanc abîme de feu (3). C'était véritablement une chose formidable de l'envisager, et c'est un mystère, dit-on. Pendant qu'on se dirigeait ensuite dans le chemin entre le feu et la cendre, Zakiqoxol fit entendre un sifflement : « Qui de « nous ira voir, mes enfants? » s'écria-t-on. Les Qoxahil et les Qobakil (4) s'assemblèrent aussitôt; les rejetons de cette race glorieuse se mirent en chemin pour aller voir. On dit que, lorsqu'ils y arrivèrent, ils virent un spectacle vraiment terrible ; mais un seul parla : « Quel est ce monstre hideux qui est derrière nous? » s'écrièrent Gagawitz et Zactecaüh. Puis ils ajoutèrent en le regardant : « Qui es-tu? nous voulons te tuer. Pourquoi empêches-tu « les chemins? » Alors il répondit (5) : « Ne me tuez point.

(1) *Panchoy*, c'est-à-dire Au-Lac, nom ancien donné à la vallée où l'on bâtit la ville de la Antigua Guatémala, où, suivant la tradition des Indiens, il y aurait eu un lac anciennement.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) *Zakiqoxol*, que nous ne trouvons pas le moyen de traduire autrement que par *Blanc abime*, est généralement traduit par *Duende*, en espagnol ; c'est le fantôme, le feu follet, le diable boiteux, etc.

(4) Mém. de Tecpan-Atitlan. — Les Qoxahil et les Qobakil étaient de la famille de Gagawitz et les ancêtres des rois cakchiquels.

(5) Ainsi que dans les récits de l'histoire quichée, nous prenons textuellement de la tradition cakchiquèle la plupart de ces légendes qui, quoique enveloppées d'un voile merveilleux, n'en sont pas moins dignes d'un grand intérêt par leur originalité.

« C'est moi qui suis ici, moi le Cœur de la Montagne. » On lui demanda de rentrer, et alors il dit : « Seulement, donne-moi tes vêtements. » Alors on lui donna les ornements, le casque orné de plumes, l'armure sanglante et les souliers teints de sang dont Zakiqoxol se sert pour donner la mort (1). C'est ainsi qu'il fut sauvé. Il descendit ensuite au-dessous de la montagne. Dans ce moment il y eut un bouleversement parmi les arbres et les oiseaux; on entendit les arbres qui murmuraient et les oiseaux qui gazouillaient; et, en les entendant, on se disait les uns aux autres : « Qu'est-ce donc que nous entendons, et qui est-ce qui parle? » Et véritablement les arbres tous ensemble remplirent la forêt de leurs sifflements, les tigres rugirent, les oiseaux chantèrent en même temps, et voilà pourquoi le lieu reçut le nom de Chitabal (2). »

Sous le voile d'une allégorie poétique, où le génie du volcan et son souffle intérieur sont personnifiés dans le fantôme Zakiqoxol, il n'est pas difficile de reconnaître les effets d'une éruption que les chefs des Cakchiquels ont le courage d'aller examiner de près, afin de se donner de l'importance aux yeux du vulgaire; cette éruption est suivie bientôt après d'un tremblement de terre, le premier, peut-être, que cette nation eût éprouvé depuis son entrée dans les provinces guatémaliennes.

Mais les autres chefs, jaloux de l'influence exercée sur les tribus par Zactecaüh et Gagawitz, commençaient à se fatiguer de ces pérégrinations continuelles : persuadés qu'il n'y avait d'avenir pour eux que dans l'élection d'une résidence permanente parmi les populations qu'ils auraient soumises à leur pouvoir, ils enviaient le sort tranquille de ceux du Quiché et de Rabinal. Les Ahtziquinihayi eurent, les premiers, le courage de déclarer fran-

(1) Ce sont ici autant d'images relatives au volcan, au feu, à la lave, dont Zakiqoxol est une sorte de personnification.

(2) *Chitabal*, c'est-à-dire Au rugissement.

chement leur pensée. Après avoir parcouru les plateaux voisins des volcans de Hunahpu, les tribus étaient retournées ensemble dans le voisinage du lac d'Atitlan. Parmi les seigneurs qui avaient réussi à maintenir leur indépendance sur ses bords, depuis le commencement de l'invasion étrangère, était Tolqom : le mont Qakbatzulu (1), situé à peu de distance du volcan d'Atitalhuyu (2), qui s'avançait comme un promontoire dans la lagune, était le lieu où il avait fixé son séjour. On lui attribuait une puissance surnaturelle, et l'on était persuadé que la mort serait le châtiment de celui qui aurait osé toucher à ses domaines (3). C'est par son ordre, disait-on, que la montagne tremblait, et les Tzutohiles, qui occupaient, depuis plusieurs années, la plus grande partie des rivages du lac, considéraient eux-mêmes ce prince avec un sentiment de terreur.

La plupart des tribus avaient déjà précédé Gagawitz; mais la renommée mystérieuse de Tolqom les empêchait de passer plus avant. A l'arrivée de leur chef, les guerriers, se réunissant autour de lui, s'écrièrent : « Tu reviens enfin parmi nous, mon frère; « dis-nous quel est cet épouvantement qui règne ici. — Qui donc « êtes-vous, ô guerriers? répondit-il. Allons voir sans crainte la « face de Tolqom. N'avons-nous donc plus de quoi combattre? ne « vous reste-t-il donc ni flèches ni boucliers pour vous ouvrir un « passage, ô mes frères et mes aînés? » Il dit, et, à son commandement, les guerriers se mirent en marche pour le lieu où régnait Tolqom. Mais, au moment de franchir le passage, tous s'écrièrent avec effroi : « N'a-t-on pas dit, mon frère, que l'épou« vantement était là? Vas-y donc voir toi seul. » Alors Gagawitz

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) *Atital-Huyu*, Mont de la Vieille; suivant Ximenes, c'est le vrai nom du volcan d'Atitlan, auquel il aurait été donné en mémoire d'*Atit*, la grand'-mère ou la vieille femme de Copichoch, un des anciens souverains de ces contrées.

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan.

entra seul dans les domaines de Tolqom ; il arriva aux lieux où le sol tremblait. Il dit à Tolqom : « Qui es-tu? Tu ne saurais être « ni mon frère ni mon aîné (1). Qui es-tu? Sache qu'aujourd'hui « même je vais te faire mourir. » Le prince fut rempli de terreur à son tour ; il répondit : « Je suis le fils du bourbier qui résonne (2), « et c'est ici ma maison, ici où je suis, seigneur! — Eh bien! sors « et va te remuer et trembler ailleurs, » reprit Gagawitz. Alors Tolqom se rendit prisonnier, et l'on s'empara de tous lieux sur lesquels il régnait.

Ainsi, par son audace, Gagawitz s'était rendu maître d'un prince dont la vue seule inspirait auparavant l'effroi à ses voisins. La gloire du chef des Cakchiquels se grandissait de toute l'étendue de l'humiliation infligée au dominateur du lac. Rempli de l'orgueil de sa victoire, il réunit autour de lui les guerriers des sept nations, et, leur montrant son prisonnier, il s'écria : « Nous avons « glorifié ce lieu, mes frères. Faites-voir le visage de mon prison- « nier, de mon captif; nous ornerons sa personne et nous sacri- « fierons ce prisonnier ; nous le palperons, en le faisant l'objet de « nos insultes; nous lui tirerons nos flèches : c'est ainsi que nous « glorifierons le nom de cette montagne, Qakbatzulu ; car c'est le « nom qu'elle recevra désormais d'une nation railleuse, ô mes « seigneurs (3). »

Cette victoire avait donné à Gagawitz un nouveau prestige; il allait s'en servir pour accroître son influence sur les tribus. C'est

(1) Ces paroles annonçaient la résolution de Gagawitz de lui donner la mort.

(2) *In r' al Chabak nicnic*, Je suis le fils du bourbier qui résonne et qui tremble comme les sables mouvants. Tel est le sens de la phrase. Il y a des bourbiers de ce genre en grand nombre dans l'Amérique-Centrale, où il est dangereux de s'enfoncer; mais nous ignorons entièrement, et l'histoire ici est muette, pourquoi Tolqom avait pris ce titre; à moins, toutefois, que ce ne fût la qualité du terrain où était sa demeure.

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan. L'étymologie de Qakbatzulu est difficile; on peut en tirer ce sens : Qui est tué à coups de flèches au milieu des quolibets.

alors que, pour la première fois, le commandement qu'il avait exercé depuis tant d'années fut confirmé dans ses mains, non plus comme une attribution éphémère, mais comme une dignité héréditaire destinée à se perpétuer dans sa famille. La noblesse cakchiquèle comprenait alors quatre familles principales, unies de près par les liens du sang et entre les mains desquelles résidait toute l'autorité des tribus de leur nation. La première était celle des Zotziles et de Tukuché, descendus de Bacah-Pok (1) et de Bacah-Xahil (2); la seconde était celle des Cibakihay (3), enfants de Daqui (4) et de Chahom (5); la troisième, celle des Baqahola (6), fils de Qatun et de Chutiah (7), et la dernière, celle des Gekaquchi (8), issus de Tzanat et de Guquchom (9). En dépit de leur jalousie mutuelle, toutes ces familles, ainsi que les nombreux seigneurs qui leur devaient le jour, vaincus par l'ascendant de Gagawitz, se résolurent à lui confier la puissance suprême, élevant ainsi au-dessus des autres la maison des Zotzil-Tukuché, dont il était le chef (10).

(1) *Bacah-Pok*, c'est-à-dire, Os sorti de la Terre blanche.

(2) *Bacah-Xahil*, c'est-à-dire, Os de Danseur.

(3) *Cibakihay*, Maison de la moelle des glaïeuls.

(4) *Daqui*, ce mot n'a aucun sens dans les langues de ces contrées; la lettre *D*, donnée ici par l'écrivain cakchiquel n'existant même pas dans leur langue, nous pensons qu'elle remplace ici le son du *th*, qui n'existait pas davantage dans les idiomes du Guatemala.

(5) *Chahom*, le lavé ou le craché.

(6) *Baqahol*, fils de l'os.

(7) *Qatun*, le brûlé ou la pierre brûlée. *Chutiah*, le petit bambou.

(8) *Gekaquchi*, pluriel de *Gekaquch*, aigle noir ou mieux *Zopilote*, grand oiseau carnassier de l'Amérique.

(9) *Tzanat*, ou mieux *tzanatl*, est le nom mexicain d'une espèce de corbeau aux plumes d'un bleu foncé appelé *Hoh* en quiché, et *Koch* en cakchiquel. — *Guqu Chom*, écrevisse couverte de plumes.

(10) L'auteur du Mém. de Tecpan-Atitlan ne dit nulle part d'une manière claire à laquelle de ces familles appartenaient Gagawitz et Zactecaüh. Il paraît certain, toutefois, que de lui sont issus les Zotziles et les Xahilas qui régnèrent sur les Cakchiquels. Au moins ils se vantaient de cette descendance.

A la suite de leur délibération, tous ensemble se rendirent auprès de lui : « Mon frère, lui dirent-ils, que désormais il y en ait « un parmi nous qui soit le premier et qu'un autre soit le second, « afin que nous puissions les honorer à la face du conseil, nous « autres les treize guerriers. Nous te donnerons l'ombre (1), ton « siége royal, ton tapis et ton trône avec l'empire. Voici les deux « héros zotzil-tukuché, ajoutèrent-ils en montrant Gagawitz et « Zactecaüh, qu'ils soient proclamés. Quant à toi, Gagawitz, tu « as été valeureux entre les Ahpozotzil et Ahpoxahil. Soyez donc « proclamés, et, au moment où l'on t'élève, toi, jure à la face des « guerriers tes frères et tes aînés, les Bacah-Pok et les Bacah-« Xahil, et soyez proclamés égaux dans la puissance et dans la « majesté, ô mon frère. » En disant ces paroles, ils placèrent les deux chefs sur le trône; mais ils donnèrent la première place à Gagawitz. « Nous jurâmes alors, disent les traditions écrites par ces anciens (2), nous jurâmes à la face des guerriers, par leurs mystères et leur science occulte (3), car ce sont nos arcs et nos boucliers à qui nous devons notre existence. »

Ainsi commença la grandeur des Zotzil et des Xahila, dont le nom, uni ensuite au titre d'ahpop, devint celui des rois cakchiquels (4). La mort de Tolqom devait couronner la fête de leur exaltation. Suivant la coutume, les préparatifs se firent avec une grande solennité. Les guerriers des sept nations se réunirent en formant un grand cercle, leurs armes en main et la tête ornée de

(1) L'ombre *muh* est un des attributs de la royauté qui va toujours avec le trône et le siége royal. Ce mot s'entend dans le sens que les rois abritent leurs vassaux à l'ombre de leur grandeur : *sub umbra alarum tuarum,* dit le psalmiste.

(2) Le titre d'ancien, *mam* ou *mama*, ne se donnait qu'aux chefs des grandes familles.

(3) La science occulte et la magie jouent un grand rôle dans la puissance des rois des contrées guatémaliennes; ils sont *Nahual*, ils savent tout.

(4) *Ahpozotzil* et *Ahpoxahil*, titres du roi et du premier prince de la famille royale cakchiquèle, des deux rois, disent les chroniques espagnoles.

leurs panaches flottants. Tolqom, revêtu de ses ornements royaux, entra vivement dans le cercle; on le saisit et on alla aussitôt l'attacher, par les bras et par les jambes, à un arbre qui était au milieu de la place. Alors les guerriers commencèrent leur danse de guerre, en agitant leurs armes d'un air menaçant, pendant que le prince vaincu entonnait son chant de mort (1). Tout en continuant à danser, les chefs préparaient leurs arcs : les flèches partirent de toutes parts, lancées par des mains habiles; mais pas une ne brisa les cordes qui attachaient le malheureux captif, pas une même ne l'atteignit. Dans ce moment, Gagawitz banda son arc, et sa flèche, partant avec vigueur, alla frapper Tolqom. Les autres guerriers achevèrent de le tuer, pendant que son sang, coulant avec abondance, arrosait les racines et le tronc de l'arbre : dès qu'il eut expiré, on le coupa par morceaux devant les tribus assemblées.

Le don et le sacrifice de cette victime furent considérés, dès lors, comme la glorification du mois uchum (2). En mémoire de cet événement, on établit des fêtes annuelles, durant lesquelles une égalité parfaite devait régner entre tous (3); on tuait à coups de flèches de petits enfants qu'on ornait de fleurs de sureau, en disant : c'est là Tolqom, et les jours et les nuits se passaient en festins (4).

Alors, de la cime du mont Qakbatzulu, on jeta dans le lac un quartier du corps de Tolqom, consacrant ainsi le promontoire dont il faisait naguère son séjour. On dit que, dans cet instant, il y eut un frémissement entre les eaux, et l'on vit passer devant soi tous les épouvantements s'agitant au sein de la lagune. Un

(1) Ceci rappelle les coutumes des Indiens du nord des États-Unis, d'où probablement les autres tiraient plus ou moins leur origine.

(2) *Uchum*, cinquième mois de l'année guatémaltèque, suiv. la Cronica de la prov. de Guattemala.

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(4) Ibid.

grand nombre de guerriers cakchiquels résolurent d'y fixer leur demeure ; ils choisirent le site appelé « Payan-Chocol », où ils se signalèrent de nouveau par des actions d'éclat ; mais ils changèrent ce nom, et, à cause d'un jardin où il y avait neuf zapotes, ils lui donnèrent celui de « Chitulul » (1). Les hommes de toutes les tribus descendirent, à leur suite, sur les bords du lac ; ils s'établirent sur la pointe, qu'on appela ensuite du dieu Abah (2), et de tous côtés s'y bâtirent des maisons. Gagawitz, dont cette démarche contrariait les desseins, en était d'autant plus affecté que Zactecaüh, son collègue dans le commandement, avait été des premiers à s'y arrêter avec les guerriers cakchiquels. Il dissimula son ressentiment, gardant sa vengeance pour un temps plus propice. Resté seul en arrière avec sa sœur Chetecaüh (3) et un petit nombre d'amis, il finit par rejoindre les tribus, décidé, en apparence, à se fixer avec elles dans ces lieux. Mais un nouveau prodige vint épouvanter les Cakchiquels. Les eaux de la lagune s'obscurcirent tout à coup ; un vent violent s'éleva et un nuage blanc d'une forme extraordinaire plana sur la surface de l'eau, faisant le tour des bords du lac, arrachant du sol les cabanes à peine achevées des guerriers des tribus, et causant partout des ravages effrayants (4).

Le vulgaire, toujours ami du merveilleux, supposa que c'était Gagawitz qui, sous la forme d'un serpent nébuleux (5), avait voulu témoigner sa colère. Les sept nations épouvantées hésitaient sur le parti qu'elles avaient à prendre : le voisinage du lac leur plai-

(1) *Chitulul*, Aux Zapotes.

(2) Cette pointe du dieu *Abah* fit probablement partie ensuite de la ville d'Atitlan. Le dieu *Abah* paraît avoir été le même que Tohil. On l'adorait, nous croyons, sous la figure d'une grande pierre d'obsidienne carrée.

(3) C'est la première et la seule fois qu'il soit fait mention de *Chetecaüh*, sœur ou peut-être maîtresse de Gagawitz, le mot *Ana* disant les deux.

(4) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(5) *Zutzucumatz*, le serpent nébuleux, le même que *Mixcohuatl*, en mexicain, est une espèce de vent ou de tourbillon qui porte ce nom, sous lequel il est connu dans la vallée de Mexico et dans quelques parties de l'Amérique-Centrale.

sait ; mais la volonté arbitraire de leur vieux chef l'emporta. Les Ahtziquinihayi se montrèrent seuls d'un avis contraire ; ils refusèrent de suivre les autres tribus. Pour colorer leur refus, ils prétendirent qu'ayant fait alliance avec les Tzutohiles et pris des femmes parmi eux il serait trop cruel maintenant de les abandonner. Ils annoncèrent leur résolution à Gagawitz. Jaloux, d'ailleurs, du pouvoir qui avait été remis à ce prince, et lassés d'une pérégrination qui semblait ne devoir jamais prendre fin, ils étaient trop heureux d'avoir un prétexte à donner à leur séparation d'avec les Cakchiquels. Les Tzutohiles étaient nombreux et puissants, mais des dissensions intérieures avaient affaibli leur situation (1). L'adoption des Ahtziquinihayi ramena l'union entre les chefs de la nation ; de leur alliance avec eux sortirent les princes de la famille royale d'Atitlan, dont la puissance rivalisa, après qu'ils se furent soustraits à l'empire quiché, avec celle des états voisins. Telle fut l'origine de ce royaume qui, après la réduction de presque toutes ces contrées et la soumission de Tecpan-Guatémala, eut l'audace de résister à toutes les forces espagnoles conduites par Alvarado.

En s'éloignant des bords du lac, les tribus cakchiquèles rentrèrent dans l'intérieur des montagnes qui forment son bassin ; mais elles ne tardèrent pas à se disséminer de nouveau, et à se séparer plus qu'elles n'avaient jamais fait auparavant. Le chemin qu'il fallait passer, frayé sur la crête d'un abîme profond, du nom de Chopi-Ytzel, offrait des difficultés. Gagawitz, s'élançant le premier, le franchit avec hardiesse, invitant Zactecaüh à s'y engager à sa suite. Celui-ci obéit, mais à peine eut-il fait quelques pas en avant que sa vue se troubla, le pied lui manqua, et il roula, sans pouvoir se retenir, jusqu'au fond du précipice, qui lui servit de tombeau. L'histoire ne dit pas de quelle manière arriva cet accident, mais la division qui se mit alors parmi les familles cakchiquèles

(1) MS. Zutohil, en la Chronica de la prov. de Goattemala, lib. I, cap. 4, MS.

et la séparation qui en fut immédiatement la conséquence, tout semble s'accorder pour faire entendre que Gagawitz n'était pas étranger à cette mort, et qu'il fut généralement considéré comme en étant l'auteur (1).

Un miracle seul pouvait lui rendre sa popularité et l'affection des tribus ; son intelligence supérieure et son intrépidité tant de fois éprouvée opérèrent ce prodige. Après avoir passé quelques mois à rouler parmi les monts Zakihuyu et Toyocumam (2), avec le petit nombre d'amis restés fidèles à son destin, il s'était approché du volcan de Gagxanul (3), qui était alors en pleine éruption ; il retrouva aux environs de cette montagne un nombreux parti de Cakchiquels qui l'avaient abandonné après la mort de Zactecaüh, dans le Chopi-Ytzel. A peine se fut-il engagé dans les parages où ils avaient momentanément fixé leur demeure, que la terre entr'ouvrant ses flancs, à peu de distance, lança de son sein un torrent de lave, qui roula brûlante autour d'eux, les enfermant dans une ligne de feu, d'où ils se virent bientôt hors d'état de se retirer (4). « C'était véritablement une chose terrible que l'incendie qui sortait de la montagne, et les masses enflammées qu'elle lancait au loin. Pendant toute une année, le mont Gagxanul demeura brûlant ; après quoi, il ne sortit plus de feu. Les guerriers des sept nations s'étaient rapprochés du pied du volcan ; mais ils n'avaient pu trouver aucun moyen pour faire prendre un autre cours à la lave (5). » Renfermés dans un canton étroit, ils avaient vu s'achever tous leurs moyens d'existence avec la sécheresse qui

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) Ibid.

(3) Le volcan *Gagxanul* n'est pas aujourd'hui connu sous ce nom, mais la prononciation de la première syllabe nous fait croire qu'il s'agit ici du volcan *Excanul* ou volcan de Quetzaltenango. *Gagxanul* signifie littéralement « qui vomit de l'argile de feu. »

(4) La traduction de tout ce passage est fort difficile ; la manière dont nous l'expliquons ici nous a paru la plus conforme au sens du livre cakchiquel.

(5) Ou peut-être au feu qui avait embrasé les bois.

s'était emparée du sol. « Leurs cœurs en étaient dans l'affliction, n'ayant pu se rendre maîtres du feu, et ils se promenaient tristement en se promettant l'espérance (1). Ils parlèrent alors à Gagawitz, notre ancien; » et en arrivant au pied de la montagne, tous les guerriers lui dirent : « Mon frère, tu viens d'arriver de nou« veau, toi, notre seule espérance. Qui pourra se rendre maître « de cet incendie qui descend et nous expose à tant de dangers, « pendant que nous cherchons les moyens de supporter notre « existence, ô mon frère! » — « Ne craignez rien, répondit le « vieux chef, ce cœur est un cœur de brave, c'est moi qui marche« rai en avant, et j'irai voir de près le feu si terrible de la mon« tagne (2). »

Alors un guerrier nommé Zakitzunun, touché de son intrépidité, s'approcha et lui dit : « Tu n'iras pas seul, j'irai avec toi. » On voulut les habiller et les revêtir de riches armures; mais ils les repoussèrent, en disant : « Il ne faut ici ni flèches ni boucliers. » Prenant alors des instruments pointus, ils allèrent creuser un canal afin d'amener les eaux de la rivière à prendre la direction du cratère; ils y jetèrent ensuite les bananiers et toutes les plantes vertes et aqueuses qu'ils purent rencontrer, et, pendant que Gagawitz descendait dans l'abîme, pour y tuer le feu, disait-il (3), Zakitzunun continuait d'y conduire les eaux; la verdure et le maïs tendre, se mêlant, en descendant, avec l'eau, allèrent donner ensemble sur le feu. Ce fut vraiment un spectacle à remplir d'effroi, lorsque tout cela se précipita à la fois dans les entrailles de la montagne; l'incendie du volcan recula avec fracas, la fumée gémit au loin et les ténèbres survinrent avec la nuit. Tous ceux qui étaient au pied du mont s'enfuirent épouvantés. Cependant Gagawitz s'attardait; le jour s'acheva, et les cœurs des guerriers mou-

(1) Se promettant l'espérance est textuel.
(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.
(3) Ibid.

rurent dans leurs poitrines (1). Et lorsque enfin ils sortirent de la montagne, tous les guerriers des sept nations, remplis à la fois d'admiration et de crainte, s'écrièrent : « Les enchantements du « feu sont vraiment terribles ; c'est la grandeur et la majesté. Il « est mort et dans la mort il a vaincu (2). »

A son arrivée dans l'assemblée des tribus, on s'empressa de le placer sur le siége royal, on l'adora avec respect, et tous disaient : « Mon frère, tu viens de vaincre l'incendie de la montagne, et le « feu s'est rendu à toi comme à son vainqueur. Vous êtes deux « héros ; l'un est le premier, que l'autre soit le second : soyez nos « chefs, soyez nos princes. » Ainsi parlèrent tous les guerriers des sept nations. Gagawitz répondit : « Le cœur de la montagne s'est « rendu mon prisonnier et mon captif, ô mes frères et mes aînés ! « Lorsque le cœur de la montagne commença à s'ouvrir, le feu « bouillonna avec la pierre : c'est cette pierre qui s'appelle *Brûlé* « *à blanc*, et ce n'est pas une pierre verte (3). Il y en a treize « autres qui sont avec cette pierre, elles forment ensemble la danse « du cœur du mont Gagxanul (4). On dit que cette danse s'exé- « cute avec un grand fracas : un grand nombre de peuples y pren- « nent part, et l'on ne saurait compter la multitude des bruits qui « s'y entendent (5). »

(1) Expression pleine d'énergie pour signifier l'étonnement mêlé d'admiration et d'effroi qu'ils éprouvèrent dans ce moment.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) « Hari abah zak chog rubi » *zak chog*, que nous rendons par brûlé à blanc a plus de force encore ; *chog* veut dire carbonisé par le feu. Ne serait-ce pas le diamant? Et l'auteur n'indiquerait-il pas ainsi mystérieusement l'existence de cette pierre précieuse dans cette montagne?

(4) Cette danse, reproduite dans un des drames historiques de ces contrées, s'appelle encore aujourd'hui le *Xtzul*, qui est le mot exprimant le nom de *Mille-Pieds ;* les dictionnaires anciens disent : « C'est un ballet qui se danse avec une épée dans la bouche et des masques grotesques. »

(5) Tout ceci paraît assez métaphorique : ces peuples sont peut-être ceux qui souffrent des tremblements de terre ; et ces bruits, des mugissements du volcan, peut-être est-ce une allusion à ces mugissements indescriptibles qui se font entendre dans ces contrées, surtout au commencement et à la fin de la

Cette nouvelle victoire sur le feu avait rendu à Gagawitz tout son prestige; il s'était ouvert un passage pour lui et pour les guerriers qui s'empressèrent de retourner avec lui sur les bords du lac, au lieu nommé Cecic-Ynup (1). Ils voguèrent vers Qalalapacay (2), pour abréger leur route, et rentrèrent dans les montagnes d'où ils étaient descendus une première fois sur le rivage de la lagune, afin de chercher à se réunir avec le reste des tribus dispersées. Sur leur passage, ils soumirent à leur puissance les habitants de Cakixahay (3), et ceux de Qubulahay (4), vassaux des Ikomagi. Ce qui s'était passé, après la défection dont il avait failli devenir tout à fait victime, faisait comprendre à Gagawitz qu'il était temps de chercher à profiter de la position qu'il venait de reprendre à la tête des siens pour consolider sa puissance et assurer à sa famille le fruit de ses conquêtes. L'occasion était favorable. Les Ikomagi, consternés de la défaite de leurs vassaux, venaient d'arriver auprès de lui pour lui offrir l'entrée de leur cité (5). On dressa son trône au milieu de la plaine, et là il re-

saison sèche, et qui ressemblent plus ou moins au bruit prolongé des vagues. Les habitants du pays, indistinctement, les attribuent aux volcans, les appelant, en espagnol, *retumbos*, et *Cumku*, ou bourdonnement sacré dans l'Yucatan. Ce qui est certain, c'est que les indigènes, dans leur imagination poétique, disaient que ces sons étaient la voix ou le rugissement de l'être idéal qu'ils appelaient le Cœur de la Montagne « *Ri Qux huyu*, » en quiché et cakchiquel, qu'on trouve également comme une divinité dans le rituel mexicain, sous le nom de « *Tepeyololl*, » qui a exactement le même sens, et dont l'amateur du Codex mexicain, de la bibliothèque royale, dit : « Este Tepeyo- « lotl era el simbolo de la voz, cuando retumba en un valle de un cerro a « otro. » (Cod. Tell. Rem., fol. 9, verso.)

(1) *Cecic-Ynup*, le Seiba enfoncé.

(2) *Qalalapacay*, ou les guirlandes tressées des feuilles d'une espèce de palme appelée *pacaya*.

(3) *Cakixahay*, ou *Caquixha*, eau d'Ara, c'est le village actuel d'*Alotenango* (nom qui a à peu près la même signification en mexicain), à 3 l. de la Antigua-Guatemala.

(4) *Qubulahay*, ancienne ville d'où sortirent les Indiens qui, depuis, peuplèrent Cubulco, près de Rabinal.

(5) *Ikomag* était une ancienne ville des Mems, non loin de Tecpan-Guatémala.

çut leurs hommages, d'où vint à ce lieu le nom de Chigalibal (1). « Nous sommes vos frères, vos aînés et vos cadets, dirent-ils, en « se prosternant devant lui. Vous avez vaincu, nous sommes les « vassaux de votre trône et de votre puissance ; nous engageons « notre foi à la face de nos vassaux. »

Cette prompte soumission sauva Ikomag, et Gagawitz entra bientôt après dans cette ville. Quoique l'histoire de cette conquête ne fasse pas mention précise qu'il s'y soit marié, elle affirme, toutefois, positivement que de son alliance avec les Ikomagi sortit la branche royale des Ahpozotzil (2), l'aînée de celles qui régnèrent dans la suite sur les Cakchiquels, et dont les chefs furent Qulawi-Zochoh et Qulawi-Qanti, tous deux enfants de Gagawitz (3).

Ikomay reste, depuis, comme un de leurs apanages ; le vieux chef n'avait pas encore décidé en quels lieux il fixerait ses pas errants, quoiqu'un grand nombre de villes eussent été déjà subjuguées par les Cakchiquels, et plusieurs de leurs tribus avaient commencé à prendre racine sur le sol de cette contrée, qui devait ensuite porter leur nom, lorsqu'un événement imprévu vint lui ouvrir les yeux sur le danger de son indécision. Après la mort de Zactecaüh, un parti considérable de Cakchiquels étaient allés donner sur les monts Pantzic, Paraxone, Cinahihay, Pacibakul et Pacawek-Quehil qui s'étendent entre le fleuve Motagua et les collines qui environnent l'antique cité d'Iximché. Les Gekaquchi et les Cibakihayi s'y étaient fixés avec un grand nombre d'autres familles d'un rang inférieur ; ils avaient commencé à y bâtir leurs

(1) *Chigalibal*, Au trône, ou bien Au lieu où l'on donne la main, parce qu'en cet endroit Gagawitz donna sa main en signe d'alliance aux Ikomagi.

(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) *Qulawi* veut dire uni avec une tête, *Zochoh* est le nom de la vipère la plus dangereuse de ces contrées, et *Qanti*, le nom d'un autre serpent fort venimeux. Ces noms signifient donc, *uni à la vipère*, *uni au serpent*. Serait-ce un sarcasme contre Gagawitz, pour s'être marié à une femme étrangère dont descendit la branche *Ahpozotzil* de la famille royale ? L'auteur du MS. cakchiquel descendait de la branche *Xahila*, et était issu de Caynoh.

châteaux, et Nimahay, le plus considéré de leurs chefs, ayant exprimé définitivement sa résolution de renoncer à la vie nomade, avait pris une femme parmi les filles du pays.

Le chef de la maison de Baqahol, suivant leur exemple, était allé résider dans les mêmes lieux. Il était le plus riche de tous ceux de la nation cakchiquèle et convoitait ardemment la puissance suprême. Profitant du mécontentement que la mort de Zactecaüh avait produit parmi les tribus, et de la division qui en était actuellement la conséquence, il avait utilement employé ses richesses, en faisant bâtir sur le Pantzic une forteresse destinée à dominer toutes les autres. Incapable de résister longtemps à ses désirs ambitieux, il manifesta ouvertement ses prétentions devant les chefs et leur dit : « C'est à moi qu'appartient le commandement, « je suis le premier, c'est moi qui suis votre ahpop. » Les autres, offensés de ce qu'ils regardaient comme une usurpation sur leurs propres droits, répondirent avec hauteur : « Non, non, tu ne se« ras pas notre ahpop, jamais tu ne seras notre chef. » Baqahol chercha à les séduire par l'appât de ses trésors; il commença par exhiber une idole faite d'une seule émeraude qu'il fit briller aux regards de chacun de ses adversaires en particulier. La résistance qu'il rencontra d'abord ne parvint pas à le décourager. Après de longs efforts, où il employa tour à tour les promesses et les menaces, les Chinamites cédèrent, et tous finirent par donner leur consentement. Alors ils lui remirent, comme à leur chef, les insignes de la royauté; on l'assit sur le tapis et sur le trône royal. Ensuite on l'amena au bain; on l'oignit des couleurs sacrées jaune et rouge; on lui passa la tunique et le ceinture avec les autres ornements, et il acheva de recevoir toutes les marques extérieures de la puissance des mains des chefs des tribus et des familles (1).

Baqahol était à peine entré dans l'exercice de la royauté, lors-

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.

que Gagawitz arriva sur le Pantzic. Rien au monde n'aurait été capable d'irriter à un plus haut degré l'arbitraire vieillard. Mais il était trop tard ; il tenta vainement d'animer les chefs à détruire leur ouvrage et souleva même contre le nouvel ahpop le ressentiment des populations voisines. Mais ses efforts ne tendirent qu'à le déconsidérer lui-même aux yeux des tribus; alors il se résolut à quitter le Pantzic et le Paraxone et à retourner vers le lac d'Atitlan. Pour assurer sa puissance sur les villes de son domaine et les mettre désormais à l'abri des tentatives d'un rival, il laissa successivement une partie de ses guerriers dans Tzununaa (1), Tzolola (2), Ahachel (3) et Wayza, et alla descendre à Xepoyom (4), où il parut vouloir établir définitivement son séjour. C'est alors, dit la tradition , que les Cakchiquels commencèrent à respirer en voyant arriver le terme de leurs pérégrinations. « Jusqu'alors, disent-ils, ils n'avaient pas eu de goût pour manger ce qu'on leur apportait, et l'on manquait de ce qu'il fallait pour tisser les étoffes, quoiqu'on sût les ouvrer. On n'avait, pour se maintenir, que des écorces et des racines, et les guerriers n'avaient d'autre consolation, pour se soulager le cœur, que de soupirer à l'ombre de leurs lances (5). Alors seulement on commença à préparer les champs pour semer le maïs; on éclaircissait la forêt et l'on brûlait les souches pour faire place à la semence. On eut ainsi de quoi manger; on fabriqua des vêtements en foulant les écorces d'arbres et des magueys, que l'on travaillait ensuite pour pouvoir se vêtir (6). »

(1) *Tzununaa*, aujourd'hui San-Pedro de la Laguna, non loin du lac d'Atitlan, au sud-ouest.

(2) *Tzolola*, c'est la ville actuelle de *Solola* ou de Tecpan-Atitlan, où écrivit l'auteur du MS. cakchiquel.

(3) *Ahachel*, aujourd'hui *Panahachel*, qui donne quelquefois son nom au lac d'Atitlan, au N E.

(4) *Xepoyom*, localité inconnue aujourd'hui, mais qui ne devait pas être loin d'Atitlan.

(5) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(6) Ibid.

Les mêmes traditions rapportent à cette époque le mariage de Gagawitz avec Qomakaa, qui fut la mère des Xahila; la plupart des guerriers en profitèrent pour prendre des femmes à leur tour et se livrer à des orgies dont le peuple garda longtemps le souvenir dans ses légendes (1). On commença, dès lors, à organiser également le service du culte, à l'imitation des Quichés (2). Le dieu principal des Cakchiquels présentait, toutefois, assez de différence avec Tohil; il avait la forme d'une chauve-souris, symbole de la maison royale des Zotzil, dont il était le patron, et on lui donnait le nom de Chimalcan (3). Le septième et le treizième jour de chaque mois, on lui offrait de la résine blanche fraîchement recueillie, les branches vertes et l'écorce du pin, avec un jeune chat, image de la nuit (4), qu'on brûlait devant lui; les prêtres et les nobles y ajoutaient des épines de calebassier teintes du sang qu'ils se tiraient des oreilles (5).

Les Cakchiquels, après avoir vu ériger les autels de Chimalcan, pouvaient, ce semble, espérer d'être désormais fixés à l'abri de tout changement; mais ni le culte de la divinité ni le mariage ne purent faire perdre à Gagawitz ce que ses intérêts ni la grandeur de sa famille n'avaient réussi à obtenir de lui, l'instabilité de son caractère. A peine un intervalle de courte durée s'était passé, depuis qu'il était revenu sur les bords du lac, que, sous prétexte de marcher contre les princes de Copilco (6) et de Cana-

(1) Ces orgies, expliquées d'un bout à l'autre dans le texte, sont des plus raffinées et des plus brutales, et la sodomie y est très-clairement exprimée.

(2) L'auteur dit : On commença alors à rendre un culte au mensonge, Qaxtok. Mais il écrivait lorsqu'il était déjà converti à la foi chrétienne.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango. — *Chimalcan* n'appartient pas aux langues du Guatémala. *Chimal* veut dire bouclier en yucatèque et en mexicain, *can* est le serpent dans la même langue. Ce serait donc le Bouclier du Serpent.

(4) C'est la première fois que nous trouvons le chat donné pour un symbole de la nuit.

(5) Mém. de Tecpan-Atitlan.

(6) *Copilco* est un nom de la langue nahuatl ; il serait difficile de déter-

lakam, qui avaient attaqué les Cakchiquels soumis à Baqahol, il se lança de nouveau dans les montagnes de Pantzic et de Paraxone, où il se trouva bientôt en face des ennemis. Ceux-ci furent surpris dans les forêts voisines et taillés en pièces; leurs villes et leurs vassaux devinrent la proie du vainqueur. Baqahol, qui avait partagé les honneurs de la victoire, eut alors la sagesse de céder la palme au chef de sa famille, et reconnut la suzeraineté de Gagawitz, dont les jours, d'ailleurs, devaient être bien près de leur terme.

Le vieux prince des Cakchiquels profita de cette heureuse disposition des tribus pour s'établir de nouveau au milieu d'elles; ne voulant pas, toutefois, toucher aux domaines de Baqahola et des Gekaquchi, il choisit pour son séjour le centre de la forêt de Chigohom (1), en annonçant à ses compagnons d'armes qu'il était résolu à faire de ce lieu sa demeure et celle de sa famille, et que là serait son tombeau. Son grand âge donnait du poids à ses paroles. Malgré les aspérités dont ils étaient environnés, malgré les fatigues et les souffrances inséparables d'une nouvelle colonisation, tous se mirent à l'œuvre avec joie. Chacun, s'appropriant les arbres dont il avait besoin, commença à se bâtir une hutte plus ou moins grossière, un grand nombre se contentant, dans les premiers temps, de ratisser l'intérieur d'un grand tronc creusé par la vétusté et de le blanchir avec de la chaux composée des excréments des aigles et des animaux de proie (2). Tels furent également les premiers temples qu'ils élevèrent à Chimalcan et à

miner où était cette ville, ainsi que celle de *Canalakam*. Les auteurs en signalent un Copilco dans l'état de Tabasco. Serait-ce le même? L'écrivain cakchiquel dit ici *Ah Cupilcat*, habitants ou hommes de *Cupilcat*, d'après le mot *Cupilcatl* mexicain qui veut dire la même chose.

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan. Ce lieu s'appelait généralement *Panché Chigohom*, aux bois de Chigohom. Il fut, pendant longtemps, le séjour des princes cakchiquels.

(2) Ceci est textuel également dans le Mémorial. Il dit des aigles et des tigres.

Chay-Abah (1), qui, pour toute offrande, ne recevaient, à cette époque, que de petits papillons et des perruches; telle fut également la première capitale et le berceau de la nation cakchiquèle. C'est là que l'épouse de Gagawitz donna le jour à Caynoh et à Caybatz, héritiers de sa puissance et les véritables fondateurs de la nation cakchiquèle (2).

Pour lui, il ne survécut que peu d'années à la naissance de ces deux princes. Arrivé au terme de son heureuse vieillesse, il descendit dans la tombe avec la gloire d'avoir contribué, plus que tout autre, à l'affermissement de son peuple dans ces contrées, emportant la réputation d'un prince sage et d'un guerrier illustre, autant que d'un grand prophète et d'un enchanteur versé dans tous les mystères de la nature et de la magie. Nous laisserons maintenant ce sujet pour retourner avec les Chichimèques dans la vallée d'Anahuac, et, pendant que Caynoh et Caybatz croissent sous la tutelle des Baqahola, des Gekaquchi et des Cibakihayi, nous reprendrons le fil de l'histoire du plateau aztèque, que nous avons quittée après la chute de l'empire toltèque.

(1) La fameuse pierre noire d'obsidienne de Guatémala; nous en parlerons plus au long dans la suite de cette histoire.
(2) Mém. de Tecpan-Atitlan.



LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur la civilisation américaine et les invasions barbares. Variété des immigrations au Mexique et dans l'Amérique-Centrale. Le nord, berceau des Chichimèques de toute classe. Mœurs et coutumes de ces peuples au XIIe siècle. Leurs armes. Leur nourriture. Aztlan et Chicomoztoc, patrie des Chichimèques. Le rio Gila et le Yaqui. Ruines d'édifices et de villes antiques dans les déserts du nord. « Casas Grandes de Montézuma. » Aztlan-Aztatlan et Teo-Culhuacan. Xolotl, premier chef chichimèque. Plusieurs princes de ce nom. Xolotl sur les frontières de l'empire toltèque. Il descend vers l'Anahuac. Son armée. Caractère de son invasion. Condition du plateau aztèque à l'arrivée de Xolotl. Villes de la vallée d'Anahuac. Commencements d'Azcapotzalco. Condition de Culhuacan. Xiuhtemal à la tête du gouvernement toltèque dans cette ville. Marche de Xolotl. Il arrive aux ruines de Tollan. Compagnons d'armes du prince chichimèque. Il descend sur les bords du lac de Xaltocan et s'établit à Xoloc. Dénombrement de Nepopohualco. Les Chichimèques reconnaissent la vallée. Situation relative des Toltèques et des barbares durant les premières années de leur établissement dans l'Anahuac.

Avec la chute de l'empire toltèque nous sommes entrés dans une des périodes les plus remarquables de l'histoire du Mexique et de l'Amérique-Centrale. C'est, en effet, un spectacle bien digne d'attention que celui des événements dont ces contrées furent le théâtre, pendant les deux premiers siècles qui suivirent la ruine de l'Anahuac. Ici nous voyons, parmi ces innombrables tribus de

Chichimèques descendus du septentrion, les uns s'unir aux restes de la nation vaincue et travailler à replacer sur ses bases antiques l'édifice de la monarchie écroulé ; les autres, refusant d'échanger leur farouche indépendance contre le joug paisible d'une vie policée, se retrancher derrière les rochers les plus âpres de la Cordillière aztèque, après avoir soutenu, pendant près d'un siècle, contre leurs propres frères, une lutte qu'on peut justement appeler le duel de la barbarie et de la civilisation. Ailleurs, c'est l'émigration toltèque que nous avons suivie dans les diverses régions de l'Amérique-Centrale, où on la voit conquérant, à l'aide d'autres tribus chichimèques, les riches provinces de Guatémala, de Nicaragua et de Honduras, détruisant d'antiques royaumes dont les noms mêmes échappent aux souvenirs de l'histoire, infusant partout ses mœurs, ses lois et sa religion, édifiant de nouveaux trônes, qui devaient durer jusqu'à l'époque fatale où les armées espagnoles viendraient réduire les dieux, les rois et les nations des deux Amériques dans la même poussière.

Les lois providentielles qui régissent l'humanité ne méritent pas moins de fixer notre attention que celles qui conduisent l'univers matériel ; en effet, quel que soit l'objet qu'abordent nos méditations, nous voyons, au fond, qu'une même main dirige tout ce qui nous environne, et, dans les choses qui, en apparence, sont les plus sujettes au changement, on ne peut s'empêcher de reconnaître encore l'immutabilité de celui qui, dès l'origine, a posé des bornes à la création. A quelque époque de l'histoire que nous remontions, nous voyons la civilisation, semblable au soleil, suivre son cours d'orient en occident, et les invasions barbares arriver sur les empires, au moment précis où l'heure de leur chute a sonné. Nous les voyons constamment sortir du septentrion pour se jeter sur les régions du midi et presque toujours suivre une marche analogue à celle de la civilisation, en descendant du nord-est au sud-ouest. Le même phénomène que le monde ancien a contemplé de tout temps, nous l'observons éga-

lement dans celui qu'on appelle le Nouveau-Monde. Sans chercher par quelles voies les populations primitives sont arrivées à occuper ce continent, ni par quels moyens elles ont pu traverser les mers immenses qui le séparent aujourd'hui de l'autre, nous remarquons généralement que les nations qui ont opéré, dans le cours des siècles, les changements les plus considérables dans leur condition sociale sont arrivées du nord ou de l'orient; les tribus même qui reconnaissent être descendues du nord-ouest avouent, ailleurs, qu'elles y étaient venues des régions orientales.

Les mœurs, les coutumes, la religion, les langues des peuples qui envahirent les diverses contrées du Mexique et de l'Amérique-Centrale, du huitième au treizième siècle, nous permettent non-seulement de retracer la marche qu'ils suivirent du nord au sud, mais elles servent aussi à constater l'identité de leur berceau. De l'ensemble de ces faits on peut inférer, en même temps, que ces tribus ne furent jamais assez nombreuses, au moment de leur transmigration en Amérique, pour altérer d'une manière sensible le caractère original des populations auxquelles elles se mêlèrent. On peut déduire de ces mêmes faits comme des traditions qu'elles ont conservées, que leurs premiers pas, en arrivant sur ce sol nouveau, eurent rarement un but agressif; elles se contentaient de veiller à leur défense et à celle de leurs familles, et ce n'était qu'après s'être multipliées suffisamment dans le cours d'un certain nombre d'années, parmi les aborigènes, qu'elles entreprenaient ces invasions formidables dont le Mexique fut surtout le théâtre.

Nous avons parlé, au commencement de cet ouvrage, du caractère uniforme que l'on remarque dans l'ensemble des races américaines. Plusieurs écrivains (1) ont fait ressortir ce fait avec un grand talent, et en ont conclu que la souche primitive était autochthone et produite sur le sol même de l'Amérique. Nous ne

(1) Le professeur Morton, et en dernier lieu MM. Nott et Gliddon.

croyons pas qu'il faille rejeter absolument ce système, ni qu'il soit opposé en tout à la vérité du système mosaïque qui continue à proclamer, à travers les siècles, l'unité de la race humaine. La même main qui a dispensé tant de climats différents sur l'étendue du globe leur a donné, en même temps, des qualités tout aussi diverses ; c'est dans cette diversité de qualités et de climats qu'il faut travailler à découvrir les véritables causes de la variété qu'on observe dans les hommes et dans les animaux. Mais nous croyons qu'il serait superflu de vouloir chercher la souche primitive de la population américaine. Transportée sur ce continent, au temps de la dispersion, à une époque que les livres saints ne déterminent point, séparée, peut-être, pendant de longs siècles, du reste de la terre, elle a dû, en se multipliant, suivre la loi que Dieu avait tracée à chaque organisation dans toutes les parties de l'univers ; elle s'est ainsi inoculé tous les germes de ce sol vierge alors qui lui était échu en partage, et elle est devenue, insensiblement, telle que nous la connaissons aujourd'hui. La même force invisible s'est exercée ensuite sur toutes les races qui sont venues se mêler à la première, en leur donnant cette unité de caractère dont on a tiré, depuis, tant de conséquences de toutes sortes. Ne voit-on pas même encore tous les jours l'effet qu'exercent le climat et le sol de l'Amérique, après un siècle ou deux, sur les familles européennes dont le sang est resté pur de tout mélange avec les aborigènes ou les nouveaux-venus de l'ancien continent ?

Dans cette unité, cependant, on découvre encore une grande variété ; c'est dans cette variété qu'il faut chercher les immigrations qui sont venues se greffer sur le tronc primitif. Il y a, en Amérique, des tribus et des nations dont la blancheur surpasse celle de la plupart des nations asiatiques. La population de Michoacan, quelques portions de celle du Quiché et celle de l'Yucatan, sont remarquables sous ce rapport. Dans ces deux dernières provinces, le caractère général de la souche la plus antique offre

des traits nombreux de ressemblance avec les races de la Palestine et de l'Égypte ancienne; on y retrouve le profil juif, arabe ou algérien, exactement semblable aux types qu'on voit gravés sur les monuments de Ninive et de Thèbes. Les mœurs, une foule de coutumes, les vêtements sont encore les mêmes, et nous sommes intimement convaincu que, lorsque les orientalistes érudits auront commencé à étudier les langues de ces contrées, ils iront plus loin que nous à cet égard.

Sur cette souche orientale se sont entés, à des époques postérieures, des formes rappelant celles des Tartares et des Mongols, des caractères analogues à ceux qu'on rencontre fréquemment dans la Suède et la Courlande, ainsi que dans divers cantons de l'Allemagne et de la Hongrie. A ces types appartiennent, en grande partie, les races qui, les dernières, envahirent la Véra-Paz et les provinces quiché-guatémaliennes. Elles venaient du nord, et, dans leurs traditions, elles donnent, aux contrées d'où elles sortirent originairement, les mêmes noms qu'on retrouve dans les histoires mexicaines (1). Aussi sommes-nous fondé à croire que ces tribus, aussi bien que les Chichimèques qui descendirent sur le Mexique, eurent un point de départ commun, dans l'un ou dans l'autre continent, sans qu'il soit, pour cela, nécessaire de leur attribuer une origine tout à fait commune.

Une certaine identité de mœurs, surtout de coutumes et d'habitudes de guerre, peut les faire confondre, au premier abord, les uns avec les autres; mais il est constant, comme on l'a vu déjà dans l'histoire de la monarchie toltèque, que, s'il y avait des Chichimèques entièrement barbares, il y en avait d'autres, au contraire, qui se distinguaient par une apparence et des formes so-

(1) Le nom de Tulan paraît également dans les histoires mexicaines, quichées, cakchiquèles et tzutohiles. Celui de Chimoztoc, ou les Sept Grottes, se montre, dans les histoires guatémaltèques, traduit par Wucub-Ciwan, qui a la même signification.

ciales qui n'appartiennent qu'à des hommes policés. Les premiers ignoraient généralement jusqu'aux plus simples notions de l'agriculture, ne connaissaient d'autre occupation que la chasse, d'où ils dérivaient leur nourriture, et d'autres plaisirs que la guerre et la rapine, qui étaient comme l'élément de leur constitution. Leurs mœurs étaient farouches et grossières, et telle était la barbarie où les masses étaient plongées, qu'elles se contentaient de manger la chair crue ou simplement séchée au soleil (1).

Quoiqu'il soit difficile, aujourd'hui, de savoir quel était l'état social de ces sauvages, nous ne croyons guère être loin de la vérité en supposant qu'il devait ressembler à celui de la plupart des tribus indiennes qui occupaient le sol des États-Unis à l'époque de la découverte de l'Amérique. Il y avait, toutefois, cette différence, qu'en demeurant nomades, dans les forêts ou dans les savanes, ils conservaient, avec les nations plus civilisées qu'eux, des relations que la ressemblance générale de leur caractère et de leurs formes physiques, et peut-être aussi le souvenir d'une origine commune, devaient, dans des circonstances données, rendre naturellement plus intimes qu'elles ne le furent depuis avec les Européens. La certitude que nous avons acquise de l'existence d'un grand nombre d'états jouissant d'une civilisation analogue à celle du Mexique, dans les régions septentrionales de cette république et jusqu'au delà même du territoire de Santa-Fé (2), est une preuve que les populations tout à fait sauvages étaient bien moins nombreuses qu'on a pu se l'imaginer jusqu'ici. Nous croyons que l'aspect topographique de ces vastes contrées devait présenter, aux xe et xie siècles, quelque chose d'assez semblable à ce

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, trad. Ternaux-Compans, tom. I, chap. 9. — Veytia, Historia Antigua de Mexico, tom. II, cap. 1. — Aubin, Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains. Paris, 1849, pag. 74.

(2) Nous donnons ici le nom de territoire de Santa-Fé au Nouveau-Mexique, afin de ne pas toujours répéter le même mot.

qu'on voit encore au Brésil, où de distance en distance, entre les provinces et les villes les plus civilisées, on rencontre des tribus indiennes dont les mœurs offrent avec elles les contrastes les plus frappants. On peut croire, d'ailleurs, que la distinction qu'il y avait d'un état social à un autre n'excluait, ici, ni les liens de parenté ni les alliances politiques : ainsi qu'en Afrique ou en Asie, le chef d'une nation policée n'invoquait que trop souvent le secours d'une horde barbare, et les relations du sachem d'une tribu nomade avec le prince puissant d'une des villes du septentrion devaient ressembler assez à celles d'un cheik de Bédouins errants avec l'émir d'une cité des bords de l'Euphrate ou des déserts de Palmyre (1).

C'est un fait aujourd'hui acquis à l'histoire de l'Amérique, que plusieurs des nations qui envahirent le Mexique habitaient dans le nord des villes populeuses, dont quelques-unes avaient atteint un degré considérable de culture. Lorsque des travaux plus complets auront fait découvrir leurs noms et leurs annales, ils répandront indubitablement une grande lumière sur cette question encore si obscure. Le lecteur connaît déjà les monuments gigantesques, tumuli, pyramides et fortifications qu'un savant distingué (2) a fait connaître au monde. Des bords du Saint-Laurent et des rivages des grands lacs du nord, le long du Mississippi, jusqu'au golfe du Mexique, on trouve les traces étonnantes de ces populations inconnues (3) qui, des régions glacées voisines du

(1) Cette ressemblance existe encore de nos jours au Mexique, et des chefs de tribus sauvages sont, en ce moment-ci, alliés avec les Mexicains pour repousser les invasions américaines sur le Rio Grande del Norte, mars 1856. N'a-t-on pas vu plus d'une fois, d'ailleurs, les Iroquois unis aux Anglais et les Hurons et Algonquins aux Français du Canada, dans les XVIIe et XVIIIe siècles ?

(2) Geo. E. Squier, Monuments of the Mississipi valley, published by the Smithsonian Institute, Washington.

(3) Inconnues, en tant que ce ne sont pas les mêmes qui envahirent ensuite le Mexique et l'Amérique-Centrale. Ce qui est certain, c'est que les Teo-Chichimèques qui envahirent, aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, les provinces du plateau

pôle, descendirent dans les contrées méridionales des États-Unis, en multipliant sur leurs pas les signes de leur puissance. Ce n'est pas tout. Dans les forêts du Texas, dans les montagnes du Nouveau-Mexique, et dans les déserts californiens, depuis le grand lac salé des Mormons (1), jusqu'aux frontières d'or de la Sonora, sur les vastes plateaux de Sinaloa, dans les régions encore presque ignorées des états de Durango et de Chihuahua, partout où l'Apache chasseur et le Comanche farouche poursuivent une guerre à mort contre l'Européen, dans la plaine comme au bord des précipices, des édifices grandioses étalent avec hardiesse leurs formes pyramidales, souvenirs des mêmes populations, ou bien d'autres plus civilisées qu'elles (2). Qui étaient-elles ? Les mémoires, trop ignorés, de la conquête de Cibola (3), de Sonora, de Xalizco, de Tonala et de Zacatecas, par les lieutenants des Cortès (4), ont conservé les noms d'un grand nombre de peuples habitants de ces contrées et dont la plupart parlaient des dialectes de la langue nahuatl. Au

aztèque construisaient également de ces ouvrages en terre pour la défense ; voici ce qu'en dit Camargo, Hist. de la républ. de Tlaxcallan : « Le point où ils avaient leur principal établissement est une espèce de monticule qui avait environ deux lieues de tour, et les chemins qui mènent au sommet étaient défendus par cinq rangées de palissades et autant de fossés. Ces derniers avaient vingt-cinq pas de large. On avait *construit des espèces de bastions ou de terrasses avec la terre que l'on en avait tirée...* » (Trad. Ternaux-Compans, Nouv. Annales des Voyages, 1845, tom. II, pag. 136.)

(1) On sait que les Mormons, secte entreprenante et hardie sortie du protestantisme américain de 1830 à 1836, sous l'inspiration de son prophète, le fameux Joseph Smith, sont allés, après sa mort, se fixer dans les vallées qui bordent le grand lac Salé et le lac Utah, dans les déserts de la haute Californie, où ils ont bâti plusieurs villes et formé un nouveau territoire déjà incorporé à l'Union américaine sous le nom d'Utah. Quant à eux, ils donnent à ce territoire le nom de Deseret, et à leur ville principale celui de Zion, ou Sion.

(2) Frejes, Hist. breve de la conquista de los estados independientes del imperio mexicano, Zacatecas, 1838.

(3) L'existence des régions connues sous le nom de Cibola et de Quivira, révoquée en doute pendant deux siècles, est aujourd'hui un fait avéré.

(4) Ces Mémoires, formant de trente à quarante volumes MS. in-folio, se trouvent dans les archives nationales à Mexico, où nous les avons consultés.

dire de leurs anciens, ils avaient succédé à d'autres peuples dont le souvenir vivait dans les grandes ruines qu'ils avaient laissées derrière eux.

Le nom de Chichimèques, qu'on donnait généralement, à l'époque de la conquête, à tous ceux qui étaient établis au delà des frontières septentrionales du Mexique et du Michoacan, n'excluait pas, pour cela, leur distinction en plusieurs nations différentes, suivant les historiens espagnols eux-mêmes (1). Ces historiens firent les premiers connaître le royaume de Tonalan (2) et celui de Xalizco (3), qui font aujourd'hui partie intégrante de l'état du même nom, dont Guadalaxara est la capitale. Plus loin, vers le nord, s'étendaient les provinces de Quauhtztlan, de Chiametla, de Culhuacan, de Petatlan et de Tamochala, toutes voisines des rivages de l'océan Pacifique, et occupées par des populations riches, industrieuses, agricoles, et habitant de grandes villes bâties de pierres ou d'adaube (4). Au delà de ces belles régions, vivaient d'autres nations dont les restes se retrouvent peut-être aujourd'hui dans quelques tribus errantes du Nouveau-Mexique. Confinant avec la frontière mexicaine, au nord-est, on trouvait le royaume d'Oxitipa, dont la capitale était située au même endroit où se trouve aujourd'hui San-Luis-Potosi (5), puis, en retournant à l'ouest, les populations nombreuses connues sous le nom de Huachichiles et Tévultecas (6), à qui les monuments de la Quemada (7) et les

(1) Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., decad. VII, lib. II, chap. 10.

(2) *Tonalan*, ancienne capitale du royaume du même nom, à 2 l. de Guadalaxara, qui a pris sa place.

(3) *Xalizco*, ville voisine de l'océan Pacifique, ancienne capitale du royaume du même nom, qui s'est étendu, depuis, aux provinces voisines formant le royaume de Nueva-Galicia, sous le gouvernement espagnol.

(4) Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias-Occid., MS. de M. Peter-Force de Washington, tom. I, cap. 7.

(5) Herrera, Hist. gén., decad. IV, lib. IX, cap. 12.

(6) Frejes. Hist. breve, etc.

(7) Ces belles ruines sont à peu de distance de la ville de Zacatecas.

débris du temple de Tevul (1) rendent un témoignage plus puissant que toutes les paroles.

C'est entre ces diverses nations que se seraient disséminées autrefois, avant de descendre le plateau aztèque, celles à qui l'on attribuait plus particulièrement le nom de Chichimèques, et dont le caractère supportait plus impatiemment le joug de la civilisation.

Les Chichimèques et Téo-Chichimèques, aux XII[e] et XIII[e] siècles, s'habillaient également de peaux de bêtes fauves, le poil en dehors durant l'été, et en dedans en hiver, afin de se garantir du froid. Chez les classes aisées ou parmi les tribus rapprochées de la civilisation, ces peaux étaient tannées ou maroquinées avec art ; on y usait aussi des toiles de nequen (2), et quelquefois de cotonnades d'une grande finesse. Les chefs se revêtaient d'une peau entière d'animal, en se coiffant de la tête comme d'un casque, la queue leur tombant par derrière jusqu'aux reins, ce qui leur donnait un aspect formidable (3). Ils y ajoutaient d'une oreille à l'autre un vaste diadème de plumes de diverses couleurs, dressées en éventail sur le haut du front, avec un bouquet de plumes qui tombait par derrière, comme une queue d'oiseau, entre les épaules. Ce casque était orné, quelquefois, d'un petit miroir ; mais il y en avait qui le portaient à la ceinture, d'autres par derrière, de manière à ce que ceux qui les suivaient fussent en état de s'y mirer durant la marche (4). Ils usaient aussi, en guise d'ornements, de morceaux de métal rudement travaillés, de pierres fines, et de colliers

(1) *Tevul* ou *Teül* est aujourd'hui un gros bourg à 32 l. de Guadalaxara et à 34 l. de Zacatecas.

(2) Le *nequen* est une espèce de chanvre grossier que les Mexicains tiraient de l'écorce de l'aloès ou maguey, dont ils faisaient de la toile et des cordes.

(3) Ces costumes, en usage encore aujourd'hui chez les Indiens de la Véra-Paz, qui s'en servent dans leurs grands ballets, ont beaucoup de ressemblance avec ceux des Apaches et des Comanches.

(4) Sahagun, Hist. gén. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

de wampum (1); mais les plus riches avaient des bracelets et d'autres bijoux artistement ciselés, car ils passaient pour avoir, parmi eux, des lapidaires de talent (2). Quant à leurs chaussures, elles étaient d'écorces d'arbres, de cuir tanné ou cru, de la même forme, à peu près, que les mocassins des sauvages du Nord (3).

Les Téo-Chichimèques (4) étaient généralement d'une taille moins élevée que les Toltèques ; ils avaient le teint olivâtre, les cheveux noirs, rudes et longs, ce qui était parmi eux une marque de distinction (5). Leur barbe était assez fournie. Ils étaient forts, robustes et musculeux. Ainsi que toutes les autres nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale, ils gardaient avec un grand soin leurs généalogies, qu'ils se transmettaient de mémoire, de père en fils. Tous, indistinctement, tenaient à l'antiquité de leurs familles, et c'est probablement au respect qu'ils avaient pour les fondateurs de leur race qu'on doit attribuer l'union constitutive de leurs tribus, où l'esprit monarchique paraît avoir toujours dominé, malgré l'indépendance naturelle à leur caractère. Leurs armes étaient des arcs, des flèches, des haches, des massues, des frondes, et un lacet de corde ou de cuir dont ils se

(1) Le *wampum* est une espèce de coquillages auxquels les premiers missionnaires du Canada donnaient le nom de colliers de porcelaine (Charlevoix, Hist. de la Nouvelle France, tom. I, *passim*).

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(3) Sahagun, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1.

(4) Les écrivains du Mexique parlent fréquemment des Teo-Chichimèques ; mais pas un ne dit la véritable différence qu'il y avait de ceux-ci aux Chichimèques On ignore également ce que signifie le *teo* qui précède leur nom. Ce mot, quoique mexicain en apparence, ne peut avoir le sens nahuatl ordinaire de teo, divin; il ne dit rien ici. Sahagun l'écrit *teu* et dit qu'il signifie sauvage, silvestre, barbare, etc. L'explication que nous en tirons de la langue quichée et de la pokomame nous paraît avoir quelque chose de plus rationnel. Dans le quiché et le cakchiquel, *teu*, *teuh*, signifie le froid, le froid intense, et dans le pokomam, *teu* est l'aquilon, le vent froid qui souffle avec force du nord. On pourrait en conclure que ces populations qui venaient du nord avaient consacré ce mot comme le souvenir du froid du septentrion, et que *Teu* ou *Teo-Chichimèque* peut signifier le Chichimèque ou le barbare du nord.

(5) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 4.

servaient avec beaucoup d'adresse pour abattre leurs ennemis et les amener à leurs pieds : ils avaient aussi des sarbacanes à l'aide desquelles ils soufflaient des balles de terre cuite avec tant de force, qu'ils tuaient aisément un homme ou un animal à une distance respectable (1).

Ces traits étaient communs à la plupart des races étrangères qui envahirent le plateau aztèque, par suite des révolutions de l'empire toltèque. Mais à côté de ces ressemblances qui ne suffisent pas pour établir absolument l'unité de leur origine, on trouve des différences très-marquées non-seulement dans leur condition sociale, dans leurs coutumes et leur langage, mais encore dans leur constitution physique. On ne peut pas, toutefois, rejeter entièrement ce que ces tribus disaient elles-mêmes de la communauté de leur origine et de leur parenté mutuelle, des circonstances de toute nature, ignorées aujourd'hui, ayant pu contribuer à amener les dissemblances qui existèrent depuis.

La religion des Téo-Chichimèques était simple : ils adoraient le soleil, qu'ils appelaient leur père. Leurs sacrifices consistaient à couper le cou aux oiseaux, prémices de leur chasse, ainsi qu'aux serpents ; ils creusaient ensuite la terre, secouaient le gazon et l'arrosaient de sang. Dans leurs serments, ils prenaient à témoin le ciel et la terre, et donnaient à celle-ci le titre de mère (2). Les plus beaux produits de leur chasse étaient destinés au chef de la tribu ; s'ils réussissaient à tuer un tigre, un lion, un chat sauvage ou un chevreuil, ils lui en présentaient la peau avec une partie de la chair. C'est ainsi qu'ils lui faisaient hommage et se reconnaissaient pour ses vassaux ; ils fabriquaient également pour lui des arcs et des flèches, nettoyaient la grotte dont il faisait sa de-

(1) Id., ibid.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, trad. de Ternaux-Compans, tom. I, chap. 13.

meure ou élevaient la hutte de branchages dont il avait besoin pour s'abriter (1).

La nourriture simple des Téo-Chichimèques et leurs habitudes agrestes avaient sur leur santé une influence très-grande : ils vivaient longtemps et exempts d'infirmités, conservant jusqu'à la fin leur force et leur intelligence, et mouraient uniquement de vieillesse. Si, par hasard, l'un d'eux tombait malade et ne guérissait pas au bout de trois ou quatre jours, les vieillards de la tribu se réunissaient, et, après lui avoir percé la gorge d'une flèche, achevaient de le tuer, en disant que c'était le meilleur moyen de le délivrer de ses maux. On l'enterrait ensuite avec de grandes réjouissances qui duraient plusieurs jours de suite (2). Chacun d'eux ne pouvait avoir qu'une femme à la fois, et il devait s'en contenter : s'il se rendait coupable d'adultère, ce qui était un cas extrêmement rare, il était traduit devant le conseil de ses pairs ; si c'était un chef, ses vassaux eux-mêmes lui tiraient chacun quatre flèches, ainsi qu'à sa complice, et ils mouraient ainsi sous leurs coups. Si la femme d'un de ces guerriers devenait enceinte, son mari lui réchauffait les épaules avec du feu, et, lorsqu'elle était sur le point d'accoucher, il lui jetait de l'eau, en disant que c'était là le bain dont elle avait besoin. Dès qu'elle avait mis son enfant au monde, son mari lui donnait deux ou trois coups de pied dans les reins, pour achever de lui faire évacuer le sang ; après quoi, elle prenait son nouveau-né, l'accrochait dans un filet sur ses épaules, et ils se remettaient ensemble en chemin jusqu'au lieu où ils devaient dormir. Si l'enfant était une fille, on la donnait, lorsqu'elle avait atteint l'âge de sept ans, à garder à un petit garçon de son âge, dont elle devenait la compagne ; si c'était un fils, le père lui plaçait entre les mains un arc et des flèches aussitôt qu'il avait atteint

(1) Sahagun, Hist. gen. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29, § 2.

(2) Sahagun, ibid.

une année, et lui enseignait à s'en servir, sans lui permettre d'autres amusements que ceux de la guerre et de la chasse (1).

Tous les auteurs qui se sont occupés de l'histoire mexicaine sont d'accord, avec les traditions du plateau aztèque, pour fixer au XIe siècle le grand mouvement des tribus septentrionales vers le midi. Les causes de ce mouvement, ignorées aujourd'hui, sont demeurées un mystère impénétrable. Le lecteur a pu en apprécier le commencement dans l'histoire de l'empire toltèque; mais, ainsi que nous l'avons démontré, si les troubles qui entraînèrent la chute de cette grande monarchie et l'ambition des principaux feudataires contribuèrent à sa ruine en favorisant l'invasion des barbares, on ne peut nullement les regarder comme en étant la source et le point de départ. Tout ce qu'on connaît, c'est que des populations considérables étaient descendues, depuis plusieurs années, des régions du nord sur celles que nous connaissons aujourd'hui, sous les noms d'états de Sinaloa, de Durango, de Chihuahua, de Xalizco, de Zacatecas et de Nuevo-Léon, s'internant chaque jour davantage dans les provinces plus immédiatement soumises aux rois de l'Anahuac. D'où ces populations étaient-elles sorties antérieurement, sur quel point de la terre américaine était situé leur berceau, c'est là ce que leurs annales n'éclaircissent pas davantage; ce que l'on peut, toutefois, regarder comme certain, c'est qu'elles étaient de nations diverses et que des causes, ignorées comme le reste, les avaient agglomérées et réunies, de contrées différentes, à peu de distance des mêmes frontières.

Le seul endroit dont le nom se présente sous la plume avec quelque certitude, c'est celui d'où sortirent les tribus auxquelles on donne communément celui d'Aztèques. Toutes conviennent qu'elles partirent d'Aztlan et de Chicomoztoc, et les princes chichimèques de la maison royale de Tetzcuco se donnent à peu

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. X, cap. 29, § 2.

près la même origine (1). Malgré la variété des documents que nous avons sous les yeux, ces lieux, dont tant d'écrivains se sont vainement efforcés de découvrir la situation, continuent à être une question plus ou moins obscure. A l'aide de ces pièces intéressantes, nous allons travailler, de notre côté, à y jeter quelque lumière, en donnant à nos lecteurs un aperçu de la géographie des contrées voisines du rio Gila, où une grande partie de ces tribus a dû habiter, supposé qu'il soit nécessaire d'aller encore plus au nord chercher le pays d'Aztlan dont il est question ici.

La Sonora est une des parties les plus fertiles, les plus riches, anciennement les mieux peuplées de la Nouvelle-Espagne ; elle commence à quatre cents lieues environ au nord de Mexico (2). A l'ouest, une chaîne de montagnes élevées sépare la vallée proprement dite de la Sonora (3) de la Tarahumara (4) ; elle s'étend ensuite jusqu'au golfe de Californie, qui baigne ses côtes depuis l'embouchure du Yaqui (5) jusqu'à celle de Colorado, dont la jonction avec la Gila (6) forme sa frontière septentrionale. Ces trois cours d'eau sont les plus célèbres et les plus considérables de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5.

(2) L'état de Sonora, le dernier de ceux de la confédération mexicaine vers le nord, forme actuellement la frontière de cette république avec l'état californien de l'Union, dont il est séparé par le rio Gila. Voir sur les populations barbares de ces contrées l'ouvrage du jésuite Alegre, Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España, édité par Bustamente, à Mexico, en 1842, tom. II, lib. V et VI.

(3) C'est-à-dire la partie que les Espagnols appelaient en particulier *el Valle de Sonora*.

(4) La *Tarahumara* est aujourd'hui comprise en partie dans l'état de Durango, et en partie dans les territoires voisins cédés aux États-Unis ; la langue tarahumara était parlée par un grand nombre de populations.

(5) Le *Yaqui*, appelé, par les Espagnols, *Rio del Espiritu Santo*, a son embouchure à peu de distance du port de Guaymas en Sonora.

(6) Le *Gila*, ou mieux *Xila*, fait sa jonction avec le fleuve Colorado, près du fort d'Yuma, à vingt lieues environ du golfe de la Californie, où ils se déchargent ensemble.

toute cette contrée (1). Des travaux récents, entrepris par ordre du congrès américain, ont fait connaître ceux du Colorado et du Gila, qui naissent l'un et l'autre dans les montagnes du Nouveau-Mexique. Dans le siècle dernier, des voyageurs qui avaient parcouru les contrées arrosées par le Colorado (2) croyaient qu'il sortait des grands lacs du territoire des Mormons, non loin desquels vivait alors une nation civilisée à laquelle on donnait le nom de Mosemlec (3). Quant au Gila, il prend sa source dans les versants méridionaux de la montagne de Mogollon, occupés, il y a peu d'années encore, par de nombreuses tribus d'Apaches (4) ; il descend, au sud-ouest, dans la vallée de Santa-Lucia, dirige ensuite sa course à l'occident, fertilisant de ses eaux une suite de cantons magnifiques ; reçoit le rio San-Francisco, à quarante lieues environ de son origine, et, après avoir traversé les terres des Pimas, ainsi que les déserts avoisinants, va se joindre enfin au Colorado, avec lequel il continue à rouler jusqu'à la mer.

Le Yaqui a son origine dans les montagnes qui séparent la Tarahumara de la Sonora, près de Tamitzopa ; dans son cours sinueux vers l'ouest, il retourne plusieurs fois au nord et au midi, reçoit, en passant, une foule de rivières plus ou moins importantes, et finit par se jeter à la mer, en face des côtes de la Californie. Quelques lieues avant d'arriver à son embouchure, il arrose les plaines fertiles de Buonavista, habitées encore, il y a un siècle (5), par les Yaquis, qui lui donnaient leur nom (6) : ceux-ci

(1) Alegre, Hist. de la Compañia, etc., tom. II, lib. V.

(2) Les plus célèbres de ces voyageurs sont le baron de la Hontan, le père Keller, jésuite, et les pères Garcès et Font, franciscains.

(3) Alegre, Historia, etc., tom. II, lib. VI. « Como afirma tambien en su « relacion don Gabriel de Cardenas que habla larga y ventajosamente del « asiento, costumbres y politica de aquellas gentes, poco diversas a las de « Europa... »

(4) Alegre, ibid., lib. V.

(5) Id., ibid. — Rivera, Diario y Derrotero de la visita general de los presidios de Nueva-España, etc. Goathemala, 1736.

(6) Alegre, ibid., ubi supra.

avaient formé autrefois une nation nombreuse; mais ils ne comptaient plus alors que quatre tribus habitant entre les bords du Yaqui et ses affluents, c'étaient celles de Sinaloa, de Boyomo, de Teocomo et de Yaquimi (1). Les autres populations de la Sonora étaient les Pimas, les Opas, les Cocomaricopas, les Quiquimas, les Opatas, les Towas, les Guaymas et les Séris; tous, à l'exception de ces derniers, parlaient à peu près la même langue et avaient les mêmes coutumes (2). Étaient-elles étrangères dans ces contrées, ou bien, comme le conjecturent certains auteurs, étaient-elles les restes des nations puissantes, maîtresses, auparavant, de ces beaux territoires où elles se seraient signalées par la construction de ces monuments dont les voyageurs admirent chaque jour davantage la magnificence et l'étendue.

En effet, qui n'a entendu parler des palais du rio Gila, auxquels on donne encore le nom de « Casas Grandes de Montézuma », de ce vaste bassin circulaire, toujours rempli d'eau, qui servait à l'alimentation de ses jardins, et des ruines de cette ville immense, située à deux lieues plus loin, dont les rues, tirées au cordeau, sont formées de vastes quadrilatères à trois ou quatre étages, comme les îles régionnaires de la ville de Rome (3)? Longtemps leur existence avait été révoquée en doute, malgré les relations réitérées des missionnaires et des voyageurs; mais les rapports des commissaires envoyés, par les gouvernements des États-

(1) Rivera, Diario y Derrotero, etc. De ces quatre noms, trois, au moins, appartiennent à la langue nahuatl. *Sinaloa*, ou *Tzinaloan*, *Teocomo*, et *Yaquimi*. *Boyomo* est peut-être le même nom que *Bayamer* ou *Vayameo*, que les princes du Michoacan disaient être le nom de leur berceau.

(2) Alegre, Hist. de la Comp. de Jesus, tom. II, lib. V. Nous doutons que cette assertion soit exacte. Les *Séris* ou *Seres* paraissent avoir été une population bien différente des guerriers farouches et cruels qui, avec les Apaches, achevèrent de désoler cette contrée.

(3) Relation de Castañada, etc. Part. II, chap. 2, trad. de M. Tern.-Comp. dans le tom. IX des Mémoires sur l'Amérique. — Rivera, Diario y Derrotero, etc. —Allegre, Hist., tom. II, lib. 6.— Arricivita, Cronica serafica del colegio de Propaganda fide de Santa-Cruz de Queretaro, part. II, lib. IV, cap. 3. Mexico, 1792.

Unis et du Mexique, pour régler la délimitation de leurs frontières respectives sont venus hautement confirmer leur véracité. Combien de fois, d'ailleurs, les Indiens de la Sonora septentrionale, en voyant l'admiration que les missionnaires témoignaient à l'aspect de ces grands édifices, ne leur parlèrent-ils pas des cités et des palais ruinés que, suivant eux, on rencontre en si grand nombre au delà du Gila et du Colorado, dans les déserts qui s'étendent jusqu'aux vallées des Mormons (1). A en croire la tradition encore constante en ces lieux (2), c'est des bords mêmes du grand lac Salé que seraient sortis les nations qui, en dernier lieu, envahirent le Mexique.

En voyant maintenant les tristes solitudes qui ont pris la place de ces empires ignorés, on se demande quel est le fléau qui a pu frapper tant de peuples et les anéantir dans l'espace d'un petit nombre de siècles. Depuis la conquête du Mexique, des maladies épidémiques, auparavant inconnues à l'Amérique, ont fait des ravages incalculables ; mais la dépopulation de la Sonora et surtout des contrées situées au nord du Colorado paraît dater de plus haut. On nomme avec effroi les Apaches et les autres tribus de leur race comme les destructeurs de l'antique civilisation septentrionale (3). Guerriers farouches et indomptables, ils auraient, e siècle en siècle et d'une région à l'autre, chassé devant eux les populations du continent américain, dévastant les campagnes et les cités, brûlant et saccageant tout ce qui s'offrait sur leur pas-

(1) Alegre, Historia, etc., tom. II, lib. VI. — Rivera, Diario y Derrotero, etc. « El dia diez y nueve, dit ce voyageur, al rumbo del sueste, pasando luego « que comenzé a marchar por las ruynas de un palacio que fabrico el empe- « rador Montezuma, quando de las partes del norueste de la Nueva-Mexico, « como trescientas leguas y de un parage que se nombre *Teguayo*, salio en « seiscientas mil personas a poblar a la ciudad de Mexico, etc. » Or chacun sait que *Teguayo* était le nom qu'on donnait, il y a peu d'années encore, à l'un des lacs des Mormons et qu'on trouve ainsi désigné sur un grand nombre de cartes modernes.

(2) Alegre, Hist. de la Comp., tom. II, lib. VI.

(3) Id., ibid.

sage, pour le seul plaisir de détruire, et donné lieu ainsi à ces émigrations étonnantes dont le Mexique fut surtout le théâtre. La tradition sonorienne (1) leur attribue l'incendie des « Casas Grandes de Montézuma », et l'histoire des temps modernes les présente (2) comme les auteurs de la ruine des provinces de Sonora et de Sinaloa. On ne trouve, chez eux, nulle trace de livres ni d'annales; on ne leur connaît aucune espèce de sacrifice, de culte ou de religion; on ne sait même pas s'ils adorent un esprit supérieur aux choses de la terre; mais ils ont entre eux des traditions orales, des rites maçonniques et une société secrète dont ils ne révèlent les mystères à aucun étranger (3). Il y a un siècle, les Apaches hantaient les montagnes qui environnent les plaines et les vallées de la Sonora : depuis cette époque, l'œuvre de destruction, commencée par eux si longtemps avant la découverte de l'Amérique, ne s'est pas ralentie un instant; toutes les nations que nous avons nommées plus haut ont disparu devant eux, et aujourd'hui les restes de la colonisation espagnole sont menacés, à leur tour, au nord du Mexique, par ces fiers et indomptables sauvages.

S'il est difficile de découvrir le berceau primitif des tribus aztèques, il reste encore presque autant de difficulté pour préciser la situation des régions d'où elles sortirent avant de se rendre au plateau qui depuis porta leur nom. La Sonora et les cantons limitrophes du rio Gila sont probablement les lieux qu'indiquent leurs annales comme leur point de départ, au onzième et au douzième siècle. Le nom de Yaqui, qui leur était commun à toutes, nous présente un jalon dont nous devons profiter pour tâcher de marcher plus avant; c'est le nom que les traditions écrites ou orales des royaumes guatémaliens (4) donnent indistinctement aux po-

(1) Arricivita, Cronica serafica, etc., part. II, lib. IV, cap. 3.
(2) Id., ibid.
(3) Alegre, Hist. de la Comp. de Jesus en la N.-España, tom. II, lib. VI.
(4) Le nom de *Yaqui*, dans les langues du Guatémala, s'appliquait anciennement aux Mexicains, aux Toltèques, et en général à tous les étrangers ve-

pulations de la langue nahuatl, mais en particulier aux Toltèques et aux Mexicains.

A l'époque où les historiens de l'Anahuac (1) commencèrent à écrire leurs annales, on trouvait des Aztèques en possession de la même contrée où, un siècle et demi après, les missionnaires (2) rencontrèrent leurs descendants, c'est-à-dire, sur les bords du fleuve Yaqui et de ses affluents : on donnait alors à ce fleuve le nom d'Aztatlan (3), qu'il portait déjà au temps du passage de Nuño de Guzman. Dans les manuscrits anciens, Aztatlan est souvent confondu avec Aztlan (4); quelquefois les deux sont joints ensemble, et d'autres fois Aztlan, réuni à Chicomoztoc, est présenté comme le nom d'une fort grande ville (5), qui fut longtemps le séjour des ancêtres des Mexicains. Suivant les peintures, cette ville se trouvait dans une contrée qui paraît entourée d'eau comme une île, soit qu'il fallût passer un bras de mer pour y arriver, soit qu'elle

nant du nord-ouest. « Les Yaquis, qui, depuis, s'établirent là où est Mexico, » dit le MS. Quiché de Chichicastenango. « Yaqui Ah-Culuvacan, les Yaquis, habitants (ou sujets) de Culhuacan, dit le Mémorial de Tecpan-Atitlan, en parlant des envoyés de Modeczumatzin, rahawal (c'est-à-dire empereur) des « Mexicains. » Les anciens auteurs, parlant des Toltèques réfugiés au royaume de Chiquimulà, appellent, à cause d'eux, cette contrée *Pa-Yaqui*, chez les Mexicains. Dans le ballet-drame *Xahoh-Tun*, le héros de Rabinal, parlant de ses armes, qui viennent du Mexique, dit : « Ma hache et mon épée « de Yaqui. »

(1) Alonzo Franco, Histoire de Mexico, MS. en langue nahuatl de la coll. Aubin. — Chimalpain, Mém. de Culhuacan.

(2) Alegre, Hist. de la Comp., etc., tom. II, lib. V et VI.

(3) Herrera, Hist. gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. VIII, cap. 1. « Determino Nuño de Guzman ir a invernar a la ribera de un rio, dicho « *Haztatlan*..... y se tomo un Indio que mostro el vado del Rio Grande de « Haztatlan..... » Le même auteur parle ensuite de la qualité marécageuse du pays, où un grand nombre de soldats souffrirent de la fièvre. Le nom d'*Aztatlan* convient parfaitement au symbole qui, dans les cartes mexicaines, représente *Aztlan*, d'où ils disent être sortis.

(4) *Aztlan* est un mot d'une étymologie fort difficile. Il n'est pas exactement traduit dans les mots Terre ou Pays des Hérons, qu'on lui attribue et qui se trouvent plus exactement dans *Aztatlan*.

(5) « Cencahuey altepetl, » dit Alonzo Franco.

fût située dans une région circonscrite par les bras de quelque grand fleuve. Avant de se mettre en chemin vers le Mexique, les tribus aztèques y auraient exercé la profession de bateliers, passant d'une rive à l'autre les voyageurs qui se rendaient à Aztlan-Chicomoztoc, ou qui en sortaient pour aller ailleurs (1). Là régnait, à une époque postérieure à la ruine de l'empire toltèque, un souverain puissant du nom de Montézuma (2), dont la dureté et la tyrannie donnèrent lieu alors à l'émigration de ces tribus vers le midi. D'après les mêmes documents, deux autres fort grandes villes existaient dans ces contrées, c'était Aztlan-Aztatlan et Téo-Culhuacan (3); pour arriver à cette dernière, il y avait également un large cours d'eau à traverser, et c'est là que les Aztèques se rendaient, chaque année, pour sacrifier à Tetzauh (4), la divinité la plus redoutable et la plus redoutée de toute la terre septentrionale. Une connaissance plus approfondie nous fera, d'ici à peu d'années, n'en doutons pas, retrouver la situation exacte de ces diverses localités, renfermées, suivant toute apparence, entre le Colorado et les régions arrosées par le Yaqui, et tout nous porte à admettre l'identité d'une de ces grandes cités aztèques avec les ruines imposantes des « Casas Grandes de Montézuma ».

(1) Ibid., Hist. de Mexico. — Mém. de Culhuacan.

(2) Id., ibid. — Castañada, dans la Relation de son voyage, ajoute, en parlant des Casas Grandes de Montézuma : « Les Indiens nous dirent que c'était « par ces ouvertures, qui sont assez grandes, que le souverain qu'ils nomment l'homme déplaisant, *hombre amargo* (ce qui est à peu près la tra- « duction du nom de Montézuma, qui signifie le *seigneur sévère*), regardait « le soleil à son lever et à son coucher, afin de le saluer. » (Ternaux-Compans, Mémoires sur l'Amérique, t. IX, pag. 383.) Castañada ajoute encore qu'on donnait au lieu où existent les ruines de « las Casas Grandes, » le nom de *Chichiltical*, ou Maison de l'Amertume.

(3) Aztlan-Aztatlan était, suivant Alonzo-Franco, le nom de la ville habitée par les Aztèques. Quant à Teo-Culhuacan, on ne saurait affirmer encore si c'était la même ville que le Culiacan de Sonora ou un lieu différent : la première opinion est plus probable.

(4) *Tetzauh*, ou l'épouvante, le prodige, personnifié d'abord dans Tetzcatlipoca, ensuite dans Huitzilopochtli.

A la suite des révolutions qui avaient mis fin à l'empire toltèque, on voit apparaître le nom de Xolotl entre ceux des chefs septentrionaux qui les premiers parvinrent à établir une domination plus régulière dans l'Anahuac. Sous ce nom, décerné comme un titre royal à ceux d'entre les princes chichimèques qui s'élevèrent au-dessus de leurs égaux, mais que les auteurs ont pris constamment pour un nom propre, se dérobent assurément plusieurs personnages distincts, qui exercèrent successivement l'autorité principale sur les tribus encore nomades. Leur histoire embrasse la période obscure qui s'écoule depuis la ruine de Tollan jusqu'à la fondation des petites royautés, origine des royaumes d'Acolhuacan et d'Azcapotzalco. Rien de clair, rien de précis n'apparaît durant cet intervalle : c'est une époque de silence et d'atonie, conséquence neturelle de toutes les grandes catastrophes. Aucun événement saillant n'a lieu, on ne voit que des barbares, arrivant les uns après les autres sur le plateau aztèque, sans idée arrêtée, s'éparpillant sans ordre dans les forêts, qui reprenaient partout la place des anciennes cités toltèques, ne cherchant qu'à vivre de la chasse, se servant à peine de leurs arcs et de leurs flèches pour molester les tristes restes des populations naguère nombreuses qui avaient fait la gloire de ces contrées.

Cette période est d'un siècle environ (1). Le personnage de Xolotl disparaît alors pour faire place à des princes dont les noms et les rôles sont parfaitement distincts : c'est l'époque où les barbares, devenant plus stables, commencent à s'adonner aux travaux de l'agriculture, à l'exemple des Toltèques et des premières tribus aztèques et acolhuas, qui rapportent dans l'Anahuac le goût de la vie policée ; c'est l'époque où les chefs de ces chasseurs indépendants, fatigués d'errer sur des terres encore communes, commencent à partager la propriété, en assignant des limites à

(1) De l'an 1064 à l'an 1160 environ. C'est ce qui explique les deux cents ans de vie que les auteurs donnent à Xolotl.

leurs forêts, en fermant de murailles leurs parcs et en recevant l'investiture royale, qui de guerriers nomades fait d'eux des seigneurs féodaux.

Le premier Xolotl dont il soit fait mention dans l'histoire est appelé Xolotl-Tochinteuctli ; il paraît, comme roi d'Amaquemé (1), dans le courant du dixième siècle, après quoi on n'en voit point d'autre jusqu'après la ruine de la monarchie toltèque. Celui qui descendit alors dans l'Anahuac est célébré, dans toutes les chroniques d'origine tetzcucaine, comme le plus grand des héros chichimèques de ces temps-là ; les annalistes du royaume d'Acolhuacan, presque tous du sang royal, ont travaillé à l'envi à rehausser son importance, en rattachant à lui le berceau de leur famille (2). Suivant ces chroniqueurs (3), le grand Xolotl, comme ils l'appellent constamment, descendait des rois septentrionaux qui, des cités de Nequametl et de Nacuiz (4), dominaient au loin sur les vastes régions voisines du Nouveau-Mexique. Ses ancêtres, sortis de Chicomoztoc (5), avaient conquis le royaume d'Amaquemé, où ils avaient établi leur résidence ; c'était là qu'était mort Tlacamatzin, père de Xolotl, l'année même de la destruction finale de

(1) Chimalpain, Mém. de Culhuacan, ad an. I Tecpatl, 960. — Comme tant d'autres lieux dont les noms sont répétés, il y en avait plusieurs du nom d'Amaquemé. Celui dont il s'agit doit avoir été, suivant toute apparence, au nord du Zacatecas, peut-être même aussi haut que Chihuahua ou Durango. L'étymologie du nom de *Xolotl* offre de grandes difficultés. Dans son acception ordinaire, il signifie esclave, valet, servant, et cependant on le voit appliqué à plusieurs princes comme un titre très-élevé. Lorenzana, dans ses annotations aux Lettres de Fernand Cortès, le traduit par *Ojo*, œil, et on le lui donna, dit-il, à cause de sa vigilance. Mais dans quelle langue a-t-il cette signification ?

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, *passim*.

(3) Id., ibid., tom. I, chap. IV. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. Ceci est le seul endroit où il soit fait mention de ces deux villes, dont on ignore, d'ailleurs, la situation.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15.

Tollan (1); de ce prince était issu un autre fils du nom d'Achcauhtzin, qui lui succéda au trône, soit parce qu'il était l'aîné des deux, soit par quelque motif de préférence paternelle. Si nous en croyons les écrivains mexicains, Xolotl se serait soumis avec déférence à cette volonté suprême (2). Mais, lassé promptement de l'inaction à laquelle il se voyait condamné, il aurait songé, bientôt après, à se séparer de son frère pour entreprendre quelque conquête lointaine.

Ainsi que tant d'autres avant lui, il se sentait instinctivement entraîné vers les belles régions qui s'étendaient au midi, où l'appelait le désir de venger d'anciennes injures; il se souvenait de ce que ses pères et ses aïeux lui avaient répété souvent des nations puissantes qui les habitaient, des guerres cruelles où ils avaient été engagés avec elles, des travaux et des charges tyranniques qu'elles avaient fait peser sur eux. Or depuis quelques années on s'était aperçu de la cessation de toute hostilité, les charges avaient discontinué, et insensiblement on avait fini par ne plus rien entendre de ces maîtres superbes qui, de si loin, faisaient sentir la pesanteur de leur joug. Ces paroles d'un historien consciencieux (3), malgré le vague qui les recouvre, laissent entrevoir parfaitement dans quelle condition vivaient les tribus barbares voisines des frontières toltèques vis-à-vis des chefs de la monarchie. Sans cesse aux prises, apparemment, avec les armées chargées de les maintenir dans l'ordre et d'empêcher leurs déprédations, si elles avaient à venger des injures, elles devaient être de la même nature que celles des Germains autrefois sur les frontières romaines du Rhin ou du Danube, ou des Comanches, aujourd'hui sur les limites du Texas et du Nouveau-Mexique.

(1) Id., ibid. Suivant cet écrivain, le premier des ancêtres de Xolotl, dans cette contrée, fut Iquauhtzin, le second Moceloquichtli, et ensuite Tlamacatzin.

(2) Torquemada, ibid.

(3) Id., ibid.

Mais, avant de hasarder ses pas dans l'intérieur des provinces toltèques, Xolotl voulut s'instruire avec certitude des causes qui avaient éloigné les armes de l'empire et fait cesser la tyrannie sous laquelle ses pères avaient gémi si longtemps. Il dépêcha des espions, avec ordre de s'avancer jusqu'aux premières villes ennemies, d'en observer les habitants, de considérer leur nombre et de s'informer des motifs qui avaient fait abandonner la défense antique des frontières. Ceux-ci se mirent aussitôt en chemin pour lui obéir; la distance qu'ils parcoururent fut d'environ deux cents lieues (1), après quoi ils revinrent rendre compte à Xolotl du résultat de leur voyage. Ils rapportèrent qu'ils n'avaient vu partout que des ruines : la terre était un désert; les métairies et les villages qu'ils avaient trouvés sur leur route étaient dévastés et sans habitants, et tout annonçait ou que leurs anciens possesseurs étaient morts ou qu'ils avaient à jamais abandonné leurs héritages. Ils ajoutèrent qu'ils s'étaient avancés jusqu'à Xalizco, et qu'épouvantés de la solitude et de la désolation de cette ville ils n'avaient pas eu le courage d'aller plus loin.

Satisfait de cette réponse, Xolotl se décida à descendre vers le midi. Ayant convoqué les tribus voisines d'Amaquemé, il traça dans un discours éloquent la condition des contrées que ses espions venaient de parcourir, et proposa aux guerriers réunis autour de lui d'en faire la conquête. Ses paroles furent reçues avec une approbation universelle : ils prirent six mois pour combiner leurs préparatifs et réunir leurs familles, après quoi ils se mirent en marche simultanément vers l'Anahuac (2). On n'a aucune donnée positive sur le nombre des hommes qui composèrent

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15. Deux cents lieues apparemment dans l'aller et le retour.

(2) Id., ibid., cap. 16. — Ils se mirent en marche simultanément, mais pas tous du même endroit, comme le disent les auteurs, à moins que leur nombre n'ait été assez restreint.

l'armée du conquérant chichimèque. Rien ne justifie les millions que lui assignent les auteurs (1) ; ils ont compris évidemment sous ce chiffre exagéré les diverses émigrations qui se succédèrent depuis lors sans interruption dans la vallée jusqu'à la fondation du royaume d'Acolhuacan. Dans l'état de dépopulation et d'abandon où se trouvaient les provinces de l'empire toltèque, comment une pareille multitude aurait-elle pu, d'ailleurs, se nourrir en chemin, sans le secours de l'agriculture, qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement et à laquelle elle refusait de s'adonner ?

L'invasion des Téo-Chichimèques, qui avait été si formidable dans les dernières années de la monarchie, avait surtout étendu ses ravages dans les régions situées au nord de l'Anahuac. Les princes de Xalizco et de Tonalan, qui, les premiers, leur avaient ouvert les frontières pour s'en servir contre Tollan, avaient, bientôt après, subi les conséquences de leur rébellion, en voyant la dévastation de leurs états par ces hordes barbares et par celles qui les suivirent ; car c'est le fait le plus constant de l'histoire mexicaine, que nulle part la désolation n'avait été plus grande, l'abandon plus complet que dans les lieux par où Xolotl et ses compagnons passèrent avant d'entrer dans la vallée (2). Les villes et les villages avaient été réduits en cendres, des cités entières avaient été anéanties, et un monceau de ruines, déjà couvertes par la végétation, marquait la place de la brillante métropole de Quetzalcohuatl (3). Des populations que la peste ou la famine

(1) Ixtlilxochitl dit que l'armée de Xolotl montait à plus d'*un million* d'hommes, sans compter les femmes et les enfants. Veytia donne le chiffre rond de *trois millions deux cent mille* personnes, qu'il explique lui-même à peu près par le nombre des Chichimèques qui émigrèrent durant la période des Xolotl au Mexique et dont le dénombrement eut lieu, peut-être, lorsqu'ils commencèrent à se policer, environ cent ans après la sortie de Xolotl d'Amaquemé.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 15 et 16.

(3) Id., ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1.

avaient épargnées ou qui avaient échappé à la première furie des barbares, après l'émigration de la noblesse, les unes s'étaient enfuies dans les bois ou retirées dans les îles des lacs ; les autres se tenaient cachées au fond des marécages, laissant partout le champ libre à la forêt, dont les luxuriantes lianes ne tardèrent pas à envelopper de toutes parts les débris de leurs temples et de leurs palais.

Si l'on prenait à la lettre ce que les auteurs ont écrit à ce sujet, il faudrait se représenter ces contrées comme tout à fait dépeuplées et demeurées presque sans un seul habitant, à l'exception d'un petit nombre de familles isolées dans les lieux où elles étaient restées comme des naufragés dans une île déserte (1). Sans nul doute, à la suite de tant de fléaux réunis, la dépopulation avait été effrayante, et c'est à peine si l'imagination pourrait se retracer les calamités qui en furent la conséquence. Mais les faits qu'ils racontent eux-mêmes parlent diversement ; une lecture attentive fait voir qu'en énumérant le chiffre des habitants qui avaient échappé à ces calamités, dans l'Anahuac, l'annaliste n'avait devant les yeux que les familles du plus pur sang toltèque ; il oublie les nobles inférieurs, les plébéiens, les macehuales, tous ceux enfin qui n'appartenaient pas directement à cette race illustre, tels que les Othomis et autres anciens possesseurs du sol, et ne mentionne pas même les envahisseurs de toute sorte, barbares ou semi-civilisés, qui avaient contribué à la destruction des Toltèques et dont les restes, en bien des localités, avaient déjà pris leur place. S'il est vrai de dire, d'un autre côté, que de cette population moyenne le plus grand nombre avait disparu dans cette immense catastrophe, les bois et les marécages recélaient, toutefois, suffisamment de réfugiés qui travaillèrent ensuite à relever les ruines de leurs villes, lorsque la sécurité eut commencé

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 16 et 17. — Veytia, ibid. ut sup. — Ixtlilxochitl, ibid.

à renaître dans la vallée. Aussi n'est-ce pas une tâche aisée de se retracer, à l'aide du petit nombre de documents que nous possédons sur ce temps-là, le situation que présentait le territoire de l'empire toltèque à l'époque où Xolotl y entra avec ses Chichimèques.

Nos notions se bornent généralement à la vallée de l'Anahuac, à laquelle se restreignent les relations données par les auteurs ; mais les vastes provinces conquises depuis par les rois de Mexico et leurs alliés, celles qu'y ajoutèrent ensuite les Espagnols, et dont se composa la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, sont toujours omises, quoiqu'elles fissent certainement partie de l'empire toltèque (1). A la vérité, ces provinces étaient bien moins connues, leurs annales mêmes sont des plus défectueuses ; mais l'on en sait assez pour être assuré que les plus méridionales, quoique envahies par l'émigration toltèque et ses barbares alliés, souffrirent bien moins que celles du nord de la calamité générale. La Mixtèque et le Zapotecapan, soumis antérieurement au sceptre de Quetzalcohuatl, regardent cette époque comme le commencement de leur puissance, et les rois de Cohuaïxtlahuacan, de Tilantongo et de Tehuantepec faisaient tous remonter leur origine à des princes sortis de Tollan. La famine et la peste qui désolèrent les régions centrales de la monarchie paraissent à peine avoir atteint celles qui s'étendent au pied du Popocatepetl, entre les frontières d'Oaxaca et les bords de la mer du Nord ; car on voit, par les chroniques, qu'un grand nombre de familles s'y réfugièrent, et que Chollulan même, où l'émigration avait commencé, offrit ensuite un asile à beaucoup d'autres. Cette ville, qui était destinée à passer, un peu plus tard, sous le joug des barbares, continuait à jouir d'une condition relativement prospère, sous

1) Codex Chimalpopoca, Hist. chronol. des rois de Culhuacan et Mexico, ad an. I Tecpatl, 1064.

l'autorité de ses deux chefs, spirituel et temporel, le Tlachiach ou seigneur d'en haut et l'Aquiach ou seigneur d'en bas (1).

Le Michoacan, attaché antérieurement à la couronne de Tollan, était une des contrées qui avaient le plus souffert de l'invasion des barbares. Elle avait été, et elle demeura longtemps encore, le grand chemin ordinaire des tribus qui descendaient vers l'Anahuac; mais ses princes, réfugiés dans les îles du lac de Patzcuaro, y conservèrent tous les éléments de la civilisation dont ils dotèrent depuis ce beau royaume (2). Dans le pays toltèque proprement dit, depuis l'extrémité orientale de la vallée de Xocotitlan, en descendant vers Tullantzinco et Metztitlan, on trouvait quelques établissements formés par des Téo-Chichimèques et qui, sans présenter les mêmes avantages que les anciens, compensaient, au moins en partie, les pertes que cette contrée avait éprouvées dans sa population (3). Toutes les hordes qui avaient passé par l'Anahuac y avaient laissé des colons qui se fondaient insensiblement dans la masse de la nation. Deux ans avant l'abandon de Tollan, une tribu téo-chichimèque, qui prend dans les histoires le nom d'Acol-Chichimecas (4), après avoir aidé Icxicohuatl à dévaster les rivages des lacs, avait fini par y fixer sa demeure sur les débris de Coatlychan et de Catlénichco (5); d'autres familles de la même tribu, au sortir de la vallée de Xocotitlan, s'étaient

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 29. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4.

(2) Relacion de las cerimonias y ritos y poblacion y gobernacion de los Indios de la prov. de Mechoacan, hecha al Ilmo Señor don Anthonio de Mendoza, virrey y goveruador de esta Nueva-España por Su Majestad, MS. de la Biblioth. de l'Escurial, que j'ai consulté dans celle de M. P. Force, de Washington.

(3) Codex Chimalp., Hist. chron. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

(4) Historia Tulteca, MS. et peintures de la coll. Aubin.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 8. — *Catlénichco* est le nom ancien de la ville depuis connue sous celui de Tetzcuco. (Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 10.

échelonnées dans les cantons voisins de Poyauhtlan, de Chimalhuacan et de Totomihuacan.

Dans le naufrage universel où s'était abîmée la monarchie toltèque, la vallée d'Anahuac n'avait guère été plus épargnée que les provinces septentrionales. Ses campagnes avaient été ravagées outre mesure, ses cités saccagées et brûlées, ses habitants décimés d'une manière non moins cruelle. L'émigration, toutefois, était loin de lui avoir été si fatale ; la désertion non-seulement y avait été moins considérable, mais encore un bon nombre de familles toltèques, fuyant du nord au midi, avaient jugé plus prudent ou moins chanceux de chercher un asile dans les marais de ses lagunes. Leur situation mettait certainement à l'abri d'une invasion passagère les villes qu'elles renfermaient; mais elle n'avait pu les garantir des calamités douloureuses qui avaient si longtemps pesé sur l'empire. Perdus au milieu des ajoncs qu'ils laissaient croître autour de leurs cités ruinées, pour se dérober plus sûrement aux regards perçants de leurs ennemis, les restes malheureux de la population toltèque ne se hasardaient à en sortir qu'avec une circonspection qui témoignait de l'excès de leurs souffrances et de leurs terreurs. Cependant, après l'abandon de Culhuacan par le roi Nauhyotl II, la sécurité avait commencé à renaître, par suite de la dispersion ou de l'éloignement des barbares qui avaient si longtemps répandu l'épouvante dans l'Anahuac.

L'histoire est muette sur les circonstances de ces deux événements qui paraissent avoir eu lieu à un intervalle assez court l'un de l'autre. La disparition de ces derniers, causée, sans doute, par la famine et la peste, ou bien par l'inquiétude naturelle à leur caractère, et le désir d'aller porter leurs ravages dans les provinces du midi et du levant, où leurs bandes se montrèrent encore, dans la suite, pendant de longues années, laissa respirer enfin ceux qui avaient survécu, dans la vallée, aux calamités de la patrie. Quelques villes commencèrent, insensiblement, à revoir une partie de leurs anciens habitants; telles furent Culhuacan, Tlatzalan,

Tepexoxoma, Totolapan, Coatlychan, Tepetlayacac, Tamazolac, Nepopohualco, Temacpalco, Acatitlan, Azcapotzalco, Chapultepec et Huitzilopochco, mais il y avait loin de leur condition présente à leur prospérité passée : au lieu de cette multitude empressée qui affluait naguère dans leurs ports et sur leurs places publiques, c'est à peine si on y trouvait un petit nombre de malheureux, aux traits amaigris et défigurés, bâtissant quelques cabanes à la lisière du bois, ou parmi les débris de leurs palais ruinés (1).

Entre les villes que nous venons de mentionner, Azcapotzalco était de celles qui paraissaient devoir se relever plus promptement. Depuis quarante ans, ses marais n'avaient cessé d'offrir une retraite aux Toltèques fugitifs du Nord (2). Après y avoir vécu pendant longtemps dans la misère et les besoins de toute espèce, ils avaient fini par surmonter les difficultés que leur présentait la nature humide de ces lieux, et à se fortifier à la fois contre les nouvelles invasions ennemies. Dans l'absence de toute autorité légitime, ils avaient reconnu pour leur chef Tzihuactlatonac, seigneur de Tetlollincan (3), dont la juridiction s'étendait sur le pays voisin d'Azcapotzalco, et confié à ses mains le dépôt des lois et du gouvernement. Au moment où les derniers représentants de la royauté avaient disparu, avec la mort de Huémac III et la fuite de Nauhyotl II, les restes de la noblesse de Tollan étaient arrivés auprès de lui, ils lui avaient fait hommage, et deux des anciens, dont l'histoire a conservé les noms (4), Xochiololtzin et Coyotzin, avaient déposé à ses pieds un comal d'or (5), débris de leurs richesses passées. Les annales mexicaines n'entrent pas dans d'au-

(1) Codex Chimalp., Hist. chron. ad an. I Tecpatl, 1064.—Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4.—Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. I, cap. 33, 34.

(2) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan, ad an. X Tecpatl, 1047.

(3) Cod. Chimalp., ibid. ut sup.

(4) Id., ibid.

(5) *Comal*, mieux *Comalli*, espèce de grande tourtière sur laquelle les indigènes font encore cuire leur pain de maïs, appelé tortilla ou galette par les Espagnols. Le comal est ordinairement fait de la poterie commune.

tres détails relativement à ce prince; mais la puissance qu'il inaugurait ainsi est un témoignage suffisant en faveur du sang qui coulait dans ses veines.

Pendant que l'autorité s'efforçait de se reconstituer dans les terres d'Azcapotzalco, les parents et les amis de Topiltzin-Acxitl, à qui le monarque fugitif avait transmis ses dernières instructions avant d'abandonner l'Anahuac, tentaient des efforts analogues à Culhuacan et dans la petite île de Xicco (1), située au milieu du lac de Chalco, où il s'était tenu caché quelque temps pour se dérober à ses ennemis. Là étaient demeurés, après son départ, Acapol et sa femme Tetzcotzin, dont les fils, Chalcotzin et Chalcapol, donnèrent, depuis, naissance à la célèbre principauté de Chalco. Culhuacan, dont les marécages paraissent avoir donné asile, à cette époque, à un plus grand nombre de fugitifs de toutes classes, était naturellement dans le cas de se repeupler plus rapidement que les autres villes : son titre de métropole n'avait rien perdu de sa valeur aux yeux des habitants de la vallée, et c'était dans ses murs que venaient de se réunir les derniers débris de la famille impériale; c'était Xiuhtemal (2) avec sa femme Oceloxochitl, ainsi que Cozauhtli et sa femme Ihuixoch, l'un et l'autre frères cadets ou neveux des rois Huémac II et Nauhyotl II. Deux enfants au berceau, Nauhyotl et Acxoquauh, étaient les seuls rejetons de cette race illustre (3), à l'exception, toutefois, de Pochotl, fils d'Acxitl, que sa nourrice élevait obscurément dans les forêts voisines de Quauhtitenco. A Chapultepec il ne restait de l'ancienne noblesse qu'Ecitin (4) et sa famille, et à Tlatzalan vivaient

(1) *Xicco*, c'est-à-dire, l'Ombilic, est un rocher formant une petite île au centre du lac de Chalco, en face de cette ville.

(2) Torquemada l'appelle *Xiuhtemal*, et Veytia *Xiuhtemoc*.

(3) Tous ces noms sont généralement estropiés dans les auteurs; nous nous conformerons aux plus exacts et surtout à ceux que nous retrouvons dans les documents originaux en langue nahuatl, tels que le Codex Chimalpopoca et le Mémorial de Culhuacan.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 19. — *Ecitin*, que nous trou-

Mitl et sa femme, descendants du grand Nauhyotl, roi de Tollan (1), et dont les fils, Acxopal et Pixahua, furent ensuite les premiers, à Quechollac, à remettre en honneur l'art d'extraire et de fondre les métaux, toujours cultivé, avec tant de succès, par les Toltèques. Dans le décroissement qu'avait subi la population de ces contrées, telles étaient les calamités qui avaient frappé surtout les classes supérieures, que, lorsque les villes de l'Anahuac commencèrent à voir rentrer leurs habitants, on en comptait à peine cinq cents élevés au-dessus du rang des macéhuales ou des autres classes de prolétaires (2).

Dans cette condition lamentable, l'agriculture avait, pour ainsi dire, disparu de la vallée ; la nature, si puissante sous un climat équinoxial, avait repris partout les droits que les travaux de l'homme lui avaient ravis naguère, et à peine voyait-on encore quelques traces de culture entre les vertes savanes qui bordaient le lac aux alentours de Culhuacan et de Chalco (3). Rien n'était plus capable de contenter les yeux d'une troupe de chasseurs nomades ; aussi les nouveaux Chichimèques, conduits par Xolotl d'Amaquemé, purent-ils, au premier aspect, à leur descente des monts, s'imaginer qu'elle était totalement dépourvue d'habitants. Quelques années s'étaient écoulées depuis que ce chef de barbares s'était mis en marche vers le Mexique. Leur route, dont les auteurs indiquent les points principaux, est la même à peu près que suivirent, plus tard, les autres nations venant du nord (4) ;

vons ici, signifie les trois lièvres, de *Citli*, qui est le singulier, au pluriel *Citin*. S'agit-il ici d'un seul individu ou de trois du nom de *Citin*, cité ailleurs comme celui d'une famille célèbre de laquelle prétendaient descendre les Alcohuas ?

(1) Id., ibid., cap. 29. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 3.

(2) Id., ibid.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 18 et 19.

(4) Id., ibid., cap. 16. — Cet auteur nomme Cuextecatlychocayan et Cohuatlycamac, qu'on trouve à peu près dans toutes les relations des Mexicains.

les villes qu'ils virent en passant étaient ruinées et désertes, les métairies et les villages dévastés ; tout indiquait qu'il y avait déjà un laps de temps assez long depuis que ces lieux étaient abandonnés, mais qu'ils avaient dû renfermer autrefois une population considérable.

Suivant les auteurs, ce ne fut que la quatrième ou cinquième année après son départ que Xolotl arriva sur les confins de la vallée de Xocotitlan ; mais il n'y a pas de quoi s'étonner de cette lenteur. L'incertitude des nouveaux Chichimèques sur les contrées au travers desquelles ils s'avançaient, l'encombrement occasionné par la multitude de leurs femmes et de leurs enfants, non moins que la difficulté de pourvoir à leur subsistance, devaient naturellement retarder beaucoup leur marche et les obliger à faire des haltes fréquentes. Il faut avoir vécu en Amérique et dans des circonstances analogues pour pouvoir se faire une idée des obstacles que la nature seule met au passage d'une armée, par les déserts qui séparent non-seulement les provinces, mais encore souvent les villes les unes des autres. Les annales de l'histoire chichimèque ne commencent réellement à donner des détails satisfaisants qu'après leur établissement définitif dans l'Anahuac ; car c'est à peine si elles mentionnent quelque chose des lieux placés sur leur route. Elles se taisent sur les revers inséparables d'une si longue pérégrination avant qu'ils eussent atteint les hauts plateaux de la Cordillière mexicaine. On ne doit pas oublier que les conditions mêmes de leur nature nomade, leur imprévoyance, aussi bien que leur ignorance des travaux agricoles, devaient les exposer souvent à de grands périls, en supposant l'absence de toutes dispositions hostiles de la part des populations qu'ils auraient rencontrées, de loin en loin, disséminées sur la route.

Quelques auteurs parlent des colonies que les nouveaux Chichimèques laissèrent en divers endroits (1). En admettant la réalité

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1.

de ces établissements sous l'aspect le plus rationnel, on ne peut guère penser qu'ils aient eu en vue aucune domination permanente sur les cantons où ils furent formés ; leur but devait être bien plutôt de se débarrasser de ceux qui étaient les moins capables ou les moins éloignés de continuer à supporter les fatigues du voyage. Mais, en supposant encore que cette migration eût été restreinte au chiffre le plus ordinaire, le flot qui venait d'amener ces premières hordes sur les confins du royaume de Tollan était incapable de s'arrêter tout à coup ; chaque année, les rives du Rio Grande del Norte ou les déserts de la Sonora et de Durango devaient en vomir de nouvelles, comme le donne à entendre Torquemada lui-même (1) : c'est ainsi seulement que les chiffres énormes donnés par les historiens ont pu être atteints. Or la conduite qu'ils attribuent généralement au premier chef des nouveaux Chichimèques dans l'Anahuac montre trop de sagesse pour qu'il n'ait pas eu la pensée de disperser sur son chemin les familles qui pouvaient le gêner dans l'accomplissement de ses desseins.

Cependant nous n'admettrons pas aisément que ce prince, en lui accordant même un génie supérieur à son éducation barbare, ait eu aucun plan arrêté, aucun projet formé préalablement à son arrivée au plateau de Xocotitlan. Les villes qu'il avait laissées derrière lui dans les régions d'Amaquemé et de Chicomoztoc, conquises par ses aïeux, rendent improbable, toutefois, le fait d'une nature tout à fait sauvage, comme celle que les auteurs attribuent à Xolotl à son arrivée dans cette contrée : ce qu'ils disent de lui pouvait s'appliquer avec plus de vérité à la masse de ses guerriers, et sans doute aussi à la plupart de leurs chefs. Mais, sans compter avec Chicomoztoc, le souvenir de la puissance qui naguère avait arrêté ses pères aux frontières de l'empire, la vue des cités qu'il rencontra sur son passage, la ma-

(1) Torquem., Monarq. Ind., lib. I, cap. 21.

jesté toujours empreinte dans leurs ruines, devaient lui donner une haute idée de la civilisation antique des Toltèques. Il y a tout lieu de croire également que, malgré les dispositions pacifiques avec lesquelles les auteurs représentent le prince chichimèque à son entrée dans l'Anahuac, l'irruption de cette multitude de nouveaux barbares dut plonger dans une consternation profonde les restes de la population toltèque, qui commençaient à se montrer dans les villes et dans les campagnes environnantes; mais l'épouvante même dont ils furent saisis, non moins que leur isolement, leur faiblesse et leur petit nombre, en les mettant hors d'état de s'opposer aux envahisseurs, les sauvèrent de leurs armes. C'est alors que Xolotl, reconnaissant la fertilité de cette belle région, subjugué, d'ailleurs, par la douceur admirable de son climat, et voyant en même temps l'abondance du gibier errant, par troupeaux (1), dans les plaines, songea silencieusement à les occuper.

Avant d'arriver aux ruines de Tollan, il réunit les principaux guerriers de son armée; ils étaient six : Acatomatl, Quautlapal, Cozcaquauh, Mitliztac, Tecpan et Iztaquauh (2), composant avec lui-même le conseil des sept chefs que l'on voit presque constamment à la tête des tribus qui envahirent l'Anahuac. On y reconnaît la même organisation que dans les anciennes tribus toltèques, et l'on s'aperçoit que, si Xolotl exerçait le commandement suprême, ce ne pouvait être que par suite des suffrages de ses compagnons d'armes. Avant de pousser plus avant, ils convinrent d'aller à la découverte, et de chercher à se rendre compte de la situation du pays et des dispositions des habitants. Xolotl leur recommanda d'user de modération à leur égard, tout en leur annonçant que

(1) Nous avons vu de nos propres yeux, dans les plaines qui s'étendent entre Guanaxuato et Guadalaxara, des troupeaux de lièvres que notre passage dérangeait à peine. Les Indiens, dans ces lieux, n'en mangent point.

(2) Ixtlilxochitl et Torquemada sont d'accord pour ces noms, sauf quelques fautes dans leur orthographe, dues apparemment au copiste. Ce dernier ne les nomme qu'au chapitre 27 du livre I de son histoire.

les Chichimèques ne venaient point pour les priver de leurs possessions, mais seulement pour chasser les lapins et les oiseaux sur leurs terres vacantes; ils devaient leur intimer, d'un autre côté, qu'à la moindre provocation de leur part ils les traiteraient aussitôt en ennemis (1). Pendant que les six chefs s'éloignaient, chacun de leur côté, le prince se remettait en marche avec le gros de l'armée. Ayant reconnu plusieurs localités, il arriva enfin en vue de Tollan. L'antique cité de Quetzalcohuatl était entièrement abandonnée, et une végétation abondante croissait sur ses ruines : mais sa situation lui parut trop avantageuse pour qu'il passât sans s'y arrêter; il en prit possession, et, en partant, y laissa quelques familles comme le noyau futur d'une population nouvelle (2). De là il se transporta à Mizquiyahualan, puis à Tecpan; ayant ensuite pris la direction de la vallée d'Anahuac, il alla descendre sans obstacle sur les bords du lac de Xaltocan (3).

Les Chichimèques, ainsi que les peuples primitifs du monde ancien, étaient troglodytes ; ils avaient la coutume de fixer leur demeure dans les lieux où ils trouvaient le plus de grottes et de cavernes, préférant, en général, les abris que la nature du sol leur offrait spontanément aux cabanes de chaume ou même aux maisons. Ce goût se rencontrait surtout dans les barbares dont nous commençons actuellement l'histoire. A partir d'Amaquemé, on les voit, durant toute leur marche, jusqu'à la vallée d'Anahuac, s'arrêter dans les endroits qui leur présentaient les grottes les plus spacieuses; mais on pourrait bien expliquer cette préférence par l'horreur qu'ils avaient du travail, et par le désir d'éviter toute construction qui, bientôt après, leur devenait inutile. Les environs

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 19. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1.

(3) *Xaltocan*, ancienne ville située sur une île du lac du même nom, appelé aujourd'hui lac de San-Cristoval; il est au nord de celui de Mexico, mais partagé actuellement en deux lacs dont le plus élevé au nord porte seul le nom de Xaltocan.

du lac de Xaltocan ne pouvaient manquer, à la descente des monts, d'attirer leur attention : non loin des gorges profondes où circule actuellement la route de Tampico, ils découvrirent un grand nombre de cavernes, dont la situation leur parut aussi agréable qu'elle était salubre. Dédaignant les villes, dont il aurait fallu réparer les ruines, Xolotl s'établit avec ses guerriers dans un endroit qui depuis, en mémoire de son séjour, prit le nom de Xoloc (1). Ce fut leur première résidence, et dans la suite elle devint une ville considérable dans le royaume d'Acolhuacan.

De l'époque de cet établissement date, suivant les auteurs (2), le premier dénombrement que le prince chichimèque fit de son armée et de la population qui l'avait suivi jusque-là. Leur mode de compter, bien qu'ingénieux, n'en est pas moins une preuve de leur rudesse. A cet effet, chacun prenait une pierre, les nobles une grosse, les plébéiens une plus petite, qu'ils jetaient en tas, en passant devant Xolotl, jusqu'à ce qu'il s'en fût amassé plusieurs monceaux séparés. La revue terminée, on comptait les tas, et leur nombre indiquait, d'une manière plus ou moins précise, le chiffre de ceux qui les avaient amoncelés. Ces dénombrements auraient eu lieu à plusieurs reprises, et, dans les localités où on les avait faits, les Chichimèques établirent des colonies connues, depuis, sous le nom de Nepohualco (3). On voit encore un village de ce

(1) *Xoloc*, aujourd'hui *Xoloque*, village de fort peu d'importance, à 12 l. environ au nord de Mexico, et à 3 l. du lac de San-Cristoval. Une autre explication met cette localité au pied d'une colline, à une lieue environ vers le nord de Xaltocan.

(2) Les auteurs sont généralement d'accord pour placer la date de cet établissement de l'an 1070 à 1080. Quelques-uns le portent exactement à l'an 1068.

(3) Près de Tenayocan, ancienne capitale des Chichimèques, on voit douze monticules qui paraissent formés de ces petites pierres. Mais nous croyons que les auteurs auront été trompés par l'étymologie du mot *Nepohualco*, qui signifie exactement lieu du dénombrement. Nous serions étonné si ces monticules n'étaient pas des *tumuli*, comme ceux qu'on voit en tant d'autres endroits. Il ne serait pas incroyable que l'on eût fait une sorte de dénombre-

nom, à trois lieues nord-ouest de Mexico, et un autre, plus éloigné au nord-est, à peu de distance d'Otompan.

Prévoyant que leur séjour pourrait être de quelque durée sur les bords du lac de Xaltocan, les chefs chichimèques prirent toutes les mesures que dictait la prudence, pour en assurer la sécurité. Ils travaillèrent ensuite à reconnaître les diverses positions que présentait la vallée, et à s'instruire du nombre et de la qualité des populations qu'elle contenait. Chaque jour, l'un d'eux, sortant à la tête de quelques guerriers, portait ses pas dans une direction ou une autre. S'il avait à passer près d'une montagne, au lieu d'en éviter les escarpements, il en gravissait les sommets les plus élevés, et poussait son inspection aussi loin que le lui permettaient ses regards. Ses yeux perçants embrassaient les plaines et les vallées étendues à ses pieds. Dans l'état d'abandon où était la contrée, presque partout couverte de bois, ce n'était ni à l'extension ni à la quantité des champs en culture qu'il aurait pu se rendre compte des habitants; mais, s'il voyait quelque fumée, il en remarquait avec soin la position, en calculait la densité et la multiplicité, ainsi que leur situation respective, et il était rare qu'après avoir passé quelques heures en observation il ne retournât pas à Xoloc avec des renseignements parfaitement précis sur ce qu'il voulait savoir. C'est ainsi que les chefs chichimèques marquèrent tour à tour les positions de Tepepolco, d'Oztotl, de Quahuacayan et de Tecpantec. A la vue des nombreuses fumées qu'ils signalèrent de la hauteur d'Atonan, dans les régions qui couraient au sud, ils conclurent que la population devait y être encore dans une proportion respectable, comparativement aux cantons plus septentrionaux. Cette reconnaissance, en leur inspirant plus de circonspection, leur commandait aussi d'user de plus de vigilance dans

ment, lorsque, suivant l'usage, les populations vinrent jeter des pierres sur les tombeaux de leurs chefs, afin d'en accroître la hauteur, comme cela s'est vu plusieurs fois dans ces contrées.

leurs mouvements, surtout à cause de l'incertitude où ils étaient sur les dispositions des seigneurs toltèques réunis à Culhuacan. C'est dans ce but qu'ils allumaient, de nuit, sur les hauteurs, des feux qui leur servaient de signaux pour s'avertir les uns les autres en cas d'alarme (1).

Cette situation dura probablement plusieurs années, pendant lesquelles les deux partis se contentèrent de s'observer mutuellement sans s'engager dans aucune hostilité sérieuse, les Chichimèques en étendant leurs positions par l'accroissement successif de nouvelles migrations, les Toltèques en reprenant insensiblement leur train de vie ordinaire et en apprenant, dans cet état de choses, à s'accoutumer à la présence de leurs envahisseurs. Mais Xiuhtemal, que le consentement tacite des autres membres de la noblesse avait revêtu de l'autorité royale, quoiqu'il n'en eût point le titre, ne considérait pas, sans une profonde inquiétude, l'arrivée continuelle de ces nouvelles bandes de barbares, dont il devait naturellement s'exagérer le nombre et la férocité. Qu'allait devenir sa patrie, déjà si malheureuse, que deviendrait-il lui-même ainsi que les tristes restes de ses concitoyens environnés de ces nations étrangères? N'y avait-il donc pas à craindre que le nom et la civilisation des Toltèques ne s'éteignissent entièrement dans les envahissements de ces hordes, que rien ne paraissait capable d'arracher à leurs mœurs sauvages? Dans cette condition, cependant, le parti le plus prudent était de continuer à les observer avec la précaution et la dignité que comportait le moment et de les laisser paisiblement en possession des territoires vacants, en attendant de meilleurs jours.

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 9.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Continuation de l'émigration chichimèque dans l'Anahuac. Caractère de l'occupation chichimèque. Influence toltèque de Culhuacan. Xolotl transporte sa résidence à Tenayocan. Pochotl, fils de Topiltzin-Acxitl sous la tutelle de Xiuhtemal. Mort de Xiuhtemal. Avénement de Nauhyotl III, roi de Culhuacan. Rétablissement de la royauté toltèque. Pochotl est associé au trône. Ce prince rentre dans l'obscurité. Amacui et Nopaltzin dans l'Anahuac. Arrivée de divers chefs chichimèques. Amacui, prince des Chichimèques. Il prend possession du territoire. Acxotecas à Cuitla-Tetelco. Les Acolhuas dans l'Anahuac. Tzontécomatl, prince de Coatlychan. Unions de sa famille avec les princes toltèques. Les Tépanèques à Azcapotzalco. Caractère de la propriété parmi les Indiens. Upantzin-Acolhua, prince de Xaltocan. Matlaccoatl, chef des Tépanèques, épouse la fille du Toltèque Tzihuactlatonac. Origine de la féodalité chichimèque. Accroissement de Culhuacan. Jalousie des Chichimèques. Huetzin-Acolhua, fils du prince de Coatlychan, aspire à la couronne de Nauhyotl III. Alliance des Acolhuas et des Chichimèques. Destruction de Chapultepec. Conquêtes de Xolotl-Amacui. Les Culhuas dans l'Anahuac. Quauhtexpetlatl, fils de Nauhyotl II, leur chef. Son établissement à Iztapalapan. Sa mort. Colloque de Coatlychan. Ameyal, fils de Pochotl, y est appelé. Huetzin se propose à Nauhyotl III comme son collègue. Xolotl-Amacui à Culhuacan. Les Chichimèques et les Acolhuas marchent contre Culhuacan. Mort de Nauhyotl III. Huetzin, roi de Culhuacan. Prison d'Ameyal.

La destinée de l'Anahuac, semblable à celle des régions tempérées de l'Europe, paraît avoir été, pendant plusieurs siècles, d'attirer le flot de l'émigration étrangère des limites les plus lointaines de l'Amérique. Après les Chichimèques de Chicomoztoc et d'Amaquemé, on voit de nouvelles tribus s'avancer du midi et de l'ouest, gravir lentement les divers degrés des Cordillières et des-

cendre enfin au bord des grands lacs, théâtres déjà de tant d'autres invasions plus anciennes. Les nouveaux Chichimèques succèdent aux Téo-Chichimèques, à ceux-là les Acolhuas ; ensuite se présentent les Culhuas et les Xochimilques, avant-gardes des nations aztèques, qu'ils précèdent à peine de quelques années; enfin on voit paraître les Mexicains, dont la renommée devait survivre presque seule à celle de tant de peuples aussi illustres qu'eux. Quel charme particulier les attirait tous aux mêmes lieux, quelle cause mystérieuse leur faisait chercher avec tant de patience à se créer un établissement sur les rivages de ces lagunes, aux eaux saumâtres, dans ces marécages aux épaisses forêts de joncs? Rien encore n'est venu révéler ce mystère. On sait, cependant, qu'à une époque plus heureuse qu'aujourd'hui la vallée d'Anahuac se montrait, de toutes parts, ornée de bois magnifiques s'élevant jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, et que les îles des lacs avec les coteaux d'alentour ne présentaient point à l'œil cet aspect désolé, sans ombrage ni verdure, que les conquérants espagnols lui donnèrent en souvenir de leur patrie dénudée.

Depuis que Xolotl était descendu sur les bords du lac de Xaltocan, il s'était rarement passé quelques mois sans qu'on vît arriver de nouvelles tribus chichimèques, marchant sur les traces des premières et s'établissant, à côté des autres, sur les territoires que les calamités des derniers temps avaient privés de leurs antiques possesseurs. La nature, qui reprenait partout son domaine, favorisait leurs instincts sauvages, et la forêt, en étendant son ombre autour des ruines des cités toltèques, semblait les inviter davantage, chaque jour, à profiter de ces solitudes giboyeuses. Les barbares, forts de la terreur qu'ils inspiraient autour d'eux, occupaient successivement tous les lieux qu'ils trouvaient à leur convenance, sans en donner, aux seigneurs de Culhuacan, d'autre avis que celui de leur prise de possession. Ceux-ci, trop faibles encore, se sentaient également impuissants contre les bois et les hardis chasseurs qui venaient y établir leur demeure. Les restes disséminés

de l'ancienne population n'avaient pas encore eu le temps de se reconnaître ni de se compter. Leur nombre, à la vérité, paraissait s'accroître ; mais les étrangers confondus avec eux, subissant l'influence de la parenté, se sentaient attirés vers les nouveaux venus, avec lesquels ils avaient une plus grande analogie de mœurs et de langage.

Les Chichimèques, de leur côté, avaient la vue trop perçante pour ne pas s'apercevoir promptement de cet avantage ; ils en profitèrent habilement pour accroître leur puissance, en établissant une action directe sur les cantons de l'Anahuac où ils avaient arrêté leurs pas errants. C'était une souveraineté nouvelle qui commençait à poindre : les Toltèques devinaient instinctivement l'ambition de la royauté perçant sous la rude enveloppe de Xolotl et des chefs barbares dont il était environné, ils ne s'en dissimulaient pas le danger ; mais, incapables de le conjurer, ils contemplaient avec stupeur ces hordes formidables, dont le nombre, croissant chaque année, menaçait, comme le serpent gigantesque des forêts équinoxiales, de les étouffer dans leurs replis vivants. Jusque-là aucune collision n'avait eu lieu, si l'on en croit les auteurs (1), les Chichimèques ayant toujours évité, par la volonté expresse de leurs chefs, tout contact avec les hommes civilisés. Mais, si la supériorité de la force et des armes était de leur côté, un instinct superstitieux et, sans doute aussi, la majesté des souvenirs que la civilisation toltèque avait laissés leur faisaient sentir, en dépit d'eux-mêmes, leur infériorité morale vis-à-vis des vaincus. Le nom de Culhuacan n'était prononcé qu'avec respect, et, dans sa décadence, cette antique rivale de Tollan avait hérité de l'influence mystérieuse que la ville de Quetzalcohuatl avait si longtemps exercée avec Téotihuacan au nom de la religion. Les Toltèques étaient fiers de cet avantage ; mais ils n'en sentaient pas

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 20, 21 et suiv. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 1, 2 et 3.

moins leur isolement, et, trop faibles pour se mesurer avec leurs envahisseurs, ils attendaient avec anxiété qu'il se présentât quelque circonstance heureuse pour les chasser de leurs terres, ou s'en faire d'utiles instruments de domination, en se les attachant comme des alliés et des amis, par le déploiement pompeux des rites de leur religion et l'appât d'une vie plus policée.

Dans l'intérêt de sa puissance naissante, Xolotl avait peut-être senti la nécessité d'avoir l'œil sur ce peuple encore si orgueilleux dans son abaissement. On lui avait parlé de la situation avantageuse d'Oztopolco (1), connue par les ruines d'une ancienne ville toltèque, rebâtie ensuite, sous le nom de Tenayocan (2). Le climat en était salubre, le territoire agréable et fertile, et l'on y avait découvert des grottes considérables, d'où l'on dominait tout le centre de la vallée, ainsi que le lac de Tenochtitlan. Il en délibéra avec les autres chefs, et, sur l'unanimité de leurs avis, il abandonna Xoloc pour la résidence de Tenayocan. Ceux-ci s'établirent dans les cavernes, tandis que le gros de la population se construisait des cabanes de feuillage qui, dans le siècle suivant, firent place à une cité régulière.

Ce nouvel établissement, non moins que les mesures que paraissaient prendre les Chichimèques pour en assurer la durée, annonçait leur intention formelle d'occuper définitivement la région située au nord du lac. De ce lieu, d'ailleurs, Xolotl, que plusieurs années de séjour dans l'Anahuac avaient commencé à initier à la vie et aux dispositions des Toltèques, pouvait observer leurs mouvements et les châtier avec plus de facilité, s'ils venaient à se montrer hostiles envers les siens.

Cependant Xiuhtemal continuait à gouverner Culhuacan : par

(1) *Oztopolco*, c'est-à-dire le lieu des grandes Grottes. Voir Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4.

(2) *Tenayocan*, mieux *Tenanyocan*, aujourd'hui réduit au village de *Tenayuca*, à 3 l. N. E. de Mexico. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 18.

sa sage administration, cette ville avait commencé à reprendre quelque vitalité; elle se repeuplait insensiblement, restaurait ses édifices ruinés par la guerre, et, en renouant ses relations avec les seigneuries naguère soumises à l'autorité de l'empire, se replaçait au rang de métropole de l'Anahuac. Dans cet intervalle, Pochotl, fils de Topiltzin-Acxitl, avait atteint l'âge de régner, sans que Xiuhtemal parût songer à le tirer de l'obscurité où il l'avait fait élever. Suivant les instructions du dernier roi de Tollan, le jeune prince, confié aux soins d'une dame toltèque, avait été élevé secrètement au village de Quauhtitenco, situé dans une forêt voisine de cette ancienne capitale, où il était demeuré depuis son enfance (1). On ignore les circonstances qui empêchèrent Xiuhtemal de le produire et de l'associer, suivant ses droits et l'ordre de la loi antérieurement existante, au partage du gouvernement. Xolotl était au courant de leur position respective ; malgré son antipathie naturelle pour les Toltèques, il comprenait qu'il ne pouvait se passer entièrement de leur concours, et qu'il avait besoin d'eux pour consolider sa puissance sur la portion de la vallée où il s'était établi. Le titre qui le mettait au-dessus des autres chefs chichimèques (2) ne pouvait avoir de valeur aux yeux des populations qu'autant qu'il serait validé par l'acceptation des princes toltèques. Ses envoyés avaient plus d'une fois pressenti Xiuhtemal à ce sujet, mais celui-ci, trop prudent et trop ami de sa patrie, appréhendant, sans doute, de rendre les Chichimèques trop puissants, avait constamment éludé ses propositions en faisant valoir les droits de Pochotl, à qui seul il appartiendrait de prendre une décision dans cette matière délicate, une fois qu'il aurait été mis en possession du trône (3).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 3.

(2) Ce titre était celui de *Xolotl*, qu'on trouve rarement ensuite dans les histoires; on le voit, en quelques endroits, donné à Tezozomoc le Vieux, roi d'Azcapotzalco et à Montézuma II.

(3) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 3.

Sur ces entrefaites, Xiuhtemal vint à mourir sans que rien eût été changé dans la condition de Pochotl. Son fils Nauhyotl se saisit aussitôt de l'administration des affaires publiques. Ce prince, qui était aimé des Toltèques, avait épousé Iztapantzin, fille de Pixahua, prince de Cholullan. Le premier, après l'interrègne qui avait suivi la chute de l'empire, il se décora du titre royal, et se fit couronner avec les cérémonies et les rites usités au sacre des monarques toltèques (1). Aucune voix ne s'éleva alors en faveur du fils d'Acxitl; on connaissait, néanmoins, parfaitement son existence; mais Pochotl ayant été élevé dans l'ignorance absolue de ses droits, aussi bien que de ses devoirs comme prince, on pouvait alléguer contre lui son incapacité probable, qui, naturellement, l'excluait du trône (2). Nauhyotl, au contraire, instruit à l'ombre de la royauté, au milieu des crises qu'elle avait subies et qui, pour lui, étaient autant d'enseignements, devait être considéré comme le seul prince capable de réunir sous un même sceptre les lambeaux de l'antique monarchie, dont Culhuacan était désormais l'unique boulevard. Acxoquauh, son frère (3) ou son cousin, et Nonohualcatl, qui sans doute était son fils aîné (4), deux princes à qui l'on voit jouer, dans la suite, un rôle assez important dans l'histoire de l'Anahuac, furent alors, suivant toute apparence, associés à la couronne, et prirent, dans l'ordre hiérarchique, le rang que leur assignait la loi toltèque.

Mais Pochotl ne tarda pas à partager leurs honneurs; soit que

(1) Ixtlilxochitl, Tercia Relacion, etc., et Rel. Sumaria, etc. — Veytia, ibid.

(2) On a vu plus haut que la loi toltèque excluait du rang suprême tout prince qui se montrait d'avance incapable de l'occuper. C'était probablement le cas où se trouvait Pochotl. Ixtlilxochitl et Veytia, qui accusent Nauhyotl d'usurpation, avaient oublié ou ignoraient la loi de succession toltèque. Voir Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 18.

(3) Codex Chimalp., Hist. chronol., ad an. I Calli, 1129. Suivant ce document, Acxoquauhtli était frère cadet de Nauhyotl.

(4) C'est ce qui paraît, d'après la manière dont ce prince succéda au trône après Huetzin, avant Achitometl ou Ameyal.

le sentiment d'une générosité naturelle eût parlé au cœur de Nauhyotl, soit, comme l'insinuent les auteurs (1), que le nouveau roi eût été contraint à cet acte de justice par les murmures d'une partie de la noblesse, à qui la mémoire d'Acxitl continuait d'être chère (2), il se détermina, bientôt après, à le tirer de son obscurité et à le faire asseoir sous les dais de plumes qui avaient ombragé les têtes royales de ses ancêtres. Il le fit venir à Culhuacan, le reconnut publiquement pour le descendant des rois et lui fit épouser, à cette occasion, sa fille Xochipantzin, en le mettant en possession de tous les droits éventuels qu'il pouvait avoir à sa succession (3). Pochotl, élevé dans la condition d'un vassal, témoigna hautement sa gratitude à Nauhyotl. La proclamation de son avénement et les fêtes de son mariage furent célébrées, par les Toltèques, avec les transports de la plus vive allégresse ; dans cette alliance si peu attendue chacun vit l'aurore d'une ère nouvelle pour la nation, et de son retour à la splendeur et à la puissance des temps antiques (4). Si l'on en croit les auteurs, la conduite subséquente du roi de Culhuacan aurait promptement dissipé ces espérances flatteuses. Oubliant les craintes que les partisans de Topiltzin-Acxitl avaient pu lui inspirer, il n'aurait pas tardé à faire voir que l'élévation de son fils n'était qu'une feinte : il l'aurait alors éloigné de la cour et envoyé dans une métairie voisine de Tlaximaloyan (5), pour le séquestrer de toute participation aux affaires publiques (6).

(1) Ixtlilxochitl, Relacion Sumaria, etc. — Veytia, tom. II, cap. 3.

(2) Le nom d'Acxitl devait avoir d'autant plus de puissance en ce temps, qu'il régnait peut-être encore dans les provinces de l'Amérique-Centrale, où il avait établi son second empire.

(3) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, ibid. — Au lieu de *To-Zochipantzin*, notre dame Xochipau (Plate-bande de fleurs), Torquemada l'appelle *Huitzitzilin,* Colibri. Voir Monarq. Ind., lib. I, cap. 29.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, ibid.

(5) *Tlaximaloyan*, autrement dit *Tangimaroa* par les Tarasques, ville ancienne du Michoacan, à 30 l. O. de Mexico.

(6) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 3.

Cependant le désir de justifier leurs aïeux, qui travaillèrent constamment à jeter le trouble parmi les Toltèques pour s'agrandir à leurs dépens, et dont les démêlés avec Nauhyotl furent cause, dans la suite, de tant de bouleversements, peut avoir induit les historiens acolhuas à mettre les torts du côté de ce prince, dont le courage patriotique forme une des plus belles pages des annales de l'Anahuac. Quelle qu'ait été sa conduite à l'égard de Pochotl, il devait avoir fait sa condition assez belle ; car on voit, vers cette époque où les chefs chichimèques commencèrent à se rapprocher des Toltèques, les plus illustres d'entre eux briguer son alliance et chercher, par ce moyen, à entrer dans la famille des princes de la vallée.

Dans l'obscurité qui enveloppe les premières années de la domination étrangère dans l'Anahuac, après la chute de l'empire toltèque, il n'est pas aisé de se rendre compte de l'époque précise de l'arrivée des tribus, ni de la fondation des diverses seigneuries chichimèques ou acolhuas. La matière offrirait, toutefois, plus de difficulté, si l'on voulait s'astreindre rigoureusement aux dates données par les auteurs ; ils conviennent eux-mêmes que les chefs dont ils citent simultanément les noms y étaient descendus à des époques distinctes (1) et, souvent, à des intervalles assez longs. Amacui, qu'ils confondent généralement avec Xolotl, à l'autorité duquel il succéda (2), paraît avoir été l'un des six guerriers qui, les premiers, suivirent ses traces après son établissement à Tenayocan : c'étaient Tzontehuayel, Zacatitechcochi, Huihuatzin, Tepotzotecua, Itzcuincua et Tecuatzin (3), identifié avec Amacui

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 21.

(2) Le *Codex Xolotl*, qui fait partie de la coll. de M. Aubin, donne positivement Amacui pour père ou pour prédécesseur de Nopaltzin. Xolotl étant le titre du chef principal des Chichimèques, il convenait à l'un aussi bien qu'à l'autre. Tout concourt, d'ailleurs, à prouver que, dans le Xolotl des auteurs, il y a eu divers personnages ; c'est le seul moyen d'expliquer cette longue vie de près de deux cents ans qu'ils lui accordent.

(3) Ce Tecuatzin doit être le même que le Tecuanitzin des Peintures et du

par les histoires originales. Torquemada observe (1) qu'ils s'étaient mis en chemin sur le bruit des conquêtes faciles opérées par Xolotl et de l'excellence des terres où il avait fixé son séjour ; il ajoute qu'ils ne parlaient pas, toutefois, la même langue que ce prince, mais que celui-ci ne les accueillit pas, pour cela, avec moins de cordialité (2). Suivant la coutume établie entre les populations du nord, c'était à lui qu'ils s'adressaient naturellement, en descendant dans la vallée et qu'ils demandaient l'autorisation de bâtir leurs cabanes à côté des siennes, et de chasser sur son territoire le lièvre et le serpent.

Loin de les repousser ou de se montrer jaloux, Xolotl, en les recevant sous son toit, dans sa hutte ou dans sa caverne, leur prodiguait une hospitalité généreuse ; il trouvait sa récompense dans le nombre toujours croissant de ses amis, qui devenaient en même temps les soutiens de sa politique et de la position qu'il avait conquise parmi les autres chefs chichimèques de l'Anahuac. Amacui n'avait amené à sa suite qu'un petit nombre de guerriers ; mais si c'est lui qui fut l'époux de Tomiyauh (3), dont les auteurs font encore mention d'une manière particulière (4), on peut croire que son mariage avec cette princesse, qui avait hérité de son chef l'autorité suprême sur toutes les tribus barbares qui, du Metztitlan s'étendaient, au nord-est, jusqu'au golfe du Mexique, lui avait

MS. de 1528, représenté avec le symbole d'une tête de loup dans le Codex Xolotl et ailleurs.

(1) Torquem., Monarq. Ind., lib. I, cap. 21.

(2) Ce fait seul suffirait pour prouver ce que nous disons ailleurs des émigrations diverses arrivées séparément sur le plateau aztèque, et que les auteurs groupent trop souvent comme si elles avaient toujours été réunies et apparentées.

(3) *Tomiyauh*, mot composé de *to*, notre, et *myahuatl*, fleur de maïs. Molina dit encore que le *miyahua-tototl* était « un petit oiseau jaune au chant suave ».

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4. Cet écrivain donne Tomiyauh pour épouse à Xolotl, et la fait mère de Nopaltzin. Dans le Codex Xolotl, la femme d'Amacui s'appelle Malinalxochitl. Voir Aubin, Mémoire, etc., pag. 71.

donné une influence considérable (1). Il est probable qu'il s'en servit, après la mort de Xolotl, pour obtenir les suffrages de ses compagnons d'armes et succéder à son autorité dans la vallée : mais on ignore également à quelle époque cet événement eut lieu et par quel concours de circonstances il réussit à se faire revêtir de cette royauté naissante. Ce qui est certain, c'est que ce fut alors qu'il joignit à son nom celui de Xolotl qui l'a fait confondre constamment avec son prédécesseur.

La confrontation des annales des Chichimèques permet d'assigner aux premières années du XIIe siècle l'époque de l'élection d'Amacui. Une circonstance qui aide également à la séparer de la période précédente, c'est le choix qu'il fit alors d'une autre résidence et le commencement d'une politique plus décidée à l'égard des Toltèques. Il abandonna le séjour de Tenayocan (2) et choisit sa demeure sur la lisière d'une grande forêt qui commençait au pied des montagnes de Tetzcuco : ce lieu portait le nom de Quauhyacac (3) ; il contenait en abondance du gibier de toute espèce, et, s'il offrait des facilités pour la chasse, il présentait une situation non moins commode pour dominer la contrée voisine. Les localités qu'il alla reconnaître à cette occasion sont célèbres dans l'histoire de l'Anahuac ; c'était d'abord Toltecatéopan, cité célèbre autrefois par la magnificence de ses temples, alors réduits en ruines et couverts par la végétation (4), puis Tzinacan-Oztoc,

(1) Chez ces populations septentrionales, les femmes jouissaient ordinairement d'une grande influence : dans les états semi-civilisés de la Floride, il y a un siècle et demi, on voyait encore des reines gouverner des chefs nombreux avec une puissance fort étendue.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 20.

(3) Hameau dans les montagnes, à l'E. de Tetzcuco. *Quauh-yaca-c*, à l'extrémité ou à la pointe du bois.

(4) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 2. — Toltecatéopan aurait, suivant cet auteur, donné son nom à la nation toltèque. Cette ville ne seraitelle pas identique avec Teotihuacan? peut-être, n'était-ce là qu'un ancien nom de cette cité illustre ou celui d'un de ses quartiers : bien des présomptions semblent le faire croire.

Oztoticpac, Huexotla, Coatlychan et Tlallan-Oztoc (1), dont les grottes nombreuses, occupées déjà par des colonies chichimèques, furent le berceau de plusieurs seigneuries importantes.

Pour affermir son autorité et pour lui donner, aux yeux de ses compagnons d'armes, une consécration qui lui manquait encore, il voulut prendre possession du pays suivant les usages antiques de ses ancêtres; dans ce dessein, il convoqua, sur la montagne la plus élevée du voisinage, tous les chefs chichimèques : ils s'y rendirent en grand nombre. Amacui y amena son fils Nopaltzin qu'il avait eu de Tomiyauh et à qui il songeait déjà à laisser comme un héritage la puissance qui lui avait été déléguée; malgré son âge encore tendre, ce fut cet enfant qui fut choisi pour accomplir ce que cette cérémonie avait de plus solennel. En arrivant au sommet de la montagne, il lui remit quatre flèches entre les mains et lui commanda de les lancer aux quatre points cardinaux avec toute la force dont il était capable. C'est ainsi que ces barbares établissaient leur droit sur les régions qu'ils voulaient s'approprier. Nopaltzin obéit à son père. Les principaux guerriers prirent ensuite des joncs et des lianes, ils les tordirent en forme d'un câble énorme et, joignant les deux bouts, l'étalèrent comme une grande couronne sur le sol. Aussitôt on y mit le feu et l'on en chassa les débris enflammés, de quatre côtés à la fois, dans la direction des flèches lancées par le jeune prince (2).

L'histoire ne parle pas de l'effet moral que cette prise de possession produisit alors sur les Chichimèques; dans les récits ob-

(1) Codex Xolotl, dans le Mém. de M. Aubin, pag. 63. — *Tzinacan-oztoc*, c'est-à dire, dans la caverne de la chauve-souris. Ce fut dans la suite un lieu de plaisance des rois de Tetzcuco. — *Huexotla*, c'est-à dire, lieu planté de saules, ville autrefois considérable, dont on voit les ruines au hameau de San-Luis Huexotla, près de Tetzcuco.— *Tlallan-Oztoc*, c'est-à-dire, caverne dans la terre. Sa position est intermédiaire entre la frontière de Chalco, Cohuatlychan et Culhuacan, au S. E. du lac de Tenochtitlan.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 2.— Ixtlilxochitl, Relacion Sum., etc.

scurs qui sont restés de cette époque, on entrevoit seulement que le nombre de leurs colonies continuait à croître sensiblement dans l'Anahuac. Malgré leur caractère inconstant et leurs habitudes nomades, il était visible qu'ils s'attachaient chaque jour davantage au sol de cette belle contrée, dans les dispositions qu'ils montraient pour s'y établir d'une manière permanente. Les débris des populations téo-chichimèques qu'on avait vus arriver dans les derniers temps de la monarchie toltèque leur montraient l'exemple de la stabilité, et, au milieu de l'anarchie à laquelle était livrée encore la plus grande partie de la vallée, on voyait luire dans le lointain l'aurore d'un ordre de choses plus régulier. Le nom des Acxotecas, sortis de Tollan, à la suite de la mort de leur chef Xalliteuctli, reparaît à cette époque dans les annales de Culhuacan (1). Ils avaient alors fixé leurs pas errants dans les vallées situées au midi du lac de Chalco, au lieu nommé Hueyacocotlan. Mais ils n'avaient cessé de jeter des regards d'envie sur les prairies riveraines, désignées, à cause de leur situation marécageuse, sous le nom de Cuitla-Tetelco (2); l'aménité du climat, la fertilité du sol et la proximité où ce lieu était à la fois de la montagne et du lac, en faisaient un séjour non moins agréable qu'utile pour une population industrieuse. Il était occupé par quelques anciennes familles dont l'établissement remontait jusqu'aux premiers temps des Toltèques (3). Malgré leur jalousie, les Acxotecas n'avaient fait, jusque-là, aucune tentative pour s'en approcher; soit que leur chef Atlauhtzin ne se sentît pas né pour les entreprises guerrières, soit que, par esprit de justice, il refusât d'en inquiéter les possesseurs légitimes. Mais ce seigneur étant mort au temps de Xolotl, son successeur Petlacateuctli, moins scrupuleux, annonça, aussitôt après son élec-

(1) Mém. de Culhuacan.

(2) *Cuitla-Tetelco*, aujourd'hui *Tetelco*, petit village au milieu du lac de Chalco.

(3) Le Mémorial de Culhuacan les appelle vieux Chichimèques, par opposition aux nouveaux venus d'Icxicohuatl et aux suivants.

tion, le dessein d'aller bâtir, à Cuitla-Tetelco, un temple à son dieu Acollacatl-Nahualteuctli. Ses voisins ne pouvaient se méprendre sur la signification de cette annonce : hors d'état de se mesurer avec les Acxotecas, ils se déterminèrent unanimement à leur abandonner leurs foyers. Pendant que ceux-ci descendaient sur les bords du lac, les autres s'embarquaient avec leurs familles ; ils se transportèrent à l'île de Mizquic, à peine éloignée de deux lieues du rivage. Ils s'établirent parmi les ruines de l'ancienne cité toltèque et s'empressèrent d'y relever le sanctuaire de leurs divinités. De leur jonction avec le peu d'habitants qui y étaient restés se forma le noyau d'une nouvelle population, et Mizquic redevint, avec le temps, une des villes considérables de la vallée (1).

Des usurpations de cette nature, quoique pénibles pour ceux qui en étaient les victimes, concouraient, cependant, dans le plan général de la Providence, à restaurer l'Anahuac à la civilisation. Elles allaient bientôt devenir plus fréquentes. Les tribus qui, sous le nom d'Acolhuas, étaient destinées à comprimer, avec Culhuacan, l'élan de la barbarie chichimèque et à diriger dans une voie nouvelle les rudes guerriers soumis à Xolotl-Amacui, venaient de descendre sur les bords du lac de Tenochtitlan. Nous avons dit un mot de la difficulté qui s'offre à l'historien pour concorder entre eux les documents relatifs à l'arrivée de cette nation célèbre. La diversité des dates que nous donnent les annalistes, et leur incohérence avec quelques-uns des faits principaux relatifs à leur premier établissement, sont une source continuelle d'embarras. Plus d'un siècle avant l'invasion des nouveaux Chichimèques, on avait vu des Acolhuas s'établir dans le voisinage de Tetzcuco ; d'assez longues années après, entre les hordes conduites par Icxicohuatl, dans les derniers jours du règne de Topiltzin-Acxitl, on en voit paraître avec le nom d'Acol-Chichimecas, dont les colo-

(1) Relation abrégée sur la Nouv.-Espagne, par un gentilhomme de la suite de Cortès, coll. Tern.-Compans, tom. X.

nies se fixent aux mêmes lieux; puis, au rapport des auteurs (1), ce sont les Acolhuas, proprement dits, dont les nombreuses tribus viennent prendre possession d'une grande étendue de territoire, sous le règne de Xolotl. Les mêmes auteurs cependant, qui les font arriver en trois troupes distinctes, tout en leur donnant une origine commune, ont soin d'ajouter que chacune parlait un langage différent (2). D'où l'on peut conclure que les populations qui se trouvèrent réunies plus tard sous le sceptre des princes d'Acolhuacan et d'Azcapotzalco, quoique issues d'une même souche, étaient probablement entrées dans le pays à des époques diverses.

Leurs historiens leur donnaient pour berceau la péninsule californienne, d'où ils seraient passés, en traversant le golfe, à la province de Sonora (3). Leur aspect, sans présenter l'air farouche des Chichimèques, était martial; ils étaient grands et bien faits, et portaient des vêtements soignés. Ils s'annonçaient comme des gens habitués à vivre des travaux de l'agriculture, demeuraient en société et usaient de figures pour lettres (4) dans la composition de leurs annales. Ils reconnaissaient une divinité appelée Cocopitl (5), à laquelle ils rendaient un culte extérieur; ils avaient bâti eux-mêmes des temples en son honneur et institué un culte dont le ministère était confié à un collége de prêtres; ils sacrifiaient des oiseaux et d'autres animaux, et leurs offrandes habituelles se composaient des fruits de la terre, de parfums et de fleurs. Sans être aussi policés que les sujets de Quetzalcohuatl, ils possédaient tous les éléments des arts et se trouvaient dans les conditions les plus favorables pour servir d'intermédiaire entre les Chichimèques et

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 23.

(2) Id., ibid. Ces langages différents indiquent bien des populations diverses.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5.

(4) Gomara, Cronica de la Nueva-España, ap. Barcia, cap. 192.

(5) *Cocopitl*, probablement pour *copitl*, c'est-à-dire, le Ver-Luisant.

les Toltèques, sans effaroucher les uns ni avoir à rougir devant les autres.

Aussi, de toutes les nations étrangères qui avaient envahi l'Anahuac, depuis les révolutions de l'empire toltèque, les Acolhuas furent-ils les premiers à entrer en alliance avec les vaincus. Tzontecomatl, chef de Coatlychan, à qui est attribué l'honneur d'avoir fondé cette seigneurie (1), avait de bonne heure (2) obtenu la main de Coatetl, princesse de Chalco (3), et son fils Itzmitl-Tlacoxinqui, issu de ce mariage, était entré ensuite dans la famille royale, en épousant Malinalxochil, fille aîné de Pochotl (4). Cette union, qui avait précédé d'assez longtemps l'arrivée des colonies, dites des Acolhuas ou Tépanèques d'Azcapotzalco, paraît, d'un autre côté, avoir coïncidé avec l'époque où Nauhyotl III tira de l'obscurité le fils de Topiltzin-Acxitl; elle révélait des espérances ambitieuses qui n'échappèrent peut-être pas à l'œil vigilant du roi de Culhuacan et qui ne se réalisèrent que trop dans la suite.

Lorsque les Tépanèques descendirent dans l'Anahuac, Amacui était à Tenayocan. Les auteurs racontent que leurs chefs s'empressèrent de se rendre auprès de lui, ce prince étant considéré alors comme le plus puissant de l'Anahuac (5). Ces paroles, em-

(1) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Torquemada, ibid.

(2) L'ensemble des événements postérieurs force à placer l'arrivée ou le mariage de Tzontecomatl à une époque antérieure à l'arrivée des Acolhuas Tépanèques. Il y a des auteurs même qui le suppriment et qui commencent la seigneurie de Coatlychan avec Itzmitl-Tlacoxinqui, donné pour son fils.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 25. — Ixtlilxochitl appelle cette princesse Quatetzin, qui veut dire Mangeuse de pierre, tandis que Coatetl signifie Pierre de serpent. Elle était fille de Chalchiuhtlatonac, seigneur de Chalco, qui paraît avoir été l'un des frères ou des fils de Nauhyotl II.

(4) Suivant le MS. de 1528, c'est Tlacoxinqui qui épouse Coatetl. Mais Ixtlilxochitl lui donne pour femme Malinalxochil, qu'il fait fille de Tlotzin-Pochotl; ce qui paraît impossible : il aura confondu Tlotzin Pochotl avec le prince Pochotl, fils de Topiltzin-Acxitl; c'est le seul moyen d'accorder ces généalogies malheureusement fort embrouillées.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 23. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5.

preintes d'exagération, sont certainement pardonnables dans la bouche des descendants de Nopaltzin, qui écrivirent cette histoire.

Le roi des Chichimèques avait acquis, sans nul doute, une prépondérance marquée sur la région qui s'étend entre le lac de Tenochtitlan et celui de Xaltocan : c'est là que les barbares s'étaient répandus en plus grand nombre et où on les trouvait davantage à demeure ; mais dans les cantons méridionaux et sur les rivages des autres lacs jusqu'au delà du Popocatepetl, Culhuacan avait conservé, sinon une puissance effective, au moins une influence considérable et qui tendait à s'exercer chaque jour davantage, même parmi les étrangers. Il était naturel, cependant, qu'en cette qualité commune à toutes les nations qui se pressaient les unes sur les autres dans la vallée, les Tépanèques s'adressassent de préférence, en arrivant, au chef d'une race septentrionale comme eux. Il y avait une autre cause, c'est que l'influence toute religieuse de l'antique métropole toltèque inspirait plus de crainte encore que de respect, et que les natures simples des Chichimèques, tout en la subissant malgré eux, s'efforçaient constamment de s'y soustraire.

Les auteurs s'étendent avec complaisance sur la magnificence et l'hospitalité généreuse qu'Amacui et Nopaltzin déployèrent à l'égard des chefs des Acolhuas-Tépanèques. Pour eux, disaient-ils (1), ils venaient, attirés par la renommée de sa sagesse et de la grandeur de ses exploits, lui demander à s'établir parmi les Chichimèques et à vivre avec eux comme des frères. Ils se firent reconnaître au roi de Tenayocan comme les descendants des Citin (2), également illustres par la noblesse de leur race et leurs actions héroïques (3). On ajoute que le prince chichimèque, met-

(1) Torquemada, ibid. — Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 5.

(2) Torquemada, ibid. — *Citin,* pluriel de *Citli,* lièvre, nom apparemment d'une tribu du Nord, comme les Pieds-Noirs, les Serpents, etc.

(3) Ibid. ut sup.

tant le sceau à sa générosité, leur accorda, avec la main de ses filles, les vastes seigneuries où ils régnèrent dès lors, ainsi que leurs descendants (1), en qualité de tributaires et de vassaux du royaume de Tenayocan.

On ne possède généralement que des données extrêmement obscures sur l'établissement de ces seigneuries; mais, de l'examen attentif des faits que présentent les documents originaux, il devient positif que celles qui furent fondées à cette époque par les Acolhuas et les Tépanèques se constituèrent dans des conditions d'indépendance parfaite à l'égard l'une de l'autre, comme à l'égard des Chichimèques. Si l'on acceptait à la lettre ce que les auteurs racontent des événements qui eurent lieu au Mexique, dans le commencement de la conquête chichimèque, on serait tenté de croire que les Acolhuas, et les autres étrangers qui descendirent après eux dans l'Anahuac, ne s'y seraient, en réalité, établis que par une concession souveraine de Xolotl ou de son successeur, avec prestation de foi et hommage d'un côté, et, de l'autre, avec une acceptation de suzerain à vassal. Mais on doit se garder de prendre ces choses dans un sens trop absolu et de vouloir chercher plus que des procédés de simple politesse dans les relations de ces différents chefs entre eux. Les Indiens de toutes les classes, aussi bien dans les contrées civilisées de l'Amérique-Centrale et du Mexique, que dans les régions septentrionales du Gila et du Texas, se sont montrés, de tout temps, fort jaloux de leurs prérogatives et du sol qu'ils occupaient; on ne saurait s'imaginer à combien de guerres dans les temps anciens, à combien de procès depuis l'époque de la conquête, a donné lieu l'usurpation de quelques pouces de terre, souvent même sans utilité ni production.

Le droit de première occupation était sacré pour eux. Ce n'est

(1) Ibid. — Suivant les auteurs, l'aîné, nommé simplement ici Acolhua, aurait épousé Cuetlaxochitl, fille aînée de Xolotl, et le second, dit Chiconquauhtli, Cihuaxochitl, seconde fille de ce prince.

pas à dire pour cela, cependant, que les premiers venus eussent toujours la prétention de tout garder ; mais si une tribu avait fixé la première la pierre de son foyer dans une prairie, dans une vallée, voire même dans une province entière et d'une grande étendue, pour qu'une autre pût ensuite venir construire ses cabanes dans le voisinage et rester en paix avec elle il fallait que son chef entrât d'abord en relation avec celui qu'il trouvait en possession. Après un échange mutuel de politesses, si le premier venu l'admettait aux honneurs de l'hospitalité, il obtenait sa part de droit sur le sol, il fixait sa demeure où il voulait, sans qu'il y eût même de limites définies; il devenait ainsi son égal et non son tributaire. Telles étaient les coutumes des populations nomades, telles étaient anciennement celles des nouveaux Chichimèques. Dans la suite, lorsque, après l'établissement des Acolhuas, les choses eurent commencé à prendre un autre aspect, lorsque les chefs de cette nation se furent partagé les anciennes seigneuries toltèques et qu'ils eurent posé des bornes à leurs domaines respectifs, le droit d'occupation devenant propriété personnelle, ils astreignirent souvent les nations qui leur succédèrent à leur payer tribut ou à se retirer ailleurs : c'est ce qui arriva surtout à l'égard des Mexicains, ainsi qu'on le verra plus loin.

Cette explication était nécessaire pour faire comprendre au lecteur la situation relative des chefs acolhuas et d'Amacui ; la différence qu'il y eut, dès le commencement, entre les nouveaux venus et les Chichimèques soumis à ce prince, c'est que ceux-là, instruits, par leur éducation, des avantages d'une vie sédentaire et industrieuse, formèrent aussitôt des colonies et créèrent des centres de population qui, dans la suite, devinrent les chefs-lieux d'autant de seigneuries féodales : les plus puissantes furent Coatlychan, déjà existante, probablement, avant l'arrivée de Xolotl-Amacui, Xaltocan, Azcapotzalco, Cohuatlan, Quahuacan, Tecpayocan et Citlaltepec (1).

(1) Le Manuscrit de l'année 1528 nomme simultanément les chefs suivants :

Xaltocan, désolé depuis tant d'années par la guerre civile et étrangère, étant devenu le séjour d'Upantzin-Acolhua (1), sortit alors de ses ruines. Les Othomis, dispersés auparavant dans les montagnes, voyant qu'un gouvernement régulier succédait aux commotions de l'invasion barbare, se rallièrent autour des Acolhuas et, de concert avec eux, travaillèrent à effacer les traces des calamités passées. La grandeur d'Azcapotzalco date également de cette époque. Cette ville, ainsi qu'on l'a vu plus haut, bâtie sur quelques îlots du lac de Tenochtitlan, avait pris la place d'une autre à laquelle la tradition accordait plusieurs siècles d'ancienneté (2). Ses marais, après avoir servi de refuge à une partie de la noblesse émigrée de Tollan, avaient vu se reconstituer une apparence de gouvernement national sous l'autorité de Tzihuactlatonac, seigneur de Tetlollincan (3). Matlaccoatl, le plus illustre des chefs des Tépanèques-Acolhuas (4), ayant épousé sa fille Azcueitl (5), établit sa résidence non loin de la sienne, et devint ainsi la souche de la race puissante des rois d'Azcapotzalco.

« Jusqu'à l'arrivée des Acolhuas, dit un chroniqueur (6), aucun « des chefs qu'avait amenés Xolotl n'avait reçu de domaines parti-

Matlaccohuatl, le principal, qui épousa Azcueitl et devint seigneur d'Azcapotzalco; Tecuanitzin (le même apparemment qu'Amacui), qui fut seigneur de Tenayocan; Izcozauhcatzin, qui fut seigneur de Cohuatlan, Tlalolinteuctli, qui fut seigneur de Quahuacan; Upantzin, qui fut seigneur de Xaltocan; Tlahuizcalpotonqui, qui fut seigneur de Citlaltepec; Huauhquil, qui fut seigneur de Tecpayocan; Tzontecomatl, qui fut seigneur de Coatlychan; et enfin Tlotli, dont la seigneurie n'est pas nommée.

(1) Torquemada et Ixtlilxochitl nomment pour premier seigneur de Xaltocan Chicon-Quauhtli, qui ne fut probablement que le second.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 6.

(3) Codex Chimalp., Hist. chron., ad an. 1064. — Le Manuscrit de l'an 1528 de la coll. de M. Aubin nomme Tzihuactlatonac seigneur de Cuetlachtepec.

(4) Ibid. — Torquemada donne au fondateur d'Azcapotzalco le nom d'Aculhua-Huetzinteuctli et dans sa liste royale des princes tépanèques, Matlaccohuatl ne vient qu'après.

(5) MS. de l'an 1528.

(6) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6.

« culiers, parce qu'ils étaient occupés à coloniser tantôt une pro-« vince et tantôt une autre. Mais, après que ce prince eut fait de « si grandes concessions aux Acolhuas, qui étaient étrangers, il « sentit qu'il était temps de les récompenser. » Avec la connaissance que nous avons des mœurs de ces barbares, on pourrait demander à quoi leur eussent servi ces domaines. Accoutumés à une vie nomade, à tirer au hasard leur subsistance de la chasse ou de la pêche, ennemis de tout travail, il eût été impossible de leur faire accepter des fiefs qui les eussent mis dans la nécessité de se fixer sur le sol ou de forcer les anciens possesseurs à le cultiver pour eux.

Mais les Chichimèques n'en étaient pas encore arrivés à ce degré de prévoyance, l'exemple des Tépanèques et des Acolhuas ne devait pas tarder, cependant, à leur ouvrir les yeux et à leur faire sentir les avantages d'une vie policée. Déjà quelques-uns de leurs chefs commençaient à surveiller avec inquiétude les progrès de ces étrangers et les changements que leur présence introduisait insensiblement dans les contrées dont ils avaient la possession. Amacui pouvait en être effrayé intérieurement pour l'avenir des siens, et il commençait à comprendre que la puissance qu'il exerçait, par la simple délégation de ses frères, n'aurait la chance de devenir héréditaire dans sa famille et d'acquérir cette stabilité, fondement de la monarchie, qu'en s'appuyant sur la civilisation et les Toltèques. Des grottes de Tenayocan ou de la forêt de Quauhyacac, il avait l'œil fixé sur Culhuacan, où la royauté, dirigée avec sagesse par Nauhyotl III, travaillait à sortir de l'état de prostration où elle était tombée depuis les révolutions de l'empire. En voyant ce qui se passait autour de lui, Amacui éprouvait le besoin de prendre part au mouvement civilisateur qui semblait vouloir renaître de toutes parts : n'ayant pas pour les Toltèques le même éloignement que la plupart des autres chefs chichimèques, il comprenait l'impossibilité qu'il y avait à ce que les deux nations continuassent à subsister l'une à côté de l'autre sans se communi-

quer d'une manière plus directe, et ses préjugés de barbare se dissipaient peu à peu sans que lui-même s'en aperçût.

Ces sentiments se traduisaient dans l'intérêt croissant avec lequel il contemplait la restauration de Culhuacan et les accroissements rapides des seigneuries acolhuas. C'est alors, apparemment, qu'eurent lieu les premières tentatives pour fixer les chefs chichimèques sur le sol et constituer en fiefs héréditaires les cantons où ils se trouvaient avoir alors leurs demeures. Amacui profita de la jalousie qu'ils avaient commencé à manifester à l'égard de leurs voisins, pour leur démontrer la nécessité de former des établissements plus durables, s'ils voulaient conserver leur suprématie et être en état de lutter avec plus de force contre eux, si l'occasion l'exigeait un jour. Leurs possessions furent partagées suivant le rang et la qualité des nouveaux seigneurs; celles de la vallée furent octroyées aux princes de sa famille ou aux guerriers qui entraient plus sincèrement dans ses vues; mais il aurait cherché à éloigner les plus turbulents et les plus farouches, en leur donnant les provinces les plus lointaines (1). Ceux qui avaient accompagné naguère Xolotl d'Amaquemé dans l'Anahuac eurent pour leur part les beaux territoires de la province de Chalco (2). Upantzin, prince de Xaltocan, qui avait épousé la fille aînée d'Amacui (3), en avait deux fils : l'aîné, Macuilcohuatl-Ochopanteuctli, reçut en partage la seigneurie de Metztitlan, dont il fut le fondateur (4).

C'étaient là des modifications importantes : en les accomplissant, Amacui faisait un grand pas ; mais elles ne suffisaient plus à son ambition. Le nombre et la vaillance des guerriers chichi-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6.

(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 27. — Suivant cet auteur, Acatonal reçut en fief la ville de Cohuatepec, Cohuatlapal celle de Mamalhuazco, dont une partie fut donnée à Cozcaquauhtli. Atitliztac reçut celle de Tepeaca, et celle de Mazahuacan fut partagée entre Tecpan et Iztacquauhtli.

(3) Torquemada et Ixtlilxochitl disent de Xolotl ; mais duquel des Xolotl ?

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5.

mèques soumis à son autorité lui donnaient une puissance étendue et une influence considérable parmi les populations de l'Anahuac ; mais cette influence s'effaçait devant celle du roi de Culhuacan, qui, chaque jour, faisant un pas de plus, recouvrait davantage la majesté des temps antiques. La vénérable métropole des Toltèques s'était replacée à la tête des cités de la vallée ; mais Tenayocan, où quelques constructions plus stables paraissent avoir, dès lors, commencé à se montrer à côté des grottes et des cabanes de feuillage, avait pris, comme capitale des Chichimèques, le second rang ; après celle-ci venait Xaltocan, devenu, sous la sage administration d'Upantzin, le chef-lieu de la nation othomie, réunie sous son sceptre (1).

Cependant Amacui brûlait du désir de réduire à la seconde place le fier souverain des Toltèques : il aurait pu employer la force des armes, mais son long séjour dans l'Anahuac lui avait appris à n'en user qu'avec modération. Malgré la faiblesse numérique de cette nation, elle avait encore, dans son esprit, des ressources capables, au besoin, de défier les Chichimèques, et en habile politique il voulait éviter un conflit dont l'issue était incertaine. Il espérait que les circonstances lui viendraient en aide tôt ou tard ; il crut enfin pouvoir en saisir l'opportunité en prêtant son appui à la famille de Pochotl, fils d'Acxitl. Ce prince, après avoir vécu quelque temps au milieu des honneurs de la cour, en avait été éloigné par des motifs que les auteurs attribuent à la jalousie de Nauhyotl III. Quoi qu'il en soit, Pochotl retourna aux lieux où il avait passé son enfance et vécut durant plusieurs années dans l'obscurité, près de la ville de Tlaximaloyan. Mais du mariage de sa fille aînée Malinalxochil avec Tlacoxinqui de Coatlychan était né un fils dont l'ambition prématurée commençait alors à jeter les yeux sur l'héritage des propres fils de Nauhyotl. Son nom était Huetzin (2). Il intéressa en sa faveur les Toltèques

(1) Id., ibid.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7. — Torquemada,

que l'éloignement de son aïeul avait mécontentés et se forma secrètement un parti, dont il se servit plus tard pour s'emparer du trône de Culhuacan. Tous les princes acolhuas embrassèrent naturellement sa cause : Amacui et Nopaltzin, désireux de se mettre à la tête d'un mouvement dont le résultat probable était de placer entre leurs mains les destinées de cette grande ville, entrèrent à leur tour dans ses intérêts, et Nauhyotl se vit sourdement menacé d'une ligue capable de renverser, en quelques jours, toutes les espérances de sa famille et de sa nation (1).

Sa pénétration ne pouvait le laisser longtemps dans l'ignorance de cette conjuration : il en saisit bientôt tous les fils. Frémissant des projets insensés des amis de Pochotl, il s'empressa d'appeler auprès de lui Ameyal, fils aîné de ce prince et de sa fille Xochipantzin (2) et le décora des honneurs dont son père avait été revêtu auparavant. Cette mesure prudente, en replaçant la famille d'Acxitl sur les degrés du trône, ôtait tout prétexte à la conspiration et ruinait d'un coup les desseins ambitieux de Huetzin. Mais il n'était pas facile de faire renoncer l'Acolhua à ses espérances. Amacui, d'un autre côté, qui avait vu le moment propice pour intervenir dans les affaires du gouvernement toltèque, irrité des précautions de Nauhyotl, ne se sentait que plus déterminé à agir contre lui.

Jaloux, d'ailleurs, de l'accroissement rapide de Culhuacan, dont les beaux édifices sortaient successivement de la poussière des ruines et des enlacements destructeurs de la végétation (3), il travailla, de concert avec les Acolhuas, à humilier partout sa puis-

Monarq. Ind., lib. I, cap. 30. — Le Huetzin dont il est ici question est fort souvent confondu par les auteurs avec un autre Huetzin, également de Coatlychan, mais qui n'en fut que le seigneur, sous la suzeraineté de Quinantzin, roi de Tetzcuco.

(1) Id., ibid.

(2) Ixtlilxochitl, Rel. Sumaria, etc.—Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 3.

(3) Ixtlilxochitl, Quinta Relacion, etc., ap. Kingsborough, sup., tom. IX.

sance renaissante. Dans ce dessein, il fallait chercher à diviser de plus en plus ce qui restait de l'ancienne population et à isoler Nauhyotl. Leurs vieilles querelles n'étaient pas tellement éteintes qu'il fût bien difficile de les rallumer. Amacui s'en servit pour détacher de la royauté ses amis et ses alliés, tantôt usant de la menace, tantôt de la persuasion; d'autres fois prenant les armes en main pour les arracher à la métropole et les enchaîner, comme tributaires, à Tenayocan. Les Chichimèques et les Acolhuas réunis se virent bientôt les maîtres de presque tous les rivages du lac de Tenochtitlan. Suivant un chroniqueur (1), Chapultepec seul parvint à résister aux efforts comme aux menaces d'Amacui. Réduite à un petit nombre d'habitants, mais forte de son patriotisme et de sa situation sur la pointe d'un rocher battu par les eaux des grèves voisines, cette place continua à braver pendant longtemps la colère du prince chichimèque. Le courage et l'intrépidité de ses défenseurs, surtout de leur chef Huetzin, étaient sa principale force. Ce Huetzin, différent de l'Acolhua, était du plus noble sang des Toltèques : autour de lui s'étaient retirés tous ceux chez qui l'impatience du joug des barbares, ou l'exaspération naturelle à des gens de cœur, dans de telles circonstances, avait poussé à la résistance. Afin de se maintenir davantage dans leur position, ils se décidèrent à suivre l'exemple des Toltèques, qui avaient préféré l'exil à la servitude, en se bannissant volontairement de la patrie (2).

Durant une nuit obscure, ils abandonnèrent Chapultepec avec leurs femmes et leurs enfants, sous la conduite de Huetzin et de son fils Ocelopan. A la faveur des ténèbres, ils gagnèrent la montagne, au nombre de deux ou trois cents, et parvinrent à se retirer dans les régions élevées voisines de Tolucan, avant que les Chichimèques eussent eu le temps de songer à les poursuivre. Tandis

(1) Id., Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 10.
(2) Id., ibid.

que ceux-ci démantelaient la place qui avait, durant tant d'années, défié leur colère, les restes valeureux des Toltèques traversaient les terres de Michoacan et allaient chercher un asile dans les contrées d'Aztlan, d'où étaient partis leurs ennemis (1) et d'où ils étaient destinés à retourner un siècle plus tard avec ceux qui sous le nom de Mexicains-Aztèques devaient exercer une si grande influence sur l'Anahuac.

L'abandon de Chapultepec laissait enfin Amacui maître des bords du lac et des confins de Culhuacan, que sa main serrait de toutes parts, et, suivant l'expression pittoresque d'un ancien chant chichimèque, « le conquérant étendait partout sa fumée et « son brouillard (2). » La cité de Culhuacan demeurait seule désormais de ce côté, étreinte dans ses propres murailles et délaissée dans ses marécages, semblable à la fleur du nénuphar à laquelle elle avait été comparée au temps de sa prospérité, non plus jeune et belle comme alors, mais flétrie et abandonnée dans ses eaux croupissantes.

Pendant qu'Amacui travaillait à étendre et affermir la puissance chichimèque, d'autres populations, suivant sans cesse les pas des premières, marchaient vers l'Anahuac, où les poussaient leurs destinées. On voit paraître alors les tribus aztèques connues sous le nom de Culhuas, de Xochimilcas, de Chalcas, de Tlaxcaltecas, sans compter une multitude d'autres tantôt appelées Chichimèques-Aztèques, tantôt Téo-Chichimèques, toutes sortant, comme à l'ordinaire, de Chicomoztoc ou des contrées voisines, quoique supérieures pour la plupart, par leur condition sociale, aux Chichimèques de Xolotl et d'Amacui. La chronique de Quauhtitlan (3) fait descendre les premiers des Toltèques qui, au moment de la

(1) Id., ibid.

(2) Munoz-Camargo, Hist. de la républ. de Tlaxcallan. — M. Aubin, citant cette phrase, ajoute : « Probablement la fumée et la vapeur du foyer, peut-être de la marmite. » (Mém. sur l'écriture, fig., etc., pag. 87.)

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. IX Tecpatl, 1072.

chute de l'empire, avaient quitté Culhuacan à la suite du roi Nauhyotl II, qui était allé mourir exilé à Coatolco. Suivant les autres, ces Culhuas seraient sortis de Téo-Culhuacan et des bords de la mer de Californie, ainsi que les Acolhuas et les Aztèques. L'accord de ces deux versions n'est pas impossible. D'après la chronique citée plus haut, Quauhtexpetlatl, fils de Nauhyotl II, avait été élu pour lui succéder, après sa mort, par les Toltèques de sa suite, qui, depuis leur exil, avaient pris le nom de Culhuas, en mémoire de leur patrie. Après les funérailles du roi, ils avaient abandonné le séjour de Coatolco et s'étaient arrêtés, en l'année 1091, à Xochiquilazco (1), afin d'y célébrer la fête du renouvellement du cycle ; mais on ignore de quel côté ils dirigèrent ensuite leur marche avant de rentrer dans la vallée. On sait seulement que les Xochimilques, avec lesquels ils furent si souvent en guerre dans la suite, se vantaient d'avoir la même origine qu'eux (2). Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'ils se fussent transportés à Téo-Culhuacan, ou que, durant leur pérégrination, ils eussent rencontré une tribu sortie de cette région avec laquelle ils auraient fait leur jonction. Quoi qu'il en soit, on est d'accord que, la cinquante-cinquième année de la fuite de Nauhyotl II, son fils Quauhtexpetlatl descendit, avec les Culhuas, sur les bords du lac de Tenochtitlan, et qu'il alla s'établir, en arrivant, de l'autre côté de la colline de Huexachtecatl (3), au lieu nommé Iztapalapan. (An XII Acatl, 1127.)

Il n'est pas aisé de déterminer dans quelles circonstances ce prince rentra au berceau de sa famille. Culhuacan, dont les plaies commençaient à peine à se cicatriser sous la sage administration

(1) Id., ibid., ad an. II Acatl.

(2) Ixtlilxochitl, Sesta Relacion, etc. Ap. Kingsborough. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12.

(3) Mém. de Culhuacan, ad an. XII Acatl, 1127. Iztapalapan et Culhuacan étaient deux villes différentes, mais à peu de distance l'une de l'autre, et séparées seulement par la colline de Huexachtecatl qui, au temps de sa grandeur, faisait partie de la métropole.

de Nauhyotl III, faisait des efforts inutiles pour conserver son indépendance. Après avoir ouvert déjà si souvent ses portes aux barbares, cette ville voyait le moment où les bandes d'Amacui allaient l'asservir de nouveau sous un joug plus cruel qu'auparavant. Épuisée par ses désastres passés, elle se sentait chaque jour davantage isolée de ses provinces et sans recours contre les seigneurs chichimèques ou acolhuas qui s'en déclaraient les possesseurs. Dans ces tristes conjonctures, il est difficile de croire que le retour de Quauhtexpetlatl ait été salué des Toltèques autrement que par des témoignages d'allégresse. L'aspect, les manières, le langage des Culhuas, leur rappelaient les frères qu'ils avaient perdus et, en présence des événements qui les menaçaient, tous, princes et sujets, durent se trouver heureux de voir se remplir l'ancienne métropole d'une population nouvelle, active et industrieuse, capable de lutter avantageusement avec leurs adversaires. Il est probable que Quauhtexpetlatl prit dans l'état le rang que lui assignaient les lois, et que dès lors il travailla, de concert avec Nauhyotl III, à réparer les maux de sa patrie. Il la trouvait circonscrite aux limites d'une ville en ruines; par son énergie, il ne tarda pas à les étendre et à rétablir sa juridiction sur une partie des contrées jadis soumises au sceptre de ses aïeux. D'Iztapalapan, où il avait fixé sa résidence, il envoya ses Culhuas prendre possession de toutes les villes sur lesquelles il croyait avoir un droit direct, et réunit ainsi sous sa puissance celles d'Ocuillan et de Malinalco, qui bordaient la frontière de Michoacan (1). Mais en reprenant sa vigueur avec cette population nouvelle, la royauté toltèque perdit son nom pour adopter celui de l'élément culhua, qui ne tarda pas à devenir celui de toute la nation.

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. 1127. — *Ocuillan*, plus tard *Ocuila*, et *Malinalco*, sont deux anciennes villes de la province de Cohuixco, au sud de Cuernavaca, aux frontières de celle de Matlatzinco, dont Toluca était la cité principale, à l'ouest de Mexico.

Quauhtexpetlatl ne jouit pas longtemps du bonheur d'être de retour dans sa patrie; il mourut deux ans après, sans postérité, laissant les Culhuas dans les larmes et dans les embarras d'une succession qui ne tarda pas à attirer sur le royaume les armes réunies des Acolhuas et des Chichimèques. (An I Calli, 1129.)

Après avoir travaillé si habilement à priver Nauhyotl III de ses ressources et de ses alliés, le Xolotl Amacui et les Acolhuas n'avaient pas dû voir sans colère l'accroissement rapide que la métropole avait reçu de sa réunion avec les Culhuas; mais, en présence de Quauhtexpetlatl et des forces dont il disposait, ils avaient pris sans doute le parti de dissimuler, ajournant l'exécution de leurs desseins à une époque plus favorable. Elle se présenta plus tôt qu'ils n'eussent osé l'espérer. Rien ne pouvait, en effet, leur arriver de plus heureux que la mort de ce prince; aussi s'empressèrent-ils d'en profiter. Sur l'invitation de Tlacoxinqui, seigneur de Coatlychan, ils se rendirent dans cette ville et, dans une conférence dont on ignore les détails, il fut résolu qu'à tout prix il fallait arrêter l'ambition renaissante des Toltèques-Culhuas et faire admettre Huetzin au partage de la royauté à Culhuacan. Celui-ci, de son côté, promettait aux princes chichimèques, en retour du secours qu'ils lui offraient pour l'aider à monter sur le trône, de leur payer un tribut proportionné à l'étendue de ses états. Mais avant d'en venir à la force ouverte, considérant l'âge de Nauhyotl et le rang supérieur qu'il occupait dans la contrée, on voulut tenter les chances d'un accommodement. Ils firent prier son petit-fils Ameyal de se rendre auprès d'eux. Après le préambule accoutumé, on le mit au courant de l'objet de la conférence : on lui fit sentir que dans la situation où se trouvait l'Anahuac, il était juste que les droits dont Huetzin héritait de son aïeule Coatetl et de sa mère Malinalxochil fussent reconnus des Culhuas; que la place qui venait de se trouver vacante, à côté du trône, par la mort de Quauhtexpetlatl lui revenait avec raison, comme à un de ses plus

proches parents et comme à celui qui avait le plus d'expérience des choses du gouvernement (1).

Ameyal avait été élevé dans l'obscurité, mais depuis qu'il avait été associé à la couronne de Culhuacan, il avait eu le temps de se pénétrer suffisamment des maximes de la politique toltèque et de s'instruire des aspirations ambitieuses des Chichimèques et des Acolhuas. Aux premières paroles de ses interlocuteurs, il avait compris le motif de leur réunion et le danger que courait la couronne de son aïeul. Malgré leurs précautions oratoires, il était donc parfaitement impossible qu'il accueillît avec faveur une proposition qui tendait à restreindre l'influence de sa maison et à diminuer son propre héritage, en partageant la puissance avec un étranger. Mais leur alliance était trop remplie de dangers, et il sentait qu'il n'avait que trop à redouter de leur colère, s'il refusait extérieurement d'entrer dans leur manière de voir. Avec ce mélange de dissimulation et d'humilité qui fait le fond du caractère indien, il répondit aux rois chichimèques que c'était conférer un bénéfice aux Toltèques-Culhuas que de leur donner, dans leur condition présente, un prince du mérite et de la capacité de Huetzin ; que lui-même étant trop jeune pour gouverner, ce serait un avantage pour Nauhyotl de voir à ses côtés, dans sa vieillesse, un prince déjà mûr et capable, au besoin, de se charger de tout le mouvement des affaires publiques (2).

Ayant ensuite pris congé de l'assemblée, il n'eut rien de plus pressé que d'aller à Culhuacan faire part à son aïeul des prétentions et des projets de Huetzin. Bien loin d'embrasser les vues d'Amacui, il les lui fit envisager sous leur véritable aspect, dépeignant avec les couleurs les plus sombres l'ambition effrénée du petit-fils de Coatetl, et le dessein qu'il avait formé de remplacer sur le trône

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 30. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 6.
(2) Torquemada, ibid. ut sup. — Veytia, ibid.

antique des Toltèques la race sacrée des Mixcohuas par une race étrangère. Ce tableau n'était que trop fidèle dans le fond. Le roi, effrayé de cette nouvelle inattendue, s'empressa de convoquer son conseil, et, d'accord avec Nonohualcatl et Ameyal, il prit les mesures les plus efficaces pour conjurer le danger et assurer le droit de la couronne et la légitime succession de la royauté (1).

Sur ces entrefaites, Amacui, comptant sur la sincérité de ce jeune prince, se détermina à se rendre en personne à Culhuacan. Peut-être espérait-il réussir à imposer plus aisément, par sa présence, sa volonté à Nauhyotl, ou était-il curieux de connaître par lui-même, cette métropole célèbre, et de constater personnellement les forces dont elle pourrait disposer contre lui, en cas de guerre. Instruit de cette résolution, le monarque voulut en profiter, de son côté, pour tâcher d'éblouir le chef barbare, et lui inspirer une haute idée de sa puissance. La splendeur qu'il déploya à son arrivée n'étonna pas moins qu'elle ne flatta la vanité des Chichimèques. Ils passèrent plusieurs jours au milieu des honneurs et des festins d'une hospitalité vraiment royale ; mais, durant cet intervalle, Nauhyotl éluda constamment, avec autant de courtoisie que d'habileté, toute question relative à Huetzin, non sans laisser le Xolotl parfaitement convaincu, à son départ, qu'aucun obstacle ne s'élèverait désormais contre l'exécution des arrangements conclus à Coatlychan (2). Trompé par ces démonstrations flatteuses, le roi de Tenayocan retourna dans ses foyers, après avoir fait donner avis aux Acolhuas du succès de ses démarches.

Huetzin était au comble de ses vœux. Il ne tarda pas à se mettre en chemin pour Culhuacan ; mais, à son grand étonnement, au lieu d'être reçu, suivant l'usage, par une députation de la noblesse, il trouva aux portes de la ville une armée de Culhuas

(1) Id., ibid. — Cod. Chimalp., Hist. Chronol., ad an. 1129.
(2) Torquemada, ibid.

rangés en bataille, sous les ordres d'Acxoquauh, frère de Nauhyotl, et dont l'apparence n'était rien moins que pacifique. Ils s'étaient, par moquerie, revêtus d'habits de fête, en voyant arriver le prince de Coatlychan. Ils le convièrent ironiquement à venir prendre possession de leur ville, mais leurs gestes lui prouvèrent bientôt que, s'il voulait obtenir la couronne de Quauhtexpetlatl, il fallait qu'il la conquît les armes à la main. Provoqué par cette insulte, il tenta, en homme de cœur, de se frayer par la force un passage vers la cité ; mais son intrépidité ne put tenir contre le nombre, il se vit promptement environné d'une multitude d'ennemis, et ses gens ayant été mis en déroute de toutes parts, il n'eut d'autre parti à prendre que de tourner le dos à Culhuacan (1).

Les soldats d'Acxoquauh rentrèrent triomphants dans la ville ; ni eux ni leurs princes n'eurent le bonheur de se livrer à une allégresse de longue durée. A la nouvelle de cet événement, Amacui comprit qu'il avait été la victime du rusé Toltèque, et que celui-ci s'était joué de sa simplicité. Il s'emporta avec indignation contre lui, et jura de l'abaisser à la condition humiliante d'un vassal, ou de l'exterminer avec son peuple. Mais, avant de lui déclarer la guerre formellement, il usa d'un dernier recours : ses envoyés se rendirent à Culhuacan, et déclarèrent à Nauhyotl, de la part de leur maître, que Dieu lui ayant donné l'empire autrefois possédé par les Toltèques, il était juste que le roi des Culhuas le reconnût pour suprême seigneur de l'Anahuac, et que pour gage de sa sincérité il se soumît à lui payer un tribut proportionné à l'étendue de ses états. Il ajoutait que, Huetzin ayant hérité de sa mère et de son aïeule de leurs droits à la royauté, il était temps de l'associer au trône, et de lui donner la place qu'avait occupée Quauhtexpetlatl. A la réception de ce message superbe, le vieux monarque répondit, avec non moins de hauteur,

(1) Id., ibid.

que les rois toltèques, tenant ce pays de leurs ancêtres auxque il avait toujours appartenu, n'avaient jamais obéi ni payé de tribut à aucun prince étranger ; que, quoiqu'ils fussent peu nombreux et presque détruits, ils voulaient garder leur liberté, et ne reconnaissaient d'autres seigneurs que le soleil et les autres dieux (1). Il conclut en disant que les Toltèques avaient toujours été les seuls maîtres de l'Anahuac, et que, s'ils y avaient souffert les Chichimèques et les Acolhuas, c'est que les uns et les autres s'y étaient établis pacifiquement dans les cantons déserts, sans gêner personne, et qu'à cette condition seulement ils pouvaient continuer à y rester (2).

Cette réponse énergique était digne du vieux roi. Les Chichimèques, dont elle blessait au vif l'orgueil, se levèrent en masse, en secouant leurs carquois et en faisant retentir leurs flèches sur leurs boucliers. Ils furent bientôt prêts à la guerre : tous les chefs se réunirent à l'appel du Xolotl, sous le commandement de Nopaltzin ; les Acolhuas de Coatlychan firent leur jonction, sous les ordres de Tlacoxinqui et de Huetzin, ainsi que les vassaux de Xaltocan, qui accoururent pour prendre leur part à la ruine de la vieille métropole. On ne tarda pas à les voir paraître tous ensemble sur les hauteurs voisines de Culhuacan.

Prévoyant l'issue des intrigues des Acolhuas, Nauhyotl et Acxoquauh s'étaient, de longue main, préparés à la guerre avec un courage patriotique et résolus à repousser jusqu'au bout l'insolence des barbares ; ils avaient convoqué sous leurs drapeaux tous les Toltèques en état de porter les armes (3). L'Anahuac leur envoya les restes de sa population antique, qui s'unirent dans la capitale aux Culhuas de Quauhtexpetlatl. Malgré ses désastres passés, la situation de cette ville en rendait toujours l'accès aussi

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4.

(2) Id., ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 4.

(3) Mem. de Culhuacan, ad an. II Tochtli, 1130. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap 30.

difficile qu'autrefois. Une flottille considérable de pirogues et de canots rangés en bataille sur les eaux était disposée de manière à pouvoir défendre parfaitement toutes les avenues du port. Sur les derrières, les collines étaient occupées par l'armée royale commandée par le monarque en personne. A la descente des montagnes, Nopaltzin trouva les Toltèques tout prêts à le recevoir. Nauhyotl, porté en palanquin sur les épaules de ses nobles, donna le premier signal de l'attaque. Les deux nations en vinrent aux mains avec un acharnement incroyable : le combat dura tout le jour, depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, sans que la victoire se déclarât en faveur d'un parti plutôt que d'un autre. Le carnage fut horrible : les eaux du lac se teignirent de sang, et ses rivages furent couverts de cadavres. Enfin les Toltèques, cédant à la multitude, se virent refoulés sur la ville à la chute du jour. Le vieux roi, qui était descendu de son trône, se battait lui-même comme un lion ; dans le désordre de la mêlée, il tomba tout couvert de blessures et périt aux portes mêmes de sa capitale avec la satisfaction d'avoir défendu jusqu'au dernier soupir la nationalité et les lois de sa patrie (1). Suivant toute apparence, Acxoquauh périt à ses côtés ; car, dès ce moment, l'histoire cesse de faire mention de lui.

La mort du roi entraînait la reddition de Culhuacan. Les débris de la noblesse réunis autour du cadavre sanglant de leur maître, voyant l'extrémité où ils étaient réduits, résolurent, d'un commun accord, de se soumettre au vainqueur : ils envoyèrent des parlementaires à Nopaltzin, qui s'empressa généreusement d'arrêter l'effusion du sang (2). Le lendemain, Culhuacan ouvrit ses portes, et, pour la troisième ou quatième fois, cette ville superbe se vit au pouvoir des barbares. Le prince chichimèque, satisfait de son

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 4. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 4. — Torquemada dit que Nauhyotl fut fait prisonnier et mourut dans sa captivité.

(2) Ixtlilxochitl, Relacion Sumaria, etc. — Veytia, ibid. ut sup.

triomphe et heureux d'avoir enfin détruit le dernier boulevard de la grandeur toltèque, prit sous sa sauvegarde les débris de la population vaincue et humiliée à ses pieds. Ayant rassemblé le conseil des nobles, il leur ordonna d'accepter Huetzin pour leur souverain et de le couronner avec les mêmes cérémonies que les anciens monarques toltèques. Dans leur condition présente, il n'y avait plus rien à objecter à ce commandement : la volonté du vainqueur devenait la loi. En conséquence, l'Acolhua fut solennellement placé sur le tapis et le siége royal, et reconnu de tous pour roi des Culhuas (1). Ni Nonohualcatl ni Ameyal ne perdirent pas, toutefois, leurs prérogatives; ils gardèrent leur rang comme sous Nauhyotl, Huetzin leur ayant promis de leur laisser la couronne de Culhuacan, lorsque la mort de son père Tlacoxinqui l'appellerait lui-même à prendre celle de Coatlychan (2). Mais, quelques mois après, la duplicité dont Ameyal avait usé à l'égard des princes chichimèques ayant été reconnue, il fut dépouillé de sa dignité et jeté dans une prison, où il fut tenu étroitement durant plusieurs années (3).

On ignore quel genre de tribut les Culhuas se soumirent alors à payer aux Chichimèques. Il ne paraît pas qu'il fut bien lourd ni de longue durée. Nopaltzin, ayant obtenu ce que demandait son orgueil, se contenta d'avoir été le vainqueur. De cette époque paraît dater la réorganisation de l'ancienne confédération des trois états prépondérants de la vallée; ce furent ceux de Tenayocan, de Xaltocan et de Culhuacan (4). Malgré son humiliation, cette ville conservait toujours son omnipotence sociale et religieuse; princes et guerriers continuèrent à baisser le front devant elle, et, si elle

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. 1130. — Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1129. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 30. — Veytia, ibid. ut sup.

(2) Torquemada, ibid.

(3) Id., ibid.

(4) Mém. de Culhuacan.

perdit pour quelque temps le rang et l'influence politiques que ses rois avaient exercés, elle ne tarda pas à les recouvrer bientôt après. Avec la mort de Nauhyotl et l'avénement d'un étranger au trône de Culhuacan s'éteignirent les derniers restes de la monarchie toltèque dans l'Anahuac; ce nom illustre acheva lui-même de s'effacer insensiblement, et le siècle n'était pas encore arrivé à son terme, que celui de Culhua l'avait remplacé entièrement. (De l'an I Calli, 1129 à l'an II Tochtli, 1130.)

CHAPITRE TROISIÈME.

Faiblesse des Toltèques. Influence qu'ils continuent à exercer. Xolotl-Amacui recherche leur alliance. Mariage de Nopaltzin et d'Azcaxochitl, fille de Pochotl. Tendances des princes chichimèques vers la civilisation. Tetzcuco sort de ses ruines. Commencement de Xicco-Chalco. Tlotzin-Pochotl, fils de Nopaltzin. Tecpoyo-Achcauhtli, le Toltèque, son précepteur et son ministre. Les Xochimilques dans l'Anahuac. Leurs démêlés avec Culhuacan. Fondation de Xochimilco. Fin de la captivité d'Ameyal, prince de Culhuacan sous le nom d'Achitometl. Répugnance des Chichimèques pour la civilisation. Commencement de leurs scissions et de leurs défiances pour les Xolotl. Conjuration contre Xolotl-Amacui. Mort mystérieuse de son gendre, le prince de Xaltocan. Inquiétudes d'Amacui. Il envoie Tochin à Xaltocan. Séparation de ce seigneur. Nonohuacatl, roi de Culhuacan. Rigueurs de Xolotl-Amacui contre les conjurés. Nouvelle conspiration. Elle est déjouée. Atotoztli, princesse de Culhuacan. Yacanex, forestier de Tepetlaoztoc, aspire à sa main. Elle est promise à Huetzin, roi de Coatlychan. Le domaine de Tepetlaoztoc. Révolte de Yacanex. Il marche à Culhuacan et veut faire violence à Achitometl. Suite de sa révolte. Nopaltzin cherche à l'arrêter. Victoire de Huetzin sur les rebelles. Son mariage avec Atotoztli. Sa mort. Mort de Xolotl-Amacui. Ses obsèques. Nopaltzin, roi de Tenayocan et des Chichimèques. Condition de l'Anahuac à cette époque. Insubordination de la noblesse chichimèque. Révolte de Coacuech, forestier de Tepetlaoztoc. Elle est suivie de celle des chefs de Metztitlan. Affaiblissement de la puissance de Nopaltzin. Ses travaux, ses lois. Règne prospère d'Achitometl, roi de Culhuacan. Parlement de cette ville convoqué par son successeur Icxochitlanez. Nouvelle législation de l'Anahuac. Extinction du nom toltèque.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis que les dernières luttes de l'empire toltèque avaient cessé par l'épuisement des partis et que ce grand corps s'était affaissé dans la dissolution gérale des membres qui l'avaient composé. La grande majorité de ses

habitants avaient disparu à la suite de la peste ou de la guerre civile, les hordes téo-chichimèques qui avaient concouru d'une manière si active à sa ruine s'étaient dispersées et de nouveaux Chichimèques étaient venus prendre leur place dans la vallée, bientôt suivis d'une multitude d'autres nations étrangères, dont les éléments divers formaient déjà le noyau d'une population plus neuve et qui allait bientôt tirer l'Anahuac de sa ruine. Semblable à une de ces vieilles souches des forêts américaines, que la hache vient de séparer de ses rameaux et de son tronc, mais dont la séve puissante ne tarde pas à pousser de nouveaux rejetons, la civilisation toltèque, un moment arrêtée, devait s'épandre avec un redoublement de vigueur et embrasser peu à peu dans son étreinte puissante tous les peuples du plateau aztèque. De l'excès de ses maux, Culhuacan allait renaître à une vie nouvelle.

La puissance toltèque était anéantie. Ce qui restait de cette nation célèbre achevait de se fondre tristement dans la masse commune des étrangers, venus de tant de régions diverses, qui occupaient, les uns après les autres, toutes les provinces de l'Anahuac. Son nom même n'allait pas tarder à disparaître à son tour. Les débris de l'antique civilisation se confondaient pêle-mêle avec les coutumes chichimèques, et, malgré l'incorporation des tribus acolhuas, la barbarie menaçait de devenir universelle. C'est ce moment qui fut choisi par la Providence pour répandre un rayon de lumière sur ces contrées malheureuses et rendre l'espoir à ceux qui commençaient à désespérer de l'avenir. La résistance magnanime des Toltèques n'avait pas laissé de faire une impression salutaire sur l'esprit d'Amacui et de Nopaltzin, et l'admiration qu'ils éprouvaient de leur constance ne contribuait pas peu à dissiper les préjugés qu'ils avaient imbus contre les nations policées. Réduits à un petit nombre et soumis à la puissance des Acolhuas, ils étaient désormais incapables de lui donner de l'ombrage.

Mais, si faibles qu'ils fussent, ils continuaient à garder leur su-

prématie morale, devant laquelle l'orgueil chichimèque s'inclinait malgré lui. Amacui, qui n'exerçait qu'une autorité déléguée par ses pairs, comprenait mieux que jamais qu'il ne pouvait espérer de la consacrer dans sa famille qu'en s'appuyant sur les Toltèques. En comparant sa condition avec celle des Tépanèques et des Acolhuas, si récemment arrivés dans la vallée, il reconnaissait que c'était uniquement à leur alliance avec les anciennes familles du pays qu'ils étaient redevables de leur supériorité, dont les Chichimèques étaient jaloux. Cette alliance, à laquelle il les avait aidés lui-même, était, pour lui, une leçon dont il devait se hâter de profiter, s'il voulait maintenir sa prépondérance et léguer un jour sa puissance entière à son fils. C'est alors qu'il pensa à faire entrer Nopaltzin dans la communauté toltèque. Il était difficile, toutefois, que ce dessein ne rencontrât pas une vive opposition de la part des guerriers dont se composait la noblesse chichimèque. Parmi ces sauvages altiers, on aurait pu discerner déjà la semence des divisions qui se manifestèrent, plus tard, dans leurs rangs et qui donnèrent lieu à des guerres si cruelles.

Il y a tout lieu de croire que Nopaltzin avait été marié depuis longtemps, suivant la coutume chichimèque; malgré le silence des auteurs sur la mère de Tenancacatl, au nom duquel ils infligent la tache de bâtardise (1), il est probable qu'il était issu du mariage de ce prince avec Quauhcihuatl, princesse chichimèque mentionnée dans les documents originaux (2), mariage naturellement considéré comme nul et sans valeur par les annalistes de la

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 41.

(2) Dans le Codex Xolotl, on voit à la suite d'Amacui, de sa femme Malinalxochitl et de Nopaltzin, la femme de celui-ci désignée par une tête d'aigle, ce qui lui donne pour nom *Quauhcihuatl*, femme d'aigle ou aiglonne. Ce document ne laisse donc aucun doute sur l'existence de cette princesse. (Aubin, Mém. sur la peinture didactique, etc., pag. 72.)

maison royale d'Acolhuacan (1), entièrement imbus des idées toltèques. L'histoire se tait également sur le sort de cette princesse, et l'on ignore ce qu'elle était devenue, lorsque le Xolotl Amacui songea à allier son fils à l'ancienne dynastie. Pour accomplir ce dessein, il ne fallait pas moins de prudence que de fermeté. Malgré le prestige qu'il continuait à exercer sur les Chichimèques, il comprenait qu'il était difficile de ne pas froisser les susceptibilités d'un grand nombre, soit uniquement par la pensée d'une alliance avec un peuple qu'ils méprisaient, et dont ils redoutaient cependant les artifices, soit que, en prenant pour épouse une princesse toltèque, Nopaltzin fût obligé de réduire au second rang la fille des Chichimèques, si elle vivait encore, ou de repousser de son héritage son fils Tenancacatl, en faveur des enfants de la nouvelle reine.

Pendant deux années, Amacui roula sa pensée dans son cœur; après quoi, il jeta les yeux sur la princesse Azcaxochitl, sœur d'Ameyal et petite-fille du dernier roi Nauhyotl et de Topiltzin-Acxitl. Les termes dans lesquels en parle un auteur (2) donnent à entendre que Pochotl était mort déjà à cette époque, et que, par suite des événements qui avaient mis fin à la vie et à la royauté du dernier monarque de Culhuacan, cette princesse vivait, avec sa mère, dans un état voisin de l'indigence (3). C'était pendant la captivité de son frère Ameyal. Toutes deux habitaient près de la ville de Tlaximaloyan, aux frontières de Michoacan, sans cesse inquiétées par la crainte que leur naissance, venant à être connue des Chichimèques, ne fût, pour elles, l'occasion de nouvelles douleurs. Il arriva précisément le contraire de ce qu'elles redoutaient. Amacui, ayant appris leur asile, se résolut aussitôt à ré-

(1) Les mariages toltèques paraissent seuls avoir été mentionnés par ces annalistes dont le plus connu est Ixtlilxochitl, souvent cité ici.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 29.

(3) Pochotl avait aussi laissé deux autres fils que Veytia nomme Mazahuatzin et Iztactontzin. (Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 5.)

parer, à leur égard, les torts de la fortune et à se créer ainsi un parti parmi les restes de la population toltèque. Peut-être cacha-t-il cette pensée secrète sous le dessein avoué de contre-balancer, par l'union de Nopaltzin et d'Azcaxochitl, l'influence croissante des Acolhuas, dont les Chichimèques se montraient, chaque jour, plus jaloux. On peut croire, au moins, que c'est dans ce sens qu'il parla, lorsqu'il fit part de ses intentions aux chefs qui formaient le conseil de sa nation.

Malgré leurs préjugés de race, l'orgueil de ces barbares céda alors à la gloire de mêler le sang de leurs princes au sang le plus auguste du monde américain. La main d'Azcaxochitl fut demandée solennellement par les ambassadeurs de Tenayocan, et bientôt après cette ville célébra avec une pompe barbare l'arrivée de cette princesse et son union avec le fils d'Amacui (1). Au rapport des auteurs, les fêtes du mariage auraient duré six mois, et le concours de ceux qui y assistèrent aurait été si grand, que la ville et les villages voisins auraient été insuffisants pour les contenir (2). Dans ces fêtes, les guerriers chichimèques et acolhuas se signalèrent par des combats singuliers, luttant d'adresse ou de force les uns avec les autres, en champ clos, ou se battant contre des tigres et et des lions ainsi que d'autres animaux féroces (3), suivant les coutumes de leurs ancêtres. Cette alliance ne pouvait manquer d'être avantageuse aux Chichimèques; elle exerça une influence décisive sur la noblesse de cette nation, en l'attirant d'une ma-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 29. — Ixtlilxochitl, d'accord avec les peintures du Codex Xolotl, possédé par M. Aubin, donne à Nopaltzin trois fils issus de son mariage avec Azcaxochitl : 1° Tlotzin-Tochotl, nommé aussi Huetzin, qui fut son successeur; 2° Huizaquen-Tochin-Teuctli, nommé aussi Quauhtequihua dans Torquemada, lequel fut seigneur de la province de Zacatlan; et 3° Coxanatzin-Atencatl, nommé Popozoc, par Torquemada, lequel fut seigneur de Tenamitic.

(2) Torquemada, ibid.

(3) Id., ibid.

nière plus sensible aux douceurs de la vie civilisée (1). La petite-fille d'Acxitl, jeune et belle, accoutumée à la société polie de sa famille, devait nécessairement achever de dissiper les préjugés de Nopaltzin : il entra avec elle dans une voie qui l'éloigna chaque jour davantage de la barbarie, et, un siècle plus tard, l'avénement de son petit-fils Quinantzin marqua le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire des nations du Mexique (2). Cette alliance, d'ailleurs, fut loin d'être isolée : si elle trouva des contradicteurs, elle rencontra des imitateurs plus nombreux. Ceux que le respect humain ou un reste de préjugés retenait encore crurent pouvoir sans honte suivre l'exemple de leur souverain : les mariages se multiplièrent entre les Toltèques et les Chichimèques, et ceux-ci se laissèrent imposer insensiblement le joug d'une vie plus policée (3).

Amacui continuait, de son côté, à travailler dans le même sens, d'une manière peut-être moins saillante, mais d'une signification tout aussi réelle, si l'on considère l'ensemble des choses. Au lieu de l'immensité sans bornes, où il avait été accoutumé à poursuivre le cerf et le lapin, le roi des Chichimèques, à l'exemple des anciens rois toltèques, fit environner de murailles la grande forêt de Tetzcuco qui fut réservée dès lors aux exercices moins pénibles de la chasse royale : on y réunit un grand nombre de bêtes fauves et on peut croire que ce fut ce qui donna naissance aux premiers éléments de la législation forestière, devenue si sévère sous le règne de ses successeurs (4). Tenayocan n'était encore, à cette époque, qu'un vaste assemblage de huttes groupées autour des grottes creusées dans la montagne. Si, dans cette bourgade où il

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 5. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 29. — Aubin, Mém. sur la peinture didactique, etc., pag. 72.

(2) Aubin, Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, pag. 78.

(3) Torquemada, ib. ut sup.—Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 5.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 20.

était sans cesse sous les regards d'une noblesse orgueilleuse de ses habitudes sauvages, rien n'annonçait d'une manière sensible les progrès de la civilisation, tout, au contraire, les manifestait, lorsqu'il se retirait dans son parc royal de Tetzcuco. Cette ville, déjà célèbre anciennement sous le nom de Catlenichco (1), commençait alors à sortir de ses ruines et à reprendre rang parmi les cités de la vallée. Amacui en avait fait sa résidence favorite : il s'y fit construire par des ouvriers toltèques une demeure plus en harmonie avec la majesté d'un souverain, et y dédia, sans idoles, un teocalli au soleil (2), où il offrait, chaque matin, les prémices du gibier qu'il tuait, ou qui lui était apporté par son fils Nopaltzin ou son petit-fils Tlotzin-Pochotl (3).

L'union de Nopaltzin avec une princesse toltèque avait doublement porté ses fruits. Avec elle le goût d'une vie policée était entré dans la famille de son époux, à qui Azcaxochitl avait donné, outre plusieurs filles, trois fils qui furent les souches des plus nobles maisons de l'Anahuac. Tlotzin, surnommé Pochotl, d'après son aïeul, était l'aîné : c'est à lui, à ses travaux, à ses constants efforts que les Chichimèques furent redevables de leur régénération. Dès sa naissance, Amacui lui avait octroyé les tributs de la seigneurie d'Oztoticpac, dans la province de Chalco (4). C'est là que le jeune prince habitait d'ordinaire : il s'y exerçait, suivant la coutume chichimèque, à tirer de l'arc et à chasser le gibier dans les forêts dépendantes de son domaine.

(1) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 6.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6.

(3) Id., ibid.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6. Cet écrivain, partial pour la grandeur de sa famille, dit ici que Xolotl abandonna à Tlotzin non-seulement les revenus de la province de Chalco, mais ceux de plusieurs autres jusqu'à la Mixtèque. Il y a évidemment exagération ; jamais les armes de Xolotl n'allèrent aussi loin, et il est douteux même que les provinces renfermées dans la vallée lui fussent toutes tributaires. Azcapotzalco, Xaltocan et Cohuatlychan étaient très-probablement entièrement indépendants, quoique moins puissants que Tenayocan à cette époque.

La province de Chalco, quoique abandonnée en grande partie à des colonies chichimèques, était encore représentée cependant par un certain nombre de familles toltèques, dont les chefs n'étaient pas moins illustres par leur science que par leur sagesse. Au milieu des invasions et des calamités si diverses qui avaient affligé l'Anahuac, la petite île ou plutôt le rocher de Xicco, situé au centre du lac de Chalco, leur avait offert un asile plus assuré que la terre ferme. Au temps de la fuite de Topiltzin-Acxitl, Acapol, noble seigneur toltèque, s'y était, comme on l'a vu plus haut, réfugié avec sa famille. Acapol, étant venu à mourir au bout de quelques années, avait eu pour successeur Tozquehua-Teuctli (1). Parmi les nobles vivant à cette époque sous la juridiction de ce seigneur, Tecpoyo-Achcauhtli, ainsi nommé du sacerdoce qu'il exerçait (2), était le plus distingué par sa prudence et son expérience des hommes. Ses grandes qualités le firent choisir indubitablement à l'instigation d'Azcaxochitl, pour instruire le commun héritier d'Amacui et de Nopaltzin dans les usages et la langue des Toltèques. L'éducation qu'il donna à son élève contribua puissamment à développer la civilisation parmi les Chichimèques. Aussi les peintures populaires du Mexique ont-elles personnifié dans ces deux hommes toute l'histoire des progrès qu'ils firent faire à la nation dont Tlotzin devint ensuite le chef (3).

(1) Codex Chimalpopoca, Histoire Chron. des rois de Culhuacan et Mexico, MS. en langue nahuatl, ad an. III Tecpatl, 1092, ad an. III Acatl, 1131.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 9. Cet écrivain, suivi en ceci comme en beaucoup d'autres choses par Veytia, en fait un nom propre. Ce pourrait bien, après tout, être le titre d'un emploi. Chimalpain traduit le mot *tecpoyotl* par embaxador grande, et Torquemada en fait prego pero, héraut, notificateur de haut rang (Monarq. Ind., lib. XI, cap. 25). *Achcauhtli*, suivant le même auteur, est un titre supérieur pour le chef des prêtres. (Ibid., lib. X, cap. 21.) On voit, d'ailleurs, ces deux mots alternativement comme noms et comme titres : Achcauhtzin s'appelait le frère du premier Xolotl.

(3) Codex Xolotl. Mappe-Tlotzin, peintures et MS. en langue nahuatl, coll. Aubin.

En voyant sa patrie opprimée par l'étranger et la barbarie régnant sur les ruines de l'empire toltèque, Tecpoyo-Achcauhtli gémissait tristement sur l'avenir réservé à l'Anahuac. Plus d'une fois il avait conféré avec les siens sur les moyens de restaurer sa gloire antique, que les changements, si peu perceptibles encore, des princes chichimèques n'annonçaient pas encore devoir être bien rapprochés. Tels étaient ses sentiments, lorsqu'un événement fortuit vint tout à coup relever ses espérances. Tlotzin, étant un jour sorti d'Oztoticpac pour aller chasser, avait porté ses pas errants jusqu'aux environs de Coatlychan. Au milieu des bois, il fit la rencontre de Tecpoyo-Achcauhtli, qui, reconnaissant sans doute le prince chichimèque, s'empressa d'aller à lui ; mais, à l'air menaçant, aux manières encore farouches du fils d'Azcaxochitl, tenant son arc bandé, le prêtre toltèque parut un moment effrayé. Tlotzin se hâta d'abaisser son arc. Tecpoyo, considérant son extrême jeunesse, sentit un rayon d'espoir illuminer son âme, et, s'approchant, il lui dit : « Mon seigneur et mon fils, permettez à « votre serviteur de vivre avec vous et de vous suivre (1). »

Tlotzin était encore incapable de le comprendre ; malgré les soins de sa mère, la langue toltèque lui était à peu près inconnue. Avec une persévérance admirable, Tecpoyo ne laisse pas de l'accompagner ; il le suit dans ses courses vagabondes dans les bois, charge sur ses épaules le gibier tué par le jeune prince et, pendant plusieurs jours consécutifs, s'empresse de lui rendre tous les devoirs d'un écuyer chichimèque. Jusqu'alors Tlotzin n'avait mangé que des viandes crues ou simplement séchées au soleil ou au feu (2) ; Tecpoyo en prépare en sa présence, les fait rôtir et, pour

(1) Mappe-Tlotzin, peinture et MS.

(2) Ibid. — Ixtlilxochitl, descendant de Tlotli et des autres princes chichimèques, prétend que ses ancêtres mangeaient « toute espèce de gibier boucané sur des grils (barbacoas, non des grils, mais des baguettes où l'on « enfilait la viande qu'on plaçait devant le feu) et non séché au soleil, comme « quelques-uns l'ont cru, car les Chichimèques ont toujours connu l'usage du « feu. » (Hist. des Chichimèques, tom. 1, chap. 9.) Cependant le texte mexi-

la première fois, trouve le moyen de lui faire manger une viande cuite et assaisonnée à propos. Le prince barbare en goûte, la savoure avec satisfaction et emmène avec lui le prêtre toltèque, dont la constance devait obtenir les plus heureux résultats. Après un séjour de quelques semaines auprès de lui, Tecpoyo lui demande à retourner auprès des siens. Déjà Tlotzin, habitué aux manières douces du prêtre chalca, avait commencé à comprendre la langue nahuatl; il lui témoigne son affection et, comme une marque de sa gratitude et de son estime, il lui envoie, à Xicco, plusieurs paniers remplis de gibier.

Le premier pas était fait. Tecpoyo-Achcauhtli retourna bientôt auprès de son élève, et, à son tour, il l'emmena dans sa famille. Le jeune prince se fait précéder par de nouveaux paniers de gibier. Pour faire honneur au petit-fils du roi de Tenayocan, les seigneurs chalcas sortent en cérémonie à sa rencontre et lui rendent leurs hommages suivant la coutume toltèque. Ils le font asseoir sur une natte et lui servent avec respect des tamales et de l'atole (1). Flatté de ces attentions, Tlotzin remarque avec perspicacité tout ce qui se passe autour de lui. Pendant qu'il goûtait l'atole, Tecpoyo-Achcauhtli, ayant rendu grâces aux dieux (2), s'entretint avec les seigneurs et les prêtres réunis, dans sa maison, à cette occasion solennelle; mais, en admirant avec eux l'action providentielle qui avait amené parmi eux le jeune prince, il leur faisait comprendre qu'il n'était pas encore entièrement con-

cain qui accompagne le Mappe-Tlotzin dit, en parlant de Tecpoyotl-Achcauhtli et de la nation chichimèque personnifiée en Tlotli : « Il lui fait manger, pour « la première fois, des choses cuites, car Tlotli mangeait cru ce qu'il avait « tué. Quin yancuican icocic quicoalti in Tlotli, ca za qui xoxauhca quaya in « quiminaya. » Le mot xoxauhca ne voudrait-il pas dire enfumé, jauni?

(1) Nous avons parlé ailleurs du tamal comme une espèce de pâtisserie de viande et de maïs; l'atole est une bouillie ou boisson épaisse, quelquefois faite de farine de maïs, de cacao, de yucca, etc.; il y en a plusieurs variétés et plusieurs sont très-bonnes, assez semblables à l'arrow-root qu'on donne aux malades.

(2) Mappe-Tlotzin, etc.

verti (1) et qu'il fallait du temps pour le rendre digne de la race à laquelle il appartenait par sa mère.

C'était une œuvre lente et difficile; mais Tlotzin était jeune. Les impressions qu'il avait reçues demeurèrent gravées dans son esprit. A son retour à Oztoticpac, il y ramena son mentor (2), et, dès lors, Tecpoyo-Achcauhtli resta auprès de lui comme son précepteur et son ministre. Telle est la signification historique d'une des plus belles peintures didactiques des anciens Mexicains (3).

Par une politique prudente autant qu'habile, Amacui fit épouser à son petit-fils la princesse Paxochitzin, de la famille de Quauhtlapal, l'un des six compagnons d'armes du premier Xolotl, et qui avait reçu en fief une des principales seigneuries de la province de Chalco (4). Après son mariage, Tlotzin fixa sa résidence à Tlallanoztoc, centre de la principauté de Tlazallan. C'est là que naquit son fils Quinantzin (5), le restaurateur de la civilisation toltèque, et qui acheva si glorieusement l'œuvre de son père. C'est également dans cette ville que Tecpoyo-Achcauhtli continua l'éducation de son élève; il lui enseigna les principes de l'agriculture, dont il lui fit comprendre l'utilité, et la fit mettre en pratique, sous ses yeux, par des Toltèques ou par ceux des vassaux chichimèques qui montraient le moins d'éloignement pour les travaux agricoles. Pendant le cours d'une administration dont la durée

(1) Ibid. M. Aubin souligne ces mots, n'était pas encore bien converti, leur donnant un sens religieux et politique, d'affiliation, d'initiation, etc. Voir Mémoire sur la peinture didactique, etc.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 9, emploie le mot précepteur (trad. Ternaux-Compans). Nous mettons le mot mentor, tant nous voyons d'analogie entre le rôle de Mentor dans Télémaque avec celui de Tecpoyo-Achcauhtli.

(3) Le Codex Xolotl, que M. Aubin considère comme une des pièces les plus remarquables de sa collection.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6. — Dans sa Sumaria Relacion, cet auteur écrit le même nom Tocpacxochitzin, notre Pacxochitl, comme on dit notre dame, notre maître.

(5) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 9.

n'est pas connue, ce sage ministre travailla constamment à suspendre les ravages de la guerre et les excès de l'humeur farouche des conquérants de son pays ; dans le cercle étroit où il pouvait exercer son influence, il s'efforça de ramener le goût des arts utiles, et d'inspirer l'amour de la paix et de la justice aux Chichimèques. Il eut à lutter continuellement contre leur barbarie ; mais les leçons salutaires qu'il leur donna produisirent une moisson abondante à la seconde et à la troisième génération.

Mais longtemps avant que le fils de Nopaltzin eût atteint l'âge où il pouvait mettre à profit les leçons de Tecpoyo-Achcauhtli, d'autres éléments avaient eu le temps de se répandre dans l'Anahuac, où ils venaient seconder ses efforts et combler peu à peu les vides que les calamités du siècle passé avaient creusés dans la population. Parmi les tribus aztèques (1) qui avaient commencé à se diriger des bords du golfe de Californie vers les régions du Mexique, étaient les Xochimilques, nation fière et courageuse, également supérieure aux Chichimèques par sa culture et son industrie. Elle se vantait d'avoir la même origine que les Culhuas et était sortie d'une ville lointaine du nord-ouest à laquelle les chroniques donnent le nom d'Aquilazco (2). Son chef, Quetzalin (3), était mort en chemin, et Acatonal, à qui elle avait ensuite déféré

(1) Le nombre des tribus aztèques est à peu près aussi varié qu'il y a de relations différentes. Ce n'est pas seulement le nombre qui varie, ce sont aussi souvent les noms; cependant il n'y a ici ni contradiction ni erreur. Ces tribus furent apparemment fort nombreuses dans le pays d'où elles descendirent, et chacune, en écrivant la chronique de son histoire, mentionnait celles qu'elle connaissait le mieux ou en compagnie desquelles elle vint dans l'Anahuac. Le Manuscrit de l'histoire mexicaine, écrit en 1576 (coll. Aubin) mentionne les tribus suivantes : Huexotzinca, Chalca, Xochimilca, Cuitlahuaca, Malinalca, Chichimeca, Tepaneca, Matlatzinca. — Chimalpain, dans les Fragments en langue nahuatl d'histoire mexicaine, nomme sept tribus qui sont : Yopica, Tlacochcalca, Huitznahua, Cihuatecpaneca, Tlacatecpaneca et Izcuinteca.

(2) Ixtlilxochitl, Sesta Relacion, etc., ap. Kingsborough, sup. tom. IX.

(3) Id., ibid. — Dans le texte, il y a *Huetzalin*, ce qui est probablement une faute du copiste.

le commandement, l'avait guidée dans sa pérégrination jusqu'aux ruines de l'antique Tollan, où il était mort, après avoir gardé la puissance durant vingt-trois ans. Elle descendit dans la vallée sous les ordres de Tlahuil-Teuctli, dit Xochimitl (1), et, s'étant avancée jusqu'au territoire de Culhuacan, elle tenta de s'y établir, un an après l'accession violente de Huetzin au trône de cette ville ; mais les Culhuas, jaloux d'un voisinage qu'ils regardaient comme une usurpation, les rejetèrent de l'autre côté du lac, au lieu appelé Teyahualco (2), en leur interdisant, avec menaces, tout accès sur les terres immédiatement dépendantes de la capitale.

Affaiblis par cette défaite, les maraudeurs demeurèrent tranquilles pendant plusieurs années; mais, en 1141, Tlahuil-Teuctli, résolu à venger l'affront qu'il avait reçu, arriva inopinément devant la vieille métropole et, la trouvant dépourvue de défenseurs, pénétra jusqu'au milieu de la place, qu'il saccagea sans pitié (3). Outrés de son insolence, les Culhuas coururent aux armes, le culbutèrent dans le lac et le poursuivirent, l'épée dans les reins, jusqu'aux marais où l'on voyait encore les ruines de l'antique cité d'Ocopetlaynca (4). Cette déroute, toutefois, ne fut pas inutile à Tlahuil-Teuctli. Le site était avantageux, la terre environnante éminemment fertile, et il était aisé de s'y fortifier en cas de nécessité. Il résolut de s'y fixer avec sa tribu ; il en obtint facilement la concession du roi de Culhuacan. Ses efforts furent couronnés de succès; des débris noyés sous les eaux du lac surgit bientôt la cité nouvelle de Xochimilco, qui devint le chef-lieu d'une des principales seigneuries de l'Anahuac. (An I Tochtli, 1142.)

Pendant que les Xochimilques se créaient, par leur industrie,

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12. — Cet auteur appelle ce chef Xochimilco, ce qui ne peut être qu'une erreur.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. II Tochtli, 1132.

(3) Id., ibid., ad an. XIII Calli, 1141, et ad an. I Tochtli, 1142.

(4) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 1, MS.

une nouvelle patrie sur les bords du lac qui devait désormais porter leur nom (1), d'heureuses conjonctures délivraient les Culhuas du joug qu'ils portaient depuis vingt ans. Après une longue captivité, Ameyal, qui dorénavant se fait connaître sous le nom d'Achitometl, avait recouvré sa liberté, grâce à l'intervention de sa sœur (2), devenue l'épouse de Nopaltzin. Rendu plus circonspect par son malheur, il s'efforçait d'oublier, dans les douceurs d'une vie privée, qu'il était né pour porter la couronne, placée maintenant sur la tête d'un étranger. Mais ses sujets et ses parents, qui n'occupaient qu'un poste inférieur à côté de l'Acolhua, après avoir gémi de cette situation, avaient fini par montrer leur impatience : elle ne s'exprima d'abord que par des murmures et par quelques tentatives isolées de révolte facilement réprimées. Cet état de choses dura plusieurs années sans amener, pour les Culhuas, d'autre résultat que de voir river plus durement leurs fers. Enfin, lorsqu'ils eurent commencé à réparer leurs désastres, ils songèrent sérieusement à reprendre le rang qui leur avait appartenu auparavant. Trop faibles encore pour agir par la force ouverte, et maîtrisés, d'ailleurs, par la présence de Huetzin, ils eurent recours à la ruse et à la perfidie. L'histoire est ici d'une sobriété extrême de détails, et on devine les événements plutôt qu'on ne les lit.

Depuis que la présence des Acolhuas et la fondation des nouveaux états de Xaltocan, d'Azcapotzalco et de Coatlychan avaient commencé à raviver la civilisation dans l'Anahuac, la scission qui, dès le milieu du règne de Xolotl-Amacui, avait commencé à se manifester dans les assemblées royales des Chichi-

(1) C'est un lac long et étroit qui réunit le lac de Chalco à celui de Tetzcuco ou de Tenochtitlan.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 40. Cet écrivain donne une fois à cette princesse le nom d'Ixxochtonameyotl, en la faisant femme de Huetzin et mère de Quiyauhcal (ou Quahuitonal) qui succéda à Achitometl sur le trône de Culhuacan.

mèques était devenue, d'année en année, plus profonde et plus tranchée. Les dernières victoires de Nopaltzin sur les Toltèques avaient assoupi momentanément les rancunes de la faction opposée au progrès ; mais la faveur et l'encouragement que l'héritier des rois de Tenayocan donnait ouvertement à l'agriculture et aux arts des vaincus, en rendant à ceux-ci l'espérance, ajoutaient, dans une égale mesure, au dégoût de l'aristocratie guerrière, dont une portion considérable voyait, avec non moins de mépris que de colère, l'inclination croissante de ses princes pour les institutions des peuples policés. Ces sentiments, loin de s'affaiblir avec le temps par l'habitude et le contact continuel des deux nations, s'enracinaient, au contraire, chaque jour plus fortement dans les esprits ; les pères les transmettaient comme un héritage à leurs enfants, et, si les ennemis de la civilisation se comptèrent dans la suite en plus petit nombre que leurs adversaires, ils prirent à tâche d'y suppléer par la vivacité farouche de leur antagonisme. Pendant la partie du règne d'Amacui qui venait de s'écouler, cette opposition n'avait osé se trahir que par des murmures, tant on était accoutumé à subir son ascendant ; mais la plupart des chefs qui avaient suivi ses pas et qui avaient juré de lui obéir avaient cessé d'exister, et le roi, presque seul, avait survécu, dans sa longue vie, à ses compagnons d'armes (1). Ceux qui les avaient remplacés n'éprouvaient pas, comme leurs pères, le respect filial que ce prince avait inspiré naguère aux Chichimèques ; dérobé, d'ailleurs, aux regards de ses sujets, il vivait, depuis plusieurs années, retiré dans son parc royal de Tetzcuco, et c'était son fils Nopaltzin sur qui reposaient tous les soins du gouvernement. La révolte, longtemps comprimée par sa main puissante, s'agitait sourdement dans une multitude d'esprits, et, dans les circonstances où se trouvait la royauté, il allait suffire d'une étincelle pour la faire éclater.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 32.

La vieillesse d'Amacui donnait l'espoir aux mécontents d'être bientôt débarrassés de sa présence, et ils comptaient sur l'âge déjà avancé de Nopaltzin et sur les goûts pacifiques de son fils, pour secouer ouvertement les chaînes d'une civilisation qui leur était à charge : mais la carrière du roi se prolongeait, et rien dans sa santé, verte et vigoureuse, ne paraissait annoncer qu'elle approchât de son terme. Dans l'impatience de sa mort, l'assassinat parut enfin le meilleur moyen d'en finir avec une vie désormais trop odieuse. Une conjuration s'ourdit dans l'ombre ; mais les Chichimèques ne furent pas les seuls à y entrer. Les paroles mystérieuses de l'annaliste (1) donnent à entendre que les Culhuas et les Toltèques, les parents et les amis de Nauhyotl, de Nonohualcatl et d'Achitometl y prirent la part la plus active; le mode et l'exécution même du dessein qn'on avait conçu pour le faire périr annoncent le génie d'un peuple civilisé. Les sujets du royaume de Culhuacan, courbés sous le sceptre d'un despotisme étranger, ne soupiraient pas moins que les chefs barbares après le moment qui les délivrerait d'un joug également odieux aux uns et aux autres, et sans doute ils espéraient, après la mort de Xolotl-Amacui, obtenir plus facilement de rentrer sous le domaine de leurs princes légitimes. Ce qui paraît certain, c'est que, dans cette conjuration redoutable, on vit, pour un moment, l'accord des deux extrêmes de la barbarie et de la civilisation et les deux races jusque-là si ennemies s'unir pour la ruine de l'ennemi commun (2).

Où l'on commença à pressentir les mouvements des conspirateurs fut à l'occasion de la mort subite de Chiconquauhtli, prince de Xaltocan. Grâce à la sagesse et à la modération d'Upantzin, cette ville, composée d'une population considérable d'Othomis, s'était replacée en peu de temps au rang des premières cités de la

(1) Il ressort évidemment des paroles de Torquemada que les Culhuas furent les machinateurs de cette conspiration.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 31.

vallée; à l'accroissement journalier de ses habitants, à l'empressement des anciens sujets de ces provinces, il était aisé de reconnaître qu'elle tendait à devenir la capitale du royaume d'Otompan. A l'époque où nous sommes arrivés, Chiconquauhtli avait saisi le spectre de cette principauté (1), et son alliance avec le Xolotl Amacui, dont il avait épousé la fille Cihuaxochitl (2), avait donné un nouveau relief à sa puissance. Après quelques années d'un règne assez court, il tomba tout à coup victime, on ne sait, de quelle machination secrète; les paroles trop brèves de l'annaliste laissent, toutefois, planer des soupçons sur les Culhuas, qui avaient non-seulement à venger la mort de Nauhyotl et d'Acxoquauh, mais dont la jalousie était excitée au plus haut degré par la prépondérance visible de Xaltocan, que ses princes, d'accord avec Tenayocan et Tetzcuco, s'efforçaient d'augmenter aux dépens des villes de la partie inférieure de la vallée. On ignore si Huetzin prit quelque part à cette conjuration; il n'y fut certainement pas tout à fait étranger.

Amacui n'en conçut pas moins d'inquiétude que d'affliction. Ce n'était là probablement que l'essai d'un attentat plus important, et il était naturel que ce prince en éprouvât de l'appréhension. Cette nouvelle vint le saisir au milieu des douceurs du repos qu'il commençait dès lors à se donner fréquemment dans la solitude du parc de Tetzcuco; elle lui parut d'une telle gravité, qu'il crut devoir en faire prendre un rapport plus circonstancié. Par ses ordres, on appela Tochin, seigneur de Quahuacan (3), un des

(1) Les auteurs donnent Chiconquauhtli (Sept Aigles) pour premier seigneur de Xaltocan, à l'exclusion d'Upantzin, qu'ils ne nomment que d'une manière indirecte en écrivant son nom Payntzin. Nous préférons nous en tenir au MS. de l'année 1828 et présenter Chiconquauhtli comme son successeur.

(2) En ceci nous suivons les auteurs qui donnent Cihuaxochitl (Fleur de femme), pour épouse à Chiconquauhtli.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 31. — Ce personnage est indifféremment appelé par les auteurs Tochin, Tochtli et Tochinteuctli, ou seigneu Tochtli (lapin).

guerriers chichimèques auxquels il avait le plus de confiance. Il le chargea d'aller à Xaltocan, pour porter ses condoléances à la veuve du prince défunt, et de mettre provisoirement à la tête du gouvernement Omicxipan, qui était un des principaux chefs de cette province (1); il ajouta à cette mission des instructions secrètes dont l'exécution demandait une grande circonspection. Tochin s'empressa d'obéir; mais, en arrivant à Xaltocan, les circonstances lui parurent probablement d'une nature si délicate et si compromettante pour beaucoup de monde, que, dans la crainte de se rendre responsable des conséquences d'une dénonciation, ou bien, peut-être, gagné par les adversaires de Chiconquauhtli, il préféra s'attirer la colère d'Amacui et se retira à Coatlychan, au lieu de retourner à Tetzcuco, rendre compte de sa négociation. Huetzin, alors roi de Culhuacan, venait, par la mort de son père, d'hériter de cette seigneurie. L'accueil qu'il fit à Tochin et les conférences qu'il eut avec lui au sujet des affaires de Xaltocan laissent soupçonner suffisamment qu'il était de connivence dans la mort de Chiconquauhtli. Le long séjour qu'il avait fait à Culhuacan et les liens de parenté qui l'unissaient de si près à l'ancienne famille impériale devaient l'avoir insensiblement détaché de la ligue chichimèque : ce qui est certain, c'est qu'il ne tarda pas, pour un motif ou un autre, à abdiquer la couronne des Toltèques-Culhuas (2), pour la mettre sur la tête de Nonohualcatl, qui en était le légitime héritier avant Achitometl; c'était préparer la voie du trône à ce dernier, que des raisons d'une nature plus intime l'inclinaient, d'ailleurs, à traiter avec plus de ménagement. (An IX Tochtli, 1150.)

(1) Id., ibid. Le récit de Torquemada est fort obscur ici. Il paraît douteux qu'Omicxipan ait reçu ce gouvernement des mains de Xolotl (Amacui); on croirait plutôt qu'il l'avait usurpé; peut-être était-il un des assassins de Chiconquauhtli?

(2) Torquemada, ibid. — Le Codex Chimalpopoca, Histoire Chronologique, ad an. 1150, donne deux dates tout à fait distinctes de la mort de Huetzin; la première, qui est la précédente, avec un ton d'incertitude, ce qui s'ex-

Cependant Amacui n'avait pas tardé à apprendre l'arrivée de Tochin à Coatlychan. Soupçonnant les motifs qui l'avaient empêché de se présenter devant lui après sa sortie de Xaltocan, il n'en devint que plus méfiant. Pour le punir, il le priva de ses domaines de Quahuacan, dégrada un grand nombre d'autres seigneurs qu'il soupçonnait d'être d'intelligence avec ses ennemis et en fit mourir plusieurs sous prétexte de trahison (1).

Ces rigueurs n'arrêtèrent pas les conjurés : ils continuèrent à méditer dans l'ombre les moyens de le faire périr. Amacui, de son côté, n'y retrouva pas le repos; le reste de ses jours, il demeura vivement affecté des désordres qui avaient ainsi affligé sa vieillesse. Il en comprenait toute la portée, prévoyant avec douleur qu'ils n'étaient que le prélude de ceux qui affligeraient le règne de son successeur. En vain s'efforça-t-il de recouvrer sa tranquillité et le calme qu'il avait goûtés jusqu'alors dans les travaux de ses jardins. Ceux qui en voulaient à sa vie y cherchèrent les moyens de la lui arracher. Il avait plus d'une fois manifesté le désir d'amener des eaux plus abondantes dans son parc de Tetzcuco ; des ouvriers toltèques furent naturellement chargés de cet ouvrage. Aux heures les plus ardentes du jour, Amacui se retirait habituellement pour dormir à l'ombre de ses grands arbres, sans se soucier d'aucune précaution. Au moyen d'un barrage, les conspirateurs, parfaitement instruits de ses goûts, arrêtèrent le cours d'un ruisseau qui traversait les jardins; dans le moment où ils crurent que le roi était endormi dans sa place accoutumée, ils laissèrent échapper les eaux qui, bondissant comme un torrent, inondèrent tout le parc à plusieurs pieds de hauteur (2).

Amacui avait été averti du dessein des conjurés. Au lieu de prendre sa sieste dans son endroit ordinaire, il était allé se cou-

plique par son abdication, ce document ne s'occupant en rien de Coatlychan.

(1) Torquemada, ibid.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 32.

cher sur une élévation où il se trouva entièrement à l'abri de l'inondation. A la vue du torrent qui envahissait ses jardins, il se contenta de sourire et dit à ceux qui l'entouraient : « J'étais bien « convaincu de l'amour de mes vassaux ; mais je m'aperçois qu'ils « m'aiment encore plus que je ne me l'étais imaginé. Je désirais « augmenter les eaux de mes jardins, et voilà qu'ils me servent « au delà de mes souhaits (1). Je veux, en conséquence, qu'on cé- « lèbre par des fêtes ces heureuses dispositions. » En effet, on signala, par ses ordres, plusieurs jours de réjouissances publiques. Ses ennemis en furent couverts de confusion. Mais cette tranquillité d'âme d'Amacui n'était qu'apparente ; ceux qui le connaissaient intimement s'apercevaient du changement qui s'était opéré dans son caractère : il était devenu triste et soupçonneux, et rien n'était capable de le distraire de ses préoccupations pénibles et de l'ennui qu'il éprouvait.

Cependant un sourd mécontentement continuait à couver au fond des cœurs. Il éclata tout à coup au moment où l'on s'y attendait le moins, et d'une querelle d'amour sortit un incendie qui ne tarda pas à embraser tout l'Anahuac. Achitometl, prince de Culhuacan, n'avait alors, pour toute famille, qu'une fille, l'unique espoir de ses vieux ans et, suivant toute apparence, Nonohualcatl lui-même était sans enfants. Jeune et belle, héritière présomptive d'une couronne que la chance des événements paraissait devoir placer bientôt sur la tête de son père, Atotoztli se vit promptement environnée des hommages d'une foule de prétendants qui n'aspiraient pas moins à gagner son cœur qu'à obtenir sa main (2). Parmi ces prétendants, Atotoztli paraissait distinguer Yacanex,

(1) Id., ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 8.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 40. — Cet auteur donne, dans le même chapitre, à Atotoztli le nom d'Ixxochtonameyotl, en la faisant femme de Huetzin et mère de Quiyauhcal.

noble chichimèque (1), dont l'amour emporté et plein de franchise ne lui plaisait pas moins que l'audace et le courage. L'histoire trop obscure de ce temps-là ne fait pas connaître si elle lui avait laissé entrevoir sa préférence; toujours est-il, cependant, que Yacanex se croyait des droits à l'affection de la princesse et qu'il l'avait, à plusieurs reprises, demandée en mariage à Achitometl (2). Mais le fier Toltèque portait ses vues plus haut, et c'était probablement sur la promesse de recevoir la main de sa fille que Huetzin avait renoncé au trône de Culhuacan.

Huetzin avait été subjugué autant que Yacanex par les charmes d'Atotoztli ; mais il avait sur son rival l'avantage de la puissance, et la princesse eut la vertu de sacrifier ses affections privées à son devoir et à la grandeur de sa famille. Il n'en fut pas de même de Yacanex. Quoique feudataire de Coatlychan, en sa qualité de seigneur de Tepetlaoztoc, il ne se crut pas dans l'obligation de garder les mêmes ménagements avec Huetzin qu'Atotoztli avec Achitometl. Sur la nouvelle des négociations conclues entre ces deux princes, il se livra à tous les emportements de la colère et résolut de tirer une prompte vengeance de son suzerain.

Les conjonctures étaient favorables à un mouvement. D'un côté, l'ambition des seigneurs de l'Anahuac, qui n'attendaient qu'une occasion pour se détacher de l'alliance générale et s'agrandir aux dépens de leurs voisins, leurs jalousies mutuelles, le désir qu'avaient les vassaux de se soustraire à la puissance de leurs suzerains ; de l'autre côté, l'impatience farouche des chefs chichimèques pour secouer le joug de la dépendance féodale et de la vie civilisée où ils étaient entraînés, malgré eux, par la volonté d'Amacui ; tout semblait contribuer à alimenter l'incendie que Yacanex allait allumer dans sa fureur. A sa voix, la province de Tepetlaoztoc,

(1) Veytia et Ixtlilxochitl l'appellent Yacanex. Torquemada lui donne le nom de Yacazozolotl.

(2) Torquemada, ibid. ut sup.

dont il était gouverneur (1), se souleva comme un seul homme. Elle avait fait partie, auparavant, du domaine des rois de Tenayocan, auxquels elle payait un tribut en rapport avec les coutumes chichimèques : il consistait en lapins, lièvres, cerfs, peaux de tigres et de lions, et manteaux de nequen (2). Les uns acquittaient ce tribut annuellement, les autres par mois ou par semaines, suivant les circonstances; ils y ajoutaient des redevances en fruits spontanés du sol, l'agriculture étant encore généralement inconnue parmi eux. Pour accroître les produits de leur chasse et se donner en même temps moins de peine, un grand nombre de nobles avaient commencé, à l'exemple d'Amacui, à clore diverses portions de la forêt où le gibier pouvait se multiplier, sans courir le risque de se perdre (3).

Telles étaient les conditions du domaine de Tepetlaoztoc, lorsque, par cession de ce prince, Huetzin en avait pris possession, quelques années auparavant. Soit qu'il en exigeât les tributs avec trop de dureté, soit que les Chichimèques qui y étaient établis ne supportassent qu'avec dégoût d'être soumis à un prince étranger à leur nation, ils avaient murmuré déjà assez souvent, avec colère, contre le roi de Coatlychan. Yacanex, bien loin de chercher à les apaiser, attisait, au contraire, le feu dont il espérait profiter pour se rendre indépendant. A son appel, tous les guerriers de la province prirent les armes. Par des motifs ignorés aujourd'hui, Tochin, envoyé naguère, par Amacui, à Xaltocan, se joignit à ses drapeaux, ainsi que Quauhtla, seigneur d'Oztoticpac. Avec

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7. Cet auteur ne donne pas à Yacanex le titre de seigneur de Tepetlaoztoc; il se contente de le présenter comme le principal des chefs chichimèques, ayant des fonctions qui paraissent correspondre à celles de nos anciens forestiers, charge qu'exercèrent les premiers comtes de Flandre. Tepetlaoztoc était une ville voisine d'Otompan.

(2) Ixtlilxochitl, ibid.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 42. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 7.

l'éloquence habituelle à ces barbares, Yacanex exposa ses griefs, en les mêlant habilement avec ceux de ses compagnons d'armes, et tous ensemble jurèrent de mourir pour venger leurs affronts et recouvrer leur indépendance personnelle (1). Ils se mirent aussitôt en marche vers Culhuacan et, sans déclaration préalable, ils entrèrent dans cette ville les armes à la main, comme dans une place prise d'assaut (2).

Cette violence inattendue, si contraire aux droits internationaux de ces peuples, jeta l'alarme dans tous les esprits. Yacanex s'était dirigé tout droit au palais d'Achitometl. En y arrivant, il trouva ce prince environné de la noblesse qui accourait de toutes parts pour défendre sa personne. Son emportement se calma dans la présence du père de celle qu'il aimait et de qui dépendait encore son bonheur; mais il n'en eut pas moins l'audace de lui demander de nouveau la main d'Atotoztli. Achitometl répondit, avec dignité, qu'elle était promise au roi de Coatlychan et que rien ne serait capable de le faire manquer à sa parole; que, en supposant même qu'aucune promesse n'eût été faite, jamais il n'aurait consenti à donner sa fille à un homme qui serait venu la lui demander les armes à la main. La surprise le trouvait désarmé maintenant, ainsi que ses sujets; mais il n'en était pas moins résolu à braver son insolence et à le châtier ensuite, s'il persistait dans ses violences. Mais Yacanex n'osa pas le pousser à bout. L'attitude menaçante du peuple qui commençait à s'assembler autour du palais pouvait lui faire craindre, d'ailleurs, de n'avoir pas la chance en sa faveur, si l'on en venait aux mains. Dérobant sous le masque de la fierté la blessure faite à son orgueil, il sortit de Culhuacan et retourna, la menace dans la bouche, à Tepetlaoztoc (3).

(1) Veytia, Historia Antigua de Mexico, tom. II, cap. 7.— Torquemada Monarq. Ind., lib. I, cap. 42.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. Veytia, ibid.

(3) Id., ibid.

De retour dans ses montagnes, il convoqua ses vassaux, appela aux armes les Chichimèques et réunit autour de lui une multitude de mécontents qui n'attendaient qu'un chef pour se soulever contre leurs princes. En peu de jours, les provinces voisines d'Otompan et de Tetzcuco se trouvèrent en pleine révolte (1). Il n'y eut pas jusqu'à la famille même de Huetzin qui n'y trempât : deux fils qu'il avait eus d'un premier mariage, Matzicol et Acatlacanex (2), irrités de la restitution faite à Nonohualcatl et à Achitometl du trône des Culhuas, sur lequel ils comptaient apparemment comme sur un héritage certain, blessés également de l'indifférence que leur témoignait leur père et redoutant les conséquences de son mariage avec une princesse toltèque (3), se joignirent à Yacanex (4). L'incendie menaçait d'embraser tout l'Anahuac. Nopaltzin et Amacui en furent frappés comme d'un coup de foudre ; la nouvelle de l'attentat commis sur la capitale des Toltèques, et qui avait précédé de si peu celle de la révolte de Tepetlaoztoc, leur ouvrit les yeux sur la profondeur du mal. Il n'y avait pas à hésiter un seul instant ; malgré l'espèce de mésintelligence qui existait entre Tenayocan et ses alliés, depuis la mort de Chiconquauhtli de Xaltocan, le salut commun demandait qu'ils s'entendissent tous ensemble pour travailler à étouffer, dès son origine, un mouvement dont les conséquences ne pouvaient manquer, autrement, d'être fatales à l'Anahuac.

Nopaltzin s'efforça alors de se rapprocher de Tochin. Confiant dans son habileté et sa valeur, il lui envoya secrètement un message pour l'engager à prendre le commandement de l'armée chi-

(1) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, ibid.

(2) Dans la traduction de M. Ternaux-Compans, on lit pour Acatlacanex Aca-Itacanex, ce qui est une erreur évidente du copiste.

(3) C'est le même motif qui poussa plus tard Tenancacatl, frère de Tlotzin-Pochotl à la révolte ; les fils de la femme chichimèque étaient exclus ordinairement au profit des enfants de l'épouse toltèque.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 40. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7.

chimèque contre les rebelles, lui promettant, en cas de succès, de le mettre en possession de leurs domaines et de lui donner pour épouse la petite-fille d'Upantzin (1). Tochin se laissa facilement gagner par ses promesses; il abandonna ouvertement les drapeaux de Yacanex et se rendit à Huexotla, désigné comme le rendez-vous des troupes chichimèques et acolhuas. Dans l'intervalle, Huetzin, voulant détruire jusqu'aux dernières espérances de son rival, avait célébré son mariage à Coatlychan, où on lui avait amené sa fiancée. Aussitôt après les fêtes, il se réunit à Tochin, et leurs forces combinées se mirent immédiatement en marche contre les rebelles. Mais ceux-ci avaient eu tout le temps de se fortifier dans les montagnes; ils s'y défendirent pendant plusieurs mois, sans qu'il fût possible de les déloger ni de les attirer à un engagement. Enfin Yacanex, ayant reçu de diverses provinces des renforts respectables, se hasarda à descendre dans la plaine. On en vint aux mains, et durant un jour entier on lutta avec un acharnement extrême. Les révoltés ne lâchèrent pied qu'après avoir perdu beaucoup de monde; leur déroute fut complète; leurs restes, alors, se dispersèrent et se retirèrent, avec Yacanex, dans les escarpements les plus sauvages de la Cordillière du nord (2).

Pour avoir été vaincue et mise en fuite dans une première bataille, la révolte n'était pas, pour cela, abattue; son chef vivait, et l'incendie, loin d'être étouffé, couvait sous la cendre, se nourrissant d'éléments nouveaux et gagnant invisiblement de proche en proche, attendant qu'il fût assez puissant pour éclater une seconde fois. Cependant Huetzin était resté triomphant à Coatly-

(1) Les auteurs, d'accord avec le Mém. de Culhuacan, la font fille d'Upantzin de Xaltocan.

(2) Torquemada, ibid. — Ixtlilxochitl, ibid. Le premier affirme que Yacanex fut tué, le second dit qu'il échappa, ce qui est probable, puisqu'il reparaît plus tard sur la scène.

chan, tandis que ses deux fils allaient mendier un asile à Huexotzinco. Tochin, de son côté, recevait la récompense de sa valeur : il se rendit à Xaltocan, où il épousa Tomiyauh, petite-fille d'Upantzin et d'Amacui, qu'il emmena ensuite à Huexotla (1) ; il reçut alors l'investiture de cette seigneurie, qui comprenait les villes de Téotihuacan et d'Otompan avec leurs territoires (2). Ainsi commença cette principauté, la troisième des seigneuries acolhuas, qui, réunie dans la suite à celles d'Oztoticpac et de Coatlychan, fut le fondement du célèbre royaume d'Acolhuacan et de Tetzcuco.

Quant à Huetzin, il ne jouit pas longtemps de sa victoire ni de la société de sa belle épouse ; il mourut trois ans après, laissant pour héritier Chalcotzametzin (3), qui entra aussitôt en possession du royaume de Coatlychan. (An XIII Tochtli, 1154.)

Quelques années après, le Xolotl Amacui allait terminer à Tenayocan une vie dont la dernière période (4) avait été remplie continuellement de trouble et d'angoisse. Il mourut entre les bras de Nopaltzin en lui laissant le soin de le venger de ses ennemis, et en recommandant aux chefs chichimèques rassemblés, avec ses enfants, autour de sa couche funèbre, la paix et la concorde, comme le seul moyen efficace de demeurer les maîtres de la terre que Dieu leur avait donnée. Amacui, à qui tous les auteurs, confondant les deux ou trois Xolotl, donnent une vie extrêmement

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. I Acatl, 1155. Ce document laisserait soupçonner que le Tochin dont il est ici question dans la guerre de Yacanex serait différent du Tochinteuctli-Acohuateuctli du Mémorial.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7.

(3) Id., ibid., chap. 8. C'est le seul endroit des ouvrages des auteurs où il soit fait mention de ce prince; il était probablement un des fils de la première femme de Huetzin. Dans la traduction de M. Ternaux, dont nous tirons ce détail, ce nom n'est pas écrit *Chalcotzametzin*, mais bien *Calzotzamotzin*, que nous trouvons un peu plus loin orthographié ainsi *Calcotzametzin*. Nous croyons l'avoir écrit tel qu'il doit être.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 33. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 8.

prolongée (1), ne pouvait guère avoir plus de cent ou cent dix ans, et, en calculant les années de son règne, à commencer de son arrivée dans l'Anahuac, il aurait pu durer tout au plus de soixante à soixante-cinq ans. Les auteurs sont d'accord également pour louer tous les actes de ce prince, sa sagesse, sa prudence, sa magnanimité, si remarquables dans un barbare. On ne peut, cependant, accepter ces éloges qu'avec une extrême réserve, vu l'obscurité qui enveloppe encore la vie et l'histoire des princes chichimèques qui, sous le nom de Xolotl, se placent à la tête des annales de l'Anahuac ; mais on ne saurait les lui refuser, si les faits que nous venons de raconter doivent se rapporter en entier à Amacui. Il ne serait que trop juste d'accorder son admiration à un guerrier qui, sorti des tribus sauvages du Nord, imbu des préjugés communs à toutes les hordes nomades de ces régions, aurait su, par les seules inspirations de son génie, se vaincre lui-même et abdiquer, en face des débris d'une civilisation déchue, l'éloignement qu'il avait conçu pour les nations policées ; qui serait parvenu, par son ascendant, à réunir sous un même sceptre tant de tribus rivales, et peut-être ennemies auparavant, à concilier les intérêts divergents des vaincus avec les passions des vainqueurs, et à préparer l'alliance de tant de peuples d'origine et d'inclinations diverses, de laquelle devait sortir la régénération de l'Anahuac.

On fit à Amacui des obsèques pompeuses. Revêtu de ses ornements de guerre, son cadavre fut placé sur un siége, environné de parfums de toute espèce, et durant cinq jours il resta exposé dans une des salles de sa maison de Tenayocan. Ses vassaux de toute classe s'empressèrent d'accourir pour payer à sa mémoire le tribut de leurs hommages. Le sixième jour, en présence des rois et des princes de la vallée, convoqués, avec les chefs chichimèques

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl lui donne un règne de cent douze ans, et prolonge sa vie à près de deux cents.

de tout rang, pour assister à ses funérailles, on porta le cadavre royal dans la grotte destinée à sa sépulture. Suivant l'ancienne coutume chichimèque, on creusa dans le sol une fosse circulaire d'une profondeur suffisante, qu'on environna de pierres disposées autour des parois ; on l'y descendit, dans une attitude accroupie, environné de ses insignes et de ses armes ; après quoi, on ferma la fosse avec des pierres qu'on recouvrit de terre (1).

Aussitôt qu'on eut achevé de rendre les derniers honneurs au Xolotl, les nobles chichimèques s'assemblèrent pour prêter serment de fidélité à Nopaltzin (2). Si l'on s'en rapporte aux auteurs, qui entrent dans de longs détails à ce sujet, le nouveau roi de Tenayocan devait être âgé déjà de plus de soixante ans. Ces longévités et ces longs règnes, si étonnants pour nous, mais qu'on retrouve si fréquemment dans l'histoire du Mexique, auraient certainement de quoi exciter notre défiance, si l'on n'avait encore, de nos jours, des preuves fréquentes de leur réalité, dans la longue vie d'un grand nombre d'indigènes de cette contrée, qui, dans les campagnes, où ils ont, plus qu'ailleurs, conservé leurs coutumes primitives, gardent bien souvent leurs forces physiques et l'intégrité de leur intelligence après une existence de plus d'un siècle (3).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7 et 9. Nous avons vu nous-même un grand nombre de sépultures de ce genre dans les environs de Rabinal, au pied des ruines de l'antique cité de Nimpokom, dans la Véra-Paz.

(2) Id., ibid., chap. 8. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 35. — Veytia, Hist. Antig., tom. II, cap. 9.

(3) Clavigero, tout en s'élevant contre ces grandes longévités données par les auteurs, cite cependant plusieurs exemples surprenants qu'il eut sous les yeux ou dont il fut parfaitement à même de constater les dates. Calmecahua, chef tlaxcaltèque, après la conquête, vécut 130 ans. Le jésuite Pedro Nieto, mort à Mexico, en 1630, avait 132 ans, et le franciscain Diego Ordoñez prêchait encore à l'âge de 117 ans. Le 28 février dernier, 1857, au moment de mon arrivée en France, ma main tomba sur un journal où je lus l'article suivant : « Il est mort dernièrement en Russie, dans une propriété du gouver-« nement de Vilna, appartenant à M. de Medem, un paysan nommé Michel

Les craintes qu'Amacui avait conçues, en voyant, d'un côté, l'ambition croissante des Acolhuas et, de l'autre, les rivalités et les dissensions des Chichimèques, n'avaient déjà que trop commencé à se réaliser avant sa mort. Sous le règne de Nopaltzin, les événements devaient se dessiner plus nettement, et les troubles de l'Anahuac prendre une proportion plus effrayante encore pour l'avenir. La vallée se trouvait alors partagée en sept états bien distincts, sans compter une multitude de petites principautés ou seigneuries qui surgissaient à droite et à gauche entre les autres, plus ou moins dépendantes des royaumes où elles se trouvaient enclavées. Ces états étaient : Tenayocan, Coatlychan, Azcapotzalco, Xaltocan, Quauhtitlan, Huexotla et Culhuacan, chacun ayant sa langue, ses coutumes, ses mœurs, ses intérêts différents, se regardant les uns les autres avec plus ou moins de jalousie, et prêts à se lancer le défi à la première occasion où ils se trouveraient engagés. Tenayocan, sur qui l'ombre des Xolotl paraissait veiller du haut du trône de Nopaltzin, gardait encore la suprématie, et ce prince continuait à compter, parmi ses vassaux, un grand nombre de seigneurs et de chefs chichimèques, en dehors de la vallée, dans les anciennes régions toltèques qui s'étendent au nord-est, entre

« Kiawelkis, qui était parvenu à l'âge de 137 ans 10 mois 11 jours. Cet « homme, né dans un village du même district, s'était marié à l'âge de 19 ans, « et avait eu de plusieurs femmes trente-deux enfants, dont une fille cente- « naire et encore vivante. Il n'avait jamais fait de sérieuses maladies, et jus- « qu'à son dernier jour il avait conservé l'usage de toutes ses facultés et « un grand fond de gaîté : — « Je crois, disait-il souvent, que la mort m'a ou- « blié. »

« Ces exemples de longévité en Russie ne sont point rares. Il résulte de di- « vers documents qu'en 1828 il y avait dans l'empire moscovite 838 cente- « naires existants, dont 40 avaient dépassé 120 ans ; 15, 130 ans ; 9, 135 ans « et 3, 138. Dans le gouvernement de Moscou, il est mort, en 1830, un « homme âgé de 150 ans. Il avait donc été, pendant trente-cinq ans, le con- « temporain de Louis XV, et vécu en Russie sous treize règnes, depuis Fé- « dor Alexiewich, prédécesseur de Pierre le Grand, jusques y compris l'em- « pereur Nicolas. Enfin il est mort, en 1844, dans le gouvernement de Kiew, « un ancien soldat qui a vécu 153 ans (*La Patrie* du 25 fév. 1857). »

Quérétaro et Tollantzinco. Autour des lacs, les princes acolhuas se regardaient comme ses alliés, sinon comme ses feudataires (1). Xaltocan et Huexotla étaient, pour ainsi dire, dans sa main, et Culhuacan, à peine rentré dans son état normal, courbait encore le front devant la majesté barbare du roi des Chichimèques; mais l'alliance forcée de tant d'éléments divers ne pouvait manquer de se dissoudre promptement : le bras qui les avait réunis n'était plus là pour les contenir, et les passions, longtemps comprimées, de tant de chefs et de nations différentes, déjà enflammées par la révolte récente de Yacanex, n'attendaient plus, pour éclater, que l'étincelle qui devait rallumer l'incendie.

L'Anahuac avait rarement, depuis cette époque, joui d'une paix entière; mais à la mort d'Amacui, il devint insensiblement le théâtre de tous les désordres. A la vérité, les rebelles avaient été rejetés dans les montagnes ; mais déjà ils commençaient à s'y agiter de nouveau. D'un autre côté, les armes royales, en apaisant momentanément les troubles des états de Coatlychan, n'avaient pu empêcher les agressions simultanées d'un grand nombre de seigneuries. Profitant des préoccupations de Nopaltzin, et de l'impuissance où il était de travailler à la fois à conserver l'intégrité de son royaume et à rétablir la concorde chez ses voisins, ils avaient pris les armes et envahi mutuellement leurs territoires, soit pour venger d'anciennes injures, soit pour satisfaire leur ambition personnelle. Chiconquiyauhtzin-Acolhua, qui avait succédé à son père Matlaccoatl, sur le trône d'Azcapotzalco (2), avait été un des plus ardents à tirer avantage des discordes civiles. Dès les premières années de son règne, il avait épousé Xicomoyahual, fille ou petite-fille d'Upantzin de Xaltocan (3), et du chef de sa femme,

(1) Quoiqu'en disent Ixtlilxochitl et Torquemada, il ne paraît guère que l'état d'Azcapotzalco ait jamais été feudataire de Tenayocan, non plus que celui de Coatlychan, jusqu'à sa réunion à la couronne de Tetzcuco.

(2) Manuscrit de l'an 1528, coll. Aubin.

(3) Ibid.

il jetait des yeux avides sur les riches campagnes qui dépendaient de cette grande seigneurie. En attendant qu'une occasion s'offrît pour les envahir, il s'était présenté dans celle de Tepotzotlan, dont les domaines s'étendaient au nord-ouest, sur une partie des belles vallées du Quauhtitlan. Chalchiuhcua (1), noble toltèque, à qui elle appartenait, hors d'état de résister à ce puissant ennemi, avait mis bas les armes sans combat, et s'était résigné à voir enclaver son patrimoine dans ceux des Tépanèques dont la puissance menaçait déjà tous les rivages occidentaux des lacs.

Le roi de Tenayocan, environné, lui-même, de périls et d'obstacles de toute sorte, se sentait incapable d'arrêter ces usurpations. De nouveaux désordres venaient d'éclater à la fois dans la province de Tollantzinco et à Tepetlaoztoc, ville voisine de Tetzcuco. Sous le nom d'Oztoticpac, qui fut depuis un de ses quartiers principaux, Tetzcuco commencait à renaître de ses ruines, sur les bords du lac de Tenochtitlan, où il devait, plus tard, exercer son influence civilisatrice. Cette ville était devenue, depuis Nopaltzin, la résidence obligée de l'héritier des rois chichimèques, qui travaillaient tour à tour à l'étendre et à l'embellir. Tlotzin-Pochotl y avait fixé son séjour après l'accession de son père; il avait fait construire une grande muraille autour du parc et de la ville naissante, pour remplacer celle qui avait été faite par le Xolotl. Il en construisit ensuite une seconde, depuis le bas de la ville de Huexotla jusqu'au lac, l'une et l'autre étant destinées à protéger les plantations de maïs et d'autres graines de diverses espèces servant à la nourriture des Toltèques et des Acolhuas. Une troisième enceinte formait autour de Tepetlaoztoc un autre parc pour renfermer les cerfs, ainsi que le reste des bêtes fauves et le gibier (2).

On reconnaît dans ces travaux le fruit des sages conseils de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 39.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7.

Tecpoyo-Achcauhtli, dont les pénibles efforts devaient être couronnés, dans la suite, d'un si heureux succès. Dans l'état présent des choses, les défrichements avaient lieu sur plus d'un point à la fois ; mais les barbares, excités par la jalousie et l'horreur du travail, détruisaient quelquefois en un jour les travaux de toute une année. Ce n'était qu'à force de tiraillements et de luttes souvent sanglantes, que le souverain pouvait obtenir quelques résultats. Étouffée par les rivalités religieuses, par les excès de la guerre civile et les envahissements successifs de tant de tribus chichimèques, la civilisation, de même que l'agriculture, ne faisait que commencer à renaître dans l'Anahuac. Dans ce moyen âge américain, auquel manquait la bénigne influence du christianisme, tourmenté, conséquemment, bien plus que celui de notre Europe, par la résistance désespérée des Chichimèques aux institutions nouvelles qu'on voulait leur imposer, par leur aversion pour le travail et leurs aspirations farouches vers l'indépendance, il était impossible qu'elle s'enfantât sans les déchirements les plus douloureux.

Dans la province de Tepetlaoztoc, Coacuech, noble acolhua, avait été préposé à la surintendance et à la garde des forêts et parcs de Tetzcuco. Cette charge devait être de nature à lui plaire, mais séduit, apparemment, par la voix de son ambition et les offres flatteuses des fils aînés de Huetzin de Coatlychan, émigrés à Huexotzinco, il entra dans un complot avec les rebelles et livra à Yacanex la petite ville de Chiauhtla (1), dont la position commandait les diverses enceintes confiées à sa garde. Malgré son grand âge, Tochin, seigneur de Huexotla, prit le commandement des troupes royales et s'unit avec celles de Coatlychan, pour marcher contre cette place : ils y firent leur jonction avec Tlotzin-Pochotl qui était accouru à la tête des troupes de Tetzcuco. Ce

(1) Id., ibid. La ville de Chiauhtla fit ensuite partie de la ville de Tetzcuco.

prince livra bataille aux révoltés sous les murs mêmes du parc. Coacuech périt dans la mêlée ; mais Yacanex trouva le moyen de dérober encore une fois sa tête à la vengeance de son souverain et se réfugia dans les montagnes avec les fils de Huetzin (1) ; mais, au moment même où les trois princes s'applaudissaient d'avoir écrasé pour toujours la rébellion, ils reçurent la nouvelle que toutes les provinces du nord, bordant le fleuve de Tula, depuis celle de Tollantzinco jusqu'au bord de l'Atlantique, étaient en pleine révolution (2), et que chacun des chefs de ces régions avait déclaré son indépendance du roi de Tenayocan.

Rien ne pouvait arriver alors de plus fâcheux pour l'autorité de ces princes. C'était la guerre civile à la fois au dedans et au dehors de leurs états. Nopaltzin marcha en personne contre Tollantzinco, mais ce ne fut qu'après une longue et cruelle résistance qu'il parvint à se rendre maître de cette place, et après avoir perdu beaucoup de monde, dans une suite de combats sans gloire qui se prolongèrent pendant plusieurs années (3). Tlotzin-Pochotl lui-même, ayant laissé aux deux princes acolhuas de Huexotla et de Coatlychan le soin d'achever la pacification de la province de Tetzcuco, fut obligé de réunir à la hâte une nouvelle armée, pour courir au secours de son père, assiégé à son tour, par les rebelles, dans les âpres montagnes du Metztitlan, où Nopaltzin s'était engagé imprudemment (4). Leurs efforts réunis parvinrent à réduire de nouveau sous leur obéissance un petit nombre de leurs anciens feudataires : quelques-uns même payèrent de la tête le crime de

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 7. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, chap. 8.

(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 41.

(3) Torquemada, ibid.— On voit clairement, par la suite de cette histoire et par les détails que donne Ixtlilxochitl sur la vie de Quinantzin, que ces villes ne tardèrent pas à recouvrer leur indépendance entière de Nopaltzin.

(4) Torquemada, qui a puisé ces détails dans les mémoires composés par les princes descendants de Nopaltzin, ne dit pas, mais laisse entrevoir de grandes difficultés, sinon des défaites réelles.

leur rébellion ; mais la plupart de ces guerriers hautains restèrent indépendants, et les événements qui se succédèrent alors dans ces contrées par suite des mouvements ou d'une nouvelle inondation de Téo-Chichimèques obligèrent Nopaltzin et son fils à retourner à Tetzcuco, sans avoir accompli leur entière soumission, et ne gardant plus qu'un semblant de suzeraineté sur les régions du nord-est.

Ces circonstances humiliantes pour l'orgueil des descendants de Xolotl profitèrent cependant à la cause de la civilisation : en restreignant leur puissance, elles bornaient leurs regards, et leur apprenaient à concentrer leur vigilance, d'une manière bien plus spéciale, sur les petites provinces qui leur étaient immédiatement sujettes dans l'Anahuac. Ils travaillèrent à ce que l'administration de la justice fût répartie d'une manière plus régulière et plus égale entre tous leurs sujets, et encouragèrent les arts utiles parmi les Chichimèques, tout en s'efforçant d'abolir peu à peu ce que leurs mœurs avaient de plus barbare. Ils commencèrent par la réforme de certaines coutumes qu'ils tenaient de leurs aïeux, restaurèrent l'observance de plusieurs lois toltèques et en promulguèrent de nouvelles dont les dispositions indiquent suffisamment le caractère de cette époque de transition. Les lois forestières et les ordonnances concernant la propriété individuelle, qu'on attribue au règne de Nopaltzin (1), sont déjà une preuve sensible des progrès qu'avaient faits les Chichimèques. Xiuhtlato, seigneur de Quauhtepec, est justement célébré dans leurs annales (2), pour le soin qu'il prit de défricher les bois et d'exciter les barbares à partager avec lui les bienfaits de l'agriculture. Mais si, d'un côté, Nopaltzin encourageait les arts agricoles, il veillait, de l'autre, avec non moins de soin, à ce qu'on ne détruisît pas imprudem-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 8. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 9.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 42.

ment ou sans nécessité les forêts d'où ses sujets tiraient encore la majeure partie de leur subsistance (1). C'est là, en effet, que vivait le gibier de toute espèce, qui non-seulement servait à la récréation des chefs, mais encore à les alimenter. Aussi avait-il décrété peine de mort contre tout individu, noble ou plébéien, qui mettrait, sans autorisation préalable du prince, le feu aux herbes de la prairie ou aux bois, fussent-ils même sa propriété personnelle (2). Ceux qui ont habité l'Amérique savent à quels accidents terribles on est exposé quelquefois par suite de ces incendies fortuits, et quels dommages ils ont causés non-seulement au gibier et au bétail, mais encore à des métairies et à des cantons entiers fort étendus.

La même peine était encourue par celui qui aurait eu l'audace de déplacer ou d'enlever les bornes servant à démarquer les chasses ou les champs appartenant soit aux seigneurs, soit à de simples macéhuales (3). Diverses peines étaient prononcées contre ceux qui touchaient aux filets tendus par d'autres dans la campagne, et tout homme chassant sans permission sur les terres d'autrui se voyait confisquer son arc et ses flèches (4). C'est par ces lois sages, et par d'autres analogues, que les rois chichimèques, en sortant des ténèbres de la barbarie pour entrer dans les voies de la civilisation,

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, ibid. ubi sup.

(2) Id., ibid. — Veytia, Hist. Antig., tom. II, cap. 9. — Cette défense de Nopaltzin demeura loi de l'état jusqu'au temps des Espagnols, où elle tomba en désuétude; ce dont on voit partout aujourd'hui les effets les plus déplorables : les Indiens et les Ladinos mettent partout le feu aux herbes et aux forêts avec une imprévoyance extrême. Ces choses, dont nous avons été trop souvent témoin nous-même et auxquelles même nous avons cherché à remédier dans la juridiction qui se trouva, pendant un certain temps, soumise à notre autorité, causent encore, chaque jour, des accidents vraiment funestes; c'est là ce qui a été cause du dépouillement des montagnes devenues stériles en tant de localités; aussi peut-on dire que les gouvernements actuels du Mexique et de l'Amérique-Centrale sont bien loin de la prévoyance et de la sagesse des rois indiens.

(3) Id., ibid.

(4) Id., ibid.

commencèrent à poser les fondements d'une puissance bien autrement solide que celle de leurs ancêtres.

Ces lois, communes, d'ailleurs, aux différents états de l'Anahuac, font connaître quelles étaient alors les tendances générales. La propriété, longtemps commune ou abandonnée à la suite de l'invasion chichimèque, reprenait partout ses droits, et les institutions toltèques se révélaient souvent même dans les règlements de la législation barbare. Malgré le silence des historiens, on reconnaît que Culhuacan avait, dès lors, recouvré en grande partie son influence première, et que les décisions de son tribunal entraient pour beaucoup dans la constitution naissante des états nouveaux de la vallée. Ce qui tend à confirmer cette observation, c'est la promulgation du code antique, faite en parlement dans cette ville, sous le règne du successeur d'Achitometl (1). Après la mort de Nonohualcatl, arrivée en 1171, le fils de Pochotl était enfin monté sur le trône des Toltèques-Culhuas, dont il partageait les grandeurs depuis l'abdication de Huetzin. Élevé à l'école de l'adversité, ce prince, dont les historiens font en peu de mots un éloge pompeux (2), porta dignement le nom de ses aïeux; par ses efforts, il rendit à Culhuacan le rang qui lui avait appartenu naguère parmi les cités de l'Anahuac. L'augmentation progressive de sa population annonçait le retour des arts qu'un siècle et demi de calamités de toute sorte en avait bannis. Achitometl en fit le centre des études et de la science antiques, y appela de toutes parts les hommes qu'il crut les plus capables d'en relever l'éclat, et y fonda les écoles qui, plus tard, répandirent la civilisation renaissante parmi les Chichimèques. Quelques années après, il payait à son tour son tribut à la nature (3), ne laissant pour héritier qu'un enfant au

(1) Ixtlilxochitl, Sesta Relacion, etc., ap. Kingsborough. supp., vol. IX.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 4.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol. ad an. V Calli, 1185. — Le Mém. de Culhuacan met la mort d'Achitometl à l'an IV Acatl, 1171, c'est-à-dire, dans la même année que son prédécesseur Nonohualcatl. Ceci nous aiderait à placer

berceau, du nom d'Acxoquauhtli (1), légalement incapable, par conséquent, de saisir le sceptre paternel. Quahuitonal, que les chroniques nomment d'accord comme ayant remplacé Achitometl, était fils de sa fille Atotoztli et de Huetzin I[er], de Coatlychan (2); mais soit que l'élection de ce prince eût été considérée d'abord comme irrégulière, soit qu'en réalité il n'eût pas été appelé immédiatement à gouverner les Culhuas, on voit, par les relations (3), que le trône fut occupé auparavant par un autre roi, désigné comme le fils du dernier souverain, et auquel elles donnent le nom d'Icxochitlanez (4). Oublié par quelques historiens, mais à dessein, sans doute, pour des motifs qu'il serait difficile d'apprécier actuellement, il méritait bien, toutefois, d'avoir sa place marquée dans les annales de son pays, car ce fut lui qui, pour la première fois, probablement depuis la ruine de l'empire, convoqua, de son autorité, à Culhuacan, tous les seigneurs et nobles du royaume, afin d'aviser aux moyens de remettre en vigueur l'ancienne législation toltèque. Il y a tout lieu de penser que cette assemblée ne se tint pas sans le consentement des autres rois de l'Anahuac, qu'eux-mêmes y assistèrent en personne ou par leurs ambassadeurs, et que ce fut de son sein que sortirent les ordonnances attribuées à Nopaltzin. Ce qui est certain, c'est qu'Icxochitlanez y confirma toutes les lois de ses aïeux; en outre, sept autres furent ajoutées aux premières, eu égard, apparemment, aux circonstances exceptionnelles où se trouvait l'Anahuac (5).

alors précisément le règne d'Icxochitlanez, omis par ces deux annalistes et qui précéda celui de Quahuitonal.

(1) Mém. de Culhuacan.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 40.

(3) Ixtlilxochitl, Quinta Relacion, etc.

(4) Dans sa cinquième Relacion, Ixtlilxochitl nomme ce prince *Iyxxuchitlanex*, et dans la suivante, Icxachitlanex. Cette différence ne peut être qu'une erreur du copiste ou une faute d'impression dans la coll. Kingsborough.

(5) La présence de tant d'étrangers mêlés avec les aborigènes demandait évidemment des modifications à ces lois.

Après la mort de ce prince qui n'eut peut-être pas un règne fort long, le diadème paraît avoir passé paisiblement sur la tête de Quahuitonal. Accoutumé, par une longue alliance avec les Acolhuas de Coatlychan, à les considérer comme des frères, le peuple de la métropole avait insensiblement perdu son aversion pour ces étrangers, et chaque jour, en resserrant les liens qui les unissaient, avait accru ses forces matérielles ainsi que sa puissance, aux dépens de sa nationalité. Avec Achitometl avait disparu, selon la remarque de l'annaliste (1), le nom antique et vénéré des Toltèques, après une existence de près de cinq siècles (2). Ils achevèrent de se confondre, d'un côté, avec les Culhuas et les Tépanèques ; de l'autre, avec les Chichimèques et les Acolhuas, au moment précis où un prince étranger se mettait pacifiquement sur la tête la couronne de Quetzalcohuatl et de Nauhyotl III, et où les Mexicains, qui devaient, plus tard, succéder si glorieusement à la grandeur et à la puissance réunies de Tollan et de Culhuacan, posaient le pied dans l'Anahuac. (De l'an V Calli, 1185, à l'an XIII Calli, 1193.)

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. XIII Calli, 1193.
(2) Il s'était écoulé quatre cent soixante-sept ans, en 1193, depuis la fondation de l'ère toltèque, en l'an I Tochtli, 726.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Origine des Mexicains. Aztlan, point de départ des tribus aztèques. Leur divinité. Premières époques des Aztèques. Quahuitl-Icacan, premier séjour des Mexicains. Quinehuayan-Chicomoztoc. Origine du nom mexicain. Mecitl, leur premier chef, le même que Huitzil, surnommé Opochtli. Tradition du départ des Mexicains. Bateliers à Chicomoztoc. Montézuma, roi de cette ville. Sa tyrannie oblige les Mexicains à partir. Ils prennent pour chef son fils Chalchiuh-Tlatonac. Il les conduit à Acahualtzinco ou San-Juan del Rio. Haine des prêtres pour Huitzilopochtli. Sa disparition. Il est déifié avec Tetzauh. Douleur de sa sœur Malinalxochitl. Elle est abandonnée avec sa tribu à Texcaltepetl. Elle y donne le jour à Copil, depuis prince de Malinalco. La vallée de Coatepec transformée en un étang. Séjour des Mexicains en ce lieu. Le prêtre Quauhtlequetzqui les en arrache. Divisions dans les tribus. Colère du dieu Huitzilopochtli. Les Mexicains dans l'Anahuac. Tzippantzin à Chapultepec. Naissance de Huitzilihuitl, fils du mexicain Tozcuecuex. Mort de Nopaltzin, roi des Chichimèques. Tlotzin-Pochotl lui succède. Ses progrès dans la civilisation. Les Téo-Chichimèques à Poyauhtlan. Leurs dévastations. Abaissement de la royauté chichimèque de Tenayocan. Grandeur naissante d'Azcapotzalco. Puissance du royaume des Culhuas à Culhuacan. Intrusion de Cuetzal sur le trône de cette ville. Orgueil des Mexicains à Chapultepec. Guerre avec Xaltocan et Azcapotzalco. Humiliation des Mexicains. Ils se soumettent à Acolnahuacatl, roi d'Azcapotzalco. Quinatzin, seigneur de Quauhtitlan, s'allie aux Mexicains.

L'existence des Mexicains dans la vallée de l'Anahuac remontait à plus de trois siècles, lorsque les armes de Fernand Cortès les réduisirent sous le joug de l'Espagne, et s'ouvrirent ainsi un chemin à la conquête de tous les royaumes du Mexique et de

l'Amérique-Centrale. Cependant leur puissance était nouvelle, et cent ans à peine s'étaient écoulés, depuis que leurs princes avaient passé du rang de simples feudataires d'Azcapotzalco à celui de chefs souverains et absolus de l'empire des Culhuas. Longtemps nomades, ainsi que toutes les autres peuplades aztèques, ils avaient mené pendant un siècle une vie d'aventures et de misère, se fixant sur un point ou sur un autre, chassés tour à tour de Tepeyacac, de Chapultepec et de Tizaapan, et ce n'était qu'après avoir été vaincus et réduits à la plus humiliante servitude, qu'ils étaient parvenus à se créer une demeure permanente sur les îlots du lac de Tenochtitlan. Durant un autre siècle, ils avaient vécu pauvrement, tributaires des Tépanèques, et enfin, sous le règne de leur quatrième roi, Itzcohuatl, ils avaient réussi à dominer leur destinée et à s'élever au rang des nations du plateau aztèque. Dans ces trois périodes de leur histoire, on les voit se mêler d'une manière plus ou moins sensible à tous les événements de la vallée. Le lecteur ne suivra donc pas sans intérêt les luttes successives de ce peuple, si obscur dans son origine et dont le nom a survécu presque seul à tant d'autres plus illustres; mais l'étendue de sa domination à l'époque de la découverte de l'Amérique, les malheurs, plus encore que la gloire de Montézuma, la fin tragique de ce prince et celle de son neveu Quauhtemoctzin, sont indissolublement unis désormais aux souvenirs historiques du Nouveau-Monde.

La première contrée dont il soit question dans les annales mexicaines est toujours Aztlan, terre mystérieuse qui, comme la première Tullan, semble destinée à défier toutes les recherches historiques. Notre intention n'étant pas de nous livrer ici à aucune supposition à cet égard, nous croyons en avoir dit suffisamment, en parlant du point de départ des Chichimèques, au premier chapitre de ce livre. Ce qui est certain, c'est que les tribus aztèques, d'abord au nombre de quatre et sans aucune dénomi-

nation spéciale, habitaient, vers le milieu du XIe siècle (1), une région de toutes parts environnée d'eau, où elles commencèrent par exercer la profession de bateliers et de porteurs de bois (2) : elle était située au nord-ouest de la Californie (3). Plusieurs de leurs chronologies fixent à l'an I Tecpatl les premiers mouvements de ces tribus (4), mais leur nombre augmente, et elles paraissent sous les noms distincts, de Huexotzincas, de Chalcas, de Xochimilcas, de Cuitlahuacas, de Malinalcas, de Chichimecas, de Tépanecas et de Matlatzincas (5). Les annales aztèques ne sont pas d'accord sur l'époque de leur départ d'Aztlan ; cela s'explique par l'inégalité de la marche des tribus, mais, comme elles prirent presque toutes la même direction, cette circonstance contribue encore à compliquer les dates. On voit partir les unes en l'année 1062, les autres en 1068 (6). Quant aux tribus particulièrement connues ensuite sous le nom de mexicaines, leur sortie d'Aztlan paraît avoir eu lieu en l'an I Tochtli, ou 1090 de notre ère (7).

Les peintures et les documents historiques les plus anciens mentionnent encore que de la province d'Aztlan-Aztatlan les Mexicas ou Mexicains (8) passaient régulièrement, chaque année,

(1) Les annales mexicaines nous montrent généralement les premières tribus de cette nation à Aztlan en l'an I Tecpatl, 1064.

(2) Manuscrit de l'an 1576, peintures et textes en langue nahuatl (coll. Aubin). — Alonzo Franco, dans son Histoire du Mexique, en langue nahuatl, continuée par Chimalpain, donne aussi le nom de bateliers aux Mexicains, à cause de la profession qu'ils exerçaient.

(3) C'est l'opinion d'un grand nombre d'écrivains. M. Aubin croit qu'ils habitaient la péninsule appelée aujourd'hui la basse Californie, et que là était Aztlan.

(4) Manuscrit de l'an 1576.—Alonzo Franco et Chimalpain, Hist. du Mexique.

(5) Id., ibid.

(6) Id., ibid. — Mémorial de Culhuacan.

(7) Codex Chimalp., Hist. Chronol.

(8) Chimalpain, Hist. de Mexico et Mém. de Culhuacan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 1.

un grand fleuve ou un bras de mer (1) pour se rendre à Téo-Culhuacan, où ils allaient offrir des sacrifices à Tetzauh (2). Leurs traditions se réfèrent encore à un autre endroit appelé Quahuitl-Icacan (3), où ils se trouvaient en l'année 1091 (4) : c'est là qu'on voyait l'arbre mystérieux que, dans un langage confus et indéterminé, elles désignent sous le nom d'Azquahuitl (5). Quel était cet arbre, quelle signification avait-il, c'est ce que, jusqu'à présent, aucun document n'a révélé, quoiqu'on y rattache quelquefois comme l'idée vague d'un christianisme antérieur. La première localité dont il soit ensuite question est appelée Quinehuayan-Oztotl et Quinehuayan-Chicomoztoc (6); c'est là qu'ils allèrent s'établir en 1116 (7). Cette époque coïncide avec celle de la prise de Chapultepec par les Chichimèques et la fuite du Toltèque Huetzin et d'Ocelopan, qui se seraient établis alors dans les contrées du Nord, d'où ils seraient sortis avec les Mexicas, au temps où ceux-ci commencèrent leur marche vers l'Anahuac (8).

Au dire de divers auteurs (9), les Mexicas ou Mexicains dérivaient leur nom d'un de leurs premiers chefs, Mecitl ou le Lièvre de l'Aloès (10). Issu d'une famille illustre d'Aztlan, il avait reçu, à

(1) M. Aubin est d'avis que c'était le golfe de Californie.

(2) *Tetzauh* ou *Tetzauhteotl*, l'Épouvante ou le dieu de l'Épouvante.

(3) *Quahuitl-Icacan*, c'est-à-dire le lieu où l'arbre est debout. — Voir à A. Franco, Hist. du Mexique, et Chimalpain, Mém. de Culhuacan. — Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Acatl, 1191.

(4) Id., ibid. — Manuscrit de l'an 1576.

(5) A Franco, Hist. de Mexico. — Chimalpain, Mém. de Culhuacan. Les écrivains qui ont cherché à expliquer le mot *Azquahuitl* en font l'arbre de vie, la Croix, et se reportent même plus ou moins aux croix trouvées parmi les Gaspésiens du Canada. Nous sommes forcé de convenir que le mot *Azquahuitl*, composé de *Quahuitl*, bois, et d'*Az* ou *Aztli*, n'offre point d'étymologie satisfaisante, pas plus que celui d'*Az-tlan*.

(6) Manuscrit de l'an 1576. — Al. Franco donne, à cause de cela, à ces Aztèques le nom de *Chicomoztoca*, gens de Chicomoztoc.

(7) Mém. de Culhuacan.

(8) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 10.

(9) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. X, cap. 29.

(10) *Mecitl*, composé de la racine de *metl*, et de *citl*, racine de *citli*.

sa naissance, celui de Citli, le Lièvre, commun, d'ailleurs, à plusieurs chefs célèbres dans cette contrée (1), et le fond d'une plante de metl ou d'aloès lui ayant servi de berceau, les deux noms n'en auraient plus formé qu'un qui serait demeuré à sa personne. Voué au culte des dieux, Mecitl avait promptement conquis parmi les siens une influence considérable, et il se serait trouvé, au bout de quelques années, placé naturellement à la tête de sa tribu (2). De lui serait venu aux siens le nom de Mecitin, les Lièvres de l'Aloès, changé depuis en celui de Mexitin ou Mexicas.

La coutume antique des populations d'origine américaine, de changer, en raison des circonstances, le nom de leurs chefs ou de leur en conférer de nouveaux, dans le cours de leur vie, nous incline à penser que Mecitl était le même personnage que Huitziton ou Huitzilin, surnommé depuis Opochtli (3) ou le Gaucher, et qui, en mourant, laissa celui de Huitzilopochtli à son dieu, lorsque son successeur prit le commandement des Mexicains. Prêtre de Tetzauh, c'est lui qui, le premier, les excita à sortir du lieu de leur naissance, et les conduisit aux portes de la grande cité de Chicomoztoc (4). On ignore toujours quelle était la situation exacte de cette contrée et quels motifs Huitzilopochtli eut d'abandonner Aztlan, avec la peuplade soumise à son autorité. Le désir de se soustraire à celle de ses chefs, l'inquiétude naturelle à un caractère ambitieux semblent avoir été les mobiles de sa conduite. Mais ici, comme toujours, à l'origine des nations, le merveilleux de la légende vient au secours de l'historien. Depuis un grand

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 23. — Suivant cet écrivain, les Acolhuas descendaient des *Citin* ou Lièvres.

(2) Sahagun, ibid. ut sup.

(3) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mexicaine. — Huitzil ou Huitzilin est le nom mexicain de l'oiseau-mouche. C'était celui de ce prêtre-guerrier. On l'appelait *Opochtli*, qui signifie Gaucher, parce qu'il l'était réellement. *Huitziton* est un diminutif de Huitzil.

(4) A. Franco, Hist. de Mexico, dit, en parlant de Chicomoztoc, « Cenca « huey altepetl », une très-grande ville.

nombre de jours, un oiseau se montrait fréquemment dans le feuillage d'un grand arbre, voisin de sa demeure, répétant constamment le même chant : « Tihui, tihui, partons, partons (1) ». Huitzil, attentif à ce qui se passait autour de lui, en avertit Tecpatzin, qui partageait avec lui le commandement de la tribu, en lui faisant observer que la volonté des dieux, exprimée par le chant de l'oiseau, leur intimait l'ordre de quitter les lieux où ils étaient (2). Tecpatzin considéra les paroles de Huitzil comme un oracle céleste; il en fit part au peuple, qui se disposa aussitôt à obéir. Ils se mirent en chemin bientôt après, et la même année ils arrivèrent à Quinehuayan de Chicomoztoc. (An I Tecpatl, 1116.)

Tel fut le commencement de la fameuse pérégrination des Aztèques-Mexicains. Chicomoztoc avait alors pour souverain un prince puissant du nom de Moteuczomatzin ou Montézuma (3); il passait pour être d'une nature irritable et austère, et sa puissance s'étendait sur une grande partie des régions voisines. Les Mexicains, s'étant fixés à Quinehuayan, y construisirent un teocalli à l'ombre d'un grand arbre, où ils offraient des sacrifices à leur divinité (4). Ce lieu était situé sur les bords d'une rivière : ils y continuèrent leur profession de bateliers et fabriquèrent des balzes ou radeaux de courges (5), afin de passer les voyageurs d'une rive à l'autre. C'est dans ce métier laborieux que s'écoulèrent les onze

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. I Tecpatl. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 1.

(2) Id., ibid.

(3) A. Franco et Chimalpain, ibid. Le lecteur peut se rappeler ce que nous disons à ce sujet au commencement du premier chapitre de ce livre.

(4) Manuscrit de l'an 1576.

(5) A. Franco et Chimalpain, Hist. de Mexico. Les balzes ou *balzas* dont ils se servaient sont des radeaux faits de bambous posés en travers sur des courges vidées et bouchées de manière à ce que l'air n'y pénètre point. Ces radeaux sont fort légers et très-solides; ils sont encore en usage dans l'Amérique, et nous avons passé ainsi plus d'une rivière. On y dépose les bagages du voyageur qui s'y assied; un batelier se met à la nage en avant et un autre en arrière de la balza, et en quelques instants on passe ainsi les rivières les plus rapides.

années de leur séjour à Chicomoztoc. En face de leurs humbles demeures, s'élevait, de l'autre côté de l'eau, le palais de Montézuma, qui, de ses fenêtres, pouvait voir les Mexicains s'exerçant à leur industrie nautique (1). Suivant toute apparence, c'est ce qui donna lieu à leur départ; car il paraîtrait qu'un impôt pesant, prélevé avec rigueur sur le péage, les força à sortir des domaines de ce souverain. La légende ajoute que l'arbre qui ombrageait le teocalli élevé à Quinehuayan se rompit, un jour, avec fracas, entraînant, dans sa chute, le sanctuaire du dieu avec plusieurs Mexicains qui furent tués sous son poids. L'oracle alors parla et commanda à Huitzilopochtli d'abandonner ce lieu fatal (2). Mais il ne partit pas seul. Le roi de Chicomoztoc s'était fait des ennemis dans sa propre famille : de deux fils qu'il avait (3), l'aîné, laissant le toit paternel avec un parti nombreux de mécontents, se dirigea vers le sud-est et alla fonder un royaume dans le Cuextlan. Le second nommé Chalchiuh-Tlatonac, influencé par les discours de Huitzilopochtli, qui lui ordonnait, au nom de Tetzauhteotl, de se mettre à la tête des Aztèques, finit par obéir à cette autorité mystérieuse : il sortit, avec eux, de son pays, suivi de tous ceux des sujets de Montézuma qui se sentaient fatigués de son joug et qui n'avaient pu se mettre en chemin avec son frère (4).

En quittant Chicomoztoc, ils prirent la route de Teo-Culhuacan, ville célèbre dans les antiques traditions du Mexique (5), mais dont on ignore l'histoire : les lieux où ils séjournèrent avant d'y arriver, déjà parcourus auparavant par d'autres tribus aztèques, n'ont rien de bien déterminé (6). Cependant c'est de là que paraît

(1) Il y a encore des voyageurs qui prétendent que cette rivière était le rio Gila et Chicomoztoc les *Casas Grandes de Montézuma*.

(2) Manuscrit de l'an 1576. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 1.

(3) Il est incertain si c'étaient ses deux fils ou deux princes formant avec lui une association de trois états comme dans l'Anahuac.

(4) A. Franco, Hist. de Mexico. — Chimalpain, Mém. de Culhuacan.

(5) Manuscrit de l'an 1576. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 1.

(6) La variété des tribus qui entreprirent ce voyage, dont les relations pa-

dater l'accroissement de la puissance de Huitzilopochtli : l'ascendant qu'il exerçait sur les populations était considérable, et sous le nom de Mexicains-Teo-Culhuas plusieurs familles distinguées par leurs richesses vinrent grossir le nombre des siens (1). Mais, jusqu'à l'arrivée des Mexicains à Acahualtzinco (2), leur histoire est fort obscure, et ce n'est, en réalité, que de cet endroit qu'on peut dire qu'elle commence. Ils y passèrent neuf ans : dans cet intervalle, ils réglèrent leur calendrier par ordre de Chalchiuh-Tlatonac, et, en adoptant l'indiction toltèque, Cé-Tochtli (3), ils célébrèrent pour la première fois les fêtes du feu sacré et du renouvellement du cycle (an II Acatl, 1143).

Ce chef avait continué d'exercer le commandement sur les tribus, sous la suprématie de Huitzilopochtli, dont tout le monde respectait également l'expérience et les lumières supérieures (4) : prêtre et guerrier, c'était lui qui dirigeait le conseil des grands aussi bien que les oracles de la religion, ne laissant aux autres ministres de la divinité que les soins extérieurs du culte (5). Cependant cette autocratie allait avoir son terme. Depuis leur arrivée à Acahualtzinco, ceux-ci, lassés d'obéir à ce vieillard superbe et ja-

raissent avoir été ensuite confondues, peut-être à dessein, fait qu'il y a également, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, de grandes variantes dans les dates et dans les lieux de leurs divers séjours.

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) *Acahualtzinco*, autrement dit *Tlalixco*. (Gama, Descripcion historica y chronologica de las dos piedras, etc., Mexico, 1832, pag. 20.) — Acahualtzinco est le même lieu qu'on appelle aujourd'hui San-Juan del Rio, village important à 26 l. N. de Mexico.

(3) Gama, ibid. « Y en este lugar de Tlalixco o Acahualtzinco, fué donde « ataron de nuevo y la primera vez la cuenta de sus años, como la espresan « tambien Chimalpain y otros : Ome Acatl Xihuitl, 1091 años, ipan in yan- « cuican icceppa oncan quilpillico inin xiuhtlapohual huehuetque Mexica, « Azteca, Teochichimeca oncan in Tlalixco. » Il y a erreur pour le chiffre 1091, placé ici pour 1143, ou bien, il s'agit ici d'une autre tribu aztèque, l'année 1091 étant celle où les Mexicains, proprement dits, arrivèrent au lieu nommé Quahuitl-Icacan, suivant le Codex Chimalpopoca.

(4) Gama, ibid.

(5) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12.

loux, d'ailleurs, des hommages qui, de toutes parts, convergeaient vers lui, conjurèrent sa perte. Huitzilopochtli avait atteint un âge avancé, mais il avait conservé, au milieu des pénibles labeurs de sa longue migration, toute la virilité de la jeunesse. Il y avait donc bien peu d'espoir que la mort se hâtât de les débarrasser de lui, et il était d'autant plus difficile d'attenter à sa vie, qu'il avait près de sa personne un génie protecteur qui veillait sur ses jours avec une attention constante. Ce génie tutélaire était une jeune sœur à qui la tradition donne le nom de Malinalxochitl (1). Princesse aussi habile que prudente, seule, peut-être, elle avait pénétré le secret des tlamacazqui et trouvait les moyens de déjouer leurs plans criminels. Son attachement pour son frère et ses manières séduisantes lui avaient gagné les affections de la plus grande partie de la tribu : elle attirait à elle les cœurs avec tant de force et d'aisance, que les prêtres l'accusaient d'user de la magie et des sciences occultes dont ils lui prêtaient une science profonde (2). Aussi le sacerdoce avait-il conçu pour elle une haine plus décidée encore que pour Huitzilopochtli.

Malgré la vigilance de Malinalxochitl, le vieillard succomba sous les machinations de ses envieux. Les tribus qui marchaient sous ses ordres, distinguées, dès lors, par des noms spéciaux, avaient pris un grand accroissement de population ; elles étaient neuf, et on les nommait Yopica, Tlacochcalca, Huitznahua, Cihuatecpaneca, Tlacatecpaneca, Izcuinteca, Chalmeca, Malinalca et Mexica (3). Elles avaient laissé derrière elles Acahualtzinco, et,

(1) Tezozomoc, Fragments, etc. — Duran, Hist. Antig. de N. España, etc., tom. I, cap. 3. — Veytia, ibid. ut sup. — *Malinalxochitl*, c'est-à-dire, Fleur de Malinalli, espèce de liane tordue. Le titre de sœur de Huitzilopochtli paraît difficile à admettre, à cause du grand âge de ce prêtre-guerrier et de la jeunesse de Malinalxochitl, qui donna plus tard le jour à Copil. Elle aurait été plutôt sa nièce ou sa fille, peut-être, sa maîtresse.

(2) Duran, ibid. — Veytia, ibid.

(3) Nous avons déjà fait observer que ce chiffre est fort variable. Ces six premiers noms viennent d'Alonzo Franco et de Chimalpain. Les autres sont

après avoir séjourné quelque temps aux environs de Tonalan (1), elles étaient entrées dans l'intérieur des provinces tarasques et s'étaient groupées non loin des bords fleuris du lac de Patzcuaro. Une nuit Huitzilopochtli disparut de sa demeure. Au matin, lorsque cette nouvelle se répandit parmi les Mexicains, leur douleur fut extraordinaire ; pour l'apaiser, les prêtres leur annoncèrent que, cette nuit-là même, le vieux chef avait été enlevé dans la présence des dieux et que Tetzauh lui avait tenu ce discours : « Sois « le bienvenu, valeureux guerrier, je te remercie de m'avoir si « bien servi et d'avoir si bien gouverné mon peuple. Il est temps « que tu prennes du repos et que tu aies ta place parmi les dieux. « Retourne donc auprès de tes fils, les tlamacazqui, et dis-leur « qu'ils ne s'affligent pas de ton absence ; car, bien qu'ils ne « puissent plus avoir le bonheur de te voir, tu ne laisseras pas « d'être au milieu d'eux, pour les guider par tes inspirations et les « gouverner du haut du douzième ciel. Pour les consoler, je con- « sumerai tes chairs par ma puissance, afin que ton crâne et tes os « demeurent avec les tiens. C'est en consultant tes restes précieux « qu'ils apprendront à suivre ton exemple et à conduire ton peu- « ple dans la région heureuse qui lui est destinée avec l'empire « du monde. Là où ils trouveront un nopal croissant isolé dans un « rocher au milieu des eaux et sur ce nopal un aigle tenant un « serpent entre ses serres, là ils s'arrêteront, là sera le siége de « leur empire, là se bâtira mon temple (2). »

Ces paroles calmèrent l'affliction du peuple. Une nouvelle apparition qui eut lieu quelques jours après acheva de le consoler. Le dieu se montra une seconde fois à ses prêtres, non plus sous sa forme ordinaire, mais sous la figure de Huitzil lui-même : il

pris dans Torquemada, mais se trouvent en un grand nombre d'autres relations.

(1) Chimalpain, Hist. de Mexico et Mém. de Culhuacan.

(2) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 22.

leur déclara que son nom, désormais, ne serait plus Tetzauhteotl, mais bien Huitzilopochtli (1); que c'était lui qui les avait tirés de la terre d'Aztlan, et qu'il voulait être leur dieu pour toujours; qu'il consentait à les favoriser en toutes choses, mais qu'il fallait qu'ils lui dédiassent une statue et lui fissent un siége au moyen duquel ils fussent en état de l'emporter sur leurs épaules : il désignait, en même temps, les quatre prêtres qui, sous le titre de téomama (2), seraient chargés de la divinité. C'étaient Quauhcohuatl, surnommé Quauhtlequetzqui (3), Apanecatl, Tezcacohuatl et Chimalman (4).

Les murmures aussitôt cessèrent, et tous se soumirent, en apparence au moins, à la volonté du dieu. On renferma les ossements desséchés de Huitzilopochtli dans un coffret de joncs entrelacés en forme d'arche, en attendant qu'il fût possible de lui en fabriquer une plus précieuse. C'est à cette arche que le peuple adressa, dès lors, ses prières et ses offrandes. Dans la marche, elle était portée sur les épaules des téomamas : si l'on venait à faire halte quelque part, on lui dressait une sorte d'autel sous une cabane de feuillage, où les chefs s'assemblaient, quand il s'agissait de se consulter sur une affaire importante pour la politique ou la religion. Les prêtres commandèrent en même temps

(1) Tezozomoc, Fragments, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 1. — Veytia, Hist. Antig., tom. II, cap. 12. — Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. I, cap. 1. Cet écrivain appelle ici Huitzilopochtli un grand guerrier. Ce héros et premier chef des Mexicains est le même que Torquemada et Veytia appellent Huitziton. L'ensemble de ces diverses narrations donne parfaitement l'intelligence de l'origine du dieu Huitzilopochtli et de l'étymologie de son nom.

(2) *Téo-Mama*, porteur du dieu ou divin; c'est le même mot absolument que theophore en grec, nom que se donnait saint Ignace d'Antioche.

(3) Quauhcohuatl est nommé par Torquemada et Veytia; celui-ci, avec Tezozomoc, fait connaître que c'était le même que Quauhtlequetzqui, nom qui signifie Visage d'Aigle.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 1. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12.

le teo-icpalli, qui était le siége (1) où la statue devait être assise lorsqu'elle aurait été livrée aux adorations de la multitude. Ayant ainsi levé les principaux obstacles qui s'opposaient à l'exercice de leur pouvoir, les prêtres donnèrent l'ordre de continuer la marche. Mais avec toute leur astuce, ils n'avaient pu échapper à la pénétration de Malinalxochitl. Écartée de toute participation au gouvernement, cette fière princesse dévorait secrètement sa douleur ; elle avait cependant conservé un parti considérable parmi les chefs et surtout dans le peuple, et elle formait avec eux bande à part, d'où leur vint, sans doute, le nom de Malinalca qu'on leur donne dans les histoires (2). Elle marchait, avec cette troupe, à la suite des autres, portée, dans une litière, sur les épaules de quatre guerriers des plus dévoués à sa cause. Quauhtlequetzqui, redoutant sa sagacité et son influence, qui n'avaient déjà semé que trop de division parmi les Mexicains, résolut de la perdre. Il prétendit que le dieu lui était apparu et lui avait parlé de l'intérieur de l'arche qui renfermait ses os ; il lui avait exprimé sa colère, et, pour montrer l'indignation qu'il ressentait des intrigues et des enchantements de sa sœur, il avait commandé aux prêtres de se séparer d'elle (3).

L'ordre fut exécuté ; durant la nuit, ils levèrent leur camp sans bruit, abandonnant, à quelque distance derrière eux, Malinalxochitl avec tous ceux qui s'étaient attachés à elle. Lorsqu'elle apprit, le lendemain, le départ de la tribu, son affliction fut extrême. Par le conseil de ses amis, elle se retira sur une montagne voisine près de la ville de Texcaltepetl ; elle s'y fit bâtir une demeure et y fixa son séjour. Dans la suite, elle y donna naissance

(1) Id., ibid. — Acosta, Hist. nat. y moral de las Indias-Occid., lib. VI, cap. 4. Le teo-icpalli était une espèce de fauteuil bas à dossier.

(2) Le nom de *Malinalca* peut venir aussi de la ville de *Malinalco* ou Texcaltepetl, ainsi nommée de Malinalxochitl qui s'y fixa avec les siens.

(3) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mexicaine, MS. en langue nahuatl, coll. Aubin. — Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 5.

à un fils qui fut appelé Copil, connu également sous le nom de Chimalquauhtli (1). D'autres Mexicains se joignirent depuis à cette colonie, et la ville, s'étant soumise à sa puissance tout en restant sous la suzeraineté des rois de Culhuacan à qui elle appartenait, fut désignée sous le nom de Malinalco (2).

Satisfaits d'être débarrassés de cette femme altière, les téomamas continuèrent leur marche. Quauhtlequetzqui, qui avait trempé plus que les autres dans la mort de Huitzilopochtli, dont il enviait le pouvoir, croyait avoir saisi enfin l'objet de ses désirs; mais de nouvelles scissions ne tardèrent pas à se manifester dans son camp. Cependant elles ne se déclarèrent pas tout d'un coup, et les Mexicains gagnèrent la province de Cohuatlycamac (3) sans autres incidents remarquables. Cette région était voisine de l'antique Tollan. La douceur et l'aménité de son climat attirèrent leur attention ; la volonté du dieu s'étant manifestée par la bouche de ses prêtres, ils lui bâtirent un autel à l'entrée de la vallée de Coatepec, non loin de la montagne du même nom (4), que les historiens considèrent comme une des principales stations des Aztèques durant leur migration (5).

Quauhtlequetzqui, ayant définitivement assumé le commande-

(1) Id., ibid. — Veytia donne à Copil le nom de *Cohuitl*.

(2) Cette ville avait fait anciennement partie du royaume toltèque de Culhuacan, et à son retour Quauhtexpetlatl en avait pris possession pour sa couronne.

(3) Manuscrit de 1576, peintures et texte en langue nahuatl, de la coll. Aubin. — Cohuatlycamac (Bouche de Serpent) désigne le même lieu ou le même pays que Coatepec.

(4) De l'an I Tecpatl, 1168 à l'an VII Tochtli, 1174. — Tezozomoc fait arriver les Mexicains à Tula ou Tollan, et à Coatepec en l'an I Tecpatl, 1168. — Suivant le Cod. Chimalpopoca, ils arrivèrent à Tollan en l'an V Tochtli, 1146 et à Coatepec en l'an VII Tochtli, qui doit être l'an 1174. Ces dates, quoique contradictoires en apparence, peuvent être justes relativement, les Mexicains s'étant separés à plusieurs reprises et étant arrivés par bandes, à des époques diverses, dans ces lieux, comme dans l'Anahuac.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 2.

ment (1), n'était sans doute pas fâché de leur accorder le repos dont ils avaient besoin, et de travailler à réparer les nombreuses défections qui avaient eu lieu parmi les tribus, surtout depuis leur séparation d'avec Malinalxochitl (2).

De belles plaines, des vallées fertiles, des eaux abondantes faisaient de cet endroit un séjour des plus agréables. Sur l'ordre du dieu, ils barrèrent le cours de la rivière, qui, se répandant aussitôt dans la campagne, forma un lac tout autour du mont Coatepec, qui s'y trouva isolé, comme une île, du reste des montagnes: « le dieu, disait Quauhtlequetzqui, voulant ainsi leur faire voir une image du lieu qui leur avait été promis pour être le siége de leur empire (3). » La richesse et la bonté naturelles du sol ne tardèrent pas à produire leurs fruits : une végétation exubérante étala ses merveilles sur les bords du lac; ses eaux se remplirent de poissons, et attirèrent en foule les diverses espèces d'oiseaux qui vivent de la pêche sur les marais des hauts plateaux du Mexique (4).

Les hommes y vinrent à leur tour comme les oiseaux. L'aménité du lieu, la commodité et les aisances de la vie ramenèrent autour de l'arche de Huitzilopochtli la plupart des groupes de Mexicains vagabonds que le joug de Quauhtlequetzqui avait éloignés de la masse de la nation : c'était le but que s'était proposé l'astucieux sacrificateur. Au bout de quelques années, lorsqu'il vit que la multitude réunie sous son commandement avait commencé à s'accroître de nouveau dans des proportions raisonnables, tout en s'accoutumant à supporter son autorité et à lui obéir, il annonça que le moment était venu où les oracles antiques allaient s'accom-

(1) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mexicaine.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 2.
(3) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, MS., tom. I, cap. 3. — Torquemada, Monarq. Ind, lib. II, cap. 2. — Tezozomoc, Cronica Mexicana, chap. I, MS. des archives nationales de Mexico.
(4) Id., ibid.

plir, et qu'il était temps de se remettre en chemin. Amollis déjà par les douceurs dont ils étaient environnés, les Mexicains se montrèrent vivement irrités d'une pareille détermination. Ils murmurèrent avec aigreur contre leur chef, prétendant que le dieu qui les avait amenés dans un endroit si agréable avait eu la volonté de s'y fixer pour toujours, et que c'était de là que Huitzilopochtli souhaitait établir sa domination et étendre son empire sur les quatre parties de la terre (1).

Alors le dieu signala sa colère d'une manière qui jeta l'épouvante dans toutes les tribus : « Est-ce ainsi, s'écria-t-il, en « parlant à ses ministres, que les Mexicains veulent obéir, en « mettant obstacle à mes desseins? Sont-ils, par hasard, plus « grands que moi? Dites-leur que je tirerai vengeance de ces « hommes ingrats avant qu'il soit un jour, afin qu'il n'y en ait pas « un qui soit assez téméraire pour s'opposer à ma volonté, et qu'ils « sachent tous qu'à moi seul ils ont à obéir. » Au même moment, le voile qui avait constamment caché jusqu'alors l'image de Huitzilopochtli se déchira, et le dieu se montra, pour la première fois, aux regards des Mexicains, mais sous un aspect si redoutable et si martial, avec des traits si hideux (2), que tous les guerriers s'arrêtèrent glacés d'épouvante (3). La nuit suivante, on entendit un grand bruit autour de l'endroit qui lui servait de temple. Au lever du soleil, tous accoururent au teocalli : mais quel ne fut pas leur effroi en voyant, étendus au pied de l'autel, les guerriers murmurateurs, la poitrine ouverte et ensanglantée, d'où le cœur

(1) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, MS., tom. I, cap. 3. — Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 1. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 2.

(2) C'est ce qui donna lieu apparemment à la légende de la naissance de Huitzilopochtli, sortant armé de pied en cap du ventre de sa mère Cohuatlycué sur la montagne de Cohuatepec. Voir Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, etc., lib. III, cap. 6.

(3) Duran, ibid. ut sup. — Tezozomoc, Cronica Mexic., cap. 1. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 2.

avait été arraché. Les prêtres alors leur dirent que leur dieu ne mangeait que des cœurs d'hommes, et que c'était ainsi qu'il châtiait les prévaricateurs (1).

En même temps, on brisait, par le commandement de Huitzilopochtli, la digue qui retenait les eaux dans la vallée formant le lac de Coatepec; elles s'écoulèrent aussitôt avec un grand fracas, laissant la campagne nue et désolée, privée de tout ce qui en avait fait le charme, depuis neuf ans, la cause unique de la réunion des Mexicains et de leur désobéissance (2). Ce séjour dès lors ne pouvait plus que leur déplaire; mais Quauhtlequetzqui se vit de nouveau trompé dans ses calculs artificieux. N'ayant plus, pour rester unis, les mêmes motifs qu'auparavant, plusieurs des principaux chefs, prenant d'ailleurs en aversion la tyrannie et la cruauté des prêtres, se hâtèrent de quitter Coatepec, et se mirent en marche, chacun de son côté, suivi de ses partisans, avant que les conducteurs du dieu eussent eu le temps de prendre leurs dispositions (3). Cette séparation fut plus funeste aux Mexicains que toutes leurs scissions antérieures; elle affaiblit leurs forces en les partageant, et ils donnèrent ainsi, eux-mêmes, à leurs ennemis, des armes pour les attaquer ou les subjuguer plus aisément, lorsqu'ils descendirent dans l'Anahuac (an X Calli, 1177).

Le prêtre Tzippantzin paraît avoir été le premier à pénétrer dans les montagnes qui séparent la vallée de Xocotitlan de celle de l'Anahuac; il y entra, par Apazco, avec le chef Tlazotzin : ce guerrier commandait, conjointement avec lui, une des troupes qui s'étaient

(1) Duran, ibid. — Tezozomoc, Cronica Mexic., ibid. — Torquemada, ibid.
(2) Id., ibid.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 3. — Il est évident que ces querelles, en séparant les uns des autres les chefs mexicains et en les faisant arriver dans l'Anahuac à des époques différentes, produisirent ces divergences de dates dans leur arrivée et leur établissement qui ont tant tourmenté les auteurs et qui embrouillent tellement leur chronologie. Mais il n'en pouvait être autrement; chaque famille illustre comptait par l'époque de son arrivée ou de son établissement, sans se soucier des autres.

séparées du corps de la tribu, soit à Coatpec, soit ensuite durant leur marche vers la vallée (1). Tlazotzin ayant cédé, plus tard, son commandement à Tozcuecuex (2), ils descendirent ensemble à Tzompanco (3), où ils reçurent un accueil des plus empressés. Tochpanecatl était seigneur de cette ville (4). La situation violente de l'Anahuac, déchiré alors en une multitude de partis distincts qui se disputaient ses belles seigneuries, présentait aux Mexicains les chances les plus favorables; car, quoiqu'en petit nombre (5), ils se voyaient à même de rendre d'utiles services à Tochpanecatl dans la lutte où, suivant toute apparence, il était engagé avec ses voisins de Xaltocan. Il est hors de doute que c'est à cette circonstance qu'ils furent redevables d'une réception si amicale à Tzompanco et de la haine que les Xaltocamèques conçurent contre eux, dès ce moment (6). Ce ne fut là, d'ailleurs, que le prélude d'une alliance plus intime entre cette ville et les Mexicains, dont un grand nombre y prirent des femmes Tochpanecatl fit, le premier, épouser à son fils Ilhuicatl une jeune fille mexicaine du nom de Tlacapantzin (7), et donna ensuite sa propre fille Tlaquilxochitl en mariage à Tozcuecuex (8); de cette union naquit, peu d'années après (9), à Tizayocan, qui avait été donné pour apanage à cette princesse, Huitzilihuitl, qu'on regarde gé-

(1) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan.

(2) Ibid.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an I Acatl. *Tzompanco*, aujourd'hui *Zumpango*, près du lac du même nom. L'auteur anonyme du Codex dit ici Citlaltepec de Tzompanco.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 3.

(5) M. Aubin évalue à cinq cents le nombre total des Mexicains, à leur arrivée dans la vallée.

(6) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. VIII Tecpatl, 1240. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 4.

(7) Torquemada, ibid., cap. 3.

(8) MS. de 1528. — Mémorial de Culhuacan, ad an. IV Tecpatl, 1184.

(9) Mémorial de Culhuacan, ad an. VII Tecpatl, 1200. — Le Codex Chimalpopoca est incertain quant au père de Huitzilihuitl. Torquemada lui donne pour père Ilhuicatl, dont il est parlé plus haut.

néralement comme le premier roi des Mexicains (1). On échangea des présents de part et d'autre, et les habitants de Tzompanco, non moins satisfaits de leur courtoisie que de leur bonne mine et de leur attitude martiale, fournirent abondamment leurs maisons de toutes les choses nécessaires aux besoins ou aux commodités de la vie (2).

Après un séjour de plusieurs années dans cette ville, ils passèrent à Tizayocan (3). C'était la première seigneurie que les Mexicains possédassent dans l'Anahuac : un grand nombre d'entre eux paraissent s'y être fixés alors avec Tozcuecuex, tandis que les autres, jaloux peut-être de son bonheur, s'avançaient, avec Tzippantzin, dans l'intérieur de la vallée. Mais déjà la plupart des princes alliés de Xaltocan commençaient à regarder avec des yeux de défiance cette poignée d'aventuriers qui avaient osé mettre leur épée dans la balance de leurs discordes mutuelles. C'est ainsi que Tzippantzin, environné de périls et menacé déjà par les populations dont il traversait les territoires, arriva au rocher de Tepeyacac (4), qui dominait le lac et les ajoncs solitaires où ses enfants jetèrent, un siècle plus tard, les fondements de la cité de Mexico-Tenochtitlan.

L'entrée des Mexicains dans la vallée et leur établissement dans la seigneurie de Tzompanco étaient deux événements tout à fait ordinaires dans l'Anahuac, où, depuis un siècle et demi, on voyait

(1) Tous les auteurs sont, ainsi que les chroniqueurs, d'accord à ce sujet. C'est ce Huitzilihuitl auquel plusieurs donnent le nom de Huitzilihuitl l'Ancien; mais on doit observer qu'il gouverna les Mexicains et mourut assez longtemps avant la fondation de la cité de Mexico.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 3.

(3) Les auteurs ne s'accordent point sur le nombre des années qu'ils demeurèrent à Tizayocan, ce qui prouve encore une fois qu'ils ne quittèrent pas ce lieu simultanément.

(4) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. VI Tochtli, 1186. — C'est au même lieu que les Mexicains érigèrent ensuite le temple de la déesse Tonantzin, dont les sanglants holocaustes sont remplacés aujourd'hui par le culte aimable de Notre-Dame de Guadalupe.

les tribus et les nations étrangères se succéder, pour ainsi dire, sans interruption. Ils n'avaient cependant pas passé inaperçus. L'accueil qu'ils avaient reçu de Tochpanecatl et les services qu'ils avaient rendus à ce seigneur avaient attiré sur eux l'attention des princes voisins. Ils ne comptaient qu'un petit nombre ; mais leur valeur avait été éprouvée, et l'on avait reconnu en eux des hommes qui, au besoin, ne seraient pas moins utiles comme auxiliaires, que leur inimitié serait redoutable dans la condition où se trouvait la vallée. Quoique sortant à peu près des mêmes régions que les Chichimèques, les Mexicains n'étaient point des barbares; tout l'avait prouvé jusque-là, et leur industrie s'était signalée surtout dans l'établissement qu'ils venaient d'abandonner à Coatepec. C'est ainsi qu'en jugea apparemment le souverain d'Azcapotzalco, lorsqu'ils se furent installés à Tepeyacac. Ce rocher appartenait aux rois de Tenayocan ; mais, comme il était sur la limite de l'état voisin, les Tépanèques prétendaient y avoir droit, et ils ne tardèrent pas, pour ce motif, à inquiéter Tzippantzin, en exigeant de lui un tribut pour le sol qu'il occupait avec les siens. Trop pauvres pour être en état de satisfaire à de pareilles exigences dans un lieu qui ne leur offrait même pas de quoi subsister, ils se retirèrent alors sur Pantitlan. Harcelés de nouveau dans ce lieu, ils se réfugièrent à Popotlan (1), et enfin dans les bois de Chapultepec qui dépendaient de la couronne de Culhuacan. Tels furent les commencements des Mexicains dans l'Anahuac. (De l'an VI Tochtli, 1186, à l'an I Tochtli, 1194.)

L'ancienne ville de Techcatepec (2), adossée à la montagne près

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. IX Calli, 1189.

(2) Alvar. Tezozomoc, Hist. du Mexique, trad. par Tern.-Comp., chap. 3. — Cet auteur dit ici que ce furent les Mexicains qui changèrent ce nom en celui de Chapultepec. Il serait probablement dérivé de *Yaqui*, nom primitif des races aztèques, *Chapulin* (Sauterelle) en langue nahuatl, d'où *Chapultepec*, Mont des Sauterelles. *Techcatepec* rappelle le *techcatl* ou pierre des sacrifices, que la légende fait tomber en ce lieu au temps de la ruine de Tollan. On trouve aussi parfois le nom de *Cencalco*, joint à celui de Chapultepec.

de laquelle s'élève le rocher de Chapultepec, leur présenta momentanément un abri contre l'avarice des Tépanèques. Mazatzin, qui en était seigneur (1), leur ayant ensuite permis formellement de s'y établir, ils prirent possession de Chapultepec et commencèrent à s'y fortifier. C'est ainsi que le dernier asile de la valeur toltèque dans la vallée devint le premier berceau de la grandeur mexicaine. Une des singularités de cet établissement, c'est la part qu'y eurent, comme en tant d'autres choses, l'amour et les femmes. Mazatzin avait une fille d'une rare beauté appelée Xochipapalotl (2) ou le Papillon des fleurs, peut-être moins à cause de ses attraits que pour son inconstance et sa conduite plus que légère. Depuis que son père l'avait amenée à Techcatepec, elle avait fait de cette résidence un rendez-vous d'amour, où elle recevait tour à tour tous les guerriers que lui attiraient ses charmes ou sur qui se fixait son cœur volage. Mais, tout en distribuant ses faveurs et en faisant espérer sa main aux seigneurs chichimèques, elle recevait les assiduités des Mexicains et se donnait à Tzippantzin (3), qui continuait à unir les fonctions du sacerdoce avec le commandement. Son rang élevé et son caractère sacré, non moins sans doute que son extérieur imposant, avaient déterminé le choix de la princesse. Ce fut apparemment la même cause qui décida Mazatzin à leur abandonner la possession entière de la seigneurie de Chapultepec pour se retirer à Otlazpan (4), d'où, quelque temps après, il fut appelé, par la mort de Quahuitonal, au trône de Culhuacan (5). Cette alliance, la première qui eût lieu entre les Mexicains et les Culhuas, devait être, avec le temps, cimentée par

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tochtli, 1194.

(2) Id., ibid. *Xochipapalotl*, c'est-à-dire le Papillon des fleurs, ou la Fleur-Papillon.

(3) Codex Chimalp., ibid.

(4) Id., ibid.

(5) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. VI Acatl, 1199. — Le Mémorial de Culhuacan donne à Mazatzin le nom de Malatzin ou Matlatzin, et fixe l'époque de sa mort à l'année suivante VII Tecpatl, 1200.

un grand nombre d'autres, et, en dépit des jalousies mutuelles de ces deux peuples, de leurs combats et de leurs violences, elle devait être la base de l'union qui, en les fondant en une seule nation, devait en faire la plus puissante de l'Amérique septentrionale.

Cependant Nopaltzin continuait à régner sur les Chichimèques de Tenayocan. Depuis la révolte des chefs du Metztitlan et l'issue malheureuse de la guerre qu'il avait portée dans cette région, ce prince avait presque constamment continué sa résidence dans la forêt de Tetzcuco, à laquelle on donnait alors le nom de Xoloteopan ou le temple de Xolotl (1). Par des conseils remplis de sagesse sur la condition vacillante des états de l'Anahuac et l'art de régir les classes diverses de ses sujets, il préparait son fils Tlotzin-Pochotl à prendre, après lui, les rênes du gouvernement. Leurs entretiens roulaient fréquemment sur la haute valeur de ses ancêtres, et surtout de Xolotl-Amacui, dont il ne parlait qu'avec des larmes de tristesse et de regret (2).

Nopaltzin mourut à Tenayocan dans une heureuse vieillesse, après un règne d'environ trente-six ans (3). Ses funérailles eurent lieu, selon les coutumes chichimèques, en présence de la plupart des princes de l'Anahuac, et il fut enterré, auprès des princes de sa famille, dans les tombeaux de cette ville (4). A l'expiration des jours fixés pour le deuil de son père, Tlotzin-Pochotl célébra, avec une pompe barbare, la cérémonie de son avénement. L'annaliste de Tetzcuco observe (5) qu'il fut le dernier des rois chi-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 8. — Dans la traduction de M. Ternaux-Compans, il y a *Xolotepan*, avec ces mots, ou le Temple de Xolotl : c'est sans doute une faute d'impression ou du copiste.

(2) Id., ibid.

(3) Ixtlilxochitl lui donne exactement trente-deux ans de règne, et assigne sa mort au règne V Acatl qui, pour mettre la chronologie d'accord avec les règnes suivants, doit être l'an 1211, et non 1107.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 43.

(5) Ixtlilxochitl, ibid., chap. 9.

chimèques à garder, en cette occasion, les usages antiques de ses ancêtres. On le couronna d'abord d'une guirlande de pachtli, espèce d'herbe parasite qui se suspend en festons aux arbres des forêts américaines (1); on plaça ensuite sur sa tête un grand diadème de plumes d'aigle, montées dans des tuyaux d'or, orné de pierreries, et on lui mit par derrière, entre les épaules, une queue de plumes vertes qu'on appelait tecpilotl (2), attachée avec des cordons de cuir de cerf teints en rouge. Dans cet équipage, les anciens de la nation le conduisirent au parc voisin : on y avait réuni un grand nombre de bêtes féroces, renfermées dans un champ clos, où les nobles chichimèques descendirent pour les combattre, en cherchant, par leurs prouesses, à obtenir les applaudissements du roi et des spectateurs. Ce combat fut suivi d'une chasse tumultueuse, après laquelle le roi rentra au palais pour assister au festin qu'on avait préparé : on y servit des quantités considérables de gibier, accompagnées des boissons alors en usage parmi les Chichimèques. Ces festins se terminaient souvent par des orgies où l'on buvait outre mesure, et par des danses qui, plus d'une fois, avaient dégénéré en rixes sanglantes.

Tlotzin, que son éducation toute toltèque devait naturellement éloigner de ces coutumes barbares, avait eu la sagesse de s'y soumettre, en prenant en main le sceptre paternel et d'abandonner ensuite son séjour favori de Tetzcuco pour celui de Tenayocan. S'il comprenait la nécessité de réformer son peuple et de l'amener à des voies plus douces, il savait aussi qu'il fallait ménager ses préjugés et que le temps seul était capable de lui faire sentir les bienfaits de la vie policée à laquelle il travaillait à l'attirer depuis

(1) Cette herbe est fort commune; on la fait sécher au soleil et, après l'avoir triée, on en fait des matelas fort agréables dans les pays chauds. On s'en sert beaucoup à la Nouvelle-Orléans.

(2) Ce diadème avec son accompagnement, encore en usage parmi les Apaches, est le même dont se servaient les guerriers de Rabinal, dans l'exécution de leur danse ou ballet parlé, *Xahoh-Tun*.

tant d'années. Pénétré des leçons qu'il avait reçues de son ministre Tecpoyo-Achcauhtli (1), il avait su constamment les mettre à profit durant le règne de Nopaltzin et, en montant sur le trône, il avait eu la consolation de voir que l'agriculture, si longtemps dédaignée et repoussée avec aversion par les Chichimèques, dans les dernières années d'Amacui, avait enfin pris racine parmi eux et commençait, surtout dans les provinces de Tetzcuco, de Coatlychan et de Chalco, à se développer d'une manière qui annonçait l'heureuse influence que l'exemple du prince avait exercée sur cette race obstinée (2). Néanmoins ses adversaires comptaient encore une multitude de partisans; on les trouvait dans les chefs du plus haut rang, et jusqu'au sein de la famille royale. L'esprit de révolte, si fatal au règne de Nopaltzin, était loin même d'être éteint, il s'agitait sourdement dans les montagnes du nord et de l'est, où l'autorité du souverain n'avait, pour ainsi dire, aucune action, encouragé qu'il était, d'ailleurs, par la présence des Téo-Chichimèques, dont les hordes avaient recommencé, depuis le dernier règne, à descendre dans l'Anahuac (3).

Le lecteur n'a pas encore oublié ces bandes formidables qui, dans les derniers temps de l'empire toltèque, avaient répandu la dévastation et la terreur dans les provinces de cette grande monarchie, avant de renverser le trône de Topiltzin-Acxitl. Sorties des régions septentrionales, voisines du Nouveau-Mexique, comme les autres Chichimèques qui les précédèrent ou qui vinrent après eux, le flux qui avait débordé à cette époque parut se calmer ensuite durant plusieurs années; leurs invasions, toutefois, ne cessèrent jamais totalement; ils continuèrent, par troupes plus ou moins nombreuses, à monter au plateau aztèque, cherchant à découvrir les traces les uns des autres et à profiter des occasions qui pou-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques. tom. I, chap. 9.
(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 42.
(3) Torquemada, ibid., lib. III, cap. 10.

vaient se présenter pour s'emparer de quelque région fertile ou pour s'établir avantageusement, tout en gardant leur indépendance. On en voit, vers le même temps, au Michoacan, à Xalizco et à Tonalan (1) : les uns allaient en quête de ceux qui, cent ans auparavant, avaient, sous les ordres de Quetzaltehueyac et d'Icxicohuatl, fait trembler tant de rois; les autres, se disant apparentés aux Acolhuas, aux Tépanèques et aux Mexicains, demandaient où ils avaient été fixer leurs pas errants, dans l'espoir de se rapprocher d'eux et de partager les douceurs de leur nouvelle patrie.

Sous le règne de Xopaltzin et dans les premières années de celui de Tlotzin-Pochotl, l'émigration, peut-être comprimée momentanément, dans le nord, sans qu'on sache par quel concours de circonstances, parut grossir de nouveau tout à coup et se développer dans des proportions plus menaçantes. Les premiers Téo-Chichimèques qui se montrèrent alors entrèrent dans la vallée par la province de Xilotepec (2); ils commencèrent à s'y établir, s'échelonnant, à mesure, jusqu'à celle de Hueypochtlan, puis jusqu'à Tepotzotlan et à Quauhtitlan (3). Ils y demeurèrent plusieurs années; mais le flot continuait, et il s'étendit insensiblement dans les territoires de Tenayocan, de Tetzcuco et de Coatlychan; dans ces dernières provinces, ils trouvèrent, surtout en s'élevant vers les montagnes, des colonies d'anciens Téo-Chichimèques, restes des armées commandées par Icxicohuatl et avec lesquelles ils ne pouvaient manquer de sympathiser : leurs coutumes étaient les mêmes, le langage identique, non-seulement avec le leur, mais encore avec celui des aborigènes othomis qui prétendaient avoir été les premiers maîtres du plateau aztèque (4).

(1) Id., ibid. — Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan, MS. traduit par M. Tern.-Comp. Nouv. Annales des Voyages, tom. II, 1845.

(2) *Xilotepec*, ville et province antique, dans les hautes montagnes qu'on appelait jadis de la Cazeria ou de la Chasse entre Quérétaro et San-Juan del Rio, à 55 l. environ au N. O. de Mexico.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

(4) Id., ibid. — « La otra (parte), dit cet écrivain, que cae acia la del norte,

Tlotzin-Pochotl, ainsi que les princes acolhuas, pouvait ne pas voir de trop mauvais œil, dans les commencements, leur accroissement dans ses domaines. Les Téo-Chichimèques, sans avoir le même degré de culture que les Culhuas ou les Tépanèques, étaient cependant moins barbares que les Chichimèques qui avaient suivi les Xolotl (1); mais, accoutumés depuis longtemps à la vie de chasseurs, ils ne souffraient pas moins qu'eux de se soumettre aux règlements d'une vie policée et d'un gouvernement organisé. De l'agrément de Nopaltzin et de son fils, ils avaient formé leur principal établissement dans les plaines de Poyauhtlan qui s'étendent depuis Tetzcuco jusqu'à Chimalhuacan (2), entre le lac et le pied des montagnes. Au commencement, cette situation pouvait leur convenir, et ils s'y étaient trouvés à leur aise; mais, depuis lors, leur nombre n'ayant fait qu'augmenter, ils avaient fini par y être beaucoup trop à l'étroit : environnés, de tous côtés, de populations qui travaillaient à sortir de la barbarie, et n'ayant, par conséquent, aucun moyen de se faire accorder la moindre adjonction de territoire, ils avaient pris l'habitude de vivre aux dépens de leurs voisins. Ceux qui avaient le plus à souffrir de ce voisinage incommode étaient, d'un côté, les Acolhuas de Coatlychan et les sujets du royaume de Culhuacan; de l'autre, les Tépanèques d'Azcapotzalco, dont ils ravageaient fréquemment les terres, en traversant au nord ou au sud les embranchements du lac de Tenochtitlan. S'ils s'étaient contentés simplement de pêcher sur les

« que se llama de Tlaixpan, es de las que hablan esta lengua Othomi; y « ninguno de todos estos se nombran por este nombre, sino por el nombre « de Chichimecatl, que es lo antiguo que ellos tuvieron... » — Arricivita, Cronica Serafica del Coleg. de Santa-Cruz de Queretaro, part. II, lib. III, cap. 3, ajoute que les Apaches du rio Gila, dont il donne une longue description, parlaient une langue qui différait fort peu de l'othomi.

(1) Torquemada, ibid. — Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

(2) *Chimalhuacan*, ancienne ville, aujourd'hui village, à 4 l. environ à l'E. de Mexico, de l'autre côté du lac.

eaux ou de chasser le gibier dans les bois, on aurait volontiers passé leurs méfaits sous silence; mais leur orgueil farouche ne connaissait aucun frein : les obstacles souriaient à leur valeur et les violences les plus sanglantes marquaient leurs pas en quelques lieux qu'ils rencontrassent de la résistance (1). Tetzcuco seul ne paraît pas avoir eu à se plaindre d'eux; mais leur présence suffisait pour encourager les Chichimèques de Tenayocan dans leur obstination à la vie sauvage et était, en réalité, d'un trop mauvais exemple pour ceux qui se seraient senti le désir de l'abandonner.

La prudence avait toujours fait à Tlotzin-Pochotl un devoir de ne rien entreprendre contre eux : le royaume que Nopaltzin avait reçu de son père, morcelé par les empiétements des uns, affaibli par les rébellions successives des autres, lui était échu dans les conditions les plus défavorables, et il ne fallait rien moins qu'une grande sagesse pour qu'un prince, naturellement belliqueux comme l'était le roi des Chichimèques, ne se lançât pas dans les hasards des combats, pour chercher à restaurer sa puissance. Ce qu'Amacui n'avait été que trop à même de prévoir, au temps de sa mort, s'était malheureusement réalisé sous le règne de son fils. La révolte des chefs du Metztitlan avait achevé de rompre les liens qui rattachaient encore aux Xolotl l'héritage antique de leurs ancêtres. La prépondérance que les armes chichimèques avaient naguère conquise dans l'Anahuac, minée autant par la désobéissance de leurs propres feudataires que par la politique astucieuse des rois de Culhuacan, avait baissé graduellement durant la vieillesse de Nopaltzin; longtemps avant de rendre le dernier soupir, ce prince avait vu se briser l'alliance conclue, aux jours prospères de ses conquêtes, avec Xaltocan et le successeur de Nauhyotl III, et dont Tenayocan avait alors la gloire d'être le noyau. Un nouvel ordre de choses l'avait remplacée : Xaltocan, dont les destinées avaient baissé depuis la mort de Chiconquauhtli, avait cédé le

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 9.

pas à Azcapotzalco : Tenayocan se voyait exclu, à son tour, par Coatlychan, et Nopaltzin avait dû s'y résigner à l'avance, en voyant ces deux capitales se liguer avec Culhuacan, pour abandonner à son isolement le royaume fondé par les Xolotl.

La puissance militaire, qui avait, durant le règne d'Amacui, investi les Chichimèques de la suprématie sur les autres états de la vallée, était passée dans les mains des rois tépanèques, qui continuaient à s'agrandir aux dépens des seigneurs de Quauhtitlan et de Xaltocan, ruinés par leurs dissensions mutuelles et par l'invasion des Téo-Chichimèques. De leur côté, les successeurs d'Achitometl, saisissant avec habileté la balance politique, s'étaient posés avec hardiesse entre Azcapotzalco et Coatlychan, ce qui, joint à l'influence religieuse qu'ils exerçaient, commençait à rendre à Culhuacan sa prépondérance antique sur les cités de l'Anahuac. Mais, à la suite de la mort du roi Mazatzin (1), le trouble était entré parmi les Culhuas, et des dissensions funestes avaient partagé de nouveau en plusieurs camps la vieille métropole de l'Anahuac. On a vu précédemment qu'Achitometl avait, en mourant, laissé un fils en bas âge, nommé Acxoquauhtli (2). D'après la loi antique, les rênes du gouvernement devaient passer, avec le sceptre, entre les mains du parent le plus proche et le plus en état de les tenir : le défaut d'héritiers directs dans la famille impériale permit alors à un étranger d'entrer paisiblement en possession du trône, et c'est ainsi que Quahuitonal, fils de Huetzin-Acolhua et

(1) Suivant le Codex Chimalpopoca, Mazatzin serait mort en l'an III Tochtli, 1222. D'après le Mémorial de Culhuacan, que nous avons lieu de croire ici mieux renseigné, cette mort aurait eu lieu en l'an VII Tecpatl, 1200. A dater de cette époque, selon ce dernier document, le gouvernement est suspendu ; il y a un interrègne. En effet, le Mémorial, étant la chronique des légitimistes, ne compte pas Cuetzal, qui n'était probablement pas de la famille royale au moins de la branche directe ; mais l'annaliste de Quauhtitlan (Codex Chimalp.) admet indistinctement tous les princes qui gouvernèrent Culhuacan, à quelque famille qu'ils appartinssent.

(2) Chimalpain, Memorial de Culhuacan et Relations, etc.

d'Atotoztli, obtint la couronne de Culhuacan. A Quahuitonal avait succédé Mazatzin, qui était son héritier d'après la loi acolhua et chichimèque; mais, selon les coutumes toltèques, le fils d'Achitometl aurait dû monter alors sur le trône, à moins qu'il n'eût pas encore atteint la majorité requise dans les princes de son sang. En attendant, Acxoquauhtli avait cherché à se faire autour de lui des alliés et des partisans; c'est dans ce dessein, apparemment, qu'il épousa Azcaxochitl (1), fille de Huitzilatl le Mexicain (2), fixé sur le territoire de Culhuacan (3). De cette alliance sortit, depuis, la souche des rois de Culhuacan et Mexico (4).

A la mort de Mazatzin, Acxoquauhtli n'était peut-être plus lui-même, et ses enfants étaient sans doute en bas âge. Ce qui paraît probable, c'est que plusieurs prétendants s'élevèrent, se disputant la couronne : les questions religieuses, naguère si fatales à la monarchie toltèque, commençaient à se raviver depuis que cette ville s'était replacée à la tête des cités de la vallée; elles ne tardèrent pas à mêler aux questions d'ordre politique leurs rivalités ardentes. Au milieu de ces prétentions diverses, l'un d'eux, nommé Cuetzal (5), plus habile ou plus heureux que les autres,

(1) Ibid. — Le nom d'Azcaxochitl, si commun parmi les princesses du sang toltèque, a été cause de beaucoup d'erreurs, l'une ayant été fréquemment confondue avec l'autre. La première dont il soit question dans l'histoire est la fille de Pochotl, qui épousa Nopaltzin; la seconde est celle dont il est question ici, et la troisième, dont il est fait mention plus loin, est Azcaxochitl, fille de Copil, seigneur de Malinalco, que le prêtre Quauhtlequetzqui fit entrer de force dans son lit.

(2) Huitzilatl (Eau de Colibri), qu'il ne faut pas confondre avec Huitzilihuitl.

(3) Mém. de Culhuacan, etc.

(4) Voir aux Pièces justificatives nº 6 la généalogie royale des princes de Culhuacan et Mexico.

(5) En admettant que Mazatzin fût mort en 1200, les vingt-deux ans qui s'écoulèrent ensuite jusqu'à ce que Cuetzal eût pris le sceptre auraient été de véritables années d'interrègne et de révolutions, mais dont les détails ne nous sont point parvenus. Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 7, écrit *Quezal* au lieu de *Cuetzal*.

sut ramasser le sceptre qu'il garda assez longtemps, malgré les factions qui ne cessèrent de s'y agiter. Le vieux parti toltèque considéra cette intrusion comme un attentat sacrilége, et, dans la chronologie de la royauté culhua (1), les années du règne de ce prince sont marquées comme un interrègne.

Cette époque, dont les détails sont malheureusement trop peu connus, est féconde, d'ailleurs, tout autant par la grandeur et l'importance des événements qui la signalèrent, que par la multitude des nations qui s'établirent alors sur les divers points du plateau aztèque, et dont les noms brillent d'un si grand éclat dans les annales de l'empire mexicain et dans celles de la conquête. Au temps de l'arrivée des premiers Mexicains à Chapultepec, la tribu, connue sous le nom de Chalcas, unie peut-être aux familles toltèques de Xicco (2), s'était étendue entre Amecamecan et les bords du lac de Chalco, où elle fonda, depuis, la célèbre principauté de ce nom. En 1222, cinq guerriers illustres de cette nation donnaient naissance à la seigneurie de Ticic à Cuitlahuac et s'apprêtaient à relever le lustre de cette cité antique (3). Les villes de Huexotzinco et Tlaxcallan sortaient de l'obscurité où elles étaient tombées, sous les auspices de deux princes, descendants de Nopaltzin, Tochinteuctli et Xiuhquetzal (4), que le désir de donner un plus libre cours à leur ambition avait portés à s'éloigner de Tetzcuco.

De leur côté, les Mexicains avaient profité de ces circonstances

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. VII Tecpatl. 1200.

(2) *Chalco* est aujourd'hui une ville de quelque importance sur la rive orientale du lac du même nom, à 14 l. environ au S. E. de Mexico.

(3) *Cuitlahuac*, aujourd'hui *Tlahuac*, était divisé en quatre quartiers, dont *Ticic* était le principal; chacun de ces quartiers formait une seigneurie particulière. Les cinq guerriers dont il est question ici sont nommés ainsi : Quauhtlolinteuctli, Ihuitzin, Tlilcohuatzin, Chalchiuhtzin et Chahuaquetzin (Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1222).

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6. — Id. Septima Relacion de Tezancacaltzin y Aculhua, monarcas tiranos de esta tierra, ap. Kingsborough, sup., vol. IX.

pour fortifier leur position dans l'Anahuac. La plupart des chefs que les prétentions de Quauhtlequetzqui avaient naguère disséminés dans le chemin, sentant le besoin de l'union, s'étaient insensiblement rapprochés, et on les avait vus arriver, les uns après les autres, dans la seigneurie de Tzompanco et ensuite à Chapultepec, où ils s'étaient groupés autour de Tzippantzin. En 1195, ils avaient célébré dans ce lieu les fêtes de la ligature du cycle (1); Quauhtlequetzqui n'avait pas tardé longtemps à se joindre lui-même à ses compagnons, et il paraîtrait que dès lors il continua à exercer le pouvoir suprême sur la plus grande partie de la nation (2). Les Mexicains n'étaient déjà plus cette poignée d'étrangers, séparés de leur tribu, errant sans asile; leur nombre, croissant chaque jour, commençait à attirer sur eux l'attention non moins que la jalousie des populations voisines, nouvelles, pour la plupart, aussi bien qu'eux dans la vallée.

Leurs manières hautaines et indépendantes n'étaient pas faites, d'ailleurs, pour leur créer de nombreux amis; leur façon de vivre aventureuse et leur ton querelleur déplaisaient surtout aux Tépanèques, dont ils occupaient partiellement le territoire, mais qui ne les y voyaient que de mauvais œil. Les rois d'Azcapotzalco leur avaient signifié, à plusieurs reprises, qu'étant sur leurs domaines ils eussent à les reconnaître pour leurs suzerains et à leur payer une redevance, proportionnée au sol qu'ils occupaient et à leurs capacités industrielles. Répandus sur les bords et dans les marais des lagunes de Tenochtitlan, les Mexicains, adonnés principalement à la chasse et à la pêche, avaient su augmenter leur aisance, et ils ne pouvaient plus, comme autrefois, alléguer contre ce tri-

(1) Cod. Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Acatl. — Les uns célébrèrent la fête du cycle à Chapultepec, les autres à Apazco, où il en était resté encore un grand nombre. Voir les auteurs cités dans Gama, Descrip. de las piedras, etc., part. I, pag. 20

(2) Tezozomoc, Cronica Mexicana, etc., Fragments en langue nahuatl, MS. de la coll. Aubin.

but leur défaut de ressources ; mais leur arrogance se refusait à reconnaître toute espèce de domination étrangère. Azcapotzalco souffrait impatiemment cette résistance orgueilleuse. Après la mort de Chiconquiyauhtli, successeur de Matlaccoatl, ses deux fils, Tetzcapoctzin et Acolnahuacatl-Acolhua, avaient porté successivement la couronne tépanèque. Jaloux de ses droits et rempli d'aspirations ambitieuses, qui ne tendaient à rien moins qu'à soumettre à son sceptre la moitié de l'Anahuac, Acolnahuacatl voyait avec indignation que les Mexicains s'obstinassent à nier ses prérogatives ; il supportait avec peine qu'une nation qui se réduisait à une petite ville et à quelques centaines de guerriers résistât ouvertement, à sa face, sur ses propres domaines. Plus désireux, toutefois, de s'en faire des amis que d'en venir aux mains avec eux, il travailla à leur créer des embarras, afin de les obliger à recourir à lui.

De vieilles haines existaient entre eux et Xaltocan. Cette ville ne pouvait leur pardonner d'avoir été les alliés de Tzompanco, à leur arrivée dans la vallée. A plusieurs reprises, les Xaltocamèques avaient tenté de molester les Mexicains à Tizayocan et dans les autres lieux où ils avaient été à même de les rencontrer. Depuis lors, Tozcuecuex étant venu à mourir à Cohuatitlan (1), son fils Huitzilihuitl avait été élevé au commandement par le suffrage unanime des chefs, et il était allé en prendre possession à Chapultepec, où il exerça l'autorité, conjointement avec le prêtre Quauhtlequetzqui, deuxième de ce nom (2). Il annonça, dès le commencement, les dispositions les plus heureuses pour le prince d'un peuple naissant, et ses qualités politiques, unies à une grande valeur, faisaient espérer à la nation de sortir, avec lui, de son obscurité ; mais, fils d'une princesse de Tzompanco, il n'en devait

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. VIII Acatl, 1227. — Une variante place la mort de ce chef à Tecpayocan en l'an 1247.

(2) Le texte ne dit pas en propres termes que ce Quauhtlequetzqui fut le deuxième, mais les faits le donnent clairement à entendre.

être que plus odieux aux Xaltocamèques. Actuellement excités par les intrigues d'Acolnahuacatl, ceux-ci déclarèrent la guerre aux Mexicains et ne tardèrent pas à se mettre contre eux en campagne. A la tête d'une force considérable, Huixton de Xaltocan (1) les traqua dans les marécages voisins de Tenayocan et de Chapultepec, et les mit bientôt hors d'état de faire un pas en dehors des murs de leur forteresse, soit pour vaquer aux travaux de l'agriculture ou pour jeter leurs filets sur le lac (2).

Dans ces conjonctures, les Tépanèques leur offrirent de nouveau leur alliance, à condition de se reconnaître tributaires d'Azcapotzalco et de faire hommage de la seigneurie de Chapultepec à Acolnahuacatl. Pour toute réponse, Huitzilihuitl se mit fièrement sur la défensive. Le roi tépanèque, outré de son orgueil, lui déclara ouvertement la guerre ; il convoqua ses alliés et se prépara à marcher contre Chapultepec, résolu à détruire ce château comme un repaire de bandits. Iztacteuctli, prince de Xaltocan, amena, en personne, des troupes à Azcapotzalco (3) : à eux se joignirent les Xochimilques et les Cohuacas, ainsi qu'une partie des soldats de Culhuacan (4). Les Mexicains virent sans effroi s'avancer sous leurs murs cette multitude d'ennemis : la bravoure, chez eux, suppléait au nombre. Mais, dans l'intervalle, calculant les chances nombreuses qu'ils avaient contre eux, ils envoyèrent secrètement une ambassade à Tetzcuco, pour prier Quinantzin, fils de Tlotzin-Pocholl, de vouloir bien leur accorder sa protection (5) : c'était lui, dirent-ils, qu'en sa qualité de descendant légitime des rois chichimèques ils considéraient comme le véritable souverain de toutes les terres voisines de Tenayocan, et c'était à lui seul qu'ils désiraient prêter foi et hommage. « Con-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 4.
(2) Id., ibid.
(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VIII Tecpatl, 1240.
(4) Id., ibid.
(5) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, de Tenancacaltzin y Aculhua, etc.

« sidérez, seigneur, ajoutèrent-ils (1), que nous avons pour « nous, les promesses de notre dieu Huitzilopochtli, par qui déjà « nous avons remporté tant de victoires et dont la puissance se « manifeste, en nous soutenant au milieu de tant d'ennemis, mal-« gré notre petit nombre. »

Mais la situation de Quinantzin était trop précaire en ce moment pour lui permettre de faire la moindre diversion en faveur des Mexicains : il se voyait lui-même environné d'ennemis, et l'esprit de révolte, comprimé plus ou moins durant les premières années du règne de Tlotzin-Pochotl, se réveillait avec plus de vivacité que jamais parmi les Chichimèques et le menaçait, dans sa vieillesse, de lui arracher le petit nombre de seigneuries restées jusque-là fidèles à leur allégeance. En conséquence, Quinantzin répondit aux envoyés des Mexicains qu'il les remerciait de la confiance qu'ils avaient en lui, mais qu'ils n'avaient qu'à considérer la condition des provinces de son royaume, pour juger combien il lui était impossible d'accéder à leurs vœux. Pour le moment, il les engageait à se soumettre à Acolnahuacatl, sauf à ratifier leurs engagements ou à les modifier plus tard, s'il parvenait à ressaisir la puissance. En les congédiant, il leur témoigna son bon vouloir, en leur faisant remettre un présent de grand prix, consistant en étoffes, en plumes et en or, qu'il accompagna d'une quantité de semences de toute espèce, en les engageant à les semer et à les cultiver lorsqu'ils auraient recouvré la paix avec leurs voisins (2).

Les envoyés mexicains retournèrent aussitôt à Chapultepec, pour faire part à Huitzilihuitl du résultat de leur mission. Les guerriers qu'ils trouvèrent sous les armes dans la forteresse ne s'en sentirent pas moins animés à résister à leurs ennemis. Ils ne tardèrent pas à descendre au-devant d'eux ; mais, après une suite de combats sanglants, leurs pertes trop réelles les obligèrent à

(1) Id., ibid.
(2) Id., ibid.

mettre bas les armes (1). Dans une rencontre avec les Xaltocamèques, un grand nombre de chefs demeurèrent prisonniers entre leurs mains ; de ce nombre fut la princesse Chimallaxochitl, fille de Huitzilihuitl. Leur orgueil, alors, s'humilia devant le roi des Tépanèques, dont ils allèrent implorer la miséricorde. Acolnahuacatl, fier d'avoir réduit à ses pieds cette nation intraitable, se contenta, pour lors, de ne leur imposer qu'un tribut insignifiant, et les admit à son alliance, comme des vassaux dont il savait apprécier la valeur. Cette défaite, toutefois, ne fut pas sans profit pour les Mexicains; elle leur procura une alliance plus sûre et plus durable, quoique de moins d'importance, avec les Chichimèques de Quauhtitlan : Quinantzin, surnommé le Vieux, avait travaillé à rendre quelque splendeur à cette antique principauté. Amoureux de Chimallaxochitl, qu'il avait rencontrée un jour dans une partie de chasse, il tomba sur les Xaltocamèques qui emmenaient cette princesse prisonnière, et les força à la délivrer entre ses mains. En même temps il envoya faire ses compliments de condoléance aux Mexicains, et chargea ses vassaux de leur porter en abondance des vivres frais de toute espèce (2), ce qui ne contribua pas peu à ravitailler Chapultepec, épuisé par sa défense. C'est à la suite de ces compliments et de ces consolations, que le vieux seigneur de Quauhtitlan épousa la fille de Huitzilihuitl et travailla, par ses conseils autant que par des secours donnés à propos, à leur faire oublier leurs pertes (an VIII Tecpatl, 1240).

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1240.

(2) Id., ibid. — « Ceux de Quauhtitlan allèrent les saluer, dit l'auteur « anonyme, leur portant des oiseaux, des canards, des œufs et de petits ser- « pents... »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Infériorité politique des rois chichimèques dans l'Anahuac. Leurs progrès civilisateurs. Révolte d'Icuex et d'Ocotox. Quinantzin, fils de Tlotzin, premier roi de Tetzcuco. Caractère de ce prince. Il chasse les rebelles et encourage l'agriculture et les arts. Ses vues ambitieuses. Tenancacatl à Tenayocan. Son ambition. Maladie et mort de Tlotzin-Pochotl. Avénement de Quinantzin. Son faste déplaît aux Chichimèques. Annexion des seigneuries de Coatlychan et de Huexotla à la couronne de Tetzcuco. Les seigneurs de l'Anahuac en prennent de l'ombrage. Tenancacatl se fait proclamer roi de Tenayocan. Révolte des feudataires de Tetzcuco. Ambition d'Acolnahuacatl. Querelle des Mexicains et de Tenancacatl. Ils saccagent sa capitale. Bataille de Tepeyacac où Tenancacatl est défait. Ce prince abandonne l'Anahuac. Acolnahuacatl se fait couronner roi de Tenayocan. Patience et courage de Quinantzin. Invasion de ses états par les Chichimèques du nord. Rébellion des quatre fils aînés de Quinantzin. Péril de Tetzcuco. Triomphe des armes royales. Soumission des quatre princes. Ligue des Culhuas et des Tepanèques contre les Téo-Chichimèques. Bataille de Poyauhtlan. Déclin de la puissance d'Azcapotzalco. Quinantzin soumet les provinces du nord. Acolnahuacatl lui rend Tenayocan. Second couronnement de Quinantzin. Il prend le titre de Tlaltecatzin et l'Anahuac est à ses pieds.

Les derniers événements qui avaient eu lieu dans l'Anahuac étaient, relativement, d'une importance fort secondaire ; mais, dans cette condition, il n'en était pas moins visible pour tous que la puissance chichimèque, si fortement ébranlée sous Nopaltzin, avait subi un échec considérable depuis le règne de son successeur. Son infériorité était patente, et les travaux de Tlotzin-

Pochotl pour faire entrer ses sujets dans les voies de la civilisation paraissaient ne devoir aboutir définitivement qu'à l'anéantissement complet de son royaume. Les trois états prépondérants, de Coatlychan, d'Azcapotzalco et de Culhuacan, s'applaudissaient de ses déchirements intérieurs et attendaient le moment où les révoltes et les oppositions des Chichimèques, en achevant de disloquer les provinces de la couronne de Tenayocan, leur permettraient d'en faire leur proie.

Malgré le caractère pacifique de Tlotzin et l'égalité d'âme que lui attribuent les auteurs (1), il est impossible de croire que ce prince ne souffrît pas cruellement d'une situation si humiliante pour son orgueil. Au milieu de ses efforts pour vaincre l'antipathie de ses sujets pour la civilisation, il se voyait délaissé de ceux-là même qui auraient dû se montrer ses plus fervents appuis : la plupart de ses amis ne manifestaient qu'une froide indifférence pour ses labeurs (2), et dans ses propres fils il trouvait des contradicteurs qui condamnaient avec un chagrin superbe sa constance dans la voie des réformes, comme une chose inutile et non moins préjudiciable à son autorité qu'à la grandeur de sa famille. Cependant les progrès lents, mais certains qu'il voyait faire à son peuple consolaient Tlotzin de ces oppositions ; sa magnanimité y trouvait sa récompense. Il se plaisait surtout à les observer dans le domaine de Tetzcuco, où il se retirait fréquemment, afin de se dérober, dans les délassements de l'agriculture et de la chasse, aux ennuis qu'il éprouvait à Tenayocan (3). Dans les dernières années de son règne, ayant ajouté de nouveaux enclos aux anciens, il commit à leur garde et nomma à la charge de forestiers deux nobles chichimèques, Icuex et Ocotox, qui n'avaient jamais

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 45, 46. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 9.
(2) Torquemada, ibid., cap. 42.
(3) Id., ibid.

cessé de lui donner jusque-là les témoignages les plus sincères de leur fidélité et de leur obéissance : mais, soit que la nature même de leurs fonctions réveillât leurs inclinations latentes, soit qu'ils se fussent laissé tenter par l'esprit de révolte qui soufflait autour d'eux, ils ne tardèrent pas à abuser de la confiance de leur maître et à se livrer à leurs ébats aux dépens du gibier royal. Tlotzin eût peut-être fermé les yeux sur des infractions de ce genre, mais, sans égard pour ses travaux agricoles et pour les tendances bien connues du prince, ils abattaient non-seulement les bêtes réservées à ses plaisirs, mais encore commettaient mille dégâts, en courant le lièvre et le lapin, sur les terres labourées ou portant déjà les fruits précoces de l'agriculture (1).

Rien ne pouvait être plus sensible au fils de Nopaltzin : en vain chercha-t-il à mettre un terme à ces déprédations, ses ordres furent méconnus, et le parc de Tetzcuco, qui avait été le premier champ ouvert à l'exploitation industrieuse des Toltèques au sortir de la barbarie, ne présenta bientôt plus que l'image d'une dévastation inintelligente. Pour mettre un terme à un état de choses si cruel, Tlotzin ayant appelé auprès de sa personne son fils aîné, Quinantzin le revêtit de la royauté et, suivant les formes alors en usage parmi les Chichimèques, le nomma seigneur et roi de Tetzcuco, abdiquant, en sa faveur, tous les droits qu'il pouvait avoir sur cette ville et sur la province qui en dépendait (2). En même temps, un autre de ses fils, nommé Tlacateotzin, reçut en apanage la seigneurie de Tlatzalan, sous la suzeraineté de Quinantzin (3). Cette mesure, inspirée sans doute par une sage politique et par la connaissance qu'il avait du caractère de son fils aîné, n'était pas de nature à plaire aux forestiers rebelles ; aussi

(1) Ixtlilxochitl, Sesta Relacion, Hist. de los Señores Chichimecos que vinieron a esta tierra de Nueva-España, ap. Kingsborough, supp., tom. IX.

(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 45. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 10.

(3) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

songèrent-ils aussitôt à lui opposer de la résistance et à soulever avec eux tout le canton contre le prince (1).

Quinantzin, à qui ses victoires firent décerner, depuis, le titre de Tlaltecatl (2), était né, à Tlallanoztoc (3), quelques années avant la mort de son aïeul Nopaltzin (4) ; il avait reçu de la nature une âme aussi vaste qu'ambitieuse et, avec le génie guerrier, le sang altier et dominateur des Chichimèques, toutes les aspirations de son père vers la civilisation, ainsi que les qualités qui font les grands rois. Tlotzin connaissait son fils ; il avait mis en lui toute sa confiance, en lui reposait son espoir pour l'avenir ; car il voyait dans Quinantzin celui que la Providence destinait à achever son œuvre et à le venger de tous ses contradicteurs.

Quinantzin se montra digne des faveurs de son père. A peine revêtu de la puissance royale, il transporta son séjour à Oztoticpac ; avec une poignée de guerriers d'élite il chassa les rebelles de Tetzcuco, les balaya de toute la province et les força à se réfugier dans les montagnes qui, déjà tant de fois, avaient servi de refuge aux ennemis de la civilisation (5). Dès ce moment, cette ville commença véritablement à prendre l'aspect d'une capitale ; les nombreux édifices dont il l'embellit, à l'aide des ouvriers toltèques et culhuas, annoncèrent au début la gloire future de ses destinées (6). Non content de maintenir les institutions paternelles et d'encou-

(1) Id., ibid.

(2) Codex Xolotl, Peintures et inscriptions en langue nahuatl, coll. Aubin. Dynastie chichimèque tetzcucane. — *Quinantzin*, de *Quinan*, bramant, et *tzin*, particule révérencielle qu'on peut ajouter ou omettre à volonté. *Tlaltecatzin*, c'est-à-dire qui aplanit ou soumet la terre, de *tlalli*, terre, et *teca*, verbe, aplanir, soumettre, etc.

(3) *Tlatzalan-Tlallanoztoc*, littéralement, dans la caverne creuse entre deux montagnes, lieu voisin de Tetzcuco.

(4) Ixtlilxochitl le fait naître avant la mort de Xolotl (Amacui apparemment), mais il doit y avoir erreur, à moins de donner à Quinantzin un âge considérable.

(5) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc. — Le lecteur sait déjà qu'Oztoticpac était un des quartiers dont se forma la ville nouvelle de Tetzcuco.

(6) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 10.

rager leur adoption par toutes les classes de ses vassaux chichimèques ou acolhuas, il s'efforçait d'introduire, chaque jour, de nouveaux changements dans leur manière de vivre et leurs coutumes, mettant en œuvre tour à tour la force et la persuasion pour arriver à son but. Par la fermeté inébranlable de son caractère, il aplanit tous les obstacles, et, par le seul effet de sa volonté, l'agriculture et les arts utiles firent, en peu d'années, de rapides progrès dans les divers endroits soumis à sa juridiction et jusque dans ceux-là même où l'on avait rencontré auparavant le plus d'obstination. Il savait au besoin récompenser ceux de ses sujets qui se portaient avec le plus d'ardeur aux travaux agricoles; il les excitait à se réunir dans les anciennes localités abandonnées, relevait partout les ruines des anciennes cités toltèques, en construisait de nouvelles, en invitant les seigneurs chichimèques à suivre son exemple (1).

Du premier moment où il commença à régner, il n'y eut pas un seul de ses actes qui ne montrât clairement sa résolution arrêtée de rétablir définitivement la civilisation toltèque sur les débris de la barbarie de ses ancêtres. Dès son arrivée à Oztoticpac, son palais, modelé sur ceux des anciens monarques de l'Anahuac, présenta l'image d'une cour policée. Ce n'était qu'une ombre des grandeurs qu'étalaient naguère les rois de Culhuacan et de Tollan; mais cette ombre rappelait aux anciens le souvenir des splendeurs dont ils avaient entendu raconter les merveilles par leurs pères et faisait frémir d'indignation les vieux Chichimèques, conquérants sauvages de la vallée.

Mais, tout en restaurant les formes anciennes de la civilisation, Quinantzin ne négligeait rien de ce qui pouvait les affermir et consolider sa grandeur future. D'accord avec son père Tlotzin, il réunissait fréquemment dans la forêt de Tetzcuco les fils de la noblesse : séduits par le charme de ses manières et ses goûts bel-

(1) Id., ibid., chap. 11. — Veytia, Hist. Antig., etc., tom. II, cap. 10.

liqueux, ils accouraient en foule autour de lui ; il les exerçait au maniement des armes et les accoutumait insensiblement à une discipline plus sévère que dans les temps anciens. C'est ainsi qu'il forma cette milice, à l'aide de laquelle il brava, quelques années après, toutes les colères de ses adversaires (1). Cette énergie, cette volonté de fer que manifestait Quinantzin était loin, d'ailleurs, de déplaire dans une mesure égale à tous les Chichimèques. Si parmi eux il y en avait un grand nombre qui considéraient avec mépris les allures princières de sa cour, il n'en manquait pas non plus qui se réjouissaient, en voyant son attitude martiale et la belle tenue des troupes qui formaient la garde autour de sa personne. On commençait à sentir instinctivement que le règne de Quinantzin ne se passerait point sans de grandes convulsions : ce devait être, en effet, une époque décisive. Ceux de ses vassaux qui éprouvaient encore de l'attachement pour les descendants de Xolotl et d'Amacui comprenaient que le moment était venu de se serrer autour de leurs rois, tandis que les autres, se retranchant plus que jamais dans leur farouche indépendance, reculaient peu à peu dans l'intérieur de leurs montagnes, tout prêts à s'en élancer de nouveau au premier appel, et à recommencer contre la civilisation la lutte dont Nopaltzin avait eu les prémices (2).

Quinantzin avait épousé Quauhcihuatl, fille de Tochinteuctli, frère de son père (3) ; il en avait eu plusieurs enfants (4). Depuis lors, Tochinteuctli était descendu dans la tombe, laissant entre des mains débiles le petit état qu'il avait reçu de Nopaltzin. Aussi

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 46.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 9.

(3) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc. — Le Codex Xolotl et plusieurs auteurs disent que ce Tochinteuctli était le chef du même nom qui fut premier seigneur de Huexotla.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 8. Les enfants de Quinantzin furent cinq princes, Chicomacatzin, Memeloctzin, Matzicoltzin et Tochpili, qui se révoltèrent contre leur père avec les Chichimèques de Tenayocan et de Poyauhtlan, et Techotlalatzin, qui hérita du trône après lui.

Quinantzin n'attendait-il qu'une circonstance heureuse pour remettre sous son domaine des provinces que son aïeul n'avait, peut-être, distraites de sa couronne que par une impérieuse nécessité.

Mais ses vues ne pouvaient demeurer tellement secrètes qu'elles n'arrivassent à la connaissance des princes voisins: malgré l'attitude pacifique de Tlotzin, ils commençaient, néanmoins, à prendre de l'ombrage en voyant les dispositions belliqueuses de son fils et le faste qu'il étalait en même temps dans sa petite cour de Tetzcuco. Peut-être un reste de respect pour la mémoire d'Amacui et de Nopaltzin, peut-être la crainte d'exciter dans l'Anahuac des troubles dont les conséquences pouvaient leur être funestes les empêchèrent de se déclarer ouvertement contre Tlotzin. Mais ils surent intriguer avec habileté contre lui et contre son fils, et ils trouvèrent dans sa propre famille les moyens de lui susciter des embarras et des armes contre l'ambition de Quinantzin.

Tlotzin-Pochotl avait sa résidence officielle à Tenayocan; mais ses goûts le portaient à abandonner fréquemment le séjour de cette ville, encore trop barbare, pour celui de Tlatzalan ou d'Oztoticpac, abandonnant volontiers à Quinantzin les tracas des affaires politiques. C'est ainsi qu'il habituait peu à peu les Chichimèques à recourir à ce prince et à regarder Tetzcuco comme le centre obligé de l'administration publique et le séjour de la royauté (1). Pour éviter, cependant, de donner, par des absences trop fréquentes des motifs de mécontentement au vieux parti chichimèque, dont les hommes les plus considérables avaient leur demeure à Tenayocan, il avait nommé, pour son lieutenant dans la cité royale, son frère Tenancacatl (2) et l'avait investi de toute

1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 46. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 10.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 48. Cet écrivain fait nommer Tenancacatl seigneur de Tenayocan par Quinantzin. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chich., tom. I, chap. 10, dit que ce fut Tlotzin (ici nommé Huetzin) qui

son autorité. Ce choix ne pouvait manquer d'être agréable aux vieux Chichimèques, qui considéraient ce prince comme le véritable descendant de leurs monarques, également issu, par son père et par sa mère, du plus pur sang des barbares. Tenancacatl avait les penchants sauvages de sa race; il en avait conservé toutes les coutumes avec la rudesse de leurs mœurs, et, quoique parvenu à un âge avancé, il était dévoré d'une ambition d'autant plus insatiable qu'il ne s'était jamais trouvé, jusque-là, en position de la satisfaire. Son élévation à la chefferie de Tenayocan fit briller à ses yeux les plus grandes espérances : la faveur dont il jouissait auprès des chefs chichimèques, l'ascendant qu'il prit aussitôt sur tous ceux qui voyaient encore avec répugnance la transformation de leur race lui constituèrent promptement un pouvoir égal, sinon supérieur à celui de son souverain (1). Tlotzin comprit, probablement trop tard, la faute qu'il avait commise; il fallait, maintenant, laisser au temps et aux circonstances le soin de la réparer.

Tenancacatl, trop prudent, de son côté, pour oser se mesurer tout à coup avec son frère, attendit, avec patience, qu'une circonstance favorable se présentât pour lui permettre de lever le masque. La mort du roi des Chichimèques, arrivée peu d'années après, parut devoir combler tous ses vœux. En proie, depuis quel-

donna cet apanage à Tenancacatl, qu'il appelle son fils, ce qui ferait de ce prince le frère de Quinantzin; or Torquemada se trompant peut-être et disant madre pour padre, fait (lib. II, cap. 6) Tenancacatl fils de Nopaltzin et de la princesse chichimèque Quauhcihuatzin. Ixtlilxochitl, dans son Hist. des Chichimèques (tom. I, chap. 5), en fait un bâtard de Nopaltzin. Au chapitre neuvième, page 68, il le fait fils de Tlotzin-Pochotl, et dans sa Septième Relation, bâtard de ce même Tlotzin. Torquemada (Monarq. Ind., lib. II, cap. 4) en fait également un bâtard de Nopaltzin, et au liv. II, cap. 5, il le donne pour le frère de la mère de Quinantzin. Il se pourrait qu'il y eût eu deux princes de ce nom, l'un fils de Nopaltzin, et l'autre fils de Tlotzin-Pochotl, depuis confondus par les historiens.

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, de Tenancacoltzin y Aculhua, tizanos desta tierra. Apud Kingsborough, tom. IX, supplément.

ques mois, à une maladie cruelle, Tlotzin témoigna le désir d'aller mourir aux mêmes lieux où reposaient les os de ses ancêtres. Ce désir était un ordre pour tous, et le roi malade fut transporté à Tenayocan, au palais de son père Xopaltzin. C'est là que, environné des princes de sa famille, il passa les derniers moments de son existence. Peu de jours avant de mourir, comme il sentait plus vivement les atteintes de son mal, il poussa un profond soupir. Une des personnes présentes, cherchant à le consoler, lui dit alors : « Grand et puissant seigneur, qu'y a-t-il qui vous afflige « en ce moment? Ne vous suffit-il pas de voir à vos côtés la reine « votre épouse, le roi et les princes vos fils? N'êtes-vous pas le « maître du monde? Laissez donc cette tristesse et tâchez de sou- « rire à ceux qui vous entourent. — Vous ne voulez pas que je « soupire, répondit le monarque avec amertume et un air pro- « fond de mépris pour les choses de la terre. S'il est vrai, comme « vous le dites, que je sois le maître du monde, comment se fait-il « que, avec toute ma puissance, je ne sois pas en état d'alléger « tant soit peu mes souffrances? Mais ce qui me tourmente da- « vantage, ajouta-t-il ensuite, c'est de ne savoir ni à quel temps « ni à quel moment le créateur et le maître de la vie viendra me « l'ôter. Comme tout ce que vous venez de me rappeler ne peut « me donner un seul jour de plus, retirez-vous de devant mes yeux « et que je meure dans ma tristesse (1). »

Dans ces sentiments si profonds pour un barbare, Tlotzin-Pochotl expira bientôt après, laissant sa famille et son peuple dans une grande affliction. Sa mort fit cesser momentanément les dissentiments des divers partis, tous s'accordant à donner un juste tribut d'éloges à sa mémoire. Les rois et les princes de l'Anahuac se réunirent à Tenayocan, pour assister à ses funérailles, qui furent, disent les auteurs (2), d'une grande magnificence. Son corps,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 47.

(2) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 11.

ayant été préparé d'une manière particulière, fut exposé dans son palais, durant quarante jours, revêtu de ses ornements royaux : on le descendit ensuite dans son sépulcre, qui, suivant les coutumes chichimèques, avait été creusé dans le sol, à côté des tombes d'Amacui et de Nopaltzin (an I Tochtli, 1246).

Tous ces princes, un instant rassemblés autour du cadavre du roi des Chichimèques, se hâtèrent de se séparer dès qu'ils eurent vu la terre se refermer sur lui. En présence de sa famille entière, Tlotzin-Pochotl avait, avant de mourir, désigné Quinantzin comme l'héritier de tous ses droits (1), donnant ainsi à entendre clairement à Tenancacatl qu'il eût à reconnaître, comme les autres, le sceptre de son neveu et à le faire recevoir des chefs chichimèques comme le seul et véritable souverain de Tenayocan. Mais le nouveau roi ne jugea pas à propos de faire, dans cette ville, l'épreuve de leur obéissance ; il n'eut pas plutôt achevé de rendre les derniers devoirs à son père, qu'il s'empressa, à son tour, de quitter cette capitale, où il ne croyait peut-être plus ses jours en sûreté. Étant retourné à Tetzcuco avec les nobles qui l'avaient accompagné, il s'y fit couronner comme souverain seigneur de toutes les terres que ses ancêtres avaient possédées avant lui et continua à résider dans cette ville comme auparavant (2).

Les fêtes de son avénement furent célébrées avec un appareil analogue à celui de Tlotzin-Pochotl ; mais les usages toltèques qu'il introduisit ensuite à la cour montrèrent clairement l'intention où il était de rompre enfin avec les coutumes de ses ancêtres. Pour mettre le sceau à cette séparation, il se fit porter en palanquin par quatre des principaux seigneurs de la capitale, tandis que quatre autres d'un rang supérieur tenaient élevé audessus de sa tête un dais magnifique ouvragé d'or et de plumes, travail des ouvriers les plus habiles de son royaume (3). Les vieux

(1) Id., ibid.
(2) Torquemada, ibid., cap. 48. — Ixtlilxochitl, ibid., chap. 12.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 48.

guerriers, compagnons de Nopal et de Tlotzin-Pochotl, virent avec stupeur le nouveau despote monter sur les épaules des nobles chichimèques et acolhuas, descendants, comme lui, des rois de la région lointaine de Chicomoztoc, et réitérer, chaque fois qu'il plaisait à Quinantzin de sortir de son palais, un cérémonial si blessant pour leur orgueil. On put prévoir, dès lors, que son règne ne s'affermirait point sans de grandes secousses. Déjà plusieurs chefs chichimèques du plus haut rang, offensés de ce train fastueux si contraire à leurs mœurs, s'étaient retirés à Tenayocan, où ils préparaient, dans l'ombre, un trône à Tenancacatl.

Ces défections, toutefois, dont il n'entrevoyait que trop les conséquences, en voyant surtout l'approbation qu'elles recevaient dans sa propre famille, n'étaient pas capables d'ébranler le roi de Tetzcuco. Mais, tout en continuant à marcher avec constance dans la voie qu'il s'était tracée, il montrait qu'il était peu disposé à borner son ambition aux formes d'une vaine étiquette : tout était significatif dans sa pensée, et, lorsqu'il avait élevé son trône sur la tête de ses magnats, c'est qu'il entendait les soumettre entièrement à sa volonté. On ne le vit que trop clairement lorsqu'il obligea les princes de Huexotla et de Coatlychan à se fixer dans sa capitale et à prendre leur résidence à côté de lui : le premier était Ihuimatzal, son parent (1) ; et le second Huetzin II, l'un et l'autre égaux en rang jusque-là à Quinantzin, et indépendants de la couronne des Chichimèques. L'historien n'allègue point les motifs qui donnèrent lieu à cette mesure arbitraire, ni les moyens qui furent mis en usage pour leur faire abdiquer leurs droits souverains; il énonce, toutefois, visiblement, que ce fut contre leur

(1) « Tochin y por otro nombre Ihuimatzal, que algunos dicen que era « hermano del emperador, » dit Torquemada (Monarq. Ind., lib. II, cap. 5). Ixtlilxochitl, énumerant les enfants de Tochinteuctli, seigneur de Huexotla, nomme Quauhcihuatzin, qui fut, dit-il, reine de Tetzcuco (Hist. des Chichim., tom. I, chap. 8).

propre gré, et qu'ils ne considérèrent que comme un exil splendide les honneurs qu'on leur prodigua à la cour de Quinantzin. La volonté impérieuse du monarque suffit pour les faire obéir, et pour annexer les petits royaumes de Huexotla et de Coatlychan, qui formèrent, avec la seigneurie de Tetzcuco, les états de la couronne d'Acolhuacan (1). Les descendants de ces princes en conservèrent cependant le titre, avec le domaine naturel, jusqu'à l'époque de la conquête du Mexique par les Espagnols (2).

Mais, avant de réussir à constituer définitivement ce beau royaume, qui devait, plus tard, environner de tant d'éclat le nom de Quinantzin, il était dans sa destinée de passer par de cruelles épreuves. Les vieux Chichimèques n'étaient pas les seuls dont les susceptibilités s'offensassent des réformes que le successeur de Tlotzin-Pochotl travaillait avec tant d'ardeur à introduire dans ses états ; la grandeur de ses desseins et l'audace avec laquelle il marchait vers leur exécution saisissaient d'une vague épouvante tous les princes de l'Anahuac, dont l'existence se rattachait aux invasions précédentes, et les Tépanèques, accoutumés, depuis un siècle, à faire sentir leur prépondérance à leurs voisins, sentaient, à leur tour, qu'elle allait s'échapper de leurs mains. Si le luxe et l'étiquette de Quinantzin blessaient la fierté de la noblesse barbare, la réunion des couronnes de Huexotla et de Coatlychan à celle de Tetzcuco alarmait encore plus les autres seigneurs de la vallée, dont elle menaçait si évidemment l'indépendance. Seuls les rois de Culhuacan regardaient avec calme les événements qui se préparaient : depuis quelques années (3), l'intrusion ayant

(1) Ainsi nommée des Acolhuas qui avaient établi leurs principales colonies dans les provinces de Tezcuco et de Coatlychan.

(2) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. VIII, cap. 4.

(3) Mém. de Culhuacan, ad an. III Acatl, 1235. Ce document donne la fin de l'interrègne là où le Codex Chimalpopoca présente la mort de Cuetzal. L'un et l'autre sont d'accord néanmoins pour la date de l'accession de Chalchiuh-Tlatonac.

cessé par la mort de Cuetzal, Chalchiuh-Tlatonac II avait saisi le sceptre de ses pères ; maître de la situation, il gouvernait avec cette impassibilité qui est le signe de la force.

En prince prudent, Quinantzin avait travaillé, dès les premières années de son règne, à consolider son autorité sur les provinces de son royaume les plus exposées à être troublées ou envahies par les Chichimèques du Metztitlan ; il comprenait qu'aussi longtemps qu'il n'aurait pu réussir à étouffer entièrement le vieux levain de la barbarie dans cette contrée, il lui serait impossible de prendre aucune mesure décisive contre Tenancacatl, ni d'être assuré de la fidélité de ses sujets dans l'Anahuac. Le nord était une porte constamment ouverte à la rébellion, qui y trouvait ses appuis les plus puissants, et il n'y avait de tranquillité à espérer pour les rois de Tetzcuco et de stabilité pour leurs institutions qu'autant que cette porte serait fermée. Dans ces dispositions, Quinantzin, ayant réglé ses affaires intérieures, se préparait à marcher contre les seigneurs du nord-est, afin de les soumettre définitivement à son sceptre, lorsqu'il apprit simultanément la nouvelle de la proclamation de Tenancacatl à Tenayocan et de la révolte de la plupart des petits seigneurs feudataires de sa couronne. C'était une ligue complète et d'autant plus dangereuse qu'elle avait des ramifications au sein même de sa capitale : à l'exception du royaume des Culhuas et de la principauté de Xaltocan, elle embrassait tout l'Anahuac (1). Tenancacatl, appuyé par le roi des Tépanèques, s'était déclaré souverain des Chichimèques de Tenayocan, en se décorant du titre de Chichimecatl-Teuctli (2), distinctif des chefs de la maison de Xolotl, et il avait

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 14.

(2) Id., ibid. — Le titre de *Chichimecatl-Teuctli*, ou chevalier chichimèque, par excellence, était le titre distinctif des rois de la maison de Xolotl, comme celui de *Tecpanecatl-Teuctli*, ou chevalier tecpanèque, était celui des rois d'Azcapotzalco, et de *Culhua-Teuctli*, ou chevalier culhua, l'était des rois de Culhuacan

vu grossir rapidement son parti d'une multitude de guerriers attachés jusque-là à la personne du fils de Tlotzin-Pochotl. De ce nombre fut Yohualtzin, seigneur de Cohuatepec, considéré comme un des plus puissants feudataires de Quinantzin ; celui-ci, joignant la perfidie à la rébellion, s'empara par trahison de la ville de Tlatzalan, que Tlotzin avait donnée en apanage à son fils Tlacateotzin. Ce prince eut à peine le temps de se dérober, par la fuite, au piége qu'on lui avait tendu ; il se retira auprès de Xilotliquex, son cousin, fils du seigneur de Tepeyacac, et ils s'empressèrent d'aller ensemble rendre compte à Quinantzin de ce qui se passait dans leurs provinces. On vit arriver en même temps, à Tetzcuco, des fugitifs de diverses classes, que leur attachement à leur souverain avait obligés à chercher un asile auprès de lui (1). En peu de jours tout le nord et l'ouest de la vallée se trouvèrent en armes, et le monarque se vit réduit aux murailles de sa capitale et aux petits cantons voisins de Huexotla et de Coatlychan, qui lui étaient demeurés fidèles.

Quinantzin avait besoin de tout son courage, pour contempler sans effroi ces flots d'ennemis, que l'insurrection soulevait alors contre sa puissance ; mais leur jalousie mutuelle, leurs rivalités, leurs aspirations à l'indépendance personnelle, en les empêchant de s'unir, le sauvèrent de leurs coups. Acolnahuacatl à Azcapotzalco et Tenancacatl à Tenayocan, également ambitieux, manœuvraient à l'insu l'un de l'autre, pour se faire des partisans dans cette tourbe rebelle ; au lieu de marcher d'accord sur Tetzcuco et d'achever de briser la couronne d'Acolhuacan, ils perdirent leur temps à des manéges maladroits, tout en protestant de leur amitié mutuelle. Le petit-fils de Nopaltzin sut mettre à profit leur négligence : pendant que ses adversaires usaient leur ardeur en débats inutiles, il s'appliqua à fortifier tous les points vulnérables de sa capitale, rappela sous ses drapeaux tous les vassaux sur lesquels

(1) Ixtlilxochitl, ibid. ubi sup. — Veytia, ibid.

il pouvait encore compter, et, sans vouloir se risquer à perdre par une bravade le peu qui lui restait, il travailla patiemment, à l'abri de ces murs, à reprendre un jour sa revanche de l'inaction à laquelle on le condamnait actuellement (1).

Cependant, ce n'était, peut-être, pas sans dessein qu'Acolnahuacatl avait ménagé Quinantzin en amusant Tenancacatl. La connaissance qu'il avait de son caractère, de la vaillance et de l'énergie qu'il avait déployées si souvent, en faisait pour lui un adversaire redoutable; il pouvait donc être tout aussi dangereux de l'attaquer dans ses retranchements, que de chercher à traquer le tigre dans sa tanière. Au contraire, le peu de consistance de l'autorité du prince de Tenayocan lui découvrait, dans la seigneurie qu'il avait usurpée, une conquête bien plus aisée et une proie bien plus facile à garder que l'autre. Quelques années à peine s'étaient écoulées, depuis qu'il régnait sur cette portion de l'héritage des Xolotl. Mais, dans cet intervalle, son caractère farouche et son orgueil lui avaient aliéné les cœurs d'un grand nombre de Chichimèques; ceux-là même qui venaient tout récemment d'abandonner Tetzcuco s'en étaient détachés, bien plutôt à cause de leur antipathie pour les institutions civilisées, que par sympathie personnelle pour Tenancacatl.

Mais de tous ses voisins, c'étaient les Mexicains qui avaient eu le plus à souffrir de son humeur atrabilaire; rarement il avait laissé échapper l'occasion de les molester dans les différentes localités où ils cherchaient à exercer leur industrie aquatique. Depuis qu'ils avaient fait de Chapultepec le siége principal de leur nationalité naissante, ils n'avaient point cessé de s'étendre au dehors et de former de nouveaux établissements dans le voisinage des premiers. Tepeyacac, d'où ils avaient été chassés déjà une fois avec Tzippantzin, soixante ans auparavant, avait été repeuplé par eux; mais Tenancacatl, qui prétendait avoir autant de droit à ce

(1) Id., ibid.

rocher que le roi d'Azcapotzalco, leur avait également cherché chicane en ce lieu, peu de temps avant leurs querelles avec les Tépanèques, et leur avait fait signifier avec hauteur qu'ils eussent à le désemparer sans plus de retard, à moins qu'ils ne consentissent à lui payer un tribut. Harcelés, bientôt après, dans cette retraite, ils lui montrèrent néanmoins qu'il avait à faire à des gens de cœur, et ce ne fut pas sans avoir fait subir des pertes sérieuses à cet adversaire barbare, qu'ils s'étaient retirés sur Chapultepec (1).

Depuis cette époque l'antipathie des Mexicains n'avait fait que croître pour Tenancacatl, et ils ne souhaitaient rien tant que de pouvoir satisfaire leur rancune. Le roi d'Azcapotzalco, qui n'était que trop au courant de leurs aspirations, trouva le moyen de les exciter davantage, et, lorsqu'il crut le moment favorable, il leur fit proposer secrètement d'organiser une expédition contre Tenayocan et attirer le prince chichimèque dans un piége. Les Mexicains, que leur dernière défaite avait profondément humiliés, brûlaient de sortir de leur état de prostration et de relever leur honneur aux yeux des nations de la vallée, en se signalant par quelque action d'éclat. Tout en embrassant avec ardeur les ouvertures d'Acolnahuacatl, ils lui objectèrent leur petit nombre si inférieur, sous tous les rapports, à la puissance de leur ennemi. Mais, dans les prévisions du Tépanèque, c'était l'idée même où l'on était alors de leur faiblesse qui devait surtout servir ses projets : il promit autant d'hommes qu'ils en voudraient, pourvu qu'ils prissent le costume des Mexicains, leur fournit des armes et des vêtements, et leur ordonna de se tenir prêts pour l'action. Des espions guettaient Tenancacatl. Une nuit, au moment où l'on sut qu'il était le moins sur ses gardes et Tenayocan sans défenses, sur un avis venu d'Azcapotzalco, ils sortirent sans bruit de Chapultepec et

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. I, cap. 48. — Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 14.

tombèrent à l'improviste sur la capitale des Chichimèques, dont les quartiers extérieurs furent livrés au pillage. Trois fois de suite, ils recommencèrent ce jeu dangereux, qui était trop dans leurs goûts et dans leurs habitudes pour leur déplaire ; se jetant tantôt sur un canton, tantôt sur un autre dans les dépendances immédiates de Tenayocan, saccageant les habitations, enlevant même les femmes et les filles des Chichimèques, sans que Tenancacatl, stupéfait de leur audace, eût été une seule fois en mesure d'arrêter ce brigandage. Il lui paraissait incroyable qu'une poignée de misérables pêcheurs, qu'on croyait abattus à jamais depuis leur défaite par Azcapotzalco, eussent eu l'insolence de venir le braver si témérairement à sa face.

Outré de leurs méfaits répétés, le quatrième jour il réunit à la hâte les guerriers qu'il avait sous la main, bien résolu à les poursuivre et à les écraser, cette fois, comme des reptiles dans les murs étroits de leur forteresse ; mais il avait appris à ses dépens à estimer leur valeur, et, ne pouvant rallier assez promptement les chefs chichimèques dispersés dans les forêts voisines, il envoya un message à Acolnahuacatl, en le priant, comme son allié, de lui prêter main-forte contre ces bandits. Le rusé Tépanèque parut étonné d'une telle demande ; éludant une réponse directe, il interrogea, d'un air railleur, l'envoyé chichimèque sur le nombre des Mexicains et finit par lui dire qu'il ne tarderait pas à satisfaire au désir de son maître. Tenancacatl, impatient de ces délais, ayant rassemblé le plus de troupes qu'il avait pu, marcha en personne à Tepeyacac où il savait que ses adversaires avaient rétabli leur pêcherie ; ceux-ci, qui ne s'y montraient que par groupes insignifiants, firent mine cependant de vouloir défendre le rocher où étaient leurs cabanes. Les Chichimèques poussèrent le cri de guerre et coururent à l'assaut, persuadés qu'un instant suffirait pour les exterminer ; mais une armée entière de Tépanèques, déguisés en pêcheurs mexicains, occupait les environs, observant es mouvements ennemis Au même moment, on les vit sortir de

toutes parts d'entre les ajoncs et les rochers, et s'élancer, avec des hurlements formidables, sur les troupes de Tenancacatl. Ce n'était plus une simple rencontre : la face des choses avait changé soudainement, et, d'un coup d'œil, le frère de Tlotzin-Pochotl, soupçonnant la perfidie dont il était victime, comprit que le gain ou la perte de cette bataille serait décisif pour sa puissance. De part et d'autre il y eut des prodiges de valeur ; des monceaux de morts et de mourants couvrirent les bords du lac de Tenochtitlan. Mais les Mexicains, non moins enflammés par le désir de la vengeance que par l'espérance de la gloire dont cette journée allait les couvrir, forcèrent enfin la balance à pencher en leur faveur. Les Chichimèques furent vaincus sans ressources, et leurs restes décimés s'enfuirent dans la montagne, entraînant Tenancacatl désespéré, sans oser rentrer dans Tenayocan (1).

Les Mexicains et les Tépanèques les poursuivirent conjointement; mais ils firent bientôt après volte-face sur cette capitale barbare, qui fut livrée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Ses habitants s'attendaient si peu à une défaite, que les femmes et les enfants étaient restés sans appréhension dans leurs demeures avec une entière sécurité. La plupart furent emmenés prisonniers, et on les chargea de leurs propres dépouilles jusqu'à Azcapotzalco, où le roi Acolnahuacatl fut chargé de prononcer sur leur sort. On peut concevoir avec quelle satisfaction le Tépanèque reçut les guerriers qui lui faisaient don de cette belle seigneurie ; il leur concéda le butin et, en les congédiant, leur permit de s'établir dans tous les lieux à leur convenance (2). Dans l'intervalle, Tenancacatl, accompagné de Tzayoltzin, le plus cher de ses compagnons d'armes, et de quelques autres chefs, avait gagné Xaltocan. Les vieilles haines de cette ville pour les Mexicains lui faisaient espérer de trouver de la sympathie dans ses

(1) Ixtlilxochitl Septima Relacion de Tenancacaltzin y de Aculhua, etc.
(2) Id., ibid.

habitants, non moins que dans Payntzin leur seigneur ; mais Payntzin était demeuré l'allié fidèle de Quinantzin, dont Tenancacatl avait si cruellement trahi la confiance. Dans la crainte, d'ailleurs, de se faire un ennemi de son adversaire dont la puissance était redoutée, il n'accueillit sa présence qu'avec froideur et lui refusa nettement les secours qu'il lui demanda pour l'aider à rentrer dans ses domaines (1). Se voyant alors abandonné de tout le monde, trop âgé, d'ailleurs, pour pouvoir se mettre à la tête d'une entreprise nouvelle et pour lutter seul contre un prince que la fortune comblait de ses faveurs, le petit-fils de Xolotl quitta l'Anahuac, et alla cacher sa honte et ses regrets dans les contrées lointaines d'où étaient sortis ses ancêtres (2). Ainsi disparut, au moment où Quinantzin s'y attendait le moins, le plus grand ennemi de son trône et le champion le plus redoutable de l'indépendance barbare.

Acolnahuatl triomphait, sans exception, de tous ses adversaires. Maître de la seigneurie de Tenayocan, il alla fixer son séjour dans cette ville qui demeura pendant vingt ans la capitale du royaume des Tépanèques (3). Au dire des chroniqueurs, il se fit décerner alors le titre de Chichimecatl-Teuctli (4), et couronner roi et souverain seigneur des Chichimèques, suivant les usages antiques de cette nation, délaissés par Quinantzin. Sous son administration, Tenayocan se repeupla promptement ; elle perdit, dès lors, sa rusticité primitive et commença à prendre un aspect plus policé. C'est ainsi qu'Acolnahuacatl, enflé de ses succès, marchait, sans s'en apercevoir, dans la même voie que le roi de Tetzcuco, dont il usurpait les états, et que les événements qui paraissaient destinés à favoriser la barbarie tournaient encore au profit de la civilisation.

(1) Id., ibid.

(2) Id., ibid., Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 10.

(3) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc.

(4) Id., ibid. — *Chichimecatl-Teuctli*, seigneur ou chevalier chichimèque, par excellence.

Pendant vingt ans, Azcapotzalco se trouva à la tête des seigneuries au nord et à l'ouest de l'Anahuac, exerçant une prépondérance égale, sinon supérieure à celle de Culhuacan au midi. Mais le terme de sa prospérité approchait. Les Chichimèques, passés sous son sceptre avec le domaine de la seigneurie de Tenayocan, avaient fini par s'apercevoir que, depuis leur révolte contre Quinantzin, ils n'avaient fait que servir d'instruments à l'ambition du Tépanèque : la cause de leur indépendance, loin d'y gagner, perdait chaque jour davantage, et leur instinct leur faisait pressentir le moment où Tetzcuco, sortant de sa longue inaction, allait de nouveau prendre les armes pour appesantir sur eux sa main. En effet, depuis que la défection de ses feudataires avait obligé Quinantzin à se renfermer dans les murs d'Oztoticpac, il avait travaillé silencieusement à reconstituer son autorité sur ses bases anciennes. Patient au milieu de ses épreuves et plein d'espoir dans son avenir, il avait entrevu, dès les premiers jours du couronnement de son rival (1), que ce prince, environné de vassaux insubordonnés et déjà trop enclins à la désobéissance, serait impuissant à garder les possessions qu'un bonheur inouï avait placées sous son sceptre, et que ceux qui y avaient contribué ne tarderaient pas à s'en repentir. En attendant, il s'efforçait, par une administration sage et paternelle, soutenue par cette même volonté qu'il n'avait cessé de manifester, de rassembler, en les consolidant, les membres épars de son royaume, et de ramener autour de lui les esprits égarés, qu'un moment d'illusion, que la crainte ou l'inconstance avaient séparés de sa fortune. Oubliant leurs méfaits ou feignant de les ignorer, il les comblait des témoignages de son affection et leur donnait place à sa cour. Trop prudent, toutefois, pour se fier entièrement à eux, il se contentait de mettre leur nouveau zèle à profit pour en faire des instruments utiles. Dans les circonstances graves où il croyait avoir besoin du

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion de Tenaucacaltzin y de Aculhua.

conseil d'autrui, il réunissait le petit nombre de ses parents ou de ses amis, restés fidèles dans ses mauvais jours; il contemplait avec eux l'orage qui s'accumulait lentement, et travaillait à se composer une armée, capable de servir énergiquement ses desseins, lorsque le moment serait venu de reconquérir les divers fleurons arrachés à sa couronne.

Dans l'état de fermentation où se trouvait l'Anahuac, par suite de l'instabilité des grands, on pouvait s'attendre, à chaque instant, à subir une nouvelle commotion. Elle commença de manière à faire craindre à Quinantzin une ruine plus grande que jamais. Les Téo-Chichimèques de Poyauhtlan, qui n'avaient cessé de remuer depuis un siècle, étendaient chaque jour davantage leurs excursions sur les terres de leurs voisins. Acolhuas, Tépanèques, Culhuas et Xochimilques souffraient également de cet état de choses, qui menaçait de détruire toute culture et d'anéantir toutes les propriétés publiques et privées; mais ces barbares se montraient également insensibles à leurs plaintes et à leur courroux. Rien ne semblait pouvoir arrêter leurs dévastations, et, leur insolence croissant avec le succès, ils annonçaient hautement qu'ils ne mettraient bas les armes que lorsqu'ils auraient soumis toute la vallée à leur sauvage domination (1).

Une ligue entre les nations de l'Anahuac devenait imminente : les Téo-Chichimèques en comprirent le danger ; ils résolurent de la prévenir en faisant un appel aux vieilles haines des montagnes du nord contre la civilisation. Tetzcuco parut devoir en être la première victime. Excitées par la présence des anciens forestiers rebelles Icuex et Ocotox, elles manifestèrent bientôt une agitation terrible : à leur instigation, les bandes barbares du Metztitlan, de Tollantzinco, de Tototepec et de Tepepolco poussèrent le cri de guerre et, sortant de leurs âpres solitudes, elles s'avancèrent à

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 9. — Munoz Camargo, Hist. de la Repub. de Tlaxcallan.

marches forcées sur la vallée. Dans les limites étroites où Quinantzin avait renfermé sa puissance, il leur semblait facile de la renverser et de détruire à jamais ses espérances. A ces menaces terribles se joignirent la guerre civile et la révolte dans sa propre famille. De ses cinq fils, les quatre aînés, Chicomacatl, Memexol, Manahuatzin et Tochpili, séduits par les rêves de leur ambition, par les promesses des barbares ou par l'entraînement de leur nature sauvage, trahissant la cause paternelle, abandonnèrent Tetzcuco pour aller se ranger sous les drapeaux ennemis. De toutes les épreuves qu'avait subies Quinantzin, celle-ci devait être la plus cruelle et la plus douloureuse: mais, toujours ferme et digne de lui-même, il contempla sans effroi les flots armés qui descendaient vers lui. Au milieu de la consternation des siens, de l'épouvante de la cité royale, menacé encore par la désertion de quelques officiers fidèles jusque-là, il prit courageusement toutes les mesures nécessaires pour soutenir cette grande lutte. Tous comprenaient, comme lui, qu'elle allait décider de la ruine totale ou du salut de la monarchie (1).

L'incendie des villes, la destruction des villages et des métairies, le ravage des campagnes et des champs cultivés, marquaient le passage des Chichimèques du nord : tout annonçait leur résolution de mettre un terme aux progrès de la civilisation et de faire une guerre à mort à ceux qui s'en étaient déclarés les protecteurs. Mais, en se plaçant à la tête de ses troupes, le fils de Tlotzin-Pochotl montra mieux que jamais combien il savait se rendre supérieur aux événements, et, dès les premiers combats, il fit souvenir les Chichimèques, barbares ou policés, qu'ils avaient affaire à un descendant véritable de Xolotl. L'ennemi descendit des

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 11. Cet écrivain met ici cette guerre au commencement du règne de Quinantzin ; ailleurs, il la place vers le milieu ou la fin, et Torquemada dans les derniers jours de Tlotzin-Pochotl. Nous avons cherché à lui donner sa véritable place. Voir Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 16.

montagnes par les chemins de Chiuhnauhtla, de Zoltepec, de Patlachiuhcan et de Quauhximalco, montrant ainsi son dessein d'investir Tetzcuco et de l'attaquer simultanément de quatre côtés à la fois (1). Quinantzin, ayant divisé ses forces en quatre corps principaux, donna le commandement du premier à son frère Tochinteuctli, avec ordre de marcher contre Icuex, qui était campé à Chiuhnauhtla. Son frère Nopaltzin-Cuetlaxihui s'avança, avec le second, contre Ocotox, et le troisième, sous la conduite d'Huetzin II, seigneur de Coatlychan (2), marcha vers le défilé de Patlachiuhcan, où se trouvaient réunis les plus nobles guerriers de Toltepec et de Tollantzinco. Quinantzin se mit en personne à la tête du quatrième corps, son fils Techotlala demeurant à la garde de la capitale : il s'enfonça dans les montagnes de Quauhximalco, qui sont dominées par les cimes altières du Tlaloc, à l'est de Tetzcuco, par où descendait une partie de l'armée barbare, sous le commandement de Zacatitechcochi, seigneur de Tepepolco (3).

L'attaque eut lieu en même temps sur tous les points. Malgré leurs efforts désespérés, les ennemis furent culbutés; après une

(1) Ixtlilxochitl, ibid. — *Patlachiuhcan*, aujourd'hui *Pachuca*, village célèbre par le voisinage des mines d'argent de Real del Monte, à 18 l. E. de Mexico. A mi-chemin environ de cette capitale à Pachuca, commence un peu au-dessus du village de San-Juan Téotihuacan une montagne du nom de Patlachiuhcan, où l'on entre par une suite de defilés extrêmement pittoresques; c'est le lieu dont il est question ici.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I. Après le premier Huetzin connu il énumère les membres de sa famille, pag. 59, nomme, pag. 73, Atomilco seigneur de Coatlychan, lequel paraît être le même qu'un Acolmiztli, puis, parlant de cette guerre de Quinantzin contre les barbares, nomme de nouveau, pag. 77, un Huetzin qui doit être le second de ce nom. Voir le Mémoire sur la peinture didactique, etc, par M. Aubin, au sujet des altérations que paraît avoir subies la peinture qui servit à Ixtlilxochitl, surtout dans ce qui a rapport aux premiers rois de Coatlychan. Les princes de Tetzcuco auraient-ils eu peur de laisser à la postérité les preuves de leur usurpation et peut-être du crime de Quinantzin?

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 11. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 16.

suite de combats sanglants, les troupes royales enlevèrent leurs retranchements et en firent un grand carnage. Elles firent une multitude de prisonniers, sans compter le butin, qui fut considérable. Les autres s'enfuirent, chaudement poursuivis par Quinantzin. Huetzin, Tochinteuctli et Nopaltzin-Cuetlaxihui eurent un succès semblable. Ce dernier eut le bonheur de tuer de sa main le vieux Ocotox, dont la mort acheva de dissiper les rebelles : cette journée eut, malheureusement pour lui, une issue fatale; s'étant imprudemment avancé derrière eux trop loin dans les montagnes, il fut pris en flanc par les habitants de Tollantzinco qui lui avaient dressé une embuscade, et tué avant que les siens eussent pu courir à son secours. Sa mort jeta un voile de deuil sur la victoire (1). Mais le triomphe des armes royales était trop signalé pour ne pas relever aussitôt le prestige du roi de Tetzcuco. Il en profita pour faire entendre sa voix aux provinces qui naguère avaient méconnu son autorité. Acolhuas et Chichimèques tournaient également vers lui leurs regards. A l'approche de ses officiers, toutes les villes du royaume qui, jusque-là, avaient refusé de le reconnaître pour leur souverain, ouvrirent leurs portes. En peu de mois, les états d'Acolhuacan se reconstituèrent, comme au temps de la mort de Tlotzin, et les seigneurs de toute classe vinrent prêter serment de fidélité entre ses mains. Ses quatre fils aînés s'étaient rencontrés en face de lui sur le champ de bataille (2); mais, en le voyant, ils avaient eu honte de combattre contre leur propre père, et ils s'étaient retirés avant l'action. Quinantzin, au fond du cœur, leur sut gré de cette pudeur. A leur tour, ils arrivèrent à Tetzcuco pour lui faire leur soumission; mais, avant de se présenter devant lui, ils eurent recours à leur mère. La reine intercéda pour eux; cer-

(1) Id., ibid.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 19. Cet auteur place la révolte des fils de Quinantzin à la fin de son règne; mais Ixtlilxochitl la réfère expressément à l'invasion des Chichimèques du nord dont il est question actuellement.

tains alors de leur pardon, ils se jetèrent à ses pieds en implorant sa miséricorde. Le monarque, touché en les voyant, les releva ; il leur fit voir avec douceur le crime qu'ils avaient commis en se révoltant contre lui. Il leur promit ensuite de jeter un voile sur le passé, mais à condition de renoncer à demeurer dans l'Anahuac et à se retirer, le plus tôt qu'il serait possible, parmi les Téo-Chichimèques de Huexotzinco et de Tlaxcallan, où déjà deux de leurs oncles avaient fondé de nouvelles seigneuries (1).

En attendant, ils se retirèrent à Poyauhtlan, soit que Quinantzin voulût se servir d'eux pour déterminer les Téo-Chichimèques à quitter l'Anahuac, où ses triomphes récents rendaient leur demeure désormais trop précaire, soit qu'il cherchât à fomenter encore davantage avec leur aide les troubles entre eux et les nations voisines, dont l'affaiblissement devait désormais contribuer à sa grandeur. Dans cette situation, les Téo-Chichimèques, dont l'inquiétude était connue pour avoir provoqué l'invasion qui avait menacé la monarchie d'une destruction si prochaine, ne pouvaient voir avec indifférence les fils du roi d'Acolhuacan : leur présence au milieu d'eux leur permettait, à certains égards, d'espérer qu'il resterait neutre dans leurs démêlés avec leurs autres voisins. En effet, l'orage qu'ils avaient momentanément détourné préparait de nouveau ses foudres, depuis que la vallée était délivrée de ses ennemis septentrionaux. Les Tépanèques, les Xochimilques, les Culhuas et les Mexicains, se rassemblaient sous le même drapeau, résolus de profiter de la conjoncture présente, pour exterminer jusqu'à la dernière de ces bandes sauvages que rien n'était capable de contenir et qui pouvaient, en un moment donné, anéantir la civilisation renaissante.

A l'exception des états de la couronne de Quinantzin (2), toutes

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 6. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 20.

(2) Les auteurs ne le disent pas expressément, mais le font ressortir, plus tard, des paroles mêmes des ambassadeurs tlaxcallans à Quinantzin.

les forces de l'Anahuac se donnèrent rendez-vous pour la cause commune. Au jour marqué, on vit leurs masses imposantes se mouvoir de tous les côtés à la fois et s'avancer dans la direction de Poyauhtlan. Les Téo-Chichimèques n'étaient pas hommes à se laisser surprendre à l'improviste. A la voix de leurs chefs, leurs bataillons formidables, épars dans les forêts et les montagnes de la vallée, se concentrèrent pour être prêts à recevoir l'ennemi. La rencontre eut lieu dans la plaine qui s'étend entre le bourg actuel de Coatlychan et celui de Chimalhuacan (1). Au premier signal, ils chargèrent simultanément, avec des hurlements et des sifflements particuliers, accentués d'une manière terrible, qui firent frémir tous les rochers d'alentour. Le choc fut effroyable. La bataille dura depuis le matin jusqu'au coucher du soleil, avec une furie et un acharnement dont l'Anahuac, jusque-là, n'avait pas encore eu d'exemple (2). Les chants de cette époque ne parlent que des monceaux de cadavres, abandonnés aux oiseaux de proie, des torrents de sang qui coulèrent dans la lagune et qui, pendant de longs jours, laissèrent à ses eaux une teinte sinistre (3).

C'était la plus grande bataille qui se fût jamais livrée dans l'Anahuac, si l'on considère le nombre et la valeur des combattants; on peut la regarder comme une des plus importantes, si l'on réfléchit aux conséquences qu'elle eut pour cette contrée. Les Téo-Chichimèques rentrèrent triomphants dans leurs quartiers; c'est

(1) Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 9.

(2) Id., ibid.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap 9. « Dicen los naturales de « aquella tierra, que en memoria de esta tan sangrienta batalla, comen cierto « marisco, que en esta misma laguna se cria que tiene por nombre, Izcahui- « tli, y ai en ella mucha cantidad, y tiene el color de sangre, algo requemado, « y de color leonado, que es a manera de llama colorada, la cual cogen, y « la tienen por grangeria los pescadores de alli; y dicen fabulosamente que « de la mucha sangre que se derramo en aquellas aguas, se convirtio en esta « llama y marisco. »

là, peut-être, qu'ils décernèrent aux fils de Quinantzin, devenus leurs chefs (1), les titres glorieux de Teuctli, en y ajoutant les noms barbarement fastueux de Culhua-Teuctli-Tepaneca-Quanex (2) et de Teyohualminqui (3) en récompense de leurs actions éclatantes, et sous lesquels ils furent connus depuis. Les peuples alliés perdirent l'avantage de la journée (4), mais la cause de la civilisation y gagna une victoire réelle. De part et d'autre, il y eut un si grand nombre de morts, que ni eux ni les Téo-Chichimèques ne furent, de longtemps, en état de reprendre les armes. Ces barbares reconnurent, d'ailleurs, si bien l'étendue de leurs pertes et l'impossibilité où ils étaient désormais de s'opposer aux progrès de la vie policée et de la société nouvelle, qu'ils prirent, peu de temps après, la résolution d'abandonner l'Anahuac. (De l'an I Tochtli, 1246, à l'an I Tecpatl, 1272.)

Cette résolution, motivée par leur affaiblissement, était une conséquence naturelle de la bataille de Poyauhtlan. Elle entrait parfaitement dans les vues de Quinantzin; mais ce qui n'était pas

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 11. « Cette conduite « (les réformes de Quinantzin), dit l'auteur, mécontenta cependant beaucoup « de Chichimèques, parmi lesquels se trouvaient les quatre aînés des cinq « fils du roi… Les premiers qui se révoltèrent furent ceux qui étaient établis « à Poyauhtlan. » Plus loin, après avoir raconté les victoires de Quinantzin, l'auteur ajoute : « Tous les prisonniers, particulièrement les quatre fils de « Quinantzin et les nobles de Poyauhtlan, furent envoyés dans les provinces « de Tlaxcallan et de Huexotzinco. » Puis il ajoute : « … Ils devinrent sou- « verains de ces provinces; c'est d'eux que descendent ceux qui les gouver- « nèrent dans la suite. » Or il est de toute évidence que les princes de Huexotzinco et de Tlaxcallan étaient les mêmes qui, à la tête des Téo-Chichimèques de Poyauhtlan, firent la conquête de ces contrées. Ces divers textes fixent, à n'en pouvoir douter, la révolte de Poyauhtlan, la grande bataille qui en fut la suite, ainsi que l'émigration des Téo-Chichimèques au règne de Quinantzin. Munoz-Camargo, dans son Hist. de la Répub. de Tlaxcallan, confirme cette date, en disant que la bataille de Poyauhtlan et ses conséquences eurent lieu du vivant de Huitzilihuitl, premier prince des Mexicains.

(2) Chevalier Culhua Tépanèque à la tête grise (*Quanex*, tête de cendre, cendrée). Ces titres effacèrent complétement les noms originaux des fils de Quinantzin.

(3) *Teyohualminqui*, qui s'illustre et acquiert de la gloire.

(4) Munoz-Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan.

moins d'accord avec ses vœux secrets, c'était le marasme où étaient également tombées les autres nations de la vallée, à la suite de cette grande lutte. Elles comprenaient clairement que lui seul, pour le moment, en retirerait tous les avantages: aussi suivaient-elles, d'un œil inquiet, les événements qui se passaient à Tetzcuco et qui tendaient à donner, chaque jour, plus d'importance à cette monarchie nouvelle. Acolnahuacatl, dans Tenayocan, menacé bien plus que les autres, par ces changements rapides, voyait, avec une anxiété croissante, s'approcher le jour où le fils de Tlotzin-Pochotl viendrait lui réclamer l'héritage de ses aïeux. Mais Quinantzin était trop prudent pour chercher à rien entreprendre contre cet adversaire redoutable, avant d'avoir assuré sa puissance en Acolhuacan, ainsi que dans les provinces du nord. C'est là qu'il tourna ses regards aussitôt qu'il se crut capable de porter ses armes hors des limites des états immédiatement soumis à la couronne de Tetzcuco. Ses plus puissants ennemis étaient, dans ces contrées, les princes de Tollantzinco, de Metztitlan et de Tototepec: sur le point de traverser leurs frontières, il leur envoya des hérauts d'armes, portant un défi que leur orgueil ne put se refuser à accepter. Jamais, auparavant, ils ne s'étaient mesurés en bataille rangée avec les troupes des rois chichimèques. Quinantzin leur fit dire qu'ils eussent à se soumettre à sa volonté et à venir lui rendre hommage sans plus de retard, ou à se présenter, au bout de deux jours, dans la plaine de Tlaximalco (1), afin de décider, à armes loyales, s'ils étaient dignes de maintenir leur indépendance en dehors de son autorité souveraine. Au cas contraire, il les menaçait d'entrer dans leurs seigneuries et de les mettre à feu et à sang, sans épargner même ni les femmes ni les enfants à la mamelle, jusqu'à leur entière extermination.

Soit qu'ils se sentissent ébranlés par cette menace, soit la crainte de se couvrir de honte aux yeux des autres princes, les chefs de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 6.

Metztitlan et de Tototepec s'empressèrent d'accepter le combat : ils arrivèrent à Tlaximalco un jour avant celui qui leur avait été marqué. Mais, au lieu d'une journée et d'une bataille, quarante batailles se succédèrent sans interruption, sans que ni les uns ni les autres ne cédassent un pouce de leur terrain. Chaque soir, cependant, c'était Quinantzin qui se retirait à ses quartiers, emportant la gloire d'avoir battu l'ennemi avec une perte insignifiante comparée à celle de ses adversaires. Au bout de quarante jours, épuisés de forces et se sentant hors d'état de soutenir plus longtemps l'invincible ardeur des Chichimèques et des Acolhuas, ils vinrent se jeter aux pieds de Quinantzin, en le suppliant de les recevoir à merci. Le roi de Tetzcuco se montra plein de magnanimité à leur égard; mais il exigea d'eux des otages et les força à lui livrer les plus coupables d'entre les barbares rebelles réfugiés auprès d'eux. Ceux-ci furent punis de mort, les autres s'enfuirent dans les retraites les plus inaccessibles des montagnes, où ils demeurèrent pendant plus d'un siècle sans pouvoir remuer contre les rois de l'Anahuac (1).

Quinantzin, ayant achevé de pacifier ces provinces si longtemps obstinées, retourna à Tetzcuco, avec la gloire d'avoir soumis à ses armes, dans le nord, plus de contrées que n'en avaient jamais, en réalité, possédées ses aïeux. Des rivages du golfe du Mexique aux frontières du Michoacan, toutes les seigneuries que baignait, dans son cours, le fleuve de Tula, le reconnurent pour maître suprême et se rendirent tributaires de sa couronne (2).

La barbarie pouvait se considérer comme vaincue; elle était à jamais refoulée dans le nord d'où elle était sortie. Désormais, assuré de la tranquillité de ce côté, Quinantzin, dont tous les desseins s'étaient constamment enchaînés avec une rare sagesse, tourna enfin ses regards sur Tenayocan. Acolnahuacatl n'attendit

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I. chap. 12.
(2) Torquemada, ibid.

pas qu'il fût arrivé devant cette ville; déjà il avait pu s'apercevoir que la fortune était entièrement du côté de son rival : la mauvaise volonté des habitants, l'abandon de la noblesse chichimèque, dont les chefs s'éloignaient de lui, les uns après les autres, enfin le déclin de ses propres forces, si visible en face des triomphes du roi de Tetzcuco, ne lui prouvaient que trop son impuissance. Dans cette extrémité, il prit la résolution de lui envoyer des ambassadeurs, afin de lui remettre volontairement ce qu'il se sentait incapable de garder. Instruit par les leçons de l'adversité, Quinantzin reçut avec bonté les envoyés tépanèques, leur donna pour leur maître les paroles les plus consolantes, les chargeant de l'assurer qu'il pouvait, sans danger, se présenter devant lui et qu'il le recevrait comme un frère (1).

Comptant sur sa générosité, Acolnahuacatl, suivi des principaux chefs tépanèques, sortit au devant du monarque qui s'était mis en marche pour entrer dans Tenayocan. Celui-ci, bien loin de chercher à triompher de son humiliation, l'accueillit avec la tendresse la plus vive et le ramena, avec toutes les distinctions de la royauté, au palais de ses aïeux (2); là, il le fit asseoir à côté de lui sur le trône, pendant qu'il recevait les hommages de sa noblesse; il l'assura de ses intentions pacifiques à son égard, son seul désir, dit-il, étant de recouvrer les provinces sujettes autrefois à la domination de Nopaltzin, sans prétention aucune sur celles qui relevaient du sceptre tépanèque.

Quelques jours après, Quinantzin, ayant convoqué dans Azcapotzalco la noblesse de ses états, procéda, pour la seconde fois, aux cérémonies de son couronnement. Il y invita tous les rois du plateau aztèque : pas un des princes de l'Anahuac ne manqua à cette solennité : terrifiés de ses succès si rapides et si extraordi-

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion de Tenancacaltzin y de Aculhua. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 17.

(2) Id., ibid.

naires, nul n'osa s'abstenir, et ceux des autres contrées qui ne purent s'y rendre en personne s'empressèrent de lui envoyer leurs ambassadeurs (1). La pompe qu'on déploya à cette occasion, le faste avec lequel le monarque se présenta aux regards de ses vassaux et de ses alliés, leur prouva que désormais il se croyait affranchi des coutumes barbares. Revêtu des insignes de la royauté toltèque, il s'assit sur le trône, ayant à sa droite Xihuiltemoc, roi de Culhuacan (2), et, à sa gauche, celui d'Azcapotzalco, annonçant ainsi la conclusion d'une confédération nouvelle entre les trois états prépondérants de la vallée. C'est alors, apparemment, qu'il ajouta à son nom celui de « Tlaltecatl », c'est-à-dire Celui qui aplanit la terre, sous lequel il est généralement connu dans les histoires. Des fêtes magnifiques signalèrent le second avénement de Quinantzin; après quoi, ayant achevé de recevoir les hommages de ses vassaux et des princes tributaires de son empire, il retourna à Tetzcuco (3). Dès ce moment, Quinantzin fut considéré comme l'arbitre de l'Anahuac : nul, à l'exception de son fils et successeur Techotlala, n'égala jamais après lui sa puissance dans cette contrée : en peu d'années, sa prépondérance devint si marquée et s'accrut si considérablement par suite de ses nouvelles victoires et l'habileté de son administration politique, qu'elle effaça entièrement les souverainetés voisines de Culhuacan et d'Azcapotzalco : il est douteux, toutefois, que ces deux états aient ja-

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 12.

(2) Suivant le Mém. de Culhuacan, Quauhtlix avait succédé à Chalchiuh-Tlatonac, en l'an XIII Calli, 1245, Yohuallatlatonac II à Quauhtlix en l'an VII Tecpatl, 1252; Tziuhtecatl à Yohuallatlatonac II, en l'an II Tecpatl, 1260, et un peu plus tard Xihuiltemoc. Il ne fixe pas l'époque de son accession, mais seulement celle de sa mort. A commencer de Yohuallatlatonac jusqu'à l'avénement d'Acamapichtli l'Ancien, il y a une variante entre les dates du Mémorial et celles du Codex Chimalpopoca, celui-ci marquant à l'année de la mort, donnée par le Mémorial, l'avénement des princes dont il est question.

(3) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc.

mais été rendus tributaires d'Acolhuacan ; mais ils ne se montrèrent plus que comme des satellites, dans l'orbe étincelant dont Tetzcuco était le centre, et toutes les autres principautés ou seigneuries se virent plus ou moins sujettes à sa suzeraineté (an I Tecpatl, 1272).

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Les Téo-Chichimèques de Poyauhtlan songent à quitter l'Anahuac. Ils en demandent l'autorisation aux rois d'Acolhuacan. Leur émigration au plateau de Cholullan. État de cette ville au treizième siècle. Sa prospérité. Arrivée dans ces régions des Chichimèques-Toltèques d'Icxicohuatl. Leur détresse. Ils demandent à s'établir comme macéhuales à Cholullan. Leur triste condition. Leurs plaintes à Tetzcatlipoca. Ce dieu les console. Ils conspirent contre les Cholultèques. Grande fête qu'ils leur donnent. Massacre de Cholullan. La ville sacrée et son territoire au pouvoir des Chichimèques-Toltèques. Conquête des Téo-Chichimèques dans ces contrées, au treizième siècle. Culhua-Teuctli s'empare de Tlaxcallan. Travaux de Quinantzin, roi de Tetzcuco. Arrivée des Tlaïlotlaques et des Chimalpanèques dans cette ville. Révolte des provinces du nord. Leur réduction par Quinantzin. Accroissement de Tetzcuco. Xihuiltemoc, roi de Culhuacan. Schismes et dissensions religieuses de cette ville. Tolérance de Quinantzin. Orgueil et insolence des Mexicains. Ligue de Copil, seigneur de Malinalco, contre eux. Coxcoxtli, roi de Culhuacan, adhère à la ligue. Caractère de ce prince. Le prêtre Quauhtlequetzqui conjure la mort de Copil. Il l'attire dans un piége et l'assassine. Accroissement de la ligue. Les Mexicains coupent en pièces Acolnahuacatl, roi d'Azcapotzalco. Guerre contre Chapultepec. Prise de cette place et défaite totale des Mexicains. Leur dispersion et leur captivité à Culhuacan. Le roi Coxcoxtli fait mettre à mort Huitzilihuitl, prince des Mexicains, avec sa fille.

L'enfantement douloureux du renouvellement de la civilisation dans l'Anahuac avait atteint son terme avec l'affaiblissement des Téo-Chichimèques à Poyauhtlan et la consolidation définitive de

la monarchie à Tetzcuco. Depuis la retraite de Tenancacatl, les Chichimèques qui n'avaient pu se décider à plier sous le joug de la vie policée, jugeant désormais leurs efforts inutiles pour s'opposer à ses progrès, avaient peu à peu suivi l'exemple de ce prince et commencé vers les régions septentrionales un mouvement rétrograde. Les victoires de Quinantzin sur les princes du Metztitlan avaient porté le dernier coup aux invasions des barbares et les avaient refoulés pour des siècles dans leurs montagnes. De leur côté, ceux de Poyauhtlan avaient pris la détermination d'abandonner la vallée et de se mettre en quête d'autres terres, où ils eussent les coudées plus franches avec leurs voisins et où ils pussent, sans contrainte, se laisser aller à toute l'indépendance de leurs penchants barbares. Tout en se vantant d'avoir obtenu la victoire sur leurs adversaires, ils comprenaient qu'une seconde bataille de Poyauhtlan les anéantirait entièrement. Depuis lors, ils vivaient avec plus de réserve, attendant que leurs chefs leur donnassent le signal de se mettre en marche. Les fils de Quinantzin, quoique réconciliés avec leur père, ne demandaient pas mieux que de quitter ces lieux, témoins de leur rébellion, où ils demeuraient, en quelque sorte, sous le contrôle paternel, et de gagner d'autres territoires où il leur fût permis de donner un libre cours à leur ambition.

Alors les dieux firent entendre leur voix par la bouche des prêtres, et Camaxtli parla : « Partez, s'écria-t-il (1), et marchez « devant vous. Ce n'est pas encore ici que se montrera votre au- « rore, et que se lèvera le soleil de votre grandeur (2). » Satisfaits de cet oracle, et remplis de confiance dans leur divinité, ils se disposèrent à se mettre en marche. Ils en donnèrent avis au mo-

(1) Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

(2) Ce langage figuré rappelle celui qu'on trouve à chaque instant dans les MSS. Quiché et Cakchiquel de Guatemala, où l'établissement définitif d'une nation est toujours représenté comme son aurore et son soleil levant.

narque et aux princes d'Acolhuacan, les suppliant comme des frères et des amis, de leur pardonner le passé, en leur disant qu'ils étaient venus pacifiquement s'établir sur leurs terres, et que, s'ils avaient malheureusement fait ensuite la guerre, c'était la faute de leurs voisins qui leur avaient cherché querelle. A cause de cela et pour obéir à la voix de leur dieu, ils avaient résolu de désemparer les lieux qu'ils habitaient; mais, auparavant, ils voulaient leur en donner avis, comme à leurs supérieurs, à leurs pères et à leurs seigneurs, afin de leur prouver leur respect et leur gratitude. Leur dessein, ajoutèrent-ils, était de passer plus avant, vers les contrées où le soleil se lève; mais ils ne voulaient pas entreprendre ce voyage sans avoir obtenu préalablement leur agrément, souhaitant, par-dessus toute chose, de ne rien faire sans leur autorisation, afin que, si, par malheur, il leur arrivait un jour d'éprouver des embarras et de subir quelque grande calamité, ils eussent lieu de recourir à eux au besoin, pour obtenir leur aide, comme à des hommes puissants et prospères dans la pleine possession de leurs provinces et de leurs royaumes (1).

A cette demande, le roi et les princes répondirent, avec courtoisie, qu'ils seraient heureux de les voir demeurer comme des frères et des amis dans les lieux où ils étaient; mais, après divers pourparlers qui n'étaient autre chose qu'un échange mutuel de politesses (2), ils s'accordèrent à les laisser partir, en leur promettant, comme une marque de leur amitié, de leur donner des guides pour les conduire par les passages les plus sûrs et les plus

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la république de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10. — Ces paroles de soumission et d'humilité indiquent mieux que tout le reste que les chefs des Téo-Chichimèques étaient les fils de Quinantzin à qui ils s'adressent avec tant de respect depuis qu'il est devenu le maître absolu de tout.

(2) Ces politesses sont très-fréquentes parmi les Indiens; encore aujourd'hui je ne connais pas de peuple plus cérémonieux, plus digne dans son langage et qui emploie plus de formules d'étiquette que les Indiens de Rabinal parmi lesquels j'écris ces lignes.

aisés, jusqu'au sommet des grandes montagnes de Tetzcuco, d'où ils leur montreraient leur chemin vers l'Orient.

Les Téo-Chichimèques, chargés par leurs chefs d'explorer le pays et d'aller en avant en éclaireurs, se mirent aussitôt en route avec les guides acolhuas : ceux-ci les conduisirent à la cime du Tlalocan, d'où ils leur firent connaître, une à une, les fertiles vallées de Tlaxcallan, encore occupées, en grande partie, par des populations olmèques et xicalancas ; ils en redescendirent quelques jours après remplis d'enthousiasme, et allèrent raconter à leurs compatriotes les merveilles des belles contrées qu'ils avaient vues. Tous en furent dans l'allégresse : ils solennisèrent leur joie par des festins et des sacrifices qu'ils offrirent à Camaxtli, dont ils croyaient découvrir la volonté dans le désir extrême qu'ils éprouvaient de se séparer de Poyauhtlan (1).

Au moment de s'engager dans les montagnes de la province de Chalco, qui forment la base du Popocatepetl, une portion considérable de la population téo-chichimèque, effrayée à l'aspect de ces hauteurs incommensurables, rebroussa vers le nord, et, de l'agrément des princes de Tetzcuco, alla s'établir dans les provinces de Tullantzinco et de Quauhchinanco. Elle y trouva d'autres Téo-Chichimèques qui y avaient émigré, plusieurs années auparavant, sous la conduite de Macuilacatl. Celui-ci reçut ses compatriotes avec de grandes démonstrations d'amitié et, pour se les attacher davantage, maria sa fille à leur chef Chimalquixin (2). De l'époque de leur établissement dans ces contrées commença, pour ces populations, une ère plus policée : elles conquirent la plupart des provinces qui s'étendent au nord-est, et donnèrent naissance aux seigneuries de Tuzapan, de Papantlan (3), de Tonatiuhco, de

(1) Camargo, Hist. de la Repub. de Tlaxcallan, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

(2) Camargo, ibid. — Torquemada, ibid.

(3) Papantlan, aujourd'hui Papantla, dont la superbe et elegante pyramide, couverte de sculptures, est connue de beaucoup de voyageurs.

Nauhtlan, d'Achachalintlan et d'une foule d'autres moins illustres (1).

Pendant ce temps, le reste de la nation téo-chichimèque entrait dans les défilés de la Sierra-Nevada, et, après avoir contourné la base du volcan par Amecamecan, elle pénétrait dans les vallées qui s'étendent entre Cholullan, Huexotzinco et Quauhquechollan. Ce voyage, encore pénible aujourd'hui, devait être alors hérissé de difficultés, surtout en vue des enfants et des femmes qui suivaient à pied leurs pères et leurs maris : partagés en petites bandes qui s'échelonnaient d'une localité à une autre, ils y demeuraient souvent plusieurs mois avant de penser à se remettre en chemin Les plus laborieux passaient ce temps à préparer leurs semailles et à récolter les céréales dont ils se nourrissaient; les plus sauvages chassaient le gibier, et séchaient au soleil la chair des animaux qu'ils tuaient, afin d'avoir constamment des provisions ou des réserves. Il n'est donc pas bien surprenant que cette émigration ait duré plusieurs années.

En arrivant au plateau de Huitzilapan, les Téo-Chichimèques s'y trouvèrent de nouveau en pays de connaissance. D'autres bandes les y avaient précédés, à la suite de celles qui avaient, deux siècles auparavant, contribué si efficacement à la ruine de l'empire toltèque. Malgré ces invasions successives, les désastres qui avaient frappé tant de provinces avaient épargné Cholullan, ainsi que la plupart des cités olmèques, renfermées dans les vallées voisines, depuis la montagne de la Matlalcueyé jusqu'au sud du Popocatepetl; l'orage avait passé, touchant à peine à l'héritage des disciples de Quetzalcohuatl, n'effleurant peut-être pas même dans sa course les villes des Zacatecas et les régions commerçantes des Xicalancas, qui s'étendaient vers l'Atlantique (2). Atlixco (3), Calpan,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

(2) Muñoz-Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

(3) *Atlixco*, c'est-à-dire dans l'œil d'eau, aujourd'hui Atrisco, village à

Huexotzinco, Yancuitlalpan (1), Huapalcalco (2), Texoloc, Mixco, Xiloxochitla, Xochitecatl, Tenayacac (3), Tepeticpac (4), situées autour de Cholullan, à si peu de distance de l'Anahuac, avaient échappé, comme par miracle, à la plupart des calamités qui avaient frappé les Toltèques, dont les débris étaient allés plus d'une fois leur demander un asile (5).

Quetzalcohuatl paraissait avoir couvert de sa protection les régions dont il avait éprouvé l'hospitalité, au temps de son malheur. En effet, la ville sacrée de l'Exilé, déjà célèbre dans toute la terre américaine, par le culte pompeux qu'on y rendait à Cé-Acatl, ne l'était pas moins par ses grandes richesses et l'extension de son commerce. Ses quatre quartiers continuaient à être régis, selon l'ordonnance des disciples du prophète, ayant au-dessus d'eux les chefs suprêmes de l'état, connus sous le titre d'Aquiach et de Tlachiach, dont nous avons parlé ailleurs. Ce dernier possédait la dignité de grand-prêtre, devenue héréditaire dans la famille de Texpolcatzin qui en jouissait sous le règne de Topiltzin-Acxitl (6). Après lui, son fils Ichcatl, né de son concubinage sacrilége avec Cihuaquaquil, grande-prêtresse de la déesse des Eaux, en avait été revêtu, et il avait épousé une fille d'Acapol, tlatoani de Xicco-Chalco, à l'époque de l'invasion de l'Anahuac par les Chichimèques de Xolotl. Depuis lors, Cholullan, en continuant à prospérer

trois lieues environ de Cholullan et à 5 l. O. de la Puebla de los Angeles. Les Espagnols lui avaient donné le nom de la Villa del Carrion.

(1) *Yancuitlalpan*, c'est-à-dire la Nouvelle Vallée, ville jadis importante, non loin de Huexotzinco, aujourd'hui hameau appelé Nuestra *Señora de la Natividad*.

(2) *Huapacalco*, appelé ensuite le Hermita de Santa-Cruz.

(3) *Xochitecatl* et *Tenayacac* furent appelés ensuite San-Miguel et San-Francisco, tout près de Tlaxcallan.

(4) *Tepeticpac*, c'est-à-dire la Pointe du Rocher ; c'est le lieu où se trouve actuellement le couvent de San-Francisco de Tlaxcallan.

(5) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1 Tecpatl, 1064. — Ixtlilxochitl, Quinta Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 17.

(6) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc.

sous l'autorité de ses deux chefs et la haute suzeraineté de Culhuacan, pouvait se croire pour jamais à l'abri des révolutions qui avaient agité l'Anahuac.

Dans cette condition, il était naturel qu'elle fût restée la plus florissante des cités de l'ancienne monarchie toltèque ; là, plus qu'ailleurs, s'étaient conservées, avec les réfugiés de Tollan, les traditions du bon goût et de la civilisation. Dans leur décadence, les arts y étaient encore en honneur, et la science se cultivait comme autrefois dans les nombreux colléges qu'elle renfermait dans son sein. Ouverte aux pèlerins que la dévotion n'avait cessé d'attirer au temple de Cé-Acatl, elle étalait, sous les vastes portiques de ses tianquiz, les produits variés du monde américain, et l'opulence de ses marchands, le concours des étrangers contribuaient à donner à ses rues et à ses places publiques un air de fête continuel. Au sortir de ses faubourgs jusqu'au pied du Popocatepetl, la campagne était couverte de villes et de villages, de bosquets, de jardins, de prairies toujours vertes, et nulle part, sur le plateau aztèque, la nature ne se montrait plus prodigue et le sol plus fécond. C'est dans ces conditions heureuses qu'était Chollan, vers les dernières années du treizième siècle, lorsque les Téo-Chichimèques commencèrent cette série d'incursions nouvelles qui devaient amener, après la bataille de Poyauhtlan, l'assujettissement de la plupart des provinces qui de l'Anahuac s'étendent jusqu'à la mer du Nord (1).

Le lecteur, en se reportant par la pensée à l'époque de la ruine de Tollan, se souviendra des hordes terribles qui, sous cette dénomination, commune à tant d'autres nations sorties du septentrion, avaient désolé les plus belles provinces de l'empire, sous le commandement d'Icxicohuatl et de ses compagnons d'armes. Du séjour qu'ils avaient fait dans cette capitale et, peut-être, de la

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 10.

domination qu'ils y avaient momentanément établie, plusieurs avaient reçu le nom de Chichimèques-Toltèques, sous lequel ils apparaissent dans l'histoire (1). A la suite de la mort de Huémac III, Icxicohuatl, Quetzaltehueyac, Totolohuitzil et les autres chefs de ce parti avaient fini par abandonner Tollan, et, après avoir dévasté les contours du lac de Tenochtitlan, ils étaient entrés dans les montagnes qui environnent la base du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl, où ils errèrent pendant longtemps, sans trouver à se fixer, d'une manière permanente, en aucun des lieux que foulèrent tour à tour leurs pas inconstants. L'histoire de leurs pérégrinations, qui forme un des plus beaux monuments des anciennes annales du Mexique (2), les montre errant d'une province à une autre, quelquefois à demeure pendant une ou deux années, davantage même, mais hors d'état de renoncer entièrement à leur vie nomade, soit à cause de l'instabilité inhérente à leur caractère, soit pour des motifs que leurs chroniqueurs ont cru devoir passer sous silence. On ignore encore de quelle durée fut le temps qu'ils passèrent ainsi, avant l'époque assignée à leur arrivée à Cholullan ; mais, après un intervalle qui paraît avoir été fort long, on les voit réduits déjà à un petit nombre de guerriers flétris et ruinés, restes méprisés d'une faction jadis puissante, cheminant tristement, de province en province, incapables de faire aucune conquête, mourant de besoin et suppliant les populations, au travers desquelles ils passaient, de les recevoir, sinon comme des frères, au moins comme des serviteurs ou des esclaves. C'est dans cette condition misérable, causée apparemment par la peste ou la famine, que leur histoire nous les montre arrêtés dans la plaine de Cholullan.

Soit qu'ils eussent encore les mêmes chefs à leur tête, soit que les fils de Quetzaltehueyac et de ses frères d'armes eussent pris leurs noms, ce sont encore toujours les mêmes que l'on voit alors

(1) Historia Tulteca. Peintures et Annales en langue nahuatl coll. Aubin.
(2) Historia Tulteca, etc.

à la tête de la tribu des Chichimèques-Toltèques. En jetant, avec envie, les yeux sur les belles campagnes de Huitzilapan, où le cri de guerre paraissait avoir été étouffé depuis le règne funeste de Huémac Ier, ils soupiraient tristement. Dans leur détresse, ils eussent souhaité d'y trouver un coin de terre où ils pussent se reposer de leurs longues fatigues, trop heureux, disaient-ils, d'échanger leur indépendance contre les jouissances d'une vie plus calme et les douceurs de l'abondance. Touché de leur misère, Icxicohuatl, d'accord avec les autres chefs, se résolut à aller demander aux Cholultèques de lui faire la grâce de donner aux siens une petite place au milieu d'eux, s'offrant à les servir comme leurs serviteurs et leurs vassaux, pourvu qu'ils obtinssent de quoi se vêtir et manger. Les deux princes de la cité de Quetzalcohuatl, considérant le petit nombre des Chichimèques-Toltèques et l'état de faiblesse où ils étaient réduits, accueillirent leur prière avec plus de facilité qu'ils n'eussent osé l'espérer. En conséquence, ils entrèrent dans Cholullan, dans la condition de simples macéhuales, et ces fiers guerriers, qui avaient fait trembler sur leurs trônes les derniers rois de l'Anahuac, s'y virent condamnés aux travaux les plus vils.

Mais un petit nombre d'années passées dans l'abondance leur fit oublier promptement leur ancienne misère : ils n'en sentirent que plus durement leur abjection présente. Ce n'étaient pas les travaux auxquels ils étaient soumis qui les humiliaient le plus, ils les eussent supportés patiemment, dans l'espoir de s'enrichir de leur industrie, mais c'étaient le mépris et les insultes dont on les couvrait au milieu de leur service, c'était le tourment d'être exposés sans cesse à la risée d'une populace insolente et effrénée ; c'était, sans doute aussi, la douleur d'être témoins continuellement du triomphe de Quetzalcohuatl, encensé de mille manières diverses dans les quatre cents temples de Cholullan, tandis qu'eux ils étaient réduits à se cacher pour offrir, dans les ténèbres de la nuit, leurs hommages à leur propre dieu Tetzcatlipoca.

On conçoit que cette race superbe n'ait pu se résoudre à subir longtemps les souffrances d'une si triste condition. Trop faibles pour tenter ouvertement de secouer le joug des Cholultèques, ils eurent recours à la ruse : une nuit, Icxicohuatl assembla secrètement les principaux chefs de son peuple : « Écoutez, mes frères! « s'écria-t-il avec douleur. Qu'allons-nous devenir? Si, dans si « peu d'années on nous a maltraités à ce point, que sera-ce donc « lorsqu'il y en aura quelques autres d'écoulées? Hélas! qui vien- « dra nous secourir dans cette triste extrémité? Cependant notre « dieu a le droit de nous châtier, que personne donc ne murmure « contre lui; car il est notre créateur; que personne ne lui manque « de respect. Au contraire, invoquons-le et supplions-le de nous « aider et de soulager nos infortunes. »

Tous ensemble, alors, s'inclinèrent, baissant la tête avec tristesse, et versèrent des larmes sur leur malheur, en conjurant Tetzcatlipoca de venir à leur secours. Tout à coup le dieu leur apparut (1) : « Eh! quoi, s'écria-t-il, Icxicohuatl et vous autres Toltèques! « quelle tristesse s'est emparée de vos cœurs? pourquoi vous af- « fligez-vous inutilement? Je vous dis que cette terre sera notre « patrie; nous en chasserons les Olmèques et les Xicalancas, nous « les traiterons en ennemis. Cessez donc de verser des larmes, « car voilà que nous sommes dans notre cité et dans notre pays. « Or voici comment nous leur ferons la guerre : nous leur chan- « terons notre chant, nous danserons notre danse et nous élève- « rons la voix.

Alors le dieu entonna son chant. En terminant, il leur dit : « Écoutez, vous tous, écoutez attentivement. Votre chant sera le « chant que vous savez. Ne vous découragez point. Nous saurons « ravir quelque chose à ces superbes Olmèques, à ces Xicalancas. « Leurs richesses sont leurs armes, depuis longtemps ce sont leurs

(1) Historia Tulteca, etc. Cette relation est à peu près textuelle. « Le dieu « leur apparaît. » Cette locution signifie que c'est presque toujours la personne du prêtre pour le dieu qu'il représente.

« haches et leurs boucliers. Eh ! bien , vous entrerez au milieu « d'eux : ils se complairont dans votre chant et dans ces ballades; « à leurs sons, nos ennemis, ces princes olmèques et ces Xicalan-« cas danseront. Enfants que vous êtes, vous ne savez rien en-« core. »

A ces mots, le dieu disparut , laissant les Chichimèques consolés et remplis d'un nouveau courage. Une fête devait avoir lieu sous peu de jours. Icxicohuatl, accompagné des autres chefs, alla se jeter aux pieds des deux princes de Cholullan. « Seigneurs Tla-« chiach et Aquiach , s'écrièrent-ils d'un ton suppliant, nous ne « voulons pas vous offenser par notre présence ni choquer vos « regards. Ayez seulement la patience de nous écouter quelques « instants. Entendez les larmes et les gémissements de vos escla-« ves, les pauvres scieurs de bois et les charpentiers , faites tom-« ber sur eux votre courroux et votre mépris ; mais daignez écou-« ter leurs larmes et voyez leur angoisse. Ils souhaitent ardem-« ment d'offrir des amusements et des spectacles à Vos Altesses : « ils ont composé une ballade destinée à vous réjouir et au son « de laquelle ils danseront. Obtiendrons-nous, seigneurs , ce que « nos cœurs désirent, accorderez-vous à vos esclaves ce qu'ils « vous demandent avec tant d'instances et de larmes ? »

Les princes cholultèques ne parurent pas trop surpris d'une semblable supplication. Ils connaissaient le goût de ces populations pour la danse et la musique. De leur côté, entraînés par l'amour du plaisir et de la nouveauté , ils étaient loin de suspecter une perfidie, et la curiosité l'emporta sur la prudence. Ils accordèrent à Icxicohuatl l'objet de sa demande, se proposant peut-être de chercher encore, dans cette circonstance, de quoi humilier les Chichimèques-Toltèques. Pour eux, ils avaient gagné un point d'une grande importance. Sur de nouvelles prières, ils obtinrent des princes olmèques l'autorisation de faire usage, dans l'exécution de leur ballet, des vieilles armes ébréchées renfermées dans les

arsenaux de la cité. Tout allait donc au gré de leurs désirs; aussi firent-ils avec magnificence les apprêts de la fête (1).

Suivant la coutume, toute la ville devait y prendre part. On offrit, le matin, des sacrifices solennels à Quetzalcohuatl, et, le soir, les rues et les places, illuminées aux flambeaux (2), présentèrent l'image d'un festin universel. L'octli (3) ainsi que les autres liqueurs enivrantes du pays (4) coulaient à flots dans des coupes d'albâtre ou de pierre fine, d'une ciselure exquise, et la riche poterie, si renommée, de Cholullan se reproduisait sous mille formes bizarres entre les mains des buveurs accroupis (5). C'était le moment choisi pour la représentation du ballet des Chichimèques-Toltèques. Tous les hommes de la tribu en état de porter les armes, depuis Icxicohuatl jusqu'au dernier de ses soldats, revêtus de leurs costumes et de leurs plumes de gala, vinrent se ranger sur la place principale et sur les degrés de la grande pyramide où la danse devait avoir lieu. Là étaient étendues les nattes des prêtres et des princes de la nation olmèque et xicalanca.

La représentation commença par des farces qui excitèrent souvent jusqu'aux larmes la risée des spectateurs (6). Le grand cercle du ballet se forma ensuite : des centaines de guerriers se rangèrent, suivant leur ordre, figurant un rond immense, au centre duquel s'était placé le maître du teponaztli, qui ne tarda pas à

(1) Historia Tulteca, etc.

(2) Ces illuminations aux flambeaux d'ocote ou de résine sont encore en usage parmi les populations indiennes de l'Amérique-Centrale et du Mexique, lorsqu'elles célèbrent quelque fête de saint. Elles sont fort pittoresques et c'est alors qu'elles exécutent leurs danses les plus curieuses. Nous en avons souvent été témoin.

(3) Octli, nom véritable du pulque ou vin de maguey du Mexique.

(4) Les Indiens ont encore un grand nombre de liqueurs enivrantes, dont plusieurs sont très-agréables.

(5) Les Indiens s'asseyent encore à table ou plutôt sur les nattes autour de leurs tables basses, dans une position accroupie comme les Orientaux.

(6) Ces représentations continuèrent à Cholullan et ailleurs jusqu'au temps de la conquête et même après. Acosta, d'après Duran, en donne une idée assez juste.

donner le signal du mitotli (1). La musique était lugubre et sourde comme d'ordinaire : les sons cadencés, d'abord lents et faibles, n'étaient interrompus, par intervalles, que par des récitatifs analogues, à la louange des princes de Cholullan, qui continuaient à boire, tout en se laissant entraîner à leur douceur mélancolique. Peu à peu la mesure marcha plus rapidement : la danse, de languissante, devint animée ; les voix sonores des guerriers se mêlèrent à la voix du chanteur principal ; puis un chœur immense s'éleva, aux accents enivrants, mais terribles, où la danse devint un tourbillon effroyable qui permettait à peine de discerner les formes humaines les unes d'avec les autres. Soudain le timbre du teponaztli changea : à ses sons, devenus plus lugubres, répondirent des tambours et des conques guerrières de tous les quartiers de la ville. C'était le moment choisi pour le combat. Les Chichimèques saisirent leurs armes : ils chargèrent leurs ennemis sans défense, déjà ivres de vin pour la plupart, et saisis d'un étonnement que mêlait d'épouvante l'expression énergique de la danse et de la musique. Ce fut un carnage affreux. Une partie de la population cholultèque y passa avec la plupart de ses princes et de ses magistrats, dont le sang, confondu avec le vin, coulait à flots dans tous les quartiers de la ville sacrée. Le Tlachiach et l'Aquiach eurent cependant le bonheur d'y échapper; ils se réfugièrent, avec un petit nombre de leurs parents et de leurs amis dans les murs de Yancuitlalpan, qui devint momentanément leur résidence (2). Le soleil qui se leva le lendemain de cette nuit d'horreur, en éclairant les rues jonchées des cadavres de leurs habitants, laissa voir aux Chichimèques-Toltèques qu'ils étaient les maîtres de Cholullan (3).

Cette sanglante tragédie jeta l'épouvante dans le reste des sei-

(1) *Mitotli*, communément *Mitote*, est le nom générique des danses indiennes et surtout des danses guerrières.

(2) Muñoz-Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 10.

(3) Historia Tulteca, etc.

gneuries olmèques et xicalancas. Les compagnons d'Icxicohuatl surent en profiter. Ils envoyèrent annoncer partout aux tribus chichimèques ou téo-chichimèques, établies dans les contrées voisines, la victoire que les dieux leur avaient donnée, en les invitant à venir partager les dépouilles des Cholultèques et à les aider à faire de nouvelles conquêtes. Une multitude de barbares répondirent à cet appel : pendant le cours de plusieurs années, on les vit se répandre dans toutes les directions du plateau aztèque, dont les villes tombèrent entre leurs mains, les unes après les autres, et, des rivages du golfe du Mexique aux montagnes qui ceignent le port d'Acapulco, le sol entier changea de maîtres. Les superbes seigneurs des Olmèques, traqués de toutes parts, n'eurent, pendant longtemps, d'autre abri que l'ombre des forêts ou les âpres retraites de leurs montagnes. Les uns allèrent ensuite demander un asile aux princes du Zapotécapan et de la Mixtèque, tandis que les autres se fortifiaient au centre de la Matlalcueyé, où ils bâtirent les grands édifices de Xochitecatl et de Tenayacac (1), dont les ruines colossales attestent le génie de ce peuple, en même temps que l'étendue des précautions qu'il crut devoir prendre pour se défendre de ses ennemis. Il s'y perpétua jusqu'au temps de la conquête du Mexique par les Espagnols, et les historiens des époques postérieures signalent la plupart des villes qui se trouvaient au nord du territoire de Tlaxcallan, comme ayant été habitées jusqu'à la fin par les débris de la nation olmèque et xicalanca (2).

La conquête de Chollullan par les Téo-Chichimèques d'Icxicohuatl, en attirant sur le plateau de Huitzilapan l'attention des tribus nomades, contribua probablement à déterminer ceux de Poyauhtlan, à la suite de leurs combats avec les nations de l'Anahuac. On ignore, toutefois, le temps qui s'écoula entre ces

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 11.

deux événements (1) ; ce qui est certain, c'est que ce fut dans cet intervalle que les frères de Quinantzin émigrèrent du côté de Huexotzinco : ils jetèrent les fondements de cette seigneurie et de celle de Tlaxcallan, à laquelle les fils de ce prince, ainsi que leurs compagnons d'armes, mirent ensuite la dernière main.

Durant leur pérégrination à travers les vallées du Popocatepetl, ces bandes s'étaient rarement séparées. Jusqu'à leur arrivée à Tetliyacac (2), elles étaient restées unies en corps de nation ; mais, au moment de quitter ce lieu, comprenant combien il leur serait malaisé de continuer de cette sorte, et surtout de s'établir toutes ensemble dans une même localité, elles résolurent de se séparer. Les chefs chichimèques, fixés à Huexotzinco et dans les montagnes voisines, souhaitaient ardemment de se servir de leurs bras pour achever de se rendre maîtres de ces belles contrées, dont les Olmèques et les Xicalancas possédaient encore la portion la plus considérable, en dépit de la perte de Cholullan. Ils n'épargnèrent, à cet effet, ni les caresses ni les présents. Trois d'entre les principaux guerriers téo-chichimèques prirent le parti d'accepter les propositions de Tochinteuctli, frère de Quinantzin et premier seigneur de Huexotzinco ; Cozcaquauh-Huéhué eut en partage le quartier de Teopan, et Tlotliteuctli s'établit un peu plus bas ; Tempatlahuac fut mis en possession du quartier de Contlan, et Cacamateuctli de celui de Xaltepetlapan (3). Tels furent les commencements de la cité de Huexotzinco, au moyen âge américain (4).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 11. Cet écrivain assigne quinze ans à la durée de cette migration.

(2) Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan, etc. — *Tetliyacac*, la Pointe de la Pierre, paraît avoir été une sorte de faubourg de Huexotzinco.

(3) Ainsi que la plupart des cités aztèques et guatémaltèques, la ville de Huexotzinco était divisée en quatre quartiers, ayant chacun son chef, comme les *Regionarii* de l'ancienne Rome, et *Caporioni* des temps plus modernes.

(4) C'est un fait curieux de voir que le moyen âge américain coïncide

Les villes et les provinces voisines tombèrent, les unes après les autres, au pouvoir des Téo-Chichimèques, qui en chassaient les habitants ou les réduisaient sous leur joug, à mesure qu'ils s'avançaient dans la direction de l'est ou du midi. C'est ainsi que la ville et la province de Quauhquechollan succombèrent sous les armes de Tloquetzal et de Yohuallatonac, tandis que Cohuatepec (1) se soumettait à Quetzalxiuhtli. Ahuayocan et Xocoyocan, habités par une riche population olmèque, reçurent pour maîtres les guerriers qui s'y présentèrent les premiers ; Totollan ouvrit ses portes à Tetzitzimitl, Calpan à Toltecateuctli, et Atlixco à Zimateuctli, qui étendit ensuite sa puissance sur toute la province de Totomihuacan (2).

Pendant quinze années, les restes de ces bandes barbares parcoururent les riches plateaux et les vallées que dominent les pics orgueilleux de Poyauhtecatl et d'Ahuillacapan (3), quelquefois battus, presque toujours vainqueurs, portant le ravage dans les villes et dans les campagnes, jusqu'à ce que, vaincus par leurs propres victoires et cédant aux douceurs des lieux où ils passaient, ils eurent fini par s'y établir et par prendre demeure parmi leurs habitants désolés. A Amaliuhcan, à Nacapahuazcan et à Chachapatzinco, ils reçurent la visite des nouveaux seigneurs de Cholullan, dont le contact les amena peu à peu à des mœurs plus douces (4). C'est dans cette dernière localité que, après avoir mis fin

presque avec celui de l'Europe, aussi bien que la renaissance de la civilisation.

(1) Le nom de *Cohuatepec* était commun à beaucoup de villes dans ces contrées, presque autant que celui de Lafayette ou Washington aux États-Unis. Ce *Cohuatepec* dont il s'agit est encore un petit village à environ 6 l. S. E. de Tetzcuco.

(2) *Totomihuacan*, ville et riche province du plateau aztèque, en dehors et au S. E. de la vallée de Mexico.

(3) *Poyauhtecatl*, actuellement le volcan de Perote ; Ahuillacapan, aujourd'hui volcan d'Orizaba.

(4) Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan, etc., dit qu'ils leur firent présent de diverses espèces de poteries pour cuire et accommoder leurs viandes.

à la domination xicalanca, ils armèrent teuctlis ou chevaliers un grand nombre des leurs (1).

Redoutant le climat ardent de la terre chaude, ils firent ensuite volte-face et reprirent le chemin de la plaine de Cholullan. Quauhtliztac s'empara, en passant, de Tepeyacac, seigneurie considérable, environnée de vallées superbes (2), sous un climat tempéré, dont il devint ainsi le premier chef (3). En s'approchant des terres de Tlaxcallan, ils trouvèrent les défilés occupés par les anciens seigneurs de Cholullan, le Tlachiach et l'Aquiach, qui cherchèrent à leur en défendre l'entrée. Colhua-Teuctli-Quanez, le vainqueur de Poyauhtlan, était à la tête des Téo-Chichimèques (4). Il leur fit dire fièrement ces paroles que leur répétèrent ses envoyés : « Vous êtes dans une bien grande erreur, si vous « croyez que ces terres soient à vous. Sachez que les dieux que « nous adorons nous les ont données ; toutes celles que vous « voyez et que vous avez devant vos yeux sont à nous, sans « compter celles que nous ne voyons pas encore, notre chemin « n'étant pas fini. Ainsi nous vous demandons que, sans querelle, « vous nous laissiez passer (5). » Intimidés par ce message superbe, les deux seigneurs donnèrent l'ordre de laisser le passage ouvert. Les barbares s'y précipitèrent comme un torrent ; ce qui restait d'Olmèques, de Zacatecas ou de Xicalancas dans cette belle contrée dut plier sous l'orage. Les uns s'enfuirent devant leurs farouches vainqueurs, en les suppliant de les laisser, par pitié, se retirer paisiblement avec leurs femmes et leurs enfants ;

(1) Camargo, ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 11.

(2) Herrera, Hist. gen. de las Indias-Occid., decad. II, lib. X, cap. 21.

(3) Ibid. — Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan, donne à ce chef le nom de Totomaloteucli, et dit que ce fut alors que cette province commença à se civiliser ; mais ces paroles doivent s'appliquer aux barbares qui en avaient fait la conquête.

(4) Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 11.

(5) Id., ibid

un grand nombre se soumit au nouveau joug, et tout ce qui tenta de résister par la force des armes périt sous les flèches ou la massue des Téo-Chichimèques. Une seule place parut quelque temps vouloir braver leurs efforts, c'était Tepeticpac : cette ville avait succédé à l'ancien Chalchiuhapan ; bâtie sur une roche escarpée, fortifiée par la nature et par la main de ceux qui en avaient tour à tour été les maîtres, depuis les temps antiques de Mixcohuatl et de Camaxtli, elle passait pour être inexpugnable (1). Colopechtli, le plus brave et le plus expérimenté des guerriers olmèques, en était en même temps le chef et le défenseur ; mais sa bravoure se trouva insuffisante contre la valeur emportée des Téo-Chichimèques. Il fut tué sur la brèche, et Tepeticpac devint la possession de Culhua-Teuctli. Ce prince, considérant le site merveilleux de cette forteresse et les avantages qu'elle offrait au milieu des plaines fertiles dont elle était environnée, résolut aussitôt d'en faire son séjour : il s'y fixa et avec lui les bandes formidables de Poyauhtlan, qui tant de fois avaient menacé la civilisation renaissante de l'Anahuac. Telle fut l'origine de la cité et de la république célèbre de Tlaxcallan (2). Ce lieu avait été nommé d'abord Texcalticpac (3), puis Texcallan (4) ; on l'appela ensuite Tlaxcallan, à cause de la fertilité de son territoire, d'où sortirent, moins de trois siècles après, ces vaillants Tlaxcaltèques, d'abord les ennemis et ensuite les alliés les plus fidèles et les plus constants de Cortès, au temps de la conquête du Mexique.

Pendant que l'établissement des hordes téo-chichimèques sur le plateau de Chollulan les préparait, en les attachant au sol d'une manière permanente, à entrer dans les voies de la civilisation,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 11. Le lecteur se rappellera que c'était le site de l'ancienne ville de Chalchiuhapan, fondée ou conquise par Camaxtli.

(2) *Tlaxcallan*, terre de pain, de *tlaxcal*, le pain de maïs.

(3) *Texcalticpac*, à l'extrémité de la maison de pierre ou du rocher.

(4) *Texcallan*, le lieu des maisons de pierre ou du rocher.

l'Anahuac, guidé par la main ferme et puissante de Quinantzin, marchait à grands pas vers l'affranchissement entier de la barbarie. Tetzcuco, embelli, par ses soins, de nouveaux édifices, doté de toutes les institutions regardées, à cette époque, comme nécessaires ou utiles à un grand centre politique, commençait à refléter déjà dans ses allures l'omnipotence superbe de son impérial fondateur. Depuis les événements qui avaient achevé de consolider son trône, Quinantzin avait travaillé sans cesse à s'entourer des hommes les plus capables de l'aider dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il avait entreprise, à la suite de son père, avec tant de constance et d'énergie. A quelque nation, à quelque classe qu'ils appartinssent, ils étaient certains d'être accueillis avec distinction par le monarque ; il s'empressait de profiter de leur instruction et de leur expérience, ou d'utiliser leurs connaissances dans les arts. C'est ainsi qu'il avait appelé dans les murs de sa capitale les Tlaïlotlaques et les Chimalpanèques, deux tribus de race toltèque, que les circonstances avaient amenées, depuis quelques années, du Mixtecapan dans la province de Chalco (1). La variété de leurs connaissances et surtout leur habileté dans l'art de peindre et de rédiger les histoires attestaient un haut degré de culture. Les premiers avaient pour chef un seigneur nommé Aztatlitexcan (2) ; aux seconds commandaient Xiloquentzin et Tlacateotzin. Pour les attacher davantage à ses intérêts, le monarque fit épouser à ces derniers deux de ses petites-filles (3) et voulut qu'ils prissent demeure avec les gens les plus instruits de leur

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 12.

(2) « Aztatlitexcan, ou d'après les histoires générales Coatlitepan », ajoute Ixtlilxochitl, ibid. Dans sa Septième Relation, il lui donne un troisième nom, Tempantzin : il dit au même endroit que les Tlaïlotlacas vinrent au nombre de deux mille personnes, sans compter les femmes ni les enfants.

(3) Le premier épousa Coaxochitzin, fille de Chicomacatl, et le second Tezocacihuatzin, fille de Memelotzin, l'un et l'autre fils de Quinantzin et des quatre qui s'étaient révoltés contre lui.

suite dans les principaux quartiers de la ville, assignant aux autres des terrains pour bâtir dans les faubourgs (1).

Au milieu des occupations paisibles qui avaient pour objet l'organisation intérieure de ses états, Quinantzin apprit tout à coup le soulèvement de la province de Tepepulco, une des plus considérables de celles qui s'étaient soumises, dans le nord, à payer tribut à sa couronne ; elle avait alors pour chef Zacatitechcochi. Enflé de ses richesses et de l'étendue de ses domaines, orgueilleux de sa force et comptant sur l'éloignement où il était de l'Anahuac, ce prince chercha à s'affranchir de la suzeraineté de l'empire et refusa avec hauteur de payer les charges accoutumées. Les envoyés royaux se mirent aussitôt en chemin, afin d'aller rappeler à son devoir ce vassal rebelle et de le menacer, s'il s'obstinait, de toute la colère de son suzerain. Elle ne se fit, en effet, pas attendre. Zacatitechcochi ayant méprisé ses menaces, Quinantzin se mit aussitôt à la tête de ses troupes et se transporta en personne sur les frontières de Tepepulco. Il réduisit en peu de jours toute la province sous son obéissance, et s'empara de cette ville et de son souverain. Malgré ses prières et ses supplications, il le fit mourir, ainsi qu'un grand nombre d'autres seigneurs de ses états non moins coupables que lui, saisit leurs domaines et y plaça des gouverneurs titulaires, après les avoir réunis définitivement à la couronne de Tetzcuco (2).

Ce coup de vigueur répandit partout un effroi salutaire ; il acheva de débarrasser le gouvernement de Quinantzin des entraves que le mauvais vouloir et la négligence opposent d'ordinaire à une administration faible ou peu stable ; il en régularisa la marche et assura la paix intérieure, en réduisant ses sujets à

(1) Ixtlilxochitl, Histoire des Chichimèques, tome I, chap. 12. L'auteur ajoute qu'ils reconnaissaient pour leur divinité principale Tezcatlpopoca, apparemment le même que Tetzcatlipoca.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 6.

l'obéissance et en déterminant la soumission d'un grand nombre de petites seigneuries, restées jusque-là dans une sorte d'indépendance vis-à-vis des trois royaumes, depuis les grandes révolutions de l'empire toltèque.

Ainsi tout s'organisait peu à peu dans les états d'Acolhuacan ; chaque branche du gouvernement prenait une forme sous la main vigilante de Quinantzin, qui embrassait à la fois tous les détails. Sa cour, modelée sur celle des anciens rois toltèques, devenait le rendez-vous de tout ce que l'Anahuac renfermait d'hommes sages ou instruits dans les sciences et les arts; Tetzcuco accueillant avec une égale sympathie ceux que l'intolérance politique et religieuse de Culhuacan obligeait à chercher un refuge hors de leur patrie. Cette ville avait recouvré, proportionnellement, l'importance dont elle avait joui naguère, en qualité de métropole de l'empire des Toltèques; mais, depuis qu'elle avait commencé à refleurir, les dissentiments qui avaient donné lieu, deux siècles auparavant, à des bouleversements si terribles avaient surgi parmi les Culhuas avec cette âpreté dévote qui avait perdu leurs ancêtres. Après une trêve dont l'histoire n'a pas encore permis de calculer la longueur (1), Quetzalcohuatl et Tetzcatlipoca en étaient venus à se quereller de nouveau; l'esprit de secte avait recommencé à mêler son fiel aux discordes politiques, déjà trop vivement enflammées, peut-être, par les prétentions de deux familles rivales qui s'attribuaient un droit égal à la couronne de Culhuacan.

Après la mort de Tziuhtecatl, les descendants directs d'Achitometl étaient parvenus à se remettre en possession du trône. Du mariage d'Acxoquauhtli avec la fille du Mexicain Huitzilatl (2)

(1) On voit avec évidence, par les rares notions restées de cette période de l'histoire du royaume de Culhuacan, que les Culhuas héritèrent promptement du goût des Toltèques pour ces disputes théologiques, qui amenèrent ensuite la ruine de leur capitale, et que ces disputes cessèrent rarement tout à fait dans cette contrée.

(2) Mem. de Culhuacan.

étaient nés plusieurs fils (1), dont deux, Xihuiltemoc et Coxcoxtli, portèrent tour à tour la couronnne de leur aïeul. Soit que la lignée issue du mariage de Huetzin Ier, de Coatlychan et d'Atotoztli se fût éteinte, soit que la nature des événements eût rendu la fortune plus favorable aux petits-fils d'Acxitl, on voit cette famille succéder d'abord, sous la suzeraineté de Quinantzin, à la seigneurie de Coatlychan, et reprendre ensuite tous ses droits au trône des Culhuas. Mais, au temps où Xihuiltemoc fut mis en possession de l'héritage de ses ancêtres, l'antique métropole de l'Anahuac s'était partagée de nouveau en deux camps entre les sectateurs des divinités rivales. Dans cette situation, il était difficile qu'un prince, en arrivant au pouvoir, séparât entièrement sa cause de l'une ou de l'autre. Quetzalcohuatl et Tetzcatlipoca étaient à la fois les drapeaux de deux écoles philosophiques auxquelles se rattachaient plus ou moins les partis politiques. Toute hésitation entre les deux était également réprouvée par l'un et par l'autre, et, en prêtant au roi la plus parfaite indifférence dans cette matière, il se trouvait entraîné forcément à se déclarer en faveur d'une faction et, conséquemment, à se montrer l'adversaire de la portion de ses sujets qui ne pensait pas comme lui ; situation non moins dangereuse pour le souverain que funeste pour le pays, puisqu'elle le mettait souvent dans la cruelle nécessité de persécuter les uns, afin de complaire aux autres.

(1) Suivant les Relations d'Ixtlilxochitl, Coxcoxtli, roi de Culhuacan, était fils d'Acolmiztli, seigneur de Coatlychan. Dans le Mémorial de Culhuacan, au contraire, ainsi que dans d'autres documents réunis par Chimalpain, Coxcoxtli et son frère aîné Xihuiltemoc, son fils, d'Acxoquauhtli, fils d'Achitometl. Ces documents ont certainement un caractère plus authentique que les autres ; mais ne se pourrait-il pas qu'Acxoquauhtli eût hérité de la seigneurie de Coatlychan et qu'il fût désigné dans les généalogies acolhuas sous le nom d'Acolmiztli ? Ce qui est certain, c'est qu'il y a eu deux Huetzin, confondus en un seul dans les Relations, et que c'est dans la lacune existante entre ces deux personnages que doit exister l'explication qui nous est nécessaire. Que le lecteur ne s'étonne pas de l'intérêt que nous mettons à ces généalogies ; c'est que dans leur intelligence gît celle d'un grand nombre de faits de l'histoire de l'Anahuac.

Les annales qui nous servent de thème ne disent pas de quel côté se déclara Xihuiltemoc ; mais le fait d'avoir autorisé l'introduction du culte de Huitzilopochtli à Culhuacan (1) donne tout lieu de croire qu'il inclinait vers Tetzcatlipoca, dont les rites étaient identiquement les mêmes que ceux du dieu des Mexicains (2). Il est probable ensuite qu'il favorisa la secte à laquelle il appartenait, tout en se conduisant avec modération à l'égard des adorateurs de Quetzalcohuatl ; mais il ne pouvait empêcher les deux partis d'en venir fréquemment aux mains dans les rues de la capitale, où des collisions sanglantes témoignaient de leurs haines mutuelles. Les disputes théologiques avaient tourné la tête aux Culhuas, comme jadis aux Toltèques, et la ruine de leur cité était seule destinée à y mettre un terme. Quinantzin, témoin de ces funestes querelles, était rempli de bonté pour ceux qui en étaient les victimes : il les accueillait avec confiance dans sa cité de Tetzcuco, mais c'était à la condition d'oublier leur esprit de secte et d'adorer, sans bruit, leurs dieux dans l'intérieur de leurs maisons ; car, pendant toute la durée de son règne, il n'autorisa personne à bâtir des temples dans la capitale de l'empire, se contentant, pour lui-même et pour sa famille, du culte simple et primitif de ses ancêtres (3). Il embrassait avec ardeur tout ce qui tendait à propager la civilisation toltèque, tout en repoussant, avec sagesse, leurs doctrines religieuses.

L'alliance mexicaine, à la suite de laquelle le dieu Huitzilopochtli paraissait avoir été reçu à Culhuacan, ne réussit pas, cependant, à empêcher les Culhuas de partager les sentiments hostiles que la turbulence et l'audace des maîtres de Chapultepec

(1) Ce fait ressort de la persécution exercée contre les Culhuas adorateurs de Huitzilopochitl et de Tlaloc, et que le roi Coxcoxtli chassa de la capitale un peu plus tard.

(2) C'était, au fond, le même symbole de Tetzauh, revêtu de noms différents.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 13

commençaient à soulever contre eux. Depuis que Huitzilihuitl avait été élevé au commandement suprême de sa nation, ce qu'il y avait encore de Mexicains dispersés en dedans ou en dehors de la vallée, avait fini par se réunir autour de celui que tous reconnaissaient également pour leur chef. Les répugnances qu'un grand nombre de guerriers avaient éprouvées pour obéir à Quauhtlequetzqui n'avaient plus d'objet, son successeur étant relégué au second rang; mais l'orgueil de ce prêtre ambitieux se contentait difficilement d'une place inférieure. Tout en se courbant extérieurement devant le prince, il excitait sourdement les classes subalternes contre la noblesse, dont la jalousie avait dépouillé le sacerdoce de sa puissance (1). On ignore jusqu'où s'étendaient, à cette époque, les droits des Mexicains sur le territoire qui environne Chapultepec; il est probable, toutefois, qu'ils n'allaient pas bien loin. Mais, sur ce point isolé entre les frontières du royaume de Culhuacan et des états d'Azcapotzalco, cette nation avait pris déjà numériquement un développement d'une certaine considération. Resserrée dans ces limites où elle se trouvait trop à l'étroit, elle avait peine à contenir la vivacité bouillante de sa jeunesse, qui ne cherchait qu'à se signaler par le brigandage ou la guerre; retenue, cependant, par un voisinage puissant, avec qui elle aurait eu trop à compter, elle cherchait à déverser son ardeur de l'autre côté des montagnes de Tolucan et d'Axusco, où elle avait tenté quelques conquêtes insignifiantes (2).

Mais là elle s'était trouvée en face d'un ennemi d'autant plus à craindre pour elle, qu'il prétendait avoir le droit de s'imposer aux Mexicains comme leur unique et véritable chef. C'était Copil, fils de Malinalxochitl, seigneur de Malinalco. Astucieux et vindicatif, ce prince, tout en travaillant à accroître et à faire prospérer

(1) Manuscrit de 1528. Le parti sacerdotal eut constamment de son côte le peuple, ce qui détermina plus tard le schisme de Tlatelolco.

(2) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 4

son petit état, n'avait garde d'oublier l'injure faite à sa mère, et celle-ci, en mourant, lui avait légué le soin de sa vengeance contre les auteurs de l'affront qu'elle avait reçu, et surtout contre les prêtres qu'elle regardait, avec raison, comme les seuls meurtriers de son frère (1). Copil était arrivé à un âge avancé; mais, depuis trois quarts de siècle qu'il nourrissait la vengeance maternelle, aucune occasion ne s'était offerte de la mettre à exécution, lorsque l'emportement effréné de ses ennemis vint la lui présenter tout naturellement.

Fiers de leur nombre, orgueilleux de leur valeur, surtout depuis la défaite de Tenancacatl, les Mexicains perdaient rapidement la retenue qu'ils avaient jusqu'alors prudemment gardée avec leurs voisins. Retranchés à l'abri d'une position inaccessible, ils s'étaient accoutumés, depuis quelques années, à violer fréquemment les liens qui les unissaient à eux, ne respectant ni leurs propriétés ni leur honneur, enlevant à plaisir non-seulement les fruits de la terre qui étaient à leur convenance, mais encore leurs filles et leurs femmes qu'ils ne rendaient souvent qu'après les avoir déshonorées (2). Un juste mécontentement régnait contre eux dans toute l'étendue de la vallée; mais chaque nation individuellement redoutait plus ou moins d'en venir aux mains avec un peuple guerrier et entreprenant, qui ne demandait pas mieux qu'on lui offrît des prétextes, afin d'avoir l'occasion de faire une guerre ouverte et de s'agrandir. On se plaignit d'eux au roi d'Azcapotzalco, dont les Mexicains étaient tributaires; mais Acolnahuacatl, qui les aimait (3), évitait également de reprendre une lutte qui ne pouvait que l'affaiblir et dont tout l'avantage resterait au monarque d'Acolhuacan.

(1) Essais d'histoire mexicaine en langue nahuatl, etc., recueillis par Tezozomoc et Chimalpain, coll. Aubin. — Duran, ibid.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. VIII Tecpatl, 1240. Les récits des deux guerres contre Chapultepec sont réunis sous la même date; mais on les distingue parfaitement l'un de l'autre.

(3) Manuscrit de l'an 1528.

Dans ces conjonctures, l'initiative fut prise du côté où, pour le moment, on s'y attendait le moins. Attentif à tout ce qui se passait dans la vallée, Copil ne voyait pas sans plaisir les mécontentements que les Mexicains accumulaient chaque jour davantage contre eux-mêmes, par leur conduite imprudente. Une invasion qui eut lieu vers cette époque sur le territoire de Malinalco lui fournit un prétexte pour entrer en guerre; il en vint aux mains avec les maraudeurs et les chassa avec une perte notable. Les Mexicains, furieux de leur défaite, revinrent à la charge avec des forces considérables, menaçant Copil de le chasser de ses domaines. Ce seigneur, qui joignait également la bravoure à l'habileté, les repoussa de nouveau et les poursuivit au delà des montagnes jusqu'à Chapultepec (1). Malinalco, avec ses dépendances, était un fief de la couronne de Culhuacan. Profitant de son titre de tributaire, il invoqua le secours de son suzerain et le supplia de l'aider à mettre un terme aux brigandages des Mexicains, en les représentant à la fois comme le fléau et l'opprobre des nations de l'Anahuac (2).

Les conjonctures étaient favorables à Copil. Coxcoxtli venait de succéder à son frère Xihuiltemoc sur le trône des Culhuas (3). Vieillard rusé et cauteleux, il pesa avec maturité toutes les raisons de Copil et finit par lui répondre qu'il l'aiderait de tout son pouvoir à faire cesser cet état de choses. Coxcoxtli était Mexicain par sa mère; mais, partisan fanatique de Quetzalcohuatl, il abhorrait également Tetzcatlipoca et ses adorateurs; la cause de Copil devenait la sienne, puisqu'il s'agissait d'extirper à la fois les adorateurs hérétiques de Huitzilopochtli et de renverser son culte, modelé sur celui de Tetzcatlipoca, en faisant la guerre aux prêtres qui avaient institué ses rites sanguinaires et au prince qui soute-

(1) Duran, ibid. ut sup.

(2) Id., ibid. — Essais de l'Histoire mex. en langue nahuatl, etc.

(3) En l'an X Calli, 1281, suivant le Mémorial du Culhuacan, et en l'an III Tecpatl, 1300, suivant le Codex Chimalpopoca.

nait ses autels. Copil faisait valoir en même temps ses droits au commandement de la nation mexicaine, en se présentant comme le seul héritier, non du dieu, mais du prêtre guerrier qui en était le fondateur.

Aussi habile négociateur que guerrier éprouvé, il parcourut tour à tour les divers états de la vallée et réussit à les entraîner tous contre les Mexicains (1). Cependant ceux-ci, attentifs à l'orage qui commençait à gronder autour d'eux, ne restaient pas oisifs. Quauhtlequetzqui comprenait que c'était au sacerdoce, bien plus qu'à la nation, qu'en voulait Copil, et qu'il souhaitait encore plus régner sur elle que la détruire. Non moins astucieux que son adversaire, il sut unir sa cause à la cause générale; il fit taire, pour le moment, les jalousies qui s'agitaient entre le parti des prêtres et celui de la noblesse, et persuada aisément Huitzilihuitl que son honneur était engagé à défendre ses droits, comme prince des Mexicains, contre les prétentions du fils de Malinalxochitl, autant que les autels du dieu, menacés par Coxcoxtli.

La guerre s'engagea avant même que les alliés eussent eu le temps de réunir toutes leurs forces. Parmi les localités occupées, par l'industrie mexicaine, aux environs de Chapultepec, était un îlot formé par un rocher entouré d'ajoncs, à une lieue de cette ville, et situé au milieu du lac; on lui donnait le nom de Tlalcocomocco (2), et la légende en faisait un lieu sacré, en racontant que Quetzalcohuatl, à sa fuite de Tollan, s'y était dérobé momentanément à ses persécuteurs et s'y était reposé parmi les roseaux (3). Les Mexicains avaient obtenu de s'y établir, du consentement des Culhuas, au temps du roi Tziuhtecatzin (4). Cox-

(1) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4.

(2) *Tlalcocomocco*, premier nom connu du lieu où depuis s'éleva Mexico.

(3) Chimalpain, Essais d'Hist. mexicaine, etc. Ce lieu est appelé ici *Tollitic*, c'est-à-dire, entre les roseaux.

(4) An II Calli, 1273, sous le règne de Tziuhtecatzin, d'après le Codex Chimalp. Mais, dans le Mém. de Culhuacan, cette date appartient au règne de Xihuiltemoc.

coxtli prétendit les en déloger; il donna ordre d'y envoyer quelques barques, qui se préparèrent à cingler de Culhuacan, dans l'intention de surprendre ceux qui y avaient établi leur demeure, afin de les empêcher de s'en servir comme d'une position stratégique. Pendant que les Culhuas voguaient vers Tlalcocomocco, Quauhtlequetzqui, que les sectaires de Huitzilopochtli avaient probablement mis au courant de ce projet, prenait ses mesures et se préparait à frapper un coup destiné à remplir de terreur ses ennemis. Il envoya des messagers à Copil, chargés de lui dire que les Mexicains, redoutant sa colère et les suites de la guerre qu'il avait soulevée contre eux, avaient résolu de reconnaître son autorité; que la nation était fatiguée du joug de Huitzilihuitl et que le dieu Huitzilopochtli avait manifesté sa volonté qu'elle admît désormais pour son chef le fils de sa sœur Malinalxochitl; qu'en conséquence on avait résolu de lui remettre l'îlot de Tlalcocomocco, en attendant qu'on pût l'introduire dans Chapultepec, et que lui Quauhtlequetzqui suppliait Copil de vouloir bien lui accorder en ce lieu la faveur d'une entrevue, afin de régler leurs différends à l'amiable (1).

Malgré sa pénétration et la connaissance qu'il avait du caractère de Quauhtlequetzqui, le seigneur de Malinalco se laissa prendre à l'amorce que lui tendait le vieux prêtre. La scission qu'il savait exister entre la noblesse et le sacerdoce lui persuada aisément qu'il disait la vérité; son orgueil, d'ailleurs, se trouvait flatté en voyant son ennemi fléchir devant lui, et l'espoir d'être bientôt à la tête de toute la nation mexicaine acheva de le convaincre. Dans ces pensées, il se rendit avec sa fille Azcaxochitl et une escorte de guerriers au rocher qui dominait le marais de Tlalcocomocco (2). Il était nuit; mais Copil avait eu le temps de le faire reconnaître et de s'assurer d'avance que Quauhtlequetzqui

(1) Chimalpain, Essais, etc. — Duran, ibid. ut sup.
(2) Id., ibid.

y était seul, à l'exception de quelques pêcheurs des environs restés avec leurs barques. Il trouva le prêtre qui l'attendait dans une cabane faisant face au lac, dont les ondes saumâtres déferlaient sans bruit à ses pieds. Copil, entouré de ses nobles, ne redoutait aucune trahison. La conférence commença pleine d'humilité et de déférence de la part du premier, hautaine et fière du côté du second. Tout à coup Quauhtlequetzqui lève la tête; ses manières changent comme par enchantement, son œil brille d'un éclat sinistre; il s'écrie que Huitzilopochtli a demandé le cœur de Copil, et, avant que le malheureux prince ou ceux qui l'environnaient aient eu le loisir de revenir de leur étonnement, le sacrificateur le renverse d'une main, qu'il appuie sur sa poitrine, et, la lui ouvrant, de l'autre, avec un couteau affilé qu'il avait à sa ceinture, il en arrache le cœur, qu'il élève palpitant vers le ciel. Les guerriers, épouvantés, ne songent pas même à fuir. Au cri sauvage poussé par Quauhtlequetzqui, les Mexicains cachés dans les roseaux du marécage accoururent; ils s'emparèrent, sans combat, de tous les nobles malinalcas, ainsi que de la princesse Azcaxochitl, qui demeurèrent prisonniers entre leurs mains (1).

Coupant ensuite la tête de Copil, il la fixa sur un pieu, en dehors de la cabane; il consomma le sacrifice en lançant dans une fente du rocher le cœur qu'il tenait encore tout sanglant, criant à tous que Huitzilopochtli était satisfait, et que de ce rocher, ainsi consacré, surgirait la grandeur mexicaine (2). La légende ajoute qu'alors jaillirent de ce lieu les sources d'Acopilco (3), qui, depuis, servirent à alimenter le grand temple de la cité de Mexico-Tenochtitlan (4).

(1) Id., ibid.

(2) Chimalpain, Essais d'Histoire mexicaine en langue nahuatl, MS. coll., Aubin. — Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc., tom. I, chap. 4.

(3) Id., ibid. — Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 5. — *Acopilco*, c'est-à-dire, dans la fontaine ou l'eau de Copil.

(4) Id., ibid. — Cette fontaine, suivant l'opinion la mieux reçue, était au

Dès le matin qui suivit ce drame terrible, les Culhuas parurent prêts à débarquer sur le rivage de Tlalcocomocco. Mais en reconnaissant la tête de Copil, dont les traits leur étaient familiers, ils furent saisis d'épouvante. Quauhtlequetzqui se montra, et leur annonça que Huitzilopochtli avait mangé le cœur du seigneur de Malinalco (1). Déjà ils avaient commencé à débarquer, croyant n'avoir affaire qu'à une poignée de pêcheurs. A la voix du prêtre, ils voulurent fuir. Dans ce moment, les Mexicains se précipitèrent sur eux de toutes parts : le combat ne dura que quelques instants, mais ce fut une boucherie où ceux qui échappèrent ne furent épargnés que pour être offerts en holocauste à la divinité barbare qui commençait à présider en ce lieu redoutable (2). Quelques-uns réussirent à passer inaperçus en nageant entre deux eaux ; ils allèrent annoncer à Coxcoxtli la défaite des siens, et la mort mystérieuse de Copil. (De l'an X Calli, 1281, à l'an I Calli, 1285.)

Cette catastrophe répandit dans toute la vallée une consternation profonde ; elle donna la mesure de l'audace sanguinaire des Mexicains et de tout ce dont ils étaient capables. Elle inspira des craintes sérieuses à la plupart des princes, et ils n'en devinrent que plus convaincus de la nécessité d'extirper entièrement leur race de l'Anahuac. Pendant ce temps, Chapultepec, enivré du succès du stratagème de Quauhtlequetzqui, se livrait aux joies de la plus folle allégresse : le meurtrier de Copil y avait amené ses prisonniers, et, malgré sa vieillesse, il avait forcé la fille de sa victime d'entrer dans son lit ; elle eut de lui un fils qui fut nommé Cohuatzontli, et qui devint depuis la souche d'une des premières familles mexicaines (3). Quant à lui, il fut tué, quelques mois après,

lieu où se bâtit le temple de Huitzilopochtli et existerait encore sous le sol de la cathédrale actuelle.

(1) Id., ibid.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Calli. — « Les Mexicains arrachèrent le cœur aux Culhuas, dit l'auteur, et il n'en resta pas un seul. »

(3) Chimalpain, Essais d'annales mexicaines, etc.

dans un combat contre les Malinalcas (1) : mais le mystère répandu sur ses derniers jours donne à penser que cette princesse, qui avait dû conserver au fond du cœur le souvenir de l'horrible tragédie dont elle avait été la spectatrice, ne fut pas étrangère à sa mort (2).

Les Malinalcas et les Huey-Tenancas (2), également avides de venger la trahison dont leur maître avait été la victime, n'en continuèrent qu'avec plus d'ardeur ses efforts, en excitant les nations voisines à prendre les armes contre les Mexicains (3). La ligue s'ourdit dans toute l'étendue de l'Anahuac, sous les auspices des rois de Culhuacan et d'Azcapotzalco ; les seigneuries feudataires y envoyèrent le contingent de leurs vassaux ; telles furent dans la vallée : Xaltocan, Xochimilco, Coyoacan, Chalco et Amecamécan, et, en dehors, Huey-Tenanco, Malinalco, Quauhnahuac (4), ainsi que plusieurs autres d'une catégorie inférieure : cette grande confédération de villes, contre une seule petite nation, prouve bien toute l'importance qu'elle avait acquise et les craintes qu'elle inspirait pour l'avenir (5). On ignore si Quinantzin se mêla de cette guerre ; il est probable qu'il y donna son approbation, mais qu'il se contenta, pour le reste, de demeurer simple spectateur d'une expédition dont les résultats servirent encore ses projets de domination universelle.

En effet, la mort tragique d'Acolnahuacatl, roi d'Azcapotzalco, acheva de le débarrasser bientôt d'un rival dont la présence,

(1) Chimalpain, Essais d'annales mexicaines, etc.

(2) Id., ibid. — Mémorial de Culhuacan. Ces deux documents semblent laisser quelque doute sur l'époque et le genre de mort de Quauhtlequetzqui.

(3) Les Huey-Tenancas étaient les habitants de Huey-Tenanco, ville située dans les montagnes de Tolucan, au S. O. de Mexico, sur la frontière du Michoacan. Elle dépendait des états de la seigneurie de Matlatzinco.

(4) Chimalpain, Essais, etc. — Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4.

(5) Mém. de Culhuacan, ad an. XI Acatl, 1299. — *Quauhuahuac*, actuellement Cuernavaca, ville encore importante, à 17 l. S. O. de Mexico.

sans être dangereuse désormais, ne laissait pas d'offusquer sa gloire. La guerre contre les Mexicains avait pris en peu de temps des développements considérables. Huitzilihuitl, comprenant la force de la tempête qui grondait autour de lui, s'était préparé à résister à ses ennemis avec toute l'habileté d'un guerrier consommé. Renfermé dans Chapultepec, c'est à cette seule ville qu'il avait borné sa défense ; mais avec une population nombreuse, accoutumée aux combats, pleine d'ardeur et animée du désir de la vengeance, il soutenait la lutte sur plusieurs champs de bataille, et, malgré tous les efforts de ses adversaires, il avait réussi constamment, par des attaques sur divers points à la fois, à les empêcher de s'unir en un seul corps d'armée. C'est dans une de ces escarmouches terribles qu'Acolnahuacatl se vit surpris un jour à Oztopolco, près de Coyoacan : après un engagement de quelques heures, les Tépanèques lâchèrent pied, abandonnant leur souverain, couvert de blessures, entre les mains de ses ennemis. Les Mexicains, altérés de vengeance et déjà enivrés de sang, massacrèrent ce malheureux prince, sans tenir compte de la dignité royale dont il était revêtu, ni de sa qualité d'ancien ami et de suzerain de Chapultepec ; leur ressentiment alla si loin, qu'ils hachèrent son cadavre par morceaux, avec une férocité dont on n'avait pas encore eu d'exemple dans l'Anahuac (1).

Huitzilihuitl et ses nobles déplorèrent peut-être en particulier un abus si cruel de la victoire : dans l'échauffement de la lutte, il était, toutefois, difficile de modérer l'ardeur de leurs soldats ; en face de tant de populations déchaînées, les Mexicains étaient devenus des tigres. En voyant la constance et l'énergie de leur défense, le roi de Culhuacan n'en était que plus pressé d'y mettre un terme ; la mort barbare d'Acolnahuacatl lui en faisait désormais un devoir. Un autre incident acheva de l'exaspérer : peu de jours après, quelques maraudeurs mexicains, s'étant avancés,

(1) Manuscrit de l'an 1528.

sans être aperçus, jusqu'à la capitale, favorisés peut-être par les sectateurs de Tetzcatlipoca, arrivèrent inopinément jusqu'au temple de Quetzalcohuatl, auquel ils mirent le feu (1). Les flammes de l'incendie furent les premières à donner l'alarme à la cité; mais, avant qu'on se fût assuré de ce qu'il en était, les Mexicains avaient eu le temps de s'échapper. Outré de leur audace, Coxcoxtli réunit ses feudataires à ceux d'Azcapotzalco et tint conseil avec eux sur les moyens d'en finir promptement. Les Tépanèques de Tlacopan (2), qui avaient le plus à souffrir du voisinage de Chapultepec, proposèrent de les attirer dans un piége et de tourner contre ces brigands les armes dont ils s'étaient servis contre Copil : les Culhuas tombèrent d'accord, et on résolut de les amener, par un défi, à se présenter en bataille rangée contre une partie de l'armée, tandis que les autres envahiraient Chapultepec. En conséquence, un héraut fut envoyé à Huitzilihuitl, avec mission de le défier devant Culhuacan : « Venez, cria le messager, « en achevant de lui rapporter les paroles de son maître, venez, « si vous l'osez, venez montrer vos guerriers, afin que nous sor- « tions contre vous (3). »

Ce message superbe se répéta comme un coup de foudre parmi les Mexicains. Frappant avec fureur de leurs épées sur leurs boucliers, ils jurèrent d'accepter ce défi inégal que leur faisait Culhuacan. C'est à peine s'ils laissèrent au héraut d'armes le temps de se retirer. Dès qu'il fut parti, ils se rassemblèrent tumultueusement et, négligeant la prudence avec laquelle ils avaient jusque-là su se garantir de leurs ennemis, ils se mirent en marche pour aller les trouver. La fleur de leurs guerriers suivait les pas de Huitzilihuitl, dont l'ardeur semblait lui faire oublier ses années.

(1) Codex Letellier (Tell.-Rem.), MS. de la bibliothèque royale, fol. 26.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. VIII Tecpatl, 1240. Ce document reunit sous la même date les deux défaites des Mexicains à Chapultepec, celle de l'an 1240 et celle de l'an 1295-1297.

(3) Id., ibid.

Il ne resta dans Chapultepec qu'un petit nombre d'hommes, suffisant, à leurs yeux, pour garder, avec les vieillards, cette place de toute surprise. Les Culhuas les attendaient au passage du lac, non loin d'Atlacuecuayan (1); mais là, en les voyant arriver, ils les assaillirent avec une incroyable furie. Les Mexicains, quoique étonnés de cette attaque imprévue, n'en furent cependant pas découragés ; ils se défendirent avec tant de vigueur, tout en continuant à s'avancer sur Culhuacan, que les ennemis, trois fois enfoncés, durent revenir trois fois à la charge, avec de nouvelles troupes, avant de réussir à entamer les bataillons mexicains. Enfin, au moment où ils se croyaient encore sûrs de remporter la victoire, le bruit se répandit que les Tépanèques, profitant de leur absence, avaient enlevé d'assaut Chapultepec et emmené captifs leurs femmes et leurs enfants (2).

Cette nouvelle n'était encore qu'à moitié vraie; Chapultepec n'était pas encore pris. Les forces alliées s'étaient réunies d'avance auprès de Tlacopan, sous les ordres de Cacama-Teuctli, seigneur des Chalcas d'Amecamecan (3); les Mexicains n'eurent pas plutôt disparu sur la route de Culhuacan, qu'elles tombèrent, comme des vautours, sur leur ville. Les vieillards, donnant l'exemple au reste des guerriers, se firent tuer sur leurs murailles sans en excepter un seul : les femmes même se battirent comme des lionnes ; elles auraient pu prolonger la défense, sans le bruit qui courut, de leur côté, que Huitzilihuitl avait été défait et conduit prisonnier aux pieds de Coxcoxtli. Après plusieurs heures d'un combat aussi acharné que glorieux, Chapultepec tomba, et ce qui restait de sa vaillante population fut emmené à Azcapotzalco ou à Tlacopan. L'invincible citadelle fut livrée aux flammes, et, des bords du lac

(1) Mém. de Culhuacan. — *Atlacuecuayan* est aujourd'hui Tacubaya, petite ville de campagne, à 2 l. 1/2 de Mexico.

(2) Codex Chimalpain, ibid. — Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4. — Chimalpain, Essais d'Hist. mexicaine, etc.

(3) Duran, ibid. — Chimalpain, ibid.

où ils continuaient à combattre, les Mexicains purent voir l'incendie qui annonçait leur propre destruction (1).

Alors seulement ils se laissèrent aller au découragement. N'opposant plus qu'une défense incertaine aux coups de leurs ennemis, ils ne tardèrent pas à se débander, laissant le champ de bataille littéralement couvert de morts. Ils tentèrent encore, cependant, de se rallier plusieurs fois, ayant des rencontres partielles en divers endroits, comme à Acuexcamac et à Atlacuecuayan; mais ils furent successivement déroutés partout. Les Chalcas, qui avaient, on ne sait pourquoi, conçu pour eux une haine implacable, quoiqu'ils eussent une origine commune (2), se montraient les plus ardents à leur destruction; ils les traquèrent, comme des bêtes fauves, dans les marais de la lagune : c'est là que, après une autre action moins importante, mais non moins meurtrière que les précédentes, Huitzilihuitl, prince des Mexicains, qui avait réussi, une première fois, à se dérober à ses ennemis, fut découvert avec sa fille et sa sœur (3). Il en fut arraché nu, ainsi que les deux princesses, et emmené en cet état à Culhuacan. Après lui avoir reproché durement d'être la cause de cette guerre, Coxcoxtli le garda quelque temps dans une rude captivité et puis le fit mourir avec sa fille (4), en rétribution du meurtre de Copil et d'Alcolnahuacatl. (De l'an II Tochtli, 1286, à l'an XIII Calli, 1297.)

On acheva, vers le même temps, de démanteler les murs de Chapultepec, dont il ne resta bientôt plus que des débris informes : les femmes et les enfants faits prisonniers dans cette forteresse furent vendus par ses ordres et réduits en esclavage (5). Mateuc-

(1) Id., ibid. — Mém. de Culhuacan, ad an. II Acatl. 1299.

(2) Les Chalcas étaient une des tribus aztèques parties d'Aztlan ou de Chicomoztoc vers le même temps que les Mexicains.

(3) Histoire de la nation mexicaine, etc., MS. de l'an 1576, coll. Aubin.

(4) Mém. de Culhuacan. — Essais d'Hist. mexic. — Duran, Hist. Antig. de N.-España, etc., tom. I, cap. 4.

(5) Manuscrit de l'an 1528. — Mémorial de Culhuacan, ad an. II Acatl, 1299.

tli, seigneur mexicain, chantant, à cette occasion, les désastres de sa patrie, s'écriait : « Chapultepec a été témoin de nos malheurs, « ô Mexicains ! ses murs, aujourd'hui déserts, ont retenti du cli- « quetis des armes, et pendant que l'incendie dévorait ses toits de « cèdre, hélas ! quatre endroits différents voyaient la défaite de « nos guerriers. Après avoir remporté deux fois la victoire, Huit- « zilihuitl, vaincu à son tour, est allé mourir captif à Culhua- « can (1). »

La nation mexicaine paraissait anéantie : ses restes captifs ou dispersés étaient, désormais, sans importance. Pendant un temps même, on crut qu'elle avait cessé d'exister, et ses ennemis célébrèrent sa chute avec les démonstrations de la plus vive allégresse. Mais il y avait chez elle une vitalité que rien ne semblait pouvoir détruire : son énergie fit éclore des merveilles du sein même de la captivité, et de cet abîme d'opprobre sortit un peuple nouveau dont la grandeur devait effacer tous les autres.

(1) Codex Chimalp., ibid. ut sup.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Famille de Coxcoxtli, roi de Culhuacan. Acamapichtli, Achitometl et Tezozomoc, depuis roi d'Azcapotzalco. Puissance de Coxcoxtli. Son fanatisme. Les Mexicains rentrent momentanément en grâce auprès de lui. Il leur donne Tizaapan. Industrie mexicaine. Il se sert d'eux contre les Xochimilques. Défaite de ceux-ci par les Mexicains. Alliances mexicaines avec les Culhuas. Redoublement du fanatisme de Coxcoxtli. Il persécute les adhérents de Tetzcatlipoca. Désertion du mont Huexachtecatl. Jalousies mutuelles des chefs téo-chichimèques de Huexotzinco et de Tlaxcallan. Ligue contre les Tlaxcaltèques. Siége de Tlaxcallan. Culhua-Teuctli invoque le secours de Tetzcuco. Envoyés de Huexotzinco à Culhuacan. Duplicité de Coxcoxtli. Son message à Culhua-Teuctli. Préparatifs de la bataille de Tlaxcallan. Invocation à Camaxtli. Ses enchantements. Le vase divin et le lait de la vierge. Prodiges. Combat. Défaite de Huexotzinco et de ses alliés. Triomphe de Tlaxcallan. Commencements de la seigneurie de ce nom. Les Cholultèques invoquent le secours de Coxcoxtli. Ce prince les délivre des Téo-Chichimèques. Restauration de Cholullan. Sa prospérité. Son gouvernement se réorganise. Son théâtre, ses coutumes.

La mort d'Acolnahuacatl, roi d'Azeapotzalco, coïncidant avec la chute de Chapultepec, laissait toute la gloire de cette grande victoire au roi de Culhuacan. C'était, d'un autre côté, pour Coxcoxtli, un événement d'une importance d'autant plus considérable, qu'il se trouvait en même temps, par la nature des circonstances, porté à la tête du gouvernement tépanèque, et que, s'il avait su mettre à profit cette magnifique situation, il pouvait d'un coup replacer Culhuacan sur un rang égal à celui de Tetzcuco.

Mais le destin de cette antique métropole était irrévocablement fixé : l'esprit de secte qui avait perdu l'empire toltèque s'était emparé des Culhuas, et leur fanatisme, poussé à l'excès par l'exemple du monarque, n'allait pas tarder à les plonger dans l'abîme de tous les maux. Acolnahuacatl avait eu de sa femme Cuetlaxochitl deux fils (1), Huitzilihuitl-Tepanquizqui et Epcohuatl, qui fut, à ce qu'il paraît, seigneur de Tlatelolco (2) : mais le silence ou plutôt l'incertitude que nous trouvons à leur sujet dans les histoires ferait croire, ou, qu'ils périrent avec leur père à Oztopolco, ou bien, qu'un motif ignoré les empêcha de monter sur le trône d'Azcapotzalco (3). Outre ces deux fils, il avait laissé plusieurs filles, dont l'aînée, Moxotzin (4), épousa Acolmiztli-Huitzilihuitl, prince de Coatlychan, et une autre, suivant toute apparence, donna sa main à Coxcoxtli, roi des Culhuas (5). Celle-ci se nommait Cihuaxochitl (6), elle fut la mère de deux princes également célèbres dans les annales de l'Anahuac, l'un, Acamapichtli, par la

(1) Manuscrit de l'an 1528. — Suivant ce document, Cuetlaxochitzin, épouse d'Acolnahuacatl, était fille d'un Tecuanitzin de Tenayocan. L'histoire garde le silence sur Huitzilihuitl-Tepanquizqui; mais Ixtlilxochitl fait mention d'Epcohuatzin, qu'il appelle Tlepcohuatzin et qu'il donne pour frère de Tezozomoc; il le fait, on ne sait comment, seigneur de Tlatelolco. Hist. des Chichimèques, tom. I, cap. 14.

(2) Ixtlilxochitl, ibid.

(3) L'histoire de cette époque est si obscure, qu'il est impossible de découvrir si l'un ou l'autre de ces princes fit des efforts pour s'emparer d'Azcapotzalco ou si réellement il gouverna les Tépanèques, dans l'intervalle de la mort de Coxcoxtli et de l'accession de Tezozomoc.

(4) Moxotzin, ou l'Hirondelle. Acolmiztli-Huitzilihuitl, qu'elle épousa, était le deuxième seigneur de ce nom de Coatlychan; il était père de Tozquentzin, épouse de Techotlala, souverain de Tetzcuco.

(5) Ou Coxcoxtli épousa une fille d'Acolnahuacatl dont il eut Tezozomoc, ou Acolnahuacatl épousa une fille de Coxcoxtli dont ce prince serait issu. Quoique le MS. de 1528 donne Acolnahuacatl pour père à Tezozomoc, le Mémorial de Culhuacan le donne pour le fils de Coxcoxtli et frère d'Acamapichtli. Ixtlilxochitl dit également qu'Acamapichtli était son frère.

(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib III, cap. 6. Cet auteur donne ici pour père à Tezozomoc un roi d'Azcapotzalco du nom de Tzihuactlatonac. Nous adoptons la généalogie du Mémorial de Culhuacan comme la plus sûre.

catastrophe qui mit fin à ses jours, l'autre, Macuextzin, plus connu sous le nom de Tezozomoc (1), dont la grandeur, la félicité et la tyrannie (2) ont été peut-être trop exagérées par la plume d'Ixtlilxochitl (3).

Coxcoxtli avait, en outre, un troisième fils, nommé Achitometl (4); mais, en sa qualité d'aîné, c'était Acamapichtli qui était son héritier présomptif : quant à Tezozomoc, il paraîtrait que, de bonne heure, il fut destiné à ceindre le couronne d'Azcapotzalco. Suivant les annales de Culhuacan (5), il était né en l'an XIII Tecpatl, 1284. Soit, comme nous venons de le dire, que ses oncles eussent perdu la vie avec Acolnahuacatl, soit que, par l'effet de la puissance et des intrigues de Coxcoxtli, ils eussent été écartés du trône, il est certain qu'à la mort de son aïeul maternel Tezozomoc fut reconnu comme l'héritier du royaume des Tépanèques : il n'était alors âgé que de quatre ans. D'après la coutume toltèque, sa mère prit en main la régence (6), apparemment pour ne pas heurter de front l'orgueil des Tépanèques, tandis qu'en réalité c'était le roi des Culhuas qui gouverna les états d'Azcapotzalco. Maître de cette belle principauté, chef d'un des principaux royaumes de l'Anahuac et vainqueur des Mexicains, dont les restes, dispersés autour de sa capitale, étaient à sa merci, comme d'humbles esclaves, suzerain d'une foule de seigneuries qui commençaient à prendre de l'importance, en dedans et au dehors de

(1) Mémorial de Culhuacan.— Tezozomoc est surnommé l'Ancien par toutes les histoires.

(2) Voir toutes les histoires mexicaines.

(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I du chap. 15 au chap. 22. Ixtlilxochitl l'historien était l'arrière-petit-fils de Nezahualcoyotl, fils d'Ixtlilxochitl l'Ancien, qui fut tué par ordre de Tezozomoc qui usurpa son royaume.

(4) Dans le mémorial de Culhuacan, Achitometl est fils de Coxcoxtli; il est son frère d'après le MS. de l'an 1528.

(5) Ou bien en l'an XII Tochtli, 1294, suivant le Codex Chimalpopoca, qui donne deux dates, cette dernière étant tirée des archives de Cuitlahuac.

(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 6.

la vallée, ce prince pouvait se considérer, avec raison, comme le plus grand et le plus heureux des successeurs d'Achitometl.

Malheureusement, Coxcoxtli manquait des qualités qui font les grands rois. C'était un vieillard triste et morose, imbu de tous les préjugés de la secte à laquelle il appartenait et que ses infirmités rendaient, chaque jour, plus chagrin et plus implacable (1). A la suite de leur défaite, les Mexicains, épars ou captifs dans ses états, s'y trouvèrent, durant plusieurs années, exposés aux insultes de leurs vainqueurs et aux douleurs d'une cruelle servitude : seuls, ils supportaient le poids des travaux les plus pénibles, et le roi, n'éprouvant pour eux que de la haine, les traitait avec une rigueur qui prenait surtout sa source dans son fanatisme religieux. Malgré leur faiblesse numérique et le découragement dont ils étaient frappés, il les redoutait encore et il leur avait interdit, sous les peines les plus dures, de se rassembler en quelque lieu que ce fût et de vivre sur le même sol. Cette sévérité se relâcha cependant après le supplice de Huitzilihuitl et de sa fille : le cœur de Coxcoxtli, apaisé par le sang de ces deux illustres victimes, parut vouloir revenir à des sentiments plus modérés.

Les principaux chefs de la noblesse mexicaine qui avaient eu le bonheur d'échapper au désastre de leur nation obtinrent alors l'autorisation de venir se fixer dans la cité même de Culhuacan, dont on les avait tenus éloignés jusque-là. Ils y trouvèrent un appui secret dans l'héritier du trône, le prince Acamapichtli. Celui-ci travailla à leur assurer plus de faveur auprès de son père. Les autres chefs de la nation en profitèrent pour demander à Coxcoxtli de leur permettre de se réunir et de leur concéder un endroit où ils pussent bâtir leurs cabanes et vivre, avec plus d'aisance, du travail de leurs mains. Ayant été introduits devant le roi, ils exposèrent avec des larmes la condition malheureuse à laquelle ils étaient réduits, épars, dans tous les lieux, sans toit, sans asile.

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chron., ad an. X Tecpatl, 1320.

sans ressources et incapables, dans cet état de dispersion, de pourvoir au moindre de leurs besoins (1). Coxcoxtli se montra touché de leur malheur, il promit d'y songer; mais auparavant il voulut se consulter avec les membres de son conseil. Son fils Achitometl, ainsi que la plupart de ses conseillers, se montrèrent d'un avis opposé aux sentiments du monarque; ils s'attachèrent à lui persuader que les Mexicains étaient encore à craindre, qu'ils n'avaient pas perdu tout espoir de se reconstituer un jour en corps de nation et que, quelque bien qu'on pût leur faire, il tournerait toujours au désavantage de leurs bienfaiteurs. Ce langage ne laissa pas d'émouvoir le roi. D'autres, reconnaissant ensuite que Coxcoxtli ne pouvait manquer à la promesse qu'il avait donnée aux Mexicains, proposèrent de les réunir dans la petite île de Tizaapan (2) : c'était un terrain abandonné, bas, couvert de roseaux et de petit bois, et qu'on évitait généralement à cause de la multitude et de la qualité dangereuse des serpents qu'on y rencontrait (3). En y envoyant les Mexicains, le roi tenait sa parole et se débarrassait de cette nation dangereuse qui ne pouvait manquer d'y périr, faute de subsistance ou par le venin de ces reptiles. Tous les conseillers applaudirent à ces paroles, et Tizaapan fut octroyé en toutes formes aux Mexicains (4) comme leur propriété. (An XI Acatl, 1299.)

Leurs chefs s'empressèrent d'accepter. Instinctivement ils comprenaient qu'ils venaient de faire un pas immense vers la recon-

(1) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mex., MS. en langue nahuatl, ad an. II Acatl, 1299. — Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc., MS., tom. I, cap. 4. — Acosta, Hist. nat. y moral de los Indios, etc., tom. II, cap. 5. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.

(2) Tezozomoc, Fragments, etc. — Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 4. — Acosta, Hist. nat., etc., tom. II, cap. 5.

(3) Id., ibid. Tizaapan, dont on retrouve le site dans le fameux pédrégal, non loin de San-Agustin de las Cuevas, est encore aujourd'hui, comme alors, aussi pierreux, aussi stérile et surtout aussi hanté de serpents qu'au temps où les Mexicains s'y retirèrent.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.

stitution de leur nationalité. En faisant la reconnaissance de Tizaapan, ils devinèrent les intentions hostiles des conseillers de Coxcoxtli et les motifs de la facilité avec laquelle ils avaient paru consentir à leur demande. Mais, tandis que ceux-ci s'amusaient de l'idée des périls auxquels leurs anciens ennemis allaient s'exposer de gaieté de cœur, les Mexicains, mettant à profit le génie industrieux dont la nature les avait doués, se créaient une ressource de ces mêmes reptiles qu'on croyait destinés à les détruire. La masse de la population mourait de besoin; elle fit la chasse aux serpents, et pendant longtemps ce fut, avec les petits poissons du lac et les canards sauvages, son unique nourriture (1).

Malgré ses préjugés, Coxcoxtli admirait leur industrie et sentait augmenter son estime pour eux. Dans l'intervalle, l'occasion se présenta de mettre leur courage à l'essai; malgré l'opposition d'une partie de son conseil, il résolut de les inviter à prendre service pour lui et de les employer, pour son compte, contre les Xochimilques. Ceux-ci, dont la puissance s'agrandissait, avec leur travail, sur les marécages du lac, s'étaient mis en état d'hostilité contre le roi de Culhuacan, qui les considérait comme ses tributaires et ses vassaux. Profitant des discordes intestines que le mauvais génie des Culhuas ne cessait de souffler parmi eux, Calzotzin, seigneur des Xochimilques, qui venait de succéder à sa mère Tlaxocihuapilli (2), avait tenté de monopoliser à son profit les pêcheries des lagunes voisines; une telle entreprise excita promptement les plaintes de toutes les villes environnantes. On s'adressa à Coxcoxtli, qui leur intima l'ordre de rentrer dans le devoir; mais sur le refus des Xochimilques d'obtempérer à une réclamation si légitime, le prince leur signifia qu'il allait les réduire par la force. Depuis que les Mexicains avaient pris possession de Tizaa-

(1) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4.
(2) Ixtlilxochitl, Relacion del Origen de los Xochimilcos, ap. Kingsborough, sup., tom. IX.

pan, leur nombre s'était accru sensiblement. Ceux à qui la chance des combats avait permis de se réfugier dans les régions voisines, après la bataille du lac, animés du désir patriotique de reconstituer leur nationalité abattue, s'étaient réunis peu à peu autour de leurs compatriotes; mais le petit territoire de Tizaapan, naturellement peu productif, n'avait pas tardé à être trop étroit pour la population qui s'y était amassée. Dans leur extrémité, ils avaient eu de nouveau recours à Coxcoxtli, ils avaient supplié le monarque de leur permettre de s'étendre en dehors de cette localité et d'autoriser quelques-uns de leurs chefs à s'établir parmi les Culhuas; privés, qu'ils étaient, de femmes, ceux-ci lui demandaient en même temps de pouvoir en prendre parmi ses vassaux, avec qui ils désiraient s'unir, en promettant de demeurer toujours soumis à ses lois comme de loyaux et fidèles sujets (1).

C'est dans ces conjonctures que le roi de Culhuacan avait annoncé la résolution d'amener, par la force des armes, les Xochimilques à se soumettre à ses ordres. Il répondit aux Mexicains qu'il leur accorderait volontiers l'objet de leurs diverses demandes, mais qu'auparavant il souhaitait de mettre leur dévouement à l'épreuve, en les envoyant contre les Xochimilques. Cette offre ne pouvait qu'être agréable aux Mexicains. C'était, pour eux, l'occasion la plus favorable d'effacer la honte de leur dernière défaite et de reprendre, en quelque sorte, leur rang parmi les nations. Ils acceptèrent avec des transports de joie la proposition de Coxcoxtli. Mais, dans la détresse où ils avaient vécu depuis trois ou quatre ans, ils s'étaient vus dans l'impossibilité de fabriquer des armes; en conséquence, ils en envoyèrent demander aux Culhuas. Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient que la quantité suffisante pour armer leurs propres soldats. Dans cette extrémité, les Mexicains s'adressèrent aux prêtres qui avaient repris le commandement suprême

(1) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mexic. Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4.

depuis la mort de Huitzilihuitl (1). A leur tête était Cohuatzontli, fils de Quauhtlequetzqui et de la fille de Copil; il était à peine âgé de dix-huit ans, mais il montrait déjà toute l'ardeur et l'ambition de son père (2). Huitzilopochtli, consulté par eux, leur fit savoir qu'ils eussent à se faire des boucliers avec les roseaux du lac; il leur montra à les tisser et à les broyer tout à la fois, et leur ordonna de s'armer de pieux, au lieu de flèches et de massues, et de prendre chacun un couteau d'obsidienne dont ils auraient besoin de se servir durant la guerre. « Ne craignez rien, Mexicains, « s'écria-t-il; servez-vous de ces armes, et c'est moi qui vous « viendrai en aide (3). » Telle était l'ardeur des Mexicains en entendant ces paroles, qu'il ne manqua pas un seul homme au rendez-vous; les femmes même se réunirent à leurs maris, résolues à combattre et à obtenir la victoire (4).

Le roi de Culhuacan les vit arriver avec infiniment de joie; mais eux, négligeant alors de prendre aucun repos dans la ville, passèrent de l'autre côté du lac et allèrent s'embusquer sur le rivage occidental, à peu de distance du chemin d'Atlacuecuayan à Xochimilco. Coxcoxtli avait donné l'ordre à ses généraux d'attaquer à la fois l'ennemi par terre et par eau; les Mexicains formèrent l'avant-garde et s'avancèrent, laissant les Culhuas assez loin derrière eux. Les prêtres de Huitzilopochtli, redoutant quelque embûche de leur part ou de celle de ses conseillers, et craignant que leur intention ne fût de se débarrasser des Mexicains, après que ceux-ci les auraient aidés à dérouter les Xochimilques, convinrent, avec les chefs, de ne faire aucun prisonnier et de ne donner la mort à aucun ennemi, mais de désarmer les vaincus et de leur couper à tous l'oreille droite, avec le soin de mettre de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.
(2) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan, ad an. XIII Calli, 1297.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.
(4) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XI Acatl. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.

côté les oreilles dans un sac que chacun portait suspendu à sa ceinture (1).

Les Xochimilques étaient sur le qui-vive. A l'approche des Mexicains, ils coururent à leur rencontre par terre et par eau; mais ils furent reçus avec une telle furie, que, après une action de courte durée, l'épouvante se mit dans leurs rangs, et ils tournèrent le dos dans la direction de leur cité. Sur l'ordre des prêtres, les Mexicains commencèrent à couper les oreilles à ceux dont ils se saisissaient, se contentant de leur prendre leurs armes; après quoi ils les laissaient échapper. Emportés, toutefois, par leur bouillante valeur, ils continuèrent à les poursuivre jusqu'au milieu de leurs maisons. Les Xochimilques, ne comprenant rien à cette manière de combattre, n'eurent pas le courage de les y attendre; ils abandonnèrent la ville et s'enfuirent vers les montagnes voisines. Pour leur malheur, ils s'y rencontrèrent face à face avec les Culhuas, qui, les trouvant désarmés et en fuite, en firent un carnage terrible, tout en s'emparant d'un nombre considérable de captifs. Ils reprirent avec eux le chemin de Xochimilco; mais déjà les Mexicains avaient évacué la place, après avoir pillé ce qu'ils y avaient trouvé de plus précieux. Les Xochimilques, hors d'état de résister davantage, s'empressèrent d'envoyer des députés à Coxcoxtli, en l'assurant de leur soumission et en lui faisant toutes les promesses qu'il voulut exiger d'eux.

Les Mexicains ne tardèrent pas à y arriver à leur tour. Ils se présentèrent devant le roi, en lui demandant l'exécution de ses promesses. Coxcoxtli, voyant les prisonniers qu'avaient amenés ses généraux sans que les Mexicains lui en conduisissent un seul, ne pouvait croire qu'ils se fussent battus; il leur demanda, avec quelque dédain, où étaient les preuves de leur bravoure. Le prêtre Axolohua s'avançant alors : « Je savais bien, dit-il avec « fierté, que vous ne nous aviez envoyés à l'avant-garde que pour

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.

« nous exposer à la fureur des Xochimilques et donner ensuite « à vos vassaux les moyens de remporter plus aisément la victoire. « Mais dites à vos guerriers d'examiner la tête de chacun de leurs « captifs et demandez-leur quelle est l'oreille qui leur manque. « Sachez qu'ils n'ont fait autre chose que prendre des hommes « déjà vaincus et désarmés par nous et dont nos soldats gardent « les preuves dans leurs sacs (1). »

Les Mexicains étalèrent alors devant le monarque les oreilles qu'ils avaient coupées; le nombre en surpassait infiniment celui des prisonniers présents. Coxcoxtli n'éprouva pas moins de confusion que d'étonnement; mais l'admiration l'emporta promptement sur ce premier sentiment. Comprenant tout l'avantage qu'il y avait à garder pour alliés des guerriers si valeureux, il les combla d'éloges et de présents (2). Non-seulement il leur permit de s'établir dans les diverses parties de ses états ainsi que dans sa capitale, mais encore il s'empressa de faire marier leurs chefs de la manière la plus avantageuse. Il donna à Cohuatzontli la main de Nazohuatl, fille du noble Acxoquauhtli (3), et fit épouser à Opochtli-Itzahuatl, l'un des plus distingués d'entre les Mexicains, Ximatitulcihuatl, une de ses propres filles (4). Ces alliances mirent le sceau à la réconciliation des deux peuples; elles furent suivies d'un grand nombre d'autres de moindre importance, qui finirent par ne plus faire, avec le temps, des Culhuas et des Mexicains qu'une seule et même nation.

La sagesse que venait de montrer Coxcoxtli, en unissant aux siens, d'une manière si intime, cette population si cruellement humiliée jusque-là, pouvait apporter les plus grands avantages au royaume de Culhuacan. Mais ce n'était là qu'une phase trop rare

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. XI Acatl. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 9.

(3) Tezozomoc, Fragments de l'Hist. mexic.

(4) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4.

malheureusement dans sa vie, le fanatisme et l'esprit de secte lui faisant trop souvent oublier ses devoirs de monarque. Dans le temps même où les Mexicains commençaient à former des établissements parmi ses sujets, les haines religieuses se ravivaient avec une fureur inouïe ; chaque jour, c'étaient de nouvelles querelles sur les formes du culte, au sujet de la supériorité d'une divinité sur une autre, sur la suprématie que les uns attribuaient dans le ciel à Xochiquetzal ou à Quetzalcohuatl, les autres à Tlaloc ou à Tetzcatlipoca, sans que jamais aucuns parvinssent à s'entendre. Tout le royaume en était troublé, mais c'était surtout dans la cité de Culhuacan que l'on souffrait de cet état de choses. Le fanatisme des deux ou trois sectes s'exerçait cruellement à se venger des outrages et du mépris qu'elles déversaient l'une sur l'autre ; des collisions sanglantes avaient lieu au pied même des sanctuaires les plus révérés. Loin de chercher les moyens d'y mettre un terme, le roi ajoutait à cette flamme impie, en persécutant avec rigueur ceux de ses sujets qui refusaient trop ouvertement de se soumettre aux rites de Quetzalcohuatl ; plusieurs fois même il avait fait briser les images et les signes des cultes qu'il regardait comme ennemis du sien et travaillé à changer, par des supplices, la croyance de ses adversaires (1). Nombre de familles épouvantées d'un sort si cruel, préférant l'exil à la persécution, avaient quitté spontanément leurs foyers et étaient allées chercher un asile à l'étranger (2). Les horreurs qui avaient affligé les derniers ans de l'empire toltèque semblaient prêtes à se renouveler pour amener une seconde catastrophe.

Dans ces conjonctures malheureuses, Tetzcuco paraissait avoir été choisi comme le refuge le plus assuré : toutes les sectes y trouvaient une égale protection, une tolérance semblable, sous l'égide de Quinantzin. Dans sa décadence, l'antique métropole des Tol-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. XIII Calli, 1297, et an. X Tecpatl, 1320.

(2) Id., ibid.

tèques pouvait encore se vanter, cependant, d'être la plus vaste et la plus belle de l'Anahuac. Parmi les nombreux édifices dont elle s'enorgueillissait, ceux dont se composaient les quatre quartiers de la colline de Huexachtecatl (1) renfermaient la portion la plus policée et la plus aristocratique de la population; c'est là que, à la suite de Quauhtexpetlatl, d'autres familles non moins policées, sorties des mêmes régions que les Culhuas et se disant d'origine toltèque, étaient allées se fixer. Partagées en quatre tribus, on leur donnait les noms de Culhua, Huitznahua, Mexitin et Panca (2). Au sommet de la colline, on voyait un temple de Tlaloc, dont la fondation remontait aux premiers temps de l'empire toltèque; c'est là qu'on continua à célébrer jusque dans les derniers temps du règne de Montézuma les fêtes du feu sacré, qu'on allait, au renouvellement de chaque cycle de cinquante-deux ans, allumer à son sommet (3). Dans les édifices voisins, les prêtres conservaient le dépôt des annales de la nation, avec les traditions les plus augustes de la religion et de la science, et ses ministres passaient pour les plus éclairés et les plus instruits du royaume (4). On y remarquait encore d'autres sanctuaires consacrés aux diverses divinités du pays; mais le plus vénéré, à cette époque, était celui qui avait été dédié à Huitzilopochtli;

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 13. Cet écrivain écrit la colline de Quexachtecatl; mais il est fort probable que c'est là une faute du copiste ou du compositeur dans l'impression. Cette colline était sacrée de temps immémorial, à cause de la cérémonie du feu sacré qu'on y allumait tous les cinquante-deux ans. Elle séparait les deux villes de Culhuacan et d'Itztapalapan; celle-ci y était adossée, et dans les temps anciens était comme un faubourg de Culhuacan.

(2) Les auteurs, comme toujours, font arriver ces tribus en même temps; mais ils ne sont d'accord ni sur le temps ni sur les noms. Veytia donne la même date pour leur arrivée dans l'Anahuac et leur translation à Tetzcuco. Or, par l'accord des diverses relations, on voit qu'elles furent assez longtemps établies d'abord à Culhuacan, d'où la persécution les fit partir. Veytia nomme la dernière tribu Tecpaneca et la fait se fixer à Azcapotzalco.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. X, cap. 33.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. ubi sup. et Novena Relacion, etc.

son culte avait été introduit dans ces contrées par les Mexicains, et son identité avec celui de Tetzcatlipoca l'avait promptement mis en vogue parmi les sectateurs de ce dieu. Coxcoxtli hésita pendant longtemps à porter la main sur ces monuments qui faisaient une des gloires de sa capitale ; mais enfin, lassé des conflits qui renaissaient sans cesse entre les partis, et non moins troublé par les scrupules d'une conscience timorée que par les plaintes de ceux qui l'entouraient, il commanda de briser les images de ses adversaires, détruisit ou ferma leurs temples et les força à se bannir à jamais de Culhuacan (1). La plupart se réfugièrent dans les états de Tetzcuco et supplièrent Quinantzin et son fils Techotlala de leur concéder un lieu pour s'établir (2).

Quoique affaibli par le fanatisme et déshérité d'une partie des illustrations qui contribuaient naguère à sa gloire, Culhuacan continuait à exercer un prestige considérable sur les contrées avoisinantes. Chollulan, opprimé, depuis un demi-siècle, par les Téo-Chichimèques, avait invoqué le secours de ses armes, et Coxcoxtli, se souvenant que cette ville avait été, après Tollan, le séjour favori de Quetzalcohuatl, avait pris la résolution d'arracher aux barbares ce sol sacré et de le rendre à ses anciens princes. Le moment était favorable : leurs jalousies mutuelles avaient mis les armes aux mains des nouveaux seigneurs du plateau de Huitzilapan, et la guerre civile venait d'éclater parmi eux avec une fureur qui ne pouvait manquer de les affaiblir considérablement.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que la dernière de leurs bandes s'était fixée dans le territoire de Tlaxcallan et que Colhua-Teuctli-Quanex avait pris sa demeure à Tepeticpac. Mettant à profit les circonstances qui avaient fait tomber entre ses mains ce site redoutable, il s'était attaché à le fortifier chaque année davantage ; cette possession, non moins que la re-

(1) Codex Chimalp., ad an. XIII Calli, 1297. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 13.
(2) Ixtlilxochitl, ibid.

nommée de sa valeur, n'avait pas tardé à le rendre l'égal des princes qui, avant lui, avaient établi leur séjour dans cette contrée, désormais soumise aux Téo-Chichimèques. Mais cette égalité de condition ne pouvait longtemps contenter l'ambition d'un guerrier dont la supériorité s'était déclarée par tant d'actions illustres. Lorsqu'il crut sa puissance suffisamment raffermie dans ces lieux, il commença à jeter autour de lui des regards de convoitise; ses forces continuaient cependant à s'accroître par l'adjonction des petites bandes isolées, encore nomades, et qui reconnaissaient en lui, plus qu'en tous les autres, un chef capable de les conduire à de nouvelles victoires. Ses préparatifs et les fortifications dont il ne cessait de couvrir les montagnes voisines trahirent ses desseins. Les seigneurs de Huexotzinco et les autres chefs qui avaient conquis les vallées inférieures en prirent de l'ombrage. Leurs forteresses étaient dominées par celle de Tlaxcallan qui s'élevait orgueilleusement au-dessus de toutes les autres. Inquiets pour leur indépendance personnelle et craignant, non sans raison, que Culhua-Teuctli ne pensât à les réduire sous son autorité particulière, comme autant de vassaux à leur suzerain, ils lui signifièrent que les travaux qu'il faisait exécuter portaient atteinte aux droits de ses pairs et qu'il eût à se désister d'une entreprise que tous considéraient également comme une usurpation.

Le prince de Tlaxcallan, loin de tenir compte de ces représentations, n'en fut que plus ardent à pousser à l'achèvement des ouvrages commencés. Mais ses voisins n'étaient guère moins belliqueux que lui-même, et il se vit promptement dans la nécessité de se mettre sur la défensive. Ses ennemis faisant appel aux sentiments des autres chefs téo-chichimèques, leur tracèrent un tableau émouvant des périls que courait leur indépendance. N'avaient-ils pas déjà dans le despotisme des souverains de l'Anahuac un exemple trop frappant de l'abaissement où un roi peut réduire les plus nobles de ses sujets? Tous entendirent ces paroles et entrèrent, à la suite les uns des autres, dans la ligue qui se formait

contre Culhua-Teuctli. Il était temps, disaient-ils, de faire baisser l'insolence de ce seigneur, de réduire son orgueil et de circonscrire sa puissance dans les limites naturelles de son territoire.

Les Téo-Chichimèques étaient tout préparés; ils n'avaient pas encore appris à déposer les armes pour se reposer : aussi le voisinage de Tlaxcallan se trouva-t-il bientôt envahi par des forces considérables. Elles escaladèrent, comme des chats sauvages, les rochers escarpés qui, en couvrant la vallée, servaient d'avant-postes à la forteresse. C'était la première fois que les Téo-Chichimèques se trouvaient en présence les uns des autres : dans ce moment cruel, ils oublièrent mutuellement qu'ils combattaient contre des parents et des amis; on vit des pères en venir aux mains avec acharnement avec leurs propres fils, les frères avec leurs frères, sans égard pour les sentiments de la nature. Les Tlaxcaltèques, animés par la vengeance, se défendaient, avec une égale bravoure, de l'attaque furibonde de leurs adversaires; mais, envahis par une multitude supérieure, ils perdirent, l'un après l'autre, tous les ouvrages retranchés qui couvraient les abords de leur cité et se virent obligés, après plusieurs journées des plus sanglantes, à se renfermer strictement dans les positions les plus âpres de la montagne de Texcalticpac.

Chaque jour c'étaient de nouveaux combats, chaque jour ils se voyaient serrés de plus près par leurs ennemis, dont le nombre ne faisait que s'accroître, et qui paraissaient déterminés à les faire périr tous ensemble, plutôt que de les laisser en possession de leurs formidables forteresses. Dans cette cruelle extrémité, ils envoyèrent demander du secours aux princes de Xicochimalco et de Xalpan, ainsi qu'au roi d'Acolhuacan. Celui-ci ne pouvait voir qu'avec un extrême intérêt les événements qui avaient lieu de l'autre côté des montagnes. L'intention que montraient les Téo-Chichimèques de renoncer à la vie nomade et d'entrer dans les voies de la civilisation, en s'établissant à demeure sur le plateau

de Cholullan, offrait certainement une grande garantie pour leur tranquillité future : leurs dissensions, en les affaiblissant, mettaient une chance de plus dans la balance de la civilisation ; mais ils ne pouvaient voir de bon œil qu'ils détruisissent entièrement la fraction des Tlaxcaltèques gouvernée par un prince auquel l'unissaient de si près les liens du sang, et dont les tendances monarchiques entraient trop bien dans ses vues personnelles.

Au retour de ses envoyés, Culhua-Teuctli vit arriver dans ses murs les messagers d'Acolhuacan, qui lui donnèrent, de la part de leur maître, les assurances les plus positives de son amitié et du désir qu'il avait de l'aider à se délivrer de ses ennemis ; en même temps, comme un gage de sa sincérité, ils remirent entre ses mains un vase précieux, en albâtre, du travail le plus fini (1). Les Tlaxcaltèques, remplis de joie, firent à ces ambassadeurs un accueil empressé. Quelques jours après, à leur grande satisfaction, ils virent déboucher, entre les défilés de la Matlalcueyé, l'avant-garde des troupes tetzcucanes, commandée par plusieurs des plus nobles seigneurs de l'empire. Elles furent promptement suivies d'un grand nombre d'autres. Culhua-Teuctli en profita pour mettre de plus en plus ses montagnes en état de défense ; il y ajouta des travaux considérables, taillant à pic les rochers qui environnaient Texcalticpac du fond des précipices d'où ils s'élevaient jusqu'aux parapets de la citadelle, et qu'on ne peut considérer encore aujourd'hui sans admiration (2). Dans l'intervalle, les secours continuaient d'affluer dans les retranchements des Tlaxcaltèques : rassurés dès lors et pleins de confiance dans Camaxtli, dont l'oracle venait encore de leur promettre la victoire, ils se préparèrent non-seulement à repousser

(1) Nous avons vu à Mexico, au musée national et dans des collections particulières, des vases de ce genre en pierre fine ou en albâtre d'un travail véritablement admirable ; les Toltèques excellaient dans ce genre de ciselure.

(2) On peut encore voir aujourd'hui, près de Tlaxcalla, les débris de ces grands ouvrages.

l'ennemi de leur territoire, mais encore à lui offrir la bataille dans les plaines voisines.

Xiuhtlehui-Teuctli, prince de Huexotzinco, commandait les troupes alliées. Enflé de ses succès, il n'avait pas douté un seul instant, durant les premières semaines du siége de Texcalticpac, qu'il ne vînt à bout de se rendre maître de la montagne ; mais, en voyant la résistance prolongée des Tlaxcaltèques et les secours qui leur venaient de toutes parts, il commença à craindre que tous ses desseins n'aboutissent enfin à sa propre ruine. Pour conjurer les efforts de Culhua-Teuctli, il songea à invoquer, à son tour, l'aide des princes de la vallée. Considérant la puissance de Coxcoxtli, qui réunissait alors sous un seul sceptre (1) les forces des Culhuas, des Mexicains et des Tépanèques, dont les efforts combinés avaient réussi naguère à affaiblir les Téo-Chichimèques à Poyauhtlan et déterminé leur émigration, il chercha à réveiller dans le cœur de ce prince d'anciennes inimitiés contre le seigneur de Texcalticpac. Les messagers qu'il envoya à Culhuacan lui représentèrent que les Tlaxcaltèques étaient précisément les mêmes qui avaient, par leur caractère indomptable, causé autrefois le plus de troubles dans les états soumis à l'autorité de Coxcoxtli : que c'étaient leurs violences et leurs ravages qui avaient donné lieu à la ligue à la suite de laquelle la nation tout entière des Téo-Chichimèques avait dû quitter l'Anahuac pour se chercher de nouveaux foyers ; que, maintenant qu'ils étaient en possession d'autres terres, leur ambition ne faisait que croître ; que, chaque jour, devenant plus puissants, ils augmentaient la mesure de leurs excès et de leur tyrannie, étendant leur usurpation sur les régions voisines, déterminés qu'ils étaient à ne s'arrêter que lorsque les rivages des deux mers seraient devenus

(1) Coxcoxtli, roi de Culhuacan, qui gouvernait alors, avec ses propres états, les Mexicains établis dans le voisinage de sa capitale, et les Tépanèques d'Azcapotzalco, est le seul prince à qui se puisse rapporter l'événement dont il s'agit ici, Tezozomoc n'ayant régné que beaucoup plus tard.

leurs limites; enfin qu'il était temps de mettre un terme à cet état de choses, si le roi ne voulait voir bientôt les seigneurs de tous les pays voisins courbés sous l'oppression la plus cruelle.

Le monarque culhua ne fut pas moins surpris que troublé de ce message. La connaissance qu'il avait du caractère et de la valeur des Téo-Chichimèques lui faisait craindre de se compromettre, soit qu'il refusât aux uns le secours qu'ils lui demandaient, soit qu'il se déclarât, par une alliance avec eux, l'ennemi des autres et celui des Tetzcucains, avec lesquels il n'avait nulle envie de se brouiller : dans l'un et dans l'autre cas, il avait également à redouter une vengeance. Dans sa perplexité, il eut recours à la ruse ; son astuce naturelle lui offrit les moyens de sortir de cet embarras. Il entra, avec une feinte tendresse, dans les sentiments que venaient de lui exprimer les envoyés de Huexotzinco, les combla de caresses et les renvoya, après leur avoir donné les promesses les plus positives de prendre part incessamment, par un renfort puissant, à leur démêlé avec les Tlaxcaltèques. Mais, à peine se furent-ils remis en chemin, qu'il expédia à son tour des députés à Culhua-Teuctli, pour lui apprendre tout ce qui venait de se passer entre lui et ceux de Xiuhtlehui-Teuctli. Ils s'exprimèrent en ces termes :

« A vous, les seigneurs et les maîtres de la haute cime de Tex-
« callan, salut! Sachez que nous sommes les messagers et les am-
« bassadeurs du très-grand roi, votre neveu (1) et parent, Cox-
« coxtli-Matlalihuitzin (2), celui qui domine et tient sous sa garde
« les eaux du grand lac de Tenochtitlan, lequel nous envoie pour

(1) Ce titre de neveu que se donne ici le roi est une marque de déférence à l'égard de Culhua-Teuctli, parfaitement d'accord avec les coutumes du Mexique.

(2) Le texte ne donne ici d'autre nom au roi que celui de Matlalihuitzin ; nous y joignons celui de Coxcoxtli, qui nous paraît, d'après toutes les circonstances dont il s'agit ici, devoir être le même que Matlalihuitzin. On sait que les princes du Mexique portaient souvent un grand nombre de noms, un histo-

« vous aviser et vous dire comme quoi les gens de Huexotzinco « et leur chef, nommé Xiuhtlehuitl, lui ont envoyé demander se- « cours contre vous autres, dans la guerre qu'ils vous font et « l'inimitié qu'ils ont contre vous, ayant supplié ce même grand « roi, notre seigneur, qui nous envoie devers vous autres, de lui « envoyer des troupes et de lui venir en aide, suivant sa demande, « lequel le lui a promis et songe à les lui envoyer, mais de telle « façon que leur présence ne soit d'aucune utilité et sans effet au- « cun, mais seulement pour la forme, sans intention de combattre « ni d'user de leurs armes contre vous. Il vous envoie cet avis, « afin que vous soyez assurés que ni lui ni les siens ne vous cau- « seront aucun dommage. C'est pour cela qu'il vous demande et « vous prie, avec instance, que vous ne leur fassiez aucun mal, « puisqu'ils ne viennent pas dans l'intention de combattre, mais « seulement pour ne pas paraître avoir oublié la promesse faite « à ceux de Huexotzinco. C'est pourquoi il nous a envoyés, afin « que nous vous en avisions, vous les puissants Chichimèques, et « que, dans vos enchantements (1), vous épargniez les Tépanè- « ques (2) et ne leur fassiez aucun tort, comme vous l'avez fait à « la grande bataille de Poyauhtlan, sur le rivage du lac. »

Un tel message ne pouvait manquer de faire plaisir au prince de Tlaxcallan, ainsi qu'à ses guerriers. Il chargea les députés culhuas d'en exprimer toute sa satisfaction à leur maître et la reconnaissance qu'il éprouvait d'une faveur si insigne; que ses guerriers et son peuple en ressentaient une égale gratitude, et que,

rien leur donnant l'un et un autre un autre, sans songer qu'ils brouillaient ainsi toutes les notions de l'histoire. C'est ainsi que Techotlala, s'appelant en même temps Coxcox, aurait pu être parfaitement confondu avec le roi de Culhuacan.

(1) Les enchantements et la magie jouent généralement un grand rôle dans toutes les histoires du Mexique et de l'Amérique-Centrale.

(2) Les Tépanèques étaient probablement les seuls soldats que le roi de Culhuacan se proposait d'envoyer sur le théâtre de la guerre, à l'exclusion des Culhuas.

l'occasion se présentant, ils feraient également, de leur côté, tout ce qui serait en leur pouvoir pour lui être agréables, dans la paix comme dans la guerre. Sur cette réponse, les envoyés se remirent en chemin, tandis que les Tlaxcaltèques achevaient de prendre leurs mesures pour résister avec efficacité aux vastes préparatifs de Huexotzinco.

Sur le point de descendre dans la plaine pour livrer bataille à leurs adversaires, ils s'adressèrent à Camaxtli, afin d'apprendre de sa bouche quelle serait l'issue de cette action. Possesseurs des lieux qui avaient été témoins naguère des hauts faits de ce héros divinisé, ils se regardaient comme ayant un droit plus spécial à sa protection ; son temple, d'ailleurs, était placé au milieu d'eux, et c'est dans ce sanctuaire respecté que l'on conservait, de temps immémorial, le tlaquimilolli ou l'enveloppe sacrée de ses reliques, considéré de tous comme le palladium de la cité de Tlaxcallan : aussi se disposèrent-ils à l'implorer de la manière la plus capable de le toucher et avec les cérémonies les plus propres à faire de l'impression sur la multitude. Ils déposèrent autour de l'autel une quantité considérable de cannes et de roseaux de toute espèce déjà séchés et passés par le feu, de pointes d'obsidienne et de crochets, de nerfs de bêtes fauves et de plumes qu'ils destinaient à fabriquer des flèches et des javelots ; s'étant ensuite prosternés les yeux pleins de larmes, ils conjurèrent le dieu, avec de profonds soupirs, de ne les point abandonner dans cette cruelle extrémité, mais, au contraire, de les aider et de les secourir, comme il avait fait en tout temps. C'était surtout maintenant, disaient-ils, qu'ils avaient besoin de son appui ; car il devait bien savoir que c'étaient leurs proches, leurs parents et leurs propres vassaux qui conspiraient contre eux et leur faisaient une guerre si injuste et si déloyale. Courbés devant l'idole, ils restèrent ainsi plusieurs jours, jeûnant, priant et veillant sans cesse, tout en continuant à lui offrir des sacrifices.

Apaisé par tant de larmes, Camaxtli finit par se montrer favo-

rable à ses adorateurs. Il parla pour consoler leurs cœurs affligés : il les exhorta à prendre courage et à ne rien craindre, les assurant du succès de leur entreprise. Ensuite il leur commanda de chercher, parmi les plus belles d'entre leurs filles, celle qui aurait une mamelle plus grosse que l'autre, et de l'amener dans son temple. L'ayant trouvée, on lui fit prendre un breuvage médicinal préparé par les prêtres et propre à lui faire venir du lait. L'un d'eux tenait un vase, au cratère large et profond, d'une matière précieuse et du travail le plus fini (1). On y pressa le sein de la jeune vierge ; il en coula une goutte de lait que l'achcauhtliteo (2), grand-prêtre de Camaxtli, recueillit avec respect et plaça, au pied de l'autel, entre les cannes et les roseaux destinés à confectionner les armes des Tlaxcaltèques : les autres ministres du temple l'aidèrent à recouvrir le tout de branches de laurier. Durant les trois jours suivants qui précédèrent la bataille, ils ne cessèrent d'offrir des sacrifices ; selon l'usage antique, ils immolèrent des lapins, des couleuvres et des cailles dont ils versaient le sang devant l'idole ; ils y joignirent du papier coupé de différentes manières, des épines et des orties, ainsi que des parfums qui avaient la faculté d'enivrer plus ou moins les spectateurs (3). C'était surtout au vase qui contenait le lait de la jeune fille que s'adressaient leurs conjurations et leurs encensements ; ils y reve-

(1) « La qual (leche) fué recibida en un vaso, que llamaban Teocaxitl, que « quiere decir vaso de Dios, el qual tenia la hechura siguiente : El asiento « redondo y ancho, y en un medio un remate redondo, a manera de boton, y « la copa de él era como la de un caliz, y todo el vaso, de abajo arriba, te- « nia un codo de alto. Este, segun dicen algunos, era de madera mui pre- « ciada, negra a manera de ebano, aunque otros dicen, que era de piedra ne- « gra mui sutilmente labrado, de color de açabache, que la ai en esta tierra, « y la llaman los naturales Teotetl, que quiere decir Piedra de Dios. » Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 12.

(2) *Achcauhtliteo*, c'est-à-dire chef divin ou ambassadeur, héraut des dieux.

(3) « Una yerva, dit Torquemada, que parece al beleño (jusquiame), que « llaman *picietl.* » (Monarq. Ind., lib. III, cap. 12.) La plante appelée *picietl* par les Mexicains était une espèce de tabac.

naient plusieurs fois le jour, au lever du soleil, à midi, au soir et à minuit.

A l'expiration du troisième jour, ils découvrirent les armes, ainsi que le vase, en cherchant avec anxiété si aucun prodige ne s'était opéré dans l'intervalle ; mais il ne se présenta rien de nouveau, et la goutte de lait, presque desséchée au fond de la coupe, n'offrait plus qu'une petite tache à peine visible. Déçus dans leur espoir, les Tlaxcaltèques témoignaient, par leurs gémissements, la douleur qu'ils en ressentaient.

Enfin le jour de la bataille arriva. Les Tlaxcaltèques, quoique affligés du peu de succès de leurs incantations, n'avaient pas encore perdu toute espérance. Ils se préparaient à descendre dans la plaine. Déjà les montagnes environnantes s'étaient couvertes des phalanges ennemies, dont les masses se succédaient sans intervalle, à mesure que les premières se rangeaient dans les positions intérieures que leur assignaient leurs chefs. De la cime des collines de Xolotéopan (1) jusqu'à Contlantzinco (2), la montagne et la vallée présentaient le spectacle imposant d'une mer de figures humaines ornées de têtes de bêtes fauves nuagées de plumes flottant au souffle du zéphyr matinal.

Alors le grand sacrificateur, accompagné de ses ministres et des principaux guerriers tlaxcaltèques, se résolut à faire une dernière tentative à l'autel de Camaxtli. Il découvre une seconde fois les cannes et les roseaux. O prodige! les flèches, les dards, les arcs, les javelots s'étaient façonnés d'eux-mêmes, et le vase sacré était rempli d'un lait écumant qui débordait de toutes parts, comme s'il eût été sur un feu ardent. Les Tlaxcaltèques, ivres de joie à la vue de cette merveille, saisissent leurs armes nouvelles, réunis-

(1) *Xolotéopan*, c'est-à-dire, le temple de Xolotl. Les monts de Xoloteopan touchent au *barrio* ou quartier de San-Nicolas, à Totollan, où l'on voit l'église de San-Juan-Bautista.

(2 *Contlantzinco*, appele aujourd'hui *el barrio de San-Marcos*, près de Tlaxcalla.

sent leurs compagnons et commencent à descendre rapidement de leur forteresse au-devant de l'ennemi. L'armée tépanèque promise par le roi de Culhuacan venait de faire son apparition ; mais, au lieu de se ranger en bataille parmi les alliés de Huexotzinco, elle se retira lentement et, gravissant les escarpements voisins, elle alla se porter, comme un corps de réserve, sur un cône élevé (1), d'où elle se prépara à assister au grand débat des Téo-Chichimèques.

Déjà ils en venaient aux mains ; dans leur impatience, ceux de Huexotzinco avaient chargé avec de grands cris et des hurlements, en se précipitant au-devant des Tlaxcaltèques qui commençaient à peine à descendre dans la plaine. Ce choc fut terrible, mais, aux premiers coups de massue, ceux-ci, s'emparant d'un guerrier ennemi, l'enlevèrent rapidement au haut de leurs retranchements et le présentèrent à Camaxtli, comme les prémices de leur victoire; aussitôt les prêtres l'étendirent sur la pierre du sacrifice ; ils lui ouvrirent la poitrine et en arrachèrent le cœur qu'ils offrirent palpitant à leur divinité. D'autres l'écorchèrent; l'un d'eux, se revêtant ensuite de sa peau, et ceint avec les entrailles de la victime, faite Xippe (2), suivant la coutume barbare, introduite naguère dans Tollan (3), durant la guerre civile, alla se présenter devant l'idole, en la priant d'accorder de nouvelles faveurs aux combattants.

Cependant les tambours, les trompes et les conques marines, unissant leurs sons lugubres aux sifflements aigus des autres instruments de guerre, faisaient retentir les montagnes voisines de leur harmonie sinistre; l'écho répétait au loin les cris et les vociférations des combattants, dont l'acharnement trahissait la furie.

(1) Ce cône s'appelait alors *Tlamacatzinco-Quauhticpac*, c'est-à-dire, à l'extrémité du bois des prêtres.

(2) *Xipe* ou *Xippe-Totec*, nom d'une des formes diverses du dieu Tetzcatlipoca présidant à l'écorchement des victimes humaines.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. IX Acatl, 1059.

C'est à peine s'ils parvenaient à se distinguer les uns des autres au milieu des tourbillons de pierres lancées par leurs frondes, de flèches et de dards, dont la multitude et la rapidité formaient comme un nuage autour d'eux. Le sang coulait de toutes parts, et l'on ne voyait que morts et mourants, s'amoncelant les uns au-dessus des autres sur les collines et dans la vallée, et foulés aux pieds de leurs frères et de leurs amis, dont les essaims se succédaient sans intervalle.

Au plus fort de l'attaque, l'achcauhtliteo, qui n'avait cessé de demeurer prosterné devant Camaxtli en implorant son aide pour les siens, se leva tout à coup, comme inspiré par une puissance surnaturelle, et se montrant au sommet du teocalli, dont la plate-forme dominait les fortifications (1), il cria aux Tlaxcaltèques : « Courage, valeureux soldats, Chichimèques invincibles! Ne crai-« gnez rien; le moment de la victoire approche, voilà que notre « grand dieu Camaxtli a pitié de nous! » En disant ces paroles, il saisit avec un geste extraordinaire le vase rempli de lait qui était auprès de lui et le vida tout entier sur celui qui avait fait Xippe, en se revêtant de la peau de la victime; ensuite, prenant un arc et une flèche de l'amas d'armes resté près de l'autel, il la décharge sur l'ennemi; aussitôt le reste des flèches et des dards si merveilleusement fabriqués au pied du dieu prennent spontanément leur volée et, par un nouveau prodige, s'élancent du temple et vont donner au visage de l'ennemi. Au même moment, un brouillard épais, s'élevant du fond de la vallée, enveloppa de sa brume pénétrante les combattants déjà à demi vaincus à la vue des choses étonnantes dont ils étaient témoins. Alors ce ne fut plus une bataille, ce fut une déroute complète dans les rangs de Huexotzinco et de ses alliés. Dans cette mêlée, sans clarté, ils se

(1) Dans toutes les constructions de ce genre, les teocallis ou tours pyramidales dominent complétement les autres édifices. Nous en avons vu un grand nombre de ce genre dans les ruines qui environnent la vallée de Rabinal, dans la Véra-Paz.

ruaient les uns sur les autres, se frappant, se tuant sans se connaître, se renversant dans les précipices en cherchant à reprendre le chemin par où ils étaient venus. Jamais carnage aussi horrible n'avait eu lieu dans ces contrées; jamais bataille aussi sanglante ne s'y était livrée auparavant. Le vaillant Tequanitzin, descendant d'un des héros de cette journée mémorable (1), en fit le sujet d'un poëme, célèbre encore au temps de la conquête, où il chantait, en vers héroïques (2), les hauts faits de la bataille de Poyauhtlan et de celle qui venait de donner, au pied des murs de Texcallan, la victoire aux Tlaxcaltèques.

Pendant que ces guerriers valeureux achevaient, par ce triomphe, de constituer leur indépendance, l'armée tépanèque, témoin du désastre affreux que venait de subir Huexotzinco, se retirait sans bruit et redescendait, remplie d'admiration et d'épouvante, dans la vallée de l'Anahuac, racontant, à qui voulait l'entendre, les détails de ce grand combat.

Les princes demeurés en paix avec Tlaxcallan s'empressèrent d'envoyer leurs ambassadeurs complimenter Culhua-Teuctli sur le succès de ses armes : tous renouvelèrent avec lui leurs anciennes alliances. De leur côté, les Téo-Chichimèques de Huexotzinco qui avaient survécu à ce coup terrible allèrent s'humilier

(1) « Esta guerra, como aqui, la hemos contado, dejò en memoria un famoso y valeroso capitan chichimeca, llamado Tequanitzin, en unos versos « y cantares, que compuso, de las haçañas de sus antepasados, los Teo-Chichimecas, primeros pobladores de esta ciudad y provincia de Tlaxcallan; y « el mismo cuenta, en estos mismos versos, la pasada con los Tepanecas y « Culhuas, en los llanos de Poyauhtlan, en las orillas de la laguna. Y por « ser tenido este capitan, por mui valeroso y puntual en sus palabras, he « querido hacer memoria de el, y referir estas guerras, segun las dejò él dichas en la lengua nahuatl, que llamamos Mexicana... » Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 12.

(2) Torquemada ajoute ici ces paroles : « Pero al fin esto se escrivio en « verso, y en forma de poema, y se debe tener por fabuloso, en la mayor « parte, como se entiende de las cosas heroicas que escrivieron los poetas « griegos y latinos. » D'après ces paroles, il y aurait eu un poëme épique sur ce grand sujet, différent de l'ouvrage historique de Tequanitzin.

devant les Tlaxcaltèques ; ils se réclamèrent auprès d'eux des droits du sang et de la nature, confessant, avec componction, qu'ils étaient coupables de les avoir les premiers oubliés. Culhua-Teuctli se trouvait trop grand désormais et trop supérieur par sa victoire pour ne pas mettre de côté ses ressentiments ; il reçut avec bonté les députés de ses adversaires et conclut avec eux une paix solide et durable, dont Tlaxcallān recueillit les plus précieux avantages. Cette ville étendit ses limites et acquit, dès lors, probablement la majeure partie du territoire qui, depuis, forma l'ensemble de la république de ce nom (1).

Profitant de ces conjonctures, les Cholultèques travaillèrent à recouvrer leur propre indépendance. Il y avait trois quarts de siècle qu'ils gémissaient sous le joug des Téo-Chichimèques et que les magistrats institués par les disciples de Quetzalcohuatl vivaient exilés loin de ses autels. Ils s'adressèrent à la piété de Coxcoxtli, en le suppliant de les aider à chasser les usurpateurs de leur ville et de leur territoire. Pour toucher son cœur d'une manière plus sûre, ils lui rappelèrent que si la cité de Cholullan était, au spirituel, la fille de Quetzalcohuatl, elle était, temporellement, vassale des rois de Culhuacan, qu'elle n'avait cessé de vénérer comme ses souverains. Coxcoxtli entendit leur prière : il n'était plus au temps où sa propre couronne vacillait par la volonté d'un barbare ; son royaume était le plus puissant de l'Anahuac, malgré ses discordes intérieures, et il n'hésita pas un moment à porter du secours aux Cholultèques. Les Téo-Chichimèques, descendants d'Icxicohuatl, qui commandaient à Cholullan, avaient fait partie de la ligue de Huexotzinco ; mais depuis leur humiliation, soit prévoyance de leur sort, soit pour toute autre cause, ils s'étaient concentrés à Quauhquechollan, d'où ils continuaient à opprimer les adorateurs de Cé-Acatl. Les descendants actuels des grands prêtres de Quetzalcohuatl étaient Iztantzin et Nacazpipilolxo-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 13.

chi (1) ; ils parvinrent à intéresser en leur faveur le prince de Tlaxcallan, en lui représentant les bienfaits qu'il devait à Camaxtli. Ce dieu, disaient-ils, n'était-il pas le père du prophète et n'était-ce pas un devoir, pour les Tlaxcaltèques, de se prêter à la restauration de son culte et de la puissance de ses ministres? Leurs paroles eurent tout l'effet qu'ils désiraient ; une alliance fut conclue alors entre eux et les républiques voisines de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Totomihuacan, de Tepeyacac, de Quauhtecan et de Quauhtinchan, sous la protection spéciale du roi des Culhuas, dont les troupes les ramenèrent solennellement dans la ville sacrée : le reste de l'année fut employé ensuite à replacer sous l'antique autorité toltèque les villes du territoire qui avaient naguère fait partie du domaine de Cholullan, et les Téo-Chichimèques de Quauhquechollan, de Cuetlachcoapan et d'Ayotzinco, ligués jusque-là contre Iztantzin, s'obligèrent à reconnaître sa suzeraineté (2).

Avec la liberté et la présence de ses pontifes, Cholullan ne tarda pas à recouvrer l'ordre et la prospérité dont elle était privée depuis tant d'années. Les anciennes lois furent remises en vigueur, et l'autorité politique fut confiée de nouveau à un chef militaire, auquel on adjoignit un conseil de six nobles (3); tel fut le gouvernement que Cholullan conserva jusqu'à l'époque de la conquête. (De l'an IX Tecpatl, 1280 à l'an II Acatl, 1299.)

A la suite de ces événements, cette ville, regardée comme sacrée par toutes les nations de la Nouvelle-Espagne, fut rarement affligée des maux de la guerre. La vénération qu'elle inspirait, la grandeur et la multiplicité de ses temples, la pompe de ses fêtes, tendaient à la faire respecter également des peuples et des rois. Par suite des relations que la guerre et le commerce commencèrent à éta-

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc.
(2) Id., ibid. — Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. II Acatl, 1299.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 19.

blir alors entre les villes de l'Anahuac et les royaumes lointains du nord et du midi, les pèlerinages se multiplièrent d'une manière prodigieuse; on accourait au temple de Quetzalcohuatl comme au lieu le plus saint du monde occidental, jusque des extrémités de Honduras et de Nicaragua. Les princes abandonnaient eux-mêmes leurs états pour visiter ce sanctuaire célèbre et l'enrichissaient de leurs profusions royales. Ils en vinrent au point de se construire, dans Cholullan, des demeures somptueuses destinées à héberger les membres de leurs familles que la dévotion attirait, et, à côté de ces demeures, un temple dédié aux divinités de la patrie, qu'ils paraissaient vouloir ainsi placer sous la protection de Quetzalcohuatl (1).

C'est ainsi que Cholullan acquit ce grand nombre d'édifices sacrés que les Espagnols admirèrent à leur passage; aussi regardait-on cette ville comme le panthéon de tous les dieux du Mexique. Son commerce y gagna sensiblement, ainsi que sa population; ses marchands, formant des corporations puissantes, mettaient en chemin de nombreuses caravanes, qui répandaient au loin les produits de son industrie. Ses étoffes de coton aux dessins variés et de toutes couleurs, ses tissus de poil de lapin et de lièvre, héritage des anciens Toltèques, étaient les plus beaux de toute la Nouvelle-Espagne. Ses ouvrages d'écaille et d'orfévrerie étaient recherchés à l'égal de ceux de l'Yucatan, et sa poterie, incomparable pour sa finesse et l'éclat de ses peintures, excitait, longtemps encore après la conquête, l'admiration des conquérants (2). Son théâtre était le plus renommé du plateau aztèque : sa musique, qui savait s'adapter à tout, ses pièces bouffonnes et grotesques, ses drames et ses ballets n'avaient point de rivaux; ils excitèrent plus d'une fois les applaudissements de leurs conquérants et même des missionnaires qui en arrangèrent, en plus d'une occasion, des por-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 19.
(2) Id., ibid.

tions considérables pour la scène chrétienne (1). Par un contraste heureusement fort rare et qui n'excita pas moins l'étonnement des Espagnols, Cholullan présentait, comme un grand nombre de villes d'Europe et surtout de l'Espagne, le spectacle d'une multitude de mendiants, étalant leurs haillons et leurs misères vraies ou supposées à la porte des temples, et implorant au nom des dieux, en tendant leur escarcelle, la pieuse commisération des passants (2).

(1) Acosta, Hist. nat. y moral, tom. II, lib. 6, cap. 7. — Las-Casas, Hist. Apol. de las Indias-Occid., MS., tom. III, cap. 123.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 19.

CHAPITRE TROISIÈME.

Dernières campagnes de Quinantzin, roi de Tetzcuco. Sa mort. Ses funérailles. Son fils Techotlala, monarque d'Acolhuacan. Premiers travaux de ce prince. Parlement ou assemblée des seigneurs de Tetzcuco. Modifications du gouvernement chichimèque. Commencement de l'abolition de la feodalité. Triomphe de la civilisation toltèque. Grandes charges de la cour de Tetzcuco. Énergie de Techotlala. L'aristocratie courbe la tête. Suite des persécutions de Coxcoxtli, roi de Culhuacan, contre la secte de Tetzcatlipoca. Dissensions profondes. Commencement de la guerre civile et religieuse. Histoire du petit-fils de Coxcoxtli et de son entrevue avec ce prince. Les Mexicains s'enfuient de Culhuacan. Acamapichtli se met à leur tête. Il déclare la guerre à Coxcoxtli. Siége de la métropole. Elle est prise par les Mexicains et les Culhuas révoltés. Fuite de Coxcoxtli à Coatlychan. Régence d'Acamapichtli. Il est chassé par Achitometl, qui prend sa place. Suite de la guerre civile. Réunion des Mexicains à Tizaapan. Origines fabuleuses des Mexicains. Sacrifice horrible de la fille d'Achitometl. Fuite des Mexicains à Iztapalapan. Les Chinampas d'Acatzintitlan. Tenuch, prince des Mexicains à Iztaccalco. Aventure merveilleuse du prêtre Axolohua. Le rocher et les eaux de Copilco. Établissement définitif des Mexicains en ce lieu. Fable de l'aigle et du nopal. Érection d'un teocalli à Huitzilopochtli. Fondation de Mexico-Tenochtitlan. Industrie et travaux des Mexicains. Acamapichtli, roi de Culhuacan. Son règne. Il est assassiné par Achitometl. Continuation de la guerre civile des Culhuas. Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco. Son ambition. Fuite d'Achitometl, dernier roi de Culhuacan. Sa mort. Ruine et abandon de cette ville. Dispersion des Culhuas. Ilancueitl, princesse de Culhuacan, à Coatlychan, avec Acamapichtli II, enfant.

Tandis que les fils et les parents de Quinantzin ruinaient, par leurs dissensions, la barbarie téo-chichimèque dans les vallées de

Tlaxcallan et lui donnaient ensuite le dernier coup pour affermir leur puissance, ce prince achevait, par la défaite de tous ses ennemis, de consolider la civilisation au triomphe de laquelle il avait consacré sa vie. Non moins actif que dans sa jeunesse, on le voit, au déclin de ses années, porter ses armes à la fois dans plusieurs parties de son empire, où l'on paraissait vouloir méconnaître de nouveau son autorité. Huehuetlan au nord, Mizquic et Cuitlahuac au sud, s'étaient mis en état d'insurrection, ainsi que les provinces plus lointaines de Zayollan, de Temimiltepec et de Totolapan (1); mais le temps n'était plus où la révolte d'une ville ou d'un vassal pouvait compromettre la sûreté de ses états. Huehuetlan faisait partie des domaines du seigneur de Coatlychan, Mizquic obéissait à Chalco-Atenco ; Cuitlahuac était une dépendance du royaume de Culhuacan, tandis que Zayollan et Totolapan étaient immédiatement soumis à la juridiction des rois de Tetzcuco (2). Conformément aux usages de la confédération dont il était alors le chef, Quinantzin fit aviser les ayants droit qu'ils eussent à comprimer la révolte de leurs vassaux : Acamapichtli, fils de Coxcoxtli, à qui revenait la mission de châtier ceux de Cuitlahuac, marcha contre eux avec un corps de Mexicains (3), et les ramena promptement à l'obéissance. Le monarque chichimèque, toujours guerrier et rempli d'ardeur, malgré son grand âge, se porta en personne sur les autres provinces et les traita avec une rigueur qui les obligea, avec non moins de promptitude, à implorer leur grâce (4).

Ce furent les dernières campagnes de Quinantzin ; il mourut dans les premières années du XIVe siècle (5), âgé de plus de cent

(1) Le Mémorial de Culhuacan fait allusion à cette guerre à l'année 1297.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 12. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 6.

(3) Ixtlilxochitl observe que c'était là la première fois que les Mexicains se trouvèrent sur le champ de bataille par la volonté de Quinantzin.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 20.

(5) Malgré la diversité des chiffres que présentent les auteurs, diversité qui

ans (1), laissant à son fils Techotlala l'empire délivré de tout embarras soit intérieur, soit extérieur, emportant la gloire d'avoir sauvé l'Anahuac de la barbarie, et d'avoir assuré la civilisation sur les bases les plus solides. Grand prince et grand guerrier, il s'était également illustré par la sagesse de son administration et l'énergie qu'il avait déployée dans tous ses actes, par les guerres qu'il avait soutenues, non dans un but d'ambition vulgaire, mais pour accomplir la noble tâche léguée à lui par son père Tlotzin-Pochotl. Avec une grandeur d'âme et une patience non moins admirables que ses talents administratifs, il avait supporté la défection des siens et la perte de presque tous ses états, ne se soutenant que par sa constance et la foi qu'il avait dans son avenir. Le faste même qu'on lui reprocha entrait naturellement dans la suite de ses desseins, car il comprenait, mieux que personne, combien la splendeur est nécessaire à un monarque, et impose aux populations. Quinantzin-Tlaltecatzin est, à n'en pas douter, le plus grand roi qu'ait possédé l'Anahuac, à la renaissance de la civilisation.

Ses funérailles se firent avec une pompe inconnue jusque-là aux Chichimèques. Son corps, embaumé avec le plus grand soin et revêtu des ornements de la royauté toltèque, fut placé sur un trône magnifique érigé dans une des salles du palais : il y resta durant quarante jours, exposé aux regards de ses sujets et recevant les hommages des grands de l'empire et de tous les princes de l'Anahuac réunis pour lui rendre ce dernier hommage (2). Ce temps écoulé, on le garda encore pendant quarante autres jours, après quoi on le brûla ; ses cendres, ayant été recueillies dans une

est l'effet de leur négligence plutôt que de l'erreur des documents, la mort de Quinantzin doit être placée à l'an 1305 ou VIII Calli, ce signe étant, du reste, d'accord avec les documents originaux.

(1) Ces auteurs assignent généralement à ce prince un âge beaucoup plus avancé. Voir Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 20. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 12.

(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 6.

urne précieuse, furent portées, avec les solennités d'usage, dans les sépulcres qu'il avait fait creuser de son vivant dans la montagne de Tetzcutzinco.

Coxcox-Techotlala, qui ceignit alors le diadème d'Acolhuacan (1), était le plus jeune des fils de Quinantzin. Dans la révolte de ses frères et de l'aristocratie barbare contre les institutions monarchiques, Techotlala, embrassant la cause paternelle, avait travaillé constamment à la faire triompher de ses ennemis; seul, ensuite, il avait été jugé digne de lui succéder. Héritant des goûts de son père pour la magnificence et le faste, il inaugura son règne avec toute la pompe usitée naguère par les monarques de l'Anahuac, et dès cet instant il commença à régler sa cour d'après les traditions minutieuses de l'étiquette toltèque. Ayant eu pour nourrice une dame de Culhuacan (2), il s'était accoutumé, dès son enfance, à parler la langue nahuatl, dont les deux derniers rois n'avaient fait usage que dans des cas purement exceptionnels (3); à son avénement, elle devint habituelle à la cour, et il fit une loi pour ordonner qu'elle devînt la langue de la nation chichimèque, et particulièrement de ceux qui étaient revêtus d'emplois publics. Toutes les localités, d'ailleurs, étaient désignées dans cette langue, qui servait à expliquer les lois et les peintures (4). Ce décret, qu'il eût été impossible de mettre à exécution sous Quinantzin, ne rencontra pas alors le plus léger obstacle, surtout dans Tetzcuco, où le chichimèque commençait à tomber en désuétude.

Tetzcuco devenait insensiblement le centre de la politesse et de

(1) *Techotlala*, mieux *Techollala*, c'est-à-dire, boue jaillissante de la pierre.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 13. L'auteur ajoute que cette dame était Toltèque et s'appelait *Papaloxochitl*, c'est-à-dire, fleur de papillon.

(3) Id., ibid.

(4) Ixtlilxochitl, ibid. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 22.

l'élégance que l'esprit de secte faisait, chaque jour, disparaître davantage de Culhuacan. Aussi les réfugiés de Huexachtecatl reçurent-ils de Techotlala l'accueil le plus empressé; héritier des grands desseins de Quinantzin, il prévoyait tous les heureux fruits qui résulteraient, pour sa ville impériale, de l'établissement, dans son sein, d'une colonie si nombreuse d'hommes instruits et civilisés. Ils y fondèrent quatre quartiers qui prirent leurs noms de ceux qu'ils avaient été forcés d'abandonner et qui ne tardèrent pas à devenir les plus florissants de Tetzcuco. C'étaient celui des Mexitins ou Mexicains qui avaient pour chef Ayocan, celui de Culhuacan (1) qui obéissait à Nauhyotl, celui de Huitznahuac sous les ordres de Tlacomihua, et Panco sous le commandement d'Achitometl. A côté de leurs palais, ces princes érigèrent des temples aux divinités dont le culte avait été cause de leur proscription, et, de l'agrément de Techotlala, que son éducation rendait sous ce rapport plus accessible que son père, la capitale chichimèque contempla pour la première fois les pompes solennelles de la religion des Toltèques, et admit dans son sein les sacrifices publics à Huitzilopochtli et à Tlaloc; il n'en excepta que l'immolation des victimes humaines (2). En leur accordant cette faveur, le monarque ne prétendait en rien abdiquer sa tolérance envers les autres cultes; pour lui, il n'en embrassa aucun en particulier, et Tetzcuco continua d'offrir, comme auparavant, un asile assuré aux persécutés de toutes les croyances. Cette conduite était sage sans doute; mais, en déviant de l'interdiction jetée sur les religions étrangères par Quinantzin, Techotlala préparait, sans le vouloir, à son successeur, des embarras qui, après avoir sapé son trône, devaient finir par le lui enlever avec la vie.

En attendant, elle assurait à cette ville une prépondérance dans

(1) Les deux fractions dites de Culhuacan et de Huitznahuac sortaient, suivant Veytia, d'une grande ville nommée Tlaxicalincan, dans la terre de Cibola, d'où elles seraient sorties à la suite d'une révolution. (Id., ibid.)

(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

l'ordre politique qui devait atteindre son apogée sous le règne de son petit-fils Nezahualcoyotl. Son couronnement, qui avait eu lieu l'année même de la mort de son père, avait été célébré avec tout l'appareil de la grandeur toltèque; la présence des princes que les funérailles de Quinantzin avaient attirés dans la cité royale en relevait encore l'éclat, et, en voyant leur nombre, la magnificence et la richesse qu'ils déployèrent en cette occasion, les peuples émerveillés crurent à la renaissance des temps antiques, où les rois de Tollan et de Culhuacan recevaient les hommages de l'Amérique entière. Si l'on en croit les chroniques (1), on vit arriver à cette solennité les rois des contrées même les plus lointaines : ceux de Xalizco, de Tonalan au nord, de Tehuantepec, de Quauhtémalan (2) et de la Véra-Paz (3) au sud, se seraient empressés de se rendre à Tetzcuco pour y offrir leurs hommages et protester de leur dévouement à Techotlala.

Digne héritier des grandes idées de son père et de son aïeul, il sut utiliser leur empressement pour relever l'éclat de sa couronne et s'instruire des lois et du caractère des nations étrangères. A cette occasion, il réunit en parlement tous les grands de son royaume et commença avec eux ce grand travail de réformes qu'on lui voit ensuite introduire dans la constitution de la monarchie. Pendant que la guerre civile et les factions religieuses continuaient à désoler les états voisins, il revisait l'une après l'autre les ordonnances de ses ancêtres et s'appliquait, avec une patience infatigable, à coordonner les branches diverses de cette vaste ad-

(1) Id., Octava Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 21.

(2) Ce fait est douteux, à moins que ces princes se fussent fait représenter par leurs ambassadeurs. Les rois du Quiché qui régnaient alors étaient plus puissants que Techotlala lui-même.

(3) La province de *Tecolotlan*, nommée ici, formait le centre de la Véra-Paz; elle y était connue sous le nom de *Tukuru*, qui a le même sens que Tecolotlan, c'est-à-dire, Terre des Hiboux. Il y a encore aujourd'hui le village de (San-Miguel) Tukuru, à 15 l. environ au nord de Salama.

ministration politique de l'empire d'Acolhuacan, si remarquable à tant d'égards, mais dont on ne voit paraître l'organisation complète que sous le règne de Nezahualcoyotl (1). Au milieu de ses labeurs, il réussit non-seulement à maintenir inaltérablement, pendant de longues années, la paix dans toutes les provinces soumises à son autorité, mais encore à faire adopter à peu près partout, sans violence, les changements qu'il avait médités. Ce qu'il avait surtout à cœur, c'était d'abolir la féodalité qui, jusqu'alors, avait régi l'Anahuac, et de centraliser dans ses mains la puissance dont une aristocratie turbulente n'avait que trop abusé.

La couronne de Tetzcuco comprenait alors vingt-six grands fiefs (2) indépendants les uns des autres et desquels relevaient beaucoup d'autres seigneuries de moindre importance. La plupart des chefs qui en étaient titulaires portaient le titre royal de tlatoani ou un titre analogue; ils ne reconnaissaient au souverain d'autre prérogative que celle de présider à l'assemblée des grands et de recevoir leur hommage en montant sur le trône; le droit de

(1) Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 21.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 8. — Veytia, ibid., cap. 21. D'après les auteurs, les princes dont il est ici question furent : Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco ; Païntzin, prince de Xaltocan ; Moteuhzomatzin (Montézuma), prince de Coatlychan ; Acamapichtli, roi de Mexico et de Culhuacan, c'est-à-dire de son père, Mexico-Tenochtitlan n'étant pas encore fondé à cette epoque : Acamapichtli était alors chef des Mexicains et prince de Culhuacan, d'où il avait chassé Coxcoxtli ; Mixcohuatl, prince de Tlatelolco (non du Tlatelolco mexicain, mais de l'ancienne ville de ce nom) ; Quetzalteuhtli, seigneur de Xochimilco ; Izmatletlopac (?), seigneur de Cuitlahuac ; Chiquauhtli (?), seigneur de Chalco-Atenco ; Omeacatl, seigneur de Tlalmanalco ; Cacama, seigneur de Chalco ; Temacatzin, seigneur de Quauhquechollan ; Tematzin, prince de Huexotzinco ; Teocuitlapopocatzin, seigneur de Cuetlachcoapan ; Chichimecatalpayatzin, grand-prêtre (Tlachiach) de Chollulan ; Chichitzin, prince de Tepeyacac ; Milt, prince de Tlaxcallan ; Xihuilpopoca, seigneur de Zacatlan ; Quauhquetzal, seigneur de Tenamitec ; Chichihuatzin, prince de Tollantzinco ; Tlaltecatzin, seigneur de Quauhchinanco ; Tecpatl, seigneur d'Atotonilco ; Iztaquauhtzin, seigneur des Mazahuas ; Chalchiuhtlanetzin, seigneur de Coyohuacan ; Yohuatl-Chichimecatzin, seigneur de Coatepec ; Quiyauhtzin, seigneur de Huexotla ; Tecuhtlacuiloltzin, seigneur d'Acolman.

prélever une certaine quotité d'impôts dans leurs provinces et de les appeler à son service avec son contingent de troupes en cas de guerre. Du reste, chaque tlatoani était parfaitement indépendant dans ses domaines, et il les gouvernait avec la même omnipotence que le roi de Tetzcuco ses états particuliers ; il n'y avait d'exception à cet égard que pour les seigneuries de Huexotla et de Coatlychan, dont les chefs avaient été réduits au rang de simples gouverneurs héréditaires, depuis le règne de Quinantzin, et pour la principauté de Metztitlan, qui avait été conquise par ce prince. Malgré le châtiment dont il avait frappé le titulaire de ce nom, ainsi que quelques autres vassaux rebelles, les tlatoanis pouvaient encore, dans un cas donné, se poser en maîtres absolus dans leurs domaines et exposer l'empire à des maux incalculables.

Pour écarter ce danger, Techotlala comprenait que la première chose à faire était d'en affaiblir les causes; ceci ne pouvait se faire qu'en restreignant la puissance même des grands vassaux. Il s'y appliqua avec autant de prudence que de persévérance : il s'attacha d'abord à resserrer les liens qui unissaient les moins importants à la couronne ; il les combla de faveurs, conféra le titre et la dignité de tlatoani à ceux qui n'en étaient pas encore revêtus et, autant qu'il lui fut possible, les mit à la hauteur des plus grands. Il les appela ensuite à la cour les uns après les autres, et, sous prétexte de s'appuyer constamment de leurs avis, il composa d'eux un conseil d'état de vingt-six membres, les obligeant, par ce moyen, à résider auprès de sa personne. C'est à ce conseil qu'il référait, dans les circonstances graves et difficiles, l'examen et la discussion des affaires à quelque nature qu'elles pussent appartenir. Là se rédigèrent également les ordonnances destinées à régler l'administration générale et particulière des provinces ; les lois relatives à la police et au bon ordre dans les villes et dans les campagnes; celles qui avaient rapport à l'agriculture, aux sciences et aux arts,

à la discipline militaire et surtout aux tribunaux destinés à rendre la justice (1).

Il institua en même temps un grand nombre de nouveaux offices et de charges honorifiques qui furent attachés à la couronne. Les quatre principaux feudataires furent revêtus des plus hautes dignités. Le premier, avec le titre de « Tetlahto », reçut le commandement général des troupes et présida le conseil spécial institué pour les armes : on lui adjoignit, pour état-major et membres de ce conseil, tous les seigneurs acolhuas résidant dans la capitale. Le second, avec le titre de « Yolqui », dont les fonctions correspondaient à celles de grand-maître des cérémonies, eut pour mission de recevoir et d'introduire les ambassadeurs et les ministres des princes étrangers, de les conduire à la cour, de les loger et de pourvoir à leurs besoins, enfin de leur offrir les présents que leur destinait le monarque : les seigneurs de la nation culhua, considérés comme les plus policés, furent mis à sa disposition pour l'aider dans l'exercice de cette charge. Le troisième des grands officiers reçut le titre de « Tlami » ou « Calpixcontli » (2), qui correspondait, pour ses fonctions, au grand-maître de la maison royale et d'intendant des finances. Le monarque lui composa un conseil de seigneurs choisis entre les Chichimèques, Othomis et ceux du Metztitlan : ils eurent pour attributions de mettre ordre aux contributions de toute nature payées par les sujets ; ils devaient connaître de l'état particulier des villes, cantons et provinces, de la nature de leur produit, de la fertilité du sol, afin de distribuer les impôts avec égalité et justice, sans oppression pour les vassaux. A ce même conseil revenaient également l'administration intérieure du palais et la fourniture de la bouche. Enfin les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 8. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 21.
(2) Id., ibid.

fonctions de grand-chambellan et le service des appartements du roi furent confiés, avec le titre « d'Amechichi », au dernier des quatre grands feudataires, et on lui adjoignit, à cet effet, les seigneurs tépanèques de Tenayocan. Une cinquième charge fut instituée ensuite, avec le titre de « Cohuatl » (1), pour celui qui avait l'intendance des ouvriers employés aux ouvrages d'art en or, en plumes ou en pierreries, destinés à la maison impériale ; cet officier avait sa demeure au faubourg d'Ocolco, presque uniquement occupé par les ouvriers de cette classe.

Lorsque l'habitude de l'obéissance et des honneurs qui en étaient la récompense eut commencé à prendre racine chez les grands vassaux, Techotlala partagea les vingt-six provinces de ses états en soixante-cinq départements. Les anciens titulaires ne furent pas, pour cela, dépouillés de toute leur autorité ni des domaines qui leur étaient personnels; mais il diminua la juridiction qu'ils y exerçaient par eux-mêmes ou par leurs officiers, en nommant, aux trente-neuf circonscriptions nouvelles, des gouverneurs à son choix et sur la fidélité desquels il pensait pouvoir compter (2). C'était un coup mortel pour la haute aristocratie et un acheminement vers l'abolition entière de la puissance féodale. On ignore comment ces changements furent appréciés par la noblesse chichimèque : l'histoire a gardé, à ce sujet, un silence profond; mais les événements du règne suivant et la facilité avec laquelle le successeur de Techotlala fut précipité du trône laissent supposer que, si ces fiers vassaux se soumirent à la volonté de fer du monarque, ce ne fut pas sans éprouver un profond ressentiment et sans une vague espérance de secouer, plus tard, le joug humiliant des honneurs de sa cour.

En attendant, il fallait se courber sous sa main, et les histoires

(1) Le mot *Cohuatl*, qui veut dire serpent, fut donné, sans doute, à ce dignitaire à cause de quelque marque extérieure qui rappelait ce symbole.

(2) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, de Techotlalatzin, etc. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 8. — Veytia, Hist. Antig., tom. II, cap. 21.

sont d'accord pour louer l'énergie avec laquelle il sut maintenir ces diverses réformes. Pour en assurer encore davantage la stabilité, il fit faire le dénombrement des sujets de ses divers états et, les ayant partagés par sections, il les changea d'un lieu à un autre, suivant le nombre des habitants de chaque localité ou de chaque territoire. Si, par exemple, une localité tépanèque comptait six mille âmes, il en tirait deux mille qu'il transportait dans une localité chichimèque ou du Metztitlan, et de là il en prenait deux autres mille qu'il envoyait, à leur place, dans la localité tépanèque. Si le territoire en contenait deux mille, il en faisait séparer le quint, qu'on transportait dans le territoire d'une nation différente, et *vice versâ*, tout en laissant au seigneur qui gouvernait la localité son autorité sur la portion de ses vassaux qu'on avait fait aller ailleurs, quoiqu'ils n'habitassent plus le même territoire. De cette sorte, les seigneurs gardaient bien le même nombre de vassaux; mais ces vassaux se trouvant, par ce moyen, plus ou moins mêlés avec d'autres, il devenait bien plus difficile de les porter à la révolte. Cette mesure, si profondément despotique, s'exécuta, néanmoins, sans opposition de la part des uns ni des autres, tant étaient considérés l'autorité du monarque et l'ascendant qu'il savait exercer sur tous (1).

Tandis que la sagesse de son souverain élevait Tetzcuco au rang de métropole de l'Anahuac, et lui donnait insensiblement la première place parmi les nations américaines, l'antique cité toltèque de Culhuacan penchait chaque jour davantage vers sa ruine. Les violences de Coxcoxtli contre les sectateurs de Tetzcatlipoca, bien loin d'en restreindre le nombre ou d'abattre leur courage, n'avaient servi qu'à renouveler leur haine et à les rendre plus obstinés dans leur résistance. Ceux à qui leur pauvreté ou leur attachement à leurs foyers n'avait point permis de s'exiler n'en

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 8. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 21.

devenaient que plus ardents dans leurs ressentiments contre le monarque et les partisans des doctrines adverses. Depuis qu'ils n'avaient plus à leur tête les nobles ni les prêtres du Huexachtecatl, qui, jusque-là, avaient dirigé leurs mouvements ou leurs consciences, ils avaient tourné leurs regards vers les Mexicains à qui Coxcoxtli avait permis de prendre leur résidence dans la capitale. L'alliance que la conformité de leurs rites avait fondée entre eux et la portion persécutée du peuple culhua, cimentée par la nécessité et le besoin d'un appui mutuel, rendit aux adversaires de Coxcoxtli une prépondérance, dans Culhuacan, dont cette ville ne tarda pas à ressentir les effets.

Se croyant désormais assez forts pour lutter avec moins d'inégalité contre la faction opposée, ils organisèrent leur résistance et commencèrent à repousser par la force des armes les violences dont ils étaient l'objet. Des rixes on en vint aux émeutes, et bientôt on vit la guerre civile allumée, avec toutes ses horreurs, dans le royaume des Culhuas : le ravage des campagnes, le sac des palais et des temples, auquel trop souvent l'incendie ajoutait ses flammes destructives , signalèrent la fureur des partis. Coxcoxtli comprit trop tard la faute qu'il avait commise : ses sujets, divisés en deux camps également acharnés, n'étaient pas le seul malheur qu'il eût à déplorer, la discorde était entrée dans sa propre famille. Des deux fils restés auprès de lui, l'aîné, Acamapichtli, avait pris le parti des Mexicains et des Culhuas mécontents, tandis que le second, Achitometl (1), secrètement jaloux de son frère, dont il enviait les droits à la couronne, combattait dans les rangs paternels.

Au milieu de ces tristes conflits, dont il était l'auteur, le roi, accablé des infirmités de la vieillesse autant que de douleur, cherchait en vain autour de lui des conseillers dont les sages avis

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. X Tecpatl, 1320. — XI Acatl, 1347.

pussent l'aider à conjurer la ruine qui le menaçait. La chronique de Quauhtitlan (1) rapporte, à ce sujet, avec naïveté les détails d'une entrevue qu'il eut, vers cette époque, avec Iztactototl, son petit-fils, par une de ses filles, mariée au seigneur de Techichco (2). Étant venu se présenter au roi, dit le texte, et s'étant fait reconnaître pour son petit-fils, il lui parla ainsi : « Mon « seigneur et mon roi, je suis venu de Quauhtitlan pour vous « rendre mes hommages... Votre fille Iztalpanxochitl, qui est ma « mère, m'a dit : Présente-toi devant sa seigneurie. Et mainte- « nant je suis venu à Votre Altesse, et je viens lui raconter qu'il « y a une grande guerre en Xaltocan contre mon père Huac- « tzin (3), et que j'y ai beaucoup souffert. » Aussitôt le roi répondit : « Soyez le bienvenu, mon cher enfant ; il est bien vrai que « j'ai perdu ma fille depuis qu'elle est allée faire le bonheur d'un « autre. Asseyez-vous donc et demeurez ici, puisque vous êtes « mon petit-fils ; car moi, je me fais vieux ; je suis près de mou- « rir, et vous serez, après moi, le roi de Culhuacan, et vous « serez prince des Culhuas (4). »

« Mais Iztactototl, qui avait quelque connaissance des astres, écoutait ce discours, pendant qu'il parlait, et ne disait mot. Une autre fois étant allé pour visiter le roi Coxcoxtli, il entra dans le palais et le roi lui dit une seconde fois qu'il ne devait plus retourner dans son pays, mais qu'il devait rester pour succéder à la royauté de son aïeul. En entendant ce discours, il se mit à rire

(1) Chimalpain, Mémorial de Culhuacan. — Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XIII Tecpatl, 1336. — Le Codex Chimalpopoca, écrit par un seigneur de Quauhtitlan, s'occupe spécialement de la chronique de cette seigneurie.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. X Tecpatl, 1320. — Techichco était, à cette époque, le séjour des seigneurs de Quauhtitlan.

(3) Huactzin ou Huactli II ; ce prince faisait, depuis un grand nombre d'années, une guerre acharnée contre Xaltocan.

(4) Ceci ne peut être qu'une exagération de l'auteur qui, étant de Quauhtitlan, flattait son amour-propre national, en faisant parler ainsi le roi de Culhuacan.

et dit après être sorti (1) : « Qui donc pourrais-je gouverner ici ? « bientôt la ville de Culhuacan cessera d'exister ; je prévois sa « ruine et son abandon. Mais je vous dis : Que mon seigneur « et bien-aimé aïeul m'entende : supposé que par votre royale « faveur, je devienne ici le maître, d'autres iront prendre mon « pays et me chasser. Or ma terre est vaste et a de grandes mon- « tagnes qu'il faut toute une journée pour traverser. C'est là que « gouverne mon père, le seigneur Huactzin. »

« On alla aussitôt rapporter ces choses au roi Coxcoxtli : dès qu'il les eut entendues, il s'offensa vivement et se mit en colère, disant : « Qu'a donc cet enfant sans expérience ? Demandez-lui « donc ce que deviendra notre capitale, ainsi que ceux qui cher- « chent notre ruine ? La mort n'est-elle pas devant nous, comme « si elle allait arriver ? N'avons-nous pas, en effet, une maladie « au cœur, un flux de sang, un catarrhe, la fièvre et la phthisie ? « Y aura-t-il donc bientôt une éclipse de soleil et un tremblement « de terre, y aura-t-il guerre civile parmi nous, et notre capitale « sera-t-elle ruinée et abandonnée ? Qu'en dit cet enfant ? Qu'il « dise la vérité. » Alors ceux qu'il avait envoyés sortirent avec colère, et ils interrogèrent avec terreur Iztactototl. Il leur répondit : « Quoi donc peut attrister ainsi notre seigneur et roi ? Qu'a- « t-il entendu ? Sa capitale ne sera pas encore ruinée par la guerre « civile : il n'y a personne qui veuille le chagriner, ni lui causer « de la peine. Il arrivera, cependant, que les nobles et les princes « mettront tout à feu et à sang et se révolteront, ainsi que les « sujets, que tout sera bouleversé, que la ville entière sera dé- « solée. Je vous le dis : alors vous serez abîmés. Mais vous vien- « drez chez moi, vers la grande montagne : je vous le répète, « mon père qui règne là vous accueillera et vous donnera des

(1) Le texte donne à entendre qu'Iztactototl ne parla de ces choses qu'après qu'il fut sorti de la présence du roi.

« terres. » Alors ils furent répéter ces choses au roi comme ils en étaient convenus. »

Ce tableau, tracé par une main peut-être contemporaine, peint, avec une originalité toute locale, les angoisses auxquelles était en proie le roi de Culhuacan, au milieu des tristes événements qui ruinaient son royaume. Mais il était dans la destinée de Coxcoxtli de voir se réaliser les prédictions sinistres de son petit-fils. Loin de chercher à se placer au-dessus des partis et de les faire plier également sous sa volonté, pour mettre un terme à la discorde, il prenait, chaque jour, à leurs querelles une part plus active. Après avoir momentanément traité les Mexicains avec douceur, sa haine, envenimée de nouveau par les discours incendiaires de leurs ennemis, avait repris le dessus. Il recommença à les persécuter avec plus de cruauté que jamais : hommes et femmes furent soumis aux travaux les plus rudes et il n'y eut pas jusqu'aux chefs qu'il obligea, ainsi qu'une dame de haut rang, appelée Matlalcihuatzin, de prendre part à leurs fatigues. Hors d'état de supporter longtemps un traitement si dur, ils s'enfuirent une nuit à Azcapotzalco. Quoique poursuivis par leurs ennemis, ils parvinrent à gagner l'autre rive du lac et à se mettre sous la protection d'Acamapichtli, qui se trouvait alors dans cette ville (1).

Ce prince les accueillit avec une bienveillance marquée. Il ne voyait pas sans inquiétude la faveur qu'Achitometl obtenait auprès de Coxcoxtli, et il commençait à craindre qu'il ne s'en servît pour le faire déshériter et s'emparer de la couronne de Culhuacan. Jusque-là les deux frères s'étaient contentés de patronner les partis, sans engager leurs personnes dans les collisions qui, de temps en temps, ensanglantaient les rues de la capitale. La fuite des Mexicains et l'appui qu'ils avaient trouvé auprès de l'héritier du trône amenèrent alors une rupture complète : après les Mexi-

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 15.

cains, ce furent des Culhuas de tout rang et de toute condition qui accoururent auprès d'Acamapichtli, et, sans le vouloir, il se vit insensiblement environné d'une armée considérable. Il ne s'agissait plus que d'en prendre le commandement et de marcher contre la métropole, pour obliger Coxcoxtli à cesser l'injuste persécution qu'il exerçait contre la moitié de ses sujets. C'était la guerre civile dans sa barbare réalité. Entraîné par les incitations ardentes de son parti, par les plaintes tumultuaires des persécutés, par la vue de ses propres intérêts compromis par l'ambition d'Achitometl, le prince se décida : il marcha sur Culhuacan, qui se vit bientôt investie de toutes parts sur terre et sur le lac. L'antique cité toltèque contempla avec stupeur cette armée ennemie, qui saccageait son territoire, composée de ses propres enfants (1).

Cependant Coxcoxtli et son fils n'avaient pas été pris au dépourvu : en voyant grossir le camp des réfugiés sur le rivage tépanèque, ils avaient pu comprendre que ce n'était pas pour rester inactifs. Ils avaient, de leur côté, réuni toutes leurs forces, et, lorsque Acamapichtli s'avança, il trouva, par terre et par eau, les troupes royales toutes disposées à le recevoir. Les combattants étaient nombreux de part et d'autre, mais, en les voyant s'élancer avec fureur les uns contre les autres, on pouvait croire que l'ardeur du fanatisme triplait leur nombre. La victoire demeura indécise, les pertes étant également douloureuses de chaque côté. Cette guerre sacrilége dura deux mois, les escarmouches continuant sur le lac et aux abords de la ville, sans avantage signalé pour aucun des deux partis. Enfin Acamapichtli, ayant reçu des renforts de différents côtés, se résolut à donner l'assaut à la capitale. L'attaque fut terrible : malgré la défense désespérée des royalistes, les rebelles, aidés surtout par le courage invincible des Mexicains, pénétrèrent dans la cité, culbutant tout devant eux. Coxcoxtli, qui avait eu

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 14; et Septima Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 15.

l'idée de continuer à se défendre dans la citadelle, fut obligé de l'abandonner précipitamment et d'aller se cacher sur la route de Coatlychan (1).

Acamapichtli, maître de la cité, fit aussitôt cesser le carnage; il s'établit au palais, mais sans oser se décorer du titre de son père. Il se contenta de prendre en main le gouvernement, rouvrit les portes de Culhuacan à tous les exilés, et permit aux Mexicains, qui l'avaient aidé si vaillamment, de s'établir partout comme les autres citoyens : c'est de cette époque que, malgré leurs revers subséquents, on peut regarder comme consommée leur alliance avec les Culhuas.

Cependant la guerre était loin d'être finie. Coxcoxtli, instruit, dans sa fuite, par quelques serviteurs, du sort de sa capitale, s'était retiré à Coatlychan (2). Il ne sortit plus de cette ville; mais il était toujours roi de Culhuacan, et jusqu'à sa mort il fut le seul à qui l'on continua à donner ce titre. De sa retraite il ne cessa de fomenter la division parmi ses sujets, et par un de ces revers, qui ne sont que trop ordinaires dans les guerres civiles, Achitometl, dont on n'avait plus ouï parler, depuis l'assaut de la métropole, reparut tout à coup à ses portes, avec une troupe dévouée à sa personne, et chassa son frère Acamapichtli, qui se vit, à son tour, forcé de chercher un refuge dans les états voisins. On ignore ce qu'il devint dans l'intervalle ; mais Culhuacan demeura, pendant plusieurs années, au pouvoir de son frère, qui continua, au milieu de crises diverses, à gouverner le royaume avec le titre de Quauhtlato (3). Cette période, qui commence à la fuite de Coxcoxtli jus-

(1) Id., ibid.

(2) Id., ibid. — Le Mémorial de Culhuacan donne ici la mort de Coxcoxtli à l'an 1307, et fait intervenir un interrègne jusqu'à l'avénement d'Acamapichtli.

(3) Chimalpain, Essais d'Hist. mexicaine, en langue nahuatl. — Le titre de *Quauhtlato*, d'une interprétation difficile, revient à peu près au sens de regent.

qu'à sa mort (1), est généralement considérée, dans les chroniques, comme un interrègne.

De ces discordes, si fatales à l'empire des Culhuas, devait sortir la restauration de la nation mexicaine. A l'époque de la mort du prince Huitzilihuitl, tué par ordre de Coxcoxtli, en 1299, une partie de la noblesse, refugiée à Iztaccalco (2), se voyant sans chef et peu inclinée à reconnaître la suprématie des prêtres, avait réuni ses suffrages sur Tenuch (3), un des guerriers les plus capables de la soutenir dans ses revers, et de l'aider, par son conseil et par son épée, à reconquérir ses droits. Tenuch avait continué, après son élection, à résider à Iztaccalco, d'où il exerçait son influence sur la plupart des autres membres de la noblesse établie soit à Tizaapan, soit parmi les Culhuas de la capitale. Malgré la jalousie que la possession du commandement excitait entre les militaires et le sacerdoce, les membres de ce dernier corps, considérant les talents et la modération de ce prince, non moins que le besoin où ils étaient de rester unis, n'avaient pas tardé à reconnaître son élection, quoiqu'ils se fussent déjà donné eux-mêmes un chef dans la personne du prêtre Cohuatzontli, fils de Quauhtlequetzqui. Ils correspondaient avec lui, et, dans toutes les affaires importantes, l'avis de Tenuch était recherché et suivi comme celui de la sagesse même (4).

L'obscurité et les fables qui enveloppent l'histoire de la fondation de Mexico ne permettent pas d'apprécier avec exactitude les motifs qui obligèrent les Mexicains à se retirer à la fois de la cité de Culhuacan et de Tizaapan, pour se rapprocher d'Iztaccalco où résidait Tenuch. Les violences des Culhuas du parti contraire,

(1) Mém. de Culhuacan, ad an. X Acatl, 1307.

(2) *Iztaccalco*, c'est-à-dire, à la Maison Blanche.

(3) Manuscrit de l'an 1528.

(4) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, chap. 4. — Acosta, Hist. nat. y moral, etc., lib. VI, cap. 6. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 10.

alors triomphants avec Achitometl, présentent seules un motif plausible à cette retraite. Il est assez remarquable, cependant, que les auteurs qui se sont occupés de cette époque se soient attachés bien plus à rapporter les contes populaires que les faits sérieux qui constituent véritablement les annales de cette contrée. Cette particularité a pu avoir des causes diverses, et quelques-unes s'expliquent facilement. Les légendes mexicaines, conservées par la tradition orale et dans des chants connus de tous, étaient généralement bien plus en vogue, parmi les classes inférieures, qui furent les premières à se donner aux missionnaires chrétiens, tandis que les histoires écrites étaient ordinairement d'un grand laconisme, et réservées seulement aux prêtres et à la noblesse. On sait, d'ailleurs, la propension qu'il y avait au XVI[e] siècle, parmi les Européens eux-mêmes, à accueillir les fables merveilleuses, et l'on ne doit pas oublier que la plus grande partie des manuscrits où les nations civilisées de l'Amérique avaient consigné leurs annales, furent brûlés au commencement de la conquête, comme des livres de magie.

Au rapport de la plupart des écrivains du Mexique (1), les prêtres, fatigués du séjour de Tizaapan, auraient fait savoir au peuple que ce n'était pas encore là celui que les dieux avaient désigné pour le siége de leur grandeur future et qu'ils eussent à en sortir par la force des armes. A cet effet, Huitzilopochtli leur avait commandé de se procurer une femme et de la lui offrir comme la représentation de la mère des dieux. Ils jetèrent les yeux sur une des filles d'Achitometl (2). Axolohua et Quauhtlequetzqui (3) furent chargés d'aller la demander à son père, en lui

(1) Chimalpain, Essais d'Histoire mexicaine, en langue nahuatl, ad an. XIII Acatl, 1323. — Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, etc., tom. I.

(2) Id., ibid. — Ailleurs cette princesse est donnée comme une fille de Coxcoxtli.

(3) Ce Quauhtlequetzqui, le troisième de ce nom, paraît avoir été le même que Cohuatzontli, fils du précédent.

disant que les Mexicains voulaient faire d'elle leur reine et la mère des dieux. Achitometl, ajoutant foi à la sincérité de leur demande et concevant l'espoir de les attirer, par ce moyen, à son parti, leur donna sa fille avec joie. La jeune princesse, ornée de ses plus beaux atours, partit avec une suite distinguée pour Tizaapan; mais, la même nuit, on la tua par ordre de Huitzilopochtli. Suivant leur coutume barbare, les prêtres l'écorchèrent, et un jeune homme, s'étant recouvert de sa peau, se mit ensuite les ornements de la princesse. Dans cet attirail inhumain on le fit placer à côté du dieu; on l'encensa et on lui donna le nom de Toci, notre mère, nom sous lequel les Mexicains auraient adoré ensuite la fille d'Achitometl (1).

Non contents de cette atrocité, Axolohua et Quauhtlequetzqui auraient, après cela, envoyé complimenter ce prince, en l'invitant à assister au sacrifice de l'apothéose, afin de voir et d'adorer sa fille déjà élevée au rang de déesse. Achitometl se serait, en effet, rendu à cette invitation, accompagné de ses serviteurs et de ses officiers, porteurs de présents pour la divinité. Introduit dans la chapelle, il se trouva pendant quelques instants dans l'impossibilité de discerner les objets, à cause de l'obscurité qui y régnait et de l'épaisseur de la fumée produite par les parfums ; mais le copal étant venu à prendre flamme dans l'encensoir qu'il tenait à la main et à éclairer cette scène hideuse, il reconnut avec horreur la peau et les vêtements de sa fille. Se doutant aussitôt du cruel artifice dont elle avait été la victime, il s'élança hors de ce repaire, en appelant à grands cris les officiers de sa suite. Il serait ensuite retourné à Culhuacan pour rassembler ses troupes et marcher contre les Mexicains (2). Tel est le récit conservé par plusieurs historiens de la conquête.

(1) Chimalpain, ibid. ut sup. — Duran, ibid. — Les divers auteurs qui racontent cette histoire la donnent comme l'origine du culte de *Toci;* mais ce culte, si le lecteur s'en souvient, était déjà ancien chez les Toltèques, et Toci était une déesse révérée de temps immémorial à Culhuacan.

(2) Chimalpain, ibid. — Duran, ibid.

Nous ne chercherons pas à nous appesantir ici sur ce qu'il présente d'invraisemblable. Suivant une autre version, les Mexicains, ayant saisi quatre Culhuas, les auraient immolés à leur vengeance (1). Surpris ensuite par leurs ennemis, au milieu des apprêts du sacrifice et attaqués à l'improviste, ils se virent dans la nécessité de prendre promptement la fuite pour échapper à la mort ou à un nouvel esclavage. Pendant que les femmes et les enfants se jetaient dans les roseaux du lac, les guerriers, se faisant des armes de tout ce qu'ils trouvaient sous la main, prolongeaient la résistance, afin de leur donner le temps de se mettre à couvert. Le marécage heureusement avait peu de profondeur; ils réussirent à le traverser, moitié nageant, moitié se servant, comme de radeaux, de leurs longs boucliers de joncs tissés, et ainsi ils parvinrent, sans éprouver une perte trop considérable, à gagner le rivage opposé à Iztapalapan (2). Mais ils ne pouvaient songer à rester longtemps dans ce lieu; les habitants ne leur paraissaient en aucune manière favorables dans les circonstances présentes. Au milieu des événements de la guerre civile qui désolait le pays, et dont les chances ne leur étaient que trop contraires, il y aurait eu de l'imprudence, d'ailleurs, pour les Mexicains, à y laisser leurs femmes et leurs enfants, tremblants de misère et de froid et exposés sans défense à la fureur de leurs ennemis (3).

La nécessité les rendit industrieux; ainsi qu'autrefois à Tizaapan, ils donnèrent un nouvel exemple du génie que leur avait donné la nature. Sur l'ordre de leurs chefs, ils coupèrent une grande quantité de bambous et d'autres roseaux; ils en construisirent des radeaux spacieux, qu'ils recouvrirent de plantes

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 10.

(2) Manuscrit de 1576, Annales de la nation mexicaine, figures et texte, en langue nahuatl, coll. Aubin. — Chimalpain, Essais d'Hist. mexic. — Acosta, Hist. natural y moral de las Indias-Occid., tom. II, cap. 6. — Torquemada, ibid. ut sup.

(3) Id., ibid.

et d'herbes sèches. Chaque famille se bâtit ensuite à la hâte, sur son radeau, un cabanon en chaume, sous le toit duquel elle se mit à l'abri (1). A mesure qu'un radeau s'achevait, il s'éloignait du rivage et allait donner dans l'intérieur du marais, en restant suffisamment séparé d'Iztapalapan, pour que ses habitants n'eussent à redouter aucune violence immédiate de la part de leurs ennemis. C'est ainsi qu'en fort peu de temps, ils formèrent une sorte de village flottant, auquel sa singularité fit donner le nom d'Acatzintitlan (2). Ils n'en demeurèrent pas là : voyant le succès de leur industrie, ils imaginèrent de construire de nouveaux radeaux, et, les couvrant d'une légère couche de terre, ils y semèrent des légumes et d'autres plantes nutritives qui, se trouvant ainsi sur un sol toujours humide, poussèrent avec une activité qui les récompensa promptement de leurs peines. Telle fut l'origine des *Chinampas* (3) ou jardins flottants des Mexicains.

Les Mexicains qui n'avaient pu se réunir à leurs compagnons, après l'attaque d'Achitometl, finirent par les rejoindre à Acatzintitlan ; ils ne tardèrent pas à former un nouveau village de radeaux à quelque distance de là, et les joncs du marécage s'y trouvant plus épais, ils le rendirent immobile. Leur nombre s'y accrut rapidement de Mexicains et de Culhuas ; chassés de leurs foyers par la guerre, ils cherchèrent à profiter, comme les premiers, de la sécurité de cet asile, en se plaçant sous la protection de la divinité au nom de laquelle ils étaient proscrits, et ce fut d'eux, apparemment, que ce lieu reçut le nom de Mexicaltzinco (4). Mais la population, croissant chaque jour davantage, rendit bientôt ce

(1) Chimalpain, Essais d'Hist. mexic. — Acosta, ibid. ut sup. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 10.

(2) *Acatzintitlan*, c'est-à-dire, auprès des bouts de roseaux.

(3) On appelle ainsi les jardins flottants qu'on voit encore aujourd'hui sur les lacs de Mexico et de Chalco.

(4) Chimalpain, Essais d'Hist. mexicaine, etc. — Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., tom. I, cap. 4. — *Mexicaltzinco*, c'est-à-dire, auprès des Maisons Mexicaines.

séjour trop étroit. Les principaux de la nation, fuyant l'incommodité d'une telle agglomération, se décidèrent alors à se réunir à leur chef à Iztaccalco. Ils y furent suivis de la plupart des prêtres, ceux-ci y transportèrent l'arche de Huitzilopochtli, résolus de se mettre enfin à la recherche d'une localité plus convenable et où les eaux du lac pussent leur servir de remparts contre leurs ennemis. (An XIII Acatl, 1323.)

Iztaccalco, en effet, quoique sur un sol plus ferme, était loin de suffire à leur nombre; ils n'avaient pu empêcher, après leur départ de Mexicaltzinco, le peuple de les y suivre, et ils ne tardèrent pas à éprouver des inconvénients plus graves qu'auparavant. A l'agglomération de la multitude sur un point de si peu d'étendue se joignait, pour elle, la difficulté de pourvoir aux premières nécessités de la vie; la saison était mauvaise et le lac fournissait à peine de quoi satisfaire à sa faim. Les aliments leur manquaient à la fois, ainsi que les vêtements, et ils se trouvaient presque sans abri, les uns sur les autres, au moment où ils en auraient eu le plus besoin. Dans leur détresse, ils poussaient des gémissements et des cris vers le dieu qui, par la bouche de ses prêtres, avait si souvent promis de les combler de biens et de richesses (1). A bout de patience, ceux-ci ne virent d'autre diversion à opposer à ces plaintes qu'un nouveau changement de domicile; ils se transportèrent avec la statue de Huitzilopochtli à l'îlot de Pantitlan, où se trouve aujourd'hui la chapelle de San Antonio (2). D'autres, ayant Tenuch à leur tête, allèrent s'établir dans un îlot voisin, avec lequel il était facile de communiquer en radeau; une dame mexicaine étant venue à accoucher dans cet endroit, au moment de leur arrivée, il en prit le nom de Mixiuhtlan (3). Mais, bientôt après, Tenuch, trouvant un lieu plus commode un peu plus avant dans la lagune, alla s'y fixer avec sa fa-

(1) Duran, ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 10.
(2) Chimalpain, Essais, etc. — Duran, ibid. — Torquemada, ibid.
(3) Id., ibid. — *Mixiuhtlan*, c'est-à-dire le lieu de l'accouchement.

mille ; il s'y bâtit une maison, ayant à côté un bain de vapeur en forme de four, ce qui lui fit donner le nom de Temazcaltitlan (1). Ces divers établissements furent formés dans un espace de temps assez court ; leur situation avantageuse, à proximité les uns des autres, au centre du grand lac, donnait à espérer, à la masse de la nation, que la stabilité succéderait enfin à la condition errante à laquelle elle paraissait de nouveau condamnée depuis le désastre de Chapultepec.

Cet espoir avait réuni dans ces îlots la plupart des nobles mexicains qui, jusque-là, avaient hésité de quitter les demeures plus commodes qu'ils possédaient à Culhuacan ou dans le voisinage ; mais on ne pouvait encore rien résoudre jusqu'à ce que les prêtres se fussent prononcés, la collocation définitive de l'arche de Huitzilopochtli étant le signal de l'accomplissement des oracles relativement à l'emplacement de la nouvelle cité des Mexicains. Le peuple et la noblesse ressentaient, à cet égard, une égale impatience (2). Chaque jour on pressait davantage les prêtres de prendre une résolution et de consulter la divinité. Axolohua et Cohuatzontli se chargèrent enfin de répondre au vœu général. S'étant transportés dans un marais voisin, dont l'étendue leur donnait l'espoir d'y découvrir une localité convenable à leurs desseins, ils le parcoururent dans tous les sens, cherchant, parmi les forêts d'ajoncs et de roseaux qui s'y élevaient à une hauteur considérable, les terrains les plus élevés et les moins exposés en même temps au débordement des eaux. C'était précisément le marais de Tlalcocomocco (3), où, quarante ans auparavant, le vieux Quauhtlequetzqui avait si barbarement assassiné Copil. Axolohua et Co-

(1) Manuscrit de l'an 1528. — Le *Temazcal* est une espèce de grand four chauffé par un fourneau extérieur, où les Mexicains prenaient des bains de vapeur. Il est encore en usage aujourd'hui au Mexique et dans l'Amérique-Centrale.

(2) MS. de l'an 1528. — Torquemada, ibid. ut sup.

(3) Chimalpain, Essais, etc. — Duran, ibid. ut sup.

huatzontli retrouvèrent le rocher de Quetzalcohuatl, où le prêtre mexicain avait attiré ce prince dans ses embûches, et, près de là, la source où, suivant la tradition (1), il avait jeté son cœur palpitant. Au rapport d'une tradition postérieure (2), ils y découvrirent un nopal qui aurait pris racine dans ce cœur, et, au moment de leur arrivée, ils y auraient aperçu, perché sur cette plante merveilleuse, un aigle tenant dans ses serres un serpent qu'il déchirait de son bec (3).

L'aménité de ce lieu, la vigueur de la végétation, jointes à la fraîcheur et à la limpidité des eaux qui offraient un si agréable contraste avec la nature croupissante des marais environnants, remplirent d'admiration les deux prêtres. Pendant qu'ils le considéraient avec ravissement, Axolohua, s'enfonçant tout à coup dans la fontaine, disparut aux regards de son compagnon. Celui-ci, rempli d'effroi, ne le voyant pas reparaître, reprit le chemin qu'il avait parcouru le matin et alla raconter aux Mexicains les merveilles de la fontaine d'Acopilco et la perte d'Axolohua. Tous en furent vivement affligés, ne sachant que penser d'un accident si étrange; mais, le lendemain, à la même heure, il sortit de la fontaine et vint se présenter au peuple qui ne s'attendait plus à le revoir. La joie que produisit son retour ne peut se comparer qu'à l'étonnement et à la surprise respectueuse avec laquelle il fut accueilli de tous. Après les premiers saluts : « Ne « craignez rien, Mexicains, leur dit-il, des choses que vous a « racontées mon compagnon : car, encore qu'il soit vrai que je « me suis enfoncé dans l'eau en sa présence, ce n'était pas sans « un mystère particulier; car, au fond de l'abîme, j'ai vu celui

(1) Id., ibid. — Manuscrit de l'an 1576, Hist. de la nation mexicaine.

(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 22.

(3) Cette légende paraît tirer son origine des symboles mêmes du nom de *Tenochtitlan*, c'est-à-dire, auprès des nopals du rocher; elle a été composée après coup par les prêtres mexicains. D'autres dérivent ce nom de celui de leur chef Tenuch.

« par la puissance duquel je suis arrivé dans ces lieux, j'ai vu « Tlaloc, le roi de la terre, et il m'a parlé en ces termes : « Le « dieu Huitzilopochtli est le bienvenu en ces lieux ainsi que son « peuple. Dis donc à tous les Mexicains, tes compagnons, que « c'est ici qu'il faut qu'ils s'établissent et qu'ils fondent le siége « de leur empire, que c'est ici le centre de leur grandeur future « et de la gloire de leur postérité (1). »

Les Mexicains célébrèrent par des acclamations l'allégresse que leur causait cette heureuse nouvelle. Le peuple et les grands, précédés des prêtres, se mirent ensuite en chemin pour aller voir ce lieu sacré. Mais, en arrivant à Tlalcocomocco, ils trouvèrent que les eaux de la fontaine, par une nouvelle merveille, avaient changé d'aspect : elles s'étaient partagées en deux ruisseaux, dont l'un paraissait couleur de sang et dont l'autre était bleu. Ils crurent y reconnaître encore un mystère. Bientôt après, ils aperçurent le nopal annoncé par leurs oracles où s'était perché la veille l'aigle aux ailes étendues, que les deux prêtres disaient y avoir vu. Tous ensemble alors adorèrent les dieux et rendirent grâces au ciel de les avoir enfin conduits dans ce lieu depuis si longtemps objet de leurs désirs (2).

Le jour suivant, ils commencèrent à nettoyer les alentours de la fontaine et à remplir les vides du terrain, afin de pouvoir y établir convenablement l'arche de Huitzilopochtli : sur la roche où croissait le nopal ils bâtirent une cabane de bambous et de torchis mêlés de joncs, qu'ils couvrirent de paille. Ce fut le premier temple qu'ils dédièrent à Huitzilopochtli, en attendant qu'ils fussent en état de lui en édifier un plus somptueux (3). Aux côtés de cet humble sanctuaire, les prêtres se construisirent d'autres cabanes, afin de s'abriter provisoirement avec leurs familles, à côté de leur

(1) Manuscrit de l'an 1576. — Torquemada, ibid. ut sup.
(2) Id., ibid.
(3) Manuscrit de l'an 1576. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 11.

dieu (1). Quelques jours après, le prêtre Xomimitl, cherchant, dans le marécage, un animal ou une bête fauve pour offrir en sacrifice, rencontra un noble culhua du parti ennemi, nommé Tlacochichil. C'était une proie que le ciel lui envoyait : il l'attaqua résolûment et, après une lutte désespérée, il parvint à le terrasser ; lui ayant lié les pieds et les mains, il le chargea sur ses épaules et l'apporta vivant à l'autel de Huitzilopochtli, aux yeux du peuple ébahi. On l'y étendit avec les cérémonies accoutumées, et Xomimitl, lui ouvrant la poitrine, en arracha le cœur, qu'il présenta à l'idole comme les prémices du sang ennemi qui n'allait plus cesser désormais de couler en ces lieux, jusqu'à la prise de la cité mexicaine par les Espagnols (2).

Une connaissance plus approfondie des marais où ils venaient de s'établir ne tarda pas à révéler aux Mexicains les avantages de leur situation nouvelle. Peuple et guerriers rivalisèrent d'ardeur pour seconder les intentions des prêtres et donner à cette localité les apparences d'une ville. Pendant que les uns travaillaient à nettoyer et à consolider les terrains, en les étayant avec des pieux et des cannes, d'autres se livraient, avec une patience infatigable, à la chasse et à la pêche ; c'étaient eux qui nourrissaient la communauté, en faisant vendre sur les divers marchés du rivage, dans les villes tépanèques et acolhuas, le surplus de leurs produits. Ils les échangeaient pour de la chaux, de la pierre et du bois de construction, qu'on destinait à bâtir un temple plus réel au dieu qu'ils regardaient comme le père de la patrie (3). Le lac, en cet endroit, abondait en canards sauvages et autres oiseaux aquatiques de toute sorte ; ils venaient s'y abattre par milliers dans certaines saisons (4), se repaissant de petits poissons, de grenouilles

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 22.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 11.

(3) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 5. — Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 7.

(4) Il n'y a peut-être pas de pays au monde où les canards sauvages

et d'une espèce de crabe dont les populations étaient aussi fort friandes. Tout cela, toutefois, ne se faisait d'abord qu'avec un grand silence, dans la crainte d'alarmer les habitants des villes riveraines, les prêtres ayant recommandé à tous de garder le plus profond secret sur leur situation, comme étant le plus sûr moyen de réussir dans leur entreprise et de conserver leur indépendance. Lorsqu'ils eurent réuni tous les matériaux nécessaires, ils bâtirent à la place de la cabane une petite pyramide à Huitzilopochtli; au sommet on érigea sa chapelle, que des alentours tout le monde pouvait contempler aux heures solennelles du sacrifice. Alors le dieu parla, durant la nuit, par la bouche de ses prêtres : « Je veux, dit-il, que les chefs, avec leurs parents, leurs amis et « leurs clients, se partagent en quatre tribus, qui formeront qua- « tre quartiers, en laissant au centre la maison que vous m'avez « faite, et que chaque famille se bâtisse des demeures à son goût « dans son quartier (1). »

Le dieu commandait; on s'empressa d'obéir. Telle fut l'origine des quatre grands calpullis (2) ou divisions majeures de la nouvelle ville, qui prit dès lors le nom de Mexico-Tenochtitlan (3). Ce dernier, qui est le plus communément usité dans ses annales, venait, suivant les uns, de la multitude des nopals sauvages qui croissaient dans les îlots du marécage; suivant les autres, de Tenuch, que l'on considère comme son principal fondateur (4). Les

soient si abondants comme sur les lacs du Mexique; la multitude est telle que les Indiens, dans leurs canots, les abattent à coups de bâton et les vendent ensuite tout cuits dans les rues de Mexico, à un ou deux sols pièce.

(1) Duran, Hist. de la Nueva-España, tom. I, cap. 5.

(2) Le Calpul, ou mieux Calpulli, était, chez les Mexicains, la municipalité ou le quartier d'une municipalité. Nous parlerons de ceci plus au long un peu plus tard, dans le chapitre des coutumes.

(3) Mexico, ainsi nommé de l'idole de Huitzilopochtli, dont le nom était aussi Mexi. Tenochtitlan est composé de Tenoch ou Tenuch, le nom du chef, et, selon d'autres, du mot tenuch, qui signifie également l'espèce de nopal dont il est question dans cette histoire; ti-tlan est pris pour le lieu.

(4) Manuscrit de l'an 1528. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 22.

histoires de cette époque ont conservé les noms des plus distingués d'entre les chefs et les prêtres qui concoururent alors à l'édification de Mexico et qui, les premiers, la peuplèrent avec leurs familles. Ce sont, après Tenuch et Axolohua, Poyacuitl, Memella, Michiniztac, Cencachiquil, Aatlatl, Atlaquahuitl, Ocelopan, Acatzintli, Ocelotl, Chalchiuhtlatonac, Ayocua-Xocoyotl, Tlacuitz, Altenoch, Quauhtliyolqui, Ahuexotl, Quauhtlequetzqui (Cohuatzontli), Tzompantzin, Ahatzin, Copil, Ocohual, Chachallayatl et Xomimitl : avec ces noms on trouve encore celui de Macuxcihuatl, princesse culhua, épouse de l'un de ces chefs et que la cité comptait avec orgueil au nombre de ses fondateurs (1). Une fois suffisamment assurés de leur position et fortifiés dans la lagune, les Mexicains envoyèrent des hérauts annoncer, par trois côtés à la fois, aux populations voisines qu'ils étaient établis (2). C'était une manière de faire connaître leur prise de possession et la restauration officielle de leur gouvernement : suivant les documents les plus authentiques (3), cet événement mémorable eut lieu l'an II Calli, 1325.

Tout concourait alors pour donner aux efforts de la nation mexicaine une issue heureuse. La faction ennemie qui l'avait chassée de Tizaapan avait été humiliée; Coxcoxtli était mort à Coatlychan, et Acamapichtli, vainqueur de ses adversaires, venait, depuis quelques mois (4), de monter sur le trône de Culhuacan. Son règne, quoique de courte durée, fut cependant encore assez long pour permettre aux Mexicains de se consolider dans la position qu'ils avaient choisie. S'ils étaient pauvres et réduits à vivre des industries les plus viles, ils avaient au moins la consolation d'être réunis sous le gouvernement d'un chef national et d'être à

(1) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 5.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. VIII Tochtli, 1318. Ce document donne cette date comme celle de la fondation de Mexico.

(3) Cette date est celle de Chimalpain, le chroniqueur le plus exact, d'accord avec le MS. de 1528, Gama, Clavigero, M. Aubin, etc.

(4) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. I Tecpatl, 1324.

l'abri des molestations de leurs voisins, protégés qu'ils étaient par un prince qui s'était constamment montré leur ami et leur frère. Mais cette faveur allait leur être retirée. Culhuacan était loin d'avoir recouvré la tranquillité avec Acamapichtli ; on ignore si ce prince persécuta les sectaires qui avaient causé tant de maux à sa patrie ; ce qui est certain, c'est que les troubles religieux et politiques, loin de s'apaiser, allaient chaque jour croissant, et que la vieille métropole des Toltèques, livrée à toutes les fureurs des factions, penchait plus que jamais vers sa ruine. Achitometl, dont le parti vivait toujours, veillait sur son frère, comme le tigre sur sa proie ; il attendait des circonstances le moment propice de se défaire de lui et de s'emparer définitivement d'une couronne qu'il convoitait depuis tant d'années.

L'occasion se présenta. Les annales de Culhuacan, si laconiques sur toutes les révolutions de cette grande ville, ne fournissent aucune particularité sur les événements qui précédèrent la mort d'Acamapichtli. On sait seulement qu'il fut massacré par son frère, au milieu de son palais, avec sa femme et ses enfants, et qu'Achitometl prit aussitôt sa place (1). Il n'échappa de ce massacre que le plus jeune de ses fils, nommé, ainsi que son père, Acamapichtli, et qui fut sauvé par une princesse de sa famille, appelée Ilancueitl (2). Elle parvint à le dérober à la fureur de son oncle et l'emmena loin des lieux témoins de tant d'horreurs. (An XIII Tecpatl, 1336.)

Les Mexicains reçurent naturellement le contre-coup de cette révolution. Tous ceux qui habitaient encore Culhuacan, ou qui étaient revenus s'y établir durant les onze années du règne d'Acamapichtli, se virent tout à coup exposés aux vengeances d'Achi-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XIII Tecpatl, 1336. — Gomara, Historia de Hernando Cortes, éd. Bustamante de Mexico, cap. 69.

(2) Ilancueitl était fille de Xihuiltemoctzin, frère et prédécesseur de Coxcoxtli ; elle était conséquemment cousine germaine du roi Acamapichtli, d'Achitometl et de Tezozomoc d'Azcapotzalco. Mémorial de Culhuacan.

tometl II. Artificieux comme son père, il trouva le moyen d'en attirer un grand nombre dans des embûches et les fit périr ensuite d'une mort cruelle (1). Le reste courut se réfugier dans les marais de Tenochtitlan, où ils furent suivis d'un grand nombre de Culhuas, anciens serviteurs d'Acamapichtli, et qui commençaient à regarder déjà Mexico comme une seconde patrie. Mais là encore la perfidie du nouveau souverain de Culhuacan trouva le moyen de poursuivre ses adversaires : la mort de Tenuch, arrivée cette même année à Temazcaltitlan (2), où il continuait à demeurer, et sur les causes de laquelle l'histoire se tait, pourrait bien être attribuée à Achitometl ; c'est à la même politique cruelle qu'ils durent peut-être encore d'être inquiétés en même temps par les Tépanèques, dont le voisinage n'était pas moins à craindre pour eux que celui de Culhuacan.

On ignore les circonstances dans lesquelles s'était trouvé le royaume d'Azcapotzalco, depuis la mort de Coxcoxtli et si quelqu'un des fils d'Acolnahuacatl avait cherché à disputer le sceptre de son père à Tezozomoc. Ce qui paraît certain, toutefois, c'est que les discordes de Culhuacan eurent assez d'influence dans cette contrée pour empêcher ce prince d'y saisir la couronne. Mais, dès l'an 1331, il obtint la seigneurie de Tlalhuacpan, qu'il gouverna jusqu'à la mort d'Acamapichtli (3), à la suite de laquelle il entra en possession d'Azcapotzalco. S'il est vrai que ce dernier eût cherché à garder à la fois sous sa main les deux peuples que son père avait gouvernés, ce qui semble ressortir de cette coïncidence, elle expliquerait l'alliance des deux frères contre les Mexicains, qu'ils avaient un égal intérêt à ne pas laisser s'agrandir dans le site où ils avaient bâti leur ville.

Tezozomoc, surnommé l'Ancien, pour le distinguer d'un autre plus jeune, qui régna plus tard à Azcapotzalco, s'était fait remar-

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad. an. 1336.

(2) Manuscrit de l'an 1528.

(3) Codex Chimalpop., Hist. Chronol., ad an. VIII Acatl, 1331.

quer, dès le commencement de son règne, par cette froide réserve, cette dissimulation profonde et cette politique artificieuse, à l'aide de laquelle il sut accroître si étonnamment sa puissance dans l'Anahuac. Les Mexicains étant de tous ses voisins les plus faibles, ce fut sur eux naturellement qu'il porta son attention en montant sur le trône. Les marais d'où commençait à sortir la nouvelle cité de Tenochtitlan étaient une dépendance du territoire d'Azcapotzalco et il avait un droit parfaitement légal pour s'informer de l'existence de la population qui les habitait (1). La pêche étant encore pour les Mexicains leur seul moyen de subsistance, ils avaient poussé fort loin cette industrie depuis la fondation de leur cité; non-seulement ils y trouvaient de quoi se nourrir abondamment, mais encore de quoi fournir les marchés du voisinage et d'acquérir ainsi les vivres, les vêtements et les autres objets dont ils manquaient. Les habitants des villes riveraines, qui n'avaient pas oublié ce qu'ils avaient eu à souffrir naguère de leur valeur, éprouvaient autant d'inquiétude que de jalousie, en voyant de nouveau cette nation établie à leurs portes et marchant, suivant toute apparence, vers une prospérité croissante. La légende peint avec naïveté ce sentiment, en disant que le fumet des poissons qu'on rôtissait à Tenochtitlan, arrivant jusqu'au rivage, les étouffait d'envie (2). Plus d'une fois le désir leur était venu de les envahir et de chercher à disperser de nouveau ces voisins dangereux; mais la crainte de s'engager dans les défilés de ce marécage dont les passages leur étaient inconnus, et de se livrer ainsi entre leurs mains, avait constamment mis obstacle à l'exécution de ce souhait (3).

(1) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 5. Suivant cet écrivain, les marais de Tlalcocomocco, où était bâti Mexico, étaient également réclamés par Tetzcuco, Colhuacan et Azcapotzalco; mais ils paraissent cependant avoir été davantage dans la juridiction de cette dernière ville.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 11.

(3) Torquemada, ibid.

La mort d'Acamapichtli, en privant les Mexicains de toute protection à l'extérieur, ranima le courage de leurs ennemis. Tezozomoc avait annoncé l'intention de les soumettre à un tribut, comme occupant des terres de sa couronne; mais, trop prudent pour pousser à bout ce peuple valeureux, il se contenta des présents en poisson et en oiseaux aquatiques, qu'ils s'engagèrent à lui payer à des époques fixes, et les obligea à recevoir un gouverneur de sa main, qui prit la place de Tenuch. Ce gouverneur fut Tlacotin, un de ses fils (1). Il commença à administrer Mexico comme une seigneurie dépendante du royaume des Tépanèques; mais, étant venu à mourir au bout de deux cents jours, Tezozomoc envoya, pour lui succéder, un autre de ses fils, nommé Teuhtlehuac (2). A ces conditions, Mexico-Tenochtitlan put continuer à s'accroître, sans être molesté par les Tépanèques.

Tezozomoc profitait habilement de toutes les circonstances pour augmenter sa puissance. Chalco, resté jusque-là dans l'obscurité, commençait à prendre part dans les événements militaires de l'Anahuac, où ses princes étaient destinés à jouer ensuite un rôle si brillant. Jusque-là ils s'étaient contentés de suivre l'impulsion donnée par le monarque des Chichimèques ou par le roi de Culhuacan, desquels relevaient leurs diverses seigneuries; mais, sous le règne d'Achitometl II, ils cherchèrent à prendre avantage des bouleversements de son royaume, et usurpèrent à la fois des terres appartenant aux Culhuas et à la principauté de Quauhtitlan. Ce n'était d'abord qu'une question de limites; mais la dispute ne tarda pas à s'échauffer, et les hostilités commencèrent entre les Chalcas et les Culhuas, en vue de la ville de Techichco, où Huactli, seigneur des Quauhtitlanques, faisait sa résidence. Celui-ci, trop faible pour s'engager seul dans ce débat, invoqua le secours de son suzerain, le roi des Tépanèques. Au lieu de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 13. — Manuscrit de l'an 1528.
(2) Manuscrit de l'an 1528.

travailler à apaiser le différend, Tezozomoc envenima si bien les parties l'une contre l'autre, qu'une guerre sanglante s'alluma, achevant de mettre en feu toute la région sud-occidentale de la vallée (1).

Il ne manquait plus rien pour amener la ruine complète du royaume de Culhuacan. Désolé au dehors par les usurpations et la guerre étrangère, au dedans par les discordes civiles, nulle puissance désormais ne pouvait l'empêcher de succomber ; les cruautés et les perfidies d'Achitometl n'avaient fait qu'accélérer le moment fatal. L'aspect de la capitale, déchirée par les partis, rappelait les tristes souvenirs de la ruine de l'empire toltèque. La portion la plus saine des habitants, épouvantée d'un état de choses si funeste, avait fui à Quauhtitlan ou à Mexico, et de ce qui restait on ne voyait plus que des ennemis en présence, plus acharnés que des bêtes féroces et se faisant un plaisir de dévaster tour à tour les demeures de leurs pères. Achitometl, également odieux aux uns et aux autres, vit avec effroi arriver l'heure où il ne lui resterait plus un seul partisan. Épouvanté de sa solitude et du mal qu'il avait fait, il s'enfuit, une nuit, de son palais, à peine suivi de quelques serviteurs, et alla demander aux montagnes un asile, où il mourut, bientôt après, dans la douleur et la misère (2). Les factions, demeurées seules maîtresses de la cité, effrayées de son silence et de sa désolation, l'abandonnèrent, à leur tour, et, vers la fin de l'année 1347, l'antique métropole toltèque, éprouvant le même sort que Tollan, avait cessé d'exister. Ses ruines, délaissées de ses derniers habitants, envahies bientôt par les eaux croupissantes du lac et par une végétation parasite, ne tardèrent pas à disparaître sous un linceul de verdure (3).

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. III Acatl, 1339.

(2) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. XI Acatl, 1347. — Gomara, Hist. de Hern. Cortes, cap. 67.

(3) Gomara, Cronica de Nueva-España, ap. Barria, cap. 67.

Ainsi finit cette ville célèbre. Dans l'état de prostration où les discordes avaient réduit le royaume des Culhuas, nul de ses nobles ne se trouva assez fort pour relever alors ce trône usé par la guerre civile et ne se sentit le courage de rappeler l'héritier légitime. Les états voisins se partagèrent ses dépouilles, les uns en proclamant leur indépendance, les autres en saisissant les seigneuries qui étaient le plus à leur convenance. Tezozomoc d'Azcapotzalco, en sa qualité de plus proche parent, s'en appropria naturellement la plus belle part. Chalco, Cuitlahuac, Xochimilco, Mizquic, Cuyoacan dans la vallée, Quauhnahuac au midi des montagnes, Chollullan et Huexotzinco, s'agrandirent considérablement à ses dépens, tandis que Coatlychan, au nom de l'empire d'Acolhuacan, s'arrondissait également d'une portion de son territoire. Ilancueitl, réfugiée, depuis un an (1), dans cette ville, avec Acamapichtli, aurait pu réclamer contre ce morcellement illégal; mais que pouvait-elle seule, avec un enfant qui entrait à peine dans l'âge de l'adolescence, contre les puissants ravisseurs de son héritage? Elle se tut, renfermant sa douleur et son indignation, se contentant de former l'esprit et le cœur du jeune prince dont elle avait préservé les destinées, dans l'espoir lointain qu'un jour viendrait où il saurait lui-même revendiquer ses droits, les armes à la main.

(1) Id., ibid. — Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1347.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Prospérité et grandeur de Tetzcuco sous Techotlala. Fermeté de ce prince pour l'observation des lois. Premiers temples à Tetzcuco. Interdiction des sacrifices humains par Techotlala. Philosophie de ce prince. Guerre contre le nord et contre Xaltocan. Vues ambitieuses de Tezozomoc. Les Culhuas exilés à Quauhtitlan. Leurs premiers établissements dans cette ville. Introduction de leur culte parmi les Chichimèques-Quauhtitlanques. Iztactototl, seigneur de Quauhtitlan. Accroissement de Mexico-Tenochtitlan. Teuhtlehuac, gouverneur de Mexico. Jalousie du sacerdoce. Mécontentement du peuple mexicain. Divisions entre la noblesse et le sacerdoce. Révolte contre le gouverneur tépanèque. Il est chassé. Séparation de la noblesse. Elle se retire à Tlatelolco. Commencement de Mexico-Tlatelolco. Acamapichtli II, héritier de Culhuacan, est appelé au trône de Mexico-Tenochtitlan. Son arrivée dans cette ville. Son commencement. Il épouse Ilancueitl. Gouvernement de cette princesse. Derniers jours de Techotlala, monarque de Tetzcuco. Ses avis à son fils Ixtlilxochitl. Sa mort.

Tetzcuco était, au quatorzième siècle, la principale cité de l'Anahuac; sa population, comptant une foule de notabilités illustres qui avaient cherché un refuge dans son sein contre les désordres qui affligeaient les contrées voisines, était alors la plus active, la plus industrieuse et la plus policée du Mexique. Par la sagesse de ses rois, elle avait succédé, sans secousse, à tous les avantages, à toutes les prérogatives, dans les arts et les lettres, dont s'enorgueillissaient naguère les anciennes villes toltèques. Chaque jour elle acquérait un nouvel éclat et, à la suite des cruels événe-

ments qui avaient mis fin à l'existence de Culhuacan, elle venait d'hériter encore d'une partie de ses habitants et de son illustration. A quelque secte qu'ils appartinssent, quelle que fût la diversité de leurs opinions religieuses ou politiques, ils étaient sûrs de recevoir, dans la capitale de l'empire d'Acolhuacan, une protection égale ; ils jouissaient d'égales franchises, on ne leur interdisait que les querelles. Techotlala avait succédé à tous les nobles sentiments de Quinantzin, à son goût inné pour l'ordre et la magnificence, apanage des grands rois, et ses états étaient devenus, sous son règne, le modèle des royaumes de l'Amérique.

Observateur rigide des lois qu'il avait promulguées pour l'accroissement du bien-être moral et la tranquillité de ses sujets, il en châtiait les transgresseurs avec la dernière sévérité : il n'avait d'égard ni pour le rang, ni pour l'âge, ni pour le sexe des délinquants, et sa vigilance le fit également craindre et respecter de tous (1). Les longues années de paix que lui avaient préparées les dernières victoires de son père favorisèrent singulièrement le développement de la civilisation et les institutions dont il travailla à doter ses sujets. Il en profita pour reviser entièrement l'ancien code chichimèque et donner aux lois toltèques l'autorité dont elles avaient joui, antérieurement aux invasions de l'Anahuac. Vers la trente-septième année de son règne, il convoqua, pour la seconde fois, une assemblée de tous les grands de ses états, afin de mettre par un acte solennel le sceau aux réformes qu'il avait entreprises depuis le jour où il était monté sur le trône. Tous les chefs de provinces, feudataires anciens et nouveaux, assistèrent à ce parlement (2) : on y traita, pour la seconde fois, de toutes les matières relatives au gouvernement; mais on s'occupa surtout, après qu'on eut confirmé les ordonnances premières, de répartir les impôts

(1) Ixtlilxochitl, Septima Relacion, etc. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 2.
(2) Id., ibid.

d'une manière plus égale, de les rendre moins onéreux pour les uns, en chargeant davantage les autres, de manière à garder en tout un juste équilibre. L'assemblée fit encore divers règlements relatifs aux tribunaux, au mode de rendre les sentences et de les exécuter : elle reçut, en outre, une communication du monarque relative à la succession royale. Tous les seigneurs étant présents en cour plénière, Techotlala leur présenta son fils aîné, le prince Ixtlilxochitl, comme héritier présomptif de sa couronne, et le fit reconnaître solennellement pour son successeur. (An IV Tochtli, 1342.)

C'est, apparemment, dans cette circonstance que l'ordonnance relative à l'usage de la langue nahuatl dans tous les tribunaux reçut son exécution entière. Pour donner plus de facilité à son application, le monarque appela à Tetzcuco un grand nombre de légistes et de scholastiques mexicains et culhuas : ils vinrent, à cet effet, de Mexico-Tenochtitlan, où la plupart étaient allés s'établir après la ruine de Culhuacan; ils furent distribués ensuite dans les diverses villes de l'empire pour servir d'interprètes dans les tribunaux et dans les causes politiques, et on leur assigna des rentes sur le trésor public (1).

Cette nouvelle infusion toltèque ne pouvait, toutefois, avoir lieu dans les états d'Acolhuacan, sans y amener un accroissement d'idées philosophiques et religieuses. Un grand nombre de Chichimèques, surtout parmi les ministres et les grands officiers de la cour de Tetzcuco, délaissant le culte simple de leurs ancêtres, avaient embrassé les rites de la religion toltèque, qui commençait peu à peu à envahir toutes les classes de la population de la capitale. Dans les temples érigés aux divinités multiples de Culhuacan, on voyait fumer partout l'encens que l'on offrait avec l'oblation des fleurs et des fruits de la terre; le sang des animaux, surtout des oiseaux et des couleuvres, coulait sur leurs autels; il

(1) Id., ibid.

ne manquait plus que les victimes humaines pour compléter les formes établies par le rituel de Tetzcatlipoca et de Huitzilopochtli. Le roi et les princes de la famille impériale restaient seuls en dehors de l'idolâtrie de leurs sujets, se contentant d'adorer le créateur dans sa créature la plus éclatante, le soleil, lorsqu'il se levait pour illuminer la nature, sans autres cérémonies que celles auxquelles leurs ancêtres les avaient accoutumés. Quoique la pompe et la solennité du culte toltèque n'eussent fait déjà que trop de prosélytes à la cour, que le sacerdoce se servît d'eux pour faire entendre ses vœux au monarque, surtout en ce qui touchait l'oblation du sang humain, Techotlala se refusa, constamment et de la manière la plus péremptoire, à les écouter sur ce point. Bien loin de penser à se convertir à leurs dogmes, il les plaisantait sur leurs cérémonies et tournait en ridicule leurs idoles. Quant à lui, disait-il, il ne reconnaissait qu'un seul dieu, qu'il voyait représenté dans le soleil et c'était à lui seul qu'il prétendait rendre ses hommages; mais ce dieu n'ayant, en réalité, point de corps, il n'avait besoin ni d'aliment ni de boissons, et il trouvait parfaitement inutile de lui offrir des fleurs ou de l'encens; ce dieu étant l'auteur de toute chose et surtout de la vie, il ne pouvait approuver qu'on l'ôtât sans raison à de pauvres animaux, surtout si l'on ne mettait pas leurs chairs à profit pour s'en nourrir; que c'était là la fin pour laquelle il les avait créés et qu'il se devait complaire bien moins encore dans les sacrifices de sang humain, dont la nature elle-même avait horreur. Telles étaient les sages maximes à l'aide desquelles le roi de Tetzcuco sut résister, pendant tout son règne, à la voix séductrice de l'idolâtrie toltèque (1).

Aucune de ces guerres intérieures et de ces révoltes, si fréquentes sous le règne de Quinantzin, ne paraît avoir troublé celui de son successeur. A l'extérieur, les auteurs ne mentionnent que quelques tentatives, dont Xaltocan fut le centre. Cette principauté était

(1) Id., ibid.

alors fort déchue de sa grandeur passée, et la force des choses l'avait rendue vassale de la couronne de Tetzcuco. Après la mort de Païntzin II, elle était entrée par héritage dans la maison de Metztitlan, et Tzompantzin, seigneur de cette ville, en avait reçu l'investiture. Soit que cet accroissement de puissance eût enflé son cœur, soit qu'il vît avec inquiétude les progrès du pouvoir absorbant de Techotlala, il entra dans une conspiration avec les chefs d'Otompan, de Quahuacan et de Tecomic, dans le but de se rendre indépendant de l'empire. Le succès, malheureusement, trompa leurs espérances : sommation leur ayant été faite de déposer les armes et de recourir à la clémence du monarque, Techotlala, voyant leur obstination, fit marcher contre eux ses milices et, après deux mois d'une campagne exterminatrice, la rébellion fut entièrement étouffée (1). Dans l'intervalle, Tezozomoc, aux termes de l'alliance conclue autrefois entre les Tépanèques, Tetzcuco et Culhuacan, envoyait ses troupes contre Xaltocan, dans l'intention de châtier Tzompantzin de sa participation à la révolte (2). Un double motif guidait le roi d'Azcapotzalco dans sa conduite envers les Xaltocamèques. Depuis plusieurs années, ceux-ci faisaient une guerre cruelle aux seigneurs de Quauhtitlan (3), ses alliés et ses feudataires, et il était de son intérêt de travailler à mettre un terme à une situation fatale au repos de toutes les contrées voisines; mais, avec son astuce habituelle et la pénétration dont il était doué, il crut devoir traîner les choses en longueur et attendre les chances d'un nouveau règne, qui ne pouvait tarder à arriver, pour achever la guerre de Xaltocan et en tirer seul tout le profit.

Quauhtitlan venait de changer de maître, et ses Chichimèques, longtemps fidèles à leurs antiques traditions et aux coutumes de

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 13. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 7. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 2.

(2) Id., ibid.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. XIII Calli, 1297.

leurs ancêtres, se trouvaient entraînés, en quelque sorte malgré eux-mêmes, à entrer, à leur tour, dans les voies de la civilisation toltèque, qui refleurissait déjà dans la plus grande partie de l'Anahuac. Après avoir subi, sous une longue suite de princes, les diverses révolutions dont cette belle vallée avait été le théâtre, le Quauhtitlan, retombé dans la barbarie, par suite des invasions qui avaient amené la ruine de l'empire des Toltèques, avait, depuis lors, résisté à la plupart des innovations que les descendants de Xolotl et d'Amacui avaient entrepris d'introduire parmi les Chichimèques. Mais la catastrophe qui venait de mettre fin au royaume de Culhuacan avait amené dans son sein un grand nombre de Culhuas : ceux-ci appartenaient, pour la plupart, à la faction dont Acamapichtli avait été la victime, et, en leur donnant un asile sur leur territoire, les Chichimèques leur avaient fait promettre qu'ils demeureraient désormais en paix avec les Mexicains, leurs alliés de temps immémorial (1).

Les Culhuas se soumirent à toutes les conditions qu'on exigea d'eux; ils obtinrent ainsi des terres en plusieurs endroits de la seigneurie, et dans la ville même de Quauhtitlan on leur concéda un emplacement pour y bâtir un temple. Ce n'était, à cette époque, qu'un ramassis de huttes, les chefs chichimèques transportant alternativement leur séjour soit à Techichco, soit dans quelque autre village voisin. Mais on y voyait encore les restes d'un temple couvert en paille, élevé au-dessus d'une grotte dédiée à Itzpapalotl et à Mixcohuatl : c'est là que l'on gardait les dieux des Quauhtitlanques, Mitl ou la Flèche et Aztapamitl (2), le signe guerrier qui servait d'étendard aux Chichimèques de Quauhtitlan, lorsqu'ils allaient au combat : à ces insignes était attaché un masque auquel on rendait les honneurs divins. Au mois quecholli (3),

(1) Id., ibid., ad an. XII Tecpatl, 1348

(2) Id., ibid. — *Aztapamitl*, nom d'une étymologie difficile, toujours donné à l'étendard ou *Signum* des Chichimèques.

(3) *Quecholli*, nom du quatorzième mois mexicain, coïncidant avec la fin d'octobre.

ils célébraient, tous les quatre ans, une fête solennelle; ils sacrifiaient alors à Mitl un esclave attaché en croix sur un tronc d'arbre, en le tuant à coups de flèches. Hormis ces divinités guerrières, les Chichimèques de Quauhtitlan se contentaient, comme les autres, d'adorer le soleil levant.

En donnant asile aux proscrits de Culhuacan, ils introduisaient, avec leur civilisation, leurs rites et leurs divinités. Les principales étaient Toci (1), Chiucnauh-Ozomatli (2) et Xochiquetzal (3), dont les prêtres portèrent avec respect les simulacres au lieu qui leur avait été désigné pour y bâtir leurs demeures. C'était une pointe de terre dominant le ravin où coulaient les eaux rapides de la rivière de Quauhtitlan. Il suffit d'un coup d'œil aux Culhuas pour juger de l'avantage de cette situation; ils s'empressèrent d'en prendre possession et, sous la direction des seigneurs Quauhnochtli, Atempanécatl, Xilloxochcatl et Mexicatl, ils commencèrent aussitôt les travaux pour leur établissement. Mais, en voyant l'étendue et la solidité de ces constructions, les Chichimèques n'en conçurent pas moins d'étonnement que d'alarme; ils avaient cru céder ces terrains pour bâtir des cabanes, et au lieu de cabanes c'était une forteresse qui s'élevait, sans égale dans leur pays. Les nobles quauhtitlanques, s'étant rassemblés, interpellèrent Totomal et Quauhtzoncatl, qui avaient fait la cession. « On nous a « appris, s'écrièrent-ils, que des gens sont venus s'établir ici; « mais les eaux du torrent ne finiront-elles pas par les balayer du « lieu où nous leur avons dit de se placer et où nous ne leur « avons permis de s'établir qu'à la condition de ne point faire la « guerre aux Mexicains? Maintenant que pouvons-nous leur dire?

(1) *Toci*, c'est-à-dire notre aïeule, l'une des divinités du calendrier toltèque.

(2) *Chiucnauh-Ozomatli*, neuf singes. C'est la seule fois où cette divinité soit nommée dans nos documents; il paraîtrait que c'était un des noms nombreux donnés à Tetzcatlipoca.

(3) *Xochiquetzal*, divinité toltèque donnée quelquefois pour compagne à Tlaloc: nous en parlerons suffisamment au livre des dieux du Mexique.

« Leur concéderons-nous le droit de chasser le lapin et la cou-
« leuvre dans la plaine? Voilà que les semailles ont commencé à « pousser dans les champs où ils chasseraient. Mais, puisque nous « sommes en guerre avec Xaltocan, disons-leur d'aller pêcher et « chasser de ce côté-là, afin qu'ils puissent mériter nos filles avec « nos terres (1). »

Les Culhuas comprirent alors qu'aux yeux de ces guerriers ils n'auraient de considération qu'autant qu'ils se distingueraient dans les combats. Ils partirent aussitôt pour le théâtre de la guerre, où leurs exploits firent cesser promptement les susceptibilités des Chichimèques. Dans l'intervalle, le reste de la population se laissait gagner par les prêtres demeurés à Quauhtitlan, au point que, lorsque les autres revinrent de Xaltocan, nul n'hésita à les admettre dans sa famille, et ils obtinrent des Chichimèques toutes les concessions qu'ils voulurent (2).

Désormais, assurés de leur sort et trouvant dans Quauhtitlan une nouvelle patrie, ils célébrèrent leur adoption par des fêtes solennelles, au mois tozcatl. Pour la première fois, cette ville assista à des sacrifices humains, préludes des holocaustes épouvantables qui devaient, plus tard, la rendre si célèbre. Les Chichimèques ne les virent d'abord qu'avec effroi; ensuite ils s'y accoutumèrent insensiblement; mais il y en eut toujours, parmi eux, qui refusèrent de prendre part à ces horreurs sacrées et qui préférèrent même l'exil à cette souillure. Cependant le grand temple s'acheva à l'endroit où il avait été commencé; d'autres le suivirent, malgré la jalousie que ne laissèrent pas de témoigner quelquefois les anciens possesseurs du sol : avec ces constructions, la ville de Quauhtitlan prit bientôt la forme d'une grande cité, qui devint, dès cette époque, la première de la seigneurie (3).

Vers ce temps-là, Huactli II étant venu à mourir, les Chichi-

(1) Codex Chimalp., ibid. ut sup.

(2) Id., ibid.

(3) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad au. 1347.

mèques choisirent, pour lui succéder, son fils Iztactototl. Leur intention n'était probablement pas de donner le sceptre à ce prince; mais Iztactototl était le petit-fils de Coxcoxtli, et ce choix leur fut inspiré par les Culhuas, dont l'influence avait, en peu de temps, pris un accroissement considérable parmi eux. Pour lui donner plus d'autorité, ils lui avaient bâti une maison auprès du temple de Mixcohuatl, dont il s'était constitué le gardien. Aussitôt qu'il eut été élu, les seigneurs culhuas s'empressèrent autour de lui pour lui faire hommage de leur dévouement; ils allèrent déposer à ses pieds des présents de toute espèce, fournissant sa maison de nattes, de meubles, de vaisselle, de vêtements, enfin de tout ce qui pouvait lui être utile ou nécessaire, non d'après les coutumes rustiques de ses ancêtres, mais suivant les usages des nations policées de l'Anahuac (1). Avec ce prince commença, dans la seigneurie, un nouvel ordre de choses, Quauhtitlan ayant, dès cet instant, commencé à marcher à grands pas dans l'idolâtrie et la civilisation des Culhuas. (An XII Tecpatl, 1348.)

Cependant la cité de Mexico-Tenochtitlan, si humble dans ses commencements, continuait lentement à s'accroître dans les marais de Tlalcocomocco, où ses citoyens avaient recouvré leur nationalité. Aussi longtemps qu'ils s'étaient vus aux prises avec la misère et le dénûment, ils étaient demeurés unis de sentiments et d'action, et l'accord n'avait cessé de régner entre eux; mais, lorsque leur industrie eut commencé à les délivrer des appréhensions de la faim et de la nudité, et qu'ils se crurent suffisamment à couvert des persécutions de leurs voisins, les mésintelligences qui leur avaient été déjà auparavant si fatales, durant les années de leur pérégrination, se firent remarquer de nouveau entre les principaux corps de l'État. Le sacerdoce, jaloux de la prééminence que la noblesse obtenait sur l'ensemble de la nation, chercha à semer la zizanie entre elle et les classes inférieures,

(1) Codex Chimalpopoca, Hist. Chronol., ad an. XII Tecpatl, 1348.

afin de consolider, par la discorde, son pouvoir ébranlé (1); mais les nobles, ayant à leur tête un prince du sang d'Azcapotzalco, n'étaient pas hommes à céder avec tant de facilité le pas à leurs concurrents. Ceux-ci comprirent alors sur qui leurs coups devaient tomber; ils s'attaquèrent à Teuhtlehuac, ils le représentèrent au peuple comme un tyran, comme un étranger indigne de gouverner la nation mexicaine.

Teuhtlehuac pouvait, en effet, avoir donné quelques motifs à ces sentiments de répulsion que les prêtres s'efforçaient d'inspirer contre lui ; fils de Tezozomoc, envoyé pour gouverner les Mexicains et en recouvrer les impôts, il ne voyait qu'avec mépris ce ramassis de misérables pêcheurs, sans aucune valeur personnelle à ses yeux. Uniquement attaché à se concilier la noblesse, il traitait le reste avec la plus entière indifférence. Les prêtres tiraient avec habileté avantage de cet état de choses contre lui-même, et chaque jour ils enflammaient plus vivement la colère populaire. A ces causes de scission s'en joignait une autre non moins grave. Quoique mort, Tenuch conservait un parti qui se recrutait à la fois dans le peuple et parmi les nobles (2) ; c'était le parti véritablement national : également ennemi des deux autres, il voulait un chef, mais qui fût choisi dans son sein. Dans les circonstances actuelles, il s'unissait au sacerdoce, non pour le soutenir dans ses prétentions égoïstes, mais dans l'espoir de parvenir à chasser l'étranger qui leur était imposé. Au milieu de ces conflits, plus les haines se déchaînaient contre Teuhtlehuac, plus l'aristocratie s'attachait à sa personne. Une telle situation ne pouvait durer longtemps. Un mouvement insurrectionnel éclata dans Mexico, et le prince tépanèque, attaqué dans sa demeure, fut obligé de prendre la fuite (3) : il

(1) Manuscrit de l'an 1528. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II, cap. 15. — Acosta, Hist. nat. y Moral, etc., tom. II, cap. 8.

(2) Suivant plusieurs auteurs, Tenuch n'était pas encore mort à cette époque, et c'était lui qui, avec quelques chefs tout aussi populaires, soutenait le parti opposé à Teuhtlehuac.

(3) Manuscrit de l'an 1528.

retourna à Azcapotzalco accompagné de quelques nobles mexicains.

Cependant Mexico était dans la plus grande agitation. Le parti tépanèque, outré des menées du sacerdoce, avait résolu de se séparer de ce corps ambitieux et remuant, et de chercher à établir ailleurs son séjour. A deux milles environ du lieu où les prêtres avaient érigé le teocalli de leur dieu, s'élevait, au-dessus du marécage, une grève sablonneuse à laquelle on donnait le nom de Xalliyacac (1) : elle dépendait du territoire d'un village insulaire situé un peu plus avant, appelé Tlatilolco (2), restes d'une ville qui avait eu de l'importance autrefois, sous la domination toltèque (3). Au dire de la tradition (4), un tourbillon s'étant élevé un jour entre les roseaux dont cette plage était environnée, quelques nobles s'y rendirent par curiosité : ils trouvèrent sur le sable un serpent roulé sur lui-même, avec une flèche et un bouclier, ce qu'ils ne manquèrent pas de regarder comme un présage heureux Ayant communiqué aux autres leur découverte, tous, d'un commun accord, résolurent de s'y transporter et de s'y bâtir de nouvelles demeures, la plage, d'ailleurs, était parfaitement sèche et des plus commodes pour l'établissement d'une ville. Ils mirent, bientôt après, ce dessein à exécution : ils y appelèrent une partie de leurs vassaux, et le prêtre Xomimitl, que des rivalités personnelles avaient rendu odieux au reste du sacerdoce, y passa avec eux (5). Au lieu de Xalliyacac, cet endroit prit alors le nom de Xaltilolco (6) ; mais, de la proximité de Tlatilolco et de la réu-

(1) Xalliyacac, la pointe de sable. MS. de l'an 1528.

(2) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tom. I, cap. 5. — Acosta, Hist. nat. y moral, etc., tom. II, cap. 7. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 24.

(3) Histoire de Tlatilolco, MS. en langue nahuatl, coll. Aubin.

(4) Tezozomoc, Fragments de l'Histoire mexic. — Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 5. — Veytia, Hist. Antig. de Mexico, tom. II cap. 15. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 24.

(5) Manuscrit de l'an 1528.

(6) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 24. — *Xaltilolco*, c'est-à-dire le monceau de sable.

nion qui ne tarda pas à s'opérer entre les deux localités, cette dernière appellation prévalut promptement. Telle fut l'origine de la célèbre cité de ce nom, longtemps la voisine et la rivale de Tenochtitlan, avec laquelle elle finit par s'incorporer, à son tour, un peu plus d'un siècle après. A dater de cette séparation, les Mexicains demeurèrent partagés en deux corps de nation, qui furent souvent en lutte l'un contre l'autre. Les premiers s'appelèrent Mexica-Tlatilolca et les seconds Mexica-Tenuchca, et c'est ainsi qu'ils sont désignés dans toutes les histoires de l'Anahuac.

Cette scission pouvait être funeste à la prospérité naissante des Mexicains. En délivrant les prêtres et le parti de Tenuch d'une opposition redoutable, elle affaiblissait la portion de la nation qui était restée sous leur commandement; mais cette séparation, même en excitant leurs rivalités, leur fit faire des progrès qui aidèrent rapidement au développement de leurs ressources. D'une part, la population s'accrut par la réunion des Tlatilolcas et des Tépanèques du voisinage; de l'autre, par celle des Culhuas, dont le nombre l'emporta bientôt sur celui des Mexicains eux-mêmes. Par suite de cette agglomération, le parti national, se trouvant à son tour en état de lutter avec avantage contre les prêtres, excita le peuple à demander un roi. Tous comprenaient également le danger qu'il y aurait à demeurer sans chef, exposés qu'ils étaient à devenir, tôt ou tard, la proie de cette noblesse hautaine, établie à côté d'eux et qui, au besoin, pouvait invoquer l'appui du roi des Tépanèques. Dans ces conjonctures délicates, ils eurent recours à un moyen qui, en relevant le côté moral des Tenuchcas aux yeux des peuples voisins, permettrait au sacerdoce de disposer, au moins encore durant plusieurs années, de la puissance. Ce fut d'appeler au trône le prince Acamapichtli, fils de l'avant-dernier roi de Culhuacan.

Acamapichtli n'était qu'un adolescent sorti à peine de l'enfance, incapable, par conséquent, de régner par lui-même et dont la tutelle durerait encore plusieurs années. Ilancueitl, qui avait sauvé

ses jours au moment du massacre de sa famille, et qui, depuis, avait dirigé son éducation, venait de se transporter, avec son fils adoptif, à Tetzcuco (1), et c'est là qu'elle comptait achever son œuvre, en mettant sous ses yeux l'exemple des grands rois d'Acolhuacan. En appelant cette princesse parmi eux, les Tenuchcas, comme les prêtres mexicains, espéraient bien également gouverner sous son nom et sous celui du jeune roi; mais des motifs plus élevés et plus conformes à leur patriotisme paraissent aussi avoir marqué cette ligne de conduite. Acamapichtli était considéré de tous comme l'héritier légitime du trône des Culhuas, dont un grand nombre, réfugiés à Mexico, s'étaient incorporés dans sa population. N'y avait-il pas lieu d'espérer plus tard, que ce prince se mît à même de revendiquer ses droits et de rehausser l'éclat de sa patrie adoptive en la faisant succéder à la prééminence de l'antique cité de Culhuacan, capitale de tant de provinces actuellement usurpées par les princes voisins?

Ces considérations ne pouvaient manquer d'influer fortement dans le conseil des Mexicains. Depuis la séparation de Tlatilolco, des restes de la noblesse et des hommes les plus distingués d'entre le peuple, s'était formé une sorte de sénat ou assemblée des anciens, constitué pour délibérer sur les intérêts de la nation. S'étant consultés, avec les prêtres, sur l'opportunité d'établir le gouvernement royal à Tenochtitlan et d'offrir la couronne à Acamapichtli, tous unanimement répondirent que rien ne pouvait être plus avantageux à la nation et plus glorieux pour leur cité naissante (2). Acamapichtli était le fils d'un prince qui s'était constamment montré le protecteur et l'ami des Mexicains et dans les veines duquel coulait, par les alliances de son bisaïeul et de son père, le sang mexicain le plus pur (3). En conséquence, ils en-

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tochtli, 1350.

(2) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 6.

(3) Acamapichtli, roi de Culhuacan, père du second Acamapichtli dont il est question ici, était petit-fils d'Acxoquauhtli, fils d'Achitometl Ier et d'Azcaxo-

voyèrent à Tetzcuco des ambassadeurs de la part du peuple tenuchca, chargés d'exprimer leurs désirs à Ilancueitl et Acamapichtli (1).

On comprend aisément la joie avec laquelle fut reçu ce message. Quelques jours après, la princesse culhua s'embarquait sur le lac avec son fils adoptif et voguait vers la nouvelle cité qui allait être désormais sa patrie. Les anciens et les prêtres se rendirent à leur rencontre, suivis d'une multitude considérable. Ce ne fut toutefois qu'au commencement de l'année suivante qu'Amapichtli fut élevé à la dignité royale (2). Après les cérémonies en usage chez les princes culhuas, un des anciens, prenant la parole, lui adressa ce discours : « Considérez, seigneur, que vous êtes venu « ici pour être le soutien, l'ombre et le refuge de la nation mexi« caine, pour représenter auprès de nous notre dieu Huitzilo« pochtli, à cause de qui vous recevez le commandement et la « puissance. Vous savez trop bien que nous ne sommes pas sur « une terre à nous, et nous ignorons ce qui nous arrivera demain « ou après-demain. Ainsi, songez bien que vous n'êtes pas venu « ici pour prendre du repos ou de l'amusement, mais bien pour « vous charger d'un poids pesant, sous lequel vous aurez à tra« vailler sans cesse, esclave que vous serez de cette multitude et « des nations qui nous environnent et à qui vous aurez à rendre « compte, puisque nous sommes sur leur territoire (3). » En achevant ce discours, le vieillard se prosterna à ses pieds avec le reste des prêtres et du sénat, et encensa le nouveau roi en brûlant autour de lui, dans des brasiers de terre cuite, du copal et des herbes odoriférantes. Soit politique, soit gratitude pour les bien-

chitl, fille du Mexicain Huitzilatl. Acamapichtli avait, à son tour, épousé Ixxochitl, fille de Teotlehuac, lequel était frère d'Azcaxochitl et fils du même Huitzilatl et en avait eu Acamapichtli II, premier roi de Mexico.

(1) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. XIII Calli, 1349.

(2) Codex Chimalp., Hist. Chronol., ad an. I Tochtli, 1350.

(3) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tom. I, cap. 16.

faits qu'il devait à Ilancueitl, soit qu'il agît par le conseil des anciens, Acamapichtli associa aussitôt cette princesse à son trône, en la prenant, malgré la différence de leurs âges, pour son épouse, suivant les coutumes de cette époque (1). Ces noces royales furent célébrées avec de grandes réjouissances, et, dès ce moment, la nouvelle reine, assumant les fonctions souveraines, commença, d'accord avec le sénat et le sacerdoce, à gouverner conjointement la nation mexicaine et les Culhuas. (An I Tochtli, 1350.)

Cependant Tlatilolco, jaloux de l'éclat que cette royauté naissante jetait sur ses voisins, avait envoyé, de son côté, une ambassade solennelle à Tezozomoc. Les députés étaient chargés de lui offrir des présents et de le supplier de vouloir bien leur accorder de nouveau un prince de sa famille, non pour administrer leurs affaires, ainsi qu'auparavant, avec la qualité d'un simple gouverneur, mais pour les commander comme un souverain. Le roi d'Azcapotzalco, à qui les dernières démarches des Mexicains ne laissaient pas de causer de l'inquiétude, accueillit avec faveur la demande des Tlatilolcas. Il leur donna son fils Quaquauhpitzahuac (2), et, l'année qui suivit la proclamation d'Acamapichtli (3), le prince tépanèque, accompagné des seigneurs mexicains qui avaient suivi son frère dans sa fuite (4) et d'un cortége nombreux de nobles d'Azcapotzalco, alla débarquer à Tlatilolco; de grands préparatifs avaient été faits pour le recevoir, et son règne fut inauguré par des sacrifices et des réjouissances de toute espèce (5). C'est ainsi que les deux fractions de la nation mexicaine se mirent en possession du gouvernement monarchique.

(1) Codex Chimalp., Hist. Chron., ad an. 1350.

(2) MS. de l'an 1528. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 13, 14 et 15.

(3) MS. de l'an 1528.

(4) Ibid.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 15. — Acosta, Hist. mor. y nat., etc., tom. II, cap. 8.

L'histoire de l'Anahuac n'offre ensuite plus rien de remarquable jusqu'à l'époque de la mort de Techotlala, souverain des Chichimèques et des Acolhuas. Ce prince avait épousé Tozquentzin, fille d'Acolmiztli Huitzilihuitl, seigneur de Cohuatlychan (1). Il en avait eu cinq fils (2), dont le premier, Ixtlilxochitl (3), lui succéda au trône d'Acolhuacan. Voyant approcher sa fin, Techotlala l'appela auprès de lui et l'entretint longtemps sur la manière d'administrer ses états. Depuis vingt ans que Tezozomoc avait hérité de la couronne d'Azcapotzalco, le monarque avait pu se convaincre que le petit-fils d'Acolnahuacatl n'était pas moins ambitieux que son aïeul, et qu'à l'ambition il unissait des qualités plus dangereuses encore, peut-être, pour ses voisins, une fourberie et une duplicité portées au dernier degré. Tezozomoc n'avait manqué aucune occasion de s'agrandir, et, malgré les relations amicales qui existaient entre son gouvernement et celui de Techotlala, celui-ci ne pouvait croire que le roi des Tépanèques oubliât que son aïeul avait, pendant plusieurs années, régné à la fois sur ses états et sur ceux de Quinantzin. Le sceptre impérial avait flotté d'une maison à l'autre, et il était probable que Tezozomoc mettrait tout en œuvre, après la mort du monarque chichimèque, pour le ressaisir. Celui-ci n'ignorait pas, d'ailleurs, le mécontentement qu'avaient créé, parmi ses feudataires et les grands vassaux de la couronne, les changements qu'il avait introduits dans le système du gouvernement, et surtout l'abaissement où il avait réduit leur puissance. Malgré les années qui s'étaient écoulées depuis lors et la fermeté avec laquelle il avait maintenu ces changements, il était à craindre qu'ils

(1) Torquemada et Ixtlilxochitl donnent simplement à ce prince le nom d'Acolmiztli. C'est le MS. de l'an 1528 qui y ajoute celui de Huitzilihuitl, qui le distingue d'un autre Acolmiztli, son aïeul.

(2) Ces fils sont Ixtlilxochitl, qui lui succéda; Chochxochitzin, Tenancacaltzin, Acatlotzin et Tenanahuacatzin (Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 13).

(3) Ixtlilxochitl, œil de vanille; ce mot est composé d'*ix* ou *ixtli*, œil, de *tlil* ou noir, et de *xochitl*, fleur; tlilxochitl est la vanille.

n'aliénassent ses vassaux sous son successeur et que ceux-ci ne vinssent à secouer son autorité, s'il ne tenait pas avec énergie les rênes de son gouvernement. Tezozomoc était homme à profiter habilement de toutes ces circonstances. C'était un vieillard ambitieux, rempli d'astuce, d'une volonté inébranlable, qui avait l'expérience des affaires et qui avait su se rendre cher à un grand nombre (1).

Tel était le sujet de l'entretien de Techotlala avec Ixtlilxochitl. Il continua, en lui faisant observer que sa jeunesse serait un autre motif de dissension avec Tezozomoc, s'il ne cherchait avec adresse et dignité à ménager les susceptibilités du vieux roi d'Azcapotzalco, dont l'orgueil souffrirait indubitablement de se voir dans une situation d'infériorité vis-à-vis du jeune souverain d'Acolhuacan. Il finit en lui conseillant de le traiter avec déférence dans toutes les occasions, d'avoir des égards pour les princes et les seigneurs dont le rang avait été réduit, mais de n'oublier jamais, cependant, qu'il était roi et qu'il devait maintenir à tout prix, et avec l'énergie d'une volonté véritable, ce qui avait été établi pour fortifier la monarchie, s'il ne voulait s'exposer à périr avec elle (1).

Ayant achevé de donner ces utiles avis à son fils, Techotlala mourut paisiblement à Tetzcuco, dans son palais d'Oztoticpac, après un règne d'environ soixante ans, laissant, dans la portion sage et modérée de ses sujets, de profonds et justes regrets. (An VIII Calli, 1357.)

Avec la fondation de Mexico et la fin du règne de Techotlala, l'historien peut clore les annales du moyen âge américain. Sous Quinantzin les invasions barbares, cessant d'être redoutables par suite des victoires de ce prince, sont refoulées pour toujours dans les montagnes du nord d'où elles étaient sorties. Déjà la civilisation avait repris son essor ; malgré les désastres du règne d'Ixtlilxochitl et les bouleversements de la monarchie chichimèque-acol-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 19.

hua, elle continue sa marche ascendante avec son fils Nezahualcoyotl. C'est la renaissance de l'Anahuac, dont nous commençons l'histoire un peu plus loin. En attendant, nous reprendrons celle des Quichés et des Cakchiquels et des autres royaumes indépendants du Mexique, qui formera la matière des deux livres suivants.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Topographie du Quiché. Ses premiers rois. Balam II et Conaché. Accroissement de la ville d'Izmachi sous le règne de Cotuha et d'Iztayul Ier. Ambition de ce dernier. La noblesse redoute son despotisme. Elle se soulève, appuyée par les princes d'Ilocab. Guerre contre cette famille. Elle est vaincue et anéantie. Commencement de la grandeur de l'empire quiché. Caynoh et Caybatz, fils de Gagawitz, princes des Cakchiquels. Ils se rendent devant Tepeuh à Chixnal. Puissance de ce prince. Il envoie les fils de Gagawitz lever les tributs chez les nations voisines. Alliance de Caynoh et de Caybatz avec les Abtziquinihayi à Atitlan. Leurs aventures. Division des Quichés en tribus et chinamitals. Règne de Gucumatz, roi du Quiché. Ambition et jalousie des grands. Origine des troubles d'Izmachi. Caractère de Gucumatz. Factions et émeutes sanglantes dans la capitale. Gucumatz se décide à abandonner Izmachi. Il transporte le siége de l'empire quiché à Utlatlan, qui prend alors le nom de Gumarcaah. Situation de cette ville. Restauration et splendeur de Gumarcaah. Gucumatz bâtit un temple à Tohil. Établissement de la cour et des dignités de l'empire quiché. Pontificats et sacerdoces divers. Sagesse et renommée de Gucumatz. Il accroît considérablement ses états. Le roi Hunahpu, inventeur du cacao et du chocolat.

Durant la première période du XIIIe siècle, la nation quichée, demeurée jusqu'alors obscure et concentrée dans les montagnes où elle avait pris naissance, commença à se développer et à donner les premiers signes de la grandeur qu'elle devait attacher aux ré-

gions guatémaliennes. Sa puissance, circonscrite à un petit nombre de villes et de villages, s'étendait à peine sur un territoire de vingt lieues carrées, depuis Zacapulas jusqu'aux gorges où la rivière de Rabinal va s'unir aux eaux rapides du Chixoy (1). Les hautes montagnes, dont le fond sert de lit à ce grand fleuve, sont déchirées par des ravins d'une profondeur effrayante et d'une étendue qui étonne l'imagination; l'œil qui cherche à les sonder se perd dans une suite d'abîmes incommensurables, où des torrents éternels roulent leurs ondes écumantes sur des monceaux de rochers, entre des massifs de végétation, non moins admirable par sa variété que par sa luxuriante abondance. En bien des endroits, ces précipices, où, au premier coup d'œil, il paraît impossible de descendre, sont habités souvent par une population disséminée sur tous les points qui présentent quelque chance de culture (2). En suivant leurs sinuosités pour rentrer dans l'intérieur des montagnes, on monte graduellement vers de belles vallées qui, parfois, s'arrondissent pour former des plateaux considérables. C'est là qu'on trouve généralement les villes modernes et les bourgades les plus florissantes. Dans des temps plus anciens, ces plateaux étaient réservés à l'agriculture; les cités, ainsi que celles de l'Europe, au moyen âge, occupaient les sommets qui dominent la plaine, l'usage des princes guatémaliens étant de rechercher d'ordinaire, pour y placer leurs châteaux, les mamelons les plus escarpés et les mieux fortifiés par la nature.

Telle était la situation de la ville d'Izmachi, que les premiers conquérants quichés avaient choisie, pour y placer le siége de leur puissance naissante, à leur retour des régions où ils avaient été

(1) *Chixoy*, nom quiché, ainsi que nous l'avons dit plus haut, du grand rameau occidental de l'Uzumacinta, appelé Lacandon dans les cartes géographiques modernes.

(2) Ces ravins, qui sont de véritables vallées au fond des précipices, présentent, ordinairement, le spectacle le plus pittoresque uni aux avantages d'un sol des plus fertiles.

recevoir l'investiture royale des mains du monarque de l'Orient. C'est là, si l'on peut s'en rapporter aux fragments que l'on trouve dans Fuentes (1), qu'aurait eu lieu le partage de leurs conquêtes entre Acxopal et ses fils Xiuhtemal et Acxoquauh. Au dire du même chroniste, la jalousie de ce dernier à l'égard de son frère aurait donné lieu à une série de luttes sanglantes, entremêlées d'incidents romanesques et qui n'auraient eu d'autre terme que la conquêtè même de ces contrées par les Espagnols. Mais les documents plus authentiques sur lesquels nous nous appuyons spécialement n'allèguent rien qui justifie cette assertion; nous avons raison de croire que les royaumes d'Izmachi, d'Atitlan et de Quauhtemalan, fondés par ces princes, demeurèrent, dès leur origine, séparés l'un de l'autre et qu'ils ne furent soumis au même sceptre que lorsque les rois du quiché eurent réussi à faire prévaloir leur influence sur ces contrées. On sait, par des traditions encore vivantes aujourd'hui dans les récits et les ballets parlés des Indiens, que, si, trop souvent excités par des intérêts rivaux, ils prirent les armes pour se combattre mutuellement, plus souvent encore ils les unirent dans le but de marcher contre l'ennemi commun, afin de consolider, par de nouvelles victoires, la prépondérance de leur race sur celles qui l'avaient précédée.

Le premier roi de race toltèque qui apparaisse après Acxopal est Xiuhtemal, qui aurait, à son tour, placé son fils sur le trône de Quauhtemalan. Selon les documents plus authentiques, c'est Balam II, de la maison de Cawek, qui succède à Qocawib. A l'exception des luttes mentionnées par Fuentes, on ne trouve rien concernant ce prince ni son prédécesseur, après la fondation d'Izmachi; les histoires quichées se contentent de dire que sa puissance, encore faible et restreinte à cette époque, ne jetait pas beaucoup d'éclat (2). En effet, cette ville n'était, jusque-là, qu'un

(1) Fuentes y Guzman, Recopilacion florida de la hist. del reyno de Goatemala, etc. MS.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

lieu insignifiant, un amas de huttes à peine défendues par un mur de pierres brutes de peu d'élévation et dont l'aspect n'était guère capable d'exciter la jalousie des princes voisins. Les Quichés ne cherchaient encore qu'à vivre, qu'à recueillir leurs moissons avec sécurité, et leurs rois, bien qu'investis de la dignité suprême par Acxitl, loin de pouvoir en faire un étalage pompeux, devaient songer, avant tout, à la consolider et à l'affermir.

Sous le règne de Conaché (1), qui succéda à Balam II, la royauté commence à revêtir une certaine splendeur. L'histoire mentionne avec une sorte d'orgueil le nom de ce prince avec ceux des premiers personnages de sa cour, Beleheb-Queh (2), qui avait le titre d'Ahpop-Camha, et qui était, par conséquent, l'héritier présomptif de la couronne (3), ainsi que du Galel-Ahau, chef de la maison de Nihaïb, qui, après la famille royale, tenait le premier rang dans l'état. Conaché, le premier parmi les successeurs de Balam-Quitzé de la maison de Cawek, érigea, dans sa capitale, des édifices de pierre de taille et se bâtit une habitation plus conforme à la majesté royale (4). Izmachi s'embellit par ses soins, et, quoiqu'il ne songeât pas encore à étendre ses états par la conquête, tout annonçait déjà que sa puissance était en voie d'accroissement et que la nation des Quichés commençait à prendre rang parmi celles qui occupaient, à cette époque, les régions guatémaliennes.

Trois populations diverses se partageaient alors les montagnes et les vallées, dont la réunion forma depuis le royaume quiché

(1) Ximenes confond ici ce Balam avec Conaché, qui était, suivant toute apparence, son frère cadet qui régna d'abord avec lui au second rang, comme Ahpop-Camha, et fut ensuite son successeur. C'est ainsi que le donne à entendre le MS. quiché que cet auteur traduisit, et d'où il tira la plus grande partie de son « Historia de los Reyes del Quiche. »

(2) *Beleheb-Queh*, c'est-à-dire, Neuf Cerfs. Le MS. Quiche ne fait que nommer ce prince, qui ne paraît pas avoir succédé à Conaché.

(3) Nous avons dit ailleurs que le titre d'*Ahpop* était celui du roi, celui d'*Ahpop-Camha* de l'héritier du trône après lui, comme celui du Dauphin à la cour de France.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

proprement dit. C'étaient les Mems, répandus dans une grande partie du territoire et, peut-être, soumis encore à quelques descendants de Tamub ; c'étaient les fils d'Ilocab, qui, antérieurement à la nation quichée, avaient dominé sur toute l'étendue de cette contrée, et, enfin, les Quichés eux-mêmes, gouvernés par les fils de Cawek, dont l'ambition croissante menaçait chaque jour davantage Ilocab de le dépouiller des restes de sa puissance. Cependant les tribus de ce nom occupaient encore une portion considérable de cette contrée, et l'on devait s'attendre à une lutte formidable avant que leurs princes s'en laissassent dépouiller par leurs cupides voisins. Les chefs de la tribu de Rabinal, qui continuaient à dominer la grande courbe du Chixoy et les plaines des Pokomams, du haut des Neuf Châteaux de Zamaneb (1), les Cakchiquels, fixés entre les monts Pantzic et Paraxoné (2) et les Ahtziquinihayi, mêlés avec les Tzutohiles d'Atitlan (3), tout en reconnaissant aux souverains du Quiché une suprématie d'honneur, se regardaient plutôt comme leurs amis et leurs alliés que comme leurs vassaux. La maison de Cawek travaillait, cependant, à les soumettre tous également sous son sceptre ; la jalousie d'Ilocab en accéléra le moment.

Cotuha (4) était monté sur le trône d'Izmachi dans les premières années du treizième siècle. Ce prince avait l'âme grande et fière, et l'histoire quichée (5) lui attribue le premier d'avoir eu le dessein d'étendre sa puissance et d'illustrer, par des actions d'éclat, le nom

(1) *Beleheb-Tzak*, *Beleheb-Coxtum*, les Neuf Forteresses, les Neuf Châteaux, tel est encore aujourd'hui le nom que les populations du Rabinal donnent aux ruines de leur antique capitale sur le mont Zamaneb.

(2) *Paraxoné* est une des hautes collines qui dominent, au N. E., le territoire de *San-Juan Sacatepeques*, entre cette bourgade et le Motagua.

(3) Les Tzutohiles occupaient déjà les bords du lac d'Atitlan, lorsque la tribu des Ahtziquinihayi, fraction de la famille cakchiquèle, les força à partager avec elle son territoire.

(4) *Cotuha*, Eau ou Maison de l'Aigle.

(5) MS. Quiché. — Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiché. MS.

qu'il avait reçu de ses ancêtres. A l'exemple des rois toltèques, il avait exigé des princes de sa famille et des autres chefs de l'aristocratie qu'ils résidassent alternativement auprès de sa personne et leur avait commandé de se bâtir, dans la capitale, des demeures analogues à leur rang et à leurs richesses : c'était le moyen de les tenir sans cesse sous la main et de les empêcher de se rendre trop indépendants, dans les fiefs qu'ils tenaient de la couronne, et où chacun exerçait une juridiction presque royale. Ainsi commencèrent ce que la chronique quichée appelle les grandes maisons d'Izmachi. Elles se composaient ordinairement de trois grands corps de logis élevés sur des terrasses de 10, 15 ou 20 pieds de hauteur, renfermant de trois côtés une cour ou plutôt une place spacieuse, au centre de laquelle le maître érigeait un autel domestique ou un teocalli aux divinités du pays (1), toujours de forme pyramidale. Le quatrième côté était clos par un bâtiment oblong comme les autres, formant une longue salle découverte, ornée, aux quatre coins, de tours en pyramide, et remplie, tout autour, de gradins, à peu près comme dans nos amphithéâtres. C'est dans cette enceinte que les seigneurs quichés s'exerçaient au jeu de balle, si ancien parmi les nations du Mexique et de l'Amérique-Centrale et qui faisait partie des rites sacrés de leur religion (2).

A la suite de la maison royale, les premiers qui eurent leurs palais dans Izmachi furent les princes de Nihaïb et d'Ahau-Quiché, ainsi que les deux chefs de la tribu de Cumatz (3). Ceux-ci, ajoute l'histoire, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme avec la famille de Cawek, et tous vivaient en paix avec eux dans Izmachi, où jusque-là on ne savait ce que c'était que le tumulte ou la sédition. Cotuha n'avait pas encore tenté d'imposer sa volonté par la force, c'était par la persuasion qu'il avait amené les seigneurs de

(1) Ximenes, ibid.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIV, cap. 12.
(3) MS. Quiche.

Nihaïb, d'Ahau-Quiché et de Cumatz à résider dans la capitale; mais un grand nombre d'autres vassaux résistaient à sa voix. Effrayés des conséquences qu'une telle centralisation de pouvoir devait entraîner pour leur propre indépendance, ou bien, ramenés par d'anciennes sympathies ou des souvenirs de parenté vers la maison d'Ilocab, c'est à eux qu'ils s'adressèrent pour avoir raison de leurs droits contre les prétentions de Cawek.

Malgré son ambition personnelle, Cotuha aurait eu peut-être la modération de borner ses désirs; mais il se voyait constamment excité à marcher en avant par l'héritier du trône, l'Ahpop-Camha Iztayul (1). Celui-ci, d'ailleurs, ne cherchait point à déguiser ses sentiments; il annonçait hautement son dessein de travailler à réunir, plus tard, toutes les provinces du Quiché sous une seule couronne; aussi les princes d'Ilocab avaient-ils conçu pour lui une haine implacable. S'ils comprenaient le péril que courait leur puissance avec ce caractère altier, l'Ahpop-Camha devinait en eux des ennemis également à redouter pour l'état et pour la maison de Cawek. Malgré son infériorité relative, Ilocab n'avait pas encore perdu son prestige antique, et, dans un cas donné, il était à craindre que, aidé par la rébellion de quelques seigneurs, il ne disputât le sceptre même du Quiché aux descendants de Balam-Quitzé. Dans cette situation, Cotuha et Iztayul songèrent à fortifier leur capitale, soit qu'ils voulussent se préparer aux éventualités d'une guerre sérieuse, soit qu'ils crussent trouver, dans l'érection de leurs remparts, un moyen plus assuré de consolider la royauté et d'en rehausser l'éclat par l'appareil formidable de la force.

A couvert, désormais, derrière leurs murailles, les princes quichés travaillèrent à imposer d'une manière plus absolue leur vo-

(1) *Iztayul*, écrit aussi *Ztayul* et *Ztayub;* il est rendu par Oppresseur dans Ximenes. Mais son étymologie est mexicaine, de *itz* ou *itztli*, l'obsidienne et de *yul*, *yol*, ou *yolli*, cœur; c'est-à-dire, cœur d'obsidienne.

lonté à leurs feudataires. Jusqu'alors toutes relations ne s'étaient pas encore rompues avec Ilocab, quoiqu'ils continuassent à se considérer avec une méfiance égale. Mais les princes de cette tribu, incapables de supporter plus longtemps l'orgueil des fils de Cawek, se levèrent tout à coup ; ils déclarèrent ouvertement la guerre à Izmachi, et un grand nombre de seigneurs, non moins impatients de leur joug, se joignirent aux étendards d'Ilocab, et proclamèrent le chef de cette maison pour seul roi de la terre et de la nation des Quichés (1). Il existait, parmi les populations qui occupaient, à cette époque, le territoire guatémalien, une coutume antique qui, prévoyant les écarts du souverain, autorisait les chefs des grandes familles du royaume à le déposer et à se défaire de sa personne, en le mettant à mort, si l'on était unanime à prononcer sur sa tyrannie ou son incapacité. Si les avis étaient partagés et que l'unanimité manquât à l'accusation, les mécontents s'adressaient au plus puissant d'entre les chefs voisins, lui promettant, au cas où il parviendrait à venger leur injure, de lui donner la couronne et de le rendre maître des biens du prince déposé (2). Dans des circonstances de cette nature, où les passions publiques ou privées ne prennent que trop souvent la place de la justice, c'est la victoire qui décide toujours entre l'accusé et son accusateur.

Dans les conjonctures actuelles, le chef de la maison d'Ilocab était à la fois juge et partie contre le roi du Quiché. A la tête de toutes les forces qu'il avait pu réunir, il marcha contre Izmachi, résolu à détruire de fond en comble cette ville, monument de l'orgueil et de la tyrannie de ses rois, et de faire périr dans les supplices Cotuha et Iztayul, en réduisant en esclavage le reste de la famille de Cawek (3). Pour eux, mettant leur confiance dans To-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Roman, Republica de los Indios, lib. II, cap. 7. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XII, cap. 8.

(3) MS. Quiché.

hil, ils descendirent à la rencontre des rebelles : l'action s'engagea sur les limites des deux tribus, elle fut longue et acharnée. Mais la fortune des combats se déclara en faveur de Cotuha. Ilocab perdit la fleur de ses guerriers, dont les cadavres jonchèrent le champ de bataille ; ceux qui échappèrent au massacre furent traînés captifs au pied du temple de Tohil et immolés sur ses autels. Ce sanglant holocauste inaugura, chez les Quichés, l'ère barbare des sacrifices humains, qui ne cessa qu'à la conquête de leur empire par les Espagnols. Par cette victoire brillante, les fils de Cawek, en ruinant à jamais la gloire et l'existence de leurs rivaux, assuraient leur propre grandeur et consolidaient la monarchie dont ils étaient les chefs et les fondateurs. Ils réunirent aux domaines royaux le territoire des enfants d'Ilocab, dont ils réduisirent en esclavage les restes décimés, ainsi que leurs femmes et leurs filles. Tous les rebelles qui avaient pris part à la guerre furent poursuivis avec une égale rigueur : les plus vils furent vendus et les chefs sacrifiés à la divinité vengeresse des Quichés. Ces terribles exécutions répandirent également l'effroi parmi les feudataires du royaume et les nations voisines ; peuples et seigneurs courbèrent la tête devant Cotuha et Iztayul, dont la volonté cessa de trouver des contradicteurs.

Non contents d'avoir abaissé l'arrogance d'Ilocab et vaincu la turbulente noblesse du Quiché, ils commencèrent à porter leurs armes en dehors des frontières conquises par leurs pères et à jeter un œil de convoitise sur les provinces environnantes. De cette époque date, autant qu'on peut en juger par le petit nombre de documents qui nous sont parvenus, la réunion des Cakchiquels et des Ahtziquinihayi à l'empire des Quichés. Gagawitz, dont les aventures remplissent en grande partie la première portion des annales de sa nation (1), était mort après une longue vieillesse, et, suivant toute apparence, ainsi que nous l'avons

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.

fait voir précédemment, cet événement avait eu lieu vers la fin du XIIe siècle. Il avait laissé deux fils en bas âge, Caynoh et Caybatz (1) : les chefs de sa famille avaient aussitôt saisi leur tutelle; sous les titres de Galel-Xahil et d'Ahuchan-Xahil (2), Gekaquch et Baqahol s'emparèrent de la puissance et gouvernèrent, pendant plusieurs années, les tribus cakchiquèles dans les montagnes de Paraxoné et de Pantzic, où elles avaient fini par se fixer d'une manière permanente.

Le moment d'exercer, à leur tour, le pouvoir arriva pour les deux fils de Gagawitz; mais il était difficile de l'enlever à Gekaquch et à Baqahol, qu'un long usage avait, pour ainsi dire, identifiés avec le commandement des tribus. Celles-ci, à qui la mémoire de Gagawitz n'avait cessé d'être chère, ne voyaient pas sans mécontentement que ses enfants fussent réduits au second rang. Caynoh et Caybatz, jaloux, de leur côté, de reprendre la place qu'avait occupée leur père, firent connaître leurs désirs aux chefs des familles cakchiquèles. Gekaquch et Bagahol, indignés que ces princes, qu'ils s'étaient accoutumés à considérer encore comme des enfants, songeassent à les supplanter, accoururent auprès d'eux à Chigohom (3), et, se présentant avec hauteur, ils leur signifièrent orgueilleusement qu'ils n'étaient rien, et qu'eux seuls étaient tout : « C'est nous qui venons d'arriver, seigneurs et « anciens, s'écrièrent-ils, nous qu'on appelle Galel-Xahil et Ahu-

(1) Dans les deux noms *Caynoh* et *Caybatz*, le monosyllabe *cay* signifie deux : *noh* est le nom du dix-septième jour du mois guatémaltèque, il signifie *temple*. Le monosyllabe *batz* est le nom du onzième mois guatémaltèque, il signifie singe. Ces deux noms montrent que les princes qui les portèrent naquirent au deuxième jour du calendrier astrologique présidé par ces signes.

(2) *Galel* est celui qui porte un bracelet, *Xahil* le nom de la famille. *Ahuchan* est composé de *ah*, monosyllabe possessif, et de *uchan*, la parole. Le mot entier a la signification d'orateur, le même que *Tlatoani* chez les Mexicains. C'était un titre seigneurial dans la famille des Xahila, qui était à la tête des tribus cakchiquèles.

(3) *Chigohom* est, aujourd'hui, un endroit à peine connu près du village de San-Raimundo Sacatepèques, à 8 lieues environ au N. de Guatémala.

« chan-Xahil; sachez que c'est nous qui sommes vos galel et vos « ahpop (1). »

Les fils de Gagawitz, trop faibles pour songer à tirer vengeance de ces paroles insultantes, dissimulèrent leur ressentiment; ils attendirent avec patience qu'une occasion favorable s'offrît de les châtier. Tout donne à penser qu'Iztayul avait, dès lors, succédé à son frère Cotuha sur le trône d'Izmachi; la puissance dont il était investi, la terreur qui suivait partout son nom, l'appareil redoutable dont il s'entourait, tout concourt à nous persuader qu'il était le monarque auquel la chronique cakchiquèle donne le nom de Tepeuh (2). « Il était le premier, ajoute le même document, qui eût commencé véritablement à régner avec majesté: il faisait son séjour au château de Chixnal; sa puissance mystérieuse répandait l'épouvante (3); il faisait trembler le lieu où il avait sa demeure, et tous les peuples payaient tribut devant la face de Tepeuh. »

D'alliée de la maison de Cawek, la nation cakchiquèle était devenue sa vassale. Iztayul exigea d'elle l'hommage et les présents que tant d'autres s'étaient déjà soumis à lui payer. Gekaquch et Baqahol, trop fiers pour se présenter eux-mêmes au roi du Quiché, ayant réuni les chefs des tribus, s'écrièrent : « Qu'on en« voie porter nos tributs par Caynoh et Caybatz; quant à nous, « nous sommes vos chefs et vos rois. » Les deux jeunes princes saisirent avec empressement l'occasion de se délivrer de cette tutelle humiliante et de se rendre le monarque favorable. Ayant été introduits en sa présence, il demanda qui ils étaient. « Nous « sommes, répondirent-ils avec humilité, les fils de Gagawitz. »

(1) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) *Tepeuh*, nom d'origine toltèque ou nahuatl qui veut dire le Grand, le Victorieux, le Conquérant.

(3) Les enchantements et la magie jouent un rôle considérable dans toutes les histoires de ces contrées, absolument comme les fées en Allemagne ou les magiciens en Arabie.

Si l'on en croit la chronique (1) d'où nous tirons ces détails, le nom du sage chef des Cakchiquels aurait produit aussitôt sur Tepeuh l'effet d'un talisman. « C'est pourquoi, ajoute l'auteur, ils furent vivifiés à la vue de Tepeuh, et de simples mortels purent s'approcher de lui. »

Satisfait de leur empressement, le monarque leur donna place parmi les grands officiers de sa cour; il leur conféra des titres nouveaux, et les chargea du soin de recouvrer les tributs royaux et de recevoir le serment (2) de tous les princes soumis ou à soumettre à l'empire des Quichés. Environnés d'un appareil pompeux, ils parcoururent un grand nombre de provinces. Des paroles de la chronique on peut conjecturer, avec fondement, que la monarchie fondée par Topiltzin-Acxitl, dans l'Amérique-Centrale, n'avait eu qu'une courte existence, et que sous le règne de ses successeurs elle s'était partagée en plusieurs royaumes indépendants les uns des autres : car elle marque l'arrivée des envoyés de Tepeuh dans ces mêmes contrées de l'Orient, où les ancêtres des princes quichés étaient allés recevoir l'investiture de la royauté; elle signale les divers tributs qu'on leur apportait et surtout les nombreux ouvrages d'orfévrerie que l'on s'empressait, de toutes parts, de déposer à leurs pieds. « Il est vrai, ajoute le chroniqueur (3), que tous étaient remplis d'épouvante à la vue des mystérieux enchantements de Caynoh et de Caybatz; l'éclat qu'ils répandaient, durant la nuit, partout où ils se trouvaient, était comme le feu, et il y tremblait comme d'un tremblement de terre (4). »

Après cette tournée, ils prirent le chemin du royaume d'Atitlan,

(1) MS. Cackchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) Le serment était en usage chez les Quichés et les Cakchiquels dans les occasions solennelles.

(3) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(4) Ces paroles sont apparemment une image, comme celles que nous offrent si fréquemment les traditions et histoires orientales.

dont les populations avaient également la réputation de posséder de grandes richesses en objets ouvragés d'or et d'argent. C'était sur les bords pittoresques du lac de ce nom que les Ahtziquinayi (1) s'étaient fixés après leur séparation du reste des tribus cakchiquèles dont ils faisaient partie : ils y avaient fondé une cité de leur nom (2) à côté de celle des Tzutohiles, dont les chefs gouvernèrent ensuite simultanément avec les leurs (3). De ces deux villes réunies se forma plus tard la cité célèbre d'Atitlan (4). Les uns et les autres avaient également prospéré, et les alentours du lac présentaient l'image riante de l'industrie et de l'abondance. La puissance, graduée comme elle l'était chez la plupart des nations de ces contrées, était partagée alors entre trois chefs, Hunzunqun-Ganel, May-Ahauh et Puci-Ahauh (5). Également jaloux de leurs trésors et de leur indépendance, ils ne virent pas sans effroi l'approche des envoyés du grand roi. A leur arrivée, ils étalèrent devant eux des présents d'une grande valeur, destinés au tribut royal ; mais, en les offrant à Caynoh et à Caybatz, ils usèrent de ruse pour se les approprier de nouveau et se faire, en même temps, des alliés des deux princes cakchiquels.

Les deux premiers avaient chacun une fille d'une grande beauté, nommées Bubatzo et Icxiuh ; ils les chargèrent de faire seules les honneurs de l'hospitalité aux envoyés de Tepeuh et de profiter ensuite de leur sommeil pour s'emparer de leurs trésors.

(1) *Ahtziquinihayi*, composé de *ah*, possessif, et de *tziquinihay*, Maison de l'Oiseau et non de l'Aigle, comme dit Fuentes. C'était le nom de la tribu ou, pour mieux dire, de la famille qui domina en Atitlan ; elle était d'origine cakchiquèle ; l'*i* final indique le pluriel.

(2) *Tziquinihay* : cette ville se réunit à celle qu'on appelait *Amag-Tzutohile*, ville des Tzutohiles dont le nom signifie fleuri, abondant en fleurs.

(3) Comme ceux de Tlatilolco et de Mexico-Tenochtitlan, qui avaient chacun de leur côté une juridiction séparée.

(4) *Atitlan*, Lieu voisin de l'eau en langue nahuatl. Ximenes dérive ce nom d'une origine quichée, du mot *atital*, adjectif de *Atit*, la Vieille, titre du volcan voisin *Atital-Huyu*, le Mont de la Vieille, auj. *Cerro de Oro*.

(5) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

Les deux princes se laissèrent imprudemment séduire par leurs charmes : à leur réveil, s'apercevant de leur disparition et de celle des tributs, ils furent saisis d'effroi ; ils mandèrent devant eux les seigneurs des Ahtziquinihayi, se plaignant vivement du vol dont ils étaient victimes et témoignant toute la crainte qu'ils éprouvaient de voir se déchaîner contre eux la colère de Tepeuh. Les Ahtziquinihayi cherchèrent à les rassurer, en leur offrant de s'établir parmi eux et de prendre pour épouses les deux princesses dont les attraits ne les avaient que trop charmés. Les fils de Gagawitz acceptèrent cette proposition avec empressement; mais, après les fêtes du mariage, s'étant remis en chemin pour retourner auprès de Tepeuh, la pensée de son courroux les remplit d'une nouvelle terreur : ils allèrent se cacher dans une caverne, où pendant longtemps ils demeurèrent sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus (1).

Les Cakchiquels et les Ahtziquinihayi étaient également affligés de leur disparition. Ils finirent cependant par découvrir leur retraite; mais ils les supplièrent vainement de retourner auprès d'eux. Caynoh et Caybatz, profitant de l'intérêt que leur sort inspirait à toutes les tribus, convinrent de sortir de la caverne, à condition qu'ils enverraient des ambassadeurs à Tepeuh, pour l'informer de tout ce qui était arrivé et qu'ils livreraient ensuite entre leurs mains les personnes du Galel-Xahil et de l'Ahuchan-Xahil qui avaient autrefois si cruellement abusé de leur puissance pour les humilier. Tepeuh avait conçu une grande affection pour les fils de Gagawitz ; il s'intéressa vivement au récit de leurs aventures, et témoigna une joie sincère de les savoir vivants. A la réception de ces heureuses nouvelles, les deux princes, accompagnés de leurs épouses, reprirent le chemin de Chigohom. Ils furent reçus au milieu de l'allégresse générale ; seigneurs et vassaux célé-

(1) Le MS. Cakchiquel donne à cette caverne le nom de *Pecparupec*, Grotte dans la Grotte, ce qui indique une caverne double et probablement fort étendue.

brèrent par des réjouissances publiques le contentement qu'ils ressentaient de leur retour. Baqahol et Gekaquch furent le premier holocauste offert à la vengeance royale, et le sang de ces deux illustres victimes scella le nouveau pacte entre la nation cakchiquèle et ses souverains. Le monarque quiché confirma leur élévation ; Caynoh, en qualité d'aîné, reçut le titre d'Ahpop-Xahil et Caybatz celui d'Ahpop-Qamahay (1), sous lesquels leurs descendants continuèrent à gouverner leurs tribus, jusqu'à l'époque où ils secouèrent le vasselage de l'empire quiché, pour constituer un royaume indépendant. De leur union avec les princesses des Ahtziquinihayi, les deux princes eurent chacun un grand nombre d'enfants; lorsque Caynoh vit son pouvoir affermi, il s'associa son fils aîné Citan-Qatu, sous le titre d'Ahuchan-Xahil, et le fils aîné de Caybatz fut également associé aux honneurs de la royauté, sous le titre de Galel-Xahil (2). C'est ainsi que chez les Cakchiquels le gouvernement commença à prendre une forme régulière sous la suzeraineté des rois d'Izmachi.

Cette ville avait pris un développement considérable sous les règnes de Cotuha et d'Iztayul, que l'on peut regarder comme les véritables fondateurs de la monarchie guatémalienne ; ce dernier surtout, sous le nom de Tepeuh, ou le Conquérant, que lui donnèrent les Cakchiquels, éleva sa nation à un degré que nul autre, avant lui, n'avait pu acquérir. Ce fut lui qui, le premier, partagea en sept tribus l'ensemble des familles quichées; ces tribus reçurent ensuite un grand nombre de subdivisions appelées « china-« mital » (3), auxquelles le souverain imposa un nom particulier; de là les titres des grandes familles qui, depuis, constituèrent la

(1) *Ahpop-Xahil*, roi ou prince de Xahil ; le titre d'*Ahpop-Qamahay* est le même qu'*Ahpop-Camha* de la langue quichée dont nous avons parlé plus haut.

(2) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) Le mot *Chinamital* est une expression coloniale dérivée de *Chinamit*, mot sous lequel les Quichés et les Cakchiquels désignaient le fief seigneurial et le titre de fief ou nom de famille. Ce mot est d'origine nahuatl.

noblesse du Quiché (1). Ce ne fut toutefois que sous le règne de son successeur que cette institution se compléta lorsque le souverain conféra à chacun des chefs de Chinamitals les titres féodaux attachés aux charges qu'ils remplissaient à la cour.

Gucumatz, qui paraît avoir occupé le trône du Quiché durant la seconde et la troisième période du treizième siècle (2), ne s'illustra pas moins, suivant les chroniques (3), par ses conquêtes et sa magnificence, que par la splendeur où il éleva son empire et la profondeur de son savoir et de sa science magique (4). Mais, avant d'arriver à cette grandeur merveilleuse que lui attribue la tradition populaire, il eut à combattre, dans sa propre famille, des ennemis dont les menées jalouses faillirent bouleverser l'empire et réduire à néant l'édifice si péniblement fondé par ses prédécesseurs. En étayant sur la ruine de la maison d'Ilocab la grandeur des princes de la famille royale et des seigneurs de Nihaïb et d'Ahau-Quiché, Iztayul avait cru fortifier le pouvoir et donner à la monarchie une unité qu'elle n'avait pas auparavant; mais ces princes, en se multipliant, ne tardèrent pas à devenir à leur tour un embarras pour la couronne. Descendus également de Balam-Quitzé et de ses frères, et se flattant tous de posséder des droits égaux aux charges de la cour, ils étalaient orgueilleusement leurs prétentions en face les uns des autres, en travaillant à l'envi à les appuyer par tous les moyens que leur suggérait leur ambition.

Les conquêtes de Cotuha et d'Iztayul avaient amené dans Izmachi des richesses considérables, et la population, s'accroissant, chaque année, par les nombreux esclaves et les clients que chacun des seigneurs quichés entraînait à sa suite, prenait des proportions

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Probablement entre les années 1225 et 1275.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango. — Ximenes, Hist. del regno del Quiche, MS.

(4) Absolument comme la science surnaturelle que les Arabes continuent à attribuer à Salomon.

non moins menaçantes pour la paix publique que pour la sûreté de l'état. C'était là, sans doute, ce qui avait déterminé le roi à la partager en sept tribus qui formaient comme autant de sections ou de quartiers, dont le commandement était dévolu aux principaux chefs de la noblesse ; la subdivision qu'il en fit ensuite en chinamitals tendait évidemment à diminuer la puissance de ceux-ci et à établir une seconde hiérarchie, destinée à en contenter un plus grand nombre, en leur attribuant de nouveaux titres ; mais ce partage ne suffit pas à satisfaire toutes les ambitions ni à garantir entièrement l'obéissance des grands, et, malgré la volonté inflexible qui paraît avoir fait le fond du caractère d'Iztayul, il ne put empêcher les factions de se produire quelquefois d'une manière sanglante dans Izmachi, ni mettre un terme aux querelles furibondes qui n'affligèrent que trop ses derniers jours. Ce fut, peut-être, pour éviter d'être témoin de ces désordres funestes qu'il avait abandonné le séjour de sa capitale et qu'il s'était retiré dans la forteresse de Chixnal, que les histoires cakchiquèles présentent comme le séjour de Tepeuh (1).

En saisissant le sceptre d'Iztayul, Gucumatz eut à porter tout le poids de l'orage dont son prédécesseur avait subi les premières atteintes. Les grandes vertus que lui attribue la tradition, comme enchanteur et comme magicien, et les conquêtes qui en furent les fruits, ne peuvent s'entendre autrement que comme les effets d'une sagesse peu commune. Arrivé au trône au milieu des rivalités d'une noblesse factieuse, il avait compris qu'une extrême prudence pouvait seule l'aider à sauver sa couronne et à ramener les esprits à des idées plus saines. Profitant de la mort d'un monarque, dont le nom suffisait naguère pour faire trembler les nations, et s'imaginant qu'ils avaient moins encore à redouter de son successeur, les seigneurs quichés s'étaient livrés, avec plus de fureur que jamais, à leurs jalousies parricides. Izmachi, dont la

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

tranquillité n'avait jusqu'alors été troublée qu'à de courts intervalles, ne tarda pas à être plongé dans toutes les horreurs de la guerre civile. Les assemblées de la noblesse, qui n'avaient cessé de s'y tenir durant la vie d'Iztayul, furent suspendues forcément devant la multitude et l'acharnement des partis ; les festins sacrés, qui réunissaient d'ordinaire toute la famille du monarque avec les grands de la cour et les chefs du sacerdoce, aux époques marquées par le rituel, furent interrompus à leur tour, toute espèce de fête pacifique étant devenue impossible désormais dans la capitale. Au milieu de ces tristes conflits, les Quichés s'accoutumèrent promptement à ne plus rien respecter ; après s'être disputé, les armes à la main, les esclaves conquis à la guerre, ils eurent l'audace de violer leurs domiciles respectifs, s'arrachant les uns aux autres leurs femmes et leurs filles, dont ils abusaient sans pudeur. Chose inouïe chez les Américains ! ils allèrent jusqu'à profaner les tombeaux, se faisant des armes impies des os sacrés de leurs ancêtres, et jouant sacrilégement avec les têtes de leurs parents qu'ils se lançaient mutuellement dans leurs luttes parricides (1).

Gucumatz s'épuisa en efforts inutiles pour les arrêter dans la carrière funeste où ils étaient engagés. Les maximes de la morale et de la religion étaient mises en oubli simultanément par toutes les classes de la population d'Izmachi. Les provinces, ébranlées par le contre-coup de cette situation violente, sentaient se relâcher les liens qui les unissaient à la métropole, et l'empire se voyait menacé d'une dissolution prochaine. Celles que les victoires ou la terreur du nom d'Iztayul avaient subjuguées, s'applaudissant des embarras de son successeur, s'apprêtaient à se retirer de son obéissance ou à prendre les armes contre lui. Dans cet état alarmant, Gucumatz se détermina à abandonner Izmachi et à transporter ailleurs le siége de sa royauté vacillante. En laissant les partis s'user d'eux-mêmes et en enlevant à la capitale ce qu'elle

(1) MS. Quiche de Chichicastenango.

renfermait encore d'hommes généreux, il adoptait le seul moyen qui lui restât de sauver sa puissance. Ayant communiqué son dessein à ceux des nobles quichés en qui la passion n'avait pas encore éteint tout sentiment de dignité nationale, il travailla aussitôt avec eux à le mettre à exécution.

Ils jetèrent, à cet effet, les yeux sur l'ancienne cité d'Utlatlan (1). Sa situation, non moins que sa renommée, correspondait admirablement aux vues du monarque. Environnée de toutes parts de précipices d'une profondeur effrayante, elle offrait l'avantage d'être également facile à fortifier et à défendre. Trois plateaux dont la surface s'élevait à peine au-dessus du niveau de la plaine voisine, séparés par ces formidables déchirures dont on retrouve si souvent le spectacle dans l'Amérique-Centrale, mais se joignant l'un à l'autre par des chemins en dos d'âne, tel était le site occupé par la ville d'Utlatlan, dont l'étendue, d'ailleurs, était suffisante pour l'établissement d'une nombreuse population. Un seul chemin étroit, tortueusement tracé sur les pentes du précipice, roulait au fond de l'abîme avant de remonter au plateau du milieu, et ses abords présentent encore aujourd'hui un système de fortifications dont l'aspect étonne les voyageurs (2). Malgré son état de délabrement et d'abandon, la cité d'Exba-

(1) *Utlatlan* ou *Otlatlan*, c'est-à-dire, Auprès des grosses gerbes de Maïs. Cette étymologie est la plus naturelle, quoique certains auteurs traduisent ce nom par Voisin du chemin des Eaux, à cause de sa position dans les montagnes entre les deux mers.

(2) Nous n'avions jusqu'à ce moment, au sujet des ruines d'Utlatlan (Santa-Cruz-del-Quiché), que les plans extrêmement incorrects de Rivera-Maestre reproduits par Stephens; maintenant nous sommes heureux d'annoncer les magnifiques travaux que vient de rapporter de Guatémala M. César Daly, architecte dont le nom est suffisamment connu par ses travaux antérieurs et la Revue générale de l'Architecture et des travaux publics, dont il est le fondateur. M. Daly, qui a eu l'obligeance de nous laisser voir d'avance quelques-uns de ses dessins et de ses plans, a relevé sur les lieux, avec le talent d'un architecte et d'un archéologue, les plans des villes de Copan, d'Utlatlan et de Tecpan-Guatémala, des fortifications, palais, teocallis, dessiné les statues, bas-reliefs, peintures, ornements de tout genre, et nous espérons les voir paraître bientôt dans sa Revue.

lanqué (1) continuait d'être révérée, par les nations, comme une ville sainte : outre le temple de ce héros, on y voyait encore celui de la Cahba (2), déjà si ancien alors que les générations ne se souvenaient point de ses fondateurs; on y vénérait la source célèbre dite Tzotuhà ou la Fontaine des Fleurs, et la pierre sacrée à laquelle princes et peuples venaient, de temps immémorial, rendre leurs hommages et offrir des sacrifices. En fixant sa résidence à l'ombre de ce sanctuaire auguste, Gucumatz prévoyait que son autorité en recevrait une sanction également respectable aux yeux des peuples et avantageuse aux intérêts de sa couronne.

Ce ne fut pas sans y avoir mûrement réfléchi qu'il se détermina à mettre à exécution ce grand dessein : pour le communiquer aux grands de son royaume, il leur annonça que, voulant honorer la divinité d'une manière particulière, il avait résolu d'aller bâtir un temple à Tohil dans la cité d'Utlatlan; en même temps il fit un appel à la piété de toutes les tribus, en les exhortant à venir l'aider dans son entreprise. Le succès répondit au delà de ses désirs : jamais appel ne fut entendu avec plus d'empressement et d'ardeur; tous les chefs des nations qui avaient, avec les Quichés, une origine commune accoururent, à sa voix, de toutes les parties de l'empire, offrant au monarque le secours de leurs vassaux et de leurs trésors. A son arrivée à Utlatlan, Gucumatz se vit entouré des princes de Rabinal, des Cakchiquels, des Ahtziquinihayi, de Tuhalha, d'Uchabaha, sans en compter une foule d'autres, dont le zèle pieux remplit de joie le cœur du monarque du

(1) Le lecteur se rappellera que c'est d'Utlatlan que partit Exbalanqué pour aller à la conquête de Xibalba, et qu'à son retour il fut forcé de quitter cette ville pour se retirer dans une autre contrée.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango. — Suivant les auteurs de la conquête, la pierre qu'on adorait au temple de la Cahba, à Utlatlan, était noire comme celle de la Caaba d'Arabie, et elle aurait été rapportée d'Égypte par Tamub. Le temple de Cahba, la pierre et la fontaine des Fleurs rappellent involontairement le souvenir du temple arabe, de la pierre et du puits de Zemzem.

Quiché ; il n'y eut pas jusqu'aux descendants des anciens seigneurs de Tamub et d'Ilocab qui ne vinssent, en cette occasion, le supplier d'accepter leur concours. C'est alors que l'antique cité d'Exbalanqué changea son nom d'Utlatlan pour prendre celui de Gumarcaah ou les Masures (1), qu'on lui donnait à cause de l'état de solitude et de ruine où elle était réduite, lorsque ce prince y transporta sa résidence.

Mais elle ne tarda pas à prendre un autre aspect. Ses vieux palais, encore debout dans ses murs, n'avaient besoin que de simples réparations pour être habitables, leur construction solide ayant résisté, pendant de longues années, à la main du temps et à l'abandon. Gucumatz restaura la demeure royale et distribua à chacun des princes qui l'avaient accompagné les autres résidences de sa nouvelle capitale. Les populations, heureuses de voir revivre cette cité auguste, vénérable à tant de titres, accoururent à leur tour : d'autres habitations s'élevèrent rapidement à côté des anciennes; les temples et les palais, enrichis des dons des seigneurs et de leurs vassaux, recouvrèrent leur splendeur d'autrefois, et, dans l'intervalle d'un petit nombre d'années, Gumarcaah se trouva non-seulement avoir remplacé Izmachi, mais en grande partie repeuplée par les habitants de cette ville, qui se vit alors abandonnée à son tour. Ce que Gucumatz avait prévu avec tant de sagesse se réalisa au delà même de ses espérances : la guerre civile cessa graduellement avec la désertion de l'ancienne capitale des Quichés, et les princes de la famille royale, qui y avaient pris part avec tant d'acharnement, n'obtinrent l'autorisation de se fixer dans la nouvelle qu'à la condition de se soumettre entièrement à la volonté du monarque.

Par ces sages dispositions, Gucumatz rendit non-seulement la paix à son royaume, mais sut s'attirer en même temps l'admira-

(1) *Gumarcaah* signifie, dans la langue quichée, des masures ou maisons ruinées, pourries, etc.

tion et le respect de ses sujets et de ses voisins. Aidé des libéralités des peuples, il restaura avec magnificence le temple d'Exbalanqué, qui occupait le sommet d'une colline élevée au centre de la ville, et le dédia à Tohil (1); il étendit le culte de cette divinité, qui demeura uni à celui de l'autre, et y établit un collége de prêtres et de ministres destinés à le desservir et à officier de jour et de nuit; à leur tête il mit un des plus distingués d'entre les princes de la famille royale, auquel il donna le titre d'Ahau-ah-Tohil (2) : un autre pontife, également choisi dans sa famille, suivait celui-ci sous le titre d'Ahaŭ-ah-Gucumatz (3).

Lorsque le monarque quiché vit son pouvoir suffisamment établi, il constitua vingt-deux grandes dignités, auxquelles il éleva les membres de la haute aristocratie de l'empire, descendants directs des maisons de Cawek, de Nihaïb et d'Ahau-Quiché : les deux premières étaient celle d'Ahpop, qui lui appartenait, et celle d'Ahpop-Camha, qui désignait d'ordinaire l'héritier de la couronne. La troisième était celle de Nim-Chocoh-Cawek, qui appartenait au prince qui le suivait en rang. Venaient ensuite les deux grands-prêtres Ahau-ah-Tohil et Ahau-ah-Gucumatz et quatre autres dignitaires, qui complétaient le nombre de ceux de la maison de Cawek. Les dignitaires de la maison de Nihaïb formaient un nombre égal : mais ceux de la maison d'Ahau-Quiché n'étaient que quatre (4). Ainsi qu'à Izmachi, au temps de Cotuha et d'Iztayul, tous furent obligés d'avoir un palais dans la capitale, où ils venaient exercer tour à tour les fonctions attachées à leur charge. Chacune de ces dignités représentait, en outre, une des grandes provinces de l'empire, érigée en fief en faveur de celui qui en avait la posses-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) *Ah-Tohil*, composé de *ah*, possessif, et de *Tohil*, nom du dieu des Quichés. *Ahau* est le titre seigneurial commun à tous les princes.

(3) *Ah-Gucumatz*. Ce nom doit s'entendre non du roi Gucumatz, qui ne se fit élever aucun temple, mais de l'ancien Gucumatz, le législateur primitif, adoré au Mexique sous le nom de *Quetzalcohuatl*.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

sion ; il était tenu, quand le monarque l'exigeait, de lui amener ses vassaux et de lui payer un tribut proportionné à ses biens. Ces grands dignitaires composaient le conseil extraordinaire du roi ; au-dessous d'eux venait, dans chaque fief, une seconde classe de noblesse dont les membres relevaient de l'autorité royale. C'était encore la féodalité, mais dont la puissance décroissait par la subdivision des fiefs et des charges, la cour du Quiché suivant, à cet égard, le même système que Techotlala, à Tetzcuco.

A ces vingt-deux grandes charges, Gucumatz en ajouta deux autres ; il les créa en faveur de la famille de Zakik, qui, de temps immémorial, exerçait le sacerdoce au temple de la Cahba, dans Utlatlan : la première fut titrée Ah-Tzutuha (1), et la seconde Galel-Zakik. A chacune d'elles il attacha également une province, d'où ces princes puisaient des revenus considérables destinés à soutenir le culte antique dont ils étaient les ministres. C'était, de la part de Gucumatz, un acte de sage politique autant que de religion. En tirant cette famille de l'obscurité et en lui donnant un rang dans l'état, il rendait aux autels de la Cahba une splendeur qui devait rejaillir sur la royauté et lui mériter la reconnaissance de ses adorateurs.

L'aristocratie inférieure, comprenant, de son côté, les avantages dont le monarque l'avait dotée, se rattacha autour de lui avec plus de force que jamais ; les anciens dissentiments disparurent pour faire place à une union sincère et plus profitable à la puissance souveraine. Les nations voisines, naguère encore tributaires de l'empire, rentrèrent spontanément sous son obéissance, et d'autres, admirant la sagesse de son gouvernement ou dominées

(1) *Ah-Tzutuha*, composé du possessif *ah*, et de *Tzutuha*, l'Eau des Fleurs. Ce possessif joint au nom d'un dieu ou d'un temple, ou de quelque autre lieu sacré, indique toujours le titre d'un prêtre dans les langues guatémaltèques : ailleurs *ah* signifie que l'on est de telle ville, et même qu'on en est seigneur ; joint à d'autres mots, une profession, etc. Ainsi de *tzizo*, coudre, *ahtzizon*, tailleur, de *tzib*, écriture, *ahtzib*, écrivain, de *xul*, flûte, *ahxul*, musicien, etc.

par la crainte de ses armes, vinrent, à leur tour, se ranger sous son sceptre (1). Sa renommée se répandit au loin, et les yeux de l'Amérique-Centrale et d'une partie du Mexique furent tournés vers lui. On louait sa grandeur et sa magnificence, non moins que sa piété envers les dieux et sa justice à l'égard de tous ; on signalait, avec enthousiasme, les merveilles de son règne, la splendeur qu'il avait rendue à l'antique Utlatlan, la multitude des habitants que son séjour avait amenés dans cette ville, la paix qu'il avait établie par toute la terre en amenant, à ses pieds, presque sans guerres ni combats, mais par le seul attrait de ses grandes qualités, les peuples et les rois (2). Mais plus que tout cela encore, on vantait ses vastes connaissances dans les sciences occultes et la force mystérieuse qu'il exerçait sur toute la nature. On se disait, avec effroi, que Gucumatz savait le présent et l'avenir et qu'il pénétrait les desseins les plus secrets de ses ennemis; qu'il avait la puissance de monter alternativement de la terre au ciel et de descendre ensuite au fond des enfers (3); de se transformer en serpent, en aigle et en tigre, de prendre à volonté la figure de ces animaux et même de se changer en une masse de sang coagulée (4).

Tel fut ce prince si célèbre dans les annales guatémaltèques; on ignore l'époque de sa mort, aussi bien que le nom des diverses contrées qui furent soumises à son sceptre. Cependant les indices que nous trouvons dans les documents qui sont sous nos yeux nous inclinent à penser que les provinces formant l'état actuel de

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Ibid.

(3) Les mots *chi-cah*, au ciel, dans la langue quichée, signifient aussi en haut, dans l'air, comme nous le disons en français : ils peuvent signifier le pays haut, et, par conséquent, les montagnes où était Gumarcaah, *Xibalba* étant donné pour enfer par Ximenes, qui n'a pas compris que cette expression faisait probablement allusion au pays bas où Palenqué est bâti, et où apparemment Gucumatz passait alternativement une partie de l'année.

(4) Ximenes, Historia de los Reyes del Quiché.

Guatémala, avec la plupart de celles qui le confinent à l'ouest, reconnaissaient son autorité : Soconusco, les Quelènes, les Zotziles, les Tzendales étaient tributaires du Quiché (1); Palenqué ou Xibalba courbait sa tête devant la majesté de ce grand prince, et les Votanides, après avoir si longtemps régné dans ces contrées, paraissent, dès lors, avoir été confinés au simple rôle de sacrificateurs dans la ville obscure de Teopixca (2). Il y a tout lieu de supposer également que ce fut vers cette époque que les Ahpop-Camha commencèrent à établir leur résidence à Atitlan, et cette ville serait devenue le séjour de l'héritier présomptif de la couronne de Gumarcaah, jusqu'au moment de son accession au trône (3). Parmi les rois qu'Atitlan se vante d'avoir eus avant sa séparation d'avec l'empire quiché, les traditions citent avec éloge le nom de Hunahpu, également célébré pour le soin qu'il apporta à toutes les branches de l'administration publique et la protection éclairée qu'il accorda aux arts et à l'agriculture; la sollicitude avec laquelle il veilla personnellement à la plantation du coton et à la culture du cacao, lui mérita universellement l'amour et la vénération des peuples. Ce fut lui, dit-on, qui, le premier, fit servir ce fruit à faire le chocolat, et il est regardé encore aujourd'hui comme l'inventeur de ce breuvage divin (4). Hunahpu monta plus tard sur le trône du Quiché, et tout porte à croire qu'il est le même qui régna sous le glorieux nom de Gucumatz.

(1) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiché.
(2) MS. Quiché.
(3) Nuñez de la Vega, Constit. Diœces. in Præamb. N. 31.
(4) Fuentes, Recopilacion florida, etc. — Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiché. — Juarros, Hist. de la Ciudad de Guatemala, etc. *Passim*.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Cotuha II, Tepepul et Iztayul II, roi des Quichés. Qikab Ier, roi des Quichés au xve siècle. Il soumet les Zotziles-Tukuchés. Commencement des guerres de Qikab. Il humilie l'aristocratie et dépouille de leur puissance les grands de l'empire. Il fait la conquête de la principauté de Rabinal et de la Véra-Paz. Suite des conquêtes de Qikab. Le rocher de Petatayub. Élévation des plébéiens. Création de nouvelles dignités militaires. Ambition des chefs plébéiens. Ils cherchent à déposséder les nobles. Le peuple demande l'abolition des corvées et des priviléges féodaux. Indignation de Qikab. Il fait mettre à mort les chefs du peuple. Révolte populaire. Massacre des grands. Humiliation de Qikab. Il souscrit aux volontés du peuple. Les fils de Qikab rebelles à leur père. Suite de la révolution de Quiché. Nouvelle émeute dans cette ville. Qikab conseille à Wukubatz et à Huntoh, princes des Cakchiquels, de sortir du Quiché. Ceux-ci se retirent à Iximché et fondent le royaume de Quauhtémalan. Description d'Iximché. Réunion de la noblesse cakchiquèle dans cette ville. Proclamation des rois cakchiquels. Guerre du Quiché contre le Cakchiquel. Mort du roi Wakubatz. Famine à Iximché. Siége de cette ville par les Quichés. Victoire des Cakchiquels. Orgueil de l'Ahpozotzil Oxlahuh-Tzy, leur roi. Il met à mort Ychal, prince des Akahales. Il déclare la guerre aux Tzutohiles et à Caokeb. Ambition de Cay-Hunahpu. Il conspire contre les rois cakchiquels. Humiliation d'Oxlahuh-Tzy. Révolte de Cay-Hunahpu et des Tukuchés. Soulèvement des chefs de l'aristocratie cakchiquèle. Bataille de Xechipeken. Défaite des rebelles. Affaiblissement de la puissance cakchiquèle. Supplice de Cinahitoh et d'Ahmoxnay. Principauté de Yampuk. Situation précaire des états guatémaliens à la fin du xve siècle. Le drame de *Quiché-Winak*. L'enchanteur cakchiquel. Il prédit l'arrivée des Espagnols et la ruine de son pays.

La mort de Gucumatz, arrivée, suivant toute apparence, dans la dernière période du treizième siècle, fut vivement sentie de tous

ses sujets aussi bien que des princes tributaires de son empire (1). Cotuha II, qui avait administré l'empire conjointement avec lui sous le titre d'Ahpop-Camha, continua glorieusement son règne; mais on en ignore totalement les circonstances et la longueur. Ce qui reste des annales quichées est également silencieux à l'égard de ses deux premiers successeurs, Tepepul et Iztayul II, l'un et l'autre fils ou petit-fils de Gucumatz (2). La chronique de Tecpan-Atitlan (3), qui mentionne le dernier, l'appelle Xitayul-Hax (4). C'est sous son gouvernement que les Cakchiquels commencèrent à sortir de l'obscurité où ils étaient retombés après la mort de Citan-Qatu, fils et successeur de Caynoh. Quoique soumis à la suzeraineté des rois du Quiché, Citan-Qatu avait su gouverner sa nation avec une indépendanee et une sagesse qui lui avaient mérité la reconnaissance de la postérité. Après sa mort, son fils Qotbalcan (5) se laissa dépouiller de la plus grande partie de l'autorité par ses parents, descendants de Gekaquch et de Baqahol. Chaque chef de famille, imitant leur exemple, s'arrogea le pouvoir sur sa tribu, et l'unité que Gagawitz et ses enfants avaient eu tant de peine à établir parmi les Cakchiquels, se trouva de nouveau rompue pour longtemps. Les successeurs de Qotbalcan reprirent alors la vie errante de leurs aïeux : accompagnés d'une partie de la tribu, ils se fixèrent tour à tour auprès des villes qui bordaient les rivières du nord (6), et dans les plaines habitées par les Aka-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) Le texte dit que Gucumatz vit grandir sous ses yeux ses fils et petits-fils : son règne ayant été fort long, il est difficile, dans le silence du MS. Quiché, de déterminer si Iztayul était frère ou fils de Tepepul; on sait seulement avec certitude qu'ils descendaient l'un et l'autre directement de Gucumatz.

(3) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

(4) Dans la première partie de ce nom, il n'y a qu'une différence de prononciation, le mot *Hax* paraît être un participe passé de *ha*, eau, c'est-à-dire fait eau, aquatique.

(5) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan. — *Qotbal*, roulé sur soi; *can*, serpent, c'est-à-dire Serpent replié sur lui-même, Culebra enroscada.

(6) Il s'agit ici, probablement, de la rivière *Pixcatoyatl*, qui reçoit celle de

hales (1). C'est là qu'ils finirent par reprendre la vie sédentaire, s'étant choisi pour résidence les cités de Zakiqahol et de Nimcakahpec (2).

Chiyoc-Queh-Ehgug, arrière-petit-fils de Qotbalcan (3), avait trouvé le moyen de réunir encore une fois sous son autorité la plus grande partie de la nation cakchiquèle, dispersée alors dans les montagnes de Chiawar (4). La ville de ce nom lui devait son existence, et c'est là que, d'accord avec son frère Ttattah-Akbal, décoré du titre d'Ahpop-Qamahay, il travaillait à reconstituer le gouvernement comme il l'était sous Citan-Qatu. C'était à la fin du règne d'Iztayul II ; le prince E-Gag-Qikab commençait, en sa qualité d'héritier de la couronne, à illustrer son nom (5), depuis si célèbre dans les annales du Quiché. Gucumatz avait élevé l'empire à un degré de grandeur inouïe jusque-là (6). Qikab, surnommé comme lui le Majestueux et l'Enchanteur, devait lui faire

Parol, laquelle contourne les environs de San-Juan-Sacatepèques et va se joindre ensuite, à quelques lieues plus au nord, au fleuve Motagua. Les villes dont il s'agit ici sont nommées Zahcab-Tinamit, qui est peut-être la même que Zahcabbaha dans le Quiché ; Petzé, Utzupa, Ginona, Galeah, Puzbal-Zaliqahol, Nimcakahpec, Yutcum-Calla, Chuwi-Xilom, Molinxot, Pachalicbak, Chuti-Tinamit, Ochal et Qabouil-Ciwan, lieux dont il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer aujourd'hui la position.

(1) Les Akahales, peuple d'une même origine que les Cakchiquels, voisin, autant qu'il est possible d'en juger, de la plaine de la moderne Guatémala, et dont la capitale se nommait Qabouil-Ciwan ou Ochal. Son roi, à cette époque, se nommait Chicumcuwat (ou pour mieux dire Chicon-Cohuatl), nom tout à fait mexicain.

(2) *Zakiqahol*, les Enfants blancs. *Nimcakahpec*, la Grande Grotte Rouge.

(3) Le MS. Cakchiquel nomme l'un après l'autre, comme chefs des Cakchiquels de cette époque, Citan-Qatu, Qotbalcan, Alinam, Xttamer-Zaquentol et Chiyoc-Queh-Ehgug.

(4) *Chiawar*, le lieu où l'on sème. La ville et les montagnes de ce nom devraient se retrouver au nord des Sacatepèques, entre San-Martin et San-Raimundo.

(5) *E-Gag-Qikab*, les Nombreuses Mains de Feu, tel est le vrai nom de ce prince, ainsi qu'il se trouve écrit dans le MS. Quiché de Chichicastenango ; il est souvent nommé seulement *Qikab* ou *Qigab*, ce qui serait plus conforme à l'orthographe de cette langue.

(6) MS. Quiché de Chichicastenango.

atteindre son apogée et, avant de mourir, être témoin de son abaissement. La première action où l'histoire le signale est une guerre contre une partie des tribus cakchiquèles. Chiyoc-Queh avait travaillé à les replacer toutes ensemble sous un même drapeau. Seuls les Zotziles-Tukuchés (1), dont les chefs touchaient de près à sa famille, refusaient de le reconnaître, et, en dépit de ses menaces, faisaient une guerre acharnée à leurs frères de Ginona, qu'ils assiégeaient dans cette ville. Irrité de leur obstination, il eut recours à son suzerain; il envoya à Gumarcaah, le Galel-Xahil Xulu-Qatu, pour le supplier d'envoyer les troupes impériales au secours de Ginona; il le conjurait également de faire en sorte que l'on châtiât avec sévérité les chefs des Zotziles-Tukuchés, tout en épargnant leurs soldats.

Qikab venait de ceindre définitivement le diadème, et Cawizimah avait pris en même temps possession de la dignité d'Ahpop-Camha (2). On était dans la première période du quinzième siècle. Tout annonçait dans ces deux princes l'intention de se signaler par de grandes choses et de profiter de toutes les occasions pour accroître leur puissance et étendre les limites de leur empire. Ils accueillirent avec empressement le message du prince des Cakchiquels. « Alors le roi Qikab parla aux seigneurs rebelles : « Retirez-vous dans vos montagnes de Chiawar. » Ainsi s'exprima le roi Qikab. » Mais ils demeurèrent sourds aux ordres du monarque comme à ceux de Chiyoc-Queh. Treize divisions de guerriers se préparèrent aussitôt à marcher contre eux ; elles se réunirent à Gumarcaah , et bientôt après, on les vit arriver près de Ginona. Les Zotziles-Tukuchés furent mis dans une déroute complète; leurs villes et leurs villages furent saccagés et livrés aux flammes, et leurs vassaux massacrés sans pitié, malgré les supplications de Chiyoc-Queh.

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango. Qikab et Cawizimah sont presque toujours nommés ensemble.

Une fois les armes à la main, Qikab ne crut plus pouvoir les déposer sans crainte de voir baisser sa gloire. Non content d'avoir abattu l'orgueil des Zotziles-Tukuchés et d'exercer sa suzeraineté impériale sur les chefs de la nation cakchiquèle, il voulut les forcer à abdiquer leur rang parmi les peuples et les réduire entièrement sous sa domination. Affaiblis par leurs discordes et leur peu d'unité, ils plièrent sous le joug despotique de l'Ahpop des Quichés. Xiquitzal et Rahamun (1) venaient de prendre le sceptre de Chiyoc-Queh ; ils se virent tout à coup privés de leurs droits souverains et abaissés à la condition de simples seigneurs. Un grand nombre de Cakchiquels tentèrent de résister à cette humiliante usurpation ; Qikab marcha contre eux, emporta d'assaut leurs villes et leurs châteaux, livra leurs personnes à la torture ou aux prêtres de Tohil et vendit le reste comme de vils esclaves. Mais ceux-ci ne furent pas les seuls qui fussent exposés à ces cruelles extrémités. Les cités et les campagnes des Mems éprouvèrent des calamités analogues. Tzolohché (2), Chuwatzak (3), Xelahuh (4), Caokeb (5) et Zakabaha (6) succombèrent devant la hache victorieuse de Qikab ; les habitants de Chuwimegena (7) et ceux de la place forte de Zakuleu (8), après s'être défendus dans leurs murs avec la résistance la plus opiniâtre, furent réduits à se réfugier dans les montagnes les plus âpres des régions Cuchumatanes.

Les prédécesseurs de Qikab s'étaient contentés de l'hommage,

(1) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) *Tzolohché*, autrement *Momoztenango*.

(3) *Chuwatzak*, remplacé probablement par la *Antigua-Guatemala*.

(4) *Xelahuh*, autrement *Quetzaltenango*.

(5) *Caokeb*, aujourd'hui *Santa-Maria-Cauke*, dans les environs de la Antigua Guatémala, non loin de *Santiago Sacatepeques*.

(6) *Zakabaha*, ancienne ville dans le haut Quiché, vers le nord-est.

(7) *Chuwimegena*, autrement *Totonicapan*, auj. capitale du département du même nom, à l'O. du lac d'Atitlan.

(8) *Zakuleu*, auj. Socoleo, village qu'a remplacé la ville de Huehuetenango, dans les Altos de Guatemala ; on y voit encore des restes nombreux d'anciens édifices.

et, dans des cas extraordinaires, de l'aide des grands vassaux de la couronne ; ceux-ci exerçaient, chacun en particulier, dans leurs propres états, les droits de la souveraineté. Mais ce prince superbe, jaloux d'un pouvoir qu'il croyait ne devoir appartenir qu'à lui seul, avait résolu de le restreindre en entier dans ses mains et d'amener à ses pieds tous ces fiers feudataires. Les Mems et les Cakchiquels avaient éprouvé la force de son bras ; restaient les princes de la race quichée eux-mêmes, ceux de Chuwila (1) et de Rabinal, ainsi que les Pokomams des monts de Tikiram (2), dont l'indépendance froissait son caractère altier. A la tête d'une puissante armée, il sortit de Gumarcaah et marcha contre la première, qui fit aussitôt sa soumission au grand roi des Quichés. L'Ahau de Rabinal continuait à dominer les plaines environnantes du haut des Neuf Châteaux de Zamaneb ; il tenait la forteresse de Xoyabah, qui lui ouvrait les portes du Quiché, au moyen du fleuve Chixoy, et, depuis plusieurs années, il avait conquis, sur les Uxab et les Pokomams (3), la ville forte de Cakyug (4), et les avait rejetés de l'autre côté des montagnes, vers Tzalama (5). Sommé, par les envoyés de Qikab, de reconnaître sa volonté et de le recevoir dans ses murailles, comme son maître et son roi, le chef des Rabinaleb répondit par un défi insultant et se prépara à lui opposer toutes les forces de sa tribu. Qikab devait s'y attendre ; il commença par le siége de Xoyabah, et, après avoir emporté cette place, il gravit la chaîne élevée au sommet de laquelle était perchée la grande cité de Zamaneb. Il fallut se résoudre à former

(1) Santo-Tomas *Chichicastenango*, au Quiché.

(2) Les monts de *Tikiram,* qui s'étendent entre les plaines de Rabinal et les plateaux qui les suivent au nord, dans la Véra-Paz.

(3) *Uxa* et *Nimpokom*, villes des Pokomams, près de Rabinal. Des restes de leur population se forma celle qui occupe encore aujourd'hui Coban et ses environs, nommée par les Indiens du pays *Uxab-Pokoma*.

(4) *Cakyug,* ville forte de la tribu de Rabinal, dont on voit encore beaucoup de restes, à une lieue au nord de la bourgade actuelle de Rabinal.

(5) *Tzalama* ou *Tzalam*, nom de l'ancienne Salama, dans la Véra-Paz.

un nouveau siége; mais les Quichés avaient pris l'habitude de vaincre avec leur roi, et, en dépit d'une défense formidable, les Neuf Châteaux cédèrent au vainqueur des Cakchiquels et des Mems. La ville fut ruinée de fond en comble, et ceux de ses habitants qui échappèrent à la hache ennemie se dispersèrent dans les montagnes voisines (1).

A la suite de cette brillante victoire, aucune cité ne se crut désormais assez forte pour oser résister au monarque de Gumarcaah. Tzuruya, Zutum (2), Chumilaha, Xubabal (3), Uxa et la puissante place de Nimpokom (4) elle-même, sans compter une foule d'autres, s'empressèrent de se soumettre (5). La Véra-Paz tout entière devint la proie de Qikab (6), qui s'en retourna triomphant dans sa capitale, maître absolu désormais de toutes les nations dont les Quichés avaient eu naguère tant à souffrir.

Qikab et Cawizimah élevèrent à son apogée la gloire du nom quiché. Si l'on en croit certains auteurs, ils auraient subjugué l'un après l'autre toutes les régions de l'Amérique-Centrale, et l'Yucatan aurait également reconnu quelque temps leur empire (7). Rien n'était capable de résister à leurs armes. Au moment le plus inattendu, ils apparaissaient à des distances immenses de leur capitale, et, « semblables à la foudre qui brise un rocher « et en disperse les éclats », ils brisaient les rois et leurs couronnes.

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) *Tzuruya* et *Tzutum*, villes situées près de la plaine de Rabinal : on en voit encore des restes.

(3) *Xubabal*, ville antique dont les restes se voient encore aujourd'hui sur le mont appelé *Pueblo-Viejo*, à peu de distance de la hacienda de San-Geronimo, près de Salama, dans la Véra-Paz.

(4) *Nimpokom*, ancienne capitale des Pokomams, dont on voit les restes considérables sur le mont de *Buena-Vista*, hacienda de Nuestra-Señora-del-Pilar, à 2 l. N. O. de Rabinal. Ximenes en parle comme des plus belles ruines de tout le Guatémala dans son Hist. del los Reyes del Quiché, MS.

(5) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(6) Id., ibid. — Ximenes, Hist. del los Reyes del Quiché, MS.

(7) Ximenes, ibid.

Pendant toute la première période de leur long règne, ils ne furent occupés que du soin de conquérir les provinces et d'apporter aux temples et aux palais de Gumarcaah les tributs et les dépouilles des peuples. Jaloux de conserver leurs conquêtes et de maintenir dans l'obéissance les princes qu'ils avaient dépouillés de leur puissance, ils bâtirent partout des forteresses et des châteaux; ils en confièrent la garde à des guerriers éprouvés, mais choisis dans une condition obscure et qu'ils croyaient hors d'état de leur inspirer aucune crainte; la suite leur fit connaître combien ils se trompaient à cet égard.

Avant de quitter entièrement le théâtre de ses victoires, pour aller jouir de sa grandeur à Gumarcaah, Qikab voulut y laisser un monument durable de ses exploits; c'est, ajoute la chronique (1), une pyramide qui paraît comme taillée dans un roc immense et que l'on voit encore en face de la ville de Calché, sur la côte de Petatayub (2). Les populations qui la voient baissent la tête en passant, par respect pour la mémoire du grand Qikab, dont ce monument rappelle la puissance (3). Mais la Providence, en permettant l'érection de ce signe gigantesque de son orgueil, le marqua, en même temps, comme le terme de ses desseins ambitieux et le commencement de son humiliation.

Dans son amour immodéré des armes et des conquêtes, Qikab paraissait avoir été entraîné, tout autant par le désir d'augmenter la puissance royale, aux dépens de celle des hauts feudataires de la couronne, que par l'ambition d'ajouter de nouveaux états à ceux qu'il avait hérités de ses pères : les institutions féodales communes à la plupart des populations qui avaient envahi le Mexique et l'Amérique-Centrale du XI[e] au XIII[e] siècle, et na-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) La *Costa-Grande* ou la grande côte de l'Océan Pacifique : plusieurs voyageurs guatémaliens ont vu ce monument curieux sur la grande côte qui s'étend depuis Ezcuintla jusqu'à Suchiltepeques.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango.

turelles, pour ainsi dire, à cette noblesse guerrière que les Espagnols trouvèrent en possession du sol dans ces contrées, avaient été perfectionnées par Gucumatz, qui avait travaillé à les rattacher aux intérêts de la monarchie. Qikab, dont la volonté despotique ne souffrait aucune autorité indépendante de la sienne, combattit la moitié de sa vie pour abolir ces grands commandements héréditaires, dont l'existence était, à ses yeux, en contradiction avec le pouvoir royal. Il prétendait seul être véritablement le roi en tous lieux, et, au lieu de seigneurs, il ne voulait voir dans les provinces et les royaumes soumis à son empire, que des officiers mandataires de sa parole.

L'exécution d'un tel dessein devait présenter naturellement un grand nombre de difficultés. De graves désordres troublèrent le repos des peuples qu'il avait privés de leurs chefs légitimes, et, s'il parvint à les comprimer, ce ne fut qu'en usant, envers les uns et les autres, de violences extrêmes. Jusqu'à cette époque, les membres de l'aristocratie avaient seuls commandé les troupes sous les ordres du monarque : Qikab, qui avait résolu d'humilier cette caste altière, ne pouvait songer à l'opposer à elle-même ; il fallait aux soldats de nouveaux capitaines, et il n'y avait d'autre moyen, pour les leur donner, que de les tirer de leurs propres corps. En conséquence, il choisit, dans les milices plébéiennes, ceux qui étaient reconnus comme les plus braves ou qui s'étaient le plus distingués par leurs hauts faits ou leurs talents militaires. On leur donnait le nom d' « Achihab » (1), titre correspondant à celui de *viri*, en latin, ainsi que celui de « Nabé r'alqahol » (2), chefs ou capitaines des vassaux (3).

En désorganisant ainsi les castes, Qikab en créait une nouvelle qu'il plaçait, sans le vouloir, entre la noblesse et la plèbe,

(1) *Achihab,* plur. quiché du mot *achi*, homme, vir.
(2) *Nabé r'alqahol,* le premier des vassaux.
(3) MS. Quiche de Chichicastenango.

et inspirait à cette dernière des idées d'égalité qu'elle n'aurait jamais eu l'audace de concevoir auparavant ; elle s'était crue née pour l'infériorité ; mais, en voyant le roi lui-même, celui qu'elle était accoutumée à respecter à l'instar de la divinité, élever des hommes du peuple, de simples vassaux, au-dessus de ses propres parents et leur donner des commandements considérables, elle commença à comprendre qu'elle valait quelque chose et qu'aucune barrière ne serait désormais infranchissable. Dans une telle disposition d'esprit, la jalousie contre les classes supérieures, contre les distinctions, les priviléges et les immunités de la noblesse ne devait pas tarder à se faire jour ; les richesses dont elles jouissaient, l'éclat où elles vivaient, tout cela, comparé aux corvées, aux travaux et à la servitude, qui étaient son propre partage, excita promptement l'envie de cette nouvelle bourgeoisie. Ailleurs, le tiers ordre s'était formé par le commerce ou les parlements ; au Quiché, ce furent les milices nationales qui lui donnèrent naissance. Au milieu des guerres entreprises par Qikab pour amener l'humiliation des grands feudataires de la couronne, ce prince, en encourageant les Achihab à faire main basse sur les nobles et en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services, n'avait pas prévu que le jour viendrait où ces hommes, qu'il avait tirés de leur obscurité, ne se contenteraient plus de rémunérations vulgaires, et qu'ils exigeraient les dépouilles et les dignités des plus grands seigneurs de l'empire.

Nous n'avons guère que des conjectures à hasarder sur l'époque précise du règne de Qikab et surtout sur celle de l'étonnante révolution dont le Quiché fut le théâtre ; mais on sait qu'elle eut lieu durant la seconde période de son règne, vers la fin du quatorzième siècle ou, peut-être, dans les premières années du quinzième (1). Ce qui est certain, c'est que ce fut au milieu des jouissances de son orgueil et des grandeurs de sa cour qu'il fut sur-

(1) Probablement entre les années 1390 et 1420.

pris tout à coup par la nouvelle, si étrange pour ses oreilles, que le peuple quiché demandait des réformes dans le gouvernement, en même temps que l'abolition des corvées et du service royal (1). Depuis plusieurs années, les anciens de la nation, chefs des grandes familles descendues de Cawek, de Nihaïb et d'Ahau-Quiché, fatiguées du despotisme d'un prince qui, trop souvent, avait mis leurs têtes à prix pour les courber sous son joug, s'étaient insensiblement retirés de la cour et ne se présentaient devant le monarque que lorsqu'ils y étaient obligés par le devoir de leurs charges ou le service particulier attaché à leurs seigneuries; le reste de la noblesse quichée et les autres membres de l'aristocratie des provinces de Mem, de Rabinal ou du Cakchiquel, retirés au fond de leurs montagnes, dans des châteaux inaccessibles (2), se dispensaient, autant que possible, de se montrer à Gumarcaah, et attendaient avec patience le moment où la fortune leur offrirait l'occasion de se délivrer de la servitude où ils gémissaient. Qikab ne voyait d'ordinaire, autour de lui, que les princes de sa famille et cette portion de la noblesse qui, loin d'avoir perdu par tous ces changements, paraissait avoir gagné à l'abaissement des autres. A ces courtisans il fallait joindre les Achihab et les capitaines du peuple, ainsi que les partisans des anciennes maisons de Tamub et d'Ilocab, dont les rejetons, oubliés dans la poussière, ne pouvaient manquer de reprendre de l'importance par suite de ces événements.

Cependant les Achihab, peu contents de la position inférieure à laquelle ils se trouvaient encore placés et fiers des services qu'ils croyaient avoir rendus au monarque, jetaient déjà des yeux de convoitise sur les hautes dignités de l'empire, dont la noblesse continuait à jouir et n'aspiraient à rien moins qu'à les remplacer entièrement dans les palais et les conseils de Qikab. Pour ob-

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.
(2) MS. Quiche de Chichicastenango.

tenir l'objet de leur ambition, ils intéressèrent le peuple dans leur cause, en excitant son envie contre les grands qui possédaient tous les biens, et en lui montrant les charges dont le poids retombait sur lui seul. Il n'était que trop facile d'avoir raison aux yeux de la multitude; il arriva alors au Quiché ce qui arrive partout dans de telles circonstances. Flattée par les insinuations perfides de ses chefs et persuadée que le roi, pas plus que les nobles, n'avaient le droit de se faire servir gratuitement, elle commença par demander l'abolition du service personnel et l'exemption des corvées auxquelles étaient soumis les serfs qui passaient par les chemins royaux (1).

Six des principaux Achihab furent députés à Qihab, pour lui faire connaître les désirs du peuple. L'histoire a conservé leurs noms, c'étaient Herech, Tagunun, Xhutzuy, Ewentoc, Azacot et Camachal, que l'on peut considérer comme les pères de la liberté nationale chez les Quichés. Rien ne saurait égaler l'étonnement et l'indignation avec lesquels le despote reçut cette étrange ambassade. Alors, sans doute, il ouvrit les yeux sur le mal qu'il avait fait à la royauté et peut-être eut-il le courage de sonder toute la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pas; il chassa avec mépris de sa présence les hardis novateurs et, bien loin de leur accorder l'objet de leur demande, il tourna aussitôt ses regards vers l'aristocratie dont il s'était montré jusque-là le constant ennemi.

Les Achihab s'attendaient apparemment à ce résultat : ils ne pouvaient guère espérer que le monarque entrerait en conspiration contre sa propre puissance; mais sa résistance et sa colère n'en firent pas moins une impression fâcheuse sur l'esprit du peuple. Tous ensemble, capitaines et vassaux, en conçurent un égal ressentiment, et dès ce moment on vit apparaître les indices de la révolution qui des esprits n'allait pas tarder à passer dans

(1) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan. Ces choses sont très-clairement exprimées dans le texte.

les actes. Le palais se trouva tout à coup déserté par ces mêmes hommes que Qikab avait tirés de la poussière, pour les ranger autour de sa personne, et le service royal, auquel étaient employés un grand nombre de vassaux d'un rang inférieur, cessa faute de domestiques (1). Rien ne pouvait être plus humiliant pour l'orgueil du maître; placé entre la noblesse qu'il avait écrasée et une classe qu'il avait élevée et dont il était maintenant abandonné, sans recours à attendre ni des uns ni des autres, également odieux à tous, il voyait se dresser devant lui l'insurrection menaçante et hardie, sans pouvoir mettre obstacle à sa marche envahissante.

Mais ce n'était là que le commencement de ses épreuves. Dans une situation si cruelle pour un monarque altier, accoutumé, depuis le premier moment de son règne, à ce qu'on exécutât sans délai, sans hésitation, le moindre de ses commandements, il eut encore la douleur d'être trahi par ses propres enfants. Qikab avait quatre fils, Tatayac, Ahytza, Chituy et Quehnay (2); les deux premiers, soit mécontentement des mesures prises par ce prince, soit par prévision des événements qu'on s'attendait à voir éclater, vivaient déjà depuis quelque temps en mésintelligence avec leur père; avides, comme lui, de pouvoir et de richesses, ils commençaient à craindre que la faute qu'il avait commise, en affaiblissant la noblesse et en s'aliénant ce grand corps, ne retombât sur eux-mêmes et ne préjudiciât aux droits qu'ils avaient à son héritage. Mais la révolution étant en marche, il était trop tard pour replacer l'aristocratie dans sa condition première et la mettre en état de lutter avec avantage contre la bourgeoisie militaire. En conséquence, ce qu'ils avaient de mieux à faire, pour ne pas s'exposer à perdre à la fois toutes leurs espérances, c'était de

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

(2) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan. Les noms de ces princes sont inconnus dans le MS. Quiché. Il se pourrait, cependant, que les deux derniers, qui sont aussi des titres de la cour du Quiché, désignassent les princes Tepepul II et Iztayul III, qui régnèrent après Qikab.

prendre parti avec les rebelles et de s'unir avec eux contre le roi.

Par un accord mutuel, ils s'engagèrent avec les Achihab à leur livrer les dignités et les biens de la noblesse, et, envers le peuple, à lui accorder toutes les franchises qu'il demandait. En retour, ceux-ci leur garantissaient l'héritage royal, avec les palais, les esclaves et les richesses qu'ils renfermaient (1). Ainsi protégée, la révolte se propagea dans les provinces du Quiché avec la rapidité d'un incendie. Qikab, trop fier encore, pour s'adresser à ces hommes qui méconnaissaient leurs devoirs, préféra avoir recours à la noblesse; il convoqua à la hâte ce qu'il put réunir autour de lui de princes et de seigneurs, soit du Quiché, soit des autres nations soumises à son sceptre. Dans ce moment solennel où il s'agissait du salut de l'empire, la plupart accoururent se ranger autour du monarque comme aux temps anciens. Avec lui et l'Ahpop-Camha Cawizimah, se rassemblèrent le chef de la maison de Nihaïb, le Galel Queema et l'Ahtzic-Winak Achak-Iboy, prince d'Ahau-Quiché (2), les anciens du peuple cakchiquel, Wukubatz et Huntoh, avec tous les Ahpops présents dans Gumarcaah ou ses environs (3). Qikab leur confessa-t-il son erreur et leur demanda-t-il pardon de tant d'années d'oppression, c'est ce que l'histoire n'a pas fait connaître. Ce qui est certain, c'est qu'après avoir mûrement pesé tous les dangers auxquels la monarchie, auxquels leurs couronnes et leurs vies mêmes étaient exposées, après leur avoir rappelé à tous le devoir qui leur incombait de les défendre (4), il leur commanda de lui donner courageusement leur avis sur la situation.

Tous unanimement prononcèrent l'arrêt de mort contre les chefs des Achihab, et en particulier contre ceux dont les paroles avaient le plus grièvement blessé la majesté royale. Il restait en-

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.
(2) MS. Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.
(3) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.
(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

core, en dehors de ceux du Quiché, assez de vassaux fidèles aux princes réunis avec Qikab, pour pouvoir faire exécuter leurs ordres. Sur un signe, ils allèrent saisir les principaux capitaines des milices nationales, et, sans leur donner le temps de se concerter, on les pendit avec les six qui, si peu de temps auparavant, avaient été députés au roi.

Cette exécution terrible, loin d'intimider les rebelles, ne servit qu'à les exaspérer. La nouvelle s'en fut à peine répandue, que le peuple, bouillant de rage, se leva comme un seul homme. Excités par ceux de Tamub et d'Ilocab, qui se souvenaient de leurs anciennes inimitiés contre la maison de Cawek, les gens de la campagne, descendant des monts ou s'élançant du fond des précipices et des grandes ravines, se joignirent de toutes parts aux populations urbaines, pour tirer vengeance de la mort de leurs chefs. Leur entrée dans Gumarcaah devint le signal du carnage. Les vingt-quatre palais des princes quichés furent subitement envahis par une populace en fureur, et leurs habitants massacrés pêle-mêle, avant qu'ils eussent eu le temps de songer à la défense. La plupart des Ahaus et des Ahpop des maisons de Nihaïb, d'Ahau-Quiché et de Cawek périrent avec leurs femmes et leurs enfants; leurs richesses devinrent la proie de leurs meurtriers, et le flot populaire ne se retira que lorsqu'il n'y eut plus de butin à prendre ni de sang à verser. Qikab était parti quelques jours auparavant pour Pampetak; il échappa ainsi à une mort cruelle. A l'exception de ce prince et des membres de sa famille, on peut dire que la haute noblesse du Quiché fut anéantie entièrement dans cette fatale journée. Le massacre s'étendit à plusieurs autres villes, mais avec moins de fureur. Un grand nombre d'entre les Xahila, à qui les Quichés portaient une haine particulière (1), et de seigneurs de la noblesse mem et ahtziquinaha, perdirent la vie dans cette épouvantable tragédie.

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan. On sait déjà que les Xahila étaient les descendants de la famille de Gagawitz.

A Pampetak où Qikab reçut la première nouvelle de l'insurrection, ce prince courut lui-même le plus grand danger ; le peuple, enflammé par les discours des Achihab, fut sur le point de forcer sa demeure, et il ne dut la vie qu'à l'humiliante intervention de ses fils révoltés (1). C'était une nouvelle souffrance pour le cœur de ce monarque altier; mais il était dans sa destinée d'en boire la coupe jusqu'à la lie. Pendant qu'on le gardait à vue, prisonnier dans son palais, les chefs des rebelles s'assemblaient sur les monts Xebalax et Xecamag, et tenaient conseil sur la constitution nouvelle à donner à l'empire (2). L'égalité fut proclamée pour les treize tribus du peuple quiché d'où étaient sortis les Achihab; parmi eux ils se choisirent vingt chefs, Ahpop, ou seigneurs, leur accordant les insignes et le titre de « Galel » (3), et onze du titre de « Nim-Chocoh », ou Grand Élu du royaume. Les six premiers furent désignés sous les noms de « Galel-Ahau » de « Galel-Zakik », de « Galel-Achih », d' « Ahpop-Achih », d' « Ahtzalam-Achih » et d' « Utzam-Achih » (4).

Dès que cette élection eut été faite, ils convoquèrent la nation à Chuliman, afin d'y célébrer, avec toute la pompe qu'ils pouvaient souhaiter, leur élévation à ces hautes dignités. Le roi Qikab, l'Ahpop-Camha Cawizimah, Queema, Galel de Nihaïb et l'Ahtzic-Winak Achak-Iboy, chef de la maison d'Ahau-Quiché, se virent obligés de s'y rendre, afin de ratifier cette convention et de donner aux nouveaux dignitaires l'investiture de leurs charges. Cette solennité eut lieu au milieu d'un concours immense et des acclama-

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) *Galel*, Décoré d'un bracelet.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango. Le lecteur a déjà une idée de la plupart de ces titres, qui ressemblent plus ou moins aux précédents. *Galel-Ahau* signifie seigneur décoré du bracelet, *Galel-Zakik* le décoré du bracelet de Zakik (nom propre de famille); *Galel-Achih*, vir armilla insignitus. *Ahpop-Achih*, Princeps virorum; *Ahtzalam-Achih*, Vir mandator; *Utzam-Achih*, caput virorum.

tions de tout le peuple. Chacun des nouveaux seigneurs s'assit sur son trône autour du trône royal, Qikab s'étant abaissé à passer par la volonté des rebelles Achihab, afin de conserver sa couronne (1).

Il manquait cependant à Qikab une dernière humiliation. Parmi les Xahila qui avaient échappé aux premiers coups de l'effervescence populaire, étaient les princes cakchiquels Wukubatz et Huntoh ; jeunes encore, ils avaient suivi le roi dans ses expéditions les plus lointaines et avaient été constamment les compagnons de ses travaux dans ses diverses conquêtes. Aussi, quoique étrangers à la nation quichée, étaient-ils pour lui les objets d'une prédilection toute spéciale. Tatayac et Ahytza, n'ayant pas obtenu, à la suite de la révolution, tout ce qu'ils avaient attendu de leur union avec les rebelles, jaloux de la préférence que leur père montrait alors pour les Cakchiquels, parvinrent à enflammer de nouveau contre eux les ressentiments populaires. Les Xahila furent menacés par les Achihab, et le roi n'obtint leur salut qu'au prix de ses richesses et en abandonnant aux nouveaux Galel-Ahpop les palais de l'antique aristocratie de l'empire, jusque-là demeurés inoccupés. « Alors le roi s'humilia de nouveau, dit la chronique (2), cherchant à les apaiser avec ses pierreries et ses métaux précieux ; il abandonna aux Achihab la puissance des Ahpop et partagea avec eux la majesté royale. Le cœur du roi Qikab se brisa à cause de ses fils Tatayac et Ahytza qui avaient fait tout le mal. C'est ainsi que les Achihab de toute classe vinrent au partage de la puissance royale ; c'est alors aussi que les treize seigneuries et les lieux de leur dépendance furent abandonnés au peuple et que les Achihab, à l'aide d'une révolte, éteignirent la gloire du Quiché avec le consentement même du monarque. Alors disparut l'antique splendeur de la nation, ô mes enfants ; car, dès cet instant,

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(2) MS. Cakchiquel, Mém., etc.

les classes serviles se remuèrent, et le souverain se fit despote par les bourgeois. Les treize tribus et les guerriers ayant acquis l'égalité, la rébellion du peuple quiché contre le roi s'apaisa. »

A la suite de ces événements, les descendants de Tamub et d'Ilocab, qui paraissent avoir pris à cette révolution une part bien plus large que ne l'avoue l'histoire, recouvrèrent leur indépendance; ils demeurèrent unis, désormais, au reste de la nation quichée, mais ils nommèrent leurs chefs et leurs capitaines, et élurent les Galels, destinés à commander en la place des représentants tyranniques que leur donnaient auparavant les monarques de Gumarcaah (1).

Qikab, cependant, n'était pas au bout de ses épreuves; il n'avait vu encore qu'une seule des phases de la révolution provoquée par son absolutisme. Après avoir assisté aux humiliations de la couronne, il devait contempler celles de la nation dont il était le chef. Quelque temps après l'élévation des Achibab, une femme (2) cakchiquèle alla vendre du pain (3) au marché de Gumarcaah. Un des Achihab de la garde du roi, passant par hasard, voulut lui en prendre sans le payer. La femme, plus vigoureuse que lui, le chassa à coups de bâton : il s'ensuivit une rixe entre Quichés et Cakchiquels, et ceux-ci, ayant eu le dessus, cherchèrent à pendre le soldat, comme coupable de violence et de vol. Un grand tumulte s'éleva aussitôt dans Gumarcaah, et la femme, s'étant mise sous la protection de ses princes naturels, Wukubatz et Huntoh, les Quichés voulurent les forcer à la leur livrer pour la faire mourir.

Hors d'état de l'arracher à ses défenseurs, les Achihab s'assemblèrent, décidés à l'emporter par la force et à humilier les Cak-

(1) MS. Quiché.

(2) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc. Ce document donne à cette femme le nom de *Nimapam-Cocoa*, c'est-à-dire le Grand-ventre au cacao.

(3) Du pain de Maïs, c'est-à-dire des tortilles; *tortillas* disent les Espagnols, des galettes de maïs que mangent les Indiens.

chiquels, s'ils ne pouvaient y parvenir de bon gré. Ils se présentèrent pleins de colère devant le roi et, lui reprochant sa partialité pour les Xahila, prétendirent que, seuls, Wukubatz et Huntoh absorbaient tout l'éclat de la couronne. Qikab comprit que ce qu'ils voulaient, c'était la mort de ces princes. Il sut résister, toutefois, à l'insolente pétition de ses guerriers; mais, convaincu de son impuissance et se sentant hors d'état de les garantir du péril, si une nouvelle tentative insurrectionnelle venait à éclater, il résolut de les éloigner de sa personne et de les faire sortir du Quiché proprement dit.

Wukubatz et Huntoh avaient continué à résider dans le Chiawar, à peu de distance de la capitale. Qikab, les ayant avertis, par un messager, du danger auquel ils étaient exposés, leur manda de venir le trouver durant la nuit. En les voyant, il les entretint longuement des événements passés et présents; il les engagea à aller demeurer parmi les tribus cakchiquèles fixées au sud de l'empire, où ils n'auraient plus rien à appréhender de la part de ses sujets rebelles. « Nous ne sommes plus au commencement, « continua-t-il ensuite avec véhémence (1), et ceci n'est pas en« core la fin de la guerre qu'on nous fait, ô mes enfants. On a vu « ce dont ils sont capables. Ils m'ont enlevé mes esclaves, ma fa« mille, mes bijoux et mes métaux précieux; ils veulent en faire « autant avec vous. Partez donc, allez, mes enfants, mes frères et « mes aînés. Le sort en est jeté, ajouta-t-il un moment après. « Cessez, dès demain, d'exercer ici la puissance et la majesté qui « ne peuvent résider qu'en moi et avec vous (2) ; abandonnez la ca« pitale à cette vile populace (3) révoltée, et qu'on n'y entende plus

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

(2) Ces paroles font probablement allusion aux charges que ces princes exerçaient à la cour par le choix du roi Qikab, les anciennes charges ayant disparu avec la mort des titulaires. Peut-être le MS. Cakchiquel exagère-t-il aussi l'importance des princes de cette nation, aïeux de l'auteur de ce MS.

(3) Cette vile populace. Les paroles que le texte cakchiquel met dans la

« votre parole, ô mes enfants. Allez en des lieux où vous puissiez « vous établir, à Iximché, sur le Ratzamut (1). Faites-vous-y des « maisons et une ville, faites-y un chemin où puisse passer et res- « ter tout votre peuple. Laissez donc le Chiawar. Quant à vous, « Achihab, que ma parole soit maudite, si vos desseins réussis- « sent. »

Ayant achevé de leur donner ses conseils, Qikab les congédia. Wukubatz et Huntoh se hâtèrent de retourner au Chiawar; ils firent part, aux anciens de la tribu, présents dans cette ville, du discours du roi, leur mettant devant les yeux les dangers auxquels ils étaient exposés, en demeurant plus longtemps parmi les Quichés. Tous furent d'avis de se retirer immédiatement, et le lendemain de cette conférence mémorable, d'où datait véritablement l'aurore de leur indépendance comme nation, fut fixé pour leur départ. Sans prendre aucun repos, ils envoyèrent devant eux leurs femmes et leurs enfants, avec les serviteurs chargés de leurs richesses ; ils expédièrent, en même temps, des messagers à la ville voisine de Tzupitaah, également occupée par des Cakchiquels, pour leur faire part de leur détermination et des motifs qui les guidaient en ce moment.

Malgré la manière pacifique dont ils s'étaient séparés de Qikab, leur sortie du Chiawar fut regardée, par les Quichés, comme une véritable déclaration de guerre. Étant partis au treizième jour Ig, ils brûlèrent, en passant, tout ce qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, dévastant les maisons et les champs de la population quichée; au premier jour Akbal (2), ils continuèrent, incendiant les routes

bouche du roi Qikab sont des plus cyniques et absolument intraduisibles dans notre langue.

(1) *Ratzamut*, l'Extrémité de la Colombe, tel est le nom que le texte cakchiquel donne au plateau où était bâti Iximché, autrement Tecpan-Guatémala.

(2) Les jours du calendrier guatémalien étaient au nombre de vingt : il s'agit ici du treizième jour de la semaine Ig, qui arrivait cette fois le dernier, la semaine étant de treize jours, et Akbal, qui le suit, devenant le premier de la semaine suivante.

jusqu'à leur arrivée au Ratzamut (1), où était située la cité de Quauhtémalan (2), appelée par eux Iximché (3). Cette ville passait pour une des plus anciennes de la contrée, et le titre d' « Oher-Tinamit », ou la vieille capitale, que lui donnaient les indigènes, de temps immémorial, paraît confirmer ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'elle avait pu être anciennement le séjour des premiers rois de la race toltèque. Son étendue, de près de trois lieues de circonférence, en faisait une des plus grandes villes de toute la contrée; elle était bâtie sur un plateau, de toutes parts environné de profonds précipices; l'on n'y pouvait pénétrer que par une chaussée étroite élevée en dos d'âne entre les ravins, terminant par une entrée unique, fermée, assure la chronique (4), par deux portes faites chacune d'une seule pierre d'obsidienne. De vastes souterrains creusés dans les entrailles de la colline, de grands et superbes palais, des temples de forme pyramidale, d'une élévation considérable, dominant, au loin, la ville et la campagne, ennoblissaient Iximché, que les paroles du roi Qikab semblaient avoir désigné pour être la capitale du futur royaume des Cakchiquels.

Les rues d'Iximché étaient larges pour cette contrée, à angles droits et tirées au cordeau ; la ville était divisée en deux parts du nord au sud par un fossé profond de trois mètres, bordé, des deux côtés, de petits murs de pierre de taille à hauteur d'appui; cette division servait, à ce que disent les écrivains, à séparer les deux quartiers de la capitale, celui des Zotziles, de celui des Tukuchés : c'est dans le premier qu'on voyait le grand temple de Chimalcan, dieu des Cakchiquels, dont la statue figurait une chauve-souris monstrueuse, symbole du nom patronymique de la famille régnante. A l'ouest

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

(2) *Tecpan-Guatémala*, ou mieux *Quauhtémalan*, le Palais de l'Arbre-Pourri, nom très-ancien probablement de cette ville, qui fut donné ensuite aux autres régions guatémaliennes.

(3) *Ixim-ché*, l'Arbre du maïs, nom cakchiquel de Tecpan-Guatémala.

(4) Hist. y cronica de la prov. de Goattemala, etc., lib. I, cap. 14.

des ruines d'Iximché, on trouve un mamelon au sommet duquel on voyait naguère les débris d'un édifice destiné à rendre la justice; c'est là que les juges recevaient les plaintes et faisaient exécuter leurs jugements; à en croire la légende (1), ils ne rendaient toutefois leurs sentences d'une manière définitive, qu'ils n'eussent, au préalable, consulté l'oracle. A cet effet, trois d'entre eux étaient désignés pour descendre au fond d'un précipice voisin; là se trouvait un temple antique où l'on conservait une pierre noire et diaphane, d'une qualité plus précieuse que l'obsidienne, dans la transparence de laquelle les dieux faisaient connaître leur résolution (2). Si l'on ne voyait rien dans la pierre, l'accusé était rendu à la liberté. On consultait également cet oracle dans des circonstances graves, et c'étaient là que les rois étaient informés si l'on devait ou non faire la guerre.

A peine arrivés à Iximché, les quatre princes de la nation cakchiquèle, Wukubatz, Huntoh, Chuluc et Xitamal-Queh, convoquèrent la noblesse cakchiquèle, afin d'aviser aux moyens de mettre la ville en état de résister aux Quichés; leurs vassaux furent mis à réquisition et la nouvelle capitale se trouva promptement environnée de murailles et en possession d'une forteresse capable de résister à une première attaque (3). Les chefs et les guerriers des

(1) Cronica de la prov. de Goattemala, lib. I, cap. 14. — Juarros, Hist. de la Ciudad de Guatémala, tom. II, trat. VI, cap. 1.

(2) Suivant le chroniqueur Fuentès, que copie toujours Juarros, le premier évêque de Guatémala, Don Francisco Marroquin, aurait fait prendre cette pierre et l'aurait consacrée pour la placer sur le maître-autel de la ville actuelle de Tecpan-Guatémala; mais ou Fuentes ment encore ici de nouveau, ou c'est Stephens, le voyageur américain, qui prétend l'avoir vue et qui dit que la pierre n'est qu'une simple ardoise. Il est fort probable qu'ils ont tort l'un et l'autre : car nous doutons beaucoup que les Indiens qui se défiaient tant des Espagnols leur eussent livré ce monument de leur superstition. Fuentes, d'ailleurs, peut avoir confondu ici l'histoire de la pierre qu'on adorait dans la Cahba de Gumarcaah. Voir Stephens, Incidents of travel in Central-America, Chiapas and Yucatan, chap. 25.

(3) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan. On voit encore aujourd'hui les débris de cette forteresse à l'O. d'Iximché.

sept tribus accoururent avec empressement autour d'eux, en témoignant leur allégresse de les voir enfin soustraits au joug de l'empire quiché ; ils s'encouragèrent mutuellement à proclamer leur indépendance et à prendre les titres qui convenaient aux chefs de la nation. Wukubatz et Huntoh avaient fait leurs preuves aux côtés de Qikab. On décerna au premier le titre d'Ahpozotzil et au second celui d'Ahpoxahil (1), que leurs descendants conservèrent jusqu'à la conquête. Lorsqu'ils se présentèrent revêtus des marques de leur dignité nouvelle : « Courage Ahpozotzil, « s'écrièrent tous les seigneurs et les guerriers, courage, Ah- « poxahil. Vous vous êtes conduits en hommes de cœur, en sor- « tant du Chiawar ! Nos frères et nos aînés, vous avez bien fait « en vous rendant, parmi nous, à Iximché. Il n'y avait qu'un seul « homme de cœur avec Cawek ; avec les Quichés, il n'y avait qu'un « cœur royal ; mais désormais ces cœurs, ces héros, ne feront plus « la guerre en compagnie du Quiché (2). »

A la suite de ce discours, tous les chefs cakchiquels prêtèrent serment de fidélité entre les mains de leurs princes ; ils les reconnurent pour leurs seuls rois et souverains. La guerre n'était pas encore déclarée ouvertement, mais elle ne pouvait tarder à éclater. Wukubatz tira le premier l'épée. Les villes de Chakihya et de Xiwanul (3) formaient la limite des provinces proprement dites des Quichés. A la vue des dispositions hostiles des Cakchiquels, un officier, du nom de Qizqab, y fut envoyé au nom du roi Qikab, avec un bataillon d'Achihab : ce fut le signal de la guerre. Le roi des Cakchiquels envoya l'ordre de les chasser ; le combat s'engagea, et Qizqab ayant été tué, avec une partie des siens, à Xe-

(1) Ibid. *Ahpozotzil*, pour *Ahpop-Zotzil*, Roi des Chauves-Souris, d'après un sobriquet donné anciennement aux Xahila : de là le nom de *Cinacan*, chauve-souris, dans la langue nahuatl (mieux *Tzinacan*), que les Mexicains de la suite d'Alvarado donnèrent au dernier roi des Cakchiquels. *Ahpoxahil* est là également pour *Ahpop-Xahil*, qui était leur nom de famille.

(2) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) *Xiwanul* s'appelle aujourd'hui San-Gregorio, et *Chaquihya*, Santo-Tomas.

chituh, les deux places restèrent au pouvoir de l'Ahpozotzil (1).

Cette victoire, tout insignifiante qu'elle pût être, fut pour l'empire quiché le prélude de son abaissement. Les autres nations, humiliées sous le joug de Qikab, n'attendaient qu'un signal pour imiter les Cakchiquels. Les Zotziles, les Tzendales et les Quelènes, furent les premiers à se soulever, en refusant toute espèce d'allégeance au monarque. Les autres lui déclarèrent la guerre (2). Les Mems de Zakuleu et de Chuwimegena recouvrèrent leur indépendance et rappelèrent leurs anciens princes (3). Zacapulas reprit sa forme féodale; Rabinal reconstitua la royauté dans la basse Véra-Paz, en établissant sa capitale à Cakyug (4), avec son roi Hobtoh; Xelahuh, adoptant un gouvernement aristocratique, élisait les dix Ahaus, dont les héritiers devaient les continuer jusqu'à la conquête (5), et l'ancien royaume de Tzutohiles se partageait en dix-huit seigneuries indépendantes l'une de l'autre, les Tzutohilebpop et les Ahtziquinihayi (6) n'ayant réussi, au milieu de cette dislocation générale, qu'à garder la cité d'Atitlan avec une partie des bords du lac.

Les Cakchiquels surent profiter habilement de cette situation pour consolider leur ouvrage. La portion la plus considérable des départements qu'on appelle aujourd'hui de Guatémala et de Zacatepec (7), généralement habitée par des populations de leur

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ibid. — Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiché.

(4) Nous pensons que c'est à cette époque qu'appartient la composition du drame quiché de Rabinal, le *Xahoh-Tun*, dont nous avons parlé ailleurs.

(5) *Xelahuh*, c'est-à-dire sous les dix, autrement appelé *Quetzaltenango*.

(6) *Tzutohilebpop* est pour *Tzutohileb-Ahpop*, prince des Tzutohiles et *Ahtziquinihayi*, sont des titres ou noms des chefs de familles royales d'Atitlan, dans le même sens que nous disons le Bourbon, le Hapsbourg, etc., en parlant du prince qui était le chef de ces maisons.

(7) *Zacatepec*, Montagne sauvage ou d'herbes, vulgairement dit *Sacatepeques* : c'est un des plus beaux départements de la république guatémaltèque dont la Antigua Guatemala est actuellement la capitale. Son chef-lieu

langue, de la pocomchi ou de la pokomame, entra dans la composition du royaume d'Iximché ou de Tecpan-Guatémala, qui s'étendit de Solola (1) jusqu'à la rivière des Esclaves et du fleuve Motagua aux extrémités du lac d'Amatitlan (2). D'un accord commun entre les princes et les seigneurs, la monarchie fut reconstituée féodalement sur ses bases antiques. Les chefs des sept tribus reçurent en fiefs les provinces de Popoya (3), de Pancag, de Holom (4), de Mixco (5) et de Tamyac, leurs vassaux étant généralement d'origine pokomame; quant aux terres planes et aux vallées d'Ytziyulé, de Xeabah et de Zakquchabah, elles devinrent le domaine particulier du roi Ahpozotzil et de l'Ahpoxahil (6). Wukubatz et Huntoh continuèrent à régner paisiblement pendant plusieurs années; ils ajoutèrent encore de nouvelles provinces au royaume du Cakchiquel qui parut vouloir lutter de splendeur avec celui du Quiché. Affaibli par la révolution opérée par les Achihab et par la défection d'un si grand nombre de villes et de nations, l'empire créé par les Cotuha et le sage Gucumatz n'était plus que l'ombre de lui-même; dans leur haine pour les Zotziles-Tukuchés (7), cause première de la décadence, les Achihab n'aspiraient

était, avant la ruine de cette dernière, le gros bourg indien de San-Juan Sacatepeques, réuni aujourd'hui au département de la Nueva-Guatemala.

(1) *Solola* ou *Tzolola*, autrement dit Tecpan-Atitlan, ancienne ville, actuellement bourg considérable d'Indiens dominant le rivage septentrional du lac d'Atitlan, à 28 l. O. N. O. de la cité actuelle de Guatémala.

(2) Amatitlan, ville assez considérable, florissante par son grand commerce de cochenille, à 6 l. O. S. O. de Guatémala, située sur le rivage d'un beau lac, au pied du volcan de Pacaya.

(3) *Popoya* faisait partie du département actuel de Sacatepeques.

(4) *Pancag*, probablement la même ville que *Chimaltenango*. *Holom*, ville dont la situation est auj. inconnue, prob. au nord, parmi les Sacatepeques.

(5) *Mixco*, ville et forteresse antique, sur un rocher qui domine le confluent du rio Pixcayatl et du Motagua, à 16 l. N. O. de Guatémala. On y voit encore des ruines considérables; ses habitants furent transportés par les Espagnols au village du même nom, à 3 l. O. de la capitale actuelle.

(6) Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(7) Le lecteur sait déjà que le nom de *Zotziles-Tukuchés* était un sobriquet de la famille à laquelle appartenaient les rois cakchiquels.

qu'au moment de leur déclarer la guerre et d'anéantir cette monarchie nouvelle, formée des plus beaux fleurons de leur couronne; mais, trop occupés à rétablir la paix dans leur propre sein et à se débarrasser de l'étreinte de tant d'ennemis soulevés à la fois, ils durent se contenter de les observer et de reculer jusqu'à un temps plus propice leurs projets de vengeance.

Des deux princes du Cakchiquel, Huntoh mourut le premier, on ignore à quelle époque. Son fils aîné Lahuh-Ah (1) lui succéda dans sa dignité d'Ahpoxahil. Wukubatz paya à son tour le tribut à la nature et eut pour successeur Oxlahuh-Tzy (2), l'aîné des fils qu'il avait eus de la reine Ximox, son épouse (3). Lahuh-Ah vécut peu d'années; il laissa, toutefois, une mémoire glorieuse et un fils non moins glorieux, du nom de Cablahuh-Tihax (4), qui administra pendant une longue période les affaires du royaume conjointement avec Oxlahuh-Tzy.

Mais le règne de ces deux princes ne commença véritablement à jeter de l'éclat qu'après la mort du roi Qikab. Après un règne agité par tant de commotions diverses et qui paraît avoir été d'une longueur inaccoutumée, Qikab, quoique privé d'une partie considérable des provinces et des nations naguère soumises à son empire, après avoir vu disputer son autorité d'une manière si cruelle, par des hommes qu'il avait tirés de la poussière, était parvenu à la raffermir dans sa vieillesse et à dominer les Quichés avec plus d'absolutisme que jamais. S'il faut en croire la chronique cakchiquèle (5), la volonté seule du monarque de Gumarcaah aurait empêché, jusqu'à sa mort, les Quichés de déclarer la guerre aux Zotziles-Tukuchés, sur qui ils brûlaient d'assouvir la vengeance qu'ils nourris-

(1) *Lahuh-Ah*, Dix-Roseaux.

(2) *Oxlahuh-Tzy*, Treize-Chiens.

(3) C'est la première fois que le MS. Cakchiquel nomme la femme d'un des princes.

(4) *Tihax* est le nom d'un des vingt jours du calendrier; il signifie couteau d'obsidienne. L'ensemble du nom *Cablahuh-Tihax* sign. Douze-Couteaux.

(5) Mémorial, etc.

saient depuis tant d'années. Qikab mourut probablement après la première période du XVe siècle (1), laissant pour successeur à son titre d'Ahpop un prince du nom de Tepepul II et pour Ahpop-Camha Iztayul III (2); Cawizimah, qui avait traversé avec lui la plupart des tragiques péripéties de sa longue vie, avait dû descendre avant lui dans la tombe, ainsi que les deux princes Tatayac et Abytza qui avaient travaillé si cruellement à obtenir son héritage de son vivant.

A peine Qikab eut-il disparu du théâtre où il avait joué un rôle si important, que les Quichés demandèrent à faire la guerre aux Cakchiquels. L'élément populaire, enté depuis plus d'un quart de siècle sur le trône de la monarchie, avait conservé, malgré l'influence que ce prince avait fini par prendre sur les Achihab, une grande liberté d'action avec le chef de l'état. La nation pouvait plus ou moins faire entendre sa voix à son souverain et, dans certains cas, lui dicter ses volontés. Gumarcaah, habitée par une population turbulente, voyait avec une extrême jalousie l'élévation d'Iximché au rang de capitale, et surtout la prospérité que cette ville avait acquise par le séjour des rois du Cakchiquel (3).

La paix et une suite d'années heureuses et abondantes avaient permis aux sujets de l'Ahpozotzil de développer leurs ressources et leur bien-être. Mais, dans les premiers temps de l'exaltation de Tepepul II au trône de Qikab, les suites d'un hiver rigoureux leur firent perdre leurs semailles, et, durant la saison suivante, ils se virent exposés aux horreurs de la famine. Un grand nombre de vassaux moururent des suites de cette calamité; d'autres, hors d'état de supporter longtemps leurs souffrances, descendirent chez les nations voisines. Les Quichés, ayant appris l'extrémité à laquelle était réduite la ville d'Iximché, résolurent de profiter de sa dé-

(1) Peut-être entre les années 1440 à 1450.

(2) MS Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(3) Ibid. — Cronica de la prov. de Guatemala, etc., MS., lib. I, cap. 14.

tresse pour tenter un coup de main contre cette capitale. A cette occasion, on fit sortir le dieu Tohil de son sanctuaire; les Achihab se convoquèrent dans Gumarcaah, et de toutes parts on les vit accourir par bataillons innombrables, « tenant conseil en chemin, chargés de leurs arcs, de leurs boucliers, de leurs armes de toute espèce, ornés de plumes étincelantes, et la tête ceinte d'une couronne d'argent et de pierres précieuses. »

Les Quichés étaient en chemin, marchant avec rapidité sur Iximché, que les Cakchiquels étaient encore dans l'ignorance de leur dessein. L'arrivée d'un fuyard, précipitant sa course par des sentiers détournés, en donna la première nouvelle à l'Ahpozotzil : « Après-demain, ils seront ici, s'écria-t-il; ils vous mettront à « mort; toute la nation quichée vient pour vous perdre et dé- « truire le peuple de la cité, où ils prétendent entrer par la force. « Leur arrivée sera vraiment terrible, car ils sont bien plus que « huit ou seize mille hommes. » Ainsi parla le fuyard. Aussitôt les princes s'assemblèrent en conseil, disant : « Écoutez! c'est vrai- « ment une chose heureuse pour nous de nous mesurer avec la « nation quichée. » Ayant pris avis, ils envoyèrent des éclaireurs dans toutes les directions par où l'ennemi pouvait paraître. Une division de guerriers alla les attendre dans les environs du grand chemin de Gumarcaah, brûlant sur leur passage tout ce qui aurait pu être de quelque utilité à leurs adversaires. D'autres bataillons, se formant des seuls citoyens d'Iximché, prirent leur direction vers la cime des monts, afin de prévenir la jonction des habitants des frontières avec les Achihab de la métropole; c'est ainsi qu'ils en vinrent aux mains avec ceux de Tibaqoy et de Raxakan, et qu'ils fermèrent la route aux habitants de Galeah, de Pazakineuh et de Ginona (1). Tous les hommes en état de porter les armes accoururent ensuite autour de l'étendard royal, attendant les Quichés de pied ferme.

(1) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.

C'est au jour dixième Tzy (1) que la bataille fut livrée. « Au « moment où les clartés de l'aurore commencèrent à illuminer la « terre, descendant sur le sommet des monts, les cris et les hur- « lements de guerre éclatèrent tout à coup, les drapeaux se dé- « ployèrent et l'on entendit résonner à la fois le tambour, les « trompettes guerrières et les conques du combat : c'était vrai- « ment une chose terrible que la descente des Quichés. Ils ve- « naient en files rapides, et l'on voyait de loin leurs bandes qui « se suivaient avec vélocité, en descendant vers le bas de la mon- « tagne. Ils ne tardèrent pas à arriver, sur le bord de la rivière, « aux maisons bâties le long de l'eau ; à leur suite s'avançaient « les rois Tepepul et Iztayul, faisant cortége au dieu. C'est alors « qu'ils se trouvèrent face à face avec les bataillons cakchiquels. « Cette rencontre fut vraiment effrayante : aussitôt les hurlements, « les cris, le bruit des tambours, des trompettes et des conques « guerrières retentirent, en se mêlant aux enchantements des hé- « ros. Bientôt les Quichés furent rompus de toutes parts, presque « sans en venir aux mains. Ils furent entièrement déroutés ; la « nation quichée fut donnée à la mort, et l'on ne saurait compter « le nombre de ceux qui périrent. On en prit également une « grande multitude qui se rendirent prisonniers avec les rois « Tepepul et Iztayul, lesquels livrèrent aussi leur dieu. Voilà « pourquoi, véritablement, le Galel-Achi, l'Ahpop-Achi, l'aïeul « et le fils du grand-joaillier (2), le grand-trésorier (3), l'Ah- « tzib (4), le grand-ciseleur (5) et tous les Achihab furent passés « par les armes ; ce ne fut ni par huit, ni par seize mille que l'on « compta les Quichés qui furent tués alors par les Cakchiquels, « disaient autrefois nos pères et anciens, ô mes enfants (6). Tels

(1) Le dixième jour de la semaine tombant alors à *Tzy* ou Chien,

(2) Le texte dit *Ahxit*, mot à mot Celui des pierres précieuses.

(3) *Ahpuak*, le Maître de l'argent.

(4) *Ahtzib*, le Maître de l'écriture, c'est-à-dire, le secrétaire.

(5) *Ahqot*, le Maître de la gravure, ciselure.

(6) Cette histoire est racontée à ses enfants par un prince, arrière-petit-fils

« furent les hauts faits des rois Oxlahuh-Tzy et Cablahuh-Tihax, « comme aussi de Woo-Imox et de Rokelbatzin (1) : c'est ainsi et « non autrement qu'ils glorifièrent le mont d'Iximché. »

Le récit de la bataille d'Iximché, que nous empruntons, dans toute son originalité, aux documents indigènes (2), termine l'histoire de la révolution de l'empire du Quiché ; mais cette bataille ne mit pas, pour cela, fin aux luttes entre cette nation et les Cakchiquels. La guerre allumée par l'ambition des Achihab dura, avec plus ou moins d'activité, jusqu'à la conquête entière de ces contrées par les armes espagnoles. Les nombreuses principautés de l'Amérique-Centrale, naguère tributaires ou alliées d'Iztayul et de Gucumatz, continuèrent à s'agiter, après avoir secoué le joug de fer du roi Qikab Ier, préparant ainsi, par leurs jalousies mutuelles, la voie à la domination étrangère. Mais, à dater du triomphe de la bourgeoisie sur l'aristocratie féodale, l'histoire quichée cesse de nous entretenir des rois de Gumarcaah, successeurs de ce prince, comme si leurs actions eussent, dès lors, perdu tout intérêt. Elle se tait totalement sur la victoire des Cakchiquels, et l'on ignore ce qui advint des rois Tepepul et Iztayul II, à la suite de leur captivité. Ce qui paraît certain, c'est que ces deux princes ne régnèrent que peu de temps ; la vie de leurs successeurs Tecum Ier, Wahxaki-Caam et Qikab II fut également de fort courte durée, car ils disparurent l'un après l'autre vers la fin du quinzième siècle, sans laisser d'autre souvenir que celui de leurs noms (3).

L'Ahpozotzil des Cakchiquels, Oxlahuh-Tzy, eut une carrière plus longue ; mais cette carrière, ainsi que les épreuves par lesquelles il passa et dont son ambition démesurée fut la cause, rap-

de celui qui remporta la victoire. On voit, dans son récit, plusieurs titres de la cour du Quiché tout à fait différents des anciens qui furent abolis sous Qikab.

(1) Woo-Imox et Rokelbatzin, deux princes dont il n'est fait mention nulle part ailleurs.

(2) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

(3) MS. Quiché de Chichicastenango. — Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche.

pela à ses sujets la grandeur et la misère du grand Qikab. Le désastre de la bataille d'Iximché avait jeté la terreur parmi les Quichés ; pendant plusieurs années, ils se virent hors d'état de rien entreprendre contre leurs rivaux. L'orgueil du roi cakchiquel s'en était accru et, en voyant la plupart des seigneurs voisins courber la tête devant lui, il pouvait se croire désormais invincible; les principaux chefs de sa race avaient reconnu la suprématie des descendants de Gagawitz, et il s'apprêtait à réduire par les armes ceux qui s'imaginaient être assez forts pour garder, vis-à-vis de lui, leur indépendance. De tous ses alliés, le plus puissant, après les princes des Tzutohiles et des Ahtziquinihayi, était Ychal-Amollac, Ahau des Akahales : cette nation formait encore une fraction considérable de la race cakchiquèle ; elle occupait un territoire important qui, du versant oriental des montagnes de Zacatepeques, s'étendait au sud, dans les terres chaudes, depuis le volcan de Pacaya jusqu'à celles qui avoisinent le chemin du golfe, vers le nord-est (1). Leurs villes les plus connues étaient Holom, Qaxqan, Ralabalyq, Guguhuyu et Wukuciwan.

Ychal habitait la première; il y tenait une cour brillante qui rivalisait, par son éclat, avec celle de Quauhtémalan. Mais si ses vertus guerrières faisaient ombrage aux rois cakchiquels, ses richesses excitaient encore plus l'envie des princes de la famille royale; Hunahpu-Tzian, Nimazahay, Ahcigahuh, Chooc-Tacatic, Tzimahi, Piaculcan et Xumac-Cham se distinguaient entre ses plus ardents ennemis, et ils étaient d'autant plus à craindre que, en leur qualité de ministres et de principaux conseillers de la couronne, ils avaient toute la confiance de l'Ahpozotzil et de l'Ahpoxahil. La susceptibilité royale n'était déjà que trop éveillée à son sujet, et le moindre prétexte devait suffire pour le rendre crimi-

(1) On désigne sous le nom de Chemin du golfe le territoire traversé par la route qui part de Guatémala pour Chiquimula et Zacapa : cette route va joindre le lac d'Izabal, où l'on s'embarque pour le golfe de Honduras, au nord, d'où l'on se rend à Bélize et en Europe.

nel à leurs yeux. Sur l'avis des anciens, des hérauts furent expédiés à Holom, chargés de provoquer Ychal-Amollac et de lui faire savoir qu'il eût à se présenter, dans le délai le plus bref, devant le tribunal du roi, à Iximché.

Le prince des Akahales était trop loyal pour soupçonner aucune perfidie; il crut qu'il lui suffirait de se montrer à l'Ahpozotzil pour dissiper ses soupçons, et il répondit avec chaleur aux envoyés : « Qu'il soit fait suivant le désir de l'Ahpozotzil et de « l'Ahpoxahil; je doublerai ma force et j'irai leur manifester mon « courage; je me mettrai seul en chemin et j'irai voir ce que c'est « que le mont Cakchiquel (1); mais ensuite je descendrai pour « faire la guerre avec les frondes de mes anciens. » Ces paroles, que les hérauts rapportèrent au conseil du roi, furent interprétées par ses ennemis comme un commencement d'hostilités : « Il est « nécessaire qu'on lui ravisse promptement la lumière! s'écrièrent- « ils, si nous ne voulons que notre présence soit en mauvaise odeur « devant notre dieu (2). »

Déjà Ychal s'était préparé à partir pour Iximché. Dans ce moment d'épreuve, les chefs de ses vassaux et les guerriers de son armée s'étaient réunis autour de lui, en le priant de consulter le destin; « car Ychal était profond dans la science. » Mais les révélations qu'il eut le remplirent de tristesse; lorsqu'il retourna au milieu d'eux, il les regarda d'un air calme; mais il s'écria avec quelque amertume : « Mon sort est fixé, soit que je reste ou que « je retourne parmi vous, il faut que je meure. » Tous aussitôt, brandissant leurs armes, répondirent, avec résolution, qu'ils voulaient l'accompagner; ses officiers lui montraient le palanquin sur lequel il s'asseyait lorsqu'il allait au combat; mais, les repoussant avec douceur, il répliqua : « Je vous le répète, mon sort est « fixé. Ayez l'œil sur vos remparts et veillez sur vos murs ; prépa-

(1) Le Mont Cakchiquel, métaphore pour la ville principale, la forteresse des Cakchiquels, bâtie sur une montagne.

(2) MS. Cakchiquel, Mémorial, etc.

« rez la craie et les peintures dont vous devez peindre vos visages,
« soyez prêts et chargez-vous de vos armes, afin que vous n'ayez
« pas l'air d'être troublés, quand se présentera devant vos mu-
« railles le Zotzil-Tukuché. »

En disant ces paroles, il sortit de son palais, laissant tous les siens plongés dans une douleur profonde. Il prit aussitôt la route d'Iximché, accompagné seulement de cinq guerriers dévoués à sa personne et les plus illustres de la nation : c'étaient Hukahic, Tameltoh, Huwur-le-Musicien, Waïlqahol et Zoroch, qui remplissait auprès de lui l'office d'échanson. Son visage, bien que tranquille, portait une expression mélancolique, lorsqu'il entra dans la capitale des Cakchiquels. Sur le bruit de sa marche, ses ennemis s'étaient de nouveau réunis en conseil avec Oxlahuh-Tzy et Cablahuh-Tihax, et sa mort avait été résolue, avant même qu'il eût mis le pied sur le seuil du palais. On l'introduisit seul dans la salle des délibérations; mais de juges les Zotziles étaient devenus des bourreaux, et il n'eut pas plutôt paru devant eux, qu'il tomba mort sous leurs coups. Zoroch, ayant pénétré à sa suite, fut tué le premier, et, quelques instants après, ses compagnons furent jetés sans vie sur le cadavre de leur maître.

Ces exécutions iniques jetèrent l'épouvante parmi les Akahales; la réduction de leur territoire en fut la conséquence la plus immédiate, et les domaines des enfants d'Ychal devinrent la proie de leurs ennemis. On les expulsa des villes qu'ils gouvernaient et on leur assigna pour unique demeure la ville de Xerahapit, que les Cakchiquels désiraient repeupler. Lahuh-Noh, fils de l'Ahpoxahil, en eut le commandement : c'est là seulement qu'ils eurent la douloureuse satisfaction de rendre les derniers devoirs aux restes d'Ychal et de ses nobles compagnons et que les Akahales purent enfin célébrer librement le deuil de leur mort avec celui de leur nationalité (1). Un grand nombre de leurs vassaux les y rejoi-

(1) Mémorial de Tecpan-Atitlan.

gnirent, laissant vacantes les terres qu'ils avaient occupées précédemment; mais leurs oppresseurs y pourvurent promptement; ils les concédèrent à des tribus pokomames, qu'un destin analogue à celui des Akahales venait de chasser de la province fertile de Cuzcatlan (1).

La puissance des rois cakchiquels était, pour le moment, la première dans les états guatémaliens. Rien ne semblait devoir résister à leurs armes, et la volonté d'Oxlahuh-Tzy était respectée presque à l'égal de celle du grand Qikab, devant laquelle tant de peuples avaient tremblé naguère. Les rois d'Atitlan, qui avaient maintenu leur indépendance depuis la dislocation de l'empire quiché, redoutant pour eux-mêmes les conséquences de son ambition, travaillaient à y mettre une barrière; ils se liguèrent avec les princes voisins, et, des bords du lac de Panahachel (2) jusqu'aux villes toltèques de la côte et à Itzcuintlan, au sud, le royaume de Quauhtémalan put compter en peu de temps une multitude d'ennemis dans les seigneuries auparavant les plus attachées à sa cause. L'Ahpozotzil allait enfin subir le châtiment de ses injustices et de sa cruauté. Il vit, toutefois, sans s'émouvoir, cette ligue formidable et s'apprêta courageusement à porter la guerre contre ceux qu'il considérait comme les plus puissants et les plus dangereux : c'étaient, d'un côté, Wookaok, Ahpop des Ahtziquinihayi d'Atitlan, et, de l'autre, Belehé-Gih, prince de Caokeb, qui régnait dans les montagnes voisines du Quiché. Celui-ci avait sa demeure dans la ville forte de Paraxtunya (3), que sa position

(1) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche.

(2) *Panahachel*, ancienne ville, aujourd'hui bourgade indienne encore importante sur le rivage oriental du lac d'Atitlan, qui lui emprunte souvent son nom.

(3) Mém. de Tecpan-Atitlan. *Paraxtunya*, c'est-à-dire, A l'Eau du tambour vert. Nous pensons que c'est là le nom réel de la forteresse et de la montagne que Fuentes et, d'après lui, Juarros appellent *Parraxquin*, qui ne signifie rien. Cette forteresse était située sur les hauteurs qui séparent le lac d'Atitlan des vallées du Quiché.

rendait, en quelque sorte, inexpugnable; il crut pouvoir y braver toute la colère du despote cakchiquel. L'armée ennemie parut devant ses murs et, pendant douze jours consécutifs, des combats sanglants se livrèrent sur le penchant des abîmes qui environnaient son enceinte. Mais Oxlahuh-Tzy était encore accoutumé à vaincre : le treizième jour, il livra à la forteresse un assaut terrible; elle fut emportée avec un carnage affreux, et Belehé-Tzy paya de sa vie l'audace de sa résistance.

Mais Paraxtunya devait être le terme des triomphes de l'Ahpozotzil. Pendant qu'il se glorifiait de sa victoire, en préparant à ses vassaux et à ses feudataires un joug plus pesant que jamais, le mécontentement, qui grondait sourdement au fond des cœurs, s'apprêtait à éclater. La révolte commença dans le sein même de la famille royale. Depuis la réunion des Cakchiquels sous le sceptre de Quauhtémalan, les princes, descendants de Gagawitz, avaient continué à s'appeler du nom générique de Zotzil-Tukuché; mais les tribus cakchiquèles, établies dans cette capitale, s'étant partagées par quartiers, se distinguaient, suivant leur répartition, les unes sous le nom de Zotzil et les autres sous celui de Tukuché. Les premières, circonscrites autour du palais des princes de la branche régnante, étaient placées sous leur contrôle immédiat, tandis que les secondes avaient pour chef un des princes de la branche cadette, ayant le titre d'Atzih-Winak-Cawek (1). Cay-Hunahpu était revêtu de cette dignité, à l'époque où la ligue, formée par le roi d'Atitlan contre les Cakchiquels, avait commencé à s'étendre dans les seigneuries voisines. Ses qualités personnelles, non moins que l'étendue de ses richesses et la multitude de ses vassaux, ajoutaient à l'influence que son rang lui donnait dans l'état. L'absolutisme d'Oxlahuh-Tzy, en lui rappelant les souvenirs de

(1) *Atzih-Winak-Cawek*, c'est-à-dire, Donateur, faiseur de présents des gens de Cawek. C'était une des principales dignités de la cour des rois cakchiquels.

l'époque de Qikab, avait éveillé ses instincts ambitieux : dès ce moment, il travailla sans relâche à exciter les ressentiments de la noblesse et à fomenter l'insurrection, dans l'espoir d'en profiter pour arracher le sceptre à la famille régnante. Aussi habile qu'entreprenant, il adopta une conduite directement opposée à celle de l'Ahpozotzil et de l'Ahpoxahil ; il flatta secrètement les instincts d'indépendance de la haute aristocratie ; par sa douceur et sa modération, par ses largesses et l'étalage somptueux de sa maison, il s'attacha le plus grand nombre, et tout se trouvait prêt pour la révolte, lorsqu'un incident sans importance lui offrit l'occasion d'en hâter le dénoûment et de prendre les armes.

Depuis la mort d'Ychal-Amollac et la réunion de ses domaines à la couronne de Quauhtémalan, les Akahales s'étaient montrés constamment soumis à leurs nouveaux maîtres ; à la suite d'une querelle qui s'éleva entre eux et un parti de Tukuchés, ceux-ci saccagèrent leurs champs et mirent, en s'éloignant, le feu à leurs moissons. Cette lâcheté ne tarda pas à recevoir son châtiment ; les Akabales leur tombèrent de toutes parts sur le corps, à la pointe de Chiqib par où ils devaient passer, et, après un combat de courte durée, les Tukuchés furent réduits à prendre honteusement la fuite. A leur retour dans Iximché, ils portèrent leurs plaintes à Cay-Hunahpu et lui demandèrent satisfaction pour l'injure qu'ils prétendaient avoir reçue. Les Akahales, de leur côté, redoutant leur vengeance, s'étaient placés sous la protection de l'Ahpozotzil. L'Atzih-Winak vit d'un coup d'œil le parti qu'il y avait à tirer de cette affaire ; aussi se résolut-il aussitôt à la mettre à profit pour ses desseins ambitieux. Le conseil du roi s'étant assemblé, il y prit naturellement sa place, ainsi que ses parents les Ahaus Tziriny-Yu et Toxqom-Noh, soutiens, comme lui, de la cause des Tukuchés; mais la sentence ne pouvait être douteuse, la justice étant trop évidemment du côté des Akahales, pour qu'il y eût lieu de balancer à leur égard.

Ce résultat était prévu de tous, et Cay-Hunahpu devait na-

turellement le souhaiter au fond du cœur ; il n'en parla pas moins avec éloquence en faveur des Tukuchés et finit par demander avec hauteur qu'on leur abandonnât les Akahales pour les faire mourir. Une exigence à la fois si injuste et si audacieuse remplit d'étonnement les membres du conseil, pour qui ses menées étaient encore un mystère : les princes zotziles se regardèrent avec stupeur ; mais, avant qu'ils eussent eu le temps d'en revenir, l'Atzih-Winak sortit de la salle du jugement, en les menaçant de la colère des Tukuchés, s'ils ne se rendaient promptement à sa demande. Oxlahuh-Tzy comprit, mais trop tard, la faute qu'il avait commise en s'aliénant la noblesse ; la sédition éclatait de toutes parts dans la cité, et il n'ouvrit les yeux que pour voir les Tukuchés, soulevés dans leurs quartiers, parcourant les rues en tumulte, provoquant les Zotziles et demandant à grands cris la mort des Akahales.

La nouvelle de l'insurrection se répandit, comme l'éclair, de la capitale dans les campagnes voisines. Tous ces seigneurs orgueilleux, que la main de fer de l'Ahpozotzil avait momentanément obligés à se courber sous son joug, excités déjà par les intrigues de l'Atzih-Winak, prirent les armes, tout prêts à le proclamer pour leur souverain, dès que la victoire se serait déclarée en sa faveur. Épouvantés de la tournure que prenait l'émeute, les princes zotziles sentirent alors défaillir leur courage ; dans l'espoir d'arriver encore à en prévenir les conséquences, ils s'humilièrent devant Cay-Hunahpu et, pour apaiser sa colère, lui envoyèrent les malheureux Akahales, cause apparente des troubles dont ils étaient menacés. Mais ces victimes ne suffisaient pas à ce rebelle altier, il lui en fallait de plus illustres. Rempli de mépris pour le monarque, qui lui révélait ainsi sa faiblesse, et le mesurant à sa lâcheté, il le déclara déchu du trône et sortit d'Iximché, entraînant à sa suite toute la population tukuchée, afin de mettre, s'il était possible, un abîme plus profond entre elle et les Zotziles.

Les femmes et les enfants se retirèrent à Tibaqoy et à Raxakan, dont les habitants s'étaient prononcés en faveur de la rébellion, tandis que l'Atzih-Winak se fortifiait avec ses vassaux sur les hauteurs voisines de la capitale, dont il n'était séparé que par le lit de la rivière coulant au fond du précipice : c'est là qu'il attendit l'arrivée des alliés à l'aide desquels il pensait rentrer bientôt dans la ville, pour y ériger son trône sur les débris de la puissance de l'Ahpozotzil. Mais les espérances qu'il avait conçues furent loin de se réaliser à sa satisfaction ; les secours sur lesquels il avait compté n'arrivèrent qu'avec lenteur et en petit nombre, et ces délais, en décourageant ses soldats, donnèrent à la famille régnante le temps de reprendre confiance et de se fortifier dans Iximché. Les princes cakchiquels des montagnes de Zacatepec (1) et ceux des terres chaudes, voisines des volcans de Hunahpu, heureux de secouer un joug qu'ils ne supportaient qu'avec impatience, avaient levé l'étendard de la révolte ; mais si la voix de l'Atzih-Winak avait su les détacher aisément de leur allégeance, elle n'eut pas la même puissance pour les amener autour de lui. Au lieu d'unir leurs vassaux aux siens et de les conduire tous ensemble contre la capitale, ils trouvèrent plus commode de profiter du désordre qui y régnait pour déclarer leur indépendance et se constituer souverains dans leurs propres états (2). C'est ainsi que se formèrent alors les grandes seigneuries de Tzolola (3), de Mixco, de Yampuk et de Papuluka (4), qui subsistèrent indé-

(1) Les montagnes de Zacatepec, encore aujourd'hui appelées *de los Sacatepeques,* sont une chaîne entrecoupée de vallées fertiles, qui s'étend au nord du Guatémala, se liant à celles qu'on appelle *Los Altos*, bordant, au sud, le cours du fleuve Motagua, depuis Chimaltenango jusqu'au chemin du golfe.

(2) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche.

(3) *Tzolola,* aujourd'hui Solola ou Tecpan-Atitlan, ancienne ville, actuellement bourgade encore importante des Cakchiquels, située sur les hauteurs qui dominent, au nord, le lac d'Atitlan.

(4) *Papuluka* ou *Poluka,* ancienne forteresse cakchiquèle dont on voit en-

pendantes des rois cakchiquels jusqu'à l'époque de la conquête espagnole (1).

Au bout de quelques jours, Cay-Hunahpu, impatienté d'attendre inutilement ses alliés, se disposa à attaquer Iximché avec les troupes alors réunies sous son commandement. Leur nombre, toutefois, était bien supérieur à celles de l'Ahpozotzil, et les Tukuchés passaient pour les guerriers les plus valeureux de la nation cakchiquèle; la portion la plus respectable de la noblesse était sortie avec eux, et Oxlahuh-Tzy n'avait autour de lui que les membres de sa famille et quelques chefs d'un rang inférieur. Dans son abandon, ce fut sur eux qu'il jeta ses regards; il leur confia les postes les plus périlleux, et l'un d'entre eux, nommé Cinahitoh, ayant été revêtu du commandement général de l'armée avec le titre d'Ahpop-Achi (2), fut chargé du soin de défendre le passage de la rivière à la descente des rebelles. Ce passage conduisait directement aux portes de la ville et s'ouvrait sur un pont de pierre qui traversait le ravin, au lieu nommé Xechipeken. Un premier combat s'y livra, et les deux partis se battirent avec une égale valeur (3).

Cay-Hunahpu, en voyant les préparatifs de l'Ahpozotzil, avait compris qu'il s'agissait désormais de vaincre ou de mourir, et que ce serait perdre son temps que de s'amuser à des escarmouches : il était urgent de déployer toutes ses forces en un seul jour et donner au plus tôt l'assaut à la capitale. L'Ahau Chucuybatzin, placé à la tête des forces rebelles, commença le premier l'attaque : « Au onzième jour Ah (4), l'aurore ayant éclairé l'horizon, les Tukuchés « s'éveillèrent de l'autre côté de la cité. Bientôt le son des tambours

core des ruines à une légère distance de la bourgade actuelle de San-Juan-Sacatepèques, qui la remplaça.

(1) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche.

(2) *Ahpop-Achi*, c'est-à-dire, Seigneur des hommes ou guerriers, dans le sens de *Dux Militum*.

(3) MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(4) *Ah* ou Canne, *Acatl* en mexicain, l'un des vingt signes des jours du calendrier guatémaltèque.

« et des trompettes de guerre du prince Cay-Hunahpu retentit : on « se couvre d'armures, de plumes brillantes, de panaches étince- « lants, on s'orne la tête de diadèmes d'or et de pierreries. Alors « tout s'éveilla à la fois de l'autre côté de la rivière : c'était vrai- « ment quelque chose de formidable que l'aspect de ces innom- « brables Tukuchés; car ils ne se comptaient ni par huit ni « par seize mille. Puis le combat commença devant la ville, « à l'extrémité du pont, où Chucuybatzin, placé à la tête des « troupes tukuchées, avait transporté la bataille. Quatre dames, « s'étant alors revêtues de cottes de mailles, ensanglantèrent leurs « arcs et prirent part à la défense; accompagnées de quatre jeunes « guerriers, elles lancèrent leurs flèches qui allèrent frapper au « milieu des tapis de Chucuybatzin. C'était vraiment une chose « terrible que cette grande lutte soulevée en ce moment contre les « rois. Mais ayant été faites prisonnières, le général en chef ex- « posa les nudités de ces dames devant les remparts des Zotziles « et des Xahila d'où elles étaient sorties. Tout à coup parut sur « le grand chemin, auprès des grands retranchements, une divi- « sion de guerriers : seule elle dissipa tous les soldats de Tibaqoy « et de Raxakan; elle ne perdit, en les déroutant, que deux « hommes, et celui qui les mena de l'autre côté de la cité, où il « prolongea le combat, était encore le même qui avait remporté « la (première) victoire, Cimahitoh, Ahpop-Achi de Xechipeken.

« Ce fut le moment d'une attaque générale contre les Tukuchés : « en un instant ils furent taillés en pièces; pas un ne résista; leur « déroute fut complète, hommes, femmes et enfants furent aussi- « tôt mis à mort. Le prince Cay-Hunahpu fut tué à son tour, ainsi « que les Ahaus Tziriny-Yu et Toxqom-Noh; tous périrent ainsi que « les pères et les enfants de ces princes. Aussitôt après, ceux de « Tibaqoy et de Raxakan se retirèrent, les uns au Quiché, les « autres chez les Tzutohiles et se mêlèrent parmi leurs vassaux. « C'est ainsi qu'ils demeurèrent dispersés; ainsi, également, eut « lieu la destruction des Tukuchés! ô mes enfants, et ce furent nos

« anciens, Oxlahuh-Tzy et Cablahuh-Tihax, qui l'accomplirent et « qui achevèrent leur dispersion. »

Telle fut, suivant le récit du chroniste cakchiquel (1), l'issue des projets ambitieux de l'Atzih-Winak Cay-Hunahpu. Mais, pour avoir mis un terme à l'insurrection qui avait si audacieusement menacé leur capitale, les rois de Quauhtémalan n'avaient pas encore terrassé la rébellion ni rendu la paix à leurs états. Le triomphe qu'ils venaient de remporter ne compensait pas suffisamment leur humiliation passée; il ne parvint pas à leur faire recouvrer le prestige qu'ils avaient perdu en livrant si lâchement les Akahales aux Tukuchés. Tandis que les débris de cette tribu rebelle se retiraient au Chiawar, taillant en pièces, à Yaxontzul, les Quichés qui voulaient les empêcher de reprendre possession de ce canton, autrefois occupé par leurs pères (2), les Ahaus cakchiquels, naguère encore tributaires de l'Ahpozotzil, se disposaient à soutenir, par les armes, l'indépendance que la révolte de Cay-Hunahpu leur avait permis de récupérer. Oxlahuh-Tzy, hors d'état, actuellement, d'entreprendre aucune guerre importante, avait assez à faire de ramener sous ses drapeaux les chefs qu'une antique obéissance aux princes de sa famille n'avait pas encore entièrement aliénés de sa personne. Mais, avant même de pouvoir porter son attention au dehors de sa capitale, il eut à combattre des troubles intérieurs, suites funestes de l'esprit d'insubordination que la révolte avait fait germer au fond des cœurs. Après la défaite de Cay-Hunahpu, l'Ahpop-Achi Cinahitoh, dont la vaillance avait si puissamment contribué au triomphe des armes royales, avait conçu l'espoir d'être élevé au rang d'Atzih-Winak, en récompense de ses services; mais, soit que les rois cakchiquels, sensibles au souvenir de la révolution qui avait chassé leurs pères

(1) Ms. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) Le lecteur peut se rappeler que c'est de Chiawar que les princes cakchiquels partirent pour Iximché ou Tecpan-Quauhtémalan, où ils déclarèrent leur indépendance de l'empire quiché.

du Chiawar, sous le règne de Qikab Ier, craignissent de donner trop d'éclat à un chef plébéien, soit qu'ils voulussent éviter de froisser la noblesse qui venait de leur faire subir récemment un si terrible échec, ils conférèrent cette dignité à l'Ahau Ahmoxnay. Cinahitoh laissa percer un vif mécontentement de ce choix. Les envieux que sa gloire offusquait s'empressèrent de rapporter ses paroles au roi : l'Ahpozotzil, à qui, peut-être, la reconnaissance pesait déjà, y vit du danger pour sa couronne et un outrage à la majesté royale. La perte de Cinahitoh fut aussitôt résolue, et le trente-sixième jour ne s'était pas encore écoulé, depuis que son bras avait délivré Iximché, que ce chef illustre tombait victime de la susceptibilité jalouse des princes auxquels il avait rendu un trône. (De l'an 1499 à 1500.)

Moins d'un an après cette exécution, Ahmoxnay, accusé de haute trahison, était à son tour conduit au supplice (1). Le poste élevé d'Atzih-Winak faisait ombrage au despote, depuis que Cay-Hunahpu avait voulu s'en servir pour s'emparer de sa couronne; pour sauvegarder sa puissance, aucun moyen ne lui coûta, et c'est en versant le sang des plus nobles personnages de son royaume qu'il épouvanta les ambitieux qui auraient eu la velléité de lever les yeux trop haut. Il ne réussit pas, pour cela, à reconquérir toutes les provinces qu'il avait perdues; les seigneuries de moindre importance rentrèrent sous sa domination, mais la plupart de celles de la montagne de Zacatepec se réunirent sous la suzeraineté du prince de Yampuk, qui les gouverna jusqu'à la conquête avec le titre de Galel-Achi (2). Il ne reprit de ce côté que la ville forte de Mixco, qui était du domaine de l'Ahpoxahil Cablahuh-Tihax (3), ainsi que le territoire des Akahales qui s'étaient soulevés avec leur chef Wookaok, à l'instigation des habitants de Xiwico (4); ceux-ci,

(1) Mém. de Tecpan-Atitlan.
(2) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche.
(3) Mém. de Tecpan-Atitlan.
(4) Ibid. — Rien n'indique où était *Xiwico*. Ce nom, qui paraît être la cor-

de leur côté, étaient soutenus par un corps de Mexicains (1), qui faisaient partie, apparemment, des grandes caravanes armées qui parcouraient, à cette époque, les côtes de l'océan Pacifique, en y fondant des comptoirs (2).

On venait d'entrer dans le seizième siècle, si fertile en événements dans les deux mondes, mais surtout sur le continent occidental, où la race indigène allait passer en entier sous le joug des étrangers. Tout semblait conspirer pour amener ce grand événement : d'un côté, l'ambition et le despotisme des rois; de l'autre, la jalousie des classes inférieures contre la noblesse dont l'orgueil et les priviléges excitaient, en les écrasant, un mécontentement et un malaise universels. La plupart des souvenirs de cette époque nous font voir partout la révolte ouverte ou prête à éclater, ainsi que la guerre civile ou étrangère aux portes de chaque état. Les rois cakchiquels, en lutte avec tous leurs voisins et se débattant contre leurs vassaux rebelles, préparaient la voie aux conquêtes des Espagnols et préludaient aux cruautés d'Alvarado en faisant tomber les têtes les plus illustres. Les Tzutohiles, après avoir profité de l'insurrection des Tukuchés pour s'emparer de Zakcab, avaient vu, l'année suivante (3), l'Ahpozotzil tomber sur eux et tailler en pièces leurs armées; Zakcab avait été repris, et ses défenseurs, commandés par les Ahaus Nahtihay et Ahgibihay, avaient été passés au fil de l'épée. Wookaok, roi des Ahtziquinihayi, assiégé ensuite dans Atitlan, avait, à son tour, dérouté les forces cakchiquèles.

Au Quiché, la situation n'était guère plus satisfaisante. A la vérité, depuis la défaite des successeurs de Qikab I[er], le sentiment national était parvenu à se ranimer, et la royauté avait insensible-

ruption d'un mot de la langue nahuatl, était sans doute celui de quelque ville voisine de la côte où les Mexicains tentaient alors de pénétrer.

(1) Le texte cakchiquel les appelle *Yaqui ah Xivicu*, Mexicains (ou Toltèques) habitants ou chefs de Xiwico.

(2) Voir, au sujet de ces caravanes, le chapitre consacré au commerce mexicain dans le tome III de cet ouvrage.

(3) De l'an 1500 à l'an 1501.

ment recouvré son autorité sur une partie des anciens feudataires de l'empire. Mais sous le règne de Wahxaki-Caam et de l'Ahpop-Camha Qikab II, une nouvelle révolte avait éclaté, sans qu'on en sache ni les motifs ni les détails. Les Tukuchés, revenus au Chiawar, en avaient profité pour s'y établir plus solidement, et s'étaient rendus eux-mêmes sur le théâtre de l'insurrection afin d'y prendre part (1). Les Cakchiquels, dont ils étaient toujours les frères, malgré leurs dissensions, se servaient d'eux pour exciter le désordre chez leurs voisins. Les uns et les autres se regardaient avec une haine égale, les Quichés ne pouvant leur pardonner d'avoir été les premiers à rompre l'antique unité de l'empire. C'est à cette époque que les historiens rapportent les faits merveilleux dont se compose le ballet parlé du *Quiché-Winak* (2), représenté encore aujourd'hui dans cette province. Un des principaux seigneurs de la cour d'Iximché, d'autres disent le propre fils de l'Ahpozotzil, passait alors pour être le plus fameux des enchanteurs de toute l'Amérique. Ennemi juré du roi de Gumarcaah, il se transportait souvent de nuit au palais de ce prince, et, posté sur le toit, sous la forme d'un animal ou d'un oiseau quelconque, il faisait entendre à ses oreilles des hurlements effrayants. A ces hurlements il mêlait des paroles outrageantes en cherchant à exciter sa colère ou le mépris de ceux qui l'entouraient.

Incapable de supporter plus longtemps une situation si fâcheuse, le roi convoqua les magiciens les plus habiles de ses états, promettant des récompenses magnifiques à celui qui parviendrait à lui livrer la personne de l'enchanteur cakchiquel. L'un d'eux s'offrit à le satisfaire; on lui attribuait un grand pouvoir, et sa science supérieure lui promettait le succès. Il guetta son rival;

(1) Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche. — *Xahoh-Quiche-Winak* ou la Danse de la Nation Quichée, ballet parlé, encore représenté quelquefois dans cette partie des états guatémaliens, et dont les aventures de l'enchanteur cakchiquel et la victoire de l'enchanteur quiché font le sujet principal.

mais ce n'était pas chose facile de s'emparer de lui. D'un seul bond il s'élançait d'une montagne à une autre, et, lorsqu'il parvenait à le saisir, il brisait en un clin d'œil les liens dont il voulait le charger. Enfin, l'ayant attaché avec des cordes enchantées, il l'amena au monarque, qui se réjouit beaucoup en le voyant. Interrogé si c'était bien lui qui, depuis si longtemps, troublait ses nuits, le Cakchiquel répondit avec assurance que c'était lui-même. Heureux d'être délivré de cette obsession funeste, Wahxaki-Caam commanda aussitôt les apprêts d'une fête solennelle. Les chefs de la noblesse ainsi que les anciens du peuple s'assemblèrent au grand temple avec les dignitaires de la cour ; revêtus de leurs costumes militaires représentant des aigles, des tigres et des lions, ils commencèrent à danser la danse de guerre autour du prince captif, en l'accablant de quolibets insultants. L'enchanteur supporta ce supplice avec une patience héroïque. Mais au moment où les prêtres s'apprêtaient à l'entraîner pour lui donner le coup fatal, faisant un signe de la main, il cria avec autorité : « Attendez un « moment et entendez ce que j'ai à vous dire. Sachez que le « temps est proche où vous vous livrerez au désespoir à cause des « calamités qui vous surviendront. Ce vieillard odieux, toutefois, « ajouta-t-il, en montrant le roi, mourra avant. Sachez-bien que « ceux qui doivent venir ne seront pas à demi nus comme vous, « mais qu'ils seront revêtus et couverts d'armures complètes de « la tête aux pieds, hommes terribles et cruels. Peut-être sera-ce « demain, peut-être après demain qu'ils paraîtront. Ce sont eux « qui ruineront ces édifices somptueux et qui abandonneront ces « palais aux hiboux et aux chats sauvages. Alors cessera cette « grandeur dont vous êtes si fiers, alors disparaîtra pour toujours « la gloire de ce royaume (1). »

En disant ces paroles, le prince cakchiquel se tut au milieu de la stupéfaction générale et se laissa placer sans résistance sur la

(1) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche.

pierre du sacrifice. Les tristes prophéties que sa bouche avait proférées dans ce moment fatal ne devaient se réaliser que trop bien au bout d'un petit nombre d'années. Plus instruit que les autres, en sa qualité de prince et de magicien, il n'était pas impossible qu'il eût appris déjà, par les marchands qui trafiquaient d'une mer à l'autre, le débarquement des Espagnols aux Antilles et les cruautés qui avaient présidé à la plupart de leurs établissements. Avec l'expérience qu'il avait des hommes et des choses de son pays, il pouvait, sans être doué d'une perspicacité surnaturelle, prévoir facilement le parti que ces étrangers formidables sauraient tirer des haines et des dissensions qui divisaient les peuples et les rois dans l'Amérique-Centrale. Quoi qu'il en soit, cependant, ses paroles, dont le sens mystérieux ne devait pas être alors aisé à comprendre, ne profitèrent ni aux uns ni aux autres : Tzutohiles, Quichés, Cakchiquels continuèrent à rester armés et à se battre, tout prêts à se vendre mutuellement aux Espagnols, lorsque ceux-ci se montreraient, plutôt que d'abjurer leurs haines pour s'unir contre l'ennemi commun.

CHAPITRE TROISIÈME.

Dignités de la cour du Quiché. Ordre et préséance. Administration de la justice. Titres et dignités de la cour de Quauhtémalan. Élection des princes de Rabinal. Temple de Cahba à Utlatlan. Culte des dieux dans cette ville. Prêtres de Tohil. Sacrifices et prières. Sacerdoce du Quiché. Pontificat des Pipiles à Mictlan. Obsèques et élection du grand-prêtre. Sacrifice du cerf blanc. Autres sacrifices divers. Victimes humaines. Austérités cruelles. Astrologie. Jeûnes et fêtes. Retraite du grand-prêtre. Processions et reposoirs. Génies et dieux pénates. Superstitions diverses. Cérémonies aux approches des semailles. Plantation du cacao. Désirs ardents des Indiens de ces contrées d'avoir des enfants. Cérémonies en usage à la naissance des enfants. Baptême, tranchement de l'ombilic et circoncision. Autres cérémonies pour les enfants. Vigilance exercée à leur egard. Mariages. Fêtes de leur célébration. Réception de la fiancée. Mariage des plébéiens. Droits des enfants. Divorce. Lois à ce sujet. Autres lois et pénalités diverses. Honneur rendu à la médecine. Maladies. Funérailles et tombeaux dans l'Amérique-Centrale.

Dans le cours de l'histoire que nous venons de parcourir, nous avons eu déjà l'occasion de toucher plusieurs fois aux formes diverses des gouvernements des régions guatémaliennes et, en particulier, de celui du Quiché; nous ne pouvons, cependant, nous dispenser de revenir sur cet article et d'entrer avec quelque détail dans cette matière intéressante. A l'époque la plus florissante de l'empire, c'est-à-dire depuis le règne de Gucumatz jusqu'à celui de Qikab Ier, une monarchie aristocratique formait,

avec certaines institutions féodales, la base du gouvernement quiché. Suivant l'ordre introduit par les lois toltèques, le droit de primogéniture était réglé, non de père en fils, mais du frère aîné au cadet, de celui-ci à son neveu, fils aîné du roi auquel il avait succédé, et ensuite au fils aîné du second des frères : après cela, la couronne revenait toujours au descendant plus direct du premier et à ses plus proches parents, sans pouvoir s'éloigner à des collatéraux (1). Ainsi qu'on l'a vu ailleurs, le chef de l'état portait le titre d'Ahau-Ahpop, sans aucune addition : son frère et plus proche héritier prenait celui d'Ahau-Ahpop-Camha. Au fils aîné du roi on donnait celui de Nim-Chocoh-Cawek (2), et à son cousin, fils aîné du frère du roi, le titre d'Ahau-Ah-Tohil qui entraînait la sacrificature suprême. L'Ahpop venant à mourir, l'Ahpop-Camha prenait sa place, le Nim-Chocoh-Cawek devenait Ahpop-Camha, et l'Ahau-Ah-Tohil, Nim-Chocoh-Cawek. Restait alors la charge d'Ahau-Ah-Tohil : elle était conférée au fils aîné du nouveau monarque. De cette manière le sceptre tombait d'ordinaire en des mains expérimentées, et le soin du gouvernement se trouvait commis à des hommes mûris par l'expérience de l'âge et le maniement des affaires publiques. S'il arrivait, cependant, que l'un ou l'autre de ces princes, soit à cause de ses vices ou de son incapacité, fût jugé indigne du trône, il demeurait à jamais relégué au poste qu'il avait reçu en naissant, et le plus proche après lui était élevé à la dignité vacante (3).

Pour distinction suprême, dans l'assemblée des princes, le chef de l'état occupait un siége placé sur un tapis (4), surmonté de quatre dais d'un travail de plumes et d'or admirable : on les éta-

(1) Geronim. Roman, Republica de los Indios, etc., lib. II, cap. 7. — Torquemada, Mon. Ind., lib. XI, cap. 18.

(2) Ms. Quiché de Chichicastenango.

(3) Roman, Repub. de los Indios, lib. II, cap. 7. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 18.

(4) Roman, ibid. — Torquemada, ibid.

lait au-dessus du trône royal, en les espaçant de manière à ce que le plus élevé ombrageât les trois autres, et ainsi de suite, le plus bas étant toujours le plus petit. L'Ahpop-Camha avait son siége surmonté de trois dais, le Nim-Chocoh-Cawek de deux, et l'Ahau-Ah-Tohil d'un seul (1).

De l'assemblée des princes des maisons de Cawek, d'Ahau-Quiché et de Nihaïb, réunis avec le Galel-Zakik et l'Ahau-Ah-Tzutuha, se composait le conseil extraordinaire du monarque. Les membres du conseil ordinaire étaient choisis parmi les seigneurs, et ils avaient le titre « d'Ahchaoh » ou Juges (2). Aux mêmes dignitaires appartenait le soin de percevoir, dans les provinces, les tributs qu'on payait pour l'entretien de la maison du roi et des trois héritiers présomptifs (3). Ils étaient fort respectés en tous lieux, la loi décrétant la peine de mort contre quiconque aurait tenté de mettre obstacle à l'exercice de leurs fonctions, eût-il appartenu aux premières familles de l'état (4) : c'était pour avoir arrêté ces officiers à leur passage que l'Atzih-Winak Ahmoxnay avait été mis à mort par ordre des rois cakchiquels, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent (5). D'un autre côté, si quelqu'un de ces juges se rendait coupable de prévarication dans l'accomplissement de sa charge, il était destitué sans pitié et à jamais privé d'aucun office. Tous les emplois étaient gradués, comme les dignités de l'ordre suprême, suivant leur importance, et l'on ne pouvait arriver aux plus élevés qu'après avoir acquis de l'expérience dans les moindres (6). Dans les principautés qui étaient simplement tributaires du Quiché, l'Ahpop avait ses lieu-

(1) Historia y Coronica franciscana de la prov. de Goattemala, etc., lib. I, cap. 4. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 18.

(2) Hist. y Coronica, ibid. *Ah-Chaoh*, mot à mot Maître du plaidoyer.

(3) Ibid. — Torquemada, ibid. ut supra.

(4) Las Casas, Hist. Apol. de las Indias Occid., tom. III, cap. 126. — Roman, Republica de los Indios, etc., lib. II, cap. 7.

(5) Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(6) Roman, ibid. ut supra. — Torquemada, ibid.

tenants, chargés de communiquer avec le seigneur ; ils n'y exerçaient qu'une autorité limitée et, dans les circonstances graves, ne pouvaient agir qu'après en avoir référé au monarque (1). Cet état de choses ne changea, chez les nations en dehors du Quiché propre, que lorsque Qikab eut aboli les souverainetés particulières, pour y substituer son autorité despotique.

Après leur séparation d'avec l'empire quiché, les Cakchiquels gardèrent les mêmes lois, et l'ordre de succession au trône de Quauhtémalan se régla, à peu de chose près, sur celui des rois de Gumarcaah. Wucubatz et Huntoh, qui, les premiers, exercèrent la puissance royale à Iximché, adoptèrent la loi toltèque, avec cette différence qu'elle resta d'une manière égale dans leurs deux familles. L'Ahpozotzil venant à mourir, l'Ahpoxahil lui succédait, et sa place était prise par son fils aîné ou par le fils aîné de l'Ahpozotzil défunt, suivant le rang d'âge, en sorte que le souverain se prenait alternativement dans les deux branches de la famille royale, selon les années des princes qui en étaient les chefs. Le fils aîné de l'Ahpozotzil régnant et celui de l'Ahpoxahil étaient décorés, dans le même ordre, des titres d'Ahpop-Qamahay (2) et de Galel-Xahil (3) ; ensuite venaient, dans un degré inférieur, ceux de Galel-Qamahay, d'Atzih-Winak et d'Ahuchan-Xahil (4), dont les titulaires n'arrivaient à la royauté qu'à défaut d'héritiers plus rapprochés.

Dans la province de Rabinal et le reste de la Véra-Paz, à laquelle on donnait, dans la langue nahuatl, le nom de Tetzulutlan (5), l'élection de l'Ahau se faisait par la noblesse réunie au

(1) Torquemada, ibid.

(2) *Ahpop-Qamahay*. Ce titre est le même que celui d'*Ahpop-Camha*, chez les Quichés ; il a le même sens dans le dialecte cakchiquel.

(3) *Galel-Xahil*, c'est-à-dire, Porte-bracelet de Xahil.

(4) *Galel-Qamahay*, c'est-à-dire, Porte-bracelet-Majordome. — *Atzih-Winak-Cawek*, Donateur des gens de Cawek, *Atzih* désignant celui qui donne des présents de la part du roi aux ambassadeurs, etc. — *Ahuchan-Xahil*, Chef de la parole, du discours, c'est-à-dire, l'Orateur de Xahil.

(5) Remesal, Hist. de la prov. de San-Vicente de Chapas y Guatemala, etc.,

palais du prince défunt. On choisissait, d'ordinaire, un de ses proches parents; quoique son successeur dût être de la même famille, on n'avait aucun égard particulier pour son fils ou son frère, si on jugeait qu'un autre fût plus capable que lui de porter le sceptre (1). A la suite de l'élection, tous les chefs des familles ou des seigneuries du royaume étaient invités à se rendre dans la capitale (2) pour assister à l'installation du nouveau roi: celui qui ne pouvait y aller en personne y envoyait son frère ou un autre pour le remplacer. Chacun apportait les présents qu'il destinait à son souverain, tous s'efforçant, à l'envi, de se surpasser en magnificence.

A leur arrivée, ils se réunissaient au palais: ils plaçaient le nouveau prince sur son trône : une fois assis, il écoutait avec humilité le discours que lui adressait un des plus anciens de l'assemblée, sur les devoirs de sa dignité, et recevait en même temps ses félicitations sur son heureux avénement. Tous les autres seigneurs venaient ensuite le complimenter tour à tour et lui offrir leurs présents en même temps que leurs hommages. La solennité se terminait par un festin splendide où ils assistaient avec leur nouveau roi; on y servait en profusion les viandes les plus recherchées de la contrée, les poissons les plus délicats, les légumes variés que fournissait le sol, des fruits de toute espèce, ainsi que les neuf boissons diverses préparées pour la table royale (3). Dans ces régions, l'ivresse n'était pas prohibée avec la rigueur des lois mexicaines; aussi le festin du couronnement devenait-il une véri-

lib. III, cap. 18. — Cet écrivain donne à Cakyug, qui était alors la résidence des Ahaus ou princes de Rabinal, le nom de *Tzotzizilan*. On voit encore aujourd'hui de nombreuses ruines de cette ville sur la colline de ce nom, à une lieue au nord de la bourgade actuelle de Rabinal.

(1) Roman, Repub. de los Indios, etc., lib. II, cap. 8.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XI, cap. 19.

(3) Id., ibid. De là les grands repas à l'occasion des confreries des saints, à l'installation de nouveaux *Cahawixel* ou Majordomes dans la Véra-Paz, et surtout à Rabinal.

table orgie, où l'on s'abandonnait, sans réserve, au plaisir de boire et de manger pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutives (1). Les choses se passaient de même, à peu de chose près, à Gumarcaah et dans la plupart des royaumes de l'Amérique-Centrale : les Quichés et les Cakchiquels ajoutaient à la cérémonie de l'intronisation l'usage de baigner le nouveau monarque, de l'oindre de certaines couleurs parfumées, et de le revêtir ensuite des marques de la souveraineté, ainsi que nous l'avons vu ailleurs (2).

C'était là, pour le prince, une sorte de consécration, sans laquelle il ne pouvait exercer aucune des fonctions de la royauté. Celui qui la lui donnait était, suivant toute apparence, l'Ahau-Ah-Tohil ou l'Ahau-Ah-Gucumatz, membres l'un et l'autre de la famille royale, et qui joignaient à ce titre le pontificat des principales déités du Quiché.

Il serait d'un haut intérêt pour l'histoire de l'Amérique-Centrale de connaître l'origine du temple auquel la chronique du Quiché donne le nom de Maison de Cahba et de savoir à quels dieux, outre la fameuse pierre dont nous avons parlé plus haut, on y rendait hommage. On ignore même dans quelle partie de la ville il était situé. Le culte de Tohil étant devenu, sous les rois de la race des Balam, la religion de l'état, c'est le seul sur lequel nos documents aient conservé quelques détails. Antérieurement à la résidence de Gucumatz dans Gumarcaah, Exbalanqué avait son sanctuaire dans cette capitale, où il avait régné quelques siècles auparavant (3) : c'était sur ses autels qu'on avait immolé naguère les premières victimes humaines. Entre les nombreux édifices dont l'ensemble composait le palais des rois, au sommet d'une des collines qui semblaient sortir, comme une suite de pyramides

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.
(2) MS. Quiché de Chichicastenango.
(3) Las Casas, Hist. Apolog. de las Indias Occid., tom. III, cap. 123.

superposées, du fond des précipices, on voyait, dominant en maître la ville et la campagne, ce sanctuaire redoutable, où Tohil était allé s'asseoir à la place de l'ancienne divinité d'Utlatlan (1). C'était un monument conique portant en façade des escaliers d'une extrême roideur; au sommet, une plate-forme d'une étendue respectable supportait une chapelle d'une grande élévation, bâtie en pierre de taille et couverte en bois précieux (2); au dedans et au dehors, les murs étaient recrépis d'un stuc fin et brillant, d'une extrême dureté. Sur un trône d'or, enrichi de pierres précieuses, était assise la statue du dieu (3). Des ornements et des décors d'une splendeur inouïe environnaient le simulacre aux pieds duquel les conquêtes des rois du Quiché avaient apporté les trésors des nations de l'Amérique-Centrale.

Un collége nombreux de ministres et de sacrificateurs desservait le temple de Tohil : une loi les obligeait à une continence rigoureuse, et leur vie entière se passait dans la pénitence la plus austère. Jour et nuit ils se renouvelaient de treize en treize, en présence de l'idole, priant et gémissant à sa face et brûlant du copal sur son autel; la viande et le pain leur étaient interdits, et ils n'avaient pour toute nourriture que des fruits (4). Pendant que les uns priaient, treize autres jeûnaient en honneur de la divinité. De leur côté, les principaux seigneurs du royaume venaient se renouveler tour à tour devant elle, afin d'obtenir par la mortification et la prière la prospérité de leurs vassaux. Neuf d'entre eux jeûnaient jour et nuit, tandis que neuf autres adressaient avec

(1) C'est ce qui paraît résulter de l'ensemble des documents.

(2) L'intérieur des palais royaux d'Utlatlan offre encore plusieurs pyramides considérables; mais il serait difficile de décider quelle était celle de Tohil. On sait, par les écrits de Ximenes, que les édifices de ces contrées étaient généralement couverts de toitures en bois, supportant une seconde toiture en pierres plates (*lajas*), ou en chaume pour les moins riches.

(3) Hist. y Coronica de la prov. de Guatemala, lib. I, cap. 3. On ignore, dit l'auteur de ce MS., quelle était la figure de cette idole.

(4) MS. Quiché de Chichicastenango.

l'encens leurs supplications à Tohil (1). Prosternés sur le sol, ils disaient, en levant avec larmes leurs regards vers le ciel : « Salut, « beauté du jour, Hurakan, Cœur du ciel et de la terre! Toi qui « donnes la gloire et les richesses, qui nous donnes des enfants, « tourne-toi vers nous et nous accorde le bonheur. Fais que nos « enfants vivent et se vivifient, qu'ils se multiplient et croissent, « eux qui sont soutenus et alimentés par toi; eux qui t'invoquent « dans le chemin, sur les eaux, dans les précipices, à l'ombre des « bois et sous les lianes, donne-leur, à leur tour, des fils et des « filles. Qu'il ne leur arrive aucune disgrâce, aucune infortune, et « que l'esprit menteur n'entre point dans leur jour et devant « leur face; qu'ils ne bronchent point, qu'ils ne tombent point, « qu'ils ne forniquent point et qu'ils ne soient point jugés. Qu'ils « ne se heurtent ni à droite ni à gauche, et que rien de mal n'ar- « rive en leur présence. Mets-les en bon chemin, en une route « droite, et qu'ils ne voient descendre aucun malheur d'en haut (2). « Puissent la vie et les mœurs de ceux que tu soutiens et nour- « ris être bonnes en ta présence, ô toi, Cœur du ciel, Cœur « de la terre, toi, Enveloppe de la gloire, toi, Tohil, Awilix, Ga- « gawitz, Ventre du ciel, Ventre de la terre, toi qui constitues « les quatre bornes du ciel ; et que la paix seule soit toujours en « ta présence, ô Dieu! »

Ainsi parlaient les grands du Quiché dans le temple de Tohil, en lui demandant la prospérité du royaume et le bonheur de leurs familles. C'est au sanctuaire de ce dieu que venaient tout d'abord les hommages de ceux qui arrivaient à Gumarcaah; c'est là qu'on apportait les prémices des tributs de toute espèce, avant de les enfermer au palais du monarque ou dans les résidences des princes.

En établissant sur un pied si respectable et si grand le culte

(1) Ibid. — Roman, Republica de los Indios, etc., lib. II, cap. 18.
(2) « Du bout de tes cheveux », dit le texte quiché.

de la divinité, les rois du Quiché avaient eu soin de s'en attribuer tous les avantages en tournant, à leur profit, l'influence sacerdotale : un des chefs de la famille royale était grand-prêtre sous le titre d'Ahau-Ah-Tohil ; un autre exerçait des fonctions analogues avec celui d'Ahau-Ah-Gucumatz. Un des princes de la maison de Nihaïb était prêtre d'Awilix sous le titre d'Ahau-Awilix, et, sous le titre d'Ah-Gagawitz, un des seigneurs de la maison d'Ahau-Quiché présidait au culte de cette divinité (1). Outre le temple de Tohil, qui réunissait en lui les trois symboles de la trinité guatémaltèque, Awilix et Gagawitz avaient, toutefois, leurs temples spéciaux dans l'enceinte du palais des rois ; leur service ne s'y faisait pas avec moins de régularité qu'au sanctuaire principal, et entre autres teocallis dont on découvre encore les vestiges dans les débris de ce grand édifice, était probablement celui qu'on avait, en particulier, dédié à Exbalanqué (2).

Nous avons parlé, ailleurs, des dieux particuliers qu'adoraient les Cakchiquels et ceux de Rabinal; nous n'avons aucun détail à ajouter. Les auteurs nomment encore deux autres divinités quichées : Camanélon (3) et Babebam (4) ; mais ils nous laissent sans explication à leur égard, ils ajoutent seulement qu'elles étaient de forme et de figure monstrueuses, et qu'on leur offrait quelquefois des victimes humaines. Cependant il est positif que le titre d'Ahau-Gucumatz, donné à l'un des princes de la famille de Cawek, a trait au culte de Quetzalcohuatl, dont Gucumatz est la traduction littérale dans les langues du Quiché (5). Nous avons fait connaître, ailleurs, l'universalité des hommages dont ce personnage mystérieux était l'objet dans toutes les régions civilisées de l'Amérique-

(1) MS. Quiché de Chichicastenango.

(2) D'après les plans des ruines du palais et des temples de la ville d'Utlatlan, rapportés par M. César Daly, on remarque encore un grand nombre d'autres pyramides servant d'édifices sacrés, et peut-être de tours fortifiées.

(3) Juarros, Hist. de la Ciudad de Guatemala, etc., trat. VI, cap. 10.

(4) Vasquez, Cronica de Guatemala, tom. I, cap. 5.

(5) Gucumatz ou, mieux, Gugumatz, Serpent couvert de plumes.

Septentrionale avant la conquête : le défaut absolu de documents nous empêche seul d'entrer dans plus de détails relativement à celles dont nous nous occupons actuellement.

Les temples de Chiquimula, si renommés, au temps des royaumes guatémaliens (1), par leur somptuosité et la dévotion populaire qui y amenait, chaque année, un grand nombre de pèlerins, devaient renfermer des autels dédiés à Quetzalcohuatl. Mais le plus célèbre de cette partie de l'Amérique-Centrale était celui qu'on voyait dans la ville de Mictlan (2), dont nous avons parlé dans le premier livre de l'histoire de Guatémala. La hiérarchie sacerdotale y était organisée sur un plan analogue à celui de l'antique Tollan ; elle appartenait toute à une même famille, qui exerçait une influence considérable sur toutes les régions soumises à son autorité. Le grand-prêtre avait le titre de Teuti (3). Il était vêtu d'une longue robe bleu d'azur, et portait sur la tête un diadème, qu'aux jours solennels il échangeait contre une mitre d'or ornée de plumes, et à la main un bâton semblable à la crosse épiscopale. Le grand conseil ecclésiastique était composé d'un vicaire qui exerçait la lieutenance du premier, ayant la surintendance des écritures sacrées et astrologiques, et de quatre autres ministres d'un rang inférieur (4), mais dont les prérogatives s'étendaient sur tous les autres prêtres du pays. A la mort du Teuti, c'était dans

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouv. Espague, etc., § XVIII, pag. 405. Trad. Ternaux-Compans, tom. XI des Mém. sur l'Amérique.

(2) Mictlan, bien différent du Mictlan, chef-lieu religieux de la Zapotèque. Celui dont il s'agit est nommé Mitla par le Licencié Palacios; non loin du site de cette ville se voit aujourd'hui le grand village de Santa-Maria-Mita, à 38 lieues N. E de Guatémala. Cet auteur remarque que les temples de cette ville n'avaient pas la même forme que les autres; mais il ne dit pas en quoi ils différaient.

(3) *Teuti* ou *Teoti*, c'est-à-dire divin. Voir tom. II, liv. IX, chap. 3, p. 105.

(4) Relation du Licencié Palacios, etc.; trad. de Tern.-Comp. dans les Nouv. Annales des Voyages. — Herrera, Hist. Gen. de las Ind. Occid., decad. IV, lib. 8, cap. 9.

ce conseil qu'on choisissait son successeur, dont l'élection appartenait au chef de la nation des Pipiles (1). Au-dessous d'eux venaient encore un grand nombre de dignitaires, les uns chargés du soin des vêtements et des ornements sacerdotaux et des objets qui servaient au culte; les autres, de celui de dépecer les victimes ou de leur ouvrir la poitrine, quand il s'agissait de sacrifices de sang humain; d'autres enfin, de sonner des instruments pour appeler le peuple aux solennités publiques (2).

Quand le grand-prêtre venait à mourir, on le pleurait et on jeûnait rigoureusement pendant quinze jours; son corps était embaumé, et on l'enterrait revêtu des ornements de sa dignité, assis sur un siége dans une chambre sépulcrale pratiquée dans son palais. Le deuil terminé, le roi des Pipiles, d'accord avec le vicaire, choisissait celui qui devait le remplacer; après quoi, tout le peuple et la noblesse se livraient à de grandes réjouissances. Le nouvel élu se tirait, avec des épines, du sang des oreilles, de la langue et du membre génital, et l'offrait ensuite à la divinité (3).

Les populations de cette contrée, mêlées aux Toltèques émigrés à l'époque de Topiltzin-Acxitl, avaient conservé en grande partie les rites introduits par ce prince; elles adoraient le soleil levant, ainsi que les statues de Quetzalcohuatl et d'Itzcueyé (4): c'est à eux qu'elles offraient presque tous leurs sacrifices. Le plus ordinaire était celui d'un cerf blanc : l'animal était amené vivant sous les portiques du temple, et, suivant la coutume chananéenne, réprouvée par Moïse, on commençait par l'étouffer; après cela, on l'écorchait. Les sacrificateurs préposés à ce soin mettaient la

(1) Ibid. — La nation des Pipiles était considérable. Les détails de son histoire sont donnés par Fuentes et Juarros; ils nous paraissent tellement apocryphes, que nous n'avons pas cru devoir les rapporter ici. Juarros les tira de Fuentes, et les faits qu'il avance sont remplis d'anachronismes.

(2) Herrera, Hist. Gen. de las Ind.-Occid., decad. IV, lib. 8, cap. 9. — Relation du Lic. Palacios, etc.

(3) Herrera, ibid.

(4) Relation du Lic. Palacios, etc.

langue dans un vase, coupaient en petits morceaux les foies, les poumons et l'estomac, en réservant le cœur, la tête et les pieds. On faisait ensuite cuire l'animal ainsi que son sang, mais séparément, et, dans l'intervalle, les grands exécutaient des danses sur la place qui était devant le temple. Celui des prêtres qui présidait à la cérémonie prenait la tête par les oreilles, et ses quatre assistants chacun un pied ; le sacrificateur, gardien du sanctuaire, mettait le cœur sur un brasier, où il se consumait avec de l'ulli (1) et du copal en l'honneur du dieu patron de la fête (2).

Après la danse, on faisait roussir au feu la tête du cerf, et on la présentait à l'idole ; elle était ensuite envoyée à la maison du grand-prêtre, qui la faisait servir à son repas. Les autres ministres, réunis avec les anciens et les chefs des familles, mangeaient le corps de l'animal sous les portiques sacerdotaux, en présence de l'idole. Il en était de même pour tous les sacrifices de quelque importance où l'on immolait des bêtes fauves. Le sacrifice du cerf blanc, d'abord un des plus augustes, devint, plus tard, l'offrande commune et exclusive des chasseurs qui désiraient se rendre favorables les dieux protecteurs de la chasse et des forêts. Les pêcheurs offraient du poisson dont on brûlait les entrailles devant l'autel (3).

Suivant le rituel toltèque, le calendrier indiquait, chaque jour, le nombre et la qualité des sacrifices. Les plus solennels étaient ceux qui se célébraient au commencement et à la fin de la saison des eaux (4), c'est-à-dire à l'entrée du printemps et de l'hiver : c'étaient les seuls auxquels étaient convoqués les rois et les seigneurs ; ils avaient lieu dans l'intérieur des temples, loin des regards profanes, et ils étaient toujours souillés de sang humain. Dans les temps anciens, on se contentait de n'offrir qu'une seule victime, mais ensuite on en augmenta graduellement le nombre :

(1) L'ulli est la gomme élastique liquide.
(2) Relation du Lic. Palacios, etc.
(3) Relation du Licencié Palacios, etc.
(4) Ibid. — Herrera, Hist. Gen., decad. IV, lib. 8, cap. 9.

on les choisissait parmi les jeunes garçons de six à douze ans, nés parmi eux, mais de naissance illégitime. La solennité était annoncée, dès la veille, par le bruit des trompettes et des autres instruments sacrés, qui résonnaient du haut des tours. Au jour du sacrifice, les quatre prêtres du conseil sortaient ensemble de grand matin et montaient à la terrasse du temple, chacun portant une cassolette ou encensoir rempli de parfums ; dès que le soleil se montrait sur l'horizon, ils se tournaient vers l'astre et lui présentaient l'encens quatre fois en lui adressant leurs invocations. Ils encensaient ensuite aux quatre coins du monde ; l'un d'eux faisait un discours relatif à la fête ; puis ils se réfugiaient, en courant, dans des pavillons construits aux quatre coins du sanctuaire et s'y reposaient un instant. Ils allaient ensuite chercher dans la demeure du grand-prêtre, qui était voisine du temple, le jeune garçon destiné au sacrifice et le conduisaient quatre fois autour de la cour principale, en chantant et en dansant. Cette cérémonie terminée, le pontife sortait de ses appartements, accompagné de son vicaire, de ses autres officiers et des principaux de la noblesse ; il montait avec eux à l'intérieur du temple, tandis que la foule restait au dehors, dans la cour.

Quatre ministres saisissaient aussitôt la victime par les quatre membres et l'étendaient sur la pierre du sacrifice : au même instant, le sacrificateur principal, orné de grelots aux mains et aux pieds, lui ouvrait le flanc et arrachait le cœur, qu'il remettait palpitant au grand-prêtre ; celui-ci le recevait dans une petite bourse brodée et l'y serrait, tandis que les quatre ministres recevaient le sang dans des calebasses : ils descendaient dans la cour et en aspergeaient les quatre points cardinaux de la main droite ; ils remontaient ensuite, et ce qui restait se renfermait, avec la bourse, dans le corps de la victime, que l'on enterrait, dans le temple, au lieu même où elle avait été immolée. Dans les solennités qui se célébraient à la suite d'une victoire, le sacrifice avait lieu publiquement, dans le parvis du temple. Après avoir enlevé

le cœur de la victime, le prêtre le jetait dans l'air, en se tournant vers les quatre points cardinaux, et une cinquième fois au milieu de la cour, en criant à haute voix : « Que Dieu accepte la récom-« pense de cette victoire. »

Pendant ce temps, les soldats qui avaient été à la guerre s'abstenaient de coucher avec leurs femmes : ils passaient la nuit au calpul (1) ou maison municipale, que les jeunes gens auxquels ils enseignaient l'art militaire disposaient d'avance pour eux ; mais ils allaient boire et manger chez leurs femmes et de là à leurs plantations. Dans ces occasions, les hommes se tiraient, avec des épines de maguey, du sang des parties naturelles, et celui qui se scarifiait le plus était réputé comme le plus brave ; les femmes s'en tiraient de la langue et des oreilles : chacun se l'épongeait ensuite avec du coton et en faisait l'offrande, les premiers à Quetzalcohuatl, et les secondes à Itzcueyé.

En considérant, dans leur ensemble, les cérémonies religieuses des diverses nations de l'Amérique-Centrale, on reconnaît facilement que le culte y était partout basé sur le rituel toltèque, et que les formes mêmes ne différaient guère les unes des autres. Les sacrifices étaient, généralement, de deux sortes, ceux qui s'offraient en commun par les populations réunies avec leurs chefs, et ceux que chacun pouvait offrir en particulier, suivant la mesure de sa dévotion. Les premiers se subdivisaient encore en deux classes distinctes : les uns, d'accord avec le calendrier, avaient leurs jours marqués dans tout le cours de l'année, et ils étaient, suivant les contrées où ils avaient lieu, de cinq et quelquefois de six par semaine (2) ; les autres n'avaient rien de fixe, ils se célébraient seulement lorsque quelque grande nécessité inclinait les princes et les sujets à invoquer le secours spécial de la divinité ;

(1) Relation du Licencié Palacios, etc. — *Calpul* ou, mieux, *Calpuli*, c'est-à-dire, Grande Maison, mot qui indique, d'ordinaire, le lieu du conseil où se réunissent les chefs du village ou du quartier.

(2) Roman, Repub. de los Indios, etc., lib. II, cap. 17.

on pourrait les appeler, avec raison, des sacrifices propitiatoires.

Dans une circonstance analogue, le chef de l'état, réuni en conseil aux principaux de la noblesse, s'entendait avec le grand-prêtre et les autres ministres du culte au sujet de la fête et des nécessités du moment. C'est dans cette assemblée que l'on fixait la qualité, le mode et le temps du sacrifice. Ce n'était cependant qu'après avoir consulté la divinité au moyen des cercles magiques et de l'astrologie judiciaire que l'on osait prendre une résolution définitive. A cet effet, on faisait venir les Ahgih (1) ou astrologues, et ainsi qu'on a vu, au commencement de cet ouvrage, les premiers législateurs appeler les maîtres de la magie pour savoir de quoi se formerait et se sustenterait l'homme (2), de même encore les princes et les prêtres des régions guatémaliennes continuaient à interroger les magiciens, en leur intimant de s'appliquer, avec diligence, à savoir quel serait le jour propice pour le sacrifice qu'ils désiraient offrir. Ceux-ci se mettaient aussitôt en devoir de tracer leurs cercles et leurs figures, jetaient des grains de maïs et de chilé (3), en leur commandant de se joindre et de se combiner au nom du soleil et de la lune.

Dès qu'ils avaient donné leur réponse et signalé le jour que le sort désignait comme le plus heureux, il fallait leur obéir, et telle était la force de leurs oracles, qu'il n'y avait ni à hésiter ni à manquer en un seul point de leurs commandements. C'était alors au tour des prêtres à parler : suivant l'importance attachée à la circonstance, ils ordonnaient un jeûne de vingt, de soixante, de quatre-vingts et même cent jours. Tous, petits et grands, étaient

(1) Id., ibid. — *Ahgih*, c'est-à-dire, Celui du soleil, formé du possessif *ah* et de *gih*, soleil. C'est le titre qu'on donnait aux prêtres, en général, dans les langues issues du Maya, mais spécialement à ceux qui s'occupaient d'astrologie.

(2) MS. Quiché de Chichicastenango.

(3) Ibid. — Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiché, dans une note. — Le chilé est un piment dont le nom quiché est *tzité*, bois de chien.

obligés de se séparer de leurs femmes, et chacun, suivant le degré de sa ferveur ou la mesure de sa dévotion, commençait à se tirer du sang des différentes parties du corps au moins deux fois le jour. Au lever du soleil et à l'entrée de la nuit, les prêtres présentaient de l'encens sur les autels, se baignaient à minuit et se préparaient de toutes les manières à la fête qui allait se célébrer. Tous les hommes, de quelque rang qu'ils fussent, devaient également se baigner à l'eau froide et ensuite se teindre le corps d'une espèce de couleur rouge ; ce qui leur servait comme de silice (1). Durant ce temps de pénitence, ils dormaient sous les portiques des temples, construits dans ce dessein, afin de ne pas s'exposer à pécher ni à enfreindre en quoi que ce fût les prescriptions sacerdotales, dans la crainte de faire manquer l'issue de la fête ou de mourir frappés de la main des dieux.

Il arrivait, en quelques endroits, qu'au lieu de tenir les images des dieux, exposées dans le sanctuaire à la vénération des peuples, on les gardait loin de tous les yeux, cachés au fond d'un temple souterrain ou d'une grotte obscure, dans les gorges profondes qui s'entr'ouvrent dans ces contrées. Les uns en agissaient ainsi, dit-on, par respect pour la divinité, afin qu'en les voyant moins souvent on ne s'accoutumât pas à se familiariser avec elle ; les autres, parce qu'il arrivait parfois que les villes et les villages se dérobaient mutuellement leurs idoles. Dans les lieux où cette coutume existait, le grand-prêtre, soit qu'il fût le chef du pays ou seulement un de ses fils, se soumettait à une pénitence encore plus austère que les autres ; il ne prenait, pour toute nourriture, que des grains de maïs secs et quelques fruits, s'abstenant avec soin de tout aliment qui eût vu le feu. Au lieu des portiques du temple où couchaient les nobles, il allait habiter, durant tout le temps du jeûne, une cabane de feuillage qu'on lui construisait à la hâte dans la forêt, voisine du sanctuaire secret où l'on tenait les idoles ; c'est ce qu'on appelait la « Maison-Verte ». Il demeurait

(1) MS. Quiché.

là, seul comme un ermite, s'astreignant avec constance aux mortifications les plus sensibles : il sacrifiait à ses dieux les victimes de tout genre qu'on lui apportait durant le jour, à l'exception, toutefois, des victimes humaines ; il se tirait du sang de toutes les parties de son corps et l'offrait à ses dieux pour les péchés de son peuple, dont il entreprenait l'expiation (1).

Dans l'intervalle, un des fils ou des plus proches parents du roi se chargeait d'aller chercher et de fournir lui-même tout le bois nécessaire aux holocaustes de chaque jour : à cet effet, il réunissait sous ses ordres tous les jeunes garçons de l'âge de sept à vingt ans ; il les partageait en bandes, à chacune desquelles il donnait un chef qui les conduisait dans la montagne pour aller chercher le bois sec. Cette fonction, si humble en apparence dans nos coutumes européennes, était des plus honorables pour la population américaine : c'était, d'ailleurs, une occupation à peu près journalière pour les enfants des nobles jusqu'au temps de leur mariage ; ils vivaient habituellement sous les portiques des temples, aidant aux prêtres, sans pouvoir jeter les yeux sur l'intérieur du ménage paternel, dans la crainte qu'ils ne s'initiassent trop tôt aux idées charnelles : aussi les parents avaient-ils bien soin d'éviter dans leurs discours toute allusion qui eût trait à ces choses lorsque leurs enfants allaient les visiter (2).

Quand le terme du jeûne était arrivé, les nobles allaient chercher les dieux dans leurs retraites ; ils les habillaient de leurs plus riches vêtements et les apportaient, assis dans de splendides litières, aux temples où ils devaient prendre leur place. Ils ramenaient avec eux le grand-prêtre, ainsi que les victimes destinées aux sacrifices. Dès qu'ils arrivaient aux confins de la ville ou du village, tous les sacrificateurs et ministres des autels sortaient au devant d'eux ; le cortége ensuite rentrait avec une grande pompe.

(1) Roman, Repub. de los Indios, lib. II, cap. 17.

(2) Las-Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 126. — Roman, Rep. de los Indios, lib. II, cap. 18.

De distance en distance, on trouvait des reposoirs, ornés de feuillage et de fleurs, où l'on s'arrêtait avec l'idole; on la plaçait sur l'autel qui lui avait été préparé à l'avance, au son des instruments, et l'on immolait des victimes en son honneur. C'est ainsi que les dieux rentraient parmi les populations. Dans les endroits où on les gardait simplement au fond des temples, les nobles se contentaient de les porter en procession autour de la ville et de leur offrir des sacrifices aux divers reposoirs (1); ensuite ils les transportaient dans l'enceinte destinée au jeu de paume, les asseyaient sur leurs trônes, ayant soin de placer un grand vase d'argent ou d'autre matière précieuse aux pieds de l'idole. Alors le jeu commençait, et les perdants jetaient dans ce vase les gages qui rappelaient leurs pertes (2).

Ainsi que les Mayas et les autres nations du Nouveau-Monde, les peuples guatémaliens reconnaissaient des génies ou des dieux tutélaires des eaux, des forêts, des champs et des maisons. A ces derniers ils donnaient le nom de Chahalha (3). Lorsqu'ils édifiaient une demeure nouvelle, ils avaient soin d'en consacrer une partie à leurs lares et pénates et l'arrangeaient en forme d'oratoire; ils y élevaient un autel, où ils brûlaient l'encens et offraient leurs sacrifices domestiques. Quand ils allaient couper les bois nécessaires à la construction d'une maison, ils suppliaient ces dieux de leur être favorables, de faire en sorte que l'édifice durât longtemps, que le bonheur y résidât et qu'aucun malheur jamais ne la frappât (4). Pour mieux en assurer le succès, les plus riches enterraient dans ses fondations un cadavre qui, dans leur idée (5),

(1) Roman, Repub. de los Indios, etc., lib. II, cap. 17.

(2) Alvarado Tezozomoc, Cronica Mexicana, MS., cap. 1.

(3) Roman, ibid. ut sup. — *Chahal-ha*, Gardien de la maison.

(4) Las-Casas, Hist. Apolog. de las Ind.-Occid., tom. III, cap. 126.

(5) Ximenes, note au chap. 31 de Hist. de los Reyes del Quiche. — Les Indiens du pueblo de San-Juan-Sacatepeques, où j'écris ces lignes, assurent que, lorsqu'on bâtit l'église de ce village, leurs anciens, pour se conformer à l'usage antique, égorgèrent chacun un de leurs fils, dont ils mirent les cadavres dans les fondations. C'est une tradition.

devait en être le gardien perpétuel. Dès que les murs en étaient élevés, ils offraient un nouveau sacrifice, les arrosaient du sang de la victime et les ornaient de plumes.

Ils aimaient à sacrifier dans les lieux obscurs, dans les grottes et les cavernes, au fond des précipices, au bord des eaux et sous le feuillage d'un grand arbre ; ils se croyaient doublement favorisés s'ils rencontraient réunis un ombrage épais et une source coulant entre ses racines, disant qu'ils y trouvaient deux divinités ensemble (1). Les embranchements des chemins, la cime des rochers et des montagnes, tels étaient encore les lieux où ils s'imaginaient voir les génies et les dieux recevoir leurs hommages avec plus de complaisance. Combien avons-nous visité de ces endroits où nous avons trouvé les ruines d'un oratoire, d'un autel pyramidal, en pierres plus ou moins dégrossies, où les Indiens d'autrefois offraient, en passant, leur prière au génie du chemin. Sur toutes les routes on voyait de ces chapelles ; le voyageur qui s'y arrêtait cueillait une poignée d'herbes, s'en frottait les jambes, y crachait avec respect et la déposait ensuite sur l'autel avec une petite pierre, persuadé que cet acte de foi allait lui rendre la vigueur ; il offrait ensuite, suivant ses moyens, un peu de coton, de sel ou de cacao, du chilé ou de quelques-unes des autres choses qu'il portait. Tout restait là et s'y pourrissait, nul n'étant assez hardi pour enlever ce qu'il regardait comme sacré (2).

Si un Indien, cheminant seul par la campagne, venait à voir de loin un tigre, il se recommandait aux dieux, confessant à haute voix les péchés dont il se sentait coupable, et en demandait pardon au ciel. Si le tigre s'avançait vers lui, il s'écriait : « J'ai « commis autant de péchés, ne me tue point. » S'ils étaient plusieurs, ils s'asseyaient, en voyant l'animal féroce, et se disaient les uns aux autres : « L'un de nous a commis un péché ; le tigre « le tuera. »

(1) Roman, Repub. de los Indios, etc., lib. II, cap. 19.
(2) Id., ibid.

Quel que fût le travail qu'ils entreprissent, ils commençaient ordinairement par le sanctifier, en offrant des sacrifices, en encensant les instruments dont ils allaient se servir, persuadés qu'ils devaient en acquérir plus de force et de capacité. A l'époque des semailles, les laboureurs s'y préparaient par le sacrifice de quelques poules ; ils en prenaient le sang, qu'ils répandaient à l'entour du champ qu'ils voulaient ensemencer : dans l'intervalle, ils se gardaient bien de commettre le moindre péché de la chair. Chez les Pipiles de Mictlan, on se préparait aux semailles par de grandes solennités ; ils rassemblaient, dans de petits vases, de toutes les espèces des graines qu'ils voulaient planter et les plaçaient sur les autels devant les images des dieux ; ils creusaient ensuite une fosse, et, après les y avoir rangées, les recouvraient de terre et brûlaient, par-dessus, une grande quantité de copal et d'ulli. Les prêtres se tiraient ensuite du sang du nez et des oreilles et se passaient dans les cartilages un roseau, qu'ils brûlaient, après cela, en l'honneur des idoles. Ils se scarifiaient également la langue et le membre génital, en suppliant les dieux de faire prospérer les biens de la terre. Le grand-prêtre en donnait le premier l'exemple ; mais, au lieu d'offrir tout simplement son sang sur l'autel, il en frottait les pieds et les mains de ses dieux, dont il consultait alors les oracles. Ses quatre premiers ministres étaient chargés de les faire connaître au peuple ; ils levaient alors l'interdiction de coucher avec leurs femmes et commandaient à tous d'user du mariage, les semailles ne pouvant se faire que lorsque cet acte était accompli. S'il s'agissait de planter le cacao, il y avait d'autres cérémonies : on choisissait les plus beaux grains, on les exposait au serein pendant quatre nuits de pleine lune, et, au moment de les mettre dans la terre, ceux qui étaient chargés de cette culture devaient s'approcher de leurs femmes avec des modes d'une grande lubricité (1).

(1) Relation du Licencié Palacios, etc.

Avant de commencer à sarcler le maïs ou le frijol, les cultivateurs déposaient des braises, avec quelques grains d'encens, aux quatre coins du champ, en priant humblement les génies protecteurs de la campagne de leur faire avoir une moisson heureuse. Dès que l'épi était formé (1), on en cueillait les prémices dont on portait une partie aux prêtres du lieu, et quelquefois on la réduisait en farine, pour leur en épargner le travail; de l'autre partie, ils faisaient des pains ou galettes qu'ils offraient à l'idole gardienne du champ, et ensuite les donnaient à manger aux pauvres ou aux infirmes (2). Au temps de faire la moisson, ils amoncelaient le maïs dans le champ, jusqu'à ce qu'il sortît de terre une gerbe nouvelle, en disant qu'il ne convenait pas de l'enlever, avant qu'ils n'en eussent eux-mêmes donné le signal (3). La récolte une fois rentrée, ils en payaient en grains la dîme aux prêtres.

Il y avait quatre choses que les Indiens de ces contrées demandaient plus particulièrement au ciel dans leurs prières : c'était une longue vie avec la santé, des enfants et les moyens de se soutenir dans l'aisance. Pour obtenir la première, étaient leurs sacrifices ordinaires et leurs mortifications; pour la santé, ils faisaient également des sacrifices, et envoyaient aux prêtres, afin qu'ils les immolassent, différentes sortes d'oiseaux, mais surtout des cailles, car on les regardait comme propitiatoires contre les maladies. Si le malade qui en faisait l'offrande était un grand seigneur, le médecin (4) demeurait constamment à ses côtés; si le malade, au contraire, était un homme du commun, sa femme, prenant un objet d'une certaine valeur, allait trouver le médecin, disant : « Un

(1) Lorsque l'épi du maïs est formé, on le cueille tendre encore et on en porte à l'église; on les dépose sur l'autel, et l'offrande est pour le prêtre : les épis verts s'appellent du nom mexicain *elotl* dans presque toute l'Amérique-Centrale; on en fait des *tamales* et des boissons fort recherchées des gens du pays. Nous en avons eu notre part, comme au temps des prêtres idolâtres.

(2) Roman, Repub. de los Indios, etc., lib. II, cap. 19.

(3) Ximenes, note au chap. 31 de son Hist. de los Reyes del Quiche, etc.

(4) Roman, ibid. ut sup. Les médecins faisaient toujours partie du corps sacerdotal; ils étaient Ahgih ou astrologues.

« tel, votre fils, est malade, je vous supplie ardemment de vouloir « le visiter. » En même temps, sans attendre sa réponse, elle déposait son présent entre ses mains, et s'en retournait. Le médecin laissait alors l'objet, et allait trouver le malade. Si la maladie était légère, il lui faisait prendre ou lui appliquait des herbes dont il connaissait la vertu; si elle était grave, et qu'elle offrît du danger, il lui disait : « Tu as commis quelque péché ! » Par ces seules paroles, il le poussait à bout et le pressait si vivement, que le patient, cherchant dans sa mémoire, finissait ordinairement par avouer quelque faute, commise peut-être dix ou quinze ans auparavant. Cette confession était regardée comme le remède le plus efficace dans la circonstance. Alors le médecin traçait ses cercles et tirait le sort, pour savoir quelle sorte de sacrifice il devait engager le malade à offrir. Tous avaient une grande confiance dans leurs médecins. Dans le danger, ils faisaient souvent le vœu, s'ils guérissaient, d'immoler un esclave, et parfois même, un de leurs fils ou une de leurs filles : ce qu'ils exécutaient en personne, s'ils obtenaient leur guérison, car ils regardaient comme un grand péché d'oublier l'accomplissement de leurs vœux.

L'espoir d'avoir des enfants, lorsqu'il ne leur en venait pas, leur faisait imaginer également toute espèce de mortifications corporelles et de sacrifices. Ils appelaient à leur aide les médecins et les astrologues, qui mettaient en œuvre leurs enchantements et leurs sortiléges, afin de les satisfaire. Ils leur persuadaient que leurs péchés étaient la cause de leur stérilité; ils leur commandaient, au nom des dieux, de faire pénitence ; au mari et à la femme de se séparer, souvent pendant quarante ou cinquante jours, de ne rien manger de salé, mais de se contenter de pain sec, de s'enfermer l'un loin de l'autre dans des grottes et des lieux obscurs, etc. ; ce à quoi ils se soumettaient ordinairement de grand cœur, dans l'espoir d'obtenir un héritier (1).

(1) Roman, Repub. de los Indios, lib. II, cap. 19.

A la naissance du premier enfant, ils lui imposaient le nom de la déité qui présidait à ce jour d'après le calendrier (1), évitant, toutefois, de lui donner celui de son père ou de sa mère. Ils sacrifiaient une poule ou l'envoyaient au prêtre, pour qu'il la tuât, en actions de grâces, aux dieux, du présent qu'ils avaient reçu. Plusieurs jours se passaient ensuite en festins auxquels ils invitaient leurs parents et leurs amis. Si le père de l'enfant était de haute catégorie, il priait le roi et les princes de la famille royale de lui faire l'honneur d'y assister. Pour laver le nouveau-né, on le portait en cérémonie à une fontaine ou à la rivière la plus voisine, on y offrait un sacrifice d'encens et de papillons ; après quoi, on jetait à l'eau tous les objets qui avaient servi à la mère et à l'enfant depuis sa naissance, ainsi que la pierre avec laquelle on échauffait le ventre de l'accouchée après son enfantement. Le prêtre Ahgih se mettait ensuite en mesure de fixer, par les divinations, le jour où il fallait trancher l'ombilic ; dès qu'il était arrivé, on le plaçait sur un épi de maïs et on le coupait avec un couteau neuf qui n'avait encore servi à aucun usage ; puis on jetait le tout, à l'exception de l'épi, dans la même fontaine, comme chose sacrée et bénie : alors, sans doute, avait lieu également la cérémonie de la circoncision qui se pratiquait chez la plupart des nations de l'Amérique-Centrale. L'épi était ensuite égrené avec soin : si c'était au temps des semailles, on le semait ; sinon, on attendait que la saison en fût venue. Lorsqu'il commençait à pousser, on le sarclait avec précaution, on le récoltait après, et du nouveau grain on faisait deux parts : la première servait à faire des bouillies pour l'enfant, car c'était la première chose qu'il mangeait ; la seconde était envoyée à l'Ahgih qui avait tiré l'horoscope du nouveau-né : de cette dernière part,

(1) Chacun des jours du calendrier portait un nom différent ; mais, au bout du mois, les mêmes nous revenaient, quoique avec une différence dans le chiffre. C'est ainsi qu'il y avait un prince appelé Cablahuh-Tihax, Douze-Couteaux ; Lahuh-Tzy, Dix-Chiens, etc. C'était là le premier nom qu'on imposait à l'enfant ; mais on lui en donnait d'autres plus tard en raison des circonstances.

on gardait encore quelques grains, afin qu'il pût les semer lui-même, quand il serait devenu grand (1).

Le jour où l'on sevrait l'enfant était également un jour de fête pour ses parents, qui y invitaient beaucoup de monde : ils offraient alors de nouveaux sacrifices ; il en était de même lorsqu'il commençait à marcher, lorsqu'il commençait à balbutier quelques mots, les offrandes et les holocaustes augmentant à mesure qu'il avançait en âge. C'étaient de nouvelles réjouissances le jour qu'on lui coupait les cheveux ; on les roulait avec de l'encens, et on les brûlait en cérémonie (2). On célébrait chaque année le jour de sa naissance avec beaucoup de pompe, suivant le rang de la famille (3). A l'âge de sept ans, le père ramenait l'enfant au prêtre comme pour lui faire confirmer lui-même son aruspice, et lui enseignait à se tirer du sang des diverses parties de son corps. Les premiers objets que les enfants apprenaient à travailler de leurs mains étaient destinés à l'Ahgih : si c'était un garçon, il offrait une arbalète ; si c'était une fille, une étoffe qu'elle avait tissée et qu'elle allait elle-même porter au prêtre.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe étaient gardés avec une grande sévérité jusqu'à l'époque de leur mariage. On a vu comment les garçons assistaient les prêtres ; en retour, ils en recevaient une instruction conforme à leur rang. Les jeunes filles étaient également amenées au temple dès l'âge de huit ans ; elles étaient tenues dans une espèce de monastère par des matrones vigilantes, et n'en sortaient que pour se marier. Leur mariage était une affaire qui se traitait sans les futurs, entre les seuls parents : ils demeuraient dans une ignorance mutuelle à l'égard l'un de l'autre, et ne se connaissaient que le jour où ils étaient destinés à s'appartenir. Le respect et l'obéissance qu'un fils avait pour

(1) Roman, Repub. de los Indios, etc., lib. II, cap. 19. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIII, cap. 18.

(2) Torquemada, ibid.

(3) Roman, Repub. de los Indios, lib. II, cap. 19.

son père le tenaient dans une complète soumission en toutes choses (1).

Les femmes épousaient généralement des hommes de leur propre tribu, et, autant que possible, les alliés du côté paternel. Leurs parents n'éprouvaient à cet égard aucun embarras, le père du jeune homme étant seul obligé de faire toutes les démarches. S'il était d'un rang élevé, il faisait choix, parmi ses amis, de ceux qu'il croyait les plus capables de se charger d'une commission délicate, et les envoyait avec des présents au père de la jeune fille, en le suppliant de consentir à ce qu'elle devînt l'épouse de son fils. Si les présents étaient refusés, c'était un signe que l'union ne pouvait avoir lieu. Dans le cas contraire, la chance était toute en sa faveur. Il laissait alors passer quelques jours, après quoi il envoyait de nouveaux députés, portant des présents plus considérables que les premiers, et chargés de renouveler la demande, afin que le père voulût bien accorder sa fille en mariage à son fils. A la suite d'une troisième ambassade, les choses étant complétement consenties de part et d'autre, les deux familles commençaient à se traiter comme alliées; elles travaillaient à disposer convenablement toutes les choses de la noce, et traitaient du jour où l'on transporterait la fiancée à la maison de son futur.

Ces arrangements une fois conclus, le beau-père l'envoyait chercher par un grand nombre de femmes âgées et de distinction; elles étaient accompagnées d'un cortége de seigneurs qui devaient amener la fiancée, portée sur leurs épaules dans un palanquin superbe, dût le voyage être même de vingt-cinq ou de trente lieues. Le jour qu'on la leur remettait était célébré par de grandes réjouissances : toutes les familles des environs étaient conviées à un repas splendide où l'on n'épargnait ni les viandes ni les liqueurs enivrantes. Des ballets se formaient dans les cours et les jardins, où l'on chantait les grandeurs des deux familles (2).

(1) Id., ibid.

(2) Nous avons nous-même été témoin, bien souvent, de ces usages encore,

La fiancée se mettait ensuite en chemin : lorsqu'elle était près d'arriver au lieu de la résidence de son beau-père, celui-ci envoyait à sa rencontre un nouveau cortége de nobles, dont la mission était de la saluer et d'offrir devant ses yeux trois ou quatre sacrifices d'encens et de cailles, en actions de grâces au ciel de la venue de leur dame. Du moment qu'elle était descendue dans la maison de son beau-père, on l'asseyait avec respect sur un lit de parade, formé de nattes et de tapis précieux : alors commençait une suite de danses et de chants de réjouissance, au son des instruments ; rien n'était épargné pour donner de la solennité à la fête. Un autre seigneur d'un rang analogue à celui du beau-père joignait les mains des fiancés et liait ensemble les deux bouts de leurs manteaux ; au milieu de diverses autres cérémonies, il les exhortait à être unis et fidèles l'un à l'autre et à remercier les dieux de les avoir faits mari et femme. La nuit venue, des matrones respectables les conduisaient dans la chambre nuptiale et leur apprenaient quels étaient les devoirs du mariage. Quant à la dot des époux, les parents et les vassaux étaient, d'avance, chargés de la régler (1).

Parmi les gens de classe inférieure, le père, et, à son défaut, un frère de celui-ci, un parent ou un ami quelconque, allait, d'ordinaire, demander en mariage la fille qu'il destinait à son fils. A la première entrevue avec le père de celle-ci, il apportait les présents et donnait à connaître la quotité des biens que devait posséder le futur. C'était la mère qui allait chercher sa belle-fille, et la cérémonie était célébrée par un des principaux de la même classe, qui en même temps avertissait les époux de leurs devoirs. Par son mariage, la jeune fille devenait, en quelque sorte, la propriété de la famille dans laquelle elle entrait; les présents faits à son père étaient, à vrai dire, le prix de sa personne. Aussi

en grande partie, conservés dans la Véra-Paz et dont les détails se retrouvent dans Las-Casas, Hist. Apolog., etc.

(1) Roman, Rep. de los Indios, etc., lib. II, cap. 10.

ne rentrait-elle jamais sous le toit paternel ; si son mari venait à mourir, elle épousait son frère, fût-il lui-même marié, ou le parent le plus proche à défaut de frères (1).

Les enfants provenant de ces unions ne regardaient pas comme leurs parents le père, la mère, ni les frères, ni les sœurs de leur mère ; d'après leur manière de voir, la parenté n'existait que du côté paternel : aussi ne se faisaient-ils aucun scrupule d'épouser les plus proches parents de la ligne maternelle, et même leur propre sœur, si elle était d'un père différent. Si le fils d'un seigneur épousait une fille trop jeune pour le lit nuptial, son père lui donnait une esclave, en attendant l'âge nubile de sa femme ; mais les fils naissant de ce concubinage n'entraient jamais au partage des biens ni des dignités de leur père (2).

Une femme noble pouvait épouser un homme d'un rang inférieur, même un esclave ; mais ses enfants, suivant l'état du père, demeuraient au rang de vassaux ou dans la servitude. Si une femme noble était surprise en adultère, on se contentait, la première fois, de lui faire une simple réprimande ; la seconde fois, son mari pouvait la corriger d'une peine afflictive ou la répudier : dans ce dernier cas, elle demeurait libre de se remarier. Si une femme abandonnait son mari pour un autre ou le délaissait pour cause de mésintelligence ou de mauvais traitements, et retournait chez ses parents, le mari pouvait toujours la réclamer ; cependant, si le dégoût ou l'impatience le prenaient, il avait le droit d'en prendre une autre. La première, alors, demeurait indépendante et libre de son état, et chacun la considérait comme une femme puissante.

Ceux qu'on accusait publiquement de quelque péché charnel payaient une amende. Si c'étaient des jeunes gens à qui leurs parents leur en faisaient un crime, comme d'une honte qui retombait sur eux, ils pouvaient être condamnés à la peine de mort.

(1) C'est absolument la loi hébraïque.
(2) Roman, ibid. ut sup.

Si quelqu'un péchait avec l'esclave d'un autre, il était condamné à une amende, ou à donner, à sa place, une autre esclave de même valeur. Si l'esclave était aimée de son maître, la peine était plus grande.

Si le père traitait du mariage de son fils ou de sa fille et refusait ensuite de satisfaire à ses engagements, il était châtié avec sévérité, la loi ne permettant à personne de tromper son prochain.

Celui qui commettait un adultère avec la femme de son seigneur ou de son maître était mis à mort ; s'il était esclave, on le précipitait du haut en bas d'un rocher.

Le meurtre et l'assassinat étaient punis de mort. Le voleur rendait l'équivalent des objets volés ; il était, en outre, condamné à une amende au profit du trésor royal. En cas de récidive, on le dénonçait à sa famille, et, si celle-ci refusait de s'en occuper, il était aussitôt pendu. Les biens de tout homme condamné à la peine de mort étaient confisqués au profit du trésor, et sa femme et ses enfants vendus comme esclaves, à quelque rang qu'ils appartinssent. L'empoisonneur et celui qui jetait des maléfices étaient brûlés vifs.

Celui qui commettait un vol dans un temple ou dans un lieu sacré était précipité dans un abîme ; si les objets dérobés étaient de peu d'importance, on se contentait de vendre le coupable comme esclave.

Le chasseur et le pêcheur, surpris sur les terres du voisin, étaient dépouillés aussitôt de leurs instruments et du fruit de leur chasse ou de leur pêche ; s'ils étaient étrangers au pays ou des frontières ennemies, on les conduisait devant le chef du territoire où ils avaient été pris, et ils étaient sacrifiés aux dieux.

Le vassal fuyant son maître ou son suzerain, s'il était repris, était mis à mort, et sa femme et ses enfants réduits en esclavage. Celui qui, après avoir servi dans la maison d'un seigneur, en sortait laissant incomplets les objets commis à sa fidélité, payait la valeur de tout ce qui manquait.

Toute trahison envers l'état ou le souverain, la découverte des secrets du gouvernement ou le passage à l'ennemi, amenaient la peine de mort contre le coupable ; sa femme et ses enfants étaient vendus et ses biens confisqués.

Lorsqu'un des grands, dans la Véra-Paz ou dans les autres contrées guatémaliennes, tombait malade, la famille s'empressait d'appeler et de réunir les médecins : tels étaient le respect et la vénération que ceux-ci avaient pour leurs seigneurs, que jamais on ne les vit manquer au moindre appel. Dans les cas ordinaires, ils usaient des simples que le pays leur fournissait en abondance, et dont ils connaissaient admirablement toutes les vertus. S'il y avait de la gravité dans la maladie, ils recouraient aussitôt aux sortiléges et aux sacrifices, ainsi que nous le mentionnons plus haut (1).

Si la maladie résistait à leurs efforts, voyant le patient sur le point d'expirer, ils lui mettaient une pierre d'un grand prix entre les lèvres, afin qu'elle pût recevoir son âme à la sortie de son corps. Dès qu'il avait rendu le dernier soupir, son parent ou ami le plus intime lui frottait doucement le visage et reprenait ensuite la pierre, qu'il conservait comme un souvenir sacré. La famille, ou, si le défunt était un prince souverain, la cour envoyait aussitôt des députés à tous les seigneurs de ses états et aux princes alliés pour les aviser de la mort du roi et les inviter à ses funérailles. En attendant leur arrivée, le cadavre était embaumé. Revêtu ensuite des ornements de sa dignité, on le plaçait sur son trône, avec toutes les richesses qu'il avait, à dessein, amassées durant sa vie pour l'accompagner au tombeau.

Les grands de sa cour, ceux des provinces aussi bien que les princes alliés et amis, déposaient à ses pieds les présents qu'ils avaient apportés, de leur côté, comme un dernier hommage ou

(1) Tous ces détails sont tirés également de Las-Casas et de Ramon, aux lieux déjà tant de fois cités. Ce sont les mêmes qu'ont copiés depuis Torquemada, Juarros, etc.

témoignage de leur amitié. On enveloppait alors le défunt d'étoffes précieuses et on le portait en pompe au lieu destiné pour sa sépulture. A cet effet, on préparait d'avance, dans une plaine élevée en vue de tous, à peu de distance de sa capitale, une fosse profonde, maçonnée tout autour avec soin ; on y descendait le cadavre assis sur son siége, environné de tous les objets précieux réunis en son honneur. Le caveau était fermé avec de grandes pierres formant comme un cercueil ; on immolait à ses pieds les esclaves qui lui avaient été le plus attachés durant sa vie et on murait leurs cadavres pour le servir dans sa dernière demeure, enterrant avec eux tous les instruments dont ils avaient fait usage dans son palais. Sur ce tombeau on amassait une quantité énorme de pierres et de terre, que l'on élevait, suivant le rang du défunt, à une hauteur considérable. Ces tumuli, de forme conique, se rencontrent encore dans la plupart des régions guatémaliennes, où ils attirent les regards des voyageurs. Au pied de chacun de ces sépulcres, on bâtissait ensuite un autel pyramidal où les parents et les amis allaient brûler de l'encens et offrir des sacrifices aux mânes des morts (1).

Les familles moins riches se contentaient d'ériger des tombes ordinaires au centre même de leurs héritages (2) ; s'ils n'y déposaient ni or ni argent, ils y renfermaient les ustensiles et les meubles qui avaient servi au défunt durant sa vie. Pour les plus pauvres il y avait, à côté des villes, des cimetières publics, quelquefois d'une étendue considérable ; pour chaque cadavre on creusait un trou de deux mètres environ de profondeur, qu'on entourait de pierres brutes ; le mort y était assis sur ses jambes, ayant à côté de lui les instruments de son travail. On le couvrait ensuite de pierres et de terre, de manière à ce qu'aucun animal ni bête fauve ne pût fouil-

(1) Tous les voyageurs qui ont été à Guatémala savent que la plaine où la moderne cité de ce nom est bâtie offre un grand nombre de ces tumuli. Les plus considérables que nous ayons vus sont ceux de la Véra-Paz.

(2) Ximenes, Hist. de los Reyes del Quiche, etc.

ler sa dernière demeure. Ce cimetière comme celui que nous avons visité au pied de la cité de Nimpokom, auprès de Rabinal, étaient placés ordinairement sur un plan incliné, environné de ravins où les eaux pouvaient couler sans atteindre les restes des morts; on y voyait quelques petits bois couvrant de leur ombrage l'autel pyramidal, protecteur du cimetière, où chacun était libre d'aller déposer ses offrandes, en mémoire de ceux qui lui étaient chers.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Insuffisance des documents pour l'histoire de l'Yucatan. Noh-Pat, roi d'Uxmal. Prophétie du tunkul et du zoot d'argent. La vieille de Kabah et son petit-fils Ahcunal. Malice d'Ahcunal. Il découvre les instruments enchantés et en touche. Leur effet. Ahcunal appelé à la cour de Noh-Pat. Ce prince lui porte un défi. Le chemin de Kabah. La lutte entre Noh-Pat et Ahcunal. Celui-ci est vainqueur. Il est proclamé roi. Commencement de son règne. Palais du devin, à Uxmal. Déréglements d'Ahcunal. *Kuul-Katob* ou les dieux d'argile. Les dieux quittent Uxmal. Explication historique de la légende d'Ahcunal. Les Tutul-Xius relèvent Mayapan. Siége et prise de cette ville par les Quichés. Révolte des Mayas contre Ahcunal. Sa mort. Uxmal abandonné aux prêtres. Le fantôme du Devin dans les ruines d'Uxmal. Prophétie d'Ahkuïl-Chel. Can-Ek enlève la fiancée du roi de Chichen et s'enfuit au Peten. Fondation de Tayazal et de la principauté de Peten-Itza. Mochan-Xiu, dernier roi des Mayas. Prophétie de Chilam-Balam, touchant l'arrivée des Espagnols. Révolte des grands du Maya. Destruction de Mayapan. Dissolution de la monarchie. Les Tutul-Xius à Mani. Peste et guerre civile dans l'Yucatan.

L'histoire de l'Yucatan s'enchaîne naturellement par la position de cette péninsule à celle des états guatémaliens. Dans les deux chapitres que nous avons consacrés ailleurs à cette noble contrée, nous avons dû nous contenter, à défaut de documents originaux, de relier entre eux les lambeaux de quelques rares traditions recueillies dans les manuscrits de Medel, de Palacios et de Bienvenudo, ainsi que dans les ouvrages de Lizana, de Cogolludo et d'Herrera, dont l'intérêt n'a fait que croître, depuis que les voyages de quelques touristes modernes ont fait connaître au

monde les ruines éparses sur le sol de l'antique empire des Mayas. Mais nous regrettons de le dire, le Chiapas où l'on trouve les vastes palais de Palenqué et d'Ococinco, l'Yucatan et les côtes septentrionales de Honduras où paraît avoir existé la civilisation la plus avancée de l'Amérique, sont encore les pays que nous connaissions le moins. C'est pour jeter quelque lueur sur cette histoire si obscure et pour aider à dissiper les nuages qui l'environnent que nous avons travaillé à coudre ensemble ces lambeaux dans l'ordre le plus logique. Nous ouvrons la voie! D'autres viendront remplir les vastes lacunes qne nous sommes obligé de laisser subsister et feront disparaître les erreurs inséparables d'un premier essai de ce genre. Faute de documents plus positifs, nous faisons usage de tous ceux qui se sont présentés sous notre main : nous prenons la légende maya telle que nous la rencontrons, la période que nous allons parcourir étant encore plus stérile en souvenirs que la première. Nous demandons pardon au lecteur de ne lui donner, pour ainsi dire, dans ce chapitre, que des fables; mais dans la persuasion où nous sommes que ces traditions, dans leur naïveté légendaire, enveloppent des faits positivement historiques, nous préférons laisser à chacun le soin de constater par lui-même l'état réel des mœurs et des coutumes d'un peuple qui se font souvent connaître beaucoup mieux dans ces récits merveilleux que dans une histoire ornée seulement de sa froide nudité (1).

Moins d'un siècle après la translation de l'empire dans la belle cité d'Uxmal, dans le temps que la monarchie maya, relevée par les Tutul-Xius, jouissait de ses dernières années de prospérité,

(1) Un grand nombre des détails qui suivent sont extraits d'un article du *Registro Yucateco*, journal littéraire publié à Mérida d'Yucatan, tom. II, intitulé *Dos Dias en Nohpat*. Ils s'accordent généralement avec ceux qu'on trouve, sur le même sujet, dans les ouvrages de Stephens et avec ceux que m'a fournis le señor Cazares, Yucatèque instruit et ancien député de son pays à Mexico.

Noh-Pat régnait avec un éclat qui surpassait, s'il était possible, celui de ses prédécesseurs. Environné d'une cour choisie, obéissant à ses moindres ordres, en relation d'amitié avec tous les monarques de son époque, Noh-Pat semblait n'avoir rien à souhaiter pour être tout à fait heureux ; mais ceux qui le voyaient de près avaient reconnu qu'un chagrin profond rongeait secrètement son cœur. Quelle pouvait être la cause de ses soucis ? Une tradition antique, qui remontait aux temps de la fondation d'Uxmal, annonçait qu'un jour viendrait où, après une longue paix, l'empire serait bouleversé par des guerres et des discordes cruelles, et qu'alors le peuple tomberait dans une misère profonde. Un certain nombre de Katun ou d'époques royales était désigné également, à la suite desquelles cette fatale prédiction commencerait à s'accomplir : il était dit qu'au jour où l'on entendrait résonner le bruit d'un tunkul d'argent, s'harmoniant d'une manière particulière avec un zoot (1) du même métal, ce serait le signal de la chute du monarque et du commencement des calamités de l'empire des Mayas. Nul sacrifice, aucune offrande n'était capable de rien changer à ce que les dieux avaient décidé, et, au moment où l'Ahtepal tomberait de son trône, celui qui aurait touché ces instruments funestes prendrait aussitôt sa place.

Tout paraissait annoncer que cette prophétie sinistre était sur le point de s'accomplir ; le nombre des Katun était révolu, et l'on touchait à la fin de la longue paix dont la terre de Maya avait joui depuis l'avénement des Tutul-Xius. Noh-Pat le savait, c'était là la cause de la tristesse inexprimable qui voilait si souvent son visage. En vain avait-il cherché à en dissiper les nuages dans les plaisirs et les hommages de sa cour, en érigeant, à grands frais, de nouveaux palais dans la ville de Noh-Pat à laquelle il avait donné son nom, et dans celle de Kabah, où il s'était créé une retraite

(1) Nous avons dit précédemment ce que c'est que le *tunkul*. Le *zoot* est une espèce de sonnette de métal en usage dans l'ancienne musique maya.

splendide (1), rien ne pouvait lui ôter l'idée qu'il serait le dernier roi de sa dynastie.

Kabah, dont il aimait à parcourir les vastes terrasses et les jardins aux frais ombrages, aux bassins toujours remplis d'une eau limpide, était précisément le lieu d'où devait sortir l'arrêt de sa condamnation. Il y avait dans cette ville une vieille femme, vivant pauvrement des fruits de son travail, mais que tout le monde respectait à cause de sa sagesse et de la science qu'elle avait des choses occultes : pauvres et riches la consultaient comme un oracle. Elle était veuve ; de tous les enfants qu'elle avait eus, il ne lui restait qu'un jeune garçon, fils d'une de ses filles, et l'unique consolation de ses vieux ans. Il était petit de taille, mais son esprit, sa vivacité, et les rares qualités qu'il avait reçues de la nature, non moins que les secrets merveilleux que lui avait enseignés son aïeule, lui avaient fait donner le nom d'Ahcunal, ou le Devin. Se défiant, toutefois, de sa témérité, la vieille ne lui avait encore communiqué que des secrets dont il ne pouvait abuser.

Ahcunal le savait. Il observait avec attention son aïeule, épiant jusqu'à la moindre de ses démarches, dans l'espérance d'en apprendre davantage et de saisir ce qu'elle désirait lui cacher. Il avait remarqué que sa coutume ordinaire était de se retirer dans le coin de la maison, et de s'accroupir auprès du foyer où elle faisait cuire ses galettes (2), sans jamais bouger de cet endroit que pour des moments extrêmement courts. Il avait vu que, une fois assise à cette place, elle tombait dans une méditation profonde, les yeux constamment fixés sur une grande pierre qui, avec quelques autres,

(1) Les palais de Kabah, élevés à plusieurs étages au-dessus les uns des autres, comme les palais de l'antique Babylone, étaient d'une grande magnificence, à en juger par les vastes ruines qui existent encore, et dont on trouve les plans dans l'ouvrage architectonique de Catherwood et dans Stephens, Incidents of travel in Yucatan, vol. I, chap. 17.

(2) Ce foyer n'est autre chose qu'une réunion de trois ou quatre grosses pierres qui servent comme de chenets et se placent ordinairement dans un coin de la maison, la cuisine, etc.

composait l'âtre domestique. Ahcunal savait que le froid ne pouvait être la cause de sa constance à revenir à cet endroit; mais il cherchait vainement à s'en rendre compte, et sa curiosité en était vivement excitée : il résolut enfin de la satisfaire à quelque prix que ce fût.

La vieille ne sortait guère que pour puiser de l'eau au zonote voisin, c'était Ahcunal qui était chargé de pourvoir au reste. Pour arriver à ses fins, il fallait trouver le moyen de se débarrasser de la présence de son aïeule, et profiter de son absence pour découvrir le foyer et en enlever la pierre. Dans ce dessein, il fora un petit trou au fond de sa cruche, afin que la vieille femme, en la remplissant à la fontaine, se vît forcée d'y rester quelques moments de plus que d'habitude. A peine se fut-elle mise en chemin qu'il ôta le feu et les cendres, et enleva la grande pierre qui servait d'âtre. Quel ne fut pas son étonnement, en découvrant sous cet appareil si commun, un tunkul et un zoot en argent, qui paraissaient y avoir été cachés depuis plusieurs siècles. Ainsi que la plupart des Mayas, il ignorait la prédiction attachée à ces instruments : elle n'était connue, suivant toute apparence, que des prêtres, des grands et de la vieille femme, qui se réservait peut-être d'en faire usage et d'en découvrir le secret à son petit-fils, lorsqu'il aurait atteint un âge plus capable d'en supporter les conséquences.

Non moins émerveillé que surpris de la richesse et de la forme de ces deux instruments, Ahcunal s'en saisit sans balancer et, d'une main, agitant le zoot, de l'autre il toucha hardiment le tunkul. L'effet en fut instantané; ils vibrèrent avec tant de force et en même temps avec une douceur et une harmonie si extraordinaires, que toutes les villes d'alentour, jusque dans les montagnes qui s'élèvent derrière Uxmal, en furent saisies d'admiration; le roi, qui était en ce moment assis sur son trône, environné de sa cour, en fut frappé d'épouvante et tomba évanoui contre terre.

Au premier bruit du tunkul, la vieille comprit ce qui s'était

passe, elle laissa sa cruche au zonote et accourut gronder son petit-fils. Déjà les instruments avaient disparu; le foyer avait repris sa forme accoutumée. Elle ne lui reprocha pas moins avec force sa témérité. Ahcunal soutint effrontément qu'il n'avait touché à aucun instrument et que le bruit qu'elle avait entendu avait été causé par un paon qui s'était trémoussé d'une façon extraordinaire sur une des terrasses du palais impérial. Alors la vieille le réprimanda sévèrement de ce mensonge, en lui disant qu'il ne tarderait pas à connaître les suites de son imprudente curiosité.

Dans l'espoir de détourner de sa tête l'effet de la fatale prédiction, Noh-Pat manda à tous ses officiers de chercher à découvrir celui qui avait fait résonner cette musique sinistre, avec ordre de l'amener sans retard à Uxmal; on sut bientôt d'où elle était partie, on s'empara d'Ahcunal et on le conduisit au palais du roi. Tous les grands de l'état s'y étaient réunis avec les chefs du sacerdoce, gardiens des archives et des traditions antiques. En présence de la cour, Noh-Pat adressa au jeune homme les reproches les plus durs, en lui disant qu'il serait la cause des maux dont les Mayas allaient être frappés; mais Ahcunal soutint, comme il l'avait fait à sa grand'mère, quoique avec plus de respect, que le bruit qu'on avait entendu avait été occasionné par les paons du palais de Kabah.

Le monarque, indigné de son audace, se tourna vers les prêtres, leur demandant conseil dans ces conjonctures terribles. Ceux-ci, qui n'avaient peut-être pas lieu d'aimer beaucoup Noh-Pat, commencèrent par exposer tous les détails de la prophétie; ils ajoutèrent qu'il ne s'offrait au roi qu'une seule chance de salut: c'était de s'exposer l'un et l'autre à un péril égal dans une sorte de combat singulier. Noh-Pat se crut sauvé. « Eh! bien, s'écria-t-il, « qu'on nous brise tour à tour à chacun de nous deux sur la tête « quatre corbeilles remplies de cocoyoles (1). » Une telle propo-

(1) Le cocoyole est une espèce de palmier américain : ses fruits pendent en

sition de la part de ce roi superbe saisit la cour d'un étonnement inexprimable, les regards des seigneurs passaient alternativement de Noh-Pat à ce jeune audacieux, dans lequel on commençait à voir briller déjà cette assurance qu'ils ne connaissaient que dans les têtes couronnées.

Ahcunal accepta le défi du monarque, mais à la condition que Noh-Pat, en mémoire de cet événement singulier, ferait aussitôt construire d'Uxmal à Kabah un grand chemin en ligne droite et érigerait à l'entrée de la capitale une colonne sur laquelle on graverait le récit de tout ce qui se serait passé; il ajouta que, dès que la route serait terminée, il se présenterait pour entrer en lice. Le roi, dans l'impatience de connaître le sort que lui réservaient les dieux, donna ordre de réunir tous les ouvriers qu'on trouverait dans Uxmal et dans Kabah, afin de les faire travailler à la chaussée qui devait joindre les deux villes, en passant par Noh-Pat La distance était de cinq lieues; on y employa tant de monde et l'on se mit à l'œuvre avec une si grande activité, qu'à la fin du troisième jour le chemin fut terminé; la colonne avait été dressée également à l'entrée de la ville d'Uxmal, sous les grands arbres dont l'ombrage protégeait la nouvelle route. C'est là que l'on fit les apprêts de la joute extraordinaire qui allait avoir lieu. On y érigea un trône pour le monarque, autour duquel devaient se ranger les grands et le peuple d'Uxmal, qui n'éprouvaient pas moins d'anxiété que lui sur l'issue de cet étrange défi.

Ahcunal, en l'acceptant, avait compté sur la science de son aïeule; la vieille ne lui fit pas défaut : elle lui appliqua sur la tête une matière composée surtout de poudre d'obsidienne, d'une dureté à l'épreuve des coups les plus forts, et qui ne laissait aucune trace visible. Au jour convenu, le peuple de Kabah, persuadé qu'il voyait déjà dans Ahcunal le futur souverain du Maya, lui forma

grappes fort longues; ils sont de la grosseur d'une noix ordinaire : la coquille est d'une grande dureté, et l'amande en est douce et blanche.

un cortége fastueux en l'accompagnant à Uxmal, où il se présenta le premier dans l'arène. Le roi arriva bientôt après et s'assit sur son trône. Le jeune devin se soumit à l'épreuve; on lui plaça sur la tête un panier rempli de cocoyoles et un des guerriers de la suite de Noh-Pat, aux formes athlétiques, saisit une massue de pierre et l'assena de toute sa force sur la tête d'Ahcunal. Les fruits avec la corbeille se dissipèrent en poussière; mais, au grand étonnement de tout le monde, le jeune homme se présenta une seconde et une troisième fois aux coups de l'officier, sans paraître en avoir éprouvé la moindre commotion.

Plein de rage et d'épouvante, Noh-Pat ne savait que penser de ce prodige; il s'étonnait qu'Ahcunal n'eût pas succombé au premier coup de massue. Pour prolonger, autant que possible, le temps qui s'écoulait rapidement, il fit au devin plusieurs questions incohérentes, dans l'espoir de l'embarrasser; mais celui-ci répondit chaque fois avec impassibilité au monarque, qui ne pouvait s'empêcher d'admirer, comme les autres, sa sagacité et son intelligence. Il y avait, dans ce temps-là, un grand seiba, planté sur la place qui s'étendait devant le palais des rois d'Uxmal et qu'on y voit encore aujourd'hui (1). Le trône du roi était dressé en face de cet arbre qu'on apercevait au bout de l'avenue où la cour était réunie. Noh-Pat demanda à Ahcunal combien de fruits il y avait sur l'arbre en ce moment; le devin répondit qu'une chauve-souris lui en avait révélé la quantité qu'il exprima aussitôt; on alla les compter, et le chiffre se trouva exact. L'étonnement redoublait de toutes parts parmi les princes, les prêtres et le peuple : on ne regardait plus le jeune devin qu'avec un sentiment de respect et d'admiration qui se confondait avec la terreur. A son tour, Ahcunal demanda que le roi subît sa part de l'épreuve qu'il avait proposée. Noh-Pat descendit aussitôt de son trône et alla coura-

(1) C'est au moins ce que dit l'Indien dans la bouche duquel on met cette histoire, dans le Registro Yucateco.

geusement au devant de son destin; on lui plaça sur la tête une corbeille de cocoyoles. Un frisson d'horreur saisit tous les cœurs, en voyant ce prince infortuné s'exposer ainsi au supplice. La mort ne se fit pas attendre; au premier coup de massue il tomba, la tête fracassée, sur le sol.

Pendant que les princes de sa famille emportaient son cadavre à l'aide de ses serviteurs éplorés, la multitude proclamait le triomphe de son compétiteur, et le portait sur le trône d'où, quelques instants auparavant, Noh-Pat commandait à l'empire des Mayas. Ainsi s'accomplit la prophétie qui avait annoncé la chute des Tutul-Xius. Oubliant le superbe monarque qu'elle adulait la veille, la foule des courtisans négligea même d'accompagner sa sépulture du regard; elle se tourna vers celui que le destin venait de mettre à sa place, et Ahcunal prit possession des palais royaux, comme s'il n'y avait eu aucun changement.

Les premiers temps de son règne remplirent d'espoir tous ceux qui avaient encore un véritable sentiment de patriotisme. Il abandonna le palais de son prédécesseur et le consacra à l'administration de la justice. Pour lui, il s'en fit bâtir un autre, dont on montre encore les ruines sur un omul d'une élévation extraordinaire, tout près de celui qu'habitaient les prêtresses du feu (1). Le plan, sans en être d'une dimension considérable, était remarquable par la pureté et l'élégance de ses lignes : en le voyant on comprend qu'Ahcunal n'avait pas moins le sentiment du beau que

(1) Le palais d'Ahamal est encore aujourd'hui connu sous le titre espagnol de *Casa del Aderino*, Maison du Devin. La colline artificielle sur le sommet de laquelle il est bâti s'arrondit en haut; elle a une élévation de 88 pieds anglais. On y montait par un escalier magnifique, supporté par un arc-boutant adossé contre la pyramide. Le palais, d'une grande élévation, a 235 pieds de front sur 55 de profondeur : l'ensemble de ce superbe édifice lui donnait l'aspect d'une véritable forteresse. Il communiquait, par un second escalier qui donnait sur les derrières, avec une cour grandiose environnée d'autres édifices, d'où l'on pouvait passer directement dans le palais des Vestales (Stephens et Catherwood, Incidents of travel in Yucatan, vol. I).

les autres rois d'Uxmal. En même temps il manda auprès de lui son aïeule, et lui fit édifier un autre palais à peu de distance du sien. Aussi longtemps que vécut la vieille, le roi, aidé de ses conseils et guidé par sa sagesse, se conduisit avec justice et rendit la nation heureuse : la prospérité de l'empire fit oublier la sinistre prédiction qui avait fait monter Ahcunal sur le trône, et qui n'était encore qu'à demi accomplie.

Au bout de quelques années la vieille femme mourut. Avant d'expirer elle donna à son petit-fils les avis les plus sages pour sa conduite personnelle et le bien-être des peuples que le ciel lui avait commis. Elle lui révéla qu'elle l'avait placé sous la protection du dieu Kineh-Ahau, dont le simulacre, fabriqué d'un métal inconnu, avait été érigé dans un des principaux temples de la ville, en l'avertissant que le dieu ne cesserait de lui être favorable, aussi longtemps qu'il rendrait le peuple heureux. Ahcunal fit à son aïeule toutes les promesses qu'elle exigea de lui. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui érigea, après sa mort, une statue ; il la fit placer sur le faîte de son palais que l'on apercevait de tous les points de la cité et de la campagne voisine (1).

Ahcunal continua quelque temps encore à gouverner paisiblement son royaume ; mais insensiblement il mit en oubli les leçons de celle qui avait guidé sa jeunesse et qui avait été l'origine de sa grandeur. Avec toute sa sagesse, il ne sut pas se garantir des dangers de l'orgueil et de l'adulation. Encore trop peu accoutumé aux honneurs, il se laissa éblouir par l'éclat de sa cour, et, s'abandonnant à ses inclinations perverses, il ne tarda pas à devenir l'esclave de ses passions. Profitant du voisinage des vestales, il viola ouvertement la sainteté de leur demeure ; dans la société des plus corrompus de ses courtisans, il profana leur auguste ré-

(1) Cette statue, suivant l'Indien qui racontait la légende, est actuellement dans la ville de Mérida, dans la rue qui conduit de la grande place au marché.

clusion et s'y fit un sérail qui devint le théâtre des plus grandes débauches. Le dieu qui jusqu'alors l'avait protégé, suivant la promesse de son aïeule, s'irrita de ses débordements et finit par le délaisser. Une nuit, on entendit un grand bruit dans le temple de Kinch-Ahau, et, le lendemain, les prêtres publièrent que la statue du dieu avait disparu.

Le superbe monarque se refusa à comprendre l'avertissement que le ciel lui envoyait de cette manière. Se fiant à sa sagesse et à son savoir, il convoqua les grands de sa cour : après leur avoir fait part de la disparition de Kinch-Ahau, il leur annonça qu'il avait trouvé le moyen de le remplacer par un dieu plus puissant, et les exhorta à ne point se décourager. Chacun était persuadé de la science d'Ahcunal ; on se retira dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire. Il fit appeler aussitôt les sculpteurs les plus habiles et leur commanda une statue de bois, annonçant qu'il lui donnerait la vie et l'animation, et qu'il la placerait au milieu des flammes sans qu'elle se consumât.

Quand le simulacre fut terminé, on l'apporta avec un grand appareil, on lui prépara un piédestal sur lequel on la posa à la vue de tout le peuple, et on l'entoura ensuite d'un grand feu ; mais à peine eut-elle été touchée par les flammes qu'elle fut réduite en cendres. Sans se décourager, Ahcunal en fit faire une autre de pierre : à peine eut-on mis le feu autour, qu'elle se changea en une masse de chaux. Le roi manda alors les potiers les plus estimés par leur talent : il leur ordonna d'exécuter une troisième statue en argile, ce qui fut fait en peu de jours. Ahcunal la fit mettre dans une fournaise ardente ; cette fois, la statue, au lieu de s'anéantir, se durcit, et plus on ajoutait d'aliments au feu, plus elle prenait de consistance et de solidité. Elle resta plusieurs nuits au milieu des flammes, puis, au temps annoncé par le monarque, elle s'anima tout à coup, et le peuple tomba la face contre terre pour l'adorer. Ahcunal avait atteint son but ; par la vertu de ses enchantements, il avait forcé l'esprit du mal à entrer dans le nou-

veau dieu de terre, qui prit dans le temple la place de Kineh-Ahau. Par un autre prodige, tous les dieux d'Uxmal disparurent alors de leurs sanctuaires, en maudissant le roi et son peuple, et en leur prédisant les plus grandes calamités. Ahcunal, méprisant leurs menaces, les remplaça partout par des dieux d'argile, à l'instar du premier. Les habitants d'Uxmal, grands et petits, suivant l'exemple funeste du roi, leur rendirent partout les honneurs divins; c'est à cette occasion que le reste de la nation leur donna le sobriquet de « Kuul-Katob, » ou les adorateurs de l'argile (1).

Le châtiment ne se laissa pas longtemps attendre. Le faste du monarque, son orgueil et celui de ses courtisans absorbaient dans Uxmal tout le bien-être des provinces; des charges inaccoutumées donnèrent lieu à un malaise qui ne tarda pas à se changer en un mécontentement général. On voyait avec indignation ce prince, d'une origine si récente, outrageant les dieux par sa conduite criminelle, et qui, après les avoir forcés à sortir de sa capitale, n'avait d'autre ressource que d'adorer les esprits mauvais. Tout le royaume s'agitait sourdement dans l'attente d'un chef qui voulût se mettre à la tête de la révolte, et abattre le trône d'un roi élevé par la magie.

Jusqu'ici nous avons laissé parler la légende. Le défaut absolu de documents historiques sur cette époque nous mettant dans l'impossibilité de détacher, dans ce tableau, la réalité du roman merveilleux, nous nous hasardons à présenter quelques réflexions qui en éclairciront peut-être l'obscurité. Il est difficile de voir autre chose dans Ahcunal qu'un usurpateur habile, mais on concevrait avec peine comment une famille aussi puissante que les Tutul-Xius ait pu se laisser enlever le sceptre par un homme de cette sorte, si on ne voyait, jusqu'à un certain point, dans son élévation, l'action du sacerdoce. Qui sait, d'ailleurs, si ce magicien n'appartenait pas au sang des Cocomes, et si son usurpation ne fut pas une

(1) *Kuul* ou *kul*, de *kuul*, adorer. *Katob* est le pluriel du mot *kat*, poterie. (Vocabulario en lengua Maya, MS.)

tentative de cette famille pour recouvrer le trône impérial ? Dans le cours de toute cette légende, on ne voit paraître d'une manière manifeste le nom ni des Cocomes ni des Tutul-Xius eux-mêmes, non plus que l'action des rois de Chichen-Itza et d'Izamal qui aurait dû s'exercer dans l'élection d'Ahcunal. Si son avénement eut lieu sans leur participation, on ne doit pas s'étonner que son règne ait été de si courte durée. Quoi qu'il en soit, on croit découvrir la main du sacerdoce d'Uxmal dans la chute de Noh-Pat. Ce prince aurait-il excité la jalousie de ce corps redoutable en cherchant à amoindrir son influence, comme nuisible à l'unité du pouvoir ? En élevant ensuite Ahcunal sur le trône par des moyens ténébreux, les prêtres avaient, sans doute, conçu l'espoir de tenir entre leurs mains un instrument facile, et dont ils se seraient servis au gré de leur ambition Mais on comprend que ce prince, après avoir profité de leurs manœuvres pour obtenir la couronne, aura voulu se débarrasser ensuite d'une tutelle incommode, et se sera efforcé de régner par lui-même. Malheureusement pour lui, son orgueil et ses débordements le conduisirent à sa perte. Dans la disparition des dieux, on ne saurait méconnaître que c'est le sacerdoce lui-même qu'il force à s'exiler d'Uxmal. Cet exil, de son côté, dénote une persécution et une guerre religieuse analogues à celles qui avaient amené antérieurement la chute de Quetzalcohuatl à Tollan.

Il est douteux, d'ailleurs, en admettant le fait principal de cette légende, que l'empire entier ait été soumis alors à l'autorité de l'usurpateur d'Uxmal. Les Cocomes avaient bien pu l'appuyer par haine pour les Tutul-Xius ; mais ceux-ci, se voyant chassés de leur capitale, transportèrent probablement leur séjour à Mayapan, cette ville ayant, en effet, recouvré, au XIII[e] siècle, son rang de métropole. C'est aussi de cette époque que date le nom d'Ichpaa (1), ou la Forteresse, qu'on lui donna dès lors, à cause d'une

(1) *Ichpaa*, de *ich*, au dedans, et de *paa*, mur, enceinte, c'est-à-dire, Dans une enceinte, une citadelle. Ce nom vint, à Mayapan, de la forteresse qui fut

citadelle que ses rois y bâtirent, dans le dessein, apparemment, de se soutenir contre l'usurpateur, en attendant qu'ils se trouvassent en mesure de le chasser à son tour. On sait également que c'est durant le XIIIe siècle que l'Yucatan fut envahi par des hordes barbares auxquelles la chronologie donne le nom d'Ah-Witzil (1), ou Montagnards, qui correspond dans son sens et son étymologie avec celui de Quichés. Cette coïncidence, non moins que la concordance de l'époque, ne peut guère laisser de doute sur l'origine de cette invasion : l'orgueil des rois du Quiché, enflé par leurs récentes victoires sur Ilocab et sur les nations voisines, contemplait déjà des exploits plus lointains. C'était vers le temps du règne d'Iztayul Ier ; or il y a tout lieu de croire que ce furent ses armes ou celles de son successeur qui désolèrent alors les riches provinces des Mayas. Les soldats d'Izmachi ou de Gumarcaah descendirent des Cuchumatanes, appelés par les partis qui avaient commencé à s'agiter dans la péninsule, ou attirés par l'espoir d'une brillante et facile conquête. Dans l'ignorance où nous sommes des événements qui signalèrent cette invasion, on sait, cependant, que la citadelle d'Ichpaa fut enlevée par les montagnards guatémaliens, et que Mayapan, qui commençait à sortir de ses ruines, fut livré aux flammes et saccagé de fond en comble par les Ah-Witzils.

On ignore si cette calamité eut lieu avant ou après la chute d'Ahcunal ; la légende du devin ajoute seulement que les Mayas, fatigués de son joug, se soulevèrent enfin et marchèrent en grand nombre contre Uxmal. Le roi et les compagnons de ses plaisirs, s'éveillant alors comme d'un songe, prirent les armes et se disposèrent à une rude défense : mais, avant qu'ils eussent eu le temps de terminer leurs préparatifs, l'ennemi se trouva dans les

bâtie dans ses ruines et qui fut le commencement de sa restauration. (Ordoñez, Hist. del Cielo y de la tierra, etc.)

(1) Manuscript in the Maya language. *Ah-Witzil*, montagnard, traduction du mot *Quiché* ou *Quiz-te, Witz-te*, etc.

murs de la capitale. La ville, emportée d'assaut, fut remplie de carnage. L'enchanteur périt sur le seuil de son palais qu'il défendit avec le courage d'un lion, et ses amis reçurent la mort avec lui. Uxmal ensuite fut livré au pillage; mais on lui épargna les horreurs de l'incendie, sans doute à cause des prêtres, qui y rentrèrent alors, et qui reprirent possession de ses temples et de ses palais. Les Tutul-Xius se contentèrent d'avoir abattu le pouvoir de l'usurpateur et d'avoir mis fin à la guerre civile; car Uxmal cessa, dès lors, d'être considéré comme la métropole de leur empire, dont le siége demeura définitivement fixé à Mayapan. Par leurs soins, cette antique cité, tant de fois désolée, fut rétablie de nouveau, et, jusqu'à la dissolution totale de la monarchie, elle subsista comme le séjour des souverains du Maya.

La noble ville d'Uxmal garda longtemps encore le souvenir d'Ahcunal et des Kuul-Katob, ou adorateurs des dieux d'argile. Aujourd'hui même que tant d'années ont passé depuis son abandon, et que les ravages du temps et de la main des hommes se sont appesantis sur ses nobles édifices, les Indiens racontent que le fantôme de l'Enchanteur, revêtu d'une robe blanche tachée de sang, continue à parcourir ses ruines, et retourne, dans le silence des nuits, s'asseoir sur le seuil de son palais désert. On entend alors le son lointain d'un tunkul dont les vibrations lugubres se répètent dans les montagnes, comme pour pleurer les tristes destinées des Mayas. La vieille aïeule d'Ahcunal revient aussi de son côté, pour s'attrister des calamités de sa patrie. On la voit, dit-on, à l'entrée de la grotte de Mani, sous la sombre voûte qui conduit souterrainement de cette ville à Mérida; c'est là qu'accroupie à l'ombre d'un grand arbre, au bord d'un ruisseau, ayant un serpent à côté d'elle, elle vend de l'eau à ceux qui viennent en chercher en ce lieu; mais elle n'en reçoit aucun prix, car elle attend qu'un Maya lui apporte un petit enfant de la race des Tutul-Xius, pour le donner à manger au reptile. Alors seulement elle pourra rejoindre son fils, qui ne sera plus condamné à errer dans les ruines d'Uxmal.

A dater de la défaite de l'Enchanteur et de l'établissement de la puissance des Tutul-Xius à Mayapan, les annales de l'Yucatan demeurent à peu près silencieuses, encore une fois, jusqu'à l'époque du débarquement des Espagnols. Un événement douteux est rapporté par les chroniqueurs (1) auxquels il est difficile d'accorder ici une foi bien entière ; c'est la prophétie d'Ahkuïl-Chel, représenté comme grand-prêtre de Chichen-Itza (2), et qui aurait prédit alors les plus grands revers aux Mayas, en même temps que l'arrivée d'une race conquérante et étrangère. Un autre événement qu'on signale quelques années après, mais avec bien plus de motifs de certitude, c'est la fuite de Can-Ek, le fondateur du petit royaume des Itzaob au Peten (3). La tradition rapporte à ce sujet des détails assez romanesques. Le roi de Chichen, étant sur le point de se marier, avait envoyé, suivant la coutume, les premiers seigneurs de sa cour à la demeure de son beau-père, pour chercher sa fiancée. Le cortége retournait à Chichen, au son des instruments, au milieu des danses et des réjouissances de toute sorte, ramenant avec une grande pompe la jeune princesse, assise dans sa litière et environnée des matrones chargées de la servir ; mais ce mariage avait lieu contre son gré, elle aimait Can-Ek, qui se distinguait par son courage et sa bonne mine entre les nobles de Chichen, et qui, de son côté, lui avait voué un attachement inviolable. D'accord avec elle, il forma le projet de l'enlever. Il réunit ses vassaux, et alla se porter avec eux sur le chemin où le cortége devait passer. C'était la nuit : au moment où il arriva, il fondit inopinément, avec sa petite troupe, sur la suite de la fiancée ; il dispersa sans peine

(1) Lizana, Hist. de Nuestra Señora de Izabal, part. II, cap. 1. — Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. II, cap. 1. — Villagutierre, Hist. de la conquista de el Itza, etc., lib. I, cap. 6.

(2) Lizana l'appelle Ahkuïl-Chel, et les autres Ahkukil : le premier est plus exact ; il signifie Chef des dieux de Chel. Nous avons dit ailleurs que les Chèles étaient la famille sacerdotale principale de ces contrées, et qu'elle était souveraine non de Chichen-Itza, mais d'Izamal. Voir les diverses prophéties yucatèques aux Pièces justificatives, nº 7.

(3) Villagutierre, Histoire de la conquista de el Itza, etc., lib. I, cap. 5.

les seigneurs et les matrones qui la composaient, et, maître une fois de la princesse, il s'enfuit avec elle sur les bords de la mer, où l'attendait une escadrille préparée à l'avance. Il s'y embarqua avec ses amis, et fit voile pour la côte de Zinibacan (1), d'où il gagna, par les rivières voisines de Bacalar, l'intérieur du Peten (2). Ses vassaux l'y rejoignirent, et ce fut lui qui bâtit, sur une des îles du lac de Chaltuna, la ville de Tayazal (3), capitale de la nation des Itzas (VIII. Ahau-Katun, de l'an 1422 à l'an 1446.)

Cependant la monarchie Maya approchait de sa ruine. Les seigneurs de tout rang, accoutumés, au milieu des troubles, à vivre sans contrôle dans leurs domaines, ne supportaient plus qu'avec impatience le joug d'un souverain, et, lorsque Mochan-Xiu monta sur le trône, il se trouva environné de factions qui cherchaient à asservir le monarque à leurs caprices particuliers. Il saisit d'une main ferme le timon de l'état, et travailla à réparer les maux que causait l'anarchie. L'empire continua à se maintenir uni sous son règne, et les provinces demeurèrent fidèles à la capitale; mais des signes de toute espèce se montraient comme les avant-coureurs de la tempête.

C'est sous Mochan-Xiu que l'on place la célèbre prophétie de Chilam-Calam (4), grand-prêtre de Mani. Si on en croit les historiens espagnols, ce pontife, que tout le monde révérait, était

(1) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. IX, cap. 19. — Cet auteur dit que ce lieu fut appelé *Zinibacan*, c'est-à-dire, les voiles tendues, parce que les gens de Canek y étendirent les voiles mouillées de leurs barques pour les sécher.

(2) *Peten*, c'est-à-dire, Ile, en langue maya; nom donné à cette contrée à cause des îles où étaient situés les principaux établissements des Itzas.

(3) *Tayazal*, nom de la capitale du royaume de Peten-Itza ou de l'Ile des Itzas; elle est située sur une île élevée du lac de Chaltuna, à 2 lieues de Terre-Ferme. Elle garda son indépendance durant plus d'un siècle et demi après la conquête du Mexique et ne fut soumise aux Espagnols qu'en 1697. C'est aujourd'hui une bourgade assez agréable, connue sous le nom de Florès. Le territoire du Peten appartient à la république de Guatémala.

(4) Ce prophète est ainsi appelé par Lizana. Dans la prophétie qu'on met dans sa bouche, il est appelé Chilam-Balam et ailleurs encore Chilam-Cambal.

considéré comme possédant une connaissance profonde de l'avenir. Inspiré par une vision surnaturelle, il se rendit à Mayapan, et, s'étant présenté au roi, il lui annonça les destinées futures de l'Yucatan : « A la fin de la treizième période (1), dit-il, une nation « blanche et barbue viendra du côté où le soleil se lève, portant « avec elle un signe (celui de la croix), lequel fera fuir et tomber « tous les dieux. Cette nation dominera toute la terre, donnant la « paix à ceux qui la recevront en paix (2), et qui abandonneront « de vains simulacres, pour adorer un Dieu unique, que ces « hommes barbus adorent. »

En même temps Chilam-Calam présenta à Mochan-Xiu une pièce de coton d'une forme particulière, en lui disant que tel était le tribut qu'on aurait à payer à cette race étrangère. Le roi, ajoute le chroniqueur, fit déposer la pièce de coton dans un des temples de Mani, et fit sculpter dans le même lieu une croix d'après le modèle que le pontife lui avait enseigné. Le peuple serait aussitôt accouru avec un grand empressement, et n'aurait cessé de lui offrir ses hommages jusqu'à l'époque de la conquête de l'Yucatan par les Espagnols (3). Mais le lecteur sait déjà que la croix était, depuis un temps immémorial, un objet de vénération pour la plupart des nations civilisées de l'Amérique Septentrionale. Ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est que Chilam-Calam, voyant les difficultés où le monarque était engagé, et reconnaissant, dans l'agitation des provinces et l'insubordination des grands, des symptômes trop visibles de dissolution, aura pu, sans crainte de se tromper, prédire la ruine du royaume de Maya. Nous ne savons pas, d'ailleurs, jusqu'à quel point les premiers missionnaires ont pu faire des interpolations dans ses prophéties, tout en profitant de leur obscurité et de leur sens énigmatique pour

(1) Dans le XIII Ahau-Katun, c'est-à-dire, entre les années 1518-1542.

(2) Les événements ne montrèrent que trop la fausseté de cette assertion.

(3) Cogolludo, Hist. de Yucatan, lib. II, cap. 11.

leur donner une tournure favorable à leurs desseins et à l'autorité du roi d'Espagne.

La chute de la monarchie et le morcellement de l'empire vinrent confirmer, bientôt après, les sinistres prédictions du prophète de Mani. Mochan-Xiu, qui avait réussi à maintenir l'unité de sa puissance, était à peine descendu dans la tombe, que les factions se renouvelèrent avec plus de fureur et plus de vivacité que jamais. La révolte, encouragée par les Cocomes, se propagea rapidement par toute la péninsule, et bientôt Mayapan se vit seul isolé au milieu d'une foule de feudataires rebelles, tout prêts à soutenir leur indépendance par les armes. Dans les courts fragments qui restent de cette époque, le roi qui commandait alors dans cette ville porte tout simplement le nom d'Ah-Xiu (1) : on ignore dans quelles circonstances il la quitta. Ce qui paraît certain, c'est que les chefs de la noblesse, voulant s'ôter désormais tout prétexte de couronner un nouveau maître, livrèrent aux flammes cette antique métropole, et la démantelèrent de fond en comble; cette destruction fut la dernière et le signal de son abandon total. Les habitants se retirèrent dans les montagnes, et l'empire, livré à l'anarchie, se subdivisa aussitôt en une multitude de seigneuries et de petites principautés, dont les haines et les jalousies achevèrent de ruiner la péninsule yucatèque. Cet événement mémorable est marqué à l'année 1464.

Les Tutul-Xius, dépouillés ainsi de presque toute leur puissance, se retirèrent dans la province de Mani, qui demeura leur apanage assez longtemps encore après la conquête, et chacune des grandes familles mayas gouverna en toute souveraineté la portion qui lui était échue en partage (2). L'Yucatan ne paraît pas avoir trop souffert d'abord de ce morcellement; les princes, qui n'avaient cherché que leur indépendance particulière, satisfaits de la chute

(1) Ah-Xiu, c'est-à-dire, le Chef des Xius.
(2) Herrera, Hist. Gen. de las Indias-Occid., decad. IV, lib. 10, cap. 3.

et de la destruction de Mayapan, demeurèrent en paix pendant près de vingt ans, et cette période fut d'une grande abondance. Mais, après cet intervalle, la contrée fut affligée d'une suite de désastres qui la réduisirent à l'extrémité. Les ouragans se succédèrent durant plusieurs saisons, bouleversant les campagnes et les villes, renversant les forêts, ruinant les moissons et les fruits, et tuant une multitude d'animaux. Cette dernière calamité, en excitant partout des exhalaisons mortifères par la chaleur extrême du climat, donna naissance à la peste, qui fit périr une quantité incroyable de monde dans les villes et les châteaux, commençant ainsi la dépopulation de la péninsule. Ce n'était pas assez : la guerre civile devait encore se joindre à tant de fléaux. Les anciennes passions se réveillèrent entre les Cocomes et les Tutul-Xius et les haines s'envenimèrent de toutes parts ; les belles provinces de leurs héritages devinrent le théâtre des scènes les plus hideuses, et, après une durée de plusieurs années, ils finirent par une bataille sanglante où périrent au delà de cent cinquante mille hommes.

Ces maux ne furent que le commencement de calamités encore plus cruelles ; ils préparaient la terre antique des Mayas à l'invasion espagnole, et à devenir la proie d'une troupe d'aventuriers, dont le génie et l'audace devaient à jamais les asservir et condamner ses monuments à la destruction et à l'oubli.

FIN DE L'HISTOIRE DU MOYEN AGE AZTÈQUE, DU GUATÉMALA ET DE L'YUCATAN.

PIÈCE JUSTIFICATIVE, N° 6.

TABLEAU DES ROIS DE CULHUACAN ET DE TOLLAN,

AVEC LA GÉNÉALOGIE DES ROIS DE CULHUACAN ET MEXICO,

COMPRENANT LA DESCENDANCE DU ROI MONTÉZUMA II.

Commencement de l'ère toltèque, en 721.

ROIS DE CULHUACAN.

1. Nauhyotl Ier, roi en	717
2. Nonohualcatl	767
3. Yohuallatonac	845
4. Quetzalacxoyatl	904
5. Chalchiuh-Tlatonac	953
6. Totepeuh	985
7. Nauhyotl II	1026

Ce prince s'enfuit de Culhuacan en 1072.

ROIS DE TOLLAN.

1. Mixcohuatl-Mazatzin, roi en	752
2. Huetzin	817
3. Ihuitimal	845
4. Topiltzin-Céacatl-Quetzalcohuatl	873
5. Huémac	895
6. Nauhyotl	930
7. Xiuhtzaltzin, reine	945
8. Matlaccoatl	949
9. Tlilĉoatzin	973
10. Huémac II	994
11. Topiltzin-Acxitl-Quetzalcohuatl	1029
12. Huémac III	1062

RUINE DE L'EMPIRE TOLTÈQUE.

Xiuhtemal, prince de Culhuacan, gouverne cette ville à la fin du XIe siècle; il a pour successeur son fils, qui prend le titre de roi.

8. Nauhyotl III, mort en .... 1129. Marié à Iztapantzin, fille de Pixahua, prince de Cholullan.

9. Huetzin, abdique en .... 1150.

10. Nonohualcatl II, mort en .... 1171. La princesse Xochipantzin, épouse de Pochotl, fils de Topiltzin-Acxitl-Quetzalcohuatl, roi de Tollan.

11. Achitometl, fils de Pochotl et de Xochipantzin, mort en 1185.

12. Icxochitlanez.
13. Quahuitonal, mort en .... 1199.
14. Mazatzin .... 1200.
15. Cuetzal .... 1235.
16. Chalchiuh-Tlatonac II .... 1245.
17. Quauhtlix .... 1252.
18. Tziuhtecatl .... 1260.
19. Yohuallatonac II ....

Acxoquauhtli, marié avec Azcaxochitl, fille du Mexicain Huitzilatl.

20. Xihuiltemoc, mort en .... 1281.

21. Coxcoxtli, successeur de Xihuiltemoc, m. en 1324.

22. Acamapichtli, assassiné en 1336. Il épousa Ixxochitl, fille de Teuhtlehuac, fils de Huitzilatl.

23. Achitometl II, mort en 1347.

Ilancueitl, première reine de Mexico, morte sans enfants en 1383.

24. Acamapichtli II, roi de Culhuacan et premier roi de Mexico, mort en 1404. Outre Ilancueitl, il eut deux autres femmes légitimes, Tezcalamiahuatl, mère de Huitzilihuitl le jeune, et une autre qui fut mère de Chimalpopoca.

25. Huitzilihuitl le jeune, second roi de Mexico, m. en 1417. Époux d'Ayauhcihuatl, fille de Tezozomoc l'Ancien.

26. Chimalpopoca, troisième roi de Mexico, mort en 1428. Époux de Miahuaxochitl, fille d'Ozomatli, prince de Quauhnahuac.

27. Itzcohuatl, bâtard né d'une esclave, quatrième roi de Mexico, mort en 1440.

28. Montézuma Ier, Ilhuicamina, cinquième roi de Mexico, mort en 1469.

La princesse Atotoztli, épouse de Tezozomoc, fils d'Itzcohuatl.

29. Axayacatl, sixième roi de Mexico, mort en 1481.

30. Tizocicatzin, septième roi de Mexico, mort en 1486.

31. Ahuitzotl, huitième roi de Mexico, mort en 1503.

Ixtlalcuechahuac, seigneur de Tollan.

Miahuaxochitl, épouse de Montézuma II, son oncle.

32. Montézuma II, Xocoyotl, neuvième roi de Mexico, mort en 1520.

33. Cuitlahuatl, dixième roi de Mexico, mort en 1520.

34. Quauhtemoc (Guatimozin), onzième et dernier roi de Mexico, pendu par ordre de Cortès, en 1524.

DESCENDANCE DE MONTÉZUMA II.

Montézuma II, marié à Miahuaxochitl, sa nièce.

Yohualicahuatzin, nommé au baptême Don Pedro Montézuma, marié à Doña Catalina Quauhxochitl, sa nièce.

Don Diego Luis Ihuitemoctzin Montézuma, marié, en Espagne, à Doña Francisca de la Cueva.

Don Pedro Tesifon Montézuma de la Cueva, premier comte de Montézuma et de Tula, vicomte de Iluca, marié à Doña Geronima Porras.

Don Diego Luis Montézuma y Porras, deuxième comte de Montézuma, etc., marié à Doña Luisa Jofre Loaisa y Carrillo, fille du comte del Arco.

Doña Maria Geronima Montézuma Jofre de Loaisa, troisième titulaire du comté de Montézuma, mariée à Don José Sarmiento de Valladares, qui fut vice-roi du Mexique, et premier duc d'Atrisco (Atlixco).

Doña Teresa Francisca Montézuma y Porras, mariée à Don Diego Cisneros *de Guzman*.

Doña Geronima de Cisneros Montézuma, mariée à Don Felix Nieto de Silva, premier marquis de Tenebron.

Doña Fausta Dominga Sarmiento y Montézuma, quatrième comtesse de Montézuma, morte en bas âge, à Mexico, en 1697.

Doña Melchora Sarmiento y Montézuma, cinquième comtesse de Montézuma, morte sans succession en 1717. Les titres et biens de la famille de Montézuma passent alors à Doña Teresa Nieto, etc., fille du premier marquis de Tenebron.

Doña Teresa Nieto de Silva y Montézuma, deuxième marquise de Tenebron, sixième comtesse de Montézuma, mariée à Don Gaspar de Oca de Sarmiento y Zuñiga.

Don Geronimo de Oca y Montézuma, troisième marquis de Tenebron, septième comte de Montézuma, marié à Doña Maria Josefa de Mendoza.

Don Joaquim de Oca Montézuma y Mendoza, huitième comte de Montézuma, etc., quatrième marquis de Tenebron et grand d'Espagne. Il vivait encore à la fin du siècle dernier.

Il reste encore en Espagne un grand nombre de descendants de Montézuma : les uns, par la famille Oca y Montézuma; les autres, par Doña Maria et Doña Leonor de Montézuma, filles du souverain du Mexique, qui épousèrent de nobles Espagnols. Ils se croisèrent avec les plus illustres familles de la péninsule, et le sang de l'infortuné monarque mexicain, qui mourut prisonnier de Cortès, coule dans les veines de l'antique maison de Guzman, dont est issue S. M. l'Impératrice des Français.

PIÈCE JUSTIFICATIVE, N° 7.

Nous croyons devoir faire suivre ici ces prophéties encore célèbres dans l'Yucatan, telles que nous les avons trouvées dans Lizana, texte maya et espagnol. Quel que soit le degré de véracité qu'on doive leur accorder, nous pensons qu'elles sont assez curieuses pour être conservées, et nous les donnons sans y rien changer, ni dans leur ordre, ni dans leur orthographe, telles qu'elles se présentent dans le livre du chroniqueur espagnol.

PROFECIA DE NAPUCTUM SACERDOTE.

1. Elomticab peta hom canal	1. En la ultima edad, segun esta determinado,
2. Ox vahom kauil va ahtan uchmal	2. Avra fin el culto de dioses vanos ;
3. Elomticab elom ɔip tu katunil uchmal tulome.	3. Yel mundo sera purificado con fuego.
4. Ubixanbin y licbin yaal uthan	4. El que esto viere sera llamado dichoso,
5. Binyokte unumiail.	5. Si con dolor llorare sus pecados.

PROFECIA DE AHKUILCHEL, SACERDOTE IDOLATRA.

1. Eahi ɔibte Katun yume	1. En el fin de la Edad presente,
2. Mex kaanaate valac utal,	2. Los que ignorais las cosas futuras,
3. Macbin caɔab tocoɔ pop katune.	3. Que edad pensais que sucedera. ¡
4. Binhuluc holomuil tucal ya	4. Sabed pues que vendran de toda parte,
5. Talitixamin taliti chi kin	5. Tales cosas por nuestros malos
6. Tukinomuil yane.	6. Que los podreis tener por presentes.
7. Macto ahkin bonat	7. Y os digo que en la edad novena
8. Bintobalic uthan voohe	8. Ningun sacerdote ni profeta nuestro
9. Yc hil balana Ahau	9. Os declarara la escritura
10. Mex kaanaate hunac tzucticab.	10. Que generalmente ignorais.

PROFECIAS DE NAHAUPECH, GRAN SACERDOTE.

1. Tu kiniluil unatal kine yume	1. En el dia que mas alumbrare el sol,
2. Tiyok cah yich achtepal vale	2. Por la misericordia del Omniptente.
3. Canɔit ukatunil ucomynale	3. Vendran de aqui à quatro edades
4. Uhahal pultu kin kuc.	4. Los que han de traer la nueva de Dios.
5. Yoklacka uba in kubene yume	5. Con grande afecto os encomendo
6. Ychex tubela vula Ah-Ytza.	6. Espereis o Itzalanos vuestros guespedes
7. Uyum cab cahulom,	7. Que son los Padres de la tierra quando vengan;
8. Talituchil Nahaupech ahkin	8. Profetizò Nahaupech sacerdote,
9. Tukinilua can ahau-katun	9. En los dias de la quarta Edad,
10. Tuhizbin u katunile yume.	10. Acerca de su principio.

PROFECIAS DE NATZIN Y ABUNCHAN.

1. Uchi uthan hahal ku ti peten	1. Hecha fue la palabra de Dios sobre la tierra
2. Lai apak uhokale yum	2. La qual esperad que ella vendrà
3. Y ahkinobuil binpuch cob uchmal	3. Que sus sacerdotes os la traeran,
4. ɔa cex kaanaat tu than tu tzacil kae.	4. Aprended sus palabras y predicacion,
5. A Pisanex que ebin hahal kamice	5. Bienaventurados los que las apercibieren
6. Xe thanol ta kuul Ah-Itzaae	6. O Itzalanos aborreced ya vuestros Dioses
7. Tubezahauay yetel acatay Kue	7. Olvidad ya los que son finibles
8. Laa kulte uhahil Kuloe	8. Adorad todos el Dios de la verdad
9. Tula kalyanil ahtepale yum	9. Que esta poderoso en toda parte
10. Yahcha bulil tucinile.	10. Que es criador de todas las cosas.

PROFECIAS DE CHILAN CALAM DE ZICAYOM CAUICHEN MANY.

1. Oxlahun ahau uhe ɔinil katun	1. En el fin de la decima tercia Edad
2. Ualacuil Itza ualacuil Tancache yum	2. Estando en su pujança Itza y la ciudad nombrada Tancah
3. Uchicul Hunabku canal hulom	3. Vendra la señal de Dios que esta en las alturas
4. Ualamche et cahan ticache	4. Y la cruz se manifestarà ya al mundo

5. Ucheual ucazbal yokalcabe yum.	5. Con la qual el orbe fue alumbrado
6. ɔuni moc tanba ɔuni cauinal	6. Avrà division entre las voluntades
7. Cata lom tipul chicul uchmal	7. Quando esta señal sea trayda en tiempo venidero
8. Ahkin uinice yum	8. Los hombres sacerdotes
9. Huna uat hun lubinil utal	9. Antes de llegar una legua, y aunque un quarto de legua no mas
10. Auil cexmute uthipil y va omche	10. Vereis la cruz que se os aparecera
11. Ahom vilcab hunxaman huncha kin.	11. Y os amanecerà de Polo à Polo.
12. Ahuom ytzam na kauil	12. Cessarà luego el culto de vanos dioses
13. Talel vah cayum Itzaa	13. Ya vuestro Padre viene, ô Itzalanos,
14. Talel ucah açucun Tantune	14. Ya viene un hermano, ô Tantunites
15. Kama a vula ahumexob likincabob.	15. Recibid a vuestros guespedes, barbados dél
16. Ah pul tu chicul kueyum	16. Que vienen a traer la señal de Dios del oriente
17. Utzka uthan ku cu talel cicnale	17. Dios es que nos viene manso y poderoso
18. Talel ka ucah u kin cacuxtale	18. Ya viene la nueva de nuestra vida
19. Maac açahtic yokol cabe yum	19. No teneis que temer del mundo
20. Tech hunac kuchab ticom	20. Tu eres Dios unico que nos criaste
21. Vutz tunbac uthan kue yum	21. Eres Dios amigable y piadoso
22. Cauac unto uchicul canal	22. Ea ensalcemos su señal en alto
23. Cauacunto cap actehele	23. Ensalcemosla para adorar y verla
24. Cauacunto yu aomchee	24. La cruz hemos de ensalçar
25. Num tetah ukex acho kol hele	25. En oposicion de la mentira aparece oy
26. Uhel tu pach uyah cheel cab	26. Encontra del arbol primero del mundo
27. Et cahan hele tibal calhe.	27. Oy es hecha al mundo demonstracion
28. Lau chi kul Hunabku canal.	28. Señal es esta de un Dios de las alturas.
29. Laac a kultex Ah-Ytzaae	29. Esta adorad, ô gente Itzalana
30. Ca akulte hele uchi kululcanal	30. Adoremosla con voluntad recta
31. Ca akulte to tuhahi ccolah	31. Adoremosla que es Dios nuestro y verdadero Dios

32. Ca akulte cahahal kac	32. Recibid la palabra de Dios verdadero
33. Oceztaba uthan Hunabkue yum	33. Que del cielo veine el que os habla
34. Taliti caan avahthanuc	34. Cobrad juizio à ser los de Itza
35. Cux cin ka auol Ah-Ytzaa	35. Los que creyen seran alumbrados
36. Ah hom uil cabtiob occicob tiyol	36. Enla edad que esta por venir
37. Yichil uyanal katun.	37. Mirad si os importa lo que os digo
38. Yoktuba inttan cen Chilam-Balam	38. Yo vuestro interprete y maestro Chilam-Balam
39. Can yntzo lah uthan hahal ku.	39 Y con esto dixé lo que Dios verdadero me manda
40. Ynbi hunactzuc ticah.	40. Porque dello sea el mundo sabedor.

(Lizana, Hist. de Nuestra-Señora de Itzmal, Hist. de Yucatan, part. 2, cap. 1.)

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

Pages.

FIN DES SOMMAIRES DU TOME SECOND.



HISTOIRE PHYSIQUE, POLITIQUE ET NATURELLE DE L'ILE DE CUBA, par M. *Ramon de la Sagra*, directeur du Jardin botanique de la Havane, correspondant de l'Institut impérial de France, etc.; MM. *Alcide d'Orbigny*, *Guérin-Méneville*, *Guichenot*, *Lucas*, *Montagne*, *A. Richard* et *Sabin-Berthelot*. 11 vol. grand in-8° de raisin, et 9 atlas in-folio renfermant 274 planches, dont 158 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 1,000 fr.

BOTANIQUE, PLANTES CELLULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par M. *Camille Montagne*, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° papier grand raisin accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 80 fr.

BOTANIQUE, PLANTES VASCULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par M. *A. Richard*, membre de l'Institut. 2 vol. in-8° papier grand raisin accompagnés d'un atlas de 103 planches in-folio. 240 fr.

FORAMINIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. *Alcide d'Orbigny*. 1 vol. in-8° papier grand raisin accompagné d'un atlas de 12 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 50 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'ILE DE CUBA, par M. *Ramon de la Sagra* traduit par M. *Berthelot*. 2 vol. in-8° papier grand raisin accompagnés de 20 tableaux et d'un atlas in-folio de 11 planches et 2 cartes sur papier grand aigle. 80 fr.

Le même ouvrage, *abrégé*, 2 vol. in-8°. 15 fr.

INSECTES DE L'ILE DE CUBA, par MM. *Guérin-Méneville* et *Lucas*. 1 très-fort vol. in-8° grand raisin accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 140 fr.

MAMMIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. *Ramon de la Sagra* traduit par M. *Berthelot*, et ORNITHOLOGIE de l'île de Cuba, par M. *Alcide d'Orbigny*. 1 vol. in-8° papier grand raisin accompagné d'un atlas de 41 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 150 fr.

Les mammifères et les oiseaux forment un seul volume; ils ne peuvent pas être vendus séparément.

MOLLUSQUES DE L'ILE DE CUBA, par M. *d'Orbigny*. 2 vol. in-8° papier grand raisin accompagnés d'un atlas de 29 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 110 fr.

POISSONS DE L'ILE DE CUBA, par M. *Guichenot*. In-8° grand-raisin accompagné d'un atlas de 5 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 25 fr.

REPTILES DE L'ILE DE CUBA, par MM. *Cocteau* et *Bibron*. 1 vol. in-8° papier grand raisin accompagné d'un atlas de 31 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 120 fr.

HISTOIRE DE LA MARTINIQUE depuis sa colonisation, par M. *Sidney Daney*, membre du conseil colonial de la Martinique. 6 vol. in-8. 48 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.